

SENATE



SÉNAT

CANADA

First Session
Forty-second Parliament, 2015-16

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

NATIONAL SECURITY
AND DEFENCE

Chair:

The Honourable DANIEL LANG

Monday, September 19, 2016
Tuesday, September 20, 2016
Wednesday, September 21, 2016

Issue No. 7

Fifth, sixth and seventh meetings:

Study on issues related to the
Defence Policy Review presently
being undertaken by the government

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
quarante-deuxième législature, 2015-2016

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

SÉCURITÉ NATIONALE
ET DE LA DÉFENSE

Président :

L'honorable DANIEL LANG

Le lundi 19 septembre 2016
Le mardi 20 septembre 2016
Le mercredi 21 septembre 2016

Fascicule n° 7

Cinquième, sixième et septième réunions :

Étude sur les questions relatives
à l'Examen de la politique de défense
entrepris actuellement par le gouvernement

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Daniel Lang, *Chair*

The Honourable Mobina S.B. Jaffer, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Beyak	Kenny
* Carignan, P.C. (or Martin)	McCoy
Dagenais	Meredith
* Harder, P.C. (or Bellemare)	White

*Ex officio members
(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 12-5, membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Kenny replaced the Honourable Senator Day (*June 22, 2016*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président : L'honorable Daniel Lang

Vice-présidente : L'honorable Mobina S.B. Jaffer

et

Les honorables sénateurs :

Beyak	Kenny
* Carignan, C.P. (ou Martin)	McCoy
Dagenais	Meredith
* Harder, C.P. (ou Bellemare)	White

* Membres d'office
(Quorum 4)

Modification de la composition du comité :

Conformément à l'article 12-5 du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Kenny a remplacé l'honorable sénateur Day (*le 22 juin 2016*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, September 19, 2016
(18)

[*English*]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 10 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Daniel Lang, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Beyak, Carignan, P.C., Dagenais, Jaffer, Kenny, Lang, Meredith and White (8).

Other senator present: The Honourable Senator Day (1).

In attendance: Katherine Simonds, Patrick Perron and Martin Auger, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, April 21, 2016, the committee continued its study on issues related to the Defence Policy Review presently being undertaken by the government. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

WITNESSES:

As individuals:

Jane Boulden, Associate Dean of Arts, Royal Military College of Canada (by video conference);

Walter Dorn, Professor and Chair, Master of Defence Studies Programme, Royal Military College of Canada and Canadian Forces College;

Lieutenant-General (Ret'd) D. Michael Day, Fellow, Canadian Global Affairs Institute;

Lieutenant-General (Ret'd) Charles Bouchard;

Lieutenant-General (Ret'd) the Honourable Roméo Dallaire;

Lieutenant-Colonel (Ret'd) David Last, Associate Professor, Royal Military College;

David Bercuson, Director, Centre for Military, Security and Strategic Studies, University of Calgary (by video conference);

James A. Boutilier, Adjunct Professor, Pacific Studies, University of Victoria.

Naval Association of Canada:

Vice-Admiral (Ret'd) Drew Robertson.

Navy League of Canada:

Navy Captain (Ret'd) Harry Harsch, Vice President, Maritime Affairs.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 19 septembre 2016
(18)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 10 heures, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Daniel Lang (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Beyak, Carignan, C.P., Dagenais, Jaffer, Kenny, Lang, Meredith et White (8).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Day (1).

Également présents : Katherine Simonds, Patrick Perron et Martin Auger, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 avril 2016, le comité poursuit son étude sur les questions relatives à l'Examen de la politique de défense entrepris actuellement par le gouvernement. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité*).

TÉMOINS :

À titre personnel :

Jane Boulden, doyenne associée des Arts, Collège militaire royal du Canada (par vidéoconférence);

Walter Dorn, professeur et président, Programme de maîtrise en études de la défense, Collège militaire royal du Canada et Collège des Forces canadiennes;

Lieutenant-général (à la retraite) D. Michael Day, membre, Institut canadien des affaires mondiales;

Lieutenant-général (à la retraite) Charles Bouchard;

Lieutenant-général (à la retraite) l'honorable Roméo Dallaire;

Lieutenant-colonel (à la retraite) David Last, professeur agrégé, Collège militaire royal du Canada;

David Bercuson, directeur, Centre for Military, Security and Strategic Studies, Université de Calgary (par vidéoconférence);

James A. Boutilier, professeur adjoint, Études du Pacifique, Université de Victoria.

Association navale du Canada :

Vice-amiral (à la retraite) Drew Robertson.

Ligue navale du Canada :

Capitaine de vaisseau (à la retraite) Harry Harsch, vice-président, Affaires maritimes.

The chair made a statement.

Ms. Boulden and Mr. Dorn each made a statement and, together, answered questions.

At 10:57 a.m., the committee suspended.

At 11:04 a.m., the committee resumed.

Lieutenant-General (Ret'd) Day and Lieutenant-General (Ret'd) Bouchard each made a statement and, together, answered questions.

At 12:23 p.m., the committee suspended.

At 1:03 p.m., the committee resumed.

Lieutenant-General (Ret'd) Dallaire made a statement and answered questions.

At 2:06 p.m., the committee suspended.

At 2:11 p.m., the committee resumed.

Mr. Bercuson and Lieutenant-Colonel (Ret'd) Last each made a statement and, together, answered questions.

At 3:07 p.m., the committee suspended.

At 3:30 p.m., the committee resumed.

Vice-Admiral (Ret'd) Robertson, Navy Captain (Ret'd) Harsch and Mr. Boutilier each made a statement and, together, answered questions.

At 4:45 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le président fait une déclaration.

Mme Boulden et M. Dorn font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 10 h 57, la séance est suspendue.

À 11 h 4, la séance reprend.

Les lieutenants-généraux (à la retraite) Day et Bouchard font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 12 h 23, la séance est suspendue.

À 13 h 3, la séance reprend.

Le lieutenant-général (à la retraite) Dallaire fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 14 h 6, la séance est suspendue.

À 14 h 11, la séance reprend.

M. Bercuson et le lieutenant-colonel (à la retraite) Last font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 15 h 7, la séance est suspendue.

À 15 h 30, la séance reprend.

Le vice-amiral (à la retraite) Robertson, le capitaine de vaisseau (à la retraite) Harsch et M. Boutilier font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 16 h 45, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière par intérim du comité,

Barbara Reynolds

Acting Clerk of the Committee

OTTAWA, Tuesday, September 20, 2016
(19)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 10 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Daniel Lang, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Beyak, Carignan, P.C., Dagenais, Jaffer, Kenny, Lang, Meredith and White (8).

Other senator present: The Honourable Senator Day (1).

In attendance: Katherine Simonds and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

OTTAWA, le mardi 20 septembre 2016
(19)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 10 heures, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Daniel Lang (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Beyak, Carignan, C.P., Dagenais, Jaffer, Kenny, Lang, Meredith et White (8).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Day (1).

Également présentes : Katherine Simonds et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, April 21, 2016, the committee continued its study on issues related to the Defence Policy Review presently being undertaken by the government. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

WITNESSES:

Office of the Auditor General of Canada:

Michael Ferguson, Auditor General of Canada;
Gordon Stock, Principal.

Office of the Ombudsman for the Department of National Defence and the Canadian Forces:

Gary Walbourne, Ombudsman.

The African Centre for the Constructive Resolution of Disputes (ACCORD):

Kwezi Mngqibisa, Coordinator and Consultant, Somalia Initiative (by video conference).

As an individual:

Major-General (Ret'd) Lewis Mackenzie.

Royal Canadian Legion:

Major-General (Ret'd) Richard Blanchette, Chairman, Defence and Security Committee;
Charls Gendron, Secretary, Defence and Security Committee.

Canadian Association of Veterans in United Nations Peacekeeping:

Major (Ret'd) Wayne Mac Culloch, National President.

Canadian Peacekeeping Veterans Association:

Lieutenant-General (Ret'd) Louis Cuppens, Special Advisor.

Royal Norwegian Embassy in Ottawa:

Her Excellency Anne Kari Hansen Ovind, Ambassador of the Kingdom of Norway.

As an individual:

Carolyn McAskie, Former Special Representative of the Secretary General (SRSG) and Head of the United Nations Peacekeeping Mission in Burundi (ONUB).

The chair made a statement.

Mr. Walbourne, Mr. Ferguson each made a statement and, together with and Mr. Stock, answered questions.

At 11:05 a.m., the committee suspended.

At 11:11 a.m., the committee resumed.

Mr. Mngqibisa made a statement and answered questions.

At 11:56 a.m., the committee suspended.

At 1:04 p.m., the committee resumed.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 avril 2016, le comité poursuit son étude sur les questions relatives à l'Examen de la politique de défense entrepris actuellement par le gouvernement. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Bureau du vérificateur général du Canada :

Michael Ferguson, vérificateur général du Canada;
Gordon Stock, directeur principal.

Bureau de l'ombudsman du ministère de la Défense nationale et des Forces canadiennes :

Gary Walbourne, ombudsman.

Centre africain pour la résolution constructive des différends (ACCORD) :

Kwezi Mngqibisa, coordonnateur et conseiller, Initiative Somalie (par vidéoconférence).

À titre personnel :

Major-général (à la retraite) Lewis Mackenzie.

Légion royale canadienne :

Major-général (à la retraite) Richard Blanchette, président, Comité de défense et de sécurité;
Charls Gendron, secrétaire, Comité de défense et de sécurité.

Association canadienne de Vétérans des forces de la paix des Nations Unies :

Major (à la retraite) Wayne MacCulloch, président national.

Association canadienne des vétérans pour le maintien de la paix :

Lieutenant-général (à la retraite) Louis Cuppens, conseiller spécial.

Ambassade royale de la Norvège à Ottawa :

Son Excellence Anne Kari Hansen Ovind, ambassadrice du Royaume de Norvège.

À titre personnel :

Carolyn McAskie, ancienne représentante spéciale du secrétaire général (SRSG) et chef de la mission de maintien de la paix des Nations Unies au Burundi.

Le président fait une déclaration.

MM. Walbourne et Ferguson font chacun une déclaration puis, avec M. Stock, répondent aux questions.

À 11 h 5, la séance est suspendue.

À 11 h 11, la séance reprend.

M. Mngqibisa fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 11 h 56, la séance est suspendue.

À 13 h 4, la séance reprend.

Major-General (Ret'd) Mackenzie made a statement and answered questions.

At 2:02 p.m., the committee suspended.

At 2:08 p.m., the committee resumed.

Major-General (Ret'd) Blanchette, Lieutenant-General (Ret'd) Cuppens, and Major (Ret'd) Mac Culloch each made a statement and, together with Mr. Gendron, answered questions.

At 3:06 p.m., the committee suspended.

At 3:32 p.m., the committee resumed.

Ambassador Ovind made a statement and answered questions.

At 4:22 p.m., the committee suspended.

At 4:25 p.m., the committee resumed.

Ms. McAskie made a statement and answered questions.

At 5:17 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, September 21, 2016
(20)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 10:03 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Daniel Lang, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Beyak, Carignan, P.C., Dagenais, Jaffer, Kenny, Lang and White (7).

Other senator present: The Honourable Senator Day (1).

In attendance: Katherine Simonds and James Lee, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, April 21, 2016, the committee continued its study on issues related to the Defence Policy Review presently being undertaken by the government. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

WITNESSES:

National Defence and the Canadian Armed Forces:

Major-General Jean-Marc Lanthier, Commander, Canadian Army Doctrine and Training Centre;

Lieutenant-Colonel Brian Healey, Commandant, Peace Support Training Centre.

Le major-général (à la retraite) Mackenzie fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 14 h 2, la séance est suspendue.

À 14 h 8, la séance reprend.

Le major-général (à la retraite) Blanchette, le lieutenant-général (à la retraite) Cuppens, et le major (à la retraite) MacCulloch font chacun une déclaration puis, avec M. Gendron, répondent aux questions.

À 15 h 6, la séance est suspendue.

À 15 h 32, la séance reprend.

L'ambassadrice Ovind fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 16 h 22, la séance est suspendue.

À 16 h 25, la séance reprend.

Mme McAskie fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 17, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 21 septembre 2016
(20)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 10 h 3, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Daniel Lang (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Beyak, Carignan, C.P., Dagenais, Jaffer, Kenny, Lang et White (7).

Autre sénateur présent : L'honorable Day (1).

Également présents : Katherine Simonds et James Lee, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 avril 2016, le comité poursuit son étude sur les questions relatives à l'Examen de la politique de défense entrepris actuellement par le gouvernement. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi se trouve au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Défense nationale et Forces armées canadiennes :

Major-général Jean-Marc Lanthier, commandant, Centre de doctrine et d'instruction de l'armée canadienne;

Lieutenant-colonel Brian Healey, commandant, Centre de formation pour le soutien de la paix.

Parliamentary Centre:

Petra Andersson-Charest, Director of Programs.

CANADEM:

Paul LaRose-Edwards, Executive Director.

National Defence and the Canadian Armed Forces:

General Jonathan Vance, Chief of the Defence Staff;

Lieutenant-General Christine Whitecross, Commander, Military Personnel Command;

Commodore Brian Santarpia, Director General, Plans, Strategic Joint Staff.

Reserves 2000:

Lieutenant-Colonel (Ret'd) John Selkirk, Executive Director.

Institut militaire de Québec:

Brigadier-General (Ret'd) Richard Giguère, President (by video conference).

The chair made a statement.

Major-General Lanthier made a statement and, together with Lieutenant-Colonel Healey, answered questions.

At 11:01 a.m., the committee suspended.

At 11:07 a.m., the committee resumed.

Ms. Andersson-Charest and Mr. LaRose-Edwards each made a statement and, together, answered questions.

At 11:59 a.m., the committee suspended.

At 1:03 p.m., the committee resumed.

General Vance made a statement and, together with Lieutenant-General Whitecross, answered questions.

At 2:16 p.m., the committee suspended.

At 2:20 p.m., the committee resumed.

Commodore Santarpia made a statement and answered questions.

At 2:51 p.m., the committee suspended.

At 3:32 p.m., the committee resumed.

Brigadier-General (Ret'd) Giguère and Lieutenant-Colonel (Ret'd) Selkirk each made a statement and, together, answered questions.

At 4:34 p.m., the committee suspended.

At 4:38 p.m., the committee, pursuant to rule 12-16(1)(d), resumed in camera for the consideration of a draft agenda (future business).

Centre parlementaire :

Petra Andersson-Charest, directrice des programmes.

CANADEM :

Paul LaRose-Edwards, directeur exécutif.

Défense nationale et les Forces armées canadiennes :

Général Jonathan Vance, chef d'état-major de la Défense;

Lieutenant-général Christine Whitecross, commandante, Commandement du personnel militaire;

Commodore Brian Santarpia, directeur général, Plans, État-major interarmées stratégique.

Réserves 2000 :

Lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk, directeur exécutif.

Institut militaire de Québec :

Brigadier-général (à la retraite) Richard Giguère, président (par vidéoconférence).

Le président fait une déclaration.

Le major-général Lanthier fait une déclaration puis, avec le lieutenant-colonel Healey, répond aux questions.

À 11 h 1, la séance est suspendue.

À 11 h 7 la séance reprend.

Mme Andersson-Charest et M. LaRose-Edwards font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 11 h 59, la séance est suspendue.

À 13 h 3, la séance reprend.

Le général Vance fait une déclaration puis, avec le lieutenant-général Whitecross, répond aux questions.

À 14 h 16, la séance est suspendue.

À 14 h 20, la séance reprend.

Le commodore Santarpia fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 14 h 51, la séance est suspendue.

À 15 h 32, la séance reprend.

Le brigadier-général (à la retraite) Giguère et le lieutenant-colonel (à la retraite) Selkirk font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 16 h 34, la séance est suspendue.

À 16 h 38, conformément à l'article 12-16(1)(d) du Règlement, la séance se poursuit à huis clos afin que le comité puisse examiner le programme de ses travaux futurs.

At 5:47 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

À 17 h 47, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTEST:

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, September 19, 2016

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 10 a.m. to study on issues related to the Defence Policy Review presently being undertaken by the government.

Senator Daniel Lang (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on National Security and Defence. Before we begin, I would like to introduce the people around the table. My name is Dan Lang, senator for Yukon. On my immediate left is Barbara Reynolds, acting clerk for the committee. Adam Thompson, our clerk, will be back tomorrow when we reconvene.

I would like to invite the senators to introduce themselves and state the region they represent, starting with the deputy chair.

Senator Jaffer: My name is Mobina Jaffer, and I'm from British Columbia.

Senator Kenny: Colin Kenny, Ontario.

Senator Dagenais: My name is Jean-Guy Dagenais. I come from Quebec.

Senator Day: Joseph Day, New Brunswick.

Senator Beyak: Senator Lynn Beyak, Ontario. Welcome.

The Chair: Today we'll be meeting for five hours to consider issues relating to the defence policy review that has been initiated by the government. On April 21, 2016, the Senate authorized our committee to examine and report on issues related to the defence policy review presently being undertaken by the government. We are considering issues around Canada's possible participation in future UN peace support operations, as well as other items related to the review.

Our study commenced on May 30, and we have heard from 17 witnesses to date, including the Minister of Defence, senior UN officials, Canadian non-governmental organizations and experts with strong backgrounds on defence issues.

Since our last meeting, the government has announced the deployment of 450 Canadians to Latvia as part of the multinational NATO battle group; the deploying of a frigate on a rotational basis to work with NATO multinational forces in the region; and an air task force, including up to six CF-18 fighter jets, to conduct periodic surveillance and air-policing activities.

TÉMOINAGES

OTTAWA, le lundi 19 septembre 2016

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 10 heures, pour procéder à l'étude sur les questions relatives à l'Examen de la politique de défense entrepris actuellement par le gouvernement.

Le sénateur Daniel Lang (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Avant de commencer, je voudrais présenter les personnes présentes autour de la table. Je m'appelle Dan Lang, sénateur du Yukon. Barbara Reynolds, greffière par intérim du comité, se trouve directement à ma gauche. Adam Thompson, notre greffier, sera de retour demain, lorsque nous reprendrons nos travaux.

Je voudrais inviter les sénateurs à se présenter et à nommer la région qu'ils représentent, en commençant par la vice-présidente.

La sénatrice Jaffer : Je m'appelle Mobina Jaffer, et je suis de la Colombie-Britannique.

Le sénateur Kenny : Colin Kenny, de l'Ontario.

Le sénateur Dagenais : Je m'appelle Jean-Guy Dagenais. Je viens du Québec.

Le sénateur Day : Joseph Day, du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Beyak : Sénatrice Lynn Beyak, de l'Ontario. Bienvenue.

Le président : Aujourd'hui, nous allons nous réunir pendant cinq heures afin d'étudier les questions relatives à l'Examen de la politique de défense qui a été amorcé par le gouvernement. Le 21 avril 2016, le Sénat a autorisé notre comité à se pencher et à rendre des comptes sur l'Examen de la politique de défense entrepris actuellement par le gouvernement. Nous étudions des questions entourant la participation possible du Canada à des opérations de soutien de la paix de l'ONU dans l'avenir ainsi que sur d'autres points liés à l'examen.

Notre étude a commencé le 30 mai, et jusqu'ici, nous avons entendu 17 témoins, y compris le ministre de la Défense, des hauts responsables de l'ONU, des représentants d'organisations non gouvernementales canadiennes et des experts ayant une expérience solide des questions liées à la défense.

Depuis notre dernière séance, le gouvernement a annoncé le déploiement en Lettonie de 450 Canadiens faisant partie du groupement tactique multinational de l'OTAN; le déploiement d'une frégate qui travaillera par rotation avec les forces multinationales de l'OTAN dans la région; et le déploiement d'une force opérationnelle aérienne, qui comprendra jusqu'à six chasseurs à réaction CF-18, chargée d'assurer une surveillance périodique et de mener des activités de police aérienne.

Additionally, the Minister of Defence announced in late August that 600 members of the Canadian Armed Forces will be available for deployment as part of a UN peace support mission to Africa, as well as up to 150 police officers. The government has not confirmed which specific UN mission it will participate in. However, serious consideration has been given to Mali, where some suggest that Canada could possibly replace the Dutch peacekeepers.

Over the next three days, we will be focusing our attention on the defence policy review, with special emphasis on Canada's renewed participation in UN peacekeeping.

Joining us on our first panel of the day is Ms. Jane Boulden, Associate Dean of Arts, Royal Military College of Canada, by video conference; and Mr. Walter Dorn, Professor and Chair, Master of Defence Studies Programme, Royal Military College of Canada and Canadian Forces College.

Dr. Walter Dorn was Chair of the Canadian Pugwash Group, an organization that provides academic insights into the resolution and prevention of armed conflicts, and he remains a member of its board of directors. He was appointed to the United Nations Expert Panel on Technology and Innovation in UN Peacekeeping in June 2014. The panel released its final report in February 2015. Dr. Dorn's area of interest and research includes peacekeeping, peace enforcement and international law, arms conflict, conflict prevention, world religions and the United Nations.

By video conference is Dr. Jane Boulden. She holds the Canada Research Chair in International Relations and Security Studies at RMC, and from 2000 to 2003 she was a fellow at Oxford. Her main area of expertise is the United Nations and UN efforts to resolve conflicts in the post-Cold War era and address terrorism. She is the author of a number of works, including *The Rise of the Regional Voice in UN Security Council Politics* and *International Crisis Response and a Canadian Role*.

Dr. Dorn and Dr. Boulden, welcome. I understand you each have an opening statement. Dr. Boulden, perhaps you could begin. We have one hour for this panel.

Jane Boulden, Associate Dean of Arts, Royal Military College of Canada, as an individual: Thank you for being willing to have me via video conference.

My background, as you said, is having studied peacekeeping for many years, with particular emphasis on the use of force, and then more recently on how the United Nations and regional organs and actors have responded to conflict in Africa.

De plus, le ministre de la Défense a annoncé à la fin du mois d'août que 600 membres des Forces armées canadiennes seront disponibles à des fins de déploiement dans le cadre d'une mission de soutien de la paix de l'ONU en Afrique, de même que jusqu'à 150 agents de police. Le gouvernement n'a pas confirmé à quelle mission particulière de l'ONU il participera. Toutefois, on a envisagé sérieusement le Mali, où d'aucuns laissent entendre que le Canada pourrait remplacer les Casques bleus hollandais.

Au cours des trois prochains jours, nous allons cibler notre attention sur l'Examen de la politique de défense, en mettant l'accent en particulier sur la participation renouvelée du Canada aux activités de maintien de la paix de l'ONU.

Le premier groupe de témoins qui se joint à nous aujourd'hui est composé de Mme Jane Boulden, doyenne associée des arts, Collège militaire royal du Canada, par vidéoconférence, et M. Walter Dorn, professeur et président, Programme de maîtrise en études de la défense, Collège militaire royal du Canada et Collège des Forces canadiennes.

M. Walter Dorn a été président du Canadian Pugwash Group, une organisation qui offre des réflexions universitaires sur le règlement et la prévention des conflits armés, et il demeure membre de son conseil d'administration. Il a été affecté au Groupe d'experts sur la technologie et l'innovation pour le maintien de la paix des Nations Unies de l'ONU en juin 2014. Le groupe d'experts a publié son rapport final en février 2015. Le domaine d'intérêt et de recherche de M. Dorn comprend l'imposition et le maintien de la paix et le droit international, les conflits armés, la prévention des conflits, les religions du monde et les Nations Unies.

Mme Jane Boulden comparait par vidéoconférence. Elle est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en relations internationales et sécurité, au CMRC, et, de 2000 à 2003, elle a été boursière à Oxford. Son principal domaine d'expertise, ce sont les efforts déployés par les Nations Unies et l'ONU pour régler les conflits de la période de l'après-guerre froide et pour enrayer le terrorisme. Elle est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages, dont *The Rise of the Regional Voice in UN Security Council Politics* et *International Crisis Response and a Canadian Role*.

M. Dorn et Mme Boulden, bienvenue. Je crois savoir que vous avez chacun une déclaration préliminaire à faire. Monsieur Boulden, vous pourriez peut-être commencer. Nous disposons d'une heure pour votre groupe de témoins.

Jane Boulden, doyenne associée des Arts, Collège militaire royal du Canada, à titre personnel : Je vous remercie d'être disposés à m'entendre par vidéoconférence.

Comme vous l'avez dit, mon expérience tient au fait d'avoir étudié le maintien de la paix pendant de nombreuses années et d'avoir mis un accent particulier sur le recours à la force, puis, plus récemment, sur la façon dont les Nations Unies et des organes et acteurs régionaux ont réagi aux conflits qui sévissent en Afrique.

Dr. Dorn and I have some crossover in our areas of expertise, and so I've geared what I'm going to say by anticipating a little bit what he might say, so hopefully we'll avoid too much overlap. I tried to stay focused on the question of how National Defence — DND and the Canadian Armed Forces — can contribute to Canada's renewal of support for UN peacekeeping.

Given the nature of the mandate and the fact that this is the Standing Senate Committee on National Security and Defence, I focused primarily on areas where DND and CF can make a contribution. I hope, nonetheless, that the government is thinking in terms that are broader — that the commitment will encompass more than DND and the Canadian Armed Forces and that it will extend beyond to other areas such as justice, police support, development, and political and government support in conflict situations. I would add to that list mediation and conflict prevention, which are two areas that aren't at all exclusive to DND and the Canadian Armed Forces but are really crucial to peace support, in general, these days, and they are areas where Canada could make a contribution.

The requirement for a broadly conceived response to conflict reflects the changing nature of the peace support operations on the ground. I know you've heard from others on this, including the minister, so I'm not going to dwell on it too long, but I did just want to highlight it.

I'm going to proceed by first setting the context in which we're looking at the question today, and then, second, I'll make some very specific proposals. I'll be brief on both counts, and hopefully if there's anything you want to pursue in questions or want more detail on, we can do that.

First is the peace support operation context. The mandates come from the Security Council; the Security Council sets the broader mandate for the peace support operation. They have, since the end of the Cold War, been gradually, and in some cases not so gradually, making these mandates much more complex and multi-dimensional.

There are some key items that add to that complexity. Mandates now very often include — in fact, the vast majority of the time include — the requirement to protect civilians, which is a difficult task, especially in ongoing conflict environments. They very often include a Chapter 7 mandate. This means that there is an authorization for the use of force beyond self-defence. That's both in recognition of the risky environments that are being addressed on the ground and the wide-ranging nature of the tasks. Human rights monitoring, government stabilization and support are also very difficult, because we're talking about

M. Dorn et moi-même avons certains domaines d'expertise en commun; j'ai donc préparé les propos que je vais tenir en prévoyant un peu ce qu'il pourrait dire, alors, espérons que nos propos ne vont pas trop se chevaucher. J'ai tenté de rester concentrée sur la question de la façon dont la Défense nationale — le MDN et les Forces armées canadiennes —, peut contribuer au renouvellement par le Canada de son soutien aux activités de maintien de la paix de l'ONU.

Compte tenu de la nature du mandat et du fait qu'il s'agit du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, je me suis principalement concentrée sur les aspects à l'égard desquels le MDN et les FC peuvent apporter une contribution. J'espère tout de même que le gouvernement tient une réflexion plus large et que l'engagement englobera plus que le MDN et les Forces armées canadiennes et qu'il s'étendra au-delà, à d'autres domaines, comme la justice, le soutien policier, le développement et le soutien politique et gouvernemental dans les situations de conflit. J'ajouterais à cette liste la médiation et la prévention des conflits, deux domaines qui ne sont pas du tout exclusifs au MDN et aux Forces armées canadiennes, mais qui sont vraiment essentiels au soutien de la paix, en général, par les temps qui courent, et il s'agit d'aspects à l'égard desquels le Canada pourrait apporter une contribution.

Le besoin d'une intervention vastement conçue à la suite de conflits reflète la nature changeante des opérations de soutien de la paix sur le terrain. Je sais que vous avez entendu d'autres témoins vous en parler, notamment le ministre, alors je ne vais pas m'y attarder trop longtemps, mais je voulais simplement le souligner.

Je vais commencer par établir le contexte dans lequel nous étudions la question aujourd'hui, puis — ensuite —, je formulerai certaines propositions très précises. Je serai brève dans les deux cas, et j'espère que, s'il y a quoi que ce soit que vous voulez approfondir dans le cadre des questions ou sur quoi vous voulez obtenir plus de détails, nous pourrions le faire.

Tout d'abord, il y a le contexte des opérations de soutien de la paix. Le mandat provient du Conseil de sécurité; le Conseil de sécurité établit le mandat d'ensemble pour les opérations de soutien de la paix. Depuis la fin de la guerre froide, il rend graduellement — et, dans certains cas, pas si graduellement — ces mandats bien plus complexes et multidimensionnels.

Certains éléments clés ajoutent à cette complexité. Maintenant, les mandats comprennent très souvent — de fait, la majeure partie du temps — l'exigence de protéger les civils, ce qui est une tâche difficile, surtout dans des environnements de conflits continus. Ils comprennent très souvent un mandat en vertu du chapitre 7. Cela signifie que le recours à la force au-delà de l'autodéfense est autorisé. Il s'agit à la fois de reconnaître les environnements risqués qui font l'objet d'interventions sur le terrain et la nature très variée des tâches. La surveillance des droits de la personne et la stabilisation et le soutien des gouvernements sont également

a lot of situations in which the government is quite tenuous. Last is security sector reform, which includes disarmament, demobilization and reintegration of troops.

There are lots of other characteristics, but those are the ones that have become a staple element of Security Council mandates for peace support operations.

The other two contextual items I just want to highlight are that the number and types of actors in any given conflict have increased since the days of classic traditional peacekeeping during the Cold War. In addition to official government parties, we're sometimes also looking at a large number of warring groups, not all of whom come to the negotiating table to negotiate the ceasefire or peace agreement. Even those that do come to the negotiating table don't always feel obliged to stick to their commitments once they go back out into the field, which adds to the complexity of the environment.

Some warring groups don't get asked to come to the negotiating table or refuse to come, so you can't assume that they are going to abide by the commitments that are being implemented in the peace support operation. Also, any number of actors in this equation don't have any desire or willingness to abide by the principles of international law and the terms of reference for the peace support operation on the ground.

The third contextual factor is that the number and types of actors that respond to conflict have also changed and increased, and what I'm thinking of in particular here is the role of regional organizations and other actors. This is particularly the case in Africa. In fact, Africa is where we have seen a change in that regard. We can talk about the African Union as the continent-wide regional actor that plays an increasingly important role in partnership with the UN in responding to conflict, but there is also a host of other regional entities and actors, ranging from ECOWAS in the west, which is now quite an experienced response institution, to quite small regional and sometimes very ad hoc and impromptu actors who respond to a given conflict.

So in summary, the world of peace support operations is an extremely complex one. In that context, what kind of contribution or what are some specific proposals about how we might contribute, particularly how DND and the Canadian Forces might contribute?

The first idea is one that is exclusive just to the CF and DND, which is simply to spend more money to sustain and develop our capacity in this regard. The United Nations is desperate, even having over 100,000 troops on the ground, for more troops,

très difficiles, car il est question de beaucoup de situations dans lesquelles le gouvernement est très fragile. Enfin, il y a la réforme du secteur de la sécurité, qui comprend le désarmement, la démobilisation et la réintégration des troupes.

Il existe beaucoup d'autres caractéristiques, mais il s'agit là de celles qui sont devenues un élément essentiel des mandats du Conseil de sécurité en ce qui concerne les opérations de soutien de la paix.

Les deux autres éléments contextuels que je veux seulement souligner sont le nombre et les types d'acteurs dans tout conflit donné, lesquels ont augmenté depuis l'époque des activités classiques de maintien de la paix traditionnelles durant la guerre froide. En plus des partis gouvernementaux officiels, il est parfois aussi question d'un grand nombre de groupes belligérants, qui ne viennent pas tous à la table de négociation pour négocier le cessez-le-feu ou l'accord de paix. Même ceux qui s'y présentent ne se sentent pas toujours obligés de respecter leurs engagements, une fois qu'ils retournent sur le terrain, ce qui ajoute à la complexité de l'environnement.

Certains groupes belligérants ne sont pas invités à la table de négociation ou refusent de s'y présenter, alors on ne peut pas présumer qu'ils vont respecter les engagements mis en œuvre dans le cadre de l'opération de soutien de la paix. En outre, une foule d'acteurs dans cette équation n'ont ni le désir ni la volonté de respecter les principes du droit international et les modalités de l'opération de soutien de la paix sur le terrain.

Le troisième facteur contextuel, c'est que le nombre et les types d'acteurs qui interviennent en cas de conflit ont aussi changé et augmenté, et, ce à quoi je fais allusion en particulier, c'est le rôle des organisations régionales et d'autres acteurs. C'est particulièrement vrai en Afrique. De fait, l'Afrique est l'endroit où nous avons observé un changement à cet égard. Nous pouvons considérer l'Union africaine comme étant l'acteur régional continental qui joue un rôle de plus en plus important, en partenariat avec l'ONU, dans les interventions à la suite des conflits, mais il y a aussi une foule d'autres entités et acteurs régionaux, qui vont de la CEDEAO, dans l'Ouest, qui est maintenant une institution d'intervention assez expérimentée — à des acteurs régionaux très petits et, parfois, très ponctuels qui interviennent à la suite d'un conflit donné.

Donc, en résumé, le monde des opérations de soutien de la paix est extrêmement complexe. Dans ce contexte, quel genre de contribution... ou quelles sont certaines des propositions particulières au sujet de la façon dont nous pouvons contribuer... plus particulièrement, comment le MDN et les Forces canadiennes peuvent-ils contribuer?

La première idée en est une qui est exclusive aux FC et au MDN, et elle consiste simplement à dépenser plus d'argent pour maintenir et perfectionner notre capacité à cet égard. Les Nations Unies souhaitent désespérément — même si elles disposent déjà de

and particularly desperate for capable troops like Canadians. Our ability to contribute in this way is limited by our own constraints in terms of financing and budgetary requirements.

My first proposal is a straightforward one, which is to spend more money on the military. To continue with the status quo, either the status quo or reduced budgets, is to reduce our capacity to contribute and respond to peace support operations over time.

The second proposal has to do with rapid reaction. All the research and all the lessons learned by our previous operations support the idea that what we do in the first six days, six weeks and six months in a conflict response is crucial to success over the longer term. Canada has played a leading role on this in the past. In the aftermath of Rwanda, the Canadian government took a lead in establishing an international study to determine and discuss ways to make the United Nations more capable in terms of rapid reaction. That idea returned recently. At the London conference, for example, the idea of having a 30-, 60- and 90-day response capacity was affirmed. So this is an area in which Canada could, again, work to take the lead, and it has the capacity to do that.

The third area is capacity building for regional organizations. In the African context, as I've said, regional organizations are key players. They have become the first responders. They are the heavy lifters. They take on the burden of the conflict response on the ground, and they are the ones that take on the highest risks. They do that even while they themselves are struggling with significant capacity challenges, both as individual states and in terms of regional actors. There's a lot Canada could do here that would contribute to better peace support response over time.

The fourth and last idea is to get more focused and knowledgeable on broader trends of conflict in Africa. If we're going to focus on peacekeeping in Africa, and it seems we are for the moment, we should be getting more knowledgeable not just about the specific conflicts that we hope to influence but also about the broader situation of conflict in Africa. I really like that the minister is taking his time doing the groundwork before making a final decision on where we're going. But let's make this part of a broader strategy, a broader effort to develop our capacity base about conflict in Africa. It will make for a more effective contribution over time with a higher likelihood of success. Canada is one of a group of countries who can make a key contribution here. We don't have colonial baggage. We have capacity. It's a role that is very important in terms of conflict in Africa generally.

plus de 100 000 soldats sur le terrain — en obtenir davantage, et elles ont un besoin particulièrement criant de soldats comme les Canadiens. Notre capacité de contribuer de cette manière est limitée par nos propres contraintes du point de vue des besoins de financement et de budget.

Ma première proposition est simple : il s'agit de consacrer plus d'argent à l'armée. Si on maintient le statu quo ou qu'on réduit le financement, on réduira notre capacité de contribuer et d'intervenir dans le cadre d'opérations de soutien de la paix au fil du temps.

La deuxième proposition concerne la rapidité de réaction. Toute la recherche et toutes les leçons tirées dans le cadre de nos opérations précédentes appuient l'idée selon laquelle ce que nous faisons pendant les six premiers jours, les six premières semaines et les six premiers mois d'une intervention à la suite d'un conflit est crucial au succès à long terme. Le Canada a joué un rôle de chef de file à cet égard dans le passé. À la suite du génocide du Rwanda, le gouvernement canadien a pris les devants en établissant une étude internationale visant à déterminer et à étudier les façons de renforcer la capacité de réaction rapide des Nations Unies. Cette idée est revenue sur le tapis récemment lors de la conférence de Londres; par exemple, l'idée d'établir une capacité d'intervention de 30, 60 et 90 jours a été formulée. Ainsi, il s'agit d'un domaine dans lequel le Canada pourrait, encore une fois, s'affairer à prendre les devants, et il a la capacité de le faire.

Le troisième aspect, c'est le renforcement des capacités des organisations régionales. Dans le contexte africain — comme je l'ai dit —, les organisations régionales sont des intervenants clés. Elles sont devenues les intervenants de première ligne. Elles sont les gros bras. En cas de conflit, elles assument le fardeau de l'intervention sur le terrain, et ce sont elles qui prennent les plus grands risques. Elles le font même pendant qu'elles sont elles-mêmes aux prises avec des difficultés importantes au chapitre des capacités, en tant qu'États individuels et qu'acteurs régionaux. Sur ce plan, le Canada pourrait en faire beaucoup pour contribuer à améliorer les interventions de soutien de la paix au fil du temps.

La quatrième et dernière idée, c'est de nous concentrer davantage et d'acquérir plus de connaissances au sujet des tendances globales liées aux conflits qui sévissent en Afrique. Si nous devons nous concentrer sur le maintien de la paix en Afrique — et il semble que nous le faisons, pour l'instant —, nous devrions acquérir davantage de connaissances, non seulement au sujet des conflits précis sur lesquels nous espérons influencer, mais aussi au sujet de la situation globale des conflits en Afrique. J'aime vraiment le fait que le ministre prenne le temps de préparer le terrain avant de prendre une décision finale quant à l'orientation que nous allons adopter. Mais, intégrons ces travaux à une vaste stratégie, à un vaste effort visant à renforcer nos capacités et nos bases en ce qui a trait aux conflits qui sévissent en Afrique. Cela rendra la contribution plus efficace au fil du temps et augmentera les probabilités de succès. Le Canada

So that's where I'll stop. I know that was a very quick overview, but hopefully we can have some time for discussion and questions. For anyone who wants more information on that, I'm happy to talk about it.

The Chair: Thank you very much, Dr. Boulden. We'll move to Dr. Dorn, and I notice we do have a copy of your presentation. I would like to ask you to keep it to five to seven minutes so that we have time for questions.

I would also just note for the record there are a number of presentations that I believe have been brought in to the administration that we have not or may not have received. This is an observation I want to make because some senators have brought it to my attention that we should be getting these presentations well in advance, before we go into the formal hearings, and I'm going to ask steering to deal with that issue in the foreseeable future. Dr. Dorn, please proceed.

[Translation]

Walter Dorn, Professor and Chair, Master of Defence Studies Programme, Royal Military College of Canada and Canadian Forces College: Mr. Chair, thank you for the privilege of being able to talk to you about peacekeeping operations. This is a subject that is dear to my heart as a professor of defence studies and a subject of prime importance for Canada and for the whole world, in particular for those afflicted by terror and by the misery of war.

[English]

UN peace operations carry out vital functions in war-torn areas of the world. They give combatants opportunities to cease their fighting and killing. They support peace processes and negotiations. They verify peace accords and build confidence. They protect civilians from attack. They build stronger communities and nations. They reform the security sector and create new economic opportunities in areas emerging from war. These lofty and important goals desperately need more support because peace is under siege in many parts of the world. The UN needs much help because peace operations are currently under-equipped, under-resourced and underappreciated, especially when one compares the meagre means with the lofty goals.

Despite the limitations and setbacks, history has shown that peace operations do work. They helped bring peace and stability to Central America, to over a dozen countries in Africa, to the

fait partie d'un groupe de pays qui peuvent apporter une contribution clé sur ce plan. Nous n'avons pas de bagage colonial. Nous avons des capacités. Il s'agit d'un rôle qui est très important du point de vue des conflits qui sévissent en Afrique, en général.

Alors, je vais m'arrêter là. Je sais qu'il s'agissait d'un survol très rapide, mais j'espère que nous pourrions disposer d'un certain temps pour la discussion et les questions. Je serai heureuse d'en discuter avec quiconque voudra en savoir plus à ce sujet.

Le président : Merci beaucoup, madame Boulden. Nous allons passer à M. Dorn, et je remarque que nous avons une copie de votre exposé. Je voudrais vous demander de vous en tenir à une période de cinq à sept minutes, afin que nous ayons du temps pour les questions.

En outre, je soulignerais seulement, pour le compte rendu, qu'un certain nombre d'exposés qui — je crois — ont été envoyés à l'administration n'ont peut-être pas été reçus. Il s'agit d'une observation que je veux faire parce que certains sénateurs ont porté à mon attention le fait que nous devrions recevoir ces exposés bien à l'avance, avant que nous ne commencions les séances officielles, et je vais demander au comité directeur de régler ce problème dans un avenir assez rapproché. Monsieur Dorn, veuillez commencer.

[Français]

Walter Dorn, professeur et président, Programme de maîtrise en études de la défense, Collège militaire royal du Canada et Collège des Forces canadiennes : Je vous remercie, monsieur le président, du privilège que vous m'accordez de vous parler des opérations du maintien de la paix. C'est un sujet qui me tient à cœur en tant que professeur d'études de la défense et un sujet de première importance pour le Canada et le monde entier, en particulier pour celles et ceux qui sont touchés par la terreur et la misère de la guerre.

[Traduction]

Les opérations de paix de l'ONU exercent des fonctions essentielles dans les régions du monde qui sont ravagées par la guerre. Elles donnent aux combattants des occasions de cesser leurs combats et leurs tueries. Elles favorisent les processus de paix et les négociations. Elles permettent de valider les accords de paix et renforcent la confiance. Elles protègent les civils contre des attaques. Elles établissent des collectivités et des pays plus solides. Elles réforment le secteur de la sécurité et créent de nouvelles possibilités économiques dans les régions qui sortent de la guerre. Ces buts ambitieux et importants ont désespérément besoin d'un plus grand appui, car la paix est assiégée dans de nombreuses parties du monde. L'ONU a besoin de beaucoup d'aide parce que les opérations de paix sont actuellement sous-équipées, ne disposent pas d'assez de ressources et sont sous-appréciées, surtout si l'on compare les modestes moyens aux buts ambitieux.

Malgré les limites et les obstacles, l'histoire a montré que les opérations de paix fonctionnent bel et bien. Elles ont aidé à apporter la paix et la stabilité en Amérique centrale, dans plus

former Yugoslavia and to newborn countries like East Timor and Asia. They helped end several wars in the Middle East, though they have not, unfortunately, yet been given the chance to work in Syria.

For sure peace operations are no panacea. They are not an easy solution, but they are an important part of the solution, and some missions have failed spectacularly, but even those failures have shown that peacekeepers provide valuable assistance. General Dallaire's mission in Rwanda showed how with just 200 peacekeepers on the ground they could save over 20,000 to 30,000 lives during the reign of the genocide.

In Bosnia, after much effort with the UN, the European Union and NATO, the peace was able to finally create stability, eventually bringing peace where many had thought that it was impossible.

The premature withdrawal of peacekeepers from Somalia in 1993-94 shows how leaving a land to desperation is no solution, because left alone, Somalia experienced chaos, terrorism, famine and the revived practice of piracy.

In a similar lesson from Afghanistan, when the world, Canada included, withdrew UN peacekeepers in 1990 after verifying the Soviet departure, the world missed an opportunity to prevent a vicious civil war and the rise of the Taliban and al Qaeda.

It's in our interest as a Western nation to find ways to ease the suffering in faraway lands. These conflicts are open wounds on the world body that hemorrhage problems to the rest of the globe. They yield massive refugee flows and the spread of diseases, piracy and terrorism, and they can cost literally trillions of dollars, as witnessed in Afghanistan and Iraq. If peaceful solutions are not found, then we are going to see more disaster.

So it was welcome news that the Prime Minister announced on election night that Canada is back. However, almost a year later, we still have only 30 military personnel in UN peacekeeping. Canada remains at an all-time low while the UN is at an all-time high with 92,000 military personnel in peacekeeping in the world today.

What can Canada do for peacekeeping? Well, in my two-page handout entitled "Back in the Game: Potential Canadian Contributions to UN Peace Operations," I make about

d'une douzaine de pays d'Afrique, dans l'ancienne Yougoslavie et des nouveaux pays comme le Timor-Oriental et en Asie. Elles ont aidé à mettre fin à plusieurs guerres au Moyen-Orient, quoiqu'on ne leur ait encore malheureusement pas donné l'occasion de fonctionner en Syrie.

Il est certain que les opérations de paix ne sont pas une panacée. Elles ne sont pas une solution facile, mais elles constituent une partie importante de la solution, et, si certaines missions se sont soldées par un échec spectaculaire, même ces échecs ont montré que les Casques bleus fournissent une aide précieuse. La mission du général Dallaire au Rwanda a montré comment, grâce à seulement 200 Casques bleus sur le terrain, on a pu sauver plus de 20 000 à 30 000 vies durant le règne du génocide.

En Bosnie, après beaucoup d'efforts déployés de concert avec l'ONU, l'Union européenne et l'OTAN, la paix a enfin pu créer de la stabilité, et on a fini par apporter la paix là où beaucoup avaient cru que c'était impossible.

Le retrait prématuré des Casques bleus de la Somalie, en 1993-1994, montre que le fait de laisser un pays en proie au désespoir n'est pas une solution, puisque, laissée à elle-même, la Somalie a connu le chaos, le terrorisme, la famine et le retour de la piraterie.

De même, en Afghanistan, quand le monde — le Canada y compris — a retiré les Casques bleus de l'ONU, en 1990, après avoir confirmé le départ des Soviétiques, le monde a raté une occasion de prévenir une atroce guerre civile et la montée des Talibans et d'Al-Qaïda.

En tant que pays occidental, il est dans notre intérêt que nous trouvions des façons de soulager la souffrance dans les pays lointains. Ces conflits sont des plaies ouvertes sur le corps du monde qui déversent une hémorragie de problèmes sur le reste de la planète. Ils produisent des flux massifs de réfugiés et propagent des maladies, la piraterie et le terrorisme, et ils peuvent coûter littéralement des milliers de milliards de dollars, comme on a pu le constater en Afghanistan et en Irak. Si on ne trouve pas de solutions pacifiques, nous allons être témoins d'autres catastrophes.

Ainsi, l'annonce faite par le premier ministre le soir des élections selon laquelle le Canada est de retour a été la bienvenue. Toutefois, près d'un an plus tard, nous n'avons encore affecté que 30 membres du personnel militaire aux opérations de maintien de la paix de l'ONU. Le nombre de militaires canadiens demeure près des niveaux les plus bas jamais enregistrés, alors que celui de l'ONU n'a jamais été aussi élevé, soit 92 000 membres du personnel militaire affectés au maintien de la paix dans le monde aujourd'hui.

Que peut faire le Canada pour maintenir la paix? Eh bien, dans mon document de deux pages intitulé « Un retour au jeu : Les contributions potentielles du Canada aux opérations de paix

20 recommendations on how Canada can once again become a champion of UN peace operations. In my short oral testimony, I have only time to highlight the larger, bolder proposal.

As the person most involved in instructing at the command and staff level on UN peace operations for the Canadian Forces, I will focus on training and education.

Canada needs a centre where police, military and civilians train together. This capacity was lost with the demise of the Pearson peacekeeping centre in 2013. It is essential that these communities learn about each other and learn to work together in war-torn areas of the world under multi-dimensional UN operations, not just Canadians, but people from other parts of the world training alongside Canadians. This requires not just a whole-of-government effort but a whole-of-world effort, and Canada can create a world-class institution.

My proposal for a Canadian international peace operations centre, CIPOC, would help civilians and uniformed personnel not only to train on peace operations but also to prepare for actual deployments. At present, such training opportunities are lacking in Canada, and an integrated approach — military, police and civilian — would not only help civilians become better aware of the methods and tasks of uniformed personnel, but also vice versa, overcoming institutional stovepipes and bridging the civil-military divide.

Unfortunately, the amount of military training for UN peace operations has declined to less than a quarter of what it was a decade ago.

In addition to ending the Pearson peacekeeping centre, the military courses and activities at the officer level diminished substantially. This was primarily because of the focus on Afghanistan and lack of government direction to train and practise for peacekeeping. But the skills that were gained in Afghanistan could still apply, and there are many things that still need to be learned, such as UN command and control, how to be effective in the UN environment, how to be interoperable with contingents from the developing world, how to use UN procurement systems, how to stop people from killing each other, how to support local ceasefires, how to implement comprehensive peace agreements and how to serve as a soldier diplomat when all around tensions are high and war might break out.

des Nations Unies », je formule environ 20 recommandations de façon dont le Canada peut à nouveau devenir un champion des opérations de paix de l'ONU. Dans mon court témoignage oral, j'ai seulement le temps de faire ressortir les grandes propositions audacieuses.

En ma qualité de personne qui participe le plus à l'instruction à l'échelon du commandement et du personnel dans le cadre des opérations de paix de l'ONU pour les Forces canadiennes, je vais me concentrer sur l'instruction et l'éducation.

Le Canada a besoin d'un centre où les policiers, les militaires et les civils sont formés ensemble. Cette capacité a été perdue lors de la disparition du Centre Pearson pour le maintien de la paix, en 2013. Il est essentiel que ces milieux apprennent à se connaître et à travailler ensemble dans les régions du monde qui sont dévastées par la guerre dans le cadre d'opérations multidimensionnelles de l'ONU... pas seulement les Canadiens, mais des gens d'autres parties du monde qui recevraient une instruction aux côtés des Canadiens. Cela exige non seulement un effort pangouvernemental, mais aussi un effort planétaire, et le Canada peut créer une institution de calibre mondial.

Ma proposition de centre international des opérations de paix canadien — CIOPC — aiderait les civils et le personnel militaire non seulement à recevoir une instruction sur les opérations de paix, mais aussi à se préparer en vue de déploiements. Actuellement, ces possibilités d'instruction sont lacunaires au Canada, et l'adoption d'une approche intégrée — militaire, policière et civile — aiderait non seulement les civils à mieux connaître les méthodes et les tâches des militaires, mais aussi l'inverse, à surmonter les cloisonnements institutionnels et à bâtir des ponts au-dessus du fossé qui sépare les civils des militaires.

Malheureusement, la quantité d'instruction militaire aux fins des opérations de paix de l'ONU est passée à moins du quart de ce qu'elle était il y a une décennie.

En plus de la fin du Centre Pearson pour le maintien de la paix, le nombre de cours et d'activités militaires à l'échelon des officiers a diminué de façon importante. Cette situation a été causée principalement par l'accent mis sur l'Afghanistan et par le manque d'orientation gouvernementale en vue de l'instruction et de la pratique relatives au maintien de la paix. Toutefois, les compétences qui ont été acquises en Afghanistan pourraient encore s'appliquer, et il y a de nombreuses choses qui doivent encore être apprises, comme le commandement et le contrôle de l'ONU, la façon d'être efficace dans l'environnement des Nations Unies, d'être interoperable avec des contingents du monde en développement, d'utiliser les systèmes d'approvisionnement de l'ONU, d'empêcher les gens de s'entretuer, d'appuyer les cessez-le-feu locaux, de mettre en œuvre des accords de paix complets et de servir en tant que soldat diplomate quand toutes les tensions environnantes sont exacerbées et qu'une guerre pourrait éclater.

Besides training, there are many areas where Canada can lead. This includes technology, where I simply refer to a paper being published at the end of this month by the Honourable Lloyd Axworthy and me entitled *New Technology for the Protection of People: Expanding the R2P Toolbox*.

As this Senate committee is tasked, among other things, to look at peace support operations, there is so much to innovate, to improve and to implement. There is room for cutting-edge ideas to help the war-affected populations of the world. This committee can provide not just sober second thought but also imaginative first thought, and I hope that I can provide some assistance as you go about this process for the sake of your work and for the sake of our world.

The Chair: Thank you, Dr. Dorn.

Senator Jaffer: Thank you both for your presentations. I have the same question to you both.

Dr. Dorn, in the list of recommendations that you created in the submission for the defence policy review called *Back in the Game: Potential Canadian Contributions to UN Peace Operations*, one of the main things I believe you talk about is the involvement of women. And as both of you know, the UN and Canada were a lead on this, as Resolution 1325 emphasizes that women should be involved in decision-making roles. The UN has said that, but it is not following, to my understanding, its own resolution on including women in decision-making processes.

I would like, Dr. Dorn, for you to comment first, because you have said that women — especially Canadian women — who have been in leadership roles should be more involved in peacekeeping. So I would like your comments on that, and then from Dr. Boulden.

Mr. Dorn: Sure. Thank you for the question. At present, only around 4 per cent of uniformed personnel in peacekeeping are women. In the Canadian Forces around 15 per cent of the regular force are women. I think we can make major contributions to providing women leaders, staff officers and peacekeepers patrolling on the ground in peacekeeping operations. Women peacekeepers can reach out to the women and children in the local communities in a way that's better than what men can do. I think they can also take leadership positions. In 2014, the UN had the first woman force commander, a woman officer from Norway commanding the force in Cyprus, UNFICYP, which Canada once had command of.

Outre l'instruction, le Canada peut être un chef de file dans de nombreux domaines. Il s'agit notamment de la technologie; je me contenterai de vous renvoyer à un document qui sera publié à la fin du mois par l'honorable Lloyd Axworthy et moi-même et qui s'intitule *New Technology for the Protection of People : Expanding the R2P Toolbox*.

Comme votre comité sénatorial est chargé, entre autres, d'étudier les opérations de soutien de la paix, il y a tant d'innovations à effectuer et de choses à améliorer et à mettre en œuvre. Il y a de la place pour les idées de pointe qui permettront d'aider les populations du monde qui sont affligées par la guerre. Le comité peut fournir non seulement un second examen objectif, mais aussi une première réflexion créative, et j'espère que je pourrai vous aider à suivre ce processus dans l'intérêt de vos travaux et pour le bien de notre monde.

Le président : Merci, monsieur Dorn.

La sénatrice Jaffer : Je vous remercie tous les deux de vos exposés. Je vous adresse la même question à tous les deux.

Monsieur Dorn, dans la liste de recommandations que vous avez créée dans le mémoire prônant l'examen des politiques de défense intitulé *Un retour au jeu : Les contributions potentielles du Canada aux opérations de paix des Nations Unies*, l'un des principaux éléments que vous abordez, je crois, c'est la participation des femmes. Et, comme vous le savez tous les deux, l'ONU et le Canada étaient des chefs de file à cet égard, puisque la résolution 1325 met l'accent sur le fait que les femmes devraient être incluses dans les rôles décisionnels. L'ONU l'a affirmé, mais, à ce que je crois savoir, ne respecte pas sa propre résolution sur l'inclusion des femmes dans les processus décisionnels.

Monsieur Dorn, je voudrais que vous soyez le premier à formuler un commentaire, car vous avez dit que les femmes — surtout les Canadiennes — qui jouent des rôles de leadership devraient participer davantage aux opérations de maintien de la paix. Je voudrais donc connaître vos commentaires à ce sujet, puis ceux de Mme Boulden.

M. Dorn : Bien sûr. Merci de poser la question. Actuellement, seulement environ 4 p. 100 du personnel militaire affecté aux opérations de maintien de la paix sont des femmes. Dans les Forces canadiennes, les femmes comptent pour environ 15 p. 100 de la Force régulière. Je pense que nous pouvons apporter des contributions majeures pour ce qui est de fournir des dirigeantes, des officières d'état-major et des gardiennes de la paix qui effectuent des patrouilles sur le terrain dans le cadre d'opérations de maintien de la paix. Les gardiennes de la paix peuvent tendre la main aux femmes et aux enfants des collectivités locales d'une meilleure manière que ne le peuvent les hommes. Je pense qu'elles peuvent également occuper des postes de leadership. En 2014, Les Nations Unies ont obtenu la première commandante des forces, une officière de la Norvège, commandant les forces à Chypre — la FNUC — dont le Canada a déjà assumé le commandement.

The UN is making a major effort now, so they're calling on nations to provide more women. We can definitely do that. We can also be proud that the first Deputy Secretary-General was a woman, Louise Fréchette.

Right now, unfortunately, at UN headquarters we don't have women or any Canadian in the Office of Military Affairs, an office that we once headed. That would be an excellent position to put women into at UN headquarters in New York, some of those key positions so that they can be part of the planning process for peacekeeping and also be a set of eyes and ears for Canada.

Senator Jaffer: Dr. Boulden, I want you to answer that question as well. In your presentation you spoke about including civilians, so I would like you to extend your answer in talking about how we could involve more civilian women in peacemaking and peacekeeping.

Ms. Boulden: I would just echo and affirm everything that Dr. Dorn has said. I think he put it all very well.

Yes, I do think there's a role Canada could play, a particularly strong role, in providing civilians. There is increasingly, because of the multi-dimensional nature of peace support, a requirement for civilian actors. We could certainly play a role there by encouraging and drawing on the Canadian expertise we have and pushing that into the UN system.

That also goes to Dr. Dorn's point about the absence of Canadians within UN headquarters these days. It is a notable absence, because we had previously been quite present and quite effective there.

One of the other roles Canada could play on that side of the equation is to push with others to hold the UN itself to account for its own internal decisions on bringing women more effectively into the system.

In terms of the Canadian government, I would say that is an area where we could and should play a role bringing more female civilians into the system. It could be through mediation. It can be through leading the civilian aspects of the mission. There is a whole host of ways in which we can contribute.

Senator Beyak: Thank you, Dr. Boulden and Dr. Dorn. Excellent presentations. Thank you for your knowledge and research.

I wonder if you could each tell me whether Canada should be prioritizing UN peacekeeping operations ahead of NATO and ally nations. Why and why not? If you would elaborate, I'd appreciate it.

L'ONU déploie actuellement un effort majeur, alors, elle fait appel aux pays afin qu'ils fournissent plus de femmes. Nous pouvons assurément le faire. Nous pouvons également être fiers du fait que la première sous-secrétaire générale était une femme, Louise Fréchette.

Malheureusement, pour l'instant, au quartier général des Nations Unies, nous n'avons aucune femme ni aucun Canadien au Bureau des affaires militaires, un bureau que nous avons déjà dirigé. Il s'agirait d'un excellent poste où affecter des femmes au quartier général de l'ONU à New York, à certains de ces postes clés, afin qu'elles puissent faire partie du processus de planification pour le maintien de la paix et être les yeux et les oreilles du Canada.

La sénatrice Jaffer : Madame Boulden, je veux que vous répondiez à cette question, vous aussi. Dans votre exposé, vous avez parlé de l'inclusion des civils, alors j'aimerais que vous étendiez votre réponse en abordant les façons dont nous pourrions faire participer un plus grand nombre de femmes civiles aux opérations de rétablissement et de maintien de la paix.

Mme Boulden : Je répéterais et confirmerais simplement tous les propos de M. Dorn. Selon moi, il a très bien tout expliqué.

Oui, je pense que le Canada pourrait jouer un rôle — un rôle particulièrement fort — pour ce qui est de fournir des civils. En raison de la nature multidimensionnelle du soutien de la paix, on a de plus en plus besoin d'acteurs civils. Nous pourrions certainement jouer un rôle à cet égard en encourageant les experts canadiens et en puisant dans l'expertise dont nous disposons, et en intégrant cette expertise dans le système de l'ONU.

C'est également lié à l'argument formulé par M. Dorn au sujet de l'absence de Canadiens au quartier général des Nations Unies ces temps-ci. Il s'agit d'une absence notable, car, auparavant, nous y étions très présents et très efficaces.

L'un des autres rôles que pourrait jouer le Canada sur ce plan consisterait à exercer avec d'autres intervenants des pressions visant à tenir l'ONU responsable de ses propres décisions internes relatives au fait d'intégrer plus efficacement les femmes dans le système.

En ce qui concerne le gouvernement canadien, je dirais qu'il s'agit d'un domaine dans lequel nous pourrions et devrions jouer un rôle en intégrant davantage de femmes civiles dans le système. Ce pourrait être par la médiation. Ce peut être par la direction d'aspects civils de la mission. Il y a toute une foule de façons dont nous pouvons contribuer.

La sénatrice Beyak : Merci, madame Boulden et monsieur Dorn. Excellents exposés. Merci de partager avec nous vos connaissances et vos recherches.

Je me demande si chacun de vous pourrait me dire si le Canada devrait accorder la priorité aux opérations de maintien de la paix de l'ONU devant l'OTAN et les pays alliés, et pourquoi. Si vous pouviez donner des détails, je vous en serais reconnaissante.

Mr. Dorn: I think the two go together. They have to both be prioritized. If you would like my opinion, I would say about equally that I feel hesitant to try and compare those two institutions that are really vital for the security of the world. NATO and the UN want to work more closely together, and I think we should be looking at bridging those two institutions so that they have a means to work together.

NATO has done some peacekeeping in the past. They were very successful in Bosnia after the Dayton peace accords of 1995, and there is a possibility there could be hybrid missions. Just like the UN has partnered with the African Union on some missions in Africa, we could see that NATO could provide a component for some future peace operations.

Senator Beyak: Thank you. Dr. Boulden?

Ms. Boulden: Like Dr. Dorn, I'm also a bit hesitant. That's partly because I think it's very context-driven. It really depends on what's happening in a given situation as to which one you might prioritize. If we were in a particular crisis, it might be most appropriate and we should definitely prioritize NATO. But if it's a different kind of situation, maybe they are more equal.

The one thing I wanted to say is that, as Dr. Dorn said, there are lots of situations where we might consider a hybrid operation or where in the past and in the future the two organizations might work well together. But it really is hard to underestimate the power of being under blue helmets. Not to take away from the operations, but often if we're working in a coalition situation, we are in that environment. We are not under a blue helmet, although we might be in a UN-authorized operation.

For those on the ground in particular types of conflicts, it matters that it's a blue helmet operation. That's what I mean by being conflict-specific. In a given situation that might be a call for a prioritization of a UN mission. It really depends.

I know that's a very academic answer, "it depends," but I would make it context-specific rather than saying every time, in principle, one should be above the other.

Senator Day: Thank you very much.

[Translation]

Senator Dagenais: My question goes to Mr. Dorn and to Ms. Boulden. I will then have a supplementary question for Ms. Boulden.

M. Dorn : Je pense que les deux vont ensemble. Il faut accorder la priorité aux deux. Si vous voulez connaître mon opinion, je dirais à peu près tout autant que j'hésite à tenter de comparer ces deux institutions, qui sont vraiment essentielles à la sécurité du monde. L'OTAN et l'ONU veulent travailler en plus étroite collaboration, et je pense que nous devrions envisager d'établir des liens entre ces deux institutions afin qu'elles aient un moyen de travailler ensemble.

L'OTAN a mené certaines missions de maintien de la paix dans le passé. Elles ont été très fructueuses en Bosnie, après les accords de paix de Dayton de 1995, et il est possible que des missions hybrides soient menées. Tout comme l'ONU qui a travaillé en partenariat avec l'Union africaine dans le cadre de certaines missions menées en Afrique, nous pourrions nous organiser pour que l'OTAN fournisse une composante aux fins de certaines opérations de paix ultérieures.

La sénatrice Beyak : Merci. Madame Boulden?

Mme Boulden : Tout comme M. Dorn, je suis aussi un peu hésitante. C'est en partie parce que je pense que c'est très axé sur le contexte. L'institution à laquelle on pourrait accorder la priorité dépend vraiment de ce qui arrive dans une situation donnée. Si nous étions dans une situation de crise particulière, l'OTAN pourrait être l'institution la plus appropriée, et nous devrions assurément lui accorder la priorité. Toutefois, s'il s'agit d'un autre type de situations, les deux sont peut-être plus égales.

La seule chose que je voulais dire, c'est que, comme l'a affirmé M. Dorn, il y a beaucoup de situations où nous pourrions envisager une opération hybride ou dans lesquelles les deux organisations ont pu ou pourront bien fonctionner ensemble. Mais il est vraiment difficile de sous-estimer le pouvoir de porter un casque bleu. Je ne veux rien enlever aux opérations, mais, souvent, si nous travaillons dans une situation de coalition, nous sommes dans cet environnement. Nous ne portons pas de casque bleu, même si nous pourrions participer à une opération autorisée par les Nations Unies.

Pour les personnes sur le terrain dans des types de conflits particuliers, le fait qu'il s'agisse d'une opération de Casques bleus a de l'importance. Voilà ce que je veux dire par être propre au conflit. Dans une situation donnée, il pourrait s'agir d'un appel à désigner une mission de l'ONU comme étant prioritaire. Cela dépend vraiment.

Je sais que c'est une réponse très théorique — « cela dépend » —, mais je la rendrais propre au contexte plutôt que de dire que toutes les fois, en principe, une institution devrait être au-dessus de l'autre.

Le sénateur Day : Merci beaucoup.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Ma question s'adresse à M. Dorn et à Mme Boulden. Par la suite, j'aurai une sous-question à poser à Mme Boulden.

I feel that we do not know all that we should know about the deployment of peacekeeping forces in Africa, as announced by the government. With your long experience, can you identify for us the five principal threats awaiting us and tell us how, in your opinion, we should prepare ourselves to face them?

[English]

Mr. Dorn: I can try to make a list of five.

The first, the most obvious, is the safety and security of our own personnel. If you go to a country like Mali, which is very likely for Canada, we risk attacks on UN peacekeepers. Thirty to forty die every year. The risk level is not as great as in Afghanistan. I would estimate 10 times lower, based on the rate of fatalities, but it is still substantial.

There is also a risk that you might be in a situation where you feel powerless, a sort of Rwanda situation, where there is killing going on and the peacekeepers are finding they don't have the means, even though they might have the mandate, because all multi-dimensional operations created by the UN have a mandate for protection of civilians, but they need to operate within an effective mission. It's a terrible risk for a country to be in a mission and then find itself without the capacity to act when your humanitarian imperative calls you to intervene.

Another risk is that the peace process may fail and you may go from a peace agreement to more of a war-fighting situation. Then it doesn't look like you're in a successful operation. So that's a risk of operational failure.

Since you've asked me for five, I have to add one more. We want Canada to do well, and I think we've had our embarrassments. We were extremely embarrassed with the Somalia affair, and there is a risk that there may have been some misbehaving in the Haiti mission. We had some police officers who had some misconduct. That is a risk, but I have huge confidence in the military of Canada, and I think we comport ourselves extremely well. We did that extremely well in Afghanistan. So I would put that down as the last of the risks.

Ms. Boulden: I'm not sure I'm going to come up with five different ones from Dr. Dorn.

I would agree, absolutely, to put on the top of the list the same as his, the safety and security of troops and other personnel on the ground, police and civilians and so on. The fundamental, overall risk in these conflicts, any of them, is that a sudden turn of events, unanticipated shift of some kind, either by a different group or by some kind of external event, prompting a shift in the situation on

Je pense qu'on ne sait pas tout ce qu'on devrait savoir sur le déploiement de forces en faveur de la paix en Afrique, que le gouvernement a annoncé. Puisque vous avez une longue expérience, pouvez-vous cerner les cinq principaux risques qui nous attendent et nous dire de quelle façon, selon vous, nous devrions nous préparer pour y faire face?

[Traduction]

M. Dorn : Je peux tenter d'en dresser une liste de cinq.

Le premier — le plus évident —, c'est la sûreté et la sécurité de notre propre personnel. Si nous allons dans un pays comme le Mali — ce qui est très probable pour le Canada —, nous risquons que des attaques soient perpétrées à l'encontre des Casques bleus de l'ONU. De 30 à 40 Casques bleus meurent chaque année. Le degré de risque n'est pas aussi grand qu'en Afghanistan. J'estimerai qu'il est 10 fois moins grand, d'après les taux de pertes de vie, mais il est tout de même important.

Il y a aussi le risque que l'on se retrouve dans une situation où on se sent impuissant, un genre de situation comme celle du Rwanda, où une tuerie est en cours, mais où les Casques bleus se rendent compte qu'ils n'ont pas les moyens, bien qu'ils puissent avoir pour mandat... parce que toutes les opérations multidimensionnelles créées par les Nations Unies ont un mandat relatif à la protection des civils, mais elles doivent fonctionner dans le cadre d'une mission effective. C'est un risque épouvantable pour un pays que de prendre part à une mission, puis de se retrouver sans la capacité d'agir au moment où son impératif humanitaire l'incite à intervenir.

Un autre risque, c'est que le processus de paix puisse échouer et que nous puissions passer d'un accord de paix à une situation de guerre où le combat s'intensifie. Ensuite, nous n'avons plus l'air de mener une opération fructueuse. Il s'agit donc d'un risque d'échec opérationnel.

Comme vous m'avez demandé cinq risques, je dois en ajouter un autre. Nous voulons que le Canada réussisse, et je pense qu'il a eu sa part d'embarras. Nous avons été extrêmement embêtés par l'affaire de la Somalie, et il y a un risque que certains Casques bleus se soient mal comportés dans le cadre de la mission en Haïti. Certains de nos agents de police se sont mal conduits. C'est un risque, mais je fais énormément confiance aux militaires du Canada, et je pense que nous nous comportons extrêmement bien. Nous avons fait cela extrêmement bien en Afghanistan. Alors, je dirais qu'il s'agit du dernier des risques.

Mme Boulden : Je ne suis pas certaine de pouvoir en trouver cinq différents de ceux de M. Dorn.

Je serais tout à fait d'accord pour classer en tête de liste le même risque que lui, soit la sûreté et la sécurité des soldats et des autres membres du personnel sur le terrain, les policiers et les civils, et ainsi de suite. Le risque fondamental général lié à ces conflits — à tout conflit —, c'est qu'une tournure subite des événements — un certain genre de changement imprévu, créé par

the ground, creates a completely different situation, and one that's more dangerous, more fluid and in which the mandate you started out with no longer really applies.

Linked to that is a situation we've often come across or that has occurred in the past where, in the complex mandate environments and when the environment on the ground changes, you might be in a situation where different aspects of the mandate actually conflict with one another. Like Dr. Dorn suggested, you maybe are in a situation where the humanitarian imperative takes priority but puts you in a situation where you will violate some other part of the mandate, which puts troops at risk and also makes the possibility of success harder.

You also asked us how to be prepared for the five main risks. One is to be over-prepared and to go militarily with the anticipated situation on the ground but then plan and be ready for one level up at least, possibly more. So if the situation does change, you are actually ready for it, and you are not waiting for more equipment, different equipment, more support and so on. You're actually maximally prepared.

I know that is hard to do. It is the same as conflict prevention. It's hard to make the case for spending more and committing more resources when it isn't absolutely required in that moment. Like conflict prevention, this is a way in which, when things do come off the rails, you can really get the payoff because you're ready for it in that moment, and it can stop the situation from really falling apart.

A second way to be prepared, which links to one of my last recommendations, is that we're pretty good at this but we need to go the next step in developing our knowledge base about what's happening on the ground, so that we anticipate the possibility of those risks even while they're not necessarily present when we first go in. I mean that in a multi-faceted way, and not just on the military front but the political situation as well.

Conflicts and shifts in political situation drive the upsurge or the reduction of conflict on the ground. The more knowledgeable we are about the specifics and the broader conflict trends and what signals tell us about where a conflict is heading, the more we can minimize our risks.

[Translation]

Senator Dagenais: Ms. Boulden, in your opinion, would our troops be currently ready to intervene in Africa, with the soldiers' safety guaranteed as well?

un autre groupe ou par un certain type d'événement externe, provoquant un revirement de situation sur le terrain — ne crée une situation complètement différente, qui est plus dangereuse, plus fluide, et dans laquelle votre mandat ne s'applique plus vraiment.

Cet exemple est lié à une situation à laquelle nous avons souvent fait face ou qui s'est produite dans le passé, où — dans le contexte des environnements de mandat complexes et lorsque l'environnement sur le terrain change... On pourrait se retrouver dans une situation où divers aspects du mandat entrent en conflit les uns avec les autres. Comme l'a laissé entendre M. Dorn, nous pourrions nous trouver dans une situation où l'impératif humanitaire devient prioritaire, mais nous oblige à violer une certaine autre partie du mandat, ce qui met les troupes à risque et rend plus difficile la possibilité de réussite.

Vous nous avez également demandé comment nous devrions nous préparer à faire face aux cinq principaux risques. Une façon consiste à être surpréparé et à aborder la situation prévue d'un point de vue militaire, sur le terrain, mais à ensuite planifier l'intervention à l'échelon supérieur — au moins, peut-être plus — et à s'y préparer. Ainsi, si la situation change, nous serons prêts à y faire face, et nous ne serons pas en train d'attendre d'obtenir plus d'équipement, un équipement différent ou plus de soutien, et ainsi de suite. Nous serons en fait préparés au maximum.

Je sais que c'est difficile à faire. C'est comme la prévention des conflits. Il est difficile de plaider en faveur d'une augmentation des dépenses et de l'affectation d'un plus grand nombre de ressources lorsque ce n'est pas absolument nécessaire à ce moment-là. Tout comme la prévention des conflits, il s'agit d'un moyen qui — lorsque la situation dérape — nous permet vraiment de tirer notre épingle du jeu parce que nous sommes prêts à y faire face à ce moment-là, et d'un moyen qui peut empêcher la situation de vraiment se détériorer.

Une deuxième façon de se préparer, qui est liée à l'une de mes dernières recommandations, c'est que... nous sommes assez habiles à cet égard, mais nous devons passer à la prochaine étape de l'élargissement de notre base de connaissances au sujet de ce qui se passe sur le terrain, de sorte que nous prévoyions la possibilité de ces risques, même lorsqu'ils ne sont pas nécessairement présents, quand nous effectuons nos premières interventions. J'entends par là qu'il y a plusieurs volets, pas seulement le front militaire, mais aussi la situation politique.

Les conflits et l'évolution de la situation politique stimulent la hausse très marquée ou la réduction des conflits sur le terrain. Mieux nous connaissons les particularités et les vastes tendances liées aux conflits et mieux nous interprétons les signaux indiquant l'orientation d'un conflit, plus nous pourrions réduire nos risques au minimum.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Madame Boulden, selon vous, à l'heure actuelle, nos troupes seraient-elles prêtes à intervenir en Afrique tout en garantissant aussi la sécurité des soldats?

[English]

Ms. Boulden: That's a big question. I'm not sure it's a question well suited for me, because I don't have exact knowledge of which troops and what situation we're going into. I would guess yes, and it would be a guess.

I think the second part of your question is about minimizing risk. Again without the specifics, that's hard to gauge, but I hope so.

Certainly, if we go by past experience — and this is not something I advocate, and it was what I was trying to get at with my recommendations — peacekeeping in general, Canadian peace support operations troops in particular, are known as doing more with less and creating miracles on the ground, but we cannot continue to expect that to happen. We need to ensure that they don't need to create a miracle in order to generate success. Whether we're there vis-à-vis a specific operation in Africa right now, I'm not in a position to say yes or no, but I would hazard a guess that the answer is yes.

The signals from the minister and what the minister has been doing in terms of preparing and making a decision are good in that respect, but again I'm only making a guess.

Mr. Dorn: Very briefly, we need to do a lot more training to prepare for these kinds of operations. It's quite different from Afghanistan. The modus operandi is different. There is a lot to do to be truly prepared for these kinds of things.

I would also add that going to the African-francophone countries would put an extra burden on the francophone units in Canada, the Royal 22nd Regiment and 5 Canadian Mechanized Brigade Group. They will be called upon to play more often because of the nature and areas in which the UN is involved in Africa.

[Translation]

Senator Carignan: My question is quite simple, and it is one that Canadians are asking. My colleague asked you about the five principal threats to which Canada will be exposed when it decides to become involved militarily, or in peace operations abroad. I am going to take away two of them and ask you what would be three advantages for Canada in increasing our participation in peace operations, or anything else.

[Traduction]

Mme Boulden : C'est une grande question. Je ne suis pas certaine d'être la bonne personne pour y répondre, car je ne sais pas exactement quels soldats nous envoyons et dans quelle situation nous mettons les pieds. Je supposerais que nous le sommes, mais il s'agirait d'une supposition.

Je pense que la deuxième partie de votre question concerne la réduction des risques au minimum. Encore une fois, comme je ne connais pas les détails, c'est difficile à mesurer, mais je l'espère.

Certes, si nous nous fions à l'expérience du passé — et il ne s'agit pas d'une chose que je défends, et c'est là que j'essayais d'en venir en formulant mes recommandations —, le maintien de la paix, en général... et les troupes canadiennes menant les opérations de soutien de la paix, plus particulièrement, sont connues pour en faire plus avec moins et pour accomplir des miracles sur le terrain, mais nous ne pouvons pas continuer à nous attendre à ce que cela arrive. Nous devons être certains. Elles n'ont pas besoin d'accomplir un miracle pour connaître le succès. Je ne suis pas bien placée pour dire si nous en sommes là ou non par rapport à une opération particulière actuellement menée en Afrique, mais je m'aventurerais à supposer que la réponse est affirmative.

Les signaux envoyés par le ministre et ce qu'il fait du point de vue de la préparation et du processus décisionnel sont de bon augure à cet égard, mais, encore une fois, je ne fais que formuler une supposition.

M. Dorn : Très brièvement, nous devons offrir beaucoup plus d'instruction afin de préparer ces types d'opérations. C'est très différent de l'Afghanistan. La façon de procéder est différente. Il y a beaucoup à faire afin que nous soyons vraiment préparés à ces genres de choses.

J'ajouterais aussi que le fait d'intervenir dans des pays francophones de l'Afrique imposerait un fardeau supplémentaire aux unités francophones du Canada : le Royal 22^e Régiment et le 5^e Groupe-brigade mécanisé du Canada. On fera appel à eux afin qu'ils interviennent le plus souvent en raison de la nature des intentions de l'ONU et des régions de l'Afrique où elles sont menées.

[Français]

Le sénateur Carignan : Ma question est assez simple, et c'est une question que les Canadiens et Canadiennes se posent. Mon collègue vous a demandé quels étaient les cinq risques auxquels le Canada s'expose lorsqu'il décide de s'impliquer de façon militaire ou dans le cadre de missions de paix à l'extérieur du pays. Je vais en soustraire deux et vous demander quels seraient trois avantages pour le Canada et les Canadiens d'augmenter leur participation à des missions de paix ou autres.

[English]

Mr. Dorn: Three advantages: I would say first we're contributing to the peace and security of the world, because in the end we live in a global village, and we just can't allow humanitarian catastrophe to occur in other parts of the world. We have to make a contribution. It's the moral component of it.

For self-interest, I think in the end we help to prevent the flow of refugees, the spread of disease, crime and terrorism, if we can create these areas which otherwise become hotbeds for these kinds of flows of bad things that can come back and haunt us. That's in our interest.

Third, it helps Canada to have a role in the UN, to actually create an identity for the country, a current identity. We are widely viewed in the world as an honest broker, as a middle power, as a helpful fixer, and by contributing to UN peace operations we can solidify that role and make Canadians more welcome wherever they travel in the rest of the world.

Ms. Boulden: I would echo the first point. I think national security has to be tied to international security. The whole basis of the creation of the United Nations is the idea that you make that connection, that every individual state's national security is fundamentally tied to everybody else's national security. If we start to unpack that and get focused on national interest, then the whole idea falls apart. As Dr. Dorn said, the first advantage is simply that we are contributing to our own national security by ensuring the security of others.

The second is that more specifically in the conflicts in question, the advantage is that we would be contributing to the resolution of a particular conflict. It has all kinds of knock-on effects. Dr. Dorn identified refugees and other associated issues. I think a lot of Canadians identify with that. We are essentially a country where many people have come from other places, and many of them come from other places that were in situations of crisis — so, yes, solving a specific conflict.

The third is another one that Dr. Dorn touched on. There are lots of knock-on benefits to increasing our role in the UN in general, not just with respect to peacekeeping. It gets us a role in other venues. It gets us advantages, a number of them that we aren't always able to articulate, but advantages and perks in all kinds of other forums but also within the UN itself.

[Translation]

Senator Carignan: My second question is about the level of investment in the armed forces.

[Traduction]

M. Dorn : Trois avantages : je dirais tout d'abord que nous contribuons à la paix et à la sécurité dans le monde, puisque, en fin de compte, nous vivons dans un village planétaire et que nous ne pouvons tout simplement pas permettre à une catastrophe humanitaire d'avoir lieu dans d'autres parties du monde. Nous devons apporter une contribution. Il s'agit du volet moral.

Quant à l'intérêt personnel, je pense qu'au bout du compte nous aidons à prévenir l'afflux de réfugiés, la propagation de maladies, de la criminalité et du terrorisme, si nous pouvons créer ces zones qui, autrement, deviennent propices à ces types de mauvaises choses qui peuvent revenir nous hanter. C'est dans notre intérêt.

Ensuite, il est utile pour le Canada d'avoir un rôle à jouer à l'ONU et de créer une identité pour le pays, une identité à jour. Dans le monde, nous sommes largement perçus comme un courtier honnête, comme un pouvoir intermédiaire, un réparateur utile, et, en contribuant aux opérations de paix des Nations Unies, nous pouvons solidifier ce rôle et faire en sorte que les Canadiens soient davantage les bienvenus lorsqu'ils voyagent dans le reste du monde.

Mme Boulden : Je me ferais l'écho du premier argument. Je pense que la sécurité nationale doit être liée à la sécurité internationale. L'idée maîtresse de la création des Nations Unies, c'est l'idée qu'il est possible d'établir ce lien, que la sécurité nationale de l'État de toute personne est fondamentalement liée à la sécurité nationale de toutes les autres. Si nous commençons à toucher à cela et à nous concentrer sur l'intérêt national, l'idée tout entière s'écroulera. Comme l'a mentionné M. Dorn, le premier avantage, c'est simplement que nous contribuons à notre propre sécurité nationale en assurant la sécurité d'autres pays.

Le deuxième, c'est que, plus précisément dans le cadre des conflits en question, l'avantage, c'est que nous contribuerions à la résolution d'un conflit particulier. La résolution d'un conflit a toutes sortes de répercussions. M. Dorn a mentionné les réfugiés et d'autres problèmes connexes. Je pense que bien des Canadiens s'identifient à cela. Nous sommes essentiellement un pays où de nombreuses personnes viennent d'ailleurs, et nombre d'elles proviennent d'autres endroits qui étaient en situation de crise... alors, oui, la résolution d'un conflit en particulier.

Le troisième en est un autre que M. Dorn a abordé. L'accroissement de notre rôle à l'ONU en général — pas seulement en ce qui a trait au maintien de la paix — entraînerait beaucoup de répercussions. Cela nous donne un rôle à d'autres endroits. Cela nous procure des avantages, un certain nombre desquels nous n'avons pas toujours été en mesure de formuler, mais des avantages et des privilèges sur toutes sortes d'autres tribunes, mais aussi au sein même des Nations Unies.

[Français]

Le sénateur Carignan : Ma deuxième question concerne le niveau d'investissement dans les forces armées.

[English]

Canada is back, but is back with what?

[Translation]

I have nothing against the principles that have been expressed, but one must be able to afford one's principles. Do you believe that Canada is currently making sufficient investments in our armed forces to attain the objectives you are proposing? If not, what should the level of investment for the Canadian Armed Forces be? Specifically, should we respond to the appeals from Mr. Obama and from our NATO colleagues to increase our investments substantially?

[English]

Mr. Dorn: I think we can look at the Canadian capabilities presently and see which areas would need to be augmented in order to do more UN peace operations, but I think that we actually have a really good set of equipment for UN peace operations now. With the Coyote Reconnaissance Vehicle and the TAPV that's coming online, we can provide the technological backbone for a mission. We can help with communications and with signals, realizing that the UN is not nearly as advanced technologically as NATO is, that Canada can make a huge contribution in that area.

A lot of equipment is less used in UN peace operations than in NATO war-fighting operations. So you still have a role for tanks but a much reduced one, and hardly a role for fighter jets. So it means that there's less emphasis on the very expensive platforms and more emphasis on things like UAVs, night vision devices and those kinds of things.

I would say that we have excellent capability. We will have some person-power challenges if we want to sustain a deployment to the UN for a long period of time. With the other deployments that are going on, we have to look at the issues of how you can keep that many people in the field, but the commitment up to 600 I think is definitely sustainable, and it can be done with current resources, in my opinion.

Ms. Boulden: Yes. I concur that we can do what we're saying we can do now. But looking over the medium term, and even short to medium term, we need more people. If we want to do much more than that — that is, having the commitment in the Baltics, having a commitment to peacekeeping, having the ability to still have some reserve capacity in case something comes up — we need more person power, absolutely. But can we do what we're committed to now? Yes.

[Traduction]

Le Canada est de retour, mais avec quoi revient-il?

[Français]

Je n'ai rien contre les principes qui sont exprimés, mais il faut avoir les moyens de ses principes. Croyez-vous que le Canada investit suffisamment dans ses forces armées actuellement pour atteindre les objectifs que vous proposez? Sinon, quel devrait être le niveau d'investissement en faveur des Forces armées canadiennes? Est-ce que nous devrions répondre à l'appel de M. Obama, notamment, et de nos collègues de l'OTAN pour augmenter de façon substantielle nos investissements?

[Traduction]

M. Dorn : Je pense que nous pouvons examiner les capacités canadiennes actuelles et voir quels aspects auraient besoin d'être améliorés afin que nous puissions mener davantage d'opérations de paix pour l'ONU, mais, selon moi, nous disposons actuellement d'un très bon équipement pour le faire. Grâce au véhicule de reconnaissance Coyote et au VPBT qui entrera en service, nous pourrions tenir lieu de pilier technologique pour une mission donnée. Nous pouvons fournir notre aide relativement aux communications et aux signaux, sachant que l'ONU est loin d'être aussi avancée technologiquement que ne l'est l'OTAN et que le Canada peut apporter une énorme contribution dans ce domaine.

Une grande partie de l'équipement est moins utilisée dans le cadre des opérations de paix de l'ONU que dans le cadre des opérations de guerre de l'OTAN. Ainsi, les chars d'assaut ont encore un rôle à jouer, mais bien moins important, et les chasseurs à réaction en ont à peine un. Alors, cela signifie que l'accent porte moins sur les plateformes très coûteuses et davantage sur les choses comme les véhicules aériens sans pilote, les dispositifs de vision nocturne et ce genre de choses.

Je dirais que nous disposons d'une excellente capacité. Nous allons avoir certains problèmes de personnel si nous voulons maintenir un déploiement à l'ONU pour une longue période. Compte tenu des autres déploiements qui sont en cours, nous devons étudier les questions concernant la façon dont on peut maintenir autant de personnes sur le terrain, mais, selon moi, l'affectation d'un nombre allant jusqu'à 600 est assurément viable, et on peut y arriver grâce aux ressources actuelles, à mon avis.

Mme Boulden : Oui. Je souscris à l'opinion selon laquelle nous pouvons faire ce que nous affirmons pouvoir faire maintenant. Toutefois, si nous envisageons le moyen terme — et même le court à moyen terme —, nous avons besoin de plus de gens. Si nous voulons faire beaucoup plus que cela — c'est-à-dire respecter l'engagement dans les pays baltes, prendre un engagement à l'égard du maintien de la paix, pouvoir encore avoir une certaine capacité de réserve au cas où il se passerait quelque chose —, nous avons besoin de plus de personnel, tout à fait. Mais pouvons-nous respecter nos engagements actuels? Oui.

Senator Day: Thank you both for being here. My first question flows from the fact that you are both involved in teaching at the Royal Military College — you, Dr. Dorn, at the graduate level, I believe, and Dr. Boulden at the bachelor level.

The proposals that we're reviewing here now, we initially thought we were looking at a white paper discussion of defence policy, but I think now we're reacting to government announcements in relation to participation as peacekeepers with respect to the United Nations and how that fits in with the other things that we're doing.

Assuming that we proceed along the lines that the government has already announced — so it's going to happen, at least for this mandate — is there going to be a need for a fundamental change in the education of military personnel and officers, in particular from the Royal Military College and the Collège militaire royal de Saint-Jean? Is there going to be a requirement for a fundamental change, or is that already part of your teachings at this stage?

Mr. Dorn: I'm of the opinion that there will need to be a huge augmentation of training and education in the forces, including at the officer level, for peace operations.

I teach the only course in the Canadian Forces on peace operations at the command and staff level. In fact, because I'm going on sabbatical, I won't be teaching it this year. There need to be backup plans and other courses offered.

There are so many tasks involved in peace operations that are not similar to war fighting. There's even a shift in mentality that's required, where war becomes your enemy and you don't have an enemy in the field. It requires training in terms of working with developing countries and doing training with other people, with other civilians and military and other countries. So it's not just an issue of the current structures we have, but we will need some new institutions to do this.

The International Association of Peacekeeping Training Centres was founded at the Pearson Peacekeeping Centre in 1995. Originally it had 20 people in it. Now 200 organizations are members. It has expanded so much, and Canada became absent from the IAPTC. We had some contribution from our Peace Support Training Centre, but that was solely on the military side. We don't have a civilian component, nor a police component, that's contributing to that larger effort. Now is the chance for Canada to resume the lead in this area. There's a lot to be done in training and education at the unit level, the command and staff level, and the national security level.

Le sénateur Day : Je vous remercie tous les deux de votre présence. Ma première question découle du fait que vous enseignez tous les deux au Collège militaire royal... vous, monsieur Dorn, au niveau postdoctoral, je crois, et madame Boulden, au premier cycle universitaire.

Concernant les propositions que nous examinons actuellement, au départ, nous pensions qu'il s'agirait d'un livre blanc de politiques de défense, mais je pense que, maintenant, nous réagissons aux annonces du gouvernement relativement à notre participation en tant que Casques bleus en ce qui a trait aux Nations Unies et à la façon dont cette participation s'insère dans les autres activités que nous menons.

En supposant que nous procédions à peu près de la façon que le gouvernement a déjà annoncée — alors, cela va arriver, au moins pour ce mandat —, sera-t-il nécessaire d'apporter un changement fondamental à l'instruction du personnel militaire et des officiers, en particulier au Collège militaire royal et au Collège militaire royal de Saint-Jean? Un changement fondamental sera-t-il nécessaire, ou bien cela fait-il déjà partie de vos enseignements à cette étape?

M. Dorn : Je suis d'avis qu'il faudra une énorme augmentation de l'instruction et de l'éducation au sein des forces, y compris à l'échelon des officiers, aux fins des opérations de paix.

Je donne le seul cours des Forces canadiennes qui porte sur les opérations de paix aux échelons du commandement et de l'état-major. De fait, comme je pars en congé sabbatique, je n'enseignerai pas cette année. Il doit y avoir des plans de secours et d'autres cours offerts.

Les opérations de paix supposent un très grand nombre de tâches qui ne sont pas semblables à celles que suppose une guerre. Il faut même procéder à un changement de mentalité, où la guerre devient notre ennemie et nous n'avons pas d'ennemi sur le terrain. Elles exigent une formation en ce qui concerne le travail auprès de pays en développement et l'offre d'une formation à d'autres gens, d'autres membres du personnel civil et militaire et d'autres pays. Ainsi, il n'est pas seulement question des structures dont nous disposons actuellement : mais nous aurons besoin de certaines nouvelles institutions pour le faire.

L'Association internationale des centres de formation aux opérations de maintien de la paix a été fondée au Centre Pearson pour le maintien de la paix en 1995. Au départ, elle comptait 20 membres. Maintenant, 200 organisations en sont membres. Elle a pris beaucoup d'expansion, mais le Canada n'y est plus présent. Notre Centre de formation pour le soutien de la paix avait apporté une certaine contribution, mais c'était seulement sur le plan militaire. Nous n'avons pas de volet civil ni de volet policier qui contribue à ce vaste effort. Le Canada a maintenant l'occasion de reprendre les commandes dans ce domaine. Il y a beaucoup à faire sur le plan de l'instruction et de la formation à l'échelon des unités, aux échelons du commandement et de l'état-major et à l'échelon de la sécurité nationale.

Ms. Boulden: This is, as you can tell, really Dr. Dorn's area of expertise. I would just add that at the undergraduate level — so here at RMC in Kingston — we also have a program in war studies at the MA and the PhD levels. In both programs, we do teach about the changing nature of peacekeeping, peace support operations, how those have evolved, what that entails. From a strictly undergraduate — we'll stick with that for the moment — education perspective, we're always updating our curriculum. We're always building that into the framework of education, but that's a different question from the kind of issues that Dr. Dorn addressed very effectively.

Senator Day: Thank you. The second question goes back to a point made by my colleague earlier on in relation to the relationship between NATO and Canada's commitment and the major leadership role that we play there. Canada is back peacekeeping within the United Nations context. Can the role of Peacemaking and peacekeeping be divided, the NATO role being a more aggressive, military role and then the United Nations being more peacekeeping in the traditional sense if that's possible with the new international realities? Is that possible?

The second aspect of that question relates to funding. Dr. Boulden said we need more dollars as one of the commitments. We're into the early mandates of a government. Therefore, it's a little easier to talk about spending. But as time progresses in the mandate, it's going to be more difficult for the government to be committing dollars, and it's always the military where governments look to save money.

The method of operation of NATO is that each nation, in its commitment, pays its share on an ongoing basis, whereas we have heard from other witnesses here that for some of the nations that are putting up soldiers in the United Nations, it's almost like mercenaries. They're putting them up there because they want pay from the United Nations to pay for these soldiers. Is there a solution to this? Is there a possibility that the United Nations could find at least halfway to a NATO model, or is this always going to be a completely different kind of role between NATO and the United Nations?

The Chair: Mr. Dorn, if you could be brief. Ms. Boulden as well. We have a couple of questioners.

Mr. Dorn: Yes, very briefly, the term "peacemaking" is often used in two completely opposite senses. In Canadian Forces doctrine and NATO doctrine and in the U.S., "peacemaking" means the negotiation of the peace. It's creating the ability for a sustainable peace. Some people use peacemaking as opposed to peacekeeping as being enforcement. In the context of UN operations, we usually say "peace enforcement" or just plain

Mme Boulden : Comme vous avez pu le constater, il s'agit vraiment du domaine d'expertise de M. Dorn. J'ajouterais simplement qu'au premier cycle universitaire — alors, ici, au CMR, à Kingston —, nous offrons aussi un programme d'études de la guerre aux niveaux de la maîtrise et du doctorat. Dans le cadre des deux programmes, nous enseignons la nature changeante des opérations de maintien et de soutien de la paix, la façon dont ces opérations ont évolué et ce que suppose cette évolution. Strictement du point de vue des études de premier cycle — nous allons en tenir à cela pour l'instant — nous mettons toujours notre programme à niveau. Nous intégrons toujours cette évolution dans le cadre de l'instruction, mais il s'agit d'une question différente du type de questions auxquelles M. Dorn a répondu très efficacement.

Le sénateur Day : Merci. La deuxième question revient sur un argument formulé par ma collègue plus tôt relativement au lien entre l'OTAN et l'engagement du Canada et le rôle de leadership majeur qu'il peut jouer au sein de cette organisation. Le Canada recommence à assurer le maintien de la paix dans le contexte des Nations Unies. Le rôle de rétablissement et de maintien de la paix peut-il être divisé, celui de l'OTAN étant plus agressif et militaire, et celui des Nations Unies, plus lié au maintien de la paix dans le sens traditionnel, si c'est possible compte tenu des nouvelles réalités internationales? Est-ce possible?

Le deuxième aspect de cette question est lié au financement. Mme Boulden a affirmé que nous avons besoin de plus d'argent sous la forme de l'un des engagements. Nous nous penchons sur les mandats précoces d'un gouvernement. Par conséquent, il est un peu plus facile de parler de dépenses. Toutefois, à mesure que le temps s'écoulera dans la période visée par le mandat, il sera plus difficile pour le gouvernement d'affecter des sommes, et c'est toujours dans l'armée que le gouvernement cherche à économiser de l'argent.

Selon le mode de fonctionnement de l'OTAN, chaque pays, dans ses engagements, paie sa part de façon continue, alors que nous avons entendu d'autres personnes qui ont témoigné ici affirmer que, dans le cas de certains des pays qui affectent des soldats aux Nations Unies, c'est presque comme des mercenaires. Ils les y affectent parce qu'ils veulent que les Nations Unies paient pour ces soldats. Y a-t-il une solution à ce problème? Est-il possible que les Nations Unies puissent trouver un modèle qui corresponde au moins à moitié à celui de l'OTAN, ou bien ces deux organismes joueront-ils toujours un type de rôle complètement différent?

Le président : Monsieur Dorn, si vous pouvez être bref. Madame Boulden aussi. Nous avons quelques intervenants à entendre.

M. Dorn : Oui, très brièvement, le terme « rétablissement de la paix » est souvent utilisé dans deux sens complètement opposés. Dans la doctrine des Forces canadiennes et dans celle de l'OTAN et aux États-Unis, il désigne la négociation de la paix. Il s'agit de créer la capacité nécessaire à une paix durable. Certaines personnes utilisent ce terme plutôt que « maintien de la paix » dans le sens de l'application de la loi. Dans le contexte des

“enforcement, Chapter 7 enforcement.” I think the two organizations have separate roles in the world, and they can work together, like in Bosnia, where NATO was doing part of the enforcement while the peacekeeping was done by the UN on the ground from 1993 to 1995. The UN is now moving toward more robust operations. The Security Council has given UN missions the mandate in Congo for offensive operations for the first time in peacekeeping history. We are seeing that the two are coming closer together, and there’s lots of opportunity for the two to work together.

On the mercenary issue, for some nations, there’s a profit to be made in peacekeeping because the soldier now gets paid \$1,300 per month. For Canada, that costs us money. For some countries, it benefits them, but I wouldn’t say that’s the sole motive. There are a lot of peacekeepers out there who are doing it for very altruistic and very non-self-interested reasons, and the money is a secondary factor.

Ms. Boulden: In order to stay brief, I’ll just pick up on that last point about the division of labour in terms of some states contributing peacekeeping troops for a profit motive. I think you’ve touched on a broader issue, which is the division of labour that has emerged, where, for the top-contributing states to peacekeeping, you have to go quite far down the list — I would guess 20-something — to find a Western, developed nation. The top contributors are all states that are from — not all of them 100 per cent — from a developing part of the world. As Dr. Dorn said, they are contributing to peacekeeping for a variety of motives, not just profit. But there is a problem in that the Western nations are opting out in that respect. Not opting out, but they’re low on the list in terms of contribution, and we’re sort of contracting out to the developing world. I think that that’s the wrong position to be in. So how do we get around that? Countries like Canada need to do more.

The Chair: Colleagues, I’d like to ask a question, if I could, as time is coming to an end here.

I would like to ask each witness their thoughts on the present debate that’s under way in the country on whether or not the decision to deploy in Africa should be made by a vote in the House of Commons, and the question I have to each of you is this: Would you agree that there should be a parliamentary debate in view of the magnitude of the decision that’s going to be made?

Mr. Dorn: I believe it would be healthy to do that, but it should be done in an expeditious fashion. The UN desperately needs forces on the ground, and, if Canada says, “Okay, we have to go through more debate, more discussion, more looking at the pros

opérations de l’ONU, nous disons habituellement « application de la paix » ou tout simplement « application du chapitre 7 ». Je pense que les deux organisations ont un rôle distinct à jouer dans le monde et qu’elles peuvent collaborer, comme en Bosnie, où l’OTAN effectuait une partie de l’application de la loi, pendant que le maintien de la paix était assuré par l’ONU sur le terrain, de 1993 à 1995. L’ONU adopte maintenant des opérations plus robustes. Le Conseil de sécurité a conféré aux missions de l’ONU le mandat relatif aux opérations offensives au Congo pour la première fois de l’histoire du maintien de la paix. Nous constatons que les deux sont en train de se rapprocher, et il y a beaucoup d’occasions de collaboration entre les deux.

Concernant la question des mercenaires, pour certains pays, il y a des profits à tirer du maintien de la paix, car le soldat touche maintenant 1 300 \$ par mois. Dans le cas du Canada, cela lui coûte de l’argent. Pour certains pays, c’est profitable, mais je ne dirais pas qu’il s’agit du seul motif. Beaucoup de Casques bleus font leur travail pour des raisons très altruistes et ne sont pas du tout motivés par des intérêts personnels, et l’argent est un facteur secondaire.

Mme Boulden : Dans le but de rester brève, je vais simplement poursuivre sur le dernier sujet à propos de la division du travail et du fait que certains États affectent des troupes au maintien de la paix parce qu’ils sont motivés par l’appât du gain. Je pense que vous avez touché une question plus vaste, c’est-à-dire la division du travail qui a vu le jour, où pour trouver un État occidental — un pays industrialisé — dans la liste des principaux États contribuant au maintien de la paix, il faut descendre bien bas dans la liste, vers le 20^e rang, je suppose. Les principaux contributeurs sont tous des États — pratiquement tous — d’une partie du monde en développement. Comme l’a mentionné M. Dorn, ils contribuent au maintien de la paix pour divers motifs, pas seulement le profit. Mais, le problème tient au fait que les pays occidentaux se retirent à cet égard. Ils ne se retirent pas, mais ils se retrouvent au bas de la liste du point de vue de la contribution, et nous avons en quelque sorte recours au monde en développement comme à des sous-traitants. Je pense qu’il ne s’agit pas de la bonne position à adopter. Alors, comment pouvons-nous contourner ce problème? Les pays comme le Canada doivent en faire plus.

Le président : Chers collègues, je voudrais poser une question, si je le puis, car le temps est presque écoulé.

Je voudrais demander à chaque témoin quelles sont leurs réflexions sur le débat qui se déroule actuellement au pays concernant le fait que la décision de déployer des soldats en Afrique devrait être prise au moyen d’un vote à la Chambre des communes ou non, et la question que j’adresse à chacun d’entre vous est la suivante : seriez-vous d’accord pour dire qu’un débat parlementaire devrait être tenu à la lumière de l’ampleur de la décision qui va être prise?

M. Dorn : Je crois que ce serait sain de le faire, mais cela devrait être fait de façon accélérée. L’ONU a désespérément besoin de forces sur le terrain, et, si le Canada dit : « D’accord, nous devons procéder à d’autres débats, discuter davantage et

and cons,” then we can’t respond quickly. We want to be in there with the people responding within 30 days, if not three days. If the debate bogs things down, then I would avoid it.

The reason, in this case, that it could be valuable is that we plan, I think, for a major contribution, like several hundred forces going to a certain country. Of the 600 that we are deploying, there may be a dozen here and a dozen there. I don’t think we can debate where the dozen go, but, if there’s a major deployment, then that’s worthy of debate the first time that it goes in.

Ms. Boulden: In the interests of time, I could just say I agree and leave it there, but I think debate is important and healthy and, in the context of an important contribution and coming back to peacekeeping, it is probably an important thing to do. Like Dr. Dorn, I would be wary of anything that drags a decision out, from the UN perspective in particular, because timing does matter.

The Chair: Colleagues, I would like to thank our two witnesses for appearing and for the time and effort that you have put forward in your presentations here. We certainly appreciate the fact that you’ve agreed to come to be part of this public conversation, which is starting here and perhaps goes even into the House of Commons.

I would like to welcome our next witnesses here as we examine the defence policy review requested by the Government of Canada.

Joining us in our second panel today are Lieutenant-General (Retired) Michael Day and Lieutenant-General (Retired) Charles Bouchard. Lieutenant-General Day joined the Royal Canadian Forces in 1983 and served in the Princess Patricia’s Canadian Light Infantry. He served as a commander of Joint Task Force 2, JTF2, and Canadian Special Operations Forces Command. He also served as the Canadian Armed Forces senior military officer in the defence policy group, as well as the chief strategic planner for the future of the Canadian Armed Forces. He retired in September 2015.

Lieutenant-General Charles Bouchard is the country lead for Lockheed Martin Canada. He retired from the military in 2013, after more than 37 years in the Royal Canadian Air Force. His military career includes many senior leadership roles that illustrate a strong understanding of national security and stakeholder relations. He is an officer of the Order of Canada and most recently served as the commander of the combined joint task force that led NATO operations in Libya. Lieutenant-General Bouchard is here as a private citizen, and any views he brings forward are on his own behalf.

effectuer une étude approfondie du pour et du contre », nous ne pourrions pas intervenir rapidement. Nous voulons être sur place aux côtés des gens qui interviennent d’ici 30 jours, si ce n’est pas d’ici trois jours. Si le débat interrompt le processus, alors, je l’évitais.

Dans ce cas, la raison qui rendrait le débat utile, c’est que nous prévoyons, selon moi, apporter une contribution majeure, comme plusieurs centaines de soldats envoyés dans un certain pays. Des 600 que nous déployons, nous en affectons peut-être une douzaine par-ci et une douzaine par-là. Je ne pense pas que nous puissions débattre de l’endroit où va la douzaine, mais, s’il s’agit d’un déploiement majeur, il vaut la peine d’en débattre au moment de la première intervention.

Mme Boulden : Comme je dispose de peu de temps, je pourrais me contenter de dire que je suis d’accord et m’en tenir à cela, mais je pense que le débat est important et sain et que, dans le contexte d’une contribution importante et d’un retour au maintien de la paix, il serait probablement essentiel d’en tenir un. Tout comme M. Dorn, je ferais attention à tout ce qui étire le processus décisionnel, du point de vue de l’ONU, en particulier, car le temps presse.

Le président : Chers collègues, je voudrais remercier nos deux témoins de s’être présentés, de même que du temps et des efforts qu’ils ont consacrés à leurs exposés. Nous apprécions certainement le fait que vous avez accepté de venir prendre part à cette conversation publique, qui commence ici et qui se poursuivra peut-être même à la Chambre des communes.

J’aimerais accueillir nos prochains témoins, pendant que nous nous penchons sur l’Examen de la politique de défense demandé par le gouvernement du Canada.

Pour notre deuxième groupe de témoins de la journée, les lieutenants-généraux (à la retraite) Michael Day et Charles Bouchard se joignent à nous. Le lieutenant-général Day s’est joint aux Forces canadiennes en 1983 et a été membre de la Princess Patricia’s Canadian Light Infantry. Il a été commandant de la deuxième Force opérationnelle interarmées — FOI-2 — et membre du Commandement des Forces d’opérations spéciales du Canada. Il a également été officier supérieur des Forces armées canadiennes au sein du groupe des politiques de défense et planificateur stratégique en chef de l’avenir des Forces armées canadiennes. Il a pris sa retraite en septembre 2015.

Le lieutenant-général Charles Bouchard est le dirigeant au pays de Lockheed Martin Canada. Il a pris sa retraite de l’armée en 2013, après plus de 37 années au sein de l’Aviation royale canadienne. Sa carrière militaire comprend de nombreux rôles de leadership supérieurs qui illustrent une compréhension solide de la sécurité nationale et des relations avec les intervenants. Il est officier de l’Ordre du Canada et, plus récemment, il a été le commandant de la force opérationnelle interarmées multinationale qui a dirigé les opérations de l’OTAN en Libye. Le lieutenant-général Bouchard se présente en tant que simple citoyen, et tous les points de vue qu’il avancera le seront en son propre nom.

Gentlemen, welcome to committee. We are pleased to have you here. We understand that you each have an opening statement, and I would invite General Bouchard to proceed.

[*Translation*]

Lieutenant-General (Ret'd) Charles Bouchard, as an individual: Thank you, Mr. Chair. It is an honour and a pleasure to appear before the Senate committee that considers matters of the security and defence of Canada.

I come before you as a private citizen, as you so rightly said, Mr. Chair, after having served in the Canadian Armed Forces for a little over 37 years, particularly as Commander of 1 Air Division in the Canadian NORAD region, as Deputy Commander of NORAD, as Deputy Commander of the NATO Joint Force Command in Naples, Italy, and recently, as commander of the Libya theatre of operations.

[*English*]

On one side it gives me an insight into a lot of aspects of the defence of this country, but, on the other side, it also is the filter through which I look at such a great undertaking. It is important that we look at the defence and security of this country, and the efforts that you are providing are welcome, sir, to you and your group. Congratulations.

When looking at the defence and security of this country, I think first it's important that we consider the optimum objective, which in my view is the protection of Canadian interests. And these interests, be they political, economic or security, at the end of the day are all entwined with one another, and one affects the other. Therefore, when we look at defence on one side, we have to look at it holistically to be able to understand. To me, an end state for Canada is a globally peaceful and secure environment. Why am I saying this? Security will bring stability. Stability will bring good government wherever we can and enable strength and bring prosperity upon which we can build.

We live in a great country in Canada, but we are intertwined in our security with anything that happens overseas as well. Therefore it's important that we have capable and credible armed forces, but it's only one part of the entire security and defence apparatus of this country.

The three main roles in defence have been stated several times. Let me offer a few comments. The defence of Canada, of course, is a fundamental role, but I would propose to you, ladies and gentlemen, this question: Where does the defence of this country start, and where does it end? I submit to you that it extends well beyond our borders, our air space and our maritime environment; and given the fact of being part of the global village, it's important that we extend beyond that.

Messieurs, bienvenue au comité. Nous sommes heureux de vous accueillir. Nous croyons savoir que vous avez chacun une déclaration préliminaire à faire, et j'inviterais le général Bouchard à commencer.

[*Français*]

Lieutenant-général (à la retraite) Charles Bouchard, à titre personnel : Je vous remercie, monsieur le président. C'est un plaisir et un honneur de comparaître devant le comité sénatorial qui traite de questions liées à la défense et à la sécurité du Canada.

Je me présente en tant que citoyen, comme vous l'avez si bien dit, monsieur le président, après avoir servi un peu plus de 37 ans dans les Forces armées canadiennes, particulièrement à titre de commandant de la Première Division aérienne de la région canadienne du NORAD, de commandant adjoint du NORAD, de commandant adjoint de la force interalliée de l'OTAN à Naples, en Italie et, récemment, de commandant du théâtre d'opérations en Libye.

[*Traduction*]

D'une part, cette expérience m'a permis de mieux connaître beaucoup d'aspects de la défense du pays, mais, d'autre part, elle est également le filtre à travers lequel je regarde cette très grande entreprise. Il importe que nous étudions la défense et la sécurité du pays, et les efforts que vous déployez sont les bienvenus. Monsieur, je vous félicite, votre groupe et vous.

Au moment de me pencher sur la défense et sur la sécurité du pays, je pense qu'il importe tout d'abord que nous envisagions l'objectif optimal, c'est-à-dire — à mon avis — la protection des intérêts canadiens. Et, en fin de compte, ces intérêts — qu'ils soient politiques, économiques ou relatifs à la sécurité — sont aussi interreliés et influent les uns sur les autres. Par conséquent, si nous examinons la défense d'un côté, nous devons l'envisager de façon holistique afin de pouvoir la comprendre. À mes yeux, un environnement paisible et sécuritaire à l'échelle de la planète est un objectif final pour le Canada. Pourquoi est-ce que je dis cela? La sécurité apportera la stabilité. La stabilité apportera de bons gouvernements là où nous le pourrions, habilitera les forces et favorisera une prospérité sur laquelle nous pourrions miser.

Au Canada, nous vivons dans un pays merveilleux, mais notre sécurité est interreliée avec tout ce qui passe à l'étranger également. Ainsi, il importe que nous disposions de forces armées aptes et crédibles, mais il ne s'agit que d'une partie de l'ensemble de l'appareil de sécurité et de défense du pays.

Les trois principaux rôles liés à la défense ont été énoncés plusieurs fois. Laissez-moi formuler quelques commentaires. Bien entendu, la défense du Canada est un rôle fondamental, mais, mesdames et messieurs, je vous poserais la question suivante : où commence la défense du pays, et jusqu'où va-t-elle? Je vous dirais qu'elle s'étend bien au-delà de nos frontières, de notre espace aérien et de notre environnement maritime, et, comme nous faisons partie du village planétaire, il importe que nous l'étendions au-delà.

The defence of North America under the umbrella of NORAD is also clearly understood — I have lived it in several iterations — and it's important that we exercise sovereignty over our land and sea and air, especially as climate is changing and the Arctic takes on an even greater strategic importance.

However, any attack on North America comes at a very high risk for any potential aggressor. NORAD and, indeed, Article 5 of the NATO alliance provide assurances for this country. Also, any aggressor that would come through North America would face a rapid and very significant deterrent response. I've lived through those, and I've seen them personally; therefore, I would assess the risk to our sovereignty is low at this time considering the response and deterrents that we have.

Therefore, the key to our security is our contribution to international peace and security. To me, while defence starts at home, it extends to overseas, and this is where we need to go. I believe a stable and secure world requires our active participation, and staying at home may be an option, but it's often not a realistic one. I will offer that there are places in the world where peace support operations are required, but in my own experience in Libya taught me to understand also that in some places we may have a responsibility to protect others, as was the case in Libya, and in several other places as well.

Therefore, it's not only a question of getting between two belligerents, but also protecting those who cannot protect themselves.

General Day has supplied great insights into the peace support operation, and therefore I will not go much further into detail. I will just add that it's important that we understand the end state in any operation that we do, whether it's a peaceful environment or a globally secure environment. Military is not the solution; military is part of the solution.

In the case of Libya, it was to create a space where diplomacy and democracy could start taking place, but it's important we understand that when we look at the entire approach, military plays a role, but there are also political aspects like electoral reform, constitutional reform, and so on, that must follow as well. And if we go and look back at Kosovo, Bosnia, Iraq and Libya, I think we all find the same lessons there, that the military can play a role, but it's not an end unto itself.

I have much more to offer, Mr. Chairman, but I will stop my comments at this point and hand the floor back to you for further comments, and I will be ready to answer your questions. Thank you very much.

The Chair: Thank you.

La défense de l'Amérique du Nord sous l'égide du NORAD est aussi clairement comprise — je l'ai vécue dans le cadre de plusieurs missions —, et il importe que nous exerçons notre souveraineté sur notre territoire et sur nos espaces maritimes et aériens, surtout au moment où le climat change et que l'Arctique revêt une importance stratégique encore plus grande.

Cependant, toute attaque contre l'Amérique du Nord s'assortit d'un très grand risque pour tout agresseur potentiel. Le NORAD et, effectivement, l'article 5 de l'Alliance de l'OTAN prévoient des assurances pour le pays. En outre, tout agresseur qui s'en prendrait à l'Amérique du Nord ferait face à une intervention dissuasive rapide et très importante. J'ai fait l'expérience de telles situations, et j'en ai observé personnellement; par conséquent, mon évaluation serait que le risque pour notre souveraineté est faible, actuellement, compte tenu des capacités de réaction et de dissuasion dont nous disposons.

Par conséquent, la clé de notre sécurité, c'est notre contribution à la paix et à la sécurité internationales. Selon moi, même si la défense commence au pays, elle s'étend à l'étranger, et c'est là que nous devons aller. Je crois qu'un monde stable et sécuritaire exige notre participation active, et, si le fait de rester chez nous est une option, elle n'est souvent pas réaliste. Je soutiens qu'il y a des endroits dans le monde, où des opérations de soutien de la paix sont requises, mais ma propre expérience en Libye m'a appris à comprendre également que, à certains endroits, nous pourrions avoir la responsabilité de protéger d'autres gens, comme cela a été le cas en Libye et à plusieurs autres endroits également.

Ainsi, il ne s'agit pas que d'une question de s'interposer entre deux belligérants; il faut aussi protéger les personnes qui ne peuvent pas se protéger par elles-mêmes.

Le général Day a présenté d'excellentes réflexions sur l'opération de soutien de la paix; par conséquent, je ne fournirai pas beaucoup d'autres détails. J'ajouterai simplement qu'il importe que nous comprenions l'objectif final de toute opération que nous menons, qu'il s'agisse d'un environnement paisible ou d'un environnement sécuritaire à l'échelle de la planète. L'armée n'est pas la solution; elle fait partie de la solution.

Dans le cas de la Libye, le but était de créer un espace où la diplomatie et la démocratie pourraient commencer à voir le jour, mais il importe que nous comprenions que, lorsque nous étudions une approche holistique, l'armée joue un rôle, mais il y a aussi les aspects politiques, comme la réforme électorale, la réforme constitutionnelle, et ainsi de suite, qui doivent suivre également. En outre, si nous revenons sur les événements survenus au Kosovo, en Bosnie, en Irak et en Libye, je pense que nous en tirons tous les mêmes leçons, c'est-à-dire que l'armée peut jouer un rôle, mais elle n'est pas une fin en soi.

J'ai beaucoup d'autres commentaires à formuler, monsieur le président, mais je vais m'arrêter là pour l'instant et vous céder la parole afin que vous formuliez d'autres commentaires, et je serai prêt à répondre à vos questions. Merci beaucoup.

Le président : Merci.

We'll go next to General Day.

Lieutenant-General (Ret'd) D. Michael Day, Fellow, Canadian Global Affairs Institute, as an individual: Thank you, Mr. Chair, ladies and gentlemen, it's a pleasure to be here, and I do appreciate the opportunity to pass on a few of my thoughts with regard to peace support operations.

I have forwarded an initial draft of my comments. I adjusted them a little bit and there were a couple of additional elements.

I would say initially when you look at my comments it would be easy at first glance to believe that I'm not actually in favour of deploying on peace operations; however, that's not the case. Very much I think that Canada does play a vital role. My concerns, as I shall lay out, are not actually with the idea of a military deployment in and of itself. In fact, I think it is a necessary and crucial tool for bringing stability and security and, eventually, safety and prosperity to foreign lands. Rather, these deployments by any country, in my experience, have rarely, if ever, been accompanied by the equally if not more important diplomatic, economic and indeed international effort needed to achieve even a modicum of success. Furthermore, such military deployments are too often seen as an end state in and of themselves. "We have deployed" is not an objective, and they're never seen as part of a larger picture derived from an analysis of Canada's national interests.

So as a consequence, peace support operations have frequently, I would argue, almost universally lacked the clarity of strategic direction, which in turn has hobbled the development and execution of a viable operational construct, further inhibiting the chances of success. This lack of clarity has been further exacerbated in the past by frequently adjusting the scope and scale of our involvement based on political expediency vice thoughtful and exhaustive analysis and debate, both internal to Canada, as well as with essential allies and, most importantly, the host nations in which we operate.

Engagement and consultation are actually key and central to the preparation of these types of operations, as well as any subsequent adjustment. So before coming to some specific points, I would also say that any proclamations of objectives have also been unassociated with the reality of achieving them. We cannot, in most cases, bring democracy and security, as we know and experience them here in Canada and define them, to some of the countries in which we serve. What we can do is immeasurably improve a nation's lot in life and give them breathing space to create their own form of democracy and security.

Nous allons passer au général Day.

Lieutenant-général (à la retraite) D. Michael Day, membre, Institut canadien des affaires mondiales, à titre personnel : Merci, monsieur le président. Mesdames et messieurs, je suis heureux d'être là, et je suis reconnaissant d'avoir la possibilité de communiquer quelques-unes de mes réflexions concernant les opérations de soutien de la paix.

Je vous ai fait parvenir une version initiale de mes observations. Je les ai remaniées quelque peu et j'y ai ajouté quelques éléments.

Je dirais qu'à première vue, quand on regarde mes commentaires, il serait facile, au premier coup d'œil, de croire qu'en fait je ne suis pas favorable au déploiement d'opérations de paix; toutefois, ce n'est pas le cas. Je pense tout à fait que le Canada joue un rôle crucial. Comme je l'ai expliqué, mes préoccupations ne sont pas vraiment liées à l'idée d'un déploiement militaire en soi. De fait, je pense qu'il s'agit d'un outil nécessaire et crucial pour apporter la stabilité et la sécurité et, au bout du compte, la sécurité et la prospérité dans les pays étrangers. En revanche, d'après mon expérience, ces déploiements effectués par tout pays ont rarement — voire jamais — été accompagnés des efforts diplomatiques et économiques internationaux qui sont tout aussi — si ce n'est plus — importants et qui s'impose pour garantir un succès minimal. De plus, ces déploiements militaires sont trop souvent perçus comme une fin en soi. « Nous avons effectué un déploiement » n'est pas un objectif, et les déploiements ne sont jamais considérés dans le contexte plus vaste d'une analyse des intérêts nationaux du Canada.

En conséquence, les opérations de soutien de la paix ont souvent — je dirais même presque toujours — manqué de clarté sur le plan de l'orientation stratégique, ce qui a entravé l'élaboration et l'exécution d'un plan opérationnel viable et miné davantage les chances de réussite. Dans le passé, ce manque de clarté a été exacerbé par des modifications fréquentes de la portée et de l'ampleur de notre participation en fonction de considérations politiques plutôt que d'analyses et de discussions sérieuses et complètes menées au Canada et avec des alliés essentiels, et, ce qui est le plus important, avec les nations visées par nos opérations.

La mobilisation et les consultations sont en fait la clé et sont au cœur de la préparation de ces types d'opérations et de toute adaptation subséquente. Alors, avant d'en arriver à des arguments précis, j'ajouterais que toutes les proclamations d'objectifs ont également été dissociées de la réalité de les atteindre. Dans la plupart des cas, nous ne pouvons pas apporter la démocratie et la sécurité, telles que nous les connaissons et les vivons ici, au Canada et selon la définition que nous leur donnons, dans certains des pays où nous servons. Ce que nous pouvons faire, c'est améliorer de façon incommensurable le sort d'un pays dans la vie et lui donner une marge de manœuvre pour qu'il puisse créer sa propre forme de démocratie et de sécurité.

With this being said, I do think that Canada should be active in the world, have forces deployed constantly and continue to look at places where we can make a difference.

I would talk about why we deploy on peace support operations and my views on that. It's a populist view that Canada does good things around the world. As a Canadian, I'm actually proud of that reputation, but I don't want it to inform the decision-making process when it comes to choosing where and what we do on those peace support operations.

Our government, I believe, must remain bloody-minded in its decision cycle. It must remain focused on Canada, and although there are countless places in the world that might benefit from Canada's presence, we must choose those places which are important to Canada and its interests, and we must be explicit and public why we have chosen the mission at hand. Expending the coin of the realm and, potentially, and much more importantly, the blood of the realm must only be done for those issues which have a direct impact on Canada and Canadians. The harsh reality is there are dozens of places where people starve or are repressed or are fighting and dying. This cannot be the most important metric, let alone the sole metric, for determining our involvement.

I would like to talk about the subsequent objectives and the time needed when deployed on operations. Recent history has demonstrated that there is no single example of a region that is at risk or a failed or failing state that has been turned around in a reasonably short period of time. It's reasonable to assume that the future will continue to repeat this pattern. In fact, recent history suggests that we make things significantly worse when we lack long-term commitment or lose focus. My experience is, and any reading on the subject would lead me to believe, that in order to change decades of behaviour that have resulted in the problem, there is, in turn, a requirement for subsequent generational change to address both the symptoms and the causes of said conflict.

Now, I'm not suggesting a multi-decade commitment at the front end, but rather that if and when we engage we do so understanding that the progress will be unsteady and intermittent, that there will be setbacks, and that real progress needs years and years of commitment.

Claiming public success or victory early on will be not only wildly inaccurate but, more importantly, harmful to the actual success. We must be strategic in our approach and our patience and therefore communicate accordingly. Public support is essential, and promises of progress, and then failure to achieve it, have a direct impact on the morale and effectiveness of the men and women in harm's way.

Cela dit, je pense que le Canada devrait être actif dans le monde, déployer des forces en permanence et continuer à examiner les endroits où il peut changer les choses.

J'aimerais aborder les raisons pour lesquelles nous déployons des troupes dans le cadre d'opérations de soutien de la paix et exposer mon point de vue à ce sujet. Selon l'opinion populaire, le Canada fait de bonnes choses partout dans le monde. En tant que Canadien, je suis vraiment fier de cette réputation, mais je ne veux pas qu'elle éclaire le processus décisionnel quand vient le moment de choisir où nous menons ces opérations de soutien de la paix et ce que nous faisons dans le cadre de ces opérations.

Je crois que notre gouvernement doit rester ferme dans son cycle décisionnel. Il doit rester concentré sur le Canada et, même si le monde compte d'innombrables endroits qui pourraient profiter de la présence du Canada, nous devons choisir ceux qui sont importants pour notre pays et pour ses intérêts, et nous devons affirmer explicitement et publiquement pourquoi nous avons choisi la mission en question. L'argent du pays ne doit être dépensé — et, ce qui est peut-être encore plus important, le sang des Canadiens ne doit être versé — que pour des enjeux qui ont une incidence directe sur le Canada et les Canadiens. La dure réalité, c'est qu'il y a des dizaines d'endroits où les gens meurent de faim, sont opprimés ou en train de combattre et de mourir. Il ne peut pas s'agir du paramètre le plus important, et encore moins du seul paramètre, de la détermination de notre participation.

Je voudrais aborder les objectifs subséquents et le temps nécessaire lorsque les soldats sont déployés dans le cadre d'opérations. L'histoire récente a montré qu'il n'y a pas d'exemple unique de région qui est à risque, en déroute ou en voie de déliquescence dont la situation a été corrigée dans une période passablement courte. Il est raisonnable de présumer que cette tendance se répétera à l'avenir. De fait, l'histoire récente donne à penser que nous empirons beaucoup les choses lorsque nous ne prenons pas d'engagement à long terme ou que nous perdons notre objectif de vue. Selon mon expérience et ce que toute lecture sur le sujet me porterait à croire, afin de changer des décennies de comportements qui se sont soldés par le problème, un changement générationnel subséquent s'impose pour que nous puissions soulager les symptômes et nous attaquer aux causes du conflit en question.

Je ne dis pas qu'il faut s'engager pendant des décennies sur la ligne de front. Je dis plutôt que, si on s'engage, il faut être conscient du fait que les progrès seront irréguliers et intermittents, qu'il y aura des reculs et qu'un véritable progrès exige un engagement sur de nombreuses années.

Le fait de célébrer une réussite et de crier victoire prématurément serait non seulement tout à fait inexact, mais, surtout, une telle attitude mettrait en péril nos véritables chances de réussite. Notre approche et, par conséquent, notre patience doivent être stratégiques, et nous devons communiquer en conséquence. Le soutien public est essentiel, et les promesses de progrès qui n'aboutissent pas ont des répercussions directes sur le moral et l'efficacité des hommes et des femmes exposés au danger.

So let us be realistic about what those operations mean. Following on the theme of why we deploy, we must analyze and accept that there are few, if any, regions of the world — I cannot name one today — where potential peace support deployment is actually in a region where there is peace. The old and utterly useless term “peacekeeping” not only doesn’t apply but in fact misleads.

Peace support operations in their most simple form require two macro activities. Firstly, we must help good people do good things. Secondly, we must be willing and able to stop bad people doing bad things. It is overly simplistic, but that’s the harsh reality of what it means on the ground.

These two imperatives must be actioned militarily, diplomatically and economically as well as being executed by a coherent international force which involves all regional stakeholders as well as the host nations. Furthermore, a review of a host nation’s inability, or more often a disagreement with these strategic objectives, results in a latent or sometimes active unwillingness to use their powers for good to achieve the objectives that we have laid out. This by itself will actually condemn a mission to failure before the very first military members lay one single boot on the ground.

So lacking any one of these necessary ingredients, success, however we define it, will be at best suboptimal and, more likely, impossible to achieve. Let me be clearer still: Hoping for or counting on best behaviour by belligerents and/or antagonists and not being able or willing to compel compliance has, in our dark and recent past, only resulted in Srebrenica, Rwanda, Aleppo and the Tripolis of the world.

It will also undermine the emotional well-being of our troops and result in mission failure. Having been to most, if not all, of those places, let me tell you that the scars on the Canadian Armed Forces personnel in many cases have been because they’ve been restricted from doing what they’ve seen to be necessary on the ground.

We will fool ourselves if we think or act differently. It is absolutely okay to not deploy based on a reluctance to do those things; I have no argument with that. It is not okay to deploy and refuse to do those things. Such an approach is ineffective tactically and operationally. It further undermines Canada and the UN strategically by underlining the view that the latter is toothless and ineffective, and that Canada is merely demonstrating tokenism.

So we should either accept that there is difficult, dangerous work to be done, or we should not deploy. Provocation and ifs are insufficient. A clear, focused mandate, detailed by policy support with associated authorities, must be present at the front end so as

Il faut donc être réaliste sur le sens de ces opérations. Pour revenir sur le thème des motifs de nos déploiements, nous devons considérer et accepter qu’il y a peu de régions dans le monde, voire aucune — je ne peux vous en nommer aucune aujourd’hui — où un déploiement de soutien de la paix se fait dans un contexte où toutes les parties sont en paix. En plus de ne pas être exact, le terme « maintien de la paix », qui est désuet, soit dit en passant, induit en erreur.

Dans leur forme la plus simple, les opérations de soutien de la paix nécessitent deux macroactivités : premièrement, nous devons aider les gens bien intentionnés à faire de bonnes choses, et, deuxièmement, nous devons être prêts à empêcher les gens malveillants qui veulent faire de mauvaises choses et qui en ont les moyens de le faire. C’est extrêmement simpliste, mais c’est là la dure réalité sur le terrain.

Ces deux activités essentielles doivent être mises en œuvre militairement, diplomatiquement et économiquement et être exécutées par une force internationale cohérente, qui réunit tous les intervenants de la région et les États hôtes. De plus, l’incapacité d’un État hôte — ou, plus souvent, son désaccord avec les objectifs stratégiques établis — peut le pousser à refuser passivement ou activement d’utiliser ses pouvoirs à de bonnes fins pour atteindre les objectifs que nous avons établis. À elle seule, cette situation condamne une opération à l’échec avant même que les premiers militaires ne mettent un pied sur le terrain.

Sans tous ces ingrédients essentiels, le succès — peu importe la définition qu’on lui donne — sera, dans le meilleur des cas, sous-optimal et, plus souvent, impossible à obtenir. Comprenez-moi bien ici encore : compter sur le meilleur comportement des belligérants ou des ennemis et ne pas être disposé ou apte à imposer le respect a toujours donné le même résultat dans notre passé sombre et récent, à savoir le triste sort des Srebrenica, Rwanda, Alep et Tripoli de ce monde.

Une telle attitude, qui mine aussi le bien-être émotif de nos troupes, conduira à l’échec. Je me suis rendu dans la plupart de ces endroits, sinon la totalité, et laissez-moi vous dire que, dans de nombreux cas, les cicatrices que les membres des Forces armées canadiennes ont conservées viennent du fait qu’on les empêchait de faire ce qu’ils jugeaient nécessaire sur le terrain.

Nous nous leurrerons si nous pensons ou agissons autrement. On peut très bien refuser un déploiement si on n’est pas disposé à faire ces choses; je n’ai aucun problème avec ça. Mais, ce qui n’est pas acceptable, c’est de déployer des troupes et de refuser de les faire. En plus d’être inefficace sur les plans tactique et opérationnel, une telle approche affaiblit le Canada et l’ONU stratégiquement, en accréditant la thèse selon laquelle cette dernière est impuissante et inefficace et que le Canada n’est là que pour la forme.

Par conséquent, nous devrions soit accepter les difficultés et les dangers, soit ne pas nous engager. La provocation et les « si » sont insuffisants. Il faut un mandat clair et précis assorti d’un soutien stratégique et des pouvoirs connexes. Ce mandat doit être

to inform the construction of the mission and its conduct as opposed to incorporating the necessary and inevitable chain step that will occur quickly post-deployment.

I want to quickly hit some things about mission creep, oversight and reporting, which I think will be of interest or concern to the committee. I don't fear that the mission will evolve and change, nor that the military chain of command will be on top of those, but one of the great things about the Canadian Armed Forces is their willingness to do anything and everything within their ability. Looking for a way to make a difference is critical to that, and the military chain of command should be entrusted to ensure that stays within parameters.

However, there needs to be greater political oversight and transparency. It's been the tradition for parties when in opposition to decry the opportunity to be exposed to, let alone understand, what is actually going on in various deployments, and I would argue their analysis and policy statements have often demonstrated and underlined that lack of understanding. As we consider launching on these types of operations, it would be useful to consider a mechanism that provides a parliamentary committee to be briefed regularly, albeit in camera to protect classified information. This may allow for an appropriate, respectful airing of the issues that hitherto have, I think, come subject to small "p" politics and therefore potential misrepresentation. Canadians deserve a more open, transparent debate on how their military gets used in this world.

In summary, there's clearly much more I might say, but a focus on Canada's national interests, resulting in a clear set of objectives that are to be achieved by a broad range of national, military, diplomatic and economic interests nested within a wider coalition, is the start point for a successful peace support operation. A willingness and associated authority to do the difficult and dangerous things must not be ignored, and being strategic in our understanding of time associated with the root causes allows for the potential of success.

We must also recognize that these types of operations are no longer merely executed in the physical domain. We must widen our gaze; the issues of cyberwarfare, cyber-threats, et cetera, must be included at the front end with the authorities to properly prosecute the types of operations necessary. We're no longer dealing with an adversary that just walks around a desert and waves an AK-47. These are highly sophisticated, well-financed, well-prepared global actors, even if they only exist on the basis of a particular region.

We have an opportunity, should we be politically and collectively brave enough to seize it, to make a difference. I do believe that Canada has a role to play, and I believe that the world

défini dès le départ pour permettre la mise au point de la mission et sa réalisation plutôt que d'être pris rapidement dans un engrenage aussi nécessaire et qu'inévitable après le déploiement.

Je tiens à aborder brièvement la question du changement d'orientation des missions, de leur surveillance et de la production de rapports, qui, selon moi, présentent un intérêt pour le comité ou suscitent la préoccupation chez ses membres. Je ne crains pas que la mission évolue ou change et je ne doute pas que la chaîne de commandement militaire puisse composer avec ces modifications, mais l'une des grandes qualités des Forces armées canadiennes, c'est leur volonté de tout accomplir ce qui est en leur pouvoir. La recherche d'un moyen de changer les choses est essentielle, mais la chaîne de commandement militaire devrait être chargée de s'assurer du respect des paramètres de la mission.

Cependant, il faut assurer une meilleure surveillance politique et accroître la transparence. Lorsqu'ils sont dans l'opposition, les partis politiques ont l'habitude de se plaindre de ne pas être tenus au courant et, à plus forte raison, de ne pas comprendre ce qui se passe réellement dans le cadre des divers déploiements, et je ferai valoir que leur analyse et leurs déclarations politiques l'ont souvent prouvé. Alors que nous envisageons de mettre sur pied ce type d'opérations, il serait utile d'étudier la possibilité de créer un mécanisme en vertu duquel un comité parlementaire serait informé régulièrement, même si les audiences étaient à huis clos pour assurer la protection des renseignements classifiés. Un tel mécanisme pourrait aussi favoriser la communication appropriée et respectueuse des questions qui, jusqu'ici, selon moi, ont souvent fait l'objet d'un traitement partisan, ce qui a pu mener à une présentation inexacte des faits. Les Canadiens méritent un débat plus ouvert et plus transparent sur la façon dont leur armée est utilisée un peu partout dans le monde.

En résumé, je pourrais bien sûr en vous parler encore longtemps, mais pour qu'une opération de soutien de la paix soit efficace, il faut avant tout porter une attention particulière aux intérêts nationaux du Canada, de façon à définir une série d'objectifs clairs à atteindre par toute une gamme de moyens nationaux, militaires, diplomatiques et économiques imbriqués dans une coalition plus large. La volonté et le pouvoir de faire des choses difficiles et souvent dangereuses ne doivent pas être négligés, et une compréhension stratégique des délais ainsi que des causes profondes favorise la réussite.

Il faut aussi reconnaître que ces types d'opérations ne se passent plus uniquement dans le monde physique. Nous devons élargir notre vision et prendre en considération les enjeux liés à la cyberguerre, aux cybermenaces et ainsi de suite dès le début. Il faut aussi prévoir les pouvoirs nécessaires pour exécuter adéquatement les types d'opérations requises. Nos adversaires ne sont plus simplement du genre à se promener dans le désert avec des AK-47 : ce sont des acteurs mondiaux très perfectionnés, bien financés et bien préparés, même s'ils sont concentrés dans une région précise.

Une occasion de changer les choses s'offre à nous : nous pourrions la saisir, pourvu que nous en ayons le courage politique et collectif. Je crois vraiment que le Canada a un rôle à jouer, et je

benefits from more Canada in the world. But we must be clear at the front end on the requirements of a successful operation, and set Canada and its Canadian Forces members up for success.

Thank you very much.

The Chair: Thank you, General Day. We'll go to questions now.

Senator Jaffer: Thank you for both your presentations. There are so many things you have raised, and I have limited time to ask you questions, so I'm going to limit to one question to each of you. I'll start with you, General Bouchard. You brought up Libya, and from what you were saying, you have a lot of knowledge about this. My preoccupation with Libya — I work with a lot of women from that region — has been what you said: Military going in and then what?

We are trying to give recommendations to the minister — and you may want to think about this and send it in later — but I'm interested in hearing from you. You said something that, for me, was very profound when you said that just the military is not enough; you have to look at other areas and involve other partners. Can you expand on that idea, please?

Lt.-Gen. Bouchard: I can expand so much, as it took nine months and many years off my life, but it also enlightened me in many ways. I will give you a few small examples of it. This was a different mission. For the first time, the mission was not to search and destroy an enemy. It was “go and protect the population,” which is using whatever force is used.

We used the principle of minimum use of force. I established a few things, one of which was that we must create an environment — or we must accomplish a mission without breaking everything out there. If you break it, as Colin Powell said, you own it, but we did not. We left all of the infrastructure standing. It was part of us.

The second part that I looked at was the importance of ensuring that we didn't get ourselves in a position to create a hearts-and-minds campaign, as was in past theatres. We had a hearts-and-minds right from the start. That means that whatever you do, you must keep the people that are going — those people that you're protecting, you must understand that.

But I'll just continue to that. Therefore it affected my time and my thinking — how we ran the operation. At the end of the operation, Mr. Jalil stood up and had this long speech about how they're going to have sharia law. With sharia law you can have more than one wife. I was totally distraught by that, because I thought, is this what we completed? So I got through some contact to the right place, and I was told that his spouse — he has one — was truly mad at what he had said, and that he would

crois que la planète bénéficierait d'une présence accrue du Canada dans le monde entier. Cependant, pour y arriver, il faut bien comprendre dès le départ les exigences d'une opération réussie, et aider le Canada et les membres des Forces canadiennes à réussir.

Merci beaucoup.

Le président : Merci, général Day. Nous allons passer aux questions.

La sénatrice Jaffer : Je vous remercie tous les deux de vos exposés. Vous avez dit beaucoup de choses, et le temps dont je dispose pour vous poser des questions est limité, alors je vais m'en tenir à une question par témoin. Je vais commencer par vous, général Bouchard. Vous avez parlé de la situation en Libye, et, à la lumière de vos propos, vous semblez en savoir beaucoup à ce sujet. Ce qui me préoccupe dans le cas de la Libye — j'ai travaillé avec beaucoup de femmes de cette région — revient à ce que vous avez dit : on envoie des militaires, et qu'est-ce qui se passe après?

Nous tentons de formuler des recommandations à l'intention du ministre — et vous pourriez vouloir y réfléchir et nous fournir votre réponse plus tard —, mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez. Vous avez dit quelque chose que j'ai trouvé très important : vous avez affirmé que les opérations militaires ne sont pas suffisantes : il faut prendre en considération d'autres secteurs et faire intervenir d'autres partenaires. Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet?

Lgén Bouchard : Je pourrais vous en parler tellement longtemps; vous savez, j'y ai consacré neuf mois et des années de ma vie, mais j'ai aussi beaucoup appris à de nombreux égards. Je vais vous donner quelques petits exemples. Il s'agissait d'une mission différente. Pour la première fois, l'objectif n'était pas de trouver et de détruire un ennemi. Il fallait « aller protéger la population » en utilisant le niveau de force nécessaire.

Nous avons utilisé le principe de la force minimale. J'ai établi un certain nombre de choses, dont le fait qu'il fallait créer un environnement, et nous devions réaliser la mission sans tout casser sur le terrain. Comme Colin Powell l'a dit : qui casse, paie, mais ce n'a pas été notre cas. À notre départ, les infrastructures étaient encore là. Ça faisait partie de notre façon de faire.

L'autre chose que j'ai prise en considération, c'était l'importance de s'assurer de ne pas nous mettre dans une position menant à la création d'une campagne « gagner le cœur et l'esprit », comme dans les théâtres antérieurs. C'était notre état d'esprit dès le départ. Cela signifie que, peu importe ce qu'on fait, il faut s'assurer que les gens qui partent, ces personnes que vous protégez... Il faut le comprendre.

Mais je vais poursuivre et y venir. Par conséquent, cette situation a eu un impact sur mon temps et mes pensées : la façon dont il faut réaliser l'opération. Au bout du compte, M. Jalil s'est levé et a prononcé un long discours sur le fait qu'ils allaient adopter la sharia. La sharia permet aux hommes d'avoir plus d'une épouse. J'étais totalement bouleversé, parce que je me demandais si c'était vraiment ça que nous avions permis. Alors, grâce à certains contacts bien placés, j'ai appris que son

never say that again. Then all of a sudden it enlightened me, and I said, “Okay, what we need here is to create the environment.” That’s what the military did. But after that is the empowerment of all the people who are there, whether through social reform, educational reform, health reform — these are all related.

In the case of Libya, we stopped the killing. I can assure you that orders were given to go and kill everyone between 17 and 40 years old in Benghazi when we got into it, and we stopped them from doing that, so I am confident we accomplished the mission.

But halfway through the mission, I was already thinking, “Who do I pass this mission to? Who will then take over?” It takes some thinking about that, because NATO was fulfilling a very narrow mandate. But so be it, we did that. But I didn’t know who to turn it to. In fact, in the case in point, I turned it to the team from the UN with six people, and all they were concerned with was unexploded ordinance, which we gave them all the reports on.

To me, it was essential that we do that, but also it was essential to understand that they did not necessarily want Westerners to come into their country. It’s that understanding of their culture and saying, “Okay, how can we enable them to come up with what they believe is the right thing?” They need assistance, but how do we build that architecture with them to empower them? To me, part of it was the empowerment of women through education and the like.

When we look at it, we do the military mission, but we should have that already in mind as the mission goes: How will we do education? How will we sort out health? All of these are important. Be careful with the infrastructure; they’re going to need it later on. Oil production is up, so they have a source of revenue.

All of these are intermingled, and a lot of times when the military is done, they think the mission is over, but it’s not. It just started. Therefore, it’s a long-term commitment.

Senator Jaffer: Once you leave, what should be in place? We know Libya is a mess, and we can go on for hours talking, but I would appreciate it if you could send us something short.

Lt.-Gen. Bouchard: Yes, ma’am, I will.

Senator Jaffer: Thank you.

épouse — il n’en a qu’une — était vraiment fâchée en raison de ses propos et qu’il n’allait plus jamais redire ce genre de choses. Puis, tout d’un coup, ça m’a sauté aux yeux et je me suis dit : « Bon, ce que nous devons faire ici, c’est de créer un environnement. » C’est ce que les militaires ont fait. Cependant, après, il faut s’attacher à l’habilitation de toutes les personnes qui sont là, que ce soit grâce à des réformes sociales, une réforme de l’éducation ou une réforme de la santé... Toutes ces choses sont interreliées.

Dans le cas de la Libye, nous avons mis fin au massacre. Je vous assure que, à notre arrivée, les ordres étaient de tuer tout le monde âgé de 17 à 40 ans à Benghazi, et nous avons empêché le massacre, alors je suis convaincu que nous avons réalisé l’objectif de la mission.

Cependant, à mi-chemin durant la mission, je me demandais déjà : « À qui vais-je remettre les rênes? Qui prendra le relais? » Il faut penser à ce genre de choses, parce que le mandat de l’OTAN était très précis. Mais, bon, c’est ce que nous avons fait, mais je ne savais pas à qui transférer la responsabilité. En fait, dans l’exemple qui nous occupe, j’ai cédé le tout à l’équipe de six personnes de l’ONU, et la seule chose qui les préoccupait, c’était les engins non explosés, enjeu relativement auquel nous leur avons donné tous les rapports.

Selon moi, ce que nous avons fait était essentiel, mais il est aussi crucial de comprendre que ces gens ne voulaient pas nécessairement que des Occidentaux viennent dans leur pays. C’est cette compréhension de leur culture et le fait de se demander : « Bon, de quelle façon peut-on leur permettre de déterminer ce qui, selon eux, est la bonne chose? » Ils ont besoin d’aide, mais de quelle façon pouvons-nous mettre en place avec eux l’architecture nécessaire pour les habiliter? Selon moi, il fallait en partie habiliter les femmes grâce à l’éducation et ce genre de choses.

Lorsque nous envisageons le contexte, nous réalisons la mission militaire, mais nous devrions déjà, durant la mission, nous poser les questions suivantes : que ferons-nous pour l’éducation? De quelle façon réglerons-nous le dossier de la santé? Ce sont toutes des choses importantes. Faisons attention à l’infrastructure, ils en auront besoin plus tard. La production de pétrole suit son cours, alors ils ont une source de revenus.

Toutes ces considérations sont interreliées, et, très souvent, lorsque les opérations militaires sont terminées, les gens croient à tort que la mission est terminée. En réalité, elle ne fait que commencer. Par conséquent, c’est un engagement à long terme.

La sénatrice Jaffer : Que faudrait-il mettre en place à votre départ? Nous savons que la Libye est un vrai gâchis. Nous pourrions en parler pendant des heures, mais j’aimerais bien que vous puissiez nous envoyer une réponse courte.

Lgén Bouchard : Oui, madame, je le ferai.

La sénatrice Jaffer : Merci.

General Day, when I listened to you, the thing that comes across to me, and mostly from what I read and what you've written, is that when we go, we have to finish the job. We can't go there and say, "We can only do so much and we can't do any more."

The mandate changes, the objectives change and to be able to get the proper mandate, one of the biggest things that has to happen is we have to be on the ground or at the UN setting up the mandate and not taking on the host country's pressures.

What minimum things should Canada have in place before they go on the ground, for example, the influence they have in setting up the mandate?

Lt.-Gen. Day: I would just presume to answer the question that you asked Charlie: Don't leave. First of all, don't leave.

I had the opportunity to follow Charlie, three people after him, in the job in Naples, and we spent a great deal of time looking at Libya. I would argue — and I won't say it just because he's sitting here — that it was an unheralded success for what the mission was entrusted for, but a complete and utter failure for the fallen activities, because there were no fallen activities. The fallen activities were not a military responsibility. So the answer is just don't leave. Get back to the idea that you require generational change in these countries in order to bring an understanding of what we talk about.

To more specifically address your question about how we can set that up, first of all we need to be realistic about what is in the art of the doable and achievable. I always said, regardless of where I've deployed and the places I stayed, you cannot turn those countries into Sweden or Canada or whatever the case is. So objectives and direction that force whatever organizations on the ground to try to mirror what we have here in Canada are going to fail. So the set-up of the mission needs to have a thorough understanding of the environment in which you're going to operate, and that environment is a cultural one more than anything else. That informs what you can and can't do. That informs the speed at which you can do it.

Then I would say let's not try to swallow the elephant all in one go. The mandate needs to recognize that there are very significant phases through the evolution of a country moving from being in a crisis, whether it's at risk, failed or failing, to the point where it has some latent inherent indigenous capability to maintain itself. That's a continuum. That's not a "Today we're this, today we're that."

Général Day, je vous ai écouté parler, et ce que j'en ai compris, et c'est principalement ce que j'ai tiré de ce que j'ai lu et de ce que vous avez écrit, c'est que, si nous sommes pour y aller, il faut finir le travail. Nous ne pouvons pas aller dans ces endroits et dire : « Nous pouvons seulement faire telle ou telle chose et rien d'autre. »

Le mandat change, les objectifs changent, et pour avoir le bon mandat, l'une des choses les plus importantes qui doivent se produire, c'est qu'il faut être sur le terrain ou dans les bureaux de l'ONU pour définir le mandat sans ressentir les pressions exercées par le pays hôte.

Quelles sont, au minimum, les choses que le Canada devrait mettre en place avant d'aller sur le terrain comme, par exemple, l'influence qu'il faut avoir au moment de l'établissement du mandat?

Lgén Day : Je ne peux que présumer répondre à la question que vous avez posée à Charlie : ne partez pas. Pour commencer, ne partez pas.

J'ai eu l'occasion de suivre Charlie, trois personnes après lui, dans ce travail, à Naples, et nous avons passé beaucoup de temps à étudier la situation en Libye. Je soutiens — et je ne le dis pas seulement parce qu'il est ici — que c'était sans contredit une réussite du point de vue des objectifs de la mission, mais un échec complet et flagrant du point de vue des activités de repli, parce qu'il n'y en a eu aucune. Les activités de repli n'étaient pas une responsabilité militaire. Ma réponse est donc la suivante : ne partez pas. Rappelez-vous que les changements requis dans ces pays se produiront sur des générations; vous allez ainsi comprendre ce dont nous parlons.

Pour répondre plus précisément à votre question sur ce que nous pouvons faire pour dresser la table, pour commencer, il faut être réaliste au moment de déterminer ce que nous pouvons faire et ce qui est réalisable. J'ai toujours dit — peu importe où j'ai été déployé et les endroits où je suis resté — qu'on ne peut pas faire de ces pays des répliques de la Suède, du Canada ou peu importe. Par conséquent, les objectifs et les directives exigeant des organisations sur le terrain, quelles qu'elles soient, qu'elles essaient de mettre en place ce que nous avons ici, au Canada, sont voués à l'échec. Au moment de définir la mission, il faut donc très bien comprendre l'environnement d'opération, et cet environnement est avant tout culturel. Cela définit ce qu'on peut faire et ce qu'on ne peut pas faire. Cela définit la vitesse à laquelle les choses peuvent être réalisées.

Puis, je dirais qu'il ne faut pas essayer de tout faire d'un coup. Le mandat doit reconnaître le fait qu'il y a des phases très importantes dans l'évolution d'un pays qui passe d'un état de crise — que l'État soit à risque, en déroute ou sur le point de défaillir — à une situation où il y a une structure indigène latente et inhérente capable de se maintenir elle-même. C'est un continuum. Ce n'est pas comme si la situation change totalement d'un jour à l'autre.

The first would be to understand that you have to probably embark on all those activities on day one. The idea that we're going to create safety and security and then we're going to move to education, democracy, human rights et cetera in the second phase no longer works. If you don't conduct your activities — and I don't mean military activities, I mean all activities — if the mission isn't set up, if the discussion doesn't accept that on day one you have to have military activities, security, economic activities, cultural activities and government-based activities, the first thing I would always recommend is we look at being holistic on day one as opposed to being sequential. Don't bolt on activities when somebody has the bright idea, "Hey, we should look at a school system."

If we accept that generational change is really the key to fixing the problems or the ills that many of these countries experience, you've got to start that on day one. Because everybody will then have that unity of thought, purpose and action. It will determine, as Charlie said, how you actually conduct your military campaign, which was done exactly right in Libya. There was no infrastructure damage. It was about protecting the people. The problem was that the supporting pillars weren't there.

At the front end I would suggest a holistic look that looks at all functionality and requires, before any activity takes place, that there is a plan that is resourced in all those domains from day one.

Senator Kenny: This has been a terrific presentation, gentlemen. What I'm taking away from what you're saying is that really peacekeeping as it's discussed now is impossible. I can't think of a single incident or instance when we have had a successful all-of-government approach. The likelihood of getting clear government goals is very small. The ability to stay in a region for however long it takes to fix things, you're talking about 30- or 40-year commitments — not politically acceptable. We're all certain that it doesn't matter which party is in. The party that's out is going to ask what the exit strategy is, and the exit strategy seems to me to be something for losers.

I don't see, given what you've said, a possibility of this government proceeding with anything that relates to peacekeeping because the other elements that you've described — and I agree with — aren't going to be put in place.

Any comments?

Je dirais premièrement qu'il faut probablement entreprendre toutes ces activités dès le premier jour. Cette idée qu'il faut assurer la sûreté et la sécurité pour ensuite passer à l'éducation, à la démocratie, aux droits de la personne, et cetera, dans un deuxième temps ne fonctionne plus. Si on ne réalise pas les activités — et je parle non seulement des activités militaires, mais de toutes les activités —, si la mission n'est pas définie, si, dans le cadre des discussions, on n'accepte pas que, dès le premier jour, il faut réaliser des activités militaires, des activités liées à la sécurité, des activités économiques et culturelles et des activités de nature gouvernementale... La première chose que je recommanderais toujours, c'est qu'il faut adopter une approche holistique dès le premier jour plutôt que d'y aller de façon séquentielle. N'ajoutez pas des activités lorsque quelqu'un a une bonne idée : « Hé, il faudrait réfléchir au système d'éducation. »

Si nous convenons du fait qu'un changement générationnel est nécessaire pour régler les problèmes ou les maux qui gangrènent bon nombre de ces pays, il faut commencer dès le premier jour. En effet, c'est ainsi que tous les intervenants bénéficieront de l'unité de pensée nécessaire et qu'ils agiront de façon unifiée pour réaliser un objectif commun. On pourra alors déterminer — comme Charlie l'a dit — de quelle façon mener la campagne militaire, ce qui a été fait dans les règles de l'art en Libye. L'infrastructure n'a pas été endommagée. L'objectif était de protéger les gens. Le problème, c'est que les piliers sous-jacents n'étaient pas là.

Dès le départ, je vous suggérerais d'adopter un point de vue holistique, de façon à réfléchir à toutes les fonctionnalités et toutes les exigences; avant toute action, il faut mettre en place un plan et prévoir les ressources nécessaires dans tous ces domaines. Il faut le faire dès le premier jour.

Le sénateur Kenny : Messieurs, vous nous avez présenté de très bons exposés. Ce que j'en retire, c'est que, en fait, le « maintien de la paix », comme nous en parlons maintenant, est impossible. Je ne peux pas imaginer un seul incident ou une seule situation où nous avons adopté une approche pangouvernementale couronnée de succès. La probabilité de définir des objectifs gouvernementaux clairs est très mince. La capacité de rester dans une région aussi longtemps qu'il faut pour régler les problèmes — on parle d'un engagement de 30 ou 40 ans — n'est pas acceptable d'un point de vue politique. Nous savons tous que, peu importe le parti qui est au pouvoir, l'autre parti voudra connaître la stratégie de retrait, et j'ai l'impression qu'une stratégie de retrait, c'est pour les perdants.

À la lumière de ce que vous avez dit, je ne vois absolument pas de quelle façon le gouvernement actuel peut faire quoi que ce soit dans le domaine du maintien de la paix, parce que les autres éléments que vous avez décrits — et je suis d'accord avec vous — ne seront pas mis en place.

Vous avez des commentaires à ce sujet?

Lt.-Gen. Bouchard: Thank you very much, Senator Kenny. Sometimes we have the tendency to approach this by trying to do everything ourselves, and the power of this is in the coalition. I'm not talking of coalition in terms of military because I truly support Mike's comments with regard to concurrent activities taking place.

It's that forming of whatever package you will require. In military, you think of a force package, but to me a force package at the strategic level is, what will I bring with us as well? The United Nations Secretary-General representative, what power does he have? What is the relationship? And it's important with the sort of military while our operations are going on, and while we're talking about concurrent activities, then it's important to round up the team, if you wish, and say that Canada doesn't have to lead everything or to do everything because the whole world needs to look at this, or at least those who can help.

I believe there is a solution, but it's more than a whole-of-government approach in Canada and looking at it holistically more on a global basis, sir.

Senator Kenny: Can you give us an example, general?

Lt.-Gen. Bouchard: Well, the United Nations has a tendency to appoint a Secretary-General representative in theatre, and this person will do the work on behalf of the government and deal with the government authority. The military will come in and have its own mandate to prevent the situation, but below that it's that first analysis but also having that team prepared, and saying, "I need electoral reform." Who will take on that lead? We will need to look at constitutional reform in that part of the world. So who are those teams? You've got the defence team, the offence team, the political team, the diplomatic team and bringing them all together because it's more than one.

Let me add, at the end of the day, they all work together, but it has to be clearly defined whose lane is what so you don't step into each other, so prepare the package adequately.

Senator Kenny: Give me an example. You haven't given me an example.

Lt.-Gen. Bouchard: I don't know of an example where we have done all of this. I did not answer your question. Let me answer your question: I don't have an example, but we've learned enough from the past to make sure we can create an example of the next opportunity, perhaps.

Lt.-Gen. Day: I went through that rather depressing list that summarized my comments, although I was momentarily tempted to stab myself in the eye and get it over with.

Lgén Bouchard : Merci beaucoup, monsieur le sénateur Kenny. Parfois, nous avons tendance à aborder la situation en tentant de tout faire nous-mêmes, alors que c'est du ressort d'une coalition. Et je ne parle pas ici d'une coalition purement militaire, parce que je suis tout à fait d'accord avec ce que Mike a dit au sujet des activités qui doivent être réalisées de façon parallèle.

Il faut simplement prévoir tout ce qui sera nécessaire. Dans le milieu militaire, on pense à la formation d'attaque, mais, selon moi, au niveau stratégique, il faut aussi réfléchir à ce qu'on apporte. Quels sont les pouvoirs du représentant du secrétaire général des Nations Unies? Quel est le lien? Et c'est important avec le genre d'activités militaires... Pendant que progressent nos opérations, et pendant que nous parlons d'activités parallèles, c'est important de réunir l'équipe, si je peux m'exprimer ainsi, et de reconnaître que le Canada n'a pas à tout diriger ni à tout faire, parce que c'est le monde entier qui doit réfléchir à cette question, ou, au minimum, ceux qui peuvent aider.

Je crois qu'il y a une solution, mais elle ne se limite pas à une approche pangouvernementale canadienne; il faut aborder la situation d'un point de vue plus global, à l'échelle mondiale, monsieur.

Le sénateur Kenny : Pouvez-vous nous fournir un exemple, général?

Lgén Bouchard : Eh bien, les Nations Unies ont tendance à nommer un représentant du secrétaire général dans les théâtres d'opérations, et cette personne fait le travail au nom du gouvernement et interagit avec les autorités gouvernementales. Pour leur part, les militaires arrivent avec leurs propres mandats de prévention... Mais, avant tout, il faut cette première analyse, et aussi le fait de compter sur une équipe préparée et savoir se dire : « J'ai besoin d'une réforme électorale. » Qui s'en occupera? Nous devons réfléchir à une réforme constitutionnelle dans cette région. Alors qui sont ces équipes? Il y a l'équipe de défense, l'équipe d'attaque, l'équipe politique, l'équipe diplomatique, et il faut toutes les réunir; elles sont nombreuses.

Permettez-moi d'ajouter que, au bout du compte, tous les intervenants travaillent ensemble, mais il faut définir clairement qui fait quoi afin de ne pas se piler sur les pieds. Il faut donc préparer la force adéquatement.

Le sénateur Kenny : Donnez-moi un exemple. Vous ne m'avez pas encore donné d'exemple.

Lgén Bouchard : Je ne connais pas d'exemple où nous avons procédé ainsi. Je n'ai pas encore répondu à votre question, laissez-moi y répondre maintenant : je n'ai pas d'exemple, mais nous avons tiré suffisamment de leçons du passé pour être sûrs que nous pouvons donner un tel exemple, peut-être la prochaine fois.

Lgén Day : J'ai passé en revue le résumé assez déprimant de mes commentaires. Pour tout vous dire, pendant un instant, j'ai eu le goût de me crever les yeux pour en finir une fois pour toutes.

There are two reactions. You kind of feel like a Maple Leafs fan. You either give up hope completely and you become fatalistic that it's never going to happen. It won't. Or you say it actually just informs the scope of the challenge and for us to be a little more realistic.

I'm not a fatalist. The reality is we could pack up all our toys and go home, but the fact is it's not going to make a difference. It's not going to make the world better. The world will become a worse and worse place if countries like Canada don't decide to do these things. Notwithstanding that history says we haven't got it right, I'm just not convinced that that should lead us to give up.

So I would say to you there are three very specific things that come out of that. Hopefully, at some stage we'll learn some of those lessons, and I don't disagree with your summary there, but it should inform how we approach it going forward. If we're 10 per cent better this year and as long as every year looks better, then we're moving in the right direction.

Look, the gap between where we're at today in an anachronistic world and where we would be in 20 years' time where we did nothing, I know it's difficult to prove a false positive, but the reality is that doing nothing, the world will get worse. Maybe we can keep it on a level playing field. Maybe we can make a difference. I believe that Canada prospers because the world is a place where we get our citizens. I believe that we can do good around the world.

We're going to stumble. It's not going to be perfect. There is absolutely going to be failure, but I would think less of any of us if we decided not to engage as a result. I'm not sure challenge means saying no.

The Chair: Colleagues, Senator Kenny has a follow-up question. I would ask the witnesses to be shorter in their responses and the preambles to be brief because time is marching on here.

Senator Kenny: I like what both of you are saying, but our job here is to try and translate what military experts say into a political reality that we think can be sold in Canada. For example, Mike, when you talked about having a briefing in camera with a group of parliamentarians, they can't talk about it after that. They can take the briefing, and that's fine, but it ceases to be a dialogue with Canadians. It's persuading Canadians that you may have to have a group of people overseas for 30 years, and that's just about an impossible political commitment to make.

I don't think any government is going to be in a position to describe honestly to the population what really is required to make the difference. Meetings like this help. We're televising what

Il y a deux réactions : on se sent un peu comme des partisans des Maple Leafs. Soit on abandonne tout espoir et on adopte un point de vue fataliste selon lequel on n'y arrivera jamais, un point c'est tout, soit on se dit que la situation nous permet de comprendre un peu mieux l'ampleur du défi qui nous attend et nous pousse à être un peu plus réalistes.

Je ne suis pas du genre fataliste. En réalité, nous pourrions bien ramasser toutes nos billes et retourner à la maison, mais ça ne changera rien. On ne rendra pas le monde meilleur. La situation mondiale empirera si des pays comme le Canada refusent de passer à l'action. Malgré le fait que l'histoire nous apprend que nous ne sommes pas bien intervenus, je ne suis tout simplement pas convaincu qu'il faut abandonner.

Je dirai donc qu'il y a trois choses très précises qui ressortent. Espérons que, à un moment donné, nous allons tirer certaines de ces leçons — et je ne suis pas en désaccord avec votre résumé —, mais je crois que tout cela doit définir la façon dont nous aborderons ces situations à l'avenir. Si nous nous améliorons de 10 p. 100 cette année, et si nous nous améliorons chaque année, alors nous allons dans la bonne direction.

La différence entre la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, dans un monde anachronique, et là où nous nous situerions dans 20 ans si nous ne faisons rien... Je sais qu'on peut difficilement prouver un faux positif, mais il n'en reste pas moins que, si nous ne faisons rien, la situation mondiale empirera. Nous pouvons peut-être créer des conditions équitables. Nous pouvons peut-être changer la donne. Selon moi, le Canada prospère parce que le monde est un endroit où nos citoyens peuvent aller. Je crois que nous pouvons améliorer les choses un peu partout dans le monde.

Nous allons trébucher. Tout ne sera pas parfait. Il ne fait aucun doute qu'il y aura des échecs, mais nous baisserions dans mon estime si cela nous mène à l'inaction. Je ne crois pas qu'il faille ne rien faire tout simplement parce que ce sera difficile.

Le président : Chers collègues, le sénateur Kenny a une question complémentaire. Je demande aux témoins de fournir des réponses plus brèves et aux membres, de s'en tenir à de brèves interventions parce que l'heure avance.

Le sénateur Kenny : J'aime ce que vous nous dites tous les deux, mais notre travail, ici, c'est d'essayer de traduire ce que les experts militaires disent en une réalité politique qui, selon nous, est acceptable pour les Canadiens. Par exemple, Mike, lorsque vous avez parlé de l'organisation de séances d'information à huis clos avec un groupe de parlementaires, les participants ne peuvent pas en parler après coup. Ils peuvent participer à la séance d'information — et c'est parfait —, mais ce n'est plus un dialogue avec les Canadiens. Le problème, c'est qu'il faut convaincre les Canadiens de la nécessité d'envoyer des personnes à l'étranger pour peut-être 30 ans, et c'est un engagement politique à peu près impossible à prendre.

Selon moi, aucun gouvernement ne sera en mesure de décrire honnêtement à la population ce qu'il faut vraiment faire pour changer les choses. Des réunions comme celles-ci aident sans

challenges are there, but in reality, I certainly don't expect this government or any government in the near future to be able to really make the sort of commitment that you've described to be successful.

The Chair: Senator Kenny, your question?

Senator Kenny: I'm asking questions in the form of statements.

Lt.-Gen. Day: I have a very short response to that. Make a five-year commitment and say publicly that we'll review in a longer-term perspective whether we're making progress, et cetera. Be very public about it.

For the in camera issue, have a public, transparent debate in Parliament. Have operational updates in camera where parties can have their say in exposure.

I don't think these are either-ors. It merely informs how you get after the problem, not whether you get after the problem.

[*Translation*]

Senator Dagenais: My question goes to Mr. Day. I would like to take advantage of your long experience in the field to discuss three questions with you.

First of all, even in peace operations, we can expect some hostilities. What conditions need to be established in order to allow our troops to react to those hostilities? It is also possible that the soldiers will be wounded. Have evacuation rules been set up? How do we go about finding out whether all those rules have been clearly established before troops are sent to Africa?

I will have a supplementary question later, if I may, Mr. Chair.

Lt.-Gen. Day: Thank you, senator. I am going to answer your question in English, because in French, I may miss some shades of meaning, and I apologize for that.

[*English*]

Question number one, the authority piece is tremendously important. It has to start with a policy that not only informs the mandate but also identifies at the front end friendly forces. The identification of friendly forces allows for a legal construct to allow the men and women on the ground to act not only in individual self-defence but collective self-defence and therefore inhibit those adversaries, antagonists and lawful and unlawful combatants from acting.

Many of the problems we have had previously on a range of missions has been a lack of clarity of what we're allowed to do on the ground based on not identifying the legal status of the people in the surrounding area. There are no front lines. There's no good

doute. Nous télévisons nos débats sur les défis rencontrés, mais, en réalité, je ne m'attends pas à ce que le gouvernement actuel — ni tout autre gouvernement dans un avenir rapproché — puisse prendre le genre d'engagement que vous avez décrit comme étant nécessaire à la réussite.

Le président : Sénateur Kenny, quelle est votre question?

Le sénateur Kenny : Je pose mes questions sous forme de déclaration.

Lgén Day : Je peux répondre très brièvement. Prenez un engagement de cinq ans et dites publiquement que vous allez examiner les progrès réalisés dans une visée à plus long terme et ainsi de suite. Mais dites-le très publiquement.

Pour ce qui est de la question des séances à huis clos, vous pouvez générer un débat public et transparent au Parlement et organiser des mises à jour opérationnelles à huis clos dans le cadre desquels les partis ont leur mot à dire sur le niveau d'exposition.

Je ne crois pas que l'un empêche l'autre. Il faut définir comment on régler le problème; pas s'il faut tenter de le régler.

[*Français*]

Le sénateur Dagenais : Ma question s'adresse à M. Day. J'aimerais profiter de votre longue expérience sur le terrain pour traiter avec vous de trois questions.

Tout d'abord, même en mission de paix, on peut s'attendre à des hostilités. Quelles conditions devraient être établies pour permettre à nos troupes de réagir à ces hostilités? Il se peut aussi que des militaires soient blessés. Des règles d'évacuation ont-elles été prévues? Comment fait-on pour savoir si toutes ces règles ont été clairement établies avant que des troupes soient envoyées en Afrique?

J'aurai une sous-question par la suite, si vous me le permettez, monsieur le président.

Lgén Day : Je vous remercie, sénateur. Je vais répondre à votre question en anglais, parce que je risque de manquer de nuances en français, et je m'en excuse.

[*Traduction*]

Pour ce qui est de la première question, l'enjeu du pouvoir est extrêmement important. Au départ, il faut établir une politique qui non seulement décrit le mandat, mais cerne aussi d'entrée de jeu qui sont les forces alliées. La détermination des forces alliées définit le cadre juridique qui permettra à tous les hommes et toutes les femmes sur le terrain de prendre non seulement des mesures d'autodéfense individuelles, mais des mesures d'autodéfense collectives, empêchant ainsi les adversaires, les rivaux et les combattants légaux et illégaux d'agir.

Une bonne partie des problèmes que nous avons rencontrés précédemment dans plusieurs missions étaient liés au fait que nos pouvoirs sur le terrain n'étaient pas bien définis parce que nous n'avions pas déterminé le statut juridique des populations des

space or bad space. It's identifying which group they belong to. So policy statements backed up by a legal designation of what individuals belong to which group is essential. That's number one.

In terms of the evacuation piece, I actually haven't been in all of these places. I would say to you that Canada by itself relies on, like almost every nation in the world — with the exception of the United States, so we're not different in this regard — we rely on a coalition, as Charlie has said, of built-together capabilities. We contribute to that medical system in a very meaningful way. Our medical corps is brilliant. We now have a series of enhanced mobile surgical team capabilities, but by itself, Canada would require us to feed into a coalition.

So as part of the set-up and agreement to join a coalition, we would have to pay in kind, but we would provide a portion of that evacuation chain, and all nations would be participating in that.

For us to think that we should have a purely national chain is not only grossly inefficient but also distracting in theatre, and it's unachievable, unless you want to provide many billions of dollars to build that up. It's not needed. What is needed is the building of the coalition.

The last question was with regard to troops?

[Translation]

Can you repeat the last part of your question, please?

Senator Dagenais: It was about making plans to evacuate troops. However, you have given me a partial answer.

If there had to be a reaction to hostilities now, who would make that decision? Would it be the Government of Canada or the UN?

Lt.-Gen. Day: There are always two levels at the same time. The Government of Canada and the operational commanders in each area have to make a decision.

[English]

So we always have national cards to play about the decision to be involved or not. Regardless of what operation any country is involved in, the national card, which every senior national Canadian commander in a theatre knows, he has the responsibility to actually ensure that the activities that our country's military is involved in adheres to his national direction. That trumps any operational direction.

zones environnantes : il n'y a pas de ligne de front; il n'y a pas de bons ou de mauvais endroits. Ce qu'il faut, c'est déterminer à quel groupe les gens appartiennent. Par conséquent, il est essentiel de compter sur des énoncés politiques qui s'appuient sur la détermination juridique de l'appartenance des personnes aux différents groupes. C'est la première chose à faire.

Pour ce qui est de la question du repli, je ne suis pas allé dans tous ces endroits. Tout ce que je peux vous dire, c'est que, en tant que tel, le Canada s'appuie, comme presque tous les États du monde — à l'exception des États-Unis, alors nous ne sommes pas différents à cet égard — sur une coalition, comme Charlie l'a dit, une coalition dans le cadre de laquelle les alliés réunissent leurs capacités. Nous contribuons à ce système médical de façon très importante. Notre corps médical est brillant. Nous possédons maintenant une série d'équipes mobiles d'intervention chirurgicale améliorée, mais, en tant que tel, le Canada aurait besoin de les intégrer dans une coalition.

Par conséquent, dans le cadre des préparatifs et d'un accord pour nous joindre à une coalition, nous devrions fournir certaines des contributions en nature, mais nous fournirions une portion de cette chaîne de repli, comme tous les autres États aussi.

Il serait tout à fait inefficace — et ce serait même une distraction dans le cadre de l'opération — de croire que nous pouvons mettre en place une chaîne uniquement nationale. C'est impossible, sauf si vous voulez dépenser des milliards de dollars pour la mettre sur pied. Ce n'est pas nécessaire. Ce dont on a besoin, c'est de créer une coalition.

La dernière question concernait les troupes?

[Français]

Pouvez-vous répéter la dernière partie de votre question, s'il vous plaît?

Le sénateur Dagenais : Il s'agissait de prévoir l'évacuation des troupes. Vous m'avez tout de même répondu en partie.

Maintenant, s'il fallait réagir à des hostilités, qui en prendrait la décision? Est-ce que ce serait le gouvernement du Canada ou l'ONU?

Lgén Day : Il y a toujours deux niveaux en même temps. Le gouvernement du Canada et les commandants opérationnels de chaque endroit devront prendre une décision.

[Traduction]

Bien sûr, nous pouvons toujours jouer la carte nationale quant aux processus décisionnels auxquels il faut participer ou non. Peu importe l'opération et le pays, cette carte nationale — comme chaque commandant national canadien dans un théâtre d'opérations le sait... Au bout du compte, les commandants ont la responsabilité de s'assurer que les activités auxquelles les militaires de notre pays participent respectent les directives nationales qu'ils ont reçues. Cette exigence l'emporte sur toute directive opérationnelle.

In theatre, an operational commander will decide what needs to be done. A national commander won't and cannot go further than that operational direction, but he or she can go significantly less far. It's a dual turnkey system here about where the decision lies. It lies with the operational commander in theatre and with the national authority, starting with the senior national commander. Depending on the level of decision, it stops with that individual, it comes back to National Defence headquarters, and it goes to a political system.

You should think about it as three circles. A national commander on the ground has this size of a sandbox to make his decisions. The chief or his designated senior general would have a slightly bigger one, and obviously our political authorities have the largest one. It just depends on what level of authority you want to give.

At any stage, either the political chain or the national command chain can insert themselves at any time and in any part of that decision.

Senator Beyak: Thank you, generals, for your exceptional defence of Canada and for your stellar careers. The honour of your presence here is ours for sure.

In the constituencies, the government's defence policy review has elicited a lot of comments. They've been on the positive and the negative. I'm amazed at how much Canadians know about our past peacekeeping missions and how proud they are of that, but they do share Senator Kenny's concerns about our role and how we are able to set the rules on the ground.

I wonder if you could comment on how much authority we give up as part of a UN mission and if our sons and daughters are protected. The comment I heard most was collateral damage, and of course we heard about the men, women and children on the ground in these nations, but we also care about our own sons and daughters who are being deployed there. How do we make sure that the rules are ours?

Lt.-Gen. Bouchard: The first part ties into Senator Dagenais's question about level of authority. I look at it from the point of view of I was a theatre commander, so I was responsible for everything going on inside that. I appreciate national limitations that may be imposed — and I understand that everyone has them. We call them caveats. As long as you clearly identify those, I can work around that. But there is a time when you need to let the military do their job. The aim is not constant involvement in it as much as giving clear directions and then letting those people you have empowered actually do that.

Dans un théâtre d'opérations, un commandant opérationnel déterminera ce qu'il faut faire. Un commandant national n'ira pas et ne peut pas aller plus loin que le prévoient les directives opérationnelles, mais il peut décider d'en faire beaucoup moins. C'est un système dans lequel il y a deux pôles de décisions : le commandant opérationnel du théâtre d'opérations et le détenteur de l'autorité nationale, et en premier lieu le commandant national principal. Selon le niveau de décision, c'est à cette personne de trancher. La décision est ensuite transmise au quartier général de la Défense nationale, puis à un système politique.

Il faut le concevoir comme trois cercles concentriques. Un commandant national sur le terrain peut prendre des décisions dans un carré de sable de cette grandeur. Le chef ou le général principal désigné en aura un plus large et, évidemment, nos responsables politiques en ont un encore plus grand. Tout dépend du niveau d'autorité que vous voulez accorder aux intervenants.

La chaîne politique ou la chaîne de commandement national peut s'immiscer à tout moment et dans tout aspect de la décision à prendre.

La sénatrice Beyak : Merci, messieurs les généraux, de votre défense exceptionnelle du Canada et de vos impressionnantes carrières. Soyez assurés que votre présence nous honore.

Dans les circonscriptions, l'Examen de la politique de défense du gouvernement a suscité beaucoup de commentaires. Il y en a eu des positifs et des négatifs. Je suis stupéfaite du niveau de connaissance qu'ont les Canadiens de nos anciennes missions de maintien de la paix et de la mesure dans laquelle ils en sont fiers, mais ils partagent les préoccupations du sénateur Kenny au sujet de notre rôle et de la mesure dans laquelle nous pouvons définir les règles sur le terrain.

Pouvez-vous nous parler des pouvoirs auxquels nous avons dû renoncer dans le cadre d'une mission des Nations Unies et nous dire si nos fils et nos filles sont protégés? J'ai surtout entendu parler des dommages collatéraux et, bien sûr, nous avons entendu parler des hommes, des femmes et des enfants sur le terrain dans ces États, mais nous nous intéressons aussi à nos fils et nos filles qui sont déployés là-bas. De quelle façon nous assurons-nous de définir nos règles?

Lgén Bouchard : La première partie de la réponse est liée à la question du sénateur Dagenais au sujet du niveau d'autorité. Mon point de vue est le suivant : j'étais commandant d'un théâtre d'opérations, alors j'étais responsable de tout ce qui se passait dans ce théâtre. Je comprends les limites nationales qui peuvent être imposées, et je crois savoir que tous les intervenants en ont. C'est ce qu'on appelle des réserves. Tant et aussi longtemps que ces réserves sont clairement définies, je peux me débrouiller. Cependant, à un moment donné, il faut laisser les militaires faire leur travail. L'objectif est non pas d'intervenir constamment, mais plutôt de fournir des directives claires, puis de laisser les gens à qui vous avez donné les pouvoirs faire le travail.

I don't see it as giving up authority or anything. It is part of that agreement that comes in and says Canada will provide these forces with the following limitation or caveats or others. It's fair and it's understood. Everybody has them to varying levels, and each mission will bring its own.

So we can operate inside of that. But once we do that, then I would strongly recommend that we do that at the beginning, on day one, and try to stay the course as much as possible. Because that commander in the field that's responsible for all of these countries and balancing all the requirements does that every day and that's part of the job, but there has to be some level of consistency so that we understand.

I think it's not giving your authority away. It's delegating it to someone you trust that can do it and is responsive, responsible and accountable to those governments. I don't think you're giving away your authority. You're delegating it to an appropriate authority.

One last point with collateral damage, and no matter how you work it, it is the most difficult part. We have clearly stated rules that say zero collateral damage, but there are belligerents who will surround themselves with young children.

Let me give you an example because it gives me chills every time I think about it. Imagine an artillery piece shelling a hospital in Misrata. There are 2,000 people, doctors and patients and nurses, and it is one artillery gun surrounded by 12 children, and the belligerents know that. That's the kind of decision that a field commander has to make. That's a decision I had to make, and that has to be left in the hands of someone who is accountable. That's the kind of trust you will give that person. Canada can play a leadership role in that. We don't have to relegate ourselves to being support only.

Lt.-Gen. Day: I'm happy with Charlie's answer.

The Chair: Colleagues, will it be okay if we run over a bit?

Senator Day: The majority of my questions have already been answered very well, and it's that question of the continuum.

I wonder, Lieutenant-General Bouchard, if we can understand the relationship between NATO and the UN in relation to Libya, for example. How did you and your soldiers get involved there? Was it a NATO operation, and what was the relationship with the United Nations?

Lt.-Gen. Bouchard: In this case, it was a UN-sanctioned, NATO-led mission. The Security Council put two resolutions forward, 1970 and 1973, and they gave the authority to stop the belligerents from threatening the population, and it gave the

Je ne vois pas ça comme renoncer à son pouvoir ou quoi que ce soit. C'est un aspect de l'accord en vertu duquel on dit que le Canada fournira telle ou telle force en fonction de telle ou telle limite, restriction ou autre condition. C'est juste, et c'est compris. Chaque intervenant en a à différents niveaux, et chaque mission a les siennes.

Nous pouvons travailler en fonction de ces contraintes. Cependant, une fois que nous le faisons, alors je recommanderais fortement que nous le fassions au début, le jour un, et qu'on essaie de garder le cap le plus possible. Parce que le commandant sur le terrain qui est responsable de tous ces pays et qui doit jongler avec toutes ces exigences, ce qu'il fait chaque jour et ce qui fait partie de son travail... Mais il doit y avoir un certain niveau d'uniformité afin que nous puissions comprendre.

Je ne crois pas que vous renonciez à vos pouvoirs. Vous les déléguez à quelqu'un en qui vous avez confiance et que vous croyez capable de faire le travail et qui sera réceptif, responsable et comptable aux gouvernements. Je ne crois pas que vous renonciez à votre pouvoir. Vous le déléguez à une autorité appropriée.

J'aimerais dire une dernière chose au sujet des dommages collatéraux, et peu importe la façon dont on envisage la question, c'est l'aspect le plus difficile. Nous avons établi des règles claires selon lesquelles il ne doit y avoir aucun dommage collatéral, mais certains belligérants s'entourent de jeunes enfants.

Permettez-moi de vous donner un exemple qui me donne des frissons dans le dos chaque fois que j'y pense. Imaginez une pièce d'artillerie qui tire sur un hôpital à Misrata. Il y a 2 000 personnes dans l'hôpital — des médecins, des patients et du personnel infirmier —, et on parle d'une seule pièce d'artillerie entourée de 12 enfants, et les belligérants le savent. C'est le genre de décision qu'un commandant de campagne doit prendre. C'est une décision que j'ai dû prendre, et elle doit revenir à une personne qui aura des comptes à rendre. C'est le genre de confiance que vous devez accorder à cette personne. Le Canada peut jouer un rôle de leader dans ce dossier. Nous n'avons pas à nous limiter à fournir du soutien.

Lgén Day : La réponse de Charlie me va.

Le président : Chers collègues, est-ce que cela vous convient si nous devons rester un peu plus longtemps?

Le sénateur Day : On a très bien répondu à la majeure partie de mes questions, et c'est la question du continuum.

Lieutenant-général Bouchard, pouvez-vous nous expliquer le lien entre l'OTAN et les Nations Unies, en Libye, par exemple. De quelle façon vous et vos soldats êtes-vous intervenus là-bas? S'agissait-il d'une opération de l'OTAN? Et quelle était la relation avec les Nations Unies?

Lgén Bouchard : Dans ce cas, il s'agissait d'une mission dirigée par l'OTAN et approuvée par les Nations Unies. Le Conseil de sécurité a présenté deux résolutions — 1970 et 1973 — et a donné le pouvoir d'empêcher les belligérants de menacer la population et

direction to establish a no-fly zone and maritime-exclusion zone. That was the aim of the UN and the directions I received from the UN, to protect the population.

This was then given to the military arm of it because the solution had to be a military one, to stop the regime from doing it, and NATO took it on. It could have been NATO; it could have been a coalition of the willing. Actually, it started with a coalition of the willing under Odyssey Dawn with the U.S., the French, the Canadian and the British, and then that was transferred. That was done this way because of speed, to get NATO rolling. We had one month to get the rest of the NATO team, so we got that and transferred it over to NATO 30 days after the beginning of the first mission.

Then NATO gave me the direction through the military commander, and these directions were given to me. I defined my mission. I had my clear role of engagement, and I went on and did my job.

My task was to do my job and go back to the North Atlantic Council and give them updates on my activities and answer any questions they may have. We did a lot of that. It's a dialogue ongoing every day.

When it came to operational decisions, this was not done by the North Atlantic Council. These were done by me. My commander was aware of it, and never was I told to do or not to do something. These were the decisions of a theatre commander.

So I'm responsible and accountable, but also I have a responsibility to inform the North Atlantic Council, and of course the North Atlantic Council informed the UN of what was going on. It was a balance of all these activities.

Senator Day: Lieutenant-General Day, you've indicated the importance of acting quickly when something is seen to be brewing and that there will be a lot of lives saved if you can act quickly. Is it reasonable to meet that military urgency and to work out, after the military activity, the government as a whole, the after-effect planning that you've talked about very convincingly here? How is that worked out and who works it out? Is it NATO's responsibility? Is it the United Nations' responsibility?

Lt.-Gen. Day: I think you can do and think about this in two different ways. In terms of the response and the urgency element that you talk about, every Western social democracy that we work with, as friends, allies, et cetera, all have what are referred to as high-readiness forces. All of them maintain a high level of training, and they're equipped slightly differently. So they're essentially ready to go out the door on a very short timeline. We keep a ready duty ship here in Canada.

la directive de créer une zone d'exclusion aérienne et une autre d'exclusion maritime. C'était l'objectif des Nations Unies et les directives que j'ai reçues : protéger la population.

Cette responsabilité revenait à la branche militaire, parce que la solution devait être militaire : arrêter le régime. L'OTAN s'en est occupé. Dans ce cas-ci, c'était l'OTAN, mais il aurait pu s'agir d'une coalition de pays volontaires. En fait, tout a commencé par une coalition de pays volontaires avec l'opération Aube de l'Odyssée, qui réunissait les États-Unis, la France, le Canada et le Royaume-Uni, puis il y a eu un transfert. On a procédé ainsi pour une raison de rapidité, pour permettre à l'OTAN de mettre les choses en branle. Nous avions un mois pour assurer la participation du reste de l'équipe de l'OTAN, et c'est ce qu'on a fait, et la direction de l'opération a été transférée à l'OTAN 30 jours après le début de la première mission.

Ensuite, l'OTAN m'a donné des directives par l'intermédiaire du commandant militaire. Ces directives m'ont été données. J'ai défini ma mission. Mon rôle en matière d'engagement était clair, et j'ai fait mon travail.

Je devais faire mon travail, puis me présenter devant le Conseil de l'Atlantique Nord pour faire le point sur mes activités et répondre aux questions des membres. Il y a eu beaucoup d'échanges. C'est un dialogue continu chaque jour.

Lorsqu'il fallait prendre des décisions opérationnelles, elles ne revenaient pas au Conseil de l'Atlantique Nord. C'est moi qui les prenais. Mon commandant le savait, et on ne m'a jamais dit de faire ou de ne pas faire telle ou telle chose. Ces décisions revenaient au commandant du théâtre d'opérations.

J'étais donc responsable et je devais rendre des comptes, mais j'avais aussi la responsabilité d'informer le Conseil de l'Atlantique Nord et, bien sûr, ce dernier a informé les Nations Unies de ce qui se passait. Il fallait simplement trouver le juste équilibre entre toutes ces activités.

Le sénateur Day : Lieutenant-général Day, vous avez mentionné l'importance d'agir rapidement lorsqu'on constate qu'il se brasse quelque chose et que beaucoup de vies peuvent être sauvées grâce à une intervention rapide. Est-il raisonnable d'intervenir pour régler cette urgence militaire et d'ensuite définir — après l'intervention militaire et au moyen d'une approche pangouvernementale — la planification après coup dont vous avez parlé de façon très convaincante ici? De quelle façon détermine-t-on ces choses et à qui revient cette tâche? Est-ce la responsabilité de l'OTAN? Des Nations Unies?

Lgén Day : Je crois qu'on peut le faire et voir les choses de deux façons différentes : pour ce qui est de l'intervention et du caractère urgent de la situation dont vous avez parlé, toutes les social-démocraties avec lesquelles nous travaillons — nos amis, nos alliés et ainsi de suite — possèdent ce que nous appelons des forces à haut niveau de préparation. Ces forces bénéficient d'un haut niveau de formation et possèdent un équipement légèrement différent. Par conséquent, elles sont essentiellement prêtes à passer à l'action très rapidement. Nous conservons un bâtiment de garde ici, au Canada.

General Bouchard will be able to tell you about the number of jets that we have on standby at any given time. My son is in the high-readiness infantry battalion in Edmonton. We are no different than any other country. It is a matter of political will about the ability to respond. Military forces, certainly within NATO, all have an element of that.

There is, of course, a double-edged sword in that you're going into an environment that you are not specifically prepared for; but that's really a balancing of risk, isn't it? What risk are you willing to take on, in order to stop a greater calamity? The analogy that Charlie alluded to about collateral damage, are you trying to save 2,000 or 12? We have to think about that.

In those instances, should there be a political decision that something needs to be done, I remain totally convinced that there are military capacities and capabilities around NATO, including in Canada, that are in a position to respond.

Now, that doesn't allow for, quite frankly, that more thoughtful approach, et cetera. Those are two different responses. One is a deliberate engagement, built up over a coalition to look at an environment that you know is at risk, failed or failing. The other one is an emergency-type response.

You can pivot from one to the other, because as you're responding you would initiate that whole-of-government response that I've talked about, the economic, diplomatic, international. But also, quite frankly, most militaries and most governments do significant contingency planning. So behind the scenes there are a series of plans that would look at those types of things that could be triggered.

I don't think they're robust enough at the intergovernmental level. I think they're tremendously robust at the military level. And maybe one of the initiatives that this committee should consider is whether Canada should have a whole-of-government-type response on the shelf that is generic enough that it isn't irrelevant to look at a particular area but useful enough to garner all of the levers of national power for those types of things.

The Chair: If you could be brief.

Senator Day: Given your experience, primarily through NATO and the interplay with the United Nations, do you have a view as to whether the functionality or otherwise of the United Nations, and the manner that it functions now, is adequate to deal with the situations that have arisen and will arise in the future, where

Le général Bouchard pourra vous dire combien d'avions à réaction sont en disponibilité à un moment donné. Mon fils fait partie d'un bataillon d'infanterie à haut niveau de préparation à Edmonton. Nous ne sommes pas différents des autres pays. C'est une question de volonté politique et de capacité d'intervention. Les forces militaires — assurément celles des États membres de l'OTAN — possèdent toutes une telle capacité.

C'est toujours, bien sûr, un couteau à double tranchant, puisque vous intervenez dans un environnement pour lequel vous n'êtes pas directement préparé, mais c'est une question de risque qu'il convient d'équilibrer, n'est-ce pas? Quels risques sommes-nous prêts à prendre afin de prévenir une catastrophe? Je peux reprendre ici l'analogie utilisée par Charlie au sujet des dommages collatéraux : essaie-t-on de sauver 2 000 personnes ou protège-t-on 12 personnes? Il faut y réfléchir.

Dans de telles situations, si les responsables politiques décident qu'il faut faire quelque chose, je reste totalement convaincu qu'il y a des capacités militaires et des capacités au sein de l'OTAN, y compris au sein du Canada, et qu'il est possible d'intervenir.

Franchement, une telle intervention ne permet pas le recours à une approche plus réfléchie et ce genre de choses. Ce sont deux interventions différentes. Une est un engagement réfléchi, qui s'appuie sur une coalition, d'examiner un environnement qu'on sait à risque, en déroute ou défaillant. L'autre est un type d'intervention d'urgence.

On peut passer d'une à l'autre, parce que, tandis qu'on intervient, on peut entreprendre une intervention pangouvernementale du genre de celle dont j'ai parlé et intégrer les aspects économiques, diplomatiques et internationaux. Mais aussi, franchement, la plupart des organisations militaires et la plupart des gouvernements s'adonnent à beaucoup de planification d'urgence. Par conséquent, en arrière-plan, il y a toute une série de plans associés à ces types de choses qui peuvent être mis en branle.

Je ne crois pas que ces plans soient assez solides au niveau intergouvernemental, mais je crois qu'ils le sont vraiment au niveau militaire. Et, en fait, peut-être qu'une des initiatives que le Comité pourrait envisager consisterait à déterminer si le Canada devrait mettre au point une intervention pangouvernementale suffisamment générique pour ne pas être inutile dans une région précise, tout en étant suffisamment générale pour mobiliser tous les tenants des pouvoirs nationaux en cause dans ces types d'intervention.

Le président : Pouvez-vous être bref?

Le sénateur Day : À la lumière de votre expérience, principalement au sein de l'OTAN et concernant les interactions avec les Nations Unies, avez-vous une opinion quant à savoir si le fonctionnement ou je ne sais quoi d'autre des Nations Unies — la façon dont l'organisation fonctionne actuellement — est adéquat

a political decision — to give up control of their armed forces for this group? Can we expect the United Nations to be reliable enough to deal with that kind of situation?

Lt.-Gen. Day: The first thing I would say is that we would never give up control of the Armed Forces — at no stage — and I think this gets to the previous comment about authority. At no stage does any Canadian military element ever give up authority from national authorities. We maintain that here in Ottawa, militarily and politically. So there's no trade-off: Here are our forces to the UN; we don't have any say. We maintain a say, as a nation, every second of every minute of every hour of every deployment. That doesn't address the wider concern: Is the UN structured, does it have the process, and does it have the will to create the conditions for success?

I think that as NATO and coalitions of the willing have evolved over the last 5, 10, 15, 20 years, essentially dating back from Iraq, Bosnia, et cetera, the UN has not been fully tested, in these types of operations, on whether or not it has evolved in sync with some of the coalitions that General Bouchard and I have worked within. I think that's an unanswered question. History would suggest that they've got a long way to go, but I come back to the point that if we don't start, we don't make the progress. I admit I am pessimistic about the UN's capability to get the job done. However, I don't see an alternative international structure that could be created that would garner global support. So our job should not be to say, "I don't believe; look, the UN can't do it." It should be, "Where are we failing? What can Canada do to try to improve those processes?" Otherwise, stay at home.

[Translation]

Senator Carignan: I understand that it may be difficult to determine the places where there may be some success in terms of the UN. You also said that our commitment should be made in places where there is a benefit for Canada.

In your opinion, what kind of benefit would Canada get by leading peace operations? In the options you are talking about, could a political benefit be a reason? For example, the government focuses its peace operations in Africa in order to improve its sphere of influence as part of its campaign to obtain a seat on the Security Council. Is that the kind of benefit that we should be considering?

Lt.-Gen. Day: I will answer in English, if I may.

pour gérer les situations qui se sont présentées et qui se présenteront à l'avenir, des situations où une décision politique... S'il faut abandonner le contrôle de nos forces armées à cette organisation... Les Nations Unies sont-elles suffisamment fiables pour gérer ce genre de situation?

Lgén Day : La première chose que je dirais, c'est que nous n'abandonnons jamais le contrôle de nos forces armées — jamais —, et je crois qu'on en revient au commentaire précédent sur le pouvoir. L'armée canadienne n'abandonne à aucun moment le pouvoir relevant des autorités nationales. Nous conservons nos pouvoirs ici, à Ottawa, tant sur le plan militaire que sur le plan politique. Il n'y a pas de compromis en vertu duquel nous devons fournir nos forces aux Nations Unies sans avoir notre mot à dire. En tant qu'État, nous continuons d'avoir notre mot à dire à tout moment durant les déploiements. Mais cela ne dissipe pas la préoccupation plus générale : les Nations Unies possèdent-elles la structure, le processus et la volonté de créer des conditions gagnantes?

Je crois que, depuis l'évolution de l'OTAN et des coalitions des pays volontaires au cours des 5, 10, 15 et 20 dernières années — essentiellement depuis l'Irak, la Bosnie, et ainsi de suite —, les Nations Unies n'ont pas vraiment été mises totalement à l'essai dans ces types d'opération de façon à savoir si elles ont évolué en harmonie avec certaines des coalitions au sein desquelles le général Bouchard et moi avons travaillé. Je crois que c'est une question sans réponse. Le passé donne à penser que cette organisation a encore un grand bout de chemin à faire, mais j'en viens toujours au fait que, si nous ne commençons pas quelque part, nous ne ferons pas de progrès. J'admets que je suis pessimiste en ce qui concerne la capacité des Nations Unies de faire le travail. Cependant, je ne vois pas d'autre structure internationale qu'on pourrait créer et qui bénéficierait d'un soutien mondial. Par conséquent, nous ne devons pas dire : « Je n'y crois pas, regardez, les Nations Unies sont incapables de le faire ». On devrait plutôt dire : « Où échoue-t-on? Qu'est-ce que le Canada peut faire pour essayer d'améliorer ces processus? » Sinon, aussi bien rester chez nous.

[Français]

Le sénateur Carignan : Je comprends qu'il puisse être difficile de déterminer les endroits où il pourrait y avoir du succès quant à l'ONU. Vous avez dit également que l'engagement devrait se situer aux endroits où il y aurait un gain pour le Canada.

Selon vous, quel genre de gain ferait le Canada en menant des missions de paix? Parmi les éléments dont vous parliez, est-ce qu'un gain politique pourrait être un motif? Par exemple, le gouvernement étend ses missions de paix en Afrique pour améliorer son réseau d'influence dans le cadre de sa campagne pour obtenir un siège au Conseil de sécurité. Est-ce de ce genre de gain dont on devrait tenir compte?

Lgén Day : Je vais répondre en anglais, si vous le permettez.

[English]

I think it's an excellent question. What are the objectives if they're truly targeted towards Canada? I would bucket them in four broad categories. One would be economic gains. One would be cultural. One would be security objectives, and the last would be political. The question is, are they the ultimate objective? Are they an interim step to get us to a better place? For the political objective — and I'm not an apologist for any political party or government ever — I would say I could make a reasonable argument that says that that is quite frankly grandstanding. I could make an equal argument that says that if we're truly interested in making a difference, we have to be in a leading role to change the UN, and the only way you get there is if you're on the Security Council. It depends where you want to fall out on that argument, but if you're going to play in that, you need to be a player. You need to exert influence. The way it goes in the UN is that if you're not contributing and if you're not playing, nobody listens to you. That's the harsh reality. So we can decide one or the other.

As I said, there are a number of different ways within those buckets to express objectives. Let me give you some concrete examples. I could talk about drug trade. I could talk about terrorism, extremist terrorism. Not, by the way, only Islamic extremist terrorism. An interesting report came out today that homegrown terrorism in the United States is actually a greater threat to them than Islamic terrorism is. I would not want anybody to infer from my words that I'm targeting. I'm not.

But it depends what's important to us. I look at the most recent issues about fentanyl on the West Coast. We're facing a scourge. We understand the trafficking circles and the routes around the world. We understand them very, very well. You can go to any intelligence agency, and you can say where nations are at risk or there are failed states or there are great swathes of geographic land that are ungoverned, that's where criminality, that's where those extremist groups, that's where illegal drug trafficking, et cetera, all take place. Contributing to the minimizing of that threat actually is not a bad national objective. Culturally, we're a country of immigrants. You don't have to go very far back before each one of us, our families, came to this country. My grandparents are four different nationalities. We have interest in where those immigrants come from. We reflect their values. I don't think it is wrong to say we have a national objective to demonstrate fairness and equitable treatment of every human being, regardless of where they come from, what they look like. That's not a bad national objective. So I wouldn't make an argument for any one of those specifically, but I would want it to be articulated by the government. Then, I would want it to be mapped out — how the mission is created, how it's set up — answering some of the questions that we had previously, where we would contribute to achieve that objective. I think that's reasonable.

[Traduction]

Je crois que c'est une excellente question. Quels sont les objectifs canadiens dans le cadre de ces missions? Je les classerais selon quatre catégories générales : les gains économiques, les gains culturels, ceux liés aux objectifs de sécurité et les gains politiques. La question qu'il faut se poser, c'est si ces gains sont l'objectif ultime? S'agit-il de mesures provisoires visant à améliorer notre situation? Pour ce qui est de l'objectif politique — et je ne me range derrière aucun parti politique ni aucun gouvernement —, je dirais que je peux présenter un argument selon lequel, c'est franchement démagogique. Je pourrais dire d'un autre côté que, si nous voulons vraiment changer les choses, nous devons jouer un rôle central pour modifier les Nations Unies, et la seule façon d'y arriver, c'est d'être membre du Conseil de sécurité. Tout dépend de la position que vous voulez adopter, mais si vous voulez jouer un rôle, il faut se joindre à la partie. Il faut exercer une influence. Au sein des Nations Unies, si vous ne contribuez pas et si vous n'êtes pas sur le terrain de jeu, personne ne vous écoute. C'est la dure réalité. Alors on peut choisir d'aller d'un côté comme de l'autre.

Comme je l'ai dit, il y a différentes façons dans ces domaines d'exprimer des objectifs. Permettez-moi de vous donner quelques exemples concrets. Je pourrais vous parler du trafic de la drogue, du terrorisme, du terrorisme extrémiste — et, soit dit en passant, je ne parle pas seulement du terrorisme extrémiste islamique... Un rapport intéressant a été publié aujourd'hui selon lequel le terrorisme d'origine interne aux États-Unis est une plus grande menace là-bas que le terrorisme islamique. Je ne veux pas que quelqu'un déduise que je cible quoi que ce soit. Ce n'est pas le cas.

Tout dépend de ce qui est important pour nous. Prenons les plus récents problèmes liés au fentanyl sur la côte Ouest. C'est un fléau. Nous connaissons les cercles et les chemins de la drogue partout dans le monde. Nous les comprenons très, très bien. Vous pouvez aller dans les bureaux de n'importe quel organisme de renseignement et vous pouvez dire où se trouvent les États à risque et en déroute et où il y a de grandes régions non gouvernées; c'est dans ces endroits que se trouvent les criminels, les groupes extrémistes, les trafiquants de drogue et ainsi de suite. En fait, le désir de contribuer à réduire au minimum cette menace n'est pas un mauvais objectif national. Culturellement, nous sommes un pays d'immigrants. On n'a pas à remonter très loin avant de trouver un immigrant parmi nos ancêtres et dans nos familles. Mes grands-parents sont de quatre origines nationales différentes. Nous nous intéressons à l'endroit d'où ces immigrants viennent. Nous reflétons leurs valeurs. Je ne crois pas qu'il soit mal de dire que nous avons un objectif national, soit faire preuve d'équité et offrir un traitement équitable à tous les êtres humains, peu importe d'où ils viennent et ce à quoi ils ressemblent. Ce n'est pas un mauvais objectif national. Vous comprendrez donc que je ne formulerai pas un argument précis pour l'une de ces choses, mais j'aimerais que le tout soit défini par le gouvernement. Ensuite, je tiendrais à ce que tout soit défini — de quelle façon la mission est créée, de quelle façon elle est mise sur pied —, qu'on

Is there some political artifice in that? Maybe, but it's like poker. You can't win if you don't play. That would be my view.

[Translation]

Lt.-Gen. Bouchard: I understand the thrust of your question, but it is also a matter of defining the national interests we are seeking. There are political and economic interests but there are also interests that are a little more focused on protecting people, interests designed to create a more stable environment that will bring about change in the country. It is in our best interests to do that.

As has been said, if we want to change the world, either this way or by environmental regulations, we have to play a leading role. Our choice means that we have to ask ourselves these questions. Is the grand strategy to create a greener environment, a better world in which human rights will be protected? What are the steps we need in order to get there?

I do not see it as one or the other, but rather as one circle among all circles, such as human rights, national security, the environment that will make the world more stable, and Canada's needs that will push us to seek certain benefits.

In my opinion, that is part of the grand strategy, but we also have to have a public discussion on that grand strategy so that everything can be understood.

Senator Carignan: I understand the objective of increasing the number of peace operations, but Canada is already having difficulty meeting our NATO obligations. We have to increase the funding and the support for equipment. I am sure you will agree with me when I say that we have to increase our strength and our participation in NATO.

Are we not putting our commitment to NATO in jeopardy in order to take part in peace operations, the results of which will be difficult to measure, except in terms of making political gains in order to perhaps obtain a seat on the Security Council?

[English]

Lt.-Gen. Day: I don't think it's an either-or. I don't think we put one or the other in peril. The size of the Canadian Armed Forces allows us to do multiple things. I certainly don't speak for the chief. I am retired, so I would not want to talk about capacity, but my experience would lead me to believe that given the size of our force, its broad-range capabilities, we can do a range of different things concurrently. And we don't have to rob Peter to pay Paul, if in fact that's the question.

réponde à certaines des questions que nous avons posées précédemment, de façon à pouvoir contribuer à atteindre cet objectif. Je crois que c'est raisonnable.

Est-ce qu'il y a un certain artifice politique? Peut-être, c'est comme une partie de poker. On ne peut pas gagner si on ne joue pas. C'est ce que j'en pense.

[Français]

Lgén Bouchard : Je comprends la teneur de votre question, mais il s'agit aussi de définir les intérêts nationaux recherchés. Ce sont des intérêts politiques et économiques, mais ce sont aussi des intérêts un peu plus axés sur la protection de la personne, des intérêts qui visent à créer un environnement plus stable qui apportera autre chose au pays. Il est dans notre meilleur intérêt de le faire.

Comme on l'a dit, si on veut changer le monde, que ce soit par ce moyen ou à l'aide de règlements environnementaux, il faut jouer un rôle d'impulsion. Ce contrepois nous amène à nous poser ces questions. Est-ce que la grande stratégie est de créer un environnement plus vert, un meilleur monde dans lequel les droits de la personne seront protégés? Pour y arriver, quelles sont les étapes à suivre?

Je ne vois pas cela comme étant l'un ou l'autre, mais plutôt comme un cercle parmi tous les cercles, soit les droits de la personne, la sécurité du pays, l'environnement qui rendra le monde plus stable et les besoins du Canada qui le pousseront à chercher certains bénéfices.

À mon avis, cela fait partie de la grande stratégie, mais il faudrait aussi tenir une discussion publique sur cette grande stratégie afin qu'on puisse comprendre le tout.

Le sénateur Carignan : Je comprends l'objectif d'augmenter le nombre de missions de paix, mais le Canada a déjà de la difficulté à respecter ses obligations envers l'OTAN. Il faut augmenter le financement et les apports d'équipements. Je pense que vous serez d'accord avec moi pour dire qu'il faut augmenter notre force et notre participation au sein de l'OTAN.

Ne sommes-nous pas en train de mettre en péril notre engagement envers l'OTAN pour participer à des missions de paix dont les résultats seront difficilement mesurables, ne serait-ce que pour faire des gains politiques afin d'obtenir peut-être un siège au Conseil de sécurité?

[Traduction]

Lgén Day : Je ne crois pas qu'il faille choisir un ou l'autre. Je ne crois pas que nous mettons un ou l'autre en péril. La taille des Forces armées canadiennes nous permet de faire plusieurs choses à la fois. Évidemment, je ne parle pas pour le chef. Je suis à la retraite, alors je ne veux pas nécessairement parler de capacité, mais, d'après mon expérience, je crois que, vu la taille de notre force, et ses nombreuses capacités, nous pouvons faire toute une gamme de choses différentes parallèlement. Nous n'avons pas à prendre à Pierre pour donner à Paul, si c'est bel et bien la question.

My experience is it doesn't matter, quite frankly, if it's 50, 500 or 5,000 Canadian forces members; when we answer to a mission, we add value. You will take a young Canadian service member, regardless of the background, and on day one of their presence on that deployment they're already in that top 10 per cent of that unit or headquarters.

We do have political choices. Do we focus here? Do we give 1,000 people here or do we parse them out to 100 little groups in different agencies, NATO, the UN, et cetera? But my sense is it's not an either-or, and from a military perspective, there is a number below which, quite frankly, our influence diminishes. There's a number above which our influence doesn't increase.

If we give 1,000 people to a coalition in Afghanistan out of 100,000, and we double it to 2,000, that's great for Afghanistan; it's great for the coalition. Does Canada get twice the influence by giving twice the number of troops? The answer is absolutely no. There's a calculus that determines what is enough to get Canada the influence it needs, because it's always going to be value added to the operation and where you can contribute somewhere else to gain even more influence.

When I sent my special forces teams in, we could spend eight guys in this one area, or we could spend four in this area and four in this area, and we've doubled down our influence for the Government of Canada. I wouldn't say it's a binary either-or. The numbers are important, but it needs serious thought before you automatically half or double a number. It should be about Canada and Canada's influence.

[Translation]

Lt.-Gen. Bouchard: First, the fundamental question is knowing which capabilities Canada wants to have. Do we want a powerful navy, an air force with a strike capability or one that simply provides transport, a well-armed and multifaceted land force? Second, once that conversation has been held, we have to then decide what kind of structure we want. Do we want flexibility so that we can move quickly and easily? Sometimes it is more a matter of quality than quantity. It is incredible to see how a small group can exercise leadership at all levels. I understand that very well because I have seen it and experienced it in a number of places.

The third point is to decide what equipment must be sent: special forces, the air force, or something else. Then we can make our contribution with adequate equipment and cutting edge technology in the years that follow. It is not just a question of

Franchement, d'après mon expérience, cela ne change rien : que cela soit 50, 500 ou 5 000 membres des Forces canadiennes, lorsque nous participons à une mission, nous ajoutons une valeur. On peut prendre n'importe quel jeune militaire canadien, peu importe ses antécédents, et dès la première journée de son déploiement, il est déjà dans les 10 p. 100 des membres les plus performants de cette unité ou de ce quartier général.

Nous avons bel et bien des choix politiques à faire. Mettons-nous l'accent ici? Affectons-nous 1 000 personnes à tel endroit ou est-ce que nous les répartissons entre 100 petits groupes dans différents organismes, l'OTAN, les Nations Unies, et ainsi de suite? Cependant, d'après moi, on n'a pas à choisir un ou l'autre, et, d'un point de vue militaire, il y a un nombre en dessous duquel, franchement, notre influence diminue. Tout comme il y a un nombre au-dessus duquel notre influence n'augmente plus.

Si nous affectons 1 000 personnes dans une coalition en Afghanistan qui compte 100 000 personnes, et que nous doublons notre contribution à 2 000, c'est excellent pour la situation en Afghanistan, c'est excellent pour la coalition. Est-ce que le Canada aura deux fois plus d'influence s'il double le nombre de soldats? Absolument pas. Il est possible de calculer la contribution qui est suffisante pour que le Canada puisse exercer l'influence nécessaire, parce que nous ajoutons toujours une valeur à l'opération, et il y a d'autres endroits où l'on peut intervenir afin d'exercer encore plus d'influence.

Lorsque j'ai affecté mes équipes des forces spéciales, nous pouvions envoyer huit membres dans un secteur ou en envoyer quatre ici et quatre là et doubler l'influence du gouvernement du Canada. Selon moi, ce n'est pas une décision binaire qui exige de choisir l'un ou l'autre. Les chiffres sont importants, mais il faut vraiment bien réfléchir avant de décider automatiquement de couper la contribution de moitié ou de la doubler. Il faut penser au Canada et à l'influence du Canada.

[Français]

Lgén Bouchard : Premièrement, la question fondamentale consiste à savoir de quelles capacités le Canada veut se doter. Veut-on une marine puissante, une aviation qui impose du pouvoir ou qui fournit simplement du transport, une force terrestre bien armée et polyvalente? Deuxièmement, une fois cette réflexion faite, nous devons décider ensuite de quelle sorte de structure nous voulons. Voulons-nous de la flexibilité afin de faciliter les déplacements? Parfois, c'est davantage une question de qualité que de quantité. Il est incroyable de voir comment un petit groupe peut exercer un leadership à tous les niveaux. Cela se comprend très bien, car je l'ai vécu et constaté à plusieurs endroits.

Le troisième point consiste à déterminer quel équipement doit être envoyé : le service des forces spéciales, l'aviation ou autres. Ainsi, on peut apporter une contribution avec un équipement adéquat et à la fine pointe de la technologie pour les années qui

considering what we have today, but in planning for a force that will last a long time in all aspects, ships, aircraft, weapons and other equipment.

We must not think just about what must be done today; we must plan where are going in the future. Do we have that strategic long-term vision and are we debating that question seriously?

Senator Carignan: Do we have those capabilities?

Lt.-Gen. Bouchard: That is a matter for the Chief of the Defence Staff. The country has to assess its capabilities and make them known to the Canadian Armed Forces, which have to do the best they can with their inherent strengths and weaknesses. It is up to the Government of Canada to decide on the capabilities needed to meet our national and international objectives in the unpredictable world, both today and for the next 30 or 40 years. As I was just discussing with Senator Day, in 1976, we were up against the Warsaw Pact. At that time, we would never have believed that we would be going to Libya or Kosovo. We have to look at the future strategically. Where will we be in 30 or 40 years?

[English]

The Chair: Colleagues, we are coming to an end here. I have a question about the financing of the military. I've heard today that what's being provided will be sufficient to take on these new deployments if the decision is taken to go in that direction. Over the last number of years, we have been informed that our navy, air force and military, in some cases the army, are being under-financed in areas because of the budgetary effects put in place over the last five years.

In order to meet our current and future obligations, is it going to be imperative for the Government of Canada to increase the financial commitments to the military in order to proceed with the new fighter jets? We know they are going to have to be replaced. And also the submarine fleet, which is becoming a question mark as we move forward, and now we're talking about high-altitude drones. Multi-millions of dollars are going to be required. It's one thing to talk about this mission by itself, but there are so many other conflicting or additional responsibilities that we're going to be asking from the military, yet are we going to be able to provide the necessary technology? I'll put the question of ballistic missile defence to General Bouchard. Should we be part of that, and is there going to be a cost attached to that?

You both have extensive experience, so in view of the fact that we're expanding our responsibilities, are we going to need more financing over and above the normal day-to-day commitments we have on the books at the present time?

Ms. Boulden: It's evident that over the years our equipment has reached a state where it needs to be replaced, be it maritime equipment, air or land forces. We're facing significant challenges on that. It is in the open how much the surface combatant

suivront. Il ne s'agit pas seulement de prendre en compte ce que nous avons aujourd'hui, mais de prévoir une force qui durera longtemps sur tous les plans : les navires, les avions, les forces et autres équipements.

Il faut non seulement penser à ce qui doit se faire aujourd'hui, mais prévoir où l'on s'en va à l'avenir. Avons-nous cette vision stratégique à long terme et débattons-nous sérieusement de cette question?

Le sénateur Carignan : Avons-nous ces capacités?

Lgén Bouchard : C'est une question pour le chef de la Défense. Le pays doit évaluer ses capacités et les proposer aux Forces armées canadiennes qui doivent faire du mieux qu'elles peuvent avec les forces et les faiblesses qu'elles engendrent. C'est au gouvernement du Canada qu'appartient la décision de décider de la capacité nécessaire pour répondre aux objectifs nationaux et internationaux dans le monde imprévisible d'aujourd'hui, mais aussi pour les 30 ou 40 ans à venir. En 1976, comme j'en discutais avec le sénateur Day récemment, on faisait face au pacte de Varsovie. On n'aurait jamais cru alors qu'on irait en Libye ni au Kosovo. Il faut regarder l'avenir d'un point de vue stratégique. Où serons-nous dans 30 ou 40 ans?

[Traduction]

Le président : Chers collègues, nous allons nous arrêter ici. J'ai une question au sujet du financement militaire. J'ai entendu dire aujourd'hui que le financement fourni sera suffisant pour réaliser ces nouveaux déploiements, si c'est ce qu'on décide de faire. Au cours des dernières années, nous avons appris que notre Marine, la force aérienne et les militaires — et dans certains cas, l'armée — étaient sous-financés dans certains domaines en raison des répercussions budgétaires des cinq dernières années.

Afin de respecter nos obligations actuelles et futures, est-ce qu'il sera essentiel pour le gouvernement du Canada d'augmenter ses engagements financiers dans le secteur militaire pour enfin acheter les nouveaux avions à réaction? Nous savons qu'il va falloir les remplacer. De plus, il y a aussi la flotte de sous-marins à laquelle il faudra bien réfléchir un jour. En outre, nous parlons actuellement des drones à haute altitude. Il faudra des millions et des millions de dollars. C'est une chose de parler de la mission en tant que telle, mais il y a tellement d'autres responsabilités conflictuelles ou supplémentaires que les militaires devront assumer... Pourra-t-on leur fournir les technologies nécessaires? Je vais poser la question de la défense antimissiles balistiques au général Bouchard. Devrions-nous participer à cette initiative et est-ce qu'il y aura des coûts associés à cette participation?

Vous avez tous les deux une grande expérience. Par conséquent, puisque nous devons élargir nos responsabilités, faudra-t-il affecter des fonds supplémentaires, en plus des engagements quotidiens habituels déjà prévus dans les livres?

Mme Boulden : Il est évident que, les années ayant passé, notre équipement doit maintenant être remplacé, qu'il s'agisse de l'équipement de la Marine, de l'aviation ou des forces terrestres. Nous avons beaucoup de défis à relever à ce sujet. Personne ne

replacement will cost. These things cost money, and the price will continue to increase; it is a fact of life. It's not only a replacement of one bit of equipment, but we're adding new capabilities from drones.

We have a tendency to want to replace one thing by another. We need to approach this in terms of capability again and to say what I need as part of this weapons system, which is part of a bigger weapons system. What role will a drone play? What role would a fighter play? What role would a ship play? You bring it all together in a balancing act. I believe that an increase in funding is going to be required to meet all these points.

As far as ballistic missile defence goes, if I go back to my days in NORAD, and as I look at the latest development in North Korea, for example, which two weeks ago detonated what appears to be a five-kiloton nuclear weapon, and we know they have the capability to merge these into missile defence — if we look into the future, that's one of the threats we will have to face. If we analyze the threats we're facing, how can we get together with that?

Finally, there is already a well-established system in the U.S., but to join that system is an important one. As we watch Europe equipping with ballistic missile defence, it becomes an important point. I believe that in the future ballistic missiles will be a threat to this country. Therefore, how do we respond to that? Through membership in the ballistic missile defence. To what level? It's something that needs to be discussed with NORAD and the U.S.

Lt.-Gen. Day: I would make a brief comment on BMD, having looked at that seriously in one of my previous appointments, as we looked at capabilities. I have always been puzzled as to why we have not had an open debate. We are involved in ballistic missile defence. We are just on the receiving end of the consequences; others make a decision for us. We've consciously decided to essentially contract out this capability, but do it in such a way that we have no visibility in the contract. We don't understand the price, we don't understand the capability being delivered, and we have absolutely no say in how it will be executed.

If I said to any of you that's how we're going to run any other part of the security apparatus of Canada, you would be appalled. We've been doing that for years.

This is not Ronald Reagan's space wars. This is a fundamentally different system, and we have wilful blindness and ignorance on this issue. I find it appalling, just so we're clear.

sait combien coûtera le remplacement des bâtiments de guerre de surface. Ces bâtiments coûtent cher, et les prix continuent d'augmenter, c'est la vie. Et on ne fait pas que remplacer certaines pièces d'équipement; avec les drones, nous faisons l'acquisition de nouvelles capacités.

Nous avons tendance à vouloir remplacer une chose par une autre. Encore une fois, il faut aborder cette question du point de vue des capacités et se demander ce dont on a besoin relativement à ce système d'armement, qui fait partie d'un système d'armement global. Quel sera le rôle des drones? Quel sera le rôle d'un avion de chasse? Et qu'en est-il du rôle d'un navire? Il faut tout réunir et trouver un juste équilibre. Selon moi, il faudra accroître le financement pour satisfaire à toutes ces exigences.

Pour ce qui est de la défense antimissiles balistiques, lorsque je pense à la période que j'ai passée dans le NORAD et à ce qui se passe dernièrement en Corée du Nord, par exemple — il y a deux semaines, ils ont fait exploser ce qui semble être une arme nucléaire de 5 kilotonnes; et nous savons qu'ils ont la capacité de monter une tête nucléaire sur un missile —, et si l'on songe à l'avenir, c'est l'une des menaces auxquelles nous serons confrontés. De quelle façon pouvons-nous composer avec les menaces que nous avons cernées?

Enfin, il y a déjà un système bien établi aux États-Unis, mais rejoindre ce système est une œuvre d'envergure. Actuellement, l'Europe se dote d'une défense antimissiles balistiques, alors cela devient une question importante. Je crois que, à l'avenir, les missiles balistiques seront une menace pour notre pays. Par conséquent, de quelle façon faut-il réagir? Eh bien, il faut participer à la défense antimissiles balistiques. Dans quelle mesure? C'est une question qu'il faut aborder avec le NORAD et les États-Unis.

Lgén Day : J'aimerais faire de brèves observations sur la DAB, puisque c'est une question que j'ai examinée de près dans le cadre de mes affectations précédentes quand nous parlions de capacités. J'ai toujours eu du mal à comprendre pourquoi il n'y a pas eu un débat ouvert. Nous participons à la défense antimissiles balistiques. Seulement, nous en subissons les conséquences, et c'est d'autres intervenants qui prennent les décisions pour nous. Essentiellement, nous avons décidé consciemment d'impartir cette capacité, mais nous l'avons fait de telle façon que nous n'avons aucune visibilité dans le contrat. Nous ne comprenons pas le prix, nous ne comprenons pas la capacité offerte et nous n'avons absolument aucun mot à dire sur l'exécution.

Si je disais à n'importe lequel d'entre vous que c'est la façon dont nous allons gérer un autre volet du système de sécurité du Canada, vous seriez consternés. C'est ce que nous faisons depuis des années.

On ne parle pas de la guerre des étoiles de Ronald Reagan. On parle d'un système fondamentalement différent, et nous avons choisi l'aveuglement volontaire et l'ignorance. Pour moi, c'est scandaleux, je veux que cela soit bien clair.

With regard to financing, how many apples do you want to buy? We talk about financing as if it's a finite number. I would say to you that when we think about military financing, you must think about three horizons. You must think about today, and that really is the financing of our people. It's today's training and the equipping of boots and uniforms and meals and everything else. You must think about horizon, which is the sustaining of what we're currently doing, but you also must think about the future.

Now, financing in any military is and should only be measured against demand. Should we give it more money? Well, it depends on what the government demands of it. But what we fail to have a conversation about is if I give you, say, \$15 billion, how do we understand what it means not just to today? I can quantify that. The chief can quantify that. His three stars can quantify that tremendously well. The problem is that there is little or no debate about what it means about the conversation in 15 or 20 years when you're reaping what you've sowed today by not reinvesting in the capital.

I would not make a plea for more money or less money. I would make a plea to understand what the money buys you not just today, but to sustain near-term activities, operations and training, and what it means in 15, 20 years' time when our children and our grandchildren will be inheriting the investments we've made. Unlike infrastructure when it falls apart, you can't build it overnight because we can't afford it.

The answer to your question is, based on my understanding of what we're looking at — and I'm the one who wrote the Defence Acquisition Guide about the potential portfolios of capabilities we're looking forward to — it will require several tens of billions of dollars of investment over many decades. That's the time frame, that's the size, but it needs to be relative to demand.

We tend to have a conversation lacking what demand is. If you want your Canadian Forces to go off and do difficult, dangerous things around the world, you have to train them, you have to equip them, and you have to prepare the next generation to be trained and equipped, and that doesn't come free.

The Chair: I want to thank you, Lieutenant-General Day and Lieutenant-General Bouchard, for your informative presentations. We appreciate the time you've taken to join us today and to present your views. On behalf of our committee and the Senate, I'd like to thank both of you for your outstanding service to our country. We look forward to hearing more from you as you transition into your new careers in retirement.

Colleagues, I would like to now welcome Senator Dallaire, who is retired from the Senate.

Et pour ce qui est du financement, combien de pommes voulez-vous acheter? Nous parlons de financement comme s'il y avait un nombre définitif de choses à acheter. Je vous soumetts que, lorsqu'on parle de financement militaire, il faut réfléchir en fonction de trois horizons : il faut penser à la situation actuelle, c'est-à-dire le financement de nos effectifs, la formation et l'équipement actuels, les bottes, les uniformes, les repas et tout le reste; il faut ensuite regarder à l'horizon, c'est-à-dire le maintien des capacités actuelles; puis, enfin, il faut aussi savoir réfléchir à l'avenir.

Le financement militaire doit et devrait toujours être uniquement mesuré en fonction de la demande. Devrions-nous y consacrer plus d'argent? Eh bien, tout dépend de ce que le gouvernement demande à l'armée. Cependant, il y a une chose dont on a oublié de parler : prenons, par exemple, 15 milliards de dollars. De quelle façon peut-on comprendre ces 15 milliards de dollars en ne se limitant pas à la situation actuelle? Je peux le quantifier. Le chef peut le quantifier. Ses vice-amiraux et lieutenants-généraux peuvent le quantifier extrêmement bien. Le problème, c'est qu'il y a peu de débats, voire aucun, sur ce qui nous attend dans 15 ou 20 ans, lorsqu'on récoltera ce qu'on sème aujourd'hui en refusant d'investir dans les immobilisations.

Je ne dis pas qu'il faut plus ou moins d'argent. Je dis qu'il faut comprendre ce que cet argent nous permet d'acquérir, et ce, pas seulement aujourd'hui, pour soutenir des activités, des opérations et de la formation à court terme, mais aussi les résultats qu'on obtiendra dans 15 ou 20 ans, lorsque ce seront nos enfants et nos petits-enfants qui tireront profit de nos investissements. Contrairement à l'infrastructure, lorsque tout tombe en ruines, on ne peut pas tout reconstruire du jour au lendemain parce qu'on n'a pas les fonds nécessaires.

Pour répondre à votre question, d'après ma compréhension de la situation — et c'est moi qui ai rédigé le Guide d'acquisition de la Défense au sujet des éventuels portefeuilles de capacités envisagées — il faudra plusieurs dizaines de milliards de dollars d'investissement au cours de nombreuses décennies. Voilà l'échéancier, voilà la taille, mais tout est relatif à la demande.

Nous avons tendance à parler du financement sans réfléchir aux exigences. Si vous voulez que les Forces canadiennes aillent faire des choses dangereuses et difficiles un peu partout sur la planète, il faut former les troupes, il faut les équiper et il faut préparer la prochaine génération de soldats, qui devront eux aussi être formés et équipés; tout cela a un prix.

Le président : Je tiens à vous remercier, lieutenant-général Day et lieutenant-général Bouchard, de nous avoir présenté des exposés instructifs. Nous vous remercions du temps que vous avez pris pour être parmi nous aujourd'hui et nous faire part de vos points de vue. Au nom du comité et du Sénat, je vous remercie tous les deux d'avoir servi notre pays de façon exemplaire. Nous avons hâte de vous revoir tandis que vous entreprenez vos nouvelles carrières maintenant que vous êtes à la retraite.

Chers collègues, je tiens maintenant à souhaiter la bienvenue au sénateur Dallaire, qui a pris sa retraite du Sénat.

Lieutenant-General (Ret'd) Dallaire commanded the United Nations Assistance Mission for Rwanda from October 1993 until August 1994. Following his military career, Lieutenant-General Dallaire worked as an adviser for the United Nations and the Canadian government in matters related to genocide prevention, national defence, veterans affairs, and child victims of war.

He was appointed to the Senate of Canada in March 2005. In 2007 he founded the Romeo Dallaire Child Soldiers Initiative, an international partnership based at Dalhousie University in Nova Scotia. The program aims to eradicate the use and recruitment of child soldiers by working with security sectors, military, police and peacekeeping forces worldwide through training, research and advocacy work.

Senator Dallaire, welcome back to the committee as we examine the issues related to the defence policy review in Canada regarding engagement with UN peacekeeping. I understand you have an opening statement, so please begin.

Lieutenant-General (Ret'd) the Honourable Roméo Dallaire, as an individual: Thank you, Mr. Chair and colleagues, for letting me come back, sit at this end of the table and have an opportunity to respond to your questions and put, I hope, a few points into the study that the minister has given this committee. I found it extraordinary to be able to get a minister to ask us to do a study, versus us trying to offer up a study. That was innovative in itself.

When I read his letter, he talked about ensuring that the policies guiding the Canadian Armed Forces are aligned with our current and future security challenges, which in themselves are difficult to define, and that he wants a new defence policy. Obviously that means that we're going for a white paper. I found that the last paragraph, in particular, was notable: "The Canadian Armed Forces can contribute to renewing Canada's commitment to United Nations peace support operations, and to supporting an important multinational activity that makes a tangible contribution to global stability to protecting vulnerable populations and supporting civilian institutions that can help prevent conflicts."

That is the essence of his mission that he describes there, with this review and it is, in my opinion, not only lofty in a positive sense, but a very valid and focused orientation for the future of the forces.

I say that because a few years ago I participated with the Montreal Institute for Genocide and Human Rights Studies on the publication of a book called *Mobilizing the Will to Intervene*, in which we argued that there isn't a conflict in the world today that doesn't have an impact on us here. There is no way we can ignore any of the conflicts, for it is in our self-interest, to start

Le lieutenant-général à la retraite Dallaire a commandé la Mission des Nations Unies pour l'assistance au Rwanda d'octobre 1993 à août 1994. Après sa carrière militaire, il a travaillé comme conseiller aux Nations Unies pour le gouvernement canadien dans des dossiers liés à la prévention des génocides, à la défense nationale, aux anciens combattants et aux enfants victimes de la guerre.

Il a été nommé au Sénat en mars 2005. En 2007, il a fondé l'organisme Roméo Dallaire Initiative enfants soldats, un partenariat international établi à l'Université Dalhousie, en Nouvelle-Écosse. Le programme vise à éliminer l'utilisation et le recrutement d'enfants soldats grâce au travail avec les secteurs de la sécurité — les forces militaires, policières et de maintien de la paix — partout dans le monde, au moyen d'initiatives de formation, de recherche et de défense des droits.

Sénéateur Dallaire, nous sommes ravis de vous accueillir à nouveau tandis que nous examinons les questions relatives à l'Examen de la politique de défense au Canada et l'engagement du pays dans le cadre des opérations de maintien de la paix des Nations Unies. Je crois savoir que vous avez une déclaration préliminaire, alors je vous cède la parole.

Lieutenant-général (à la retraite) l'honorable Roméo Dallaire, à titre personnel : Merci, monsieur le président, et merci, chers collègues, de m'avoir laissé revenir, cette fois-ci à titre de témoin, et de l'occasion que vous m'offrez de répondre à vos questions et de formuler quelques points qui se retrouveront, je l'espère, dans le rapport d'étude que le ministre vous a demandé. J'ai trouvé extraordinaire que ce soit le ministre qui nous demande de réaliser une étude et non nous qui essayons de lui en soumettre une. Déjà là, c'est du nouveau.

Dans sa lettre, il dit qu'il faut s'assurer que les politiques qui encadrent les Forces armées canadiennes sont harmonisées avec nos défis actuels et futurs en matière de sécurité, qui, en eux-mêmes, sont difficiles à définir. Il ajoute qu'il veut une nouvelle politique de défense. De toute évidence, cela signifie que nous devons produire un livre blanc. J'ai trouvé le dernier paragraphe particulièrement digne de mention : « Les Forces armées canadiennes peuvent contribuer au renouvellement de l'engagement du Canada à l'égard des opérations de soutien de la paix des Nations Unies et au soutien de l'importante activité multinationale pour contribuer de façon tangible à la stabilité mondiale afin de protéger les populations vulnérables et soutenir les institutions civiles qui aident à prévenir les conflits. »

C'est essentiellement la mission qu'il a décrite là, avec le présent examen et c'est, d'après moi, pas seulement ambitieux — et je le dis positivement —, mais une orientation très valide et très ciblée quant à l'avenir des forces.

Je le dis parce que, il y a quelques années, j'ai participé, avec l'Institut montréalais d'études sur le génocide et les droits de la personne, à la publication d'un livre intitulé *Mobiliser la volonté d'intervenir*, dans lequel nous avons fait valoir qu'il n'y a pas un conflit actuellement en cours dans le monde qui n'a pas d'impact sur nous, ici. Nous ne pouvons absolument pas faire fi des

with, if you want to look at it that way, let alone our humanitarian dimension and commitment, to look at these conflicts.

These conflicts create massive movements of populations, so you have huge refugee camps and internally-displaced camps that are the sources of pandemics that spread, and more are coming along. They're also the source of so much dissatisfaction that they're a source of extremism and radicalism. So these continue a conflict and prevent it from actually reconciling.

Often these conflicts are in zones that have resources that we need. They're compromised by being in a conflict zone and, as such, we have difficulty in getting them at a reasonable price, let alone consistently. Look at Coltan out of the Eastern Congo for so many years.

Last, and not least, the diasporas in this country have not necessarily de-linked from their home countries, inasmuch as they have families there who are still suffering. So the conflicts in those countries will influence, right down to the municipal level, the impact of these diasporas and how they're handling the integration to this country and how they hope this country does engage in assisting them. If you remember the Tamils in Toronto who blocked all the roads there because they didn't like the decision by the government at the time, protests like that are possibilities in the future.

I can speak to the fact that the work I'm doing with Child Soldiers right now has now been requested by police forces in Canada. We're doing research with Montreal, Toronto and Edmonton with regard to diaspora gangs and trying to prevent the extreme violence — some use the word "radicalization" — and actually trying to save youths who get radicalized or caught up in these gangs, be they diaspora or other, and as such will destabilize our own country.

There's nothing out there that's happening that doesn't have an impact here. If we do not make that connection, then I believe we are not really looking at the threat. It is pervasive and can, in fact, move across boundaries and has already made its way, too often, to Canada and North America.

The realm of peacekeeping has been going through some changes, and certainly the Brahimi report of 1999 brought significant changes. Also, the High-Level Independent Panel on Peace and Operations brought forward a number of recommendations, as did, in 2005, Kofi Annan, who brought them forward to the General Assembly to make significant changes to the UN, not only peacekeeping but a variety of elements; in fact, he had about 100 recommendations.

conflits, puisqu'il est dans notre intérêt, déjà, si vous voulez voir les choses sous cet angle — et je ne parle même pas de la dimension humanitaire et de notre engagement connexe — de prendre en considération ces conflits.

Ces conflits, justement, créent d'importants déplacements de population, ce qui entraîne la création de très grands camps de réfugiés et d'importants camps de personnes déplacées à l'intérieur de leur pays, qui sont des sources de pandémie agressive, et il faut s'attendre à ce qu'il y en ait de plus en plus. Ces camps créent aussi tellement d'insatisfaction qu'ils sont une source d'extrémisme et de radicalisme. Par conséquent, ils perpétuent les conflits et interdisent en fait toute réconciliation.

Souvent, ces conflits sont dans des zones qui possèdent des ressources dont nous avons besoin. Ces ressources sont compromises parce qu'elles se trouvent en zone de conflit et, à ce titre, nous avons de la difficulté à les obtenir à un prix raisonnable, et encore moins de façon constante. On n'a qu'à penser à la situation du coltan dans l'Est du Congo pendant de nombreuses années.

Et le dernier point, mais non le moindre, les diasporas au sein de notre pays n'ont pas nécessairement coupé les ponts avec leur pays d'origine, dans la mesure où ils ont encore des membres de leur famille là-bas qui souffrent. Par conséquent, les conflits dans ces pays ont une incidence — jusqu'au niveau municipal — sur ces diasporas, la façon dont ils gèrent leur intégration ici et l'espoir qu'ils ont que notre pays se mobilise pour aller les aider. Rappelez-vous les Tamouls à Toronto qui ont bloqué toutes les rues parce qu'ils n'appréciaient pas la décision du gouvernement de l'époque; de telles manifestations sont une possibilité à l'avenir.

Je peux vous dire que les travaux que je fais actuellement dans le cadre de l'initiative sur les enfants soldats suscitent l'intérêt des forces policières au Canada. Nous menons des recherches à Montréal, Toronto et Edmonton sur les gangs issus de diasporas et tentons de prévenir la violence extrémiste — certains parlent de « radicalisation » — et, en fait, de récupérer les jeunes radicalisés ou qui adhèrent à ces gangs — que ce soient des gangs issus de la diaspora ou non —, adhésion qui pourrait déstabiliser notre pays.

Rien ne se passe à l'étranger sans qu'on en ressente les contrecoups ici. Si nous n'établissons pas ces liens, alors je crois que nous n'examinons pas vraiment la menace. La menace est envahissante et peut, en fait, traverser les frontières, et, trop souvent, elle a déjà trouvé son chemin vers le Canada et l'Amérique du Nord.

Le domaine du maintien de la paix a subi quelques changements, et il ne fait aucun doute que le rapport Brahimi de 1999 a provoqué des changements importants. De plus, le groupe d'experts indépendants de haut niveau sur la paix et les opérations a formulé un certain nombre de recommandations, comme l'a fait aussi, en 2005, Kofi Annan, recommandations qu'il a présentées à l'Assemblée générale et qui visaient à apporter d'importants changements au sein des Nations Unies, pas

My regret is that there's very little being implemented in these recommendations. There seems to be an overt lack of leadership by nations to actually want to engage, support and reinforce the need for these recommendations and changes. So this is an element we should be interested because of the conflicts coming here.

The second reason we're interested in the UN and in this area is the fact that recommendations are on the table for countries to take a leadership role and to make the UN more effective, not only in peacekeeping but in a variety of responsibilities, such as command and control, strategic planning and the like.

There are also innovations that have been brought forward that haven't been implemented, like responsibility to protect. Although we do at times use words of it, we rarely use the four pillars of it, which include diplomacy and, *in extremis*, the use of force. R2P, which we created and got approved in 2005, has not been the basis of intervention in an early way with boots on the ground and regional capabilities — African Union, Arab League and so on — to prevent and protect the civilians from becoming part of mass atrocities.

However, it is interesting that Resolution 1325 is looking at gender and the protection of gender. Even NATO has adopted that resolution, and Canada is just publishing some of its work. But there's also Resolution 1612, which is children in armed conflict being used as the primary weapons system of all the conflicts out there.

So my third point is that the threat is — and we like to use this term — “asymmetric.” The threat, continuity and sustainment of conflicts in the world are very much focused on the fact that they're using generations of children to sustain it, to build them, to create an atmosphere of war within them and give them absolutely no other option than to sustain those wars. Just coming back from Jordan, I've seen them recruiting 13-year-olds in the refugee camps to join the Free Syrian Army.

The threat we face is being sustained by the use of children in every conflict out there. Our ability to influence and reduce that threat and not let it influence the radicalization even back home has been minimal. We've done a lot in rehabilitation and

seulement en ce qui a trait au maintien de la paix, mais relativement à divers éléments. En fait, il a formulé environ 100 recommandations.

Mon regret, c'est que très peu de ces recommandations ont été adoptées. Il semble y avoir un grand manque de leadership de la part des États lorsqu'il est temps de se mobiliser, d'offrir un soutien et de rappeler l'importance d'appliquer ces recommandations et d'apporter ces changements. C'est donc un élément auquel on devrait s'intéresser puisque les conflits se transportent ici.

La deuxième raison pour laquelle nous nous intéressons aux Nations Unies... Et c'est à ce sujet qu'il a été recommandé que les pays jouent un rôle de leadership pour rendre les Nations Unies plus efficaces, non seulement dans le domaine du maintien de la paix, mais relativement à une diversité de responsabilités, comme le commandement et le contrôle, la planification stratégique et toutes ces choses.

Il y a aussi des innovations qui ont été mises de l'avant, mais qui n'ont pas été mises en œuvre, comme la responsabilité de protéger. Même si, parfois, nous utilisons certaines de ces expressions, nous utilisons rarement les quatre piliers sous-jacents, qui incluent la diplomatie et, dans des situations extrêmes, le recours à la force. La responsabilité de protéger, expression que nous avons forgée et fait approuver en 2005, n'a pas été le fondement d'interventions précoces directement sur le terrain et en fonction des capacités régionales — l'Union africaine, la Ligue arabe et ainsi de suite — à des fins de prévention et de protection des civils pour éviter qu'ils ne succombent à des atrocités de masse.

Cependant, il est intéressant que la résolution 1325 s'intéresse à la question du sexe et à la protection contre la violence sexuelle. Même l'OTAN a adopté cette résolution, et le Canada vient de publier certains de ses travaux. Cependant, il y a aussi la résolution 1612, qui concerne les enfants utilisés comme système d'armes principales dans le cadre de tous les conflits armés actuels.

Donc, mon troisième commentaire, c'est que la menace — et c'est un terme que nous aimons utiliser — est « asymétrique ». La menace, la continuité et le maintien des conflits dans le monde sont très étroitement liés au fait que les belligérants utilisent des générations d'enfants pour les poursuivre, les renforcer et pour créer une ambiance de guerre, qui ne leur laisse aucune autre option que de poursuivre la lutte. Je reviens de Jordanie, et je les ai vu recruter des jeunes de 13 ans dans les camps de réfugiés afin qu'ils s'enrôlent dans l'Armée libre de Syrie.

Le fait que des enfants sont utilisés dans tous les conflits à l'étranger perpétue la menace qui pèse sur nous. Notre capacité à influencer et à atténuer la menace et à restreindre la radicalisation, même dans notre pays, a été minime. Nous avons

reintegration, but we've done next to nothing to prevent the recruitment through education and, once they're used, to use other means than simply kinetically destroying them.

There are other ways in which we have done extensive work. I bring that point to this table because, in all the discussions that I've read, there's very little talk about the threat out there in UN operations and peace support operations. I would argue that the primary threat is in fact the use of youth. I can reaffirm that by the fact that in 1994 in Rwanda, the slaughter of 800,000 was done by youth militia. What's undermining Burundi right now is a youth militia, every political party, and on and on.

Mr. Chair, ladies and gentlemen, I participated in the 1987 white paper. It was 10 years too late and was supposed to meet the capability commitment gap because the forces were rusting out. It got shot out of the water within two years because it couldn't be funded; it was unaffordable.

In 1994, we produced another white paper, but it really didn't have a name; it didn't have a threat. We didn't really know where we were going in that time frame with imploding nations, failing states, even civil wars. The classic use of military force didn't seem to work anymore. So we created what we called "general-purpose combat capable," which meant everything and nothing. It left us totally trying to figure out what would be the mandate that we could be given.

In 2016, this is a time where this study is timely, because there are threats out there that we can identify, and they are real. We can also significantly influence countries to not fall into conflict and also prevent them from engaging in conflicts by other means than those that are purely military.

That brings to mind a term that is now in vogue — "the whole of government." How we engage in a defence policy cannot be done in isolation of other departments making changes within their construct to be able to provide this country and the world with much safer prevention tools to conflict and ultimately resolution of conflict that will last through reconciliation. That means development work, international engagement of a diplomatic nature.

This brings me to my primary point — and I know my time is limited — and that is building capacity. In the 1960s, the Canadian Armed Forces went throughout Africa and built armies. We sent a lot of people to build armies — Ghana; Tanzania; the countries in Africa; Colombia; Myanmar.

déployé beaucoup d'efforts en ce qui concerne la réadaptation et la réinsertion sociale, mais nous n'avons pratiquement rien fait pour ce qui est de tirer parti de l'éducation afin de prévenir le recrutement. Lorsqu'on prend des mesures, on utilise simplement des moyens cinétiques destructeurs.

Nous avons fait un travail considérable à d'autres chapitres. Je veux que l'on parle de cela, parce que dans toutes les discussions dont j'ai pris connaissance, on a très peu abordé la question de la menace qui plane sur les opérations de l'ONU et les opérations de soutien de la paix. Selon moi, la menace la plus importante est l'utilisation des jeunes, et je peux appuyer ce que je dis sur des faits : en 1994, au Rwanda, c'est une milice composée de jeunes qui a massacré 800 000 personnes. Actuellement, les problèmes au Burundi sont causés par une milice de jeunes, tous les partis politiques, et cetera.

Monsieur le président, mesdames et messieurs, j'ai participé à l'élaboration du livre blanc de 1987. Cet effort, 10 ans trop tard, était censé combler l'écart que l'épuisement de nos forces avait creusé entre ce que nous pouvions faire et les engagements que nous avons pris. On a sabordé ce plan en moins de deux ans parce que l'effort ne pouvait pas être financé : c'était au-dessus de nos moyens.

En 1994, nous avons préparé un autre livre blanc, mais il n'avait pas vraiment une identité propre, car la menace n'était pas bien circonscrite. À cette époque, nous ne savions pas vraiment comment les choses allaient évoluer : on avait affaire à des pays qui s'effondraient et à des États défaillants, même à des guerres civiles. Le recours traditionnel à la puissance militaire ne semblait plus fonctionner. Nous avons donc mis au point cette notion de « force polyvalente apte au combat », qui voulait dire tout et rien à la fois. En fin de compte, il nous a fallu essayer de deviner le mandat qui nous serait possiblement confié.

Il est opportun de mener cette étude maintenant, en 2016, vu les menaces bien réelles que nous pouvons cerner. Nous pouvons aussi exercer une importante influence sur des pays afin qu'ils ne tombent pas dans le conflit et n'utilisent pas d'autres moyens que la puissance militaire.

Cela me fait penser à un terme à la mode ces temps-ci : « pangouvernemental ». Nous ne pouvons pas exclure les autres ministères de l'élaboration de notre politique de défense; ils doivent pouvoir modifier leur structure afin de fournir au pays et au reste du monde des outils beaucoup plus sécuritaires pour prévenir les conflits. Le but ultime est de résoudre les conflits de façon permanente grâce à la réconciliation, et cela suppose un effort de développement, une mobilisation diplomatique internationale.

J'en viens donc — et je sais que mon temps de parole est limité — à mon point principal, soit le renforcement des capacités. Pendant les années 1960, les Forces armées canadiennes ont parcouru l'Afrique et ont bâti des armées. Nous avons envoyé beaucoup de gens organiser des armées : au Ghana, en Tanzanie — des pays d'Afrique —, en Colombie et au Myanmar.

I've just come back from Amman, Jordan. I noted their influence in the whole northern part of Africa. They are seeking extensively to become professional forces with all the capabilities of a professional force and a sense of responsibility to democracies, human rights and protection of civilians.

The primary focus to me is to move the extraordinary assets that we have — people, training, equipment, technology — their way so as to build capacity within nations, changing their ethos in the way they think and look at threats and their responsibilities as nations, and actually build up massively a cadre and an operational capability to move Canadian Forces into the field, in training, developing and in sustaining forces that want to be professionalized and that are prepared to be professionalized. They ultimately will provide the lasting solutions to these conflicts — not us; they will — by becoming that much more effective.

I'll end by saying that although I've spoken extensively about the UN, I speak in parallel with the African Union and with regional bodies, including the European Union. I've met with the German/Netherlands Corps commander and his problems with the Organization of American States, where we did a lot of work in the past in building capacity in South America and who seek our presence. We need these multilateral bodies. We need the regional bodies to work with.

Yes, we also need NATO. But one of the terrible things that could happen is we get sucked into what is called "NATO-itis," which means you can't do anything unless it's NATO. That, to me, is an underlying element in the future of our forces. When we consider that under Chapter 8 we cannot join a regional body and build it up — Prime Minister Martin sent me and Senator Jaffer to Darfur in 2005 to see how regional bodies can be effective and take on the roles without having to go to the UN. We can have significant impacts on their abilities to achieve their missions through technology, training, doctrine and ultimately through a total adaptation of their philosophy and their ethos in regard to what militaries and police forces can do in the security realm. Right now we train police, prison guards and military in regard to a new doctrine of child soldiers and preventing that. In fact, the NATO SOPs were written by us and are being applied now, and we're going to be training all the commands in that regard.

Je reviens tout juste d'Amman, en Jordanie. J'ai remarqué que son influence s'étendait sur tout le Nord de l'Afrique. De grands efforts sont déployés afin de mettre sur pied une armée en bonne et due forme, qui a toutes les capacités d'une armée professionnelle et qui est investie d'un sentiment de responsabilité envers la démocratie, des droits de la personne et la protection des civils.

L'objectif premier, selon moi, est de faire profiter ces pays de nos extraordinaires ressources — en matière de personnel, d'instruction, d'équipement, de technologie — afin de leur permettre de renforcer leurs capacités, puis de changer leur éthos en ce qui concerne la façon dont ils étudient et envisagent les menaces ainsi que leurs responsabilités en tant que pays, et d'effectivement établir un cadre massif et la capacité opérationnelle d'envoyer les Forces canadiennes sur le terrain afin d'assurer l'instruction, le perfectionnement et le maintien de forces armées qui sont prêtes et disposées à se professionnaliser. Au bout du compte, ce sont elles qui pourront régler ces conflits de façon permanente — pas nous, eux — en renforçant leur efficacité.

Comme dernier point, je veux dire que même si mon propos a surtout porté sur l'ONU, ce que je dis s'appliquait également à l'Union africaine, aux organismes régionaux, y compris l'Union européenne. J'ai rencontré le commandant du corps d'armée allemand/néerlandais, et nous avons discuté des problèmes qu'il éprouve par rapport à l'Organisation des États américains, avec qui nous avons beaucoup travaillé dans le passé afin de renforcer la capacité de l'Amérique du Sud, et qui voulait notre aide. Nous avons besoin d'organismes multilatéraux, et nous avons besoin d'organismes régionaux avec qui travailler.

Bien sûr, nous avons aussi besoin de l'OTAN. Toutefois, nous devons éviter d'attraper ce que j'appelle une OTAN-ite, affection faisant que nous ne pouvons plus rien faire si ce n'est pas approuvé par l'OTAN. À mon avis, c'est un élément sous-jacent de l'avenir de nos forces armées. Pensez au fait que le chapitre 8 nous empêche de nous joindre à une entité régionale afin de la renforcer : le premier ministre Martin nous avait envoyés, la sénatrice Jaffer et moi-même, au Darfour en 2005 afin de voir comment les organismes régionaux peuvent s'acquitter efficacement de leurs rôles sans avoir à passer par l'ONU. Nous sommes en mesure d'avoir un impact important sur leur capacité à mener à bien leurs missions grâce à la technologie, à l'instruction, à la doctrine et, finalement, à une adaptation complète de leur philosophie et de leur éthos au regard de ce que les forces armées et policières peuvent accomplir quant à la sécurité. Actuellement, nous formons des policiers, des gardiens de prison et du personnel militaire en appliquant une nouvelle doctrine visant à prévenir l'utilisation d'enfants soldats. De fait, les instructions permanentes de l'OTAN qui sont actuellement en vigueur ont été préparées par nous, et tous les commandements seront formés en conséquence.

Gentlemen, I submitted to you a paper, which has been translated, with a listing of a series of elements that I think might be more worthy of discussion than my simply reading through them, but I would wish to emphasize in that paper one last thing.

We stumbled in the 1990s because we were an experientially-based military. Our leadership structure failed us, and Somalia was simply the high-watermark of that. We went through a reform of the officer corps and wanted to create a balance of intellectually-based and experience-based officers to meet the complex challenges, ambiguities and dilemmas that we face in the field today. That's why introducing anthropology, sociology and philosophy into the military colleges was crucial to understand the problems, let alone simply participate. We mastered the tactical level quite smartly. We have gained extraordinary experience at the operational level, that is to say command-of-theatre operations, be it Afghanistan or the elements thereof or as I did with Uganda, Rwanda and Burundi — a theatre — so the operational level.

But the strategic level, Development Period 5, when generals become promoted and for the next 15 years get absolutely no professional, intellectual or rigorous programs to continue their development as the corporate head of this body in Canada and internationally is, to me, a great deficiency. I always regretted that I didn't get on the list of studies to study of the depth of military advice to the Canadian government, which meant studying what the generals think strategically in order to provide that advice.

Thank you very much.

The Chair: Thank you very much, senator.

I do want to refer to your submission that you have provided us with. It's very complete, and I want to commend you for the work that you did in order to deal with numerous issues that are facing the military, not just one issue.

I'm going to begin with our deputy chair, Senator Jaffer, and then we'll go with Senator White.

Senator Jaffer: Senator Dallaire, I want to welcome you. Thank you for your remarks. I want to tell you that we miss you here, and this committee certainly misses you very much.

Lt.-Gen. Dallaire: Both sides, right?

Senator Jaffer: Yes, both sides.

I also want to say to you that I just came back from Uganda and a message for you for the work you're doing there is they need you to return soon. They really appreciate it.

Messieurs, je vous ai présenté un document, qui a été traduit, dans lequel figure une liste d'éléments. Au lieu d'en faire la lecture à haute voix, je pense qu'il serait peut-être plus avantageux de discuter. Il y a quand même une dernière chose que j'aimerais mettre en relief dans ce document.

Nous avons échoué en 1990 parce que nos forces armées étaient axées sur l'expérience. Notre structure dirigeante a failli à sa tâche, et la Somalie en a simplement été le paroxysme. Lorsque nous avons réformé le corps des officiers, notre but était d'équilibrer l'expérience et les connaissances chez les officiers et ainsi de leur permettre de répondre aux problèmes complexes, aux ambiguïtés et aux dilemmes auxquels nous faisons face sur le terrain aujourd'hui. C'est pourquoi l'ajout de cours d'anthropologie, de sociologie et de philosophie au programme des collèges militaires était crucial non seulement pour comprendre les problèmes, mais aussi pour participer à leur résolution. Nous nous sommes finement acquittés de cette tâche sur le plan tactique. Nous avons acquis une extraordinaire expérience opérationnelle, c'est-à-dire en ce qui concerne les opérations relevant du commandement du théâtre, par exemple en Afghanistan et ses éléments connexes ou, comme ce fut mon cas, en Ouganda, au Rwanda et au Burundi. C'est le théâtre, ou l'aspect opérationnel.

Mais sur le plan stratégique, à la période de perfectionnement 5, les généraux sont promus et, 15 ans plus tard, n'ont suivi absolument aucun programme professionnel ni programme intellectuel rigoureux afin de se perfectionner à titre de dirigeants au Canada et à l'étranger. Selon moi, il s'agit d'une grande lacune. J'ai toujours regretté le fait de ne pas avoir étudié toute la profondeur des conseils militaires fournis au gouvernement du Canada, c'est-à-dire étudier la pensée stratégique des généraux qui fournissent ces conseils.

Merci beaucoup.

Le président : Merci beaucoup, monsieur le sénateur.

Je tiens à mentionner le mémoire que vous nous avez fourni. Il est très complet, et je veux vous féliciter du travail que vous avez accompli sur la multitude de problèmes qui pèsent sur les Forces armées; vous ne vous êtes pas limité à un seul.

Nous allons commencer par notre vice-présidente, la sénatrice Jaffer, et nous allons ensuite passer au sénateur White.

La sénatrice Jaffer : Sénateur Dallaire, je vous souhaite la bienvenue et vous remercie d'avoir présenté votre exposé. Je peux vous dire que vous nous manquez, et que vous manquez certainement au comité.

Lgén Dallaire : Des deux côtés?

La sénatrice Jaffer : Oui, des deux côtés.

Je veux également vous dire que je viens tout juste de revenir d'Ouganda, et j'ai un message pour vous : le travail que vous y faites est très apprécié, et les gens là-bas ont besoin que vous y retourniez rapidement.

As Canadians we're proud of you, and I can tell you that many people around the world are also proud of you.

There are so many questions I have for you, but I only have a limited time.

You mentioned Resolution 1325. Often women are seen as victims, but as you of all people know, young women especially are combatants as well. One of the things we need to look at is women child soldiers, if you can address that.

But my bigger question is that you, who have been on the ground, have paid a big price for some of the things that we were not equipped to support you on. If we are now going to look at peace operations, what three things, for the infrastructure in Canada, have to be in place before we send our men and women abroad?

Lt-Gen. Dallaire: Thank you very much for the questions. It's kind of you. Yes, my team will be back in Uganda in November, continuing the training of the Ugandan forces and their police forces. We had the pleasure of meeting the President Museveni on the trip with the minister, which was very interesting, particularly when he remembered me and remembered what he had done at that time. Anyway, that's another story.

Resolution 1325, which is gender-based, protection of women, is a humanitarian dimension that NATO also has recognized and has built a complete program of wanting the forces that will be committed to it to respond to, meaning changes within the process. Canada has recently written that instruction. The CDS has signed off on it and they're getting on with the gender dimension, which includes boys and girls, of course, as we know.

However, the girls that you raise in the child soldier issue comes, in fact, with Resolution 1612. Resolution 1612 is what we call "children in armed conflict," the use of children as essentially weapons of war, be it as porters, sex slaves or on the front lines with an AK-47. That, NATO has agreed, is an operational dimension. It's an operational threat. That's what we face. We've taken casualties because of children and soldiers having to kill children in missions because of lack of new skills and how to handle them in this new era of the use of children. So Resolution 1612 has to come out by our force leadership as a directive to change the doctrine in regard to how you face child soldiers, of which 40 per cent are girls, and they're used throughout. The sin behind this crime against humanity is that these girls end up with children and they are shunned by their societies because they've been used. Where the boys are sort of the warrior thing, the girls are totally destroyed. There are wars now purely sustained by the fact that they can keep going after kids. The demographic permits it and we haven't stopped it.

En tant que Canadiens, nous sommes fiers de vous, et je peux vous affirmer que beaucoup de gens de par le monde sont aussi fiers de vous.

J'ai tellement de questions à vous poser, mais j'ai si peu de temps pour le faire.

Vous avez mentionné la résolution 1325. Les femmes sont souvent perçues comme des victimes, mais vous savez tout particulièrement que les femmes, surtout les jeunes, peuvent également combattre. L'un des sujets que nous devrions aborder est celui des filles soldats. Pouvez-vous nous en parler?

J'ai toutefois une question plus globale pour vous qui avez été sur le terrain et avez payé cher parce que nous n'étions pas en mesure de vous soutenir à certains égards : si nous songeons maintenant à mener des opérations de paix, quelles sont les trois choses que le Canada devrait mettre en place, relativement à l'infrastructure au Canada, avant d'envoyer nos hommes et nos femmes à l'étranger?

Lgén Dallaire : Je vous remercie beaucoup de me poser ces questions. C'est gentil. Oui, mon équipe sera de retour en Ouganda en novembre afin de poursuivre l'instruction des forces armées et des forces policières ougandaises. Nous avons eu le plaisir de rencontrer le président Museveni pendant notre voyage avec le ministre. C'était très intéressant, surtout qu'il s'est souvenu de moi et qu'il s'est rappelé ce qu'il avait fait à l'époque. Mais peu importe, c'est une autre histoire.

La résolution 1325 est axée sur le sexe. Elle vise à protéger les femmes. L'OTAN a aussi reconnu cet aspect humanitaire et a élaboré un programme complet afin que les forces armées prennent des engagements et réagissent aux enjeux à ce chapitre. Cela suppose des changements dans le processus. Récemment, le Canada a rédigé ces instructions. Le CEMD a donné son aval, et on aborde maintenant la dimension du sexe, soit les garçons et les filles, bien évidemment.

Cependant, c'est en fait la résolution 1612 qui concerne la question des filles soldats que vous avez mentionnée. La résolution 1612 est la résolution sur « les enfants dans les situations de conflit armé », c'est-à-dire l'utilisation d'enfants comme armes de guerre, essentiellement, que ce soit comme porteurs, comme esclaves sexuels ou comme combattants au front armés d'un AK-47. L'OTAN a reconnu la dimension opérationnelle de la chose, la menace opérationnelle. Voilà à quoi nous sommes confrontés. Nous avons subi des pertes à cause de ces enfants, et des soldats ont eu à tuer des enfants pendant des missions parce qu'ils n'avaient pas les compétences nécessaires pour gérer ces nouvelles situations où des enfants soldats sont utilisés. Alors, la résolution 1612 doit se traduire par une directive des dirigeants de nos forces armées visant à modifier la doctrine sur la façon dont nous devons affronter les enfants soldats. Quarante pour cent des enfants soldats sont des filles, et elles sont utilisées dans tous les sens du terme. Le pire péché dans ce crime contre l'humanité est que ces filles finissent par tomber

In regard to Canadian infrastructure and our meeting the challenges of the future, I alluded to it, I guess, but I think the dominant one is our ability to be deployable in a timely fashion and to be able to sustain that deployment. It's one thing to get them on the ground, a second thing to sustain it.

First of all, regarding the strategic lift, the previous government did extraordinary work in moving the strategic lift forward and, in fact, giving lift in theatre by buying all those Chinooks, which I think is a national asset, not just a military asset. It's a national asset when you get rainstorms and ice storms and things like that. They can do so much work.

I think the other dimension, however, is our inability to move large quantities of assets and sustain and protect them, such as medical assets and so on. So way back we had the idea of a roll-on/roll-off ship that had the capacity of moving a battle group with ammunition and a level 3, I think, or level 2 hospital in it.

This I have amended in my thinking to go for one amphibious ship that can meet that requirement but also can meet an important requirement here in Canada. There are so many places around this country on the three oceans where there is no port or facilities. If they end up with problems, we will have to get assets to them fast, and only an amphibious capability can do that. So I would argue that having an amphibious capability in Canada is a significant infrastructure need to be able to move the forces.

My last comment is that you have to sustain forces. That means more than logistics. It means that if you are committing a formed unit to a mission, which can happen, of course — maybe not now, but there are missions that certainly can come down the road, as we've seen the Dutch, French and Brits get engaged, and so on — where you don't have enough troops. Your battalions and your combat arms are 60 per cent strength or 50 per cent strength. You have to pull two or three battalions together to put one in the field. So how do you sustain that after six months? How many rotations can you do? We always used to use a ratio one in five. If one battalion was committed, you needed five to sustain it. We don't even have that capability. So the number of qualified troops.

enceintes et par être rejetées par leur société parce qu'elles ont été exploitées. Les garçons sont vus comme des guerriers, en quelque sorte, mais les filles sont complètement détruites. Il y a des guerres qui continuent simplement parce que des enfants sont recrutés. La taille de la population le permet, et nous n'y avons pas mis un frein.

En ce qui concerne l'infrastructure au Canada et la façon dont nous allons affronter les problèmes dans l'avenir, je crois que j'ai déjà effleuré le sujet, mais, selon moi, l'aspect le plus important est notre capacité à déployer nos troupes en temps opportun et à maintenir le déploiement. C'est une chose de les envoyer sur le terrain, mais c'en est une autre de les garder là-bas.

Premièrement, en ce qui concerne le transport stratégique, le gouvernement précédent a fait du travail extraordinaire pour ce qui est de faire avancer les choses. De fait, grâce aux Chinooks qui ont été achetés, le transport jusqu'au théâtre est maintenant possible. Je crois qu'il s'agit autant d'un atout national que d'un atout militaire. C'est un atout national lorsqu'il faut intervenir en cas de tempêtes de pluie ou de verglas ou d'autres choses du genre. On peut faire beaucoup avec ces appareils.

D'un autre côté, toutefois, il y a notre incapacité à déplacer une grande quantité de ressources, en plus de les garder sur le terrain et de les protéger. Je parle par exemple de ressources médicales, et cetera. Il y a longtemps, nous avons eu l'idée d'un navire roulier qui pouvait transporter un groupement tactique ainsi que des munitions et qui comprendrait aussi un hôpital de niveau 3, je crois, ou de niveau 2.

Depuis, j'ai revu ma position : un navire amphibie pourrait répondre à ce besoin ainsi qu'à un besoin important ici au Canada. Il y a un grand nombre d'endroits ici qui sont près d'un des trois océans et où il n'y a ni port ni installations. Si des problèmes surviennent à ces endroits, nous devons pouvoir leur apporter de l'aide rapidement, et seul un navire amphibie peut y arriver. Selon moi, le Canada doit se munir d'une capacité amphibie : il s'agit d'une capacité d'infrastructure importante qui nous permettrait de déplacer nos forces.

Pour finir, j'ajouterais que nous devons pouvoir maintenir nos forces armées, mais que cela va au-delà de la simple logistique. Autrement dit, on peut affecter une unité à une mission où il n'y a pas assez de troupes. Cela arrive, bien sûr, et même s'il n'y en a pas présentement, il y a des missions où cela peut arriver : nous en avons été témoins avec les Néerlandais, les Français et les Britanniques, et cetera. Votre bataillon ou vos armes de combat — vos effectifs — ne sont qu'à 60 p. 100 ou 50 p. 100. Il faut que vous réunissiez deux ou trois bataillons pour qu'il y en ait toujours un sur le terrain. Alors, comment pouvez-vous maintenir cela après six mois? Combien de rotations pouvez-vous faire? Jusqu'ici, nous avons toujours utilisé un ratio d'un sur cinq : s'il y avait un bataillon d'engagé, il en fallait cinq pour le maintenir. Nous n'avons même pas cette capacité, d'où le besoin en militaires qualifiés.

The answer to that is by building up not only the regular force to a certain degree but in producing a far more effective Reserve Force, escalating it and putting inside it what we did at one time in the 1990s, the 10/90 concept — the U.S. Marines use it in their reserve divisions — where 10 per cent of the forces in the reserve unit are regular forces. That gives you depth, experience and the ability to handle a multitude of problems.

The Chair: Thank you. We have 30 minutes left, so I ask those who are asking questions for their preambles to be brief.

Senator White: I just changed my question as a result of your last 30 seconds talking about reserves. Some countries — the U.S. in particular — have been good at drawing down on reserve components at multiple levels, even lower levels than state levels, but state and nationally. We really have not expanded beyond our reserve program and trying to move out into corporate Canada to see how we can draw on certain assets.

In particular, talking specifically about our next UN mission, it will be a different type of person we may need on the ground from a development perspective, the human piece. Not so much where do you see that going or where do you see those people coming from, but more importantly, what human assets from a humanistic perspective do you see us needing in our next mission, whether in Africa or the Middle East, for example?

Lt.-Gen. Dallaire: Remember that my fundamental thrust regarding our engagement is to go into countries, even the stable ones, and build capacity there. That's the essence of it. And those who are stumbling to go in and give them that much more depth and those who may already be in conflict provide specific assets, from training to special forces, in particular, to police forces, not forgetting that you better have a judiciary behind them because it's no use if you don't have that.

In regard to our ability to move significant assets, I would argue that the Air Reserve component is smooth, functional and integrated. It's mostly all ex-regular. The Naval Reserve has just gone through some readjustments and is still doing significant ones. I would argue that they seem to be on a track that will integrate them far more efficiently by letting them on the big ships and not just the MCDVs.

But in the army, there is still this separation that exists. Because of that separation, I argue that we have not really figured out who they really are. First of all, the reserves are the most multi-ethnic, multilingual and multi-skilled force that we have in the Canadian

La solution serait non seulement de renforcer notre Force régulière, dans une certaine mesure, mais également de rendre notre Force de réserve beaucoup plus efficace. Nous devons intégrer la Force de réserve à la Force régulière, comme nous l'avons fait dans les années 1990, et intensifier le processus. C'est le concept du 10/90, ce que le Corps des marines des États-Unis fait avec sa Force de réserve, où 10 p. 100 fait partie des Forces régulières. Cela procure la profondeur d'expérience et de capacité nécessaire pour réagir à une multitude de problèmes.

Le président : Merci. Il nous reste encore 30 minutes, alors je vais demander à ceux qui vont poser des questions de rester brefs dans leur préambule.

Le sénateur White : Votre commentaire des 30 dernières secondes sur les réserves m'a amené à changer ma question. Certains pays — les États-Unis en particulier — ont su tirer parti de leur Force de réserve efficacement, et ce, à de multiples échelons. Ils ont puisé à des échelons encore plus bas que celui des États, mais surtout à celui des États et à l'échelon national. Pour notre part, nous n'avons pas vraiment élargi notre programme au-delà de la Force de réserve et du fait de tenter de tirer parti de certaines ressources présentes dans le secteur privé canadien.

En particulier en ce qui concerne la prochaine mission de l'ONU, aux fins de l'élaboration, nous aurons possiblement besoin d'un type différent de personne sur le terrain, sur le plan humain. Il ne s'agit pas vraiment de cerner un objectif ou de déterminer d'où vont venir ces personnes. Le plus important, c'est de déterminer quelles ressources humaines, d'un point de vue humaniste, seront essentielles pour la prochaine mission, par exemple en Afrique ou au Moyen-Orient.

Lgén Dallaire : Gardez à l'esprit le fait que mon but premier, relativement à notre engagement, est que nous soyons présents dans d'autres pays, même des pays stables, et d'y renforcer la capacité. C'est essentiel. Et ceux qui cherchent à y aller et à leur donner cette profondeur et d'autres qui sont peut-être déjà en situation de conflit fournissent des ressources bien précises, que ce soit au chapitre de l'instruction des forces spéciales, en particulier, ou des forces policières, entre autres. Il ne faut pas aussi oublier que ces forces doivent être soutenues par un système judiciaire, sans quoi nos efforts sont futiles.

À propos de notre capacité à déplacer des ressources importantes, je dirais que la composante de la Réserve aérienne est fluide, fonctionnelle et bien intégrée. Elle est constituée principalement d'anciens membres de la Force régulière. La Réserve navale vient tout juste de procéder à certains rajustements, et d'autres, plus importants, sont encore en cours. Selon moi, elle semble en bonne voie de s'intégrer de manière beaucoup plus efficiente : ses membres pourront servir sur de gros navires, et pas seulement des navires de défense côtière.

Toutefois, on voit qu'il existe encore une séparation au sein de l'Armée de terre. Selon moi, cette séparation nous empêche de vraiment comprendre qui sont ces personnes. D'abord, la Réserve est la force la plus multiethnique, plurilingue et polyvalente de

Forces. It is extraordinary when you go to a mess dinner at a reserve unit and see the types of people and their backgrounds and what they offer and what they bring from civilian society.

If anything, you take the reserves and not do like we did in 1970, where we said “one army” and we tried to integrate them all. Actually, no, build on these part-timers. You have permanent part time, temporary part time and permanent force. Take these part-timers and extract from them the incredible civilian-based assets they have in order to expand our ability to deploy far more assets to the field that can cover some of the significant problems we face. If problems are not pure use of force and are not kinetic, they are far more in capacity building, sustaining and solving problems and ultimately pushing the kinetic side as far back as we can.

You build the reserve. It is an untapped, extraordinary potential that has never been looked at as a very specific asset to this nation.

[Translation]

Senator Carignan: Mr. Dallaire, I am listening to your presentation, which has been in English only from the beginning and will probably continue that way, including your answer to my question.

With that said, in your written presentation, you mention the importance of the French fact in French-speaking Africa. In your opinion, how important would be the contribution of Canada, of our armed forces, in French as a strategic element of a peacekeeping deployment in Africa?

Lt.-Gen. Dallaire: Senator Carignan, you have hit a really sensitive nerve. After 36 years, I realize that the institution goes about assimilation very discreetly. When they invite me to appear on *Tout le monde en parle*, they make fun of my French accent. First, we may well have French rules and units, but too much assimilation is still going on.

Second, 13 months ago, I was in Burundi with Michaëlle Jean, the Secretary-General of La Francophonie, and with the Dutch officials who were trying to negotiate the participation of their army in the conflict that erupted in Africa. The idea was to obtain equipment in order to rehabilitate the militia, all child soldiers, who were about to undermine the country's security. I saw in the Francophonie a desire to intervene, from countries other than France, Belgium and Luxembourg. This desire to intervene takes on a completely different light.

toutes les Forces canadiennes. À un dîner militaire avec une unité de la Réserve, c'est incroyable de voir tous les types de gens qu'il y a, avec leur histoire et leurs atouts propres. Ils apportent quelque chose de la vie civile.

Par-dessus tout, il ne faut pas recommencer ce que nous avons fait en 1970, c'est-à-dire décider que les Forces canadiennes forment « un tout » et tenter de tout intégrer. Non, il faut faire fond sur cet effectif à temps partiel. Nous avons des temps partiels permanents, des temps partiels temporaires et la force permanente. Ces membres à temps partiel peuvent nous apporter d'extraordinaires ressources provenant de la vie civile. Grâce à eux, il serait possible d'accroître de beaucoup notre capacité à déployer des ressources sur le terrain afin de réagir à certains des problèmes les plus importants auxquels nous sommes confrontés. Si les problèmes ne reposent pas sur un recours à la force pur ni sur des interventions cinétiques, c'est qu'il faut renforcer la capacité, maintenir nos forces et régler les problèmes afin de finalement faire reculer le plus possible l'aspect cinétique de la chose.

Il faut renforcer la Réserve. Elle représente un formidable potentiel inexploité que nous n'avons jamais envisagé comme étant bien précis pour notre pays.

[Français]

Le sénateur Carignan : Monsieur Dallaire, j'écoute votre présentation qui, depuis le début, est uniquement en anglais et qui le sera probablement jusqu'à la réponse que vous allez me donner.

Cela dit, dans votre présentation écrite, vous parlez de l'importance du fait français au sein de l'Afrique francophone. Quelle serait, selon vous, l'importance de la contribution du Canada ou des forces armées au fait français en tant qu'élément stratégique d'un déploiement de maintien de la paix en Afrique?

Lgén Dallaire : Sénateur Carignan, vous avez touché un point hypersensible. Après 36 ans, on se rend compte que l'assimilation par l'institution se fait de façon très discrète. Quand je suis invité sur le plateau de *Tout le monde en parle*, on se moque de mon accent français. Premièrement, on a beau avoir des règlements et des unités francophones, il y a encore trop d'assimilation qui se fait.

Deuxièmement, il y a 13 mois, j'étais au Burundi avec Mme Michaëlle Jean, secrétaire générale de la Francophonie, et avec des représentants hollandais qui tentaient de négocier la participation de leur armée au conflit qui naissait en Afrique. Il était question d'obtenir des équipements dans le but de récupérer les miliciens, tous des enfants soldats, qui étaient sur le point de miner la sécurité du pays. J'ai perçu dans la Francophonie un désir d'intervention, outre celle qui provenait de la France, de la Belgique ou du Luxembourg. Ce désir d'intervention s'exprime dans une perspective totalement différente.

We are not just bringing a language. We are also bringing forward an ethic, a philosophy and a set of completely different skills. We do not capitalize enough on things like that. For instance, when we went to Haiti for the first time, there were Haitians in Unit 22, even though the authorities ordered us not to send Haitians. We answered that no one spoke Creole apart from the Haitians, who would be extremely helpful. Finally, we convinced the authorities by telling them that these Haitians would serve as a force multiplier for our ranks.

Of course, the Francophonie wants to participate, but there are no takers. Canada, a solid and recognized country, could become a leader in many of these countries that are at the top of the list of those experiencing difficulties, countries such as Mali, the Central African Republic, Burundi and the Congo. The Francophonie is in demand and Canada is not taking it seriously enough.

Senator Carignan: Exactly. I think we can add the concept of civil law, since many of those countries have a tradition of civil law, which comes from France.

Lt.-Gen. Dallaire: This means that it is not enough to call on the Royal Canadian Mounted Police — for which I have a great deal of respect, by the way; we also have to call on the municipal police forces who would benefit significantly from their experience on the ground.

Senator Carignan: I would also like to look at another aspect. In your presentation, you referred to a number of items, such as the importance of the participation of NATO and some of its missions, Europe and the protection against the “Russian menace” in some parts of the world. There are a lot of needs and objectives.

You also address the need to acquire the necessary equipment, be it aircraft, submarines or drones. My question is this: Since Canada is already struggling to do what it has to do under its strategic commitments, which are needed to protect its territory, isn't there a danger of doing too many things at once or of spreading ourselves thin by having too many commitments?

Lt.-Gen. Dallaire: We have two options. We can stay home and hope that we will be able to defend ourselves, to see the threat approaching and to get the situation under control. Or, as we have been traditionally doing since the beginning, we can go to where the threat is and face it, equipped with a reserve that still guarantees our security at home.

[English]

NORAD and joining the Northern Command and integrating them, as it is integrated in NORAD, as we saw, while the Canadians should also be integrating that capability. So we build a North American defence capability. However, expeditionary requirements of this nation can be done with new defence

On n'apporte pas seulement une langue, on apporte aussi une éthique, une philosophie et des compétences totalement différentes. Ce sont des choses qu'on ne maximise pas assez. Pour preuve, lorsque nous sommes allés en Haïti la première fois, il y avait des Haïtiens dans l'unité 22, alors que nous avions reçu des autorités l'ordre de ne pas envoyer d'Haïtiens. Nous avons répondu que personne ne parlait le créole sauf les Haïtiens, qui seraient immensément utiles. Finalement, nous avons convaincu les autorités en leur disant que ces Haïtiens allaient être une force multiplicatrice au sein de nos rangs.

La Francophonie cherche bien sûr à participer, mais elle ne trouve pas preneur. Le Canada, un pays solide et reconnu, pourrait devenir un chef de file dans nombre de ces pays qui figurent au sommet de la liste de ceux qui éprouvent des difficultés, que ce soit le Mali, la République centrafricaine, le Burundi ou le Congo. La Francophonie est recherchée et le Canada n'accorde pas assez d'importance à cette dimension.

Le sénateur Carignan : Exactement. Je pense qu'on peut ajouter la notion de droit civil, car beaucoup de ces pays ont une tradition de droit civil qui vient de la France.

Lgén Dallaire : Cela veut dire qu'il ne suffit pas de faire appel à la Gendarmerie royale du Canada — que j'apprécie beaucoup, soit dit en passant —, mais aussi aux forces policières municipales qui gagneraient énormément de leur expérience sur le terrain.

Le sénateur Carignan : J'aimerais examiner un autre élément. Dans votre présentation, vous faites référence à plusieurs éléments, tels que l'importance de la participation de l'OTAN et de certaines de ses missions, l'Europe et la protection contre la « menace russe » dans certaines régions du globe. Il existe une multitude de besoins et d'objectifs.

Vous traitez également de la nécessité de se doter des équipements nécessaires, qu'il s'agisse d'aéronefs, de sous-marins ou de drones. Ma question est la suivante : alors que le Canada a déjà de la difficulté à faire ce qu'il devrait faire dans le cadre de ses engagements stratégiques qui sont nécessaires à la protection du territoire canadien, n'y a-t-il pas un danger de courir trop de lièvres à la fois ou de s'éparpiller en ayant trop d'engagements?

Lgén Dallaire : Nous avons deux options. Nous pouvons rester chez nous et espérer pouvoir nous défendre, voir venir la menace et stabiliser la situation. Ou bien, comme nous le faisons traditionnellement depuis le début, nous pouvons nous rendre où la menace existe et y faire face, munis d'une réserve qui offre tout de même une garantie de sécurité chez nous.

[Traduction]

Le NORAD et... En se joignant au Commandement du Nord et en s'y intégrant — comme c'est le cas au sein du NORAD — nous devrions aussi intégrer cette capacité. Alors, nous avons établi une capacité de défense nord-américaine. Toutefois, les besoins de notre pays en matière de corps expéditionnaires

military-training capabilities that are being done by individuals with expertise being sent to build capacity and also by the deployment of formed units or new capabilities.

The UN provided Canada with a listing. I know the head of the DPKO was here, and I hope he left you a list of all the things he asked Canada to provide. It was not always battalions. It was a whole bunch of other assets that we could provide.

Also, we do not use the reserves enough. We don't use even our veterans enough. Last summer, I trained 15 veterans to be trainers in foreign countries on the child soldier doctrine. A lot of them are prepared to serve, under some new construct, to do a lot of those jobs, without emptying out our battalions of NCOs, officers and the like.

However, peacekeeping in the Cold War was barely 5 per cent of our activities. Ninety-five per cent of our time was how to kill Russians. That has not changed, inasmuch as the threat of high intensity that we thought had disappeared over the last 25 years is starting to see a come-back on the European front.

So where I would have said two or three years ago that we don't need to keep the high-end operational capability, I would argue now that it may be prudent to keep it. But that cannot be done at the expense of letting threats sneak into our country in an asymmetric way or of letting our capability to advance human rights and the rights of individuals and the protection of civilians in countries be affected by not being able to deploy.

In 2002, I went to see the Minister of Defence and Minister of Foreign Affairs and advised that Kofi Annan wanted us to be the backbone in the Congo where 4 million were killed, and we could have been the backbone of the biggest UN mission going, with about 2,000 troops and a commander. And I advised that we could do that and Afghanistan.

In 1992, when I commanded my brigade in Valcartier, I had 5,200 troops under command and 3,600 deployed. How come we can't do that? Where did those troops go? Why did we cut that capability? The overriding factors —

peuvent être comblés, d'une part, grâce à de nouvelles capacités d'instruction militaire de la Défense assurée par des experts chargés de renforcer la capacité et, d'autre part, grâce au déploiement d'unités ou de nouvelles capacités.

L'ONU a transmis une liste au Canada. Je sais que le chef du Département des opérations de maintien de la paix est venu témoigner, et j'espère qu'il vous a remis une liste de tout ce qu'il a demandé au Canada de fournir. Il n'est pas seulement question de bataillons. On nous a demandé de mettre une foule d'autres ressources à leur disposition.

En outre, nous ne tirons pas assez parti de la Réserve, et cela vaut aussi pour nos anciens combattants. L'été dernier, j'ai formé 15 anciens combattants afin qu'ils puissent à leur tour donner à l'étranger de la formation touchant la doctrine sur les enfants soldats. Il y en a beaucoup qui sont prêts à servir dans un nouveau cadre afin de nous permettre d'accomplir un grand nombre de tâches sans avoir à retirer des sous-officiers, des officiers, et d'autres membres de nos bataillons.

Cela dit, le maintien de la paix comptait à peine pour 5 p. 100 de nos activités pendant la guerre froide. Les 95 p. 100 restants étaient consacrés à trouver des façons de tuer des Russes. Cela n'a pas changé, dans la mesure où la menace très sérieuse que l'on croyait éliminée depuis 25 ans a commencé à refaire surface sur la scène européenne.

Il y a deux ou trois ans, j'aurais peut-être dit qu'il n'était pas nécessaire d'avoir un degré élevé de capacité opérationnelle. Aujourd'hui, toutefois, je dirais qu'une telle mesure serait prudente. Malgré tout, il ne faut pas pour autant permettre à des éléments menaçants de s'infiltrer dans notre pays parce que nos forces sont divisées de façon asymétrique, et il ne faut pas non plus miner notre capacité à promouvoir les droits de la personne, les droits individuels et la protection civile dans d'autres pays parce que nous ne sommes plus en mesure de déployer des forces.

En 2002, j'ai rencontré le ministre de la Défense et le ministre des Affaires étrangères. Je les avais informés du fait que Kofi Annan voulait faire de nous la principale structure opérationnelle de la mission au Congo, où quatre millions de personnes ont été tuées. Avec environ 2 000 soldats et un commandant, nous aurions pu former l'épine dorsale de la plus importante mission de l'ONU. Je leur avais dit que nous pouvions nous acquitter de cette tâche en plus de l'Afghanistan.

En 1992, quand j'étais commandant de brigade à Valcartier, il y avait 5 200 soldats sous mes ordres et 3 600 soldats déployés. Pourquoi est-ce impossible aujourd'hui? Où ces soldats sont-ils passés? Pourquoi avons-nous réduit notre capacité? Les facteurs qui ont priorité...

[Translation]

— that is because after a massive erosion through attrition in the 1990s, we have never caught up. This limits our options.

Senator Dagenais: I am pleased to see you again, General Dallaire.

Lt.-Gen. Dallaire: The gentleman from the union!

Senator Dagenais: You haven't forgotten.

In fact, when I was the president of the Association des policières et policiers provinciaux du Québec, I went twice to Haiti, where there was a peace operation in which the officers from the RCMP and the Sûreté du Québec were participating.

I wanted to talk about the UN, because I have met the leaders of MINUSTAH. They told me that it was complicated to work under the UN, because when they received a directive, they did not always know where it came from. It is a big machine, and the police officers were often speculating. In other words, it's a dog's breakfast.

Can we hope that this will improve, because in the UN missions, there are people from around the world? The leaders I spoke with told me that they found this complicated, because they did not know the source or the purpose of the directives. Do you think things will improve over time for those working in the field?

Lt.-Gen. Dallaire: Not to mention that they may not be able to speak the language of the local people or know their civil and legal rights. Their skills are often questionable.

At the UN, I met the chief of all police services, and he wants to expand the deployment of all those services. Actually, right now, they are working on drafting the reform of the training and competencies required of the police officers being deployed. This document will be published within one year. It will outline the policies that will serve as benchmarks. We are taking part in this program because of our commitment to protecting the rights of children, who are often forced to become soldiers and are victims of other abuses.

As for police officers, we have to be careful with how they are being treated. Are they being treated fairly by the military, the municipalities, the associations in the places to which they are deployed? Are they recognized for the incredible advantage they are providing to a community because of their experience on the ground?

I remember Ms. Boucher, the mayor of Quebec City, who wanted to stop sending her police officers to Haiti. I appeared before her executive council and, after one hour of testimony, she understood that, of course, although some police officers had been injured, their participation allowed her to communicate with the Haitian community in the city in an unprecedented way.

[Français]

... cela est dû au fait que, après une érosion massive par attrition dans les années 1990, on n'a jamais repris le dessus. C'est ce qui limite nos options.

Le sénateur Dagenais : Je suis heureux de vous revoir, général Dallaire.

Lgén Dallaire : Le monsieur de l'union!

Le sénateur Dagenais : Vous ne l'avez pas oublié.

Justement, lorsque j'étais président de l'Association des policières et policiers provinciaux du Québec, il m'est arrivé à deux reprises d'aller en Haïti où il y avait une mission de paix à laquelle les policiers de la GRC et de la Sûreté du Québec participaient.

Je voudrais vous parler de l'ONU, parce que j'ai rencontré les dirigeants de la MINUSTAH. On me disait qu'il était complexe de travailler sous la direction de l'ONU, car lorsqu'on recevait une directive de sa part, on ne savait pas nécessairement d'où elle provenait. C'est une grosse machine et, souvent, les policiers se perdaient en conjectures. Autrement dit, une chatte pouvait y perdre ses petits.

Peut-on espérer que cela s'améliorera, car dans les missions de l'ONU, il y a des gens qui viennent de tous les pays? Les dirigeants à qui j'ai parlé m'ont dit qu'ils trouvaient cela compliqué, parce que, justement, ils ne connaissaient pas la provenance ni le but des directives. Pour les gens qui travaillent sur le terrain, croyez-vous que les choses vont s'améliorer avec le temps?

Lgén Dallaire : Cela sans savoir non plus s'ils peuvent parler la langue des gens du milieu ni s'ils connaissent leurs droits civils et juridiques. Leurs compétences sont souvent à remettre en question.

J'ai rencontré aux Nations Unies le chef de tous les services de police, et celui-ci désire amplifier le déploiement de tous ces services. On participe d'ailleurs en ce moment à la rédaction de la réforme quant à l'entraînement et aux compétences qui sont exigés de la part des policiers qui seront déployés. Ce document sera publié d'ici un an. Il articulera les politiques qui serviront de repères. Nous participons à ce programme en raison de notre engagement envers la protection des droits des enfants, qui sont souvent forcés à devenir soldats et qui sont victimes d'autres abus.

En ce qui a trait aux policiers, on doit s'occuper de la façon dont ils sont traités. Sont-ils traités équitablement par les militaires, les municipalités, les associations de l'endroit où ils sont déployés? Sont-ils reconnus pour l'avantage incroyable qu'ils offrent à une communauté en raison de leur expérience sur le terrain?

Je me souviens de Mme Boucher, mairesse de Québec, qui voulait cesser l'envoi de ses policiers en Haïti. J'ai comparu devant son conseil exécutif et, après une heure de témoignage, elle a compris que, bien sûr, même si quelques policiers avaient été blessés, leur participation lui avait permis de communiquer avec la communauté haïtienne de la ville d'une façon inouïe.

The time has come for the first responders who work for the UN to be considered like military, like veterans or like RCMP members and to have the same privileges, benefits and support that those groups enjoy. The RCMP has access to those benefits, but does not want to use them. This is part of the charter, even if it needs to be improved.

[English]

I was on the National Police Services Advisory Board where we recommended that Canada should keep up to 600 police from all police forces in this country, where we have diasporas throughout the country deployed, and make that an attraction, for diasporas to recruit these young people and send them out and bring them back and provide depth to the community. One hundred and fifty is a good first shot, but not enough.

[Translation]

We need to take care of these people. The police women and the women in the forces have a significant multiplier effect.

[English]

They are a significant force multiplier. We have done research out of Dalhousie University where we have seen women on the front lines facing child soldiers that have had an incredible impact on disarming and diffusing the situation and achieving the aim without having to go kinetic. The screaming need for women on the front lines, upfront police and military, is a challenge that I'm sure women would want. Keeping them behind the lines is an absolute catastrophic waste of a very significant force multiplier.

Senator Beyak: Welcome back. It's nice to see you again. We had some wonderful military conversations, very non-partisan.

Could you give your opinion on parliamentary oversight on these missions? Do you think we should have votes, in your military opinion?

Lt.-Gen. Dallaire: Thank you for that question.

Bill C-22, regarding parliamentary oversight on national security, that Minister Goodale is moving, which came out of a bill by Hugh Segal and myself from the Senate, is the first step on parliamentary oversight in our capacity of garnering information and being proactive against possible threats and having the people of Canada hold all those bodies accountable. There are lots of these agencies, and right now there is no oversight by Parliament, and that is a significant deficiency in meeting what Canadians should expect from their security forces.

Le temps est venu pour les premiers répondants qui œuvrent pour les Nations Unies d'être considérés comme des militaires, des vétérans ou des membres de la GRC et d'avoir les mêmes privilèges, avantages et appuis dont jouissent ceux-ci. La GRC jouit de cela, mais elle ne veut pas s'en servir. Elle fait partie de la charte même si celle-ci nécessite des améliorations.

[Traduction]

J'ai siégé au Conseil consultatif national des services policiers, et notre recommandation était que le Canada garde jusqu'à 600 agents de police de tous les corps policiers du pays déployés — là où il y a des diasporas à l'échelle du pays — afin d'attirer les gens, afin que les diasporas puissent recruter ces jeunes, les envoyer quelque part et les ramener afin de renforcer la collectivité. Je crois que 150 serait approprié comme première cible, mais ce n'est pas suffisant.

[Français]

C'est pour offrir des soins à ces gens. Les policières et les femmes qui font partie des forces exercent un effet multiplicateur important.

[Traduction]

Elles représentent un effet multiplicateur important. À l'Université Dalhousie, nous avons mené des études et nous avons vu que les femmes, lorsqu'elles sont devant des enfants soldats au front, ont une incroyable capacité à désarmer et à désamorcer la situation afin d'accomplir la mission sans avoir recours à des moyens cinétiques. Je suis convaincu que des femmes seraient prêtes à répondre au besoin criant de déployer des femmes au front, d'avoir des agentes de police et des femmes soldats sur le terrain. En gardant les femmes derrière les lignes, nous gaspillons de manière absolument catastrophique un très important multiplicateur de nos forces.

La sénatrice Beyak : Bienvenue. Je suis heureuse de vous revoir. Les conversations que nous avons eues à propos du monde militaire ont été très intéressantes, très impartiales.

Pourriez-vous nous dire ce que vous pensez de la surveillance parlementaire à l'égard de ces missions? D'après votre avis de militaire, est-ce qu'il devrait y avoir des votes à cet égard?

Lgén Dallaire : Merci de poser cette question.

En ce qui concerne le projet de loi C-22 relatif à la surveillance exercée par le Parlement au chapitre de la sécurité nationale, lequel a été proposé par le ministre Goodale et découle d'un projet de loi élaboré par Hugh Segal et moi-même au Sénat, il s'agit d'un premier pas en matière de surveillance parlementaire vers le renforcement de notre capacité de recueillir des renseignements et à agir de manière proactive contre d'éventuelles menaces tout en nous assurant que toutes ces entités rendent des comptes aux Canadiens. Il existe beaucoup d'organisations du genre, et le Parlement n'exerce aucune surveillance actuellement. On est très loin de répondre aux attentes des Canadiens en ce qui concerne nos forces de sécurité.

I think that Minister Goodale's desire to move police forces more into the realm of peacekeeping is great, including their care.

Now in regard to the specific oversight of Parliament in deployment, I believe the essence of a nation's security is the covenant between the people of the country and those members of that population who volunteer to provide its security. So it's a covenant. It's a cradle-to-grave commitment to them and their immediate families in regard to their going with the unlimited liability —

[Translation]

— they don't have a union —

[English]

— of having to commit themselves to risk.

If the troops are under that premise, then there must be a continued link between the people of the country and the troops and the veterans and their families. It's a continuum. So if you are committing them to these missions and if the missions do have significant risk, if you see that it will engender the possibility of casualties — and I have to tell you that there is not a mission out there that does not have the possibility of casualties. They are all Chapter 7. I went in with Chapter 6 and took casualties, so imagine they all have that possibility, to varying degrees. So I believe the people of Canada want to participate in the missions. They are Chapter 7; the possibility of casualties is there.

So the government, in its desire to continue to bring support to them by being committed to their families and long-term support, loses nothing in having it presented to Parliament. Parliament in itself could use the realization that when it is committing troops to missions, the mission doesn't end when we haul them back here.

I lost one of my people to suicide 15 years after. Those costs still exist and the families still exist, and we are trying to chop down resources at a time when the wounds are coming much more to the fore.

Yes, I think raise it to a covenant. When you raise it that way, there is no debate on the commitment by the representatives of the people and those who serve.

[Translation]

Senator Day: Good afternoon and thank you for appearing, General Dallaire. I would like to talk about your comments regarding the multilateral and regional groups.

[English]

The Arab League and the African Union are examples. If would be helpful if you could explain what you would like to see in a policy statement that relates to Canada's role in helping these regional groups.

Je trouve formidable le désir du ministre Goodale d'orienter davantage les services policiers vers le maintien de la paix et les soins.

Maintenant, en ce qui concerne la surveillance parlementaire pour ce qui est du déploiement, je crois que la sécurité d'un pays repose essentiellement sur le pacte entre le peuple d'un pays et les personnes qui choisissent d'assurer sa sécurité. Il y a un pacte entre eux. Du berceau à la tombe, leur famille immédiate et eux-mêmes s'engagent à assumer la responsabilité illimitée...

[Français]

— ils n'ont pas de syndicat —

[Traduction]

... liée aux risques auxquels ils s'exposent.

Si on admet que cela s'applique également aux militaires, alors il doit y avoir quelque chose qui lie de façon permanente la population d'un pays, les militaires, les anciens combattants et leur famille. C'est un continuum. Donc, si on les engage dans des missions qui posent un risque important ainsi qu'une possibilité de pertes... Et je dois vous dire qu'il n'y a aucune mission où il n'y a aucune possibilité de pertes. Il s'agit toutes de missions visées au chapitre 7. J'ai déjà mené des opérations au titre du chapitre 6 et essuyé des pertes, alors dites-vous que toutes les opérations comprennent un risque, dans une certaine mesure. Donc, je crois que les Canadiens veulent participer aux missions. Elles sont visées du chapitre 7 : le risque de pertes est présent.

Le gouvernement, s'il souhaite continuer à soutenir les militaires et à aider leur famille en leur fournissant un soutien à long terme, ne perd rien en proposant cela au Parlement. Le Parlement lui-même gagnerait à réaliser que les missions menées par les soldats ne se terminent pas dès qu'ils sont revenus au pays.

J'ai perdu quelqu'un à cause du suicide, 15 ans après une mission. Ces répercussions sont encore présentes, et les familles continuent d'exister, et nous sommes en train de couper les ressources au moment où les traumatismes se révèlent de plus en plus.

Je crois effectivement qu'il doit y avoir un pacte. Lorsque les choses sont présentées de cette façon, il n'y a nul besoin de débattre les engagements pris par les représentants du peuple et ceux qui servent le peuple.

[Français]

Le sénateur Day : Bon après-midi, général Dallaire, et merci d'être venu témoigner. J'aimerais discuter de vos commentaires concernant les groupes multilatéraux et régionaux.

[Traduction]

Prenez, par exemple, la Ligue arabe et l'Union africaine. Il nous serait utile d'avoir vos commentaires à propos de ce que vous aimeriez voir dans un exposé de principe sur l'aide que le Canada fournit à ces groupes régionaux.

Lt.-Gen. Dallaire: Let's use the African Union as one region, although all the regions have them, and I think all the regions should be considered, including the European Union. NATO is there, but the European Union is also there and could be brought to bear as another capability than just doing humanitarian work, as a military capability instead of NATO, and in fact I wouldn't mind that at all.

In regard to regional capabilities — Darfur, Somalia, South Sudan — the first deployed forces were African Union forces with nothing, near bare bone. But they got there and stayed there. Then the UN came in, and then we had these hybrids, which are terrible.

My work at the African Union headquarters with the peace and security directorate in Addis Ababa has brought forward a dearth of expertise and manpower to be able to help it build the five sub-regions. The region is divided into five sub-regions to this African standby force. You have the East, the South and so on. I believe that building these regional capabilities and getting us integrated into them gets us into the front lines of conflict coming down the road, educates us and gives us expertise in what we need and what we should do.

So bringing along Canadians inside of a regional body is not seen pejoratively. On the contrary, it is seen as making those bodies and assets that much more capable and providing more professionalism. So when I hear that we only we talk about the UN, I find that very dismissive because the Organization of American States wants to operate without having to work with the Americans. They want to operate with us and we could be down there up to our ears. In Colombia, we're already working extensively with them. It's the same thing in Africa, of course, and the Middle East. So I think it's an understated capability that we could infiltrate and build up.

Senator Day: Would these regional groups intervene in their region if they see a problem developing? Obviously one of the advantages is they would be able to intervene more quickly and therefore subdue the problem before it escalates, but would they use a responsibility to protect? Would they require somewhat of a national agreement before they could intervene? A lot of times the government has fallen, so there is no agreement to invite them in, or would they have to wait for United Nations? How would they work to perform effectively?

Lgén Dallaire : Prenons l'Union africaine comme exemple dans une région, même s'il y a de ces organisations dans toutes les régions et que toutes les régions devraient être prises en considération, y compris l'Union européenne. Il y a l'OTAN, mais l'Union européenne est là également, et on pourrait lui demander de se charger d'autres choses que de la seule aide humanitaire. Par exemple, elle pourrait accomplir des actions militaires au lieu de l'OTAN. À vrai dire, cela ne me dérangerait pas du tout.

En ce qui concerne les capacités régionales — au Darfour, en Somalie et au Soudan du Sud —, les premières forces déployées étaient celles de l'Union africaine, et elles n'avaient rien, ou presque. Malgré tout, elles se sont rendues là-bas et y sont restées. Ensuite, l'ONU est arrivée, puis nous avons eu ces terribles hybrides.

Le travail que j'ai accompli auprès de la Direction de la paix et de la sécurité au quartier général de l'Union africaine à Addis-Ababa a révélé qu'il n'y avait pas assez d'expertise ni d'effectifs pour qu'il soit possible de renforcer la capacité dans les cinq sous-régions. Pour la Force africaine en attente, la région est divisée en cinq sous-régions. Il y a l'Est, le Sud, et cetera. Selon moi, le fait de renforcer les capacités dans ces régions et de nous intégrer à leurs opérations nous mène aux lignes de front du conflit qui approche. Cela nous permet de nous informer et d'acquérir l'expertise pour déterminer ce dont nous avons besoin et ce que nous devrions faire.

Donc, intégrer les Canadiens à une organisation régionale n'est pas vu d'un mauvais œil. Au contraire, les gens voient que nous renforçons la capacité et le professionnalisme de ces entités et ressources. Alors, quand j'entends dire que nous parlons seulement de l'ONU, je trouve cela très réducteur, parce que l'Organisation des États américains veut fonctionner sans avoir à travailler avec les États-Unis. Elle veut travailler avec nous, et nous pourrions faire une foule de choses là-bas. Nous travaillons déjà beaucoup avec cette organisation en Colombie. Il en va de même en Afrique, bien sûr, et au Moyen-Orient. Donc, je crois que nous ne tirons pas assez parti de notre capacité à intégrer et à renforcer.

Le sénateur Day : Ces groupes régionaux interviendraient-ils dans leur région s'ils prenaient conscience d'un problème émergeant? De toute évidence, l'un des avantages est qu'ils seraient en mesure d'intervenir plus rapidement et, par conséquent, de résoudre le problème avant que la situation dégénère. Mais est-ce qu'ils invoqueraient leur responsabilité de protéger? Faudrait-il qu'il y ait une sorte d'accord national avant qu'ils puissent intervenir? Il est arrivé souvent que ces organisations n'aient pas été invitées à intervenir parce que le gouvernement était tombé et qu'il n'y avait pas d'accord en place. Devraient-ils autrement attendre l'ONU? De quelle façon pourraient-ils travailler efficacement?

Lt.-Gen. Dallaire: The only real, hard objection of African forces crossing borders into other African countries or their dismay with the international community in Africa has been the International Criminal Court and its interference in some of these missions.

In regard to the African Union, it negotiates with the sub-regions and the sub-regions with the nations in order to respond to a crisis. What is holding them back is training centres to build command and control capabilities and deployment capabilities and sustainment capabilities to do those jobs, not troops. There are just qualified troops, trained troops and assets to do that. So they are held back far more because they just don't think they can handle the job versus just not wanting to do the job.

That's where the hidden story of us is. As an example, in Africa, where 87 per cent of peacekeepers are deployed, the hidden thing is not necessarily on the front lines but in fact right behind it in building the institutions, the doctrine, the training, the ethos in police and military and security forces so they can be credible and not only meet African Union standards but also meet UN standards, which are a bit different. We are holding them back by not giving what they need to be able to do the job.

I think it's our own fault if it falls flat, and I can give examples from my experiences in Somalia, South Sudan, in the Congo, in Burundi. I can give you a whole piss pot. I can give you the example of Sierra Leone where the President said, "I want my whole force reformed." We are reforming the whole of every course, training program and even in the education system with the curriculum of teaching children how not to get recruited into child soldiers.

Senator Day: When you say "we," is this Canada?

Lt.-Gen. Dallaire: No, it's my initiative, because we are the only one working in that region right now.

Senator Day: Capability building within the regions but capability building separately within the United Nations' command and control and other things they need to do there.

Lt.-Gen. Dallaire: Yes.

Mr. Chair, just if I may — forgive me — the guys don't like going to the UN because there is no strategic planning. There's no strategic command and control. Libya ran off with the mandate because NATO ran off with the mandate and never even briefed the Security Council. So until the military committee, and until the Security Council, gets that capability, it will simply have a force provider, which is the DPKO. That's all it does. It puts forces together and takes the mandates that come out of the political affairs and the Security Council and throws them into the field. That's not strategic planning. There are regions where

Lgén Dallaire : La seule objection réelle et concrète à l'entrée de forces africaines dans d'autres pays d'Afrique est venue de la Cour pénale internationale, qui s'est montrée préoccupée par la communauté internationale en Afrique et son ingérence dans certaines de ces missions.

À propos de l'Union africaine, celle-ci négocie avec les sous-régions, et les sous-régions négocient avec les pays afin de réagir aux crises. Ce qui les empêche d'agir, c'est l'absence de centres d'instruction afin de renforcer les capacités en matière de commandement et contrôle, de déploiement et de maintien; le problème ne vient pas des militaires. Il y a des militaires qualifiés, des militaires formés ainsi que des ressources pour faire cela. Ce qui les empêche d'agir, c'est le fait qu'ils ne se pensent pas capables d'accomplir leur tâche, ce n'est pas qu'ils refusent.

Et c'est à ce chapitre que nous intervenons dans l'ombre. Par exemple, en Afrique, où 87 p. 100 des Casques bleus sont déployés, l'aspect caché ne se trouve pas nécessairement au front, mais bien dans le renforcement des institutions, de la doctrine, de l'instruction et de l'éthos, pour la police, les forces militaires et les forces de sécurité en Afrique soient non seulement crédibles, mais également à la hauteur des normes de l'Union africaine et de l'ONU, lesquelles diffèrent légèrement. Nous leur nuisons, parce que nous ne leur donnons pas ce dont ils ont besoin pour accomplir leur travail.

Je crois que c'est notre faute si les efforts n'aboutissent pas; je peux donner des exemples tirés de mes propres expériences en Somalie, au Soudan du Sud, au Congo et au Burundi. Je peux vous raconter tous les détails sordides. Je peux vous raconter l'exemple de la Sierra Leone, où le président a déclaré qu'il voulait réformer la totalité de ses forces. Chaque cours, chaque programme d'instruction et même le système d'éducation a été réformé dans son ensemble, et le programme d'enseignement visait à apprendre aux enfants comment éviter d'être recrutés comme enfants soldats.

Le sénateur Day : S'agit-il d'une initiative canadienne?

Lgén Dallaire : Non, c'est ma propre initiative, car nous sommes les seuls à travailler dans cette région présentement.

Le sénateur Day : Donc, il s'agit d'un renforcement des capacités régionales séparément, mais sous le commandement et le contrôle de l'ONU, y compris d'autres choses qu'il fait faire là-bas.

Lgén Dallaire : Oui.

Monsieur le président, si vous me le permettez — pardonnez-moi —, les gens n'aiment pas travailler avec l'ONU parce qu'il n'y a pas de planification stratégique. Il n'y a pas de commandement et contrôle stratégiques. La Libye s'est approprié le mandat parce que l'OTAN avait fait la même chose sans jamais consulter le Conseil de sécurité. Donc, jusqu'au moment où le Comité militaire et le Conseil de sécurité acquièrent cette capacité, le Département des opérations de maintien de la paix se chargera de fournir les forces. Sa tâche se résume à cela. Il constitue des forces et prend en charge sur le terrain les mandats

you have four or five missions right beside each other that could be reinforcing each other and that have no capability of doing that. That's why the guys don't like to work with them.

Senator Day: That's very helpful; thank you.

The Chair: Senator, it certainly brings into the question the need for public debate. If we're going to send Canadians over there, in what capacity, what are the authorities going to be, and who is going to be in charge? We've heard a number of times that in some areas within the United Nations the direction isn't necessarily being given and that subsequently the men and women who are out on the ground are bearing the consequences.

Lt.-Gen. Dallaire: Mr. Chair, the big failure on that side is not only strategic stuff back home in New York but the fact that SRSGs and force commanders are not necessarily the best-qualified people to actually take over as a theatre commander or as a political head of a mission. Bringing more discipline and more capabilities to that level will go a long way in solving some of those tactical problems.

The Chair: Our time is coming to an end, unfortunately, senator, but I want to ask you if you would comment on two issues. One is ballistic missile defence — you mentioned that in your written brief — and our participation in ballistic missile defence and the consequences after our report of I think it was almost three years ago now and the importance of that. I'd like your comments on that.

I would also just like your observation on general spending. If we're going to go forward with these types of missions, are we going to need more financial commitments by the government in order to be able to do them?

Lt.-Gen. Dallaire: On the first side, missile defence will call for a few bucks right off the bat. However, whatever is going to come across may never hit New York. It may prefer to hit Toronto. That will have a significant impact on us. Will it call on the Americans to use the limited resources they have to defend Toronto? To what extent will missile defence defend Toronto? In my opinion and what I discussed, if we remember when we were there, is that unless you're part of that umbrella and you're engaged in it, then it's not assured. I think we gain so much more in being part of that whole program. Whether they deployed that radar or not, I don't know. That's another story. But we must be part of it in order to be able to turn to them and say, "Those few assets you have, yes, if it's coming to wherever and it's not an American city, you're going to deploy it for a Canadian one."

délivrés par les organes politiques et le Conseil de sécurité. Cela n'a rien à voir avec la planification stratégique. Dans certaines régions, il y a quatre ou cinq missions qui coexistent et qui pourraient s'entraider, mais qui n'ont pas la capacité requise. C'est pourquoi les gens n'aiment pas travailler avec eux.

Le sénateur Day : Tout cela est très utile. Merci.

Le président : Sénateur, tout cela met certainement en relief le besoin de tenir un débat public. Si nous envoyons des Canadiens là-bas, quelles seront leurs fonctions, quels seront les instruments habilitants, et qui sera aux commandes? Plusieurs fois, nous avons entendu dire que, à certains égards, l'ONU ne donne pas nécessairement de directives, et ce sont les hommes et les femmes sur le terrain qui en subissent les conséquences.

Lgén Dallaire : Monsieur le président, à cet égard, le gros problème tient non seulement à l'aspect stratégique au siège, à New York, mais aussi au fait que les représentants spéciaux du secrétaire général et les commandants des forces ne sont pas nécessairement les personnes les mieux qualifiées pour être commandants du théâtre d'opérations ou responsables politiques d'une mission. On peut aider, dans une grande mesure, à résoudre ces problèmes tactiques en renforçant la discipline et les capacités.

Le président : Il semble que notre temps tire malheureusement à sa fin, monsieur le sénateur. Je voulais toutefois vous inviter à vous exprimer sur deux questions : d'abord sur la défense antimissiles balistiques — que vous avez mentionnée dans votre mémoire — et notre participation à la défense antimissiles balistiques, d'une part, et les réactions et l'importance relative accordée à notre rapport connexe d'il y a — je crois — trois ans, d'autre part. J'aimerais entendre vos commentaires là-dessus.

Ensuite, j'aimerais connaître votre opinion sur les dépenses en général. Si nous décidons aller de l'avant avec ce genre de missions, cela supposerait-il d'autres engagements financiers de la part du gouvernement?

Lgén Dallaire : En réponse à votre première question, d'emblée, la défense antimissile nécessitera un peu d'argent. Cependant, le danger ne va peut-être jamais frapper New York. Le danger va peut-être frapper Toronto, et cela aura un impact important sur nous. Va-t-on alors inviter les Américains à utiliser les ressources limitées dont ils disposent pour défendre Toronto? Dans quelle mesure la défense antimissile va-t-elle défendre Toronto? Selon moi, et selon les discussions que j'ai eues, si je me rappelle bien de mon temps là-bas, rien n'est garanti s'il n'y a pas d'engagement et si on ne fait pas partie de ce programme. Je crois que nous avons beaucoup à gagner en faisant partie du programme dans son ensemble. Je ne sais pas si le radar a été déployé ou non, mais ça, c'est une autre histoire. Malgré tout, nous devons adhérer à ce programme afin de pouvoir leur dire : « Ces ressources limitées que vous avez, vous allez les déployer même si ce n'est pas une ville américaine qui est visée, même si c'est une ville canadienne. »

I'll end by saying that 10 years ago I was against missile defence because they couldn't hit the side of a barn. That has changed significantly. It is not 100 per cent, as we know, but it is now mature enough that we can engage, yes.

With regard to assets, it's always a question of, "We want more money." I think that what doesn't necessarily always come to the fore is that the military budget is divided into, first, capital equipment, which continues to grow exponentially. Every time you move a project to the right, you add 10, 15, 25 per cent to the cost right off the bat.

Second is O&M. which is expensive with regard to the technology that we're using and sustaining that technology, the training of people to be able to master that technology, and the infrastructure needed to put it under protection with our winters so that you can use it.

The third one is the sleeper. That's using more money. That's the people. You want a professional military. You want an effective Reserve Force that can reinforce it and provide it with new capabilities and new competencies. The personnel side is going to keep eating more and more. So if that 62 per cent or whatever it is — it was 52 when I was ADM; I think it's 62 now — is not fed, which means that you do not get new money to continuously meet that side, all you're going to do is eat away at your operational capabilities, fuel and ammunition and so on, or at your capital program. The people cost should always be considered as a new money engagement, be it increased numbers or be it simply increased quality of life to meet their requirements and those of their families.

The Chair: Colleagues, we've gone past our time, so I would like to thank Senator Dallaire for his time, for coming before us. You're always welcome. As Senator Jaffer said, we do miss you as a member of this committee. I can say that for myself personally. I'm pleased to see the work that you're doing.

Joining us on panel 4 today as we consider issues related to the defence policy review and Canada's re-engagement with the United Nations peacekeeping operations are Lieutenant-Colonel (Ret'd) David Last, Associate Professor, Royal Military College; and David Bercuson, Director of the Centre for Military, Security and Strategic Studies, University of Calgary, who joins us by video conference. Welcome.

Pour finir, je vous dirai que j'étais contre la défense antimissile il y a 10 ans, parce que la portée des missiles était ridicule. Ce n'est plus le cas maintenant. On ne parle pas encore d'un résultat parfait, nous le savons, mais les projectiles sont assez avancés pour justifier le besoin d'adhérer au programme.

En ce qui concerne les ressources, on revient toujours à la question de l'argent. Selon moi, ce qui n'est pas toujours mis en relief est le fait que le budget des forces armées compte plusieurs volets. Premièrement, il y a les biens d'équipement; à ce chapitre, les dépenses continuent d'augmenter de façon exponentielle. Dès qu'on déplace un projet à droite, son coût augmente du coup de 10, de 15 ou de 25 p. 100.

Deuxièmement, il y a les opérations et la maintenance. Les dépenses sont élevées à ce chapitre, à cause de la technologie que nous utilisons et du fait que nous devons entretenir cette technologie et former les gens qui les utilisent. Il y a aussi l'infrastructure nécessaire pour protéger les technologies afin qu'elles fonctionnent pendant l'hiver.

Le troisième volet concerne la relève. On dépense plus d'argent à ce chapitre. Il s'agit des gens. Nous voulons des forces armées professionnelles. Nous voulons une Force de réserve efficace qui peut renforcer les Forces canadiennes et leur procurer de nouvelles capacités et de nouvelles compétences. Le personnel va continuer d'accaparer une part de plus en plus grande du budget. Mais si on ne tient pas compte de ces 62 p. 100, ou peu importe le chiffre actuel — il s'agissait de 52 p. 100 à l'époque où j'étais sous-ministre adjoint, et je crois qu'il est à 62 aujourd'hui —, cela veut dire qu'il n'y aura aucun nouveau financement pour cet aspect. En faisant cela, tout ce que vous faites, c'est gruger vos capacités opérationnelles, le carburant, les munitions, et cetera. ou même votre programme d'immobilisations. Les dépenses liées au personnel doivent toujours être vues comme supposant un engagement financier supplémentaire, qu'il s'agisse d'une augmentation de l'effectif ou simplement d'une amélioration de la qualité de vie du personnel et de leur famille.

Le président : Chers collègues, nous avons dépassé notre temps. Je veux remercier le sénateur Dallaire d'avoir pris le temps de venir témoigner. Vous êtes toujours le bienvenu ici. Comme la sénatrice Jaffer l'a dit, vous manquez aux membres du comité. Je peux confirmer cela. Je suis content de voir le travail que vous accomplissez.

Pour la quatrième table ronde d'aujourd'hui sur les questions relatives à l'Examen de la politique de défense et du renouvellement de l'engagement du Canada auprès des opérations de maintien de la paix de l'ONU, nous recevons le lieutenant-colonel à la retraite David Last, professeur agrégé au Collège militaire royal du Canada, et David Bercuson, directeur du Centre for Military, Security and Strategic Studies, de l'Université de Calgary. M. Bercuson est avec nous par vidéoconférence. Bienvenue.

Dr. David Bercuson has been the Director of the Centre for Military, Security and Strategic Studies in Calgary since 1997. He is also the Director of Programs for the Canadian Global Affairs Institute. He was appointed Special Advisor to the Minister of Defence on the future of the Canadian forces in 1997 and was a member of the Minister of National Defence's Monitoring Committee until 2003. Dr. Bercuson also served on the Advisory Council on National Security from 2005 to 2008. His work focuses on Canadian defence policy, the Canadian military and Canadian security policy.

Joining us in person is Dr. David Last from the Royal Military College. Dr. Last has taught political science and war studies since 1999. Prior to his academic career, he served in the Canadian Army for 30 years, where he participated in a number of peacekeeping operations in Cyprus, Croatia and Bosnia. His research is widely published on such topics as conflict management, peacekeeping and military education. In 2016, Dr. Last was the Fulbright Visitor in Peace and War Studies at Norwich University in Vermont.

Dr. Bercuson and Dr. Last, welcome back to the committee. I understand you each have an opening statement.

David Bercuson, Director, Centre for Military, Security and Strategic Studies, University of Calgary, as an individual: The notion that Canada is somehow different from other states which use military power to gain political ends began to take root in this country in the early 1960s. It was the same period that the Canadian media, political leaders and some academics began to extol Canada as a peace-loving, peacekeeping nation, especially alongside our superpower neighbour. In Canada this notion was also connected to the rise of the idea that Canada, in fact, did not engage in the dirty business of pursuing national interests at all.

I hardly need point out today that much, if not all, of the UN peacekeeping we did in the period 1957 to the mid-1990s was, first, a small part of our overall national defence objectives and, second, done to serve the interests of NATO and not because we were placing our military at the service of humankind.

The vast bulk of Canada's defence spending during the Cold War went to land, air and sea forces which were to serve under NATO command to deter the Soviet Union and its Warsaw Pact allies from either attacking Western Europe or, just as important, politically dominating Central and Western Europe with military power.

M. Bercuson est directeur du Centre for Military, Security and Strategic Studies à l'Université de Calgary depuis 1997. Il est aussi directeur des programmes de l'Institut canadien des affaires mondiales. En 1997, il a été nommé conseiller spécial auprès du ministre de la Défense nationale au sujet de l'avenir des Forces canadiennes, et il a été membre du Comité de surveillance du ministre de la Défense nationale jusqu'en 2003. M. Bercuson a également siégé au Comité consultatif sur la sécurité nationale de 2005 à 2008. Ses travaux portent surtout sur la politique de défense du Canada, les Forces armées canadiennes et la politique canadienne en matière de sécurité.

Nous accueillons aussi en personne M. David Last, du Collège militaire royal du Canada. M. Last enseigne les sciences politiques et les études sur la guerre depuis 1999. Avant d'évoluer dans la sphère universitaire, il a servi 30 ans dans l'armée canadienne, période pendant laquelle il a pris part à plusieurs opérations de maintien de la paix à Chypre, en Croatie et en Bosnie. Il a publié nombre de ses travaux de recherche sur la gestion des conflits, le maintien de la paix et l'éducation militaire. En 2016, M. Last a été chercheur invité de Fulbright en études sur la paix et la guerre à l'Université Norwich, au Vermont.

Monsieur Bercuson, monsieur Last, je vous souhaite la bienvenue au comité. Je crois savoir que vous avez tous les deux préparé une déclaration préliminaire.

David Bercuson, directeur, Centre for Military, Security and Strategic Studies, Université de Calgary, à titre personnel : L'idée selon laquelle le Canada est quelque peu différent des autres pays qui utilisent la force militaire pour atteindre des objectifs politiques a commencé à s'imposer dans ce pays au début des années 1960. C'est aussi à cette époque que des médias canadiens, des dirigeants politiques et certains spécialistes ont commencé à chanter les louanges d'un Canada pacifiste et voué au maintien de la paix, d'autant plus que nous étions voisins d'une superpuissance. Au Canada, cette idée était aussi liée à la thèse, de plus en plus répandue, voulant que le Canada, en fait, ne s'intéressait d'aucune façon à l'abjecte poursuite des intérêts nationaux.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer aujourd'hui qu'une bonne partie, voire la totalité du travail de maintien de la paix que nous avons effectué de 1957 jusqu'au milieu des années 1990 avait une importance relativement faible par rapport à l'ensemble de nos objectifs de défense nationale, premièrement, et avait pour but de servir les intérêts de l'OTAN, et non pas de mettre nos forces armées au service de l'humanité, deuxièmement.

La très grande majorité des dépenses de défense du Canada au cours de la guerre froide ont été affectées aux forces terrestres, aériennes et maritimes qui devaient servir, sous le commandement de l'OTAN, à dissuader l'Union soviétique et les alliés du Pacte de Varsovie d'attaquer l'Europe de l'Ouest ou, ce qui est tout aussi important, de dominer politiquement l'Europe centrale et l'Europe de l'Ouest avec leur puissance militaire.

Virtually all Canadian participation in UN peacekeeping missions was aimed, first, at representing NATO interests in places such as the Middle East or Cyprus — the Soviets almost always chose Poland as their representative — and, second, solving NATO problems such as the split between the U.K. and France, on the one hand, and the United Nations on the other during the Suez Crisis of 1956 or keeping NATO allies Greece and Turkey from going to war over Cyprus. These realities have been well covered by Dr. Sean Maloney in his book *Canada and UN Peacekeeping: Cold War by Other Means*.

Why, then, did Canadians fall in love with peacekeeping? First, because making peace is a lot nicer than making war; second, because successive Canadian governments of both major parties saw it as in their interest to keep the peacekeeping idea alive; and, third, because in the endless pursuit of enlarging small differences which Canadians have exercised vis-à-vis the United States since our founding, it served to develop our national myth.

The fact that most Canadian defence efforts were aimed at waging war against the U.S.S.R. and its Warsaw Pact allies was lost on most Canadians. Besides, what did the Canadian Army do in Europe or the navy in the North Atlantic or the air force in the skies over North America? They exercised and exercised and exercised some more, which was pretty boring stuff compared with keeping Israelis and Egyptians from tearing each other's throats out.

The end of the Cold War marked a dramatic shift in international diplomacy. There was no longer any need to keep the clients of NATO and the Warsaw Pact from confronting each other. But UN peacekeeping went on as before, with little change, and failed miserably in Rwanda, East Timor, and for Canada, most notably, in the Balkan civil war of 1992 to 1995.

Canada went into the Balkans eventually with two full battle groups, something we could not do today, with the best of intentions, but without clearly understanding the human geography in the region. We went initially to police a ceasefire between Croatia and Bosnia, both breakaway states from former Yugoslavia. We did not seem to understand the deep hatred that separated many — not all, but many — of the three chief players in what soon became a three-way civil war between Croats, Bosnians and Serbs. Nor did we understand when we went in that all three sides distrusted the UN and charged UNPROFOR, which was the mission we were part of at the time, was siding with the other guys.

Pratiquement toute la participation canadienne aux missions de maintien de la paix visait à représenter les intérêts de l'OTAN dans des endroits comme le Moyen-Orient ou Chypre — les Soviétiques désignaient presque toujours la Pologne pour les représenter — et résoudre les problèmes de l'OTAN, tels que la division entre le Royaume-Uni et la France, d'un côté, et les Nations Unies, de l'autre, lors de la crise du canal de Suez de 1956, ou empêcher la Grèce et la Turquie — toutes deux alliées de l'OTAN — d'entrer en guerre au sujet de Chypre. Ces réalités ont été bien décrites par M. Sean Maloney dans son livre intitulé *Canada and UN Peacekeeping : Cold War by Other Means*.

Pourquoi les Canadiens sont-ils tombés amoureux du « maintien de la paix »? Premièrement, parce que faire la paix est bien plus joli que faire la guerre. Deuxièmement, parce que les gouvernements canadiens successifs, des deux principaux partis, estimaient qu'il était dans leur intérêt d'entretenir l'idée du maintien de la paix. Troisièmement, parce que dans le contexte d'une recherche incessante de petites différences à amplifier, chose que font les Canadiens par rapport aux États-Unis depuis que le Canada existe, nous avons ainsi construit notre mythe national.

Le fait que la majeure partie des efforts de défense du Canada visaient à faire la guerre à l'URSS et à ses alliées du Pacte de Varsovie a échappé à la plupart des Canadiens. Du reste, que faisait l'armée canadienne en Europe, les forces maritimes dans l'Atlantique ou les forces aériennes dans le ciel de l'Amérique du Nord? Elles s'exerçaient, encore et encore. Rien de bien excitant comparativement à une mission visant à empêcher les Israéliens et les Égyptiens de s'étriper.

La fin de la guerre froide a bouleversé la diplomatie internationale. Il n'était plus nécessaire d'empêcher les alliés de l'OTAN et du Pacte de Varsovie de s'affronter. Mais l'ONU a poursuivi presque sans changement son travail de maintien de la paix et a lamentablement échoué au Rwanda, au Timor-Oriental et, particulièrement pour le Canada, dans les Balkans lors de la guerre civile de 1992 à 1995.

Le Canada a envoyé dans les Balkans deux groupes de combat complets, chose impossible aujourd'hui; ses intentions étaient nobles, mais il connaissait mal la géographie humaine de la région. L'objectif de départ était de contrôler un cessez-le-feu entre la Croatie et la Bosnie, deux États issus de l'ex-Yougoslavie. Nous ne semblions pas comprendre la haine profonde qui existait entre de nombreux intervenants — pas tous cependant — associés aux trois principaux acteurs de ce qui allait rapidement devenir une guerre civile entre Croates, Bosniaques et Serbes. Nous ne comprenions pas non plus que les trois parties se méfiaient de l'ONU et que chacune accusait la Force de protection des Nations Unies — mission officielle de l'ONU là-bas à laquelle nous participions à l'époque — d'être du côté de l'autre.

Canadians there were shot at with rifle, tank, mortar and artillery fire. Canadians were killed by snipers, IEDs and ambushes. Canadians fought a 36-hour battle with Croatian forces at the Medak Pocket. Canadians witnessed the most appalling war crimes committed by all three sides against each other.

Many Canadians came back to Canada badly scarred, physically and psychologically, from the experience. We paid little attention to them or to the bodies of Canadian soldiers shipped home because they weren't "warriors"; they were "peacekeepers."

That era saw the death of the Chapter 6 peacekeeping that Lester Pearson helped create with UNEF I, which won him a Nobel Peace Prize. But because the government of the day did not want to shatter the image Canadians had of peacekeeping, Canadians did not realize what was happening. They were so enamored with peacekeeping that even at the height of the war in Afghanistan, our third-largest war, many still thought Canadian troops were in Kandahar to keep the peace.

To the credit of the Paul Martin government, which sent Canadians to Kandahar, no one tried to pull the wool over Canadian eyes. The then-Minister of National Defence, Bill Graham, and the Chief of the Defence Staff, Rick Hillier, toured the country before the deployment to tell Canadians that Afghanistan was going to be a different kind of mission, just as Minister Dion and Minister Sajjan are doing now with regard to the coming mission in Africa, but many Canadians did not listen and many are not listening now.

The current government, to its credit, is not talking about "peacekeeping"; they talk about "peace operations." I agree with that. We could just as easily call our presence in Korea from 1951 to 1953 a "peace operation" rather than a war. In fact, Washington and Ottawa called Korea a "police action." But there were no police along the front line from the late fall of 1951 to the ceasefire of July 1953. They were all combat soldiers.

I do not support a mission to Africa because any mission to just about any of Africa's trouble spots — Mali, the Congo, Central African Republic, South Sudan, to name a few — is a mission to join one of a number of incredibly complex wars, wars way more complex than the one we fought in Afghanistan and none of which show any chance of a peaceful resolution any time soon. We will be entering a mess wherever we go, with no resolution in sight and in pursuit of no perceived national interest.

Les Canadiens ont subi des tirs de fusil, de char, de mortier et d'artillerie. Des Canadiens ont été tués par des tireurs embusqués, par des engins explosifs improvisés et dans des embuscades. Les Canadiens se sont battus pendant 36 heures avec les forces croates lors de la bataille de la poche de Medak. Les Canadiens ont été témoins d'effroyables crimes de guerre commis par les trois parties.

De nombreux Canadiens sont revenus au pays profondément marqués, physiquement et psychologiquement. Nous ne nous sommes guère souciés d'eux, pas plus que des corps rapatriés, parce qu'ils n'étaient pas des guerriers, mais des « soldats de la paix ».

Cette époque a marqué la fin du Chapitre 6 de la Charte de l'ONU relatif au maintien de la paix, auquel avait travaillé Lester Pearson avec la FUNI I et qui lui avait valu le prix Nobel de la paix. Mais, parce que le gouvernement en place ne voulait pas briser l'image que les Canadiens se faisaient du maintien de la paix, ceux-ci ne se sont pas rendu compte de ce qui se passait. Ils étaient si épris de maintien de la paix que même au plus fort de la guerre en Afghanistan — notre troisième en importance — de nombreux Canadiens croyaient que les troupes canadiennes étaient à Kandahar pour maintenir la paix.

Il convient toutefois de souligner que le gouvernement Martin, qui a envoyé les forces canadiennes à Kandahar, n'a jamais tenté de tromper les Canadiens à ce chapitre, et c'est tout à son honneur. Le ministre de la Défense nationale de l'époque, Bill Graham, ainsi que le chef d'état-major de la défense Rick Hillier ont parcouru le pays avant le déploiement afin de dire aux Canadiens que l'Afghanistan serait une mission complètement différente, comme le font actuellement les ministres Dion et Sajjan au sujet de la mission prochaine en Afrique, mais beaucoup de Canadiens n'ont pas écouté à l'époque et beaucoup n'écoutent pas aujourd'hui.

Le gouvernement actuel parle non pas de « maintien de la paix » — ce qui est tout à son honneur —, mais « d'opérations de paix ». Voilà qui est bien. Mais nous pourrions tout autant qualifier notre intervention en Corée de 1951 à 1953 « d'opération de paix » plutôt que de guerre. En fait, Washington et Ottawa qualifiaient l'intervention en Corée « d'action de police ». Mais il n'y avait aucun policier au front de la fin de l'automne 1951 au cessez-le-feu en juillet 1953. Tous étaient des soldats combattants.

Je ne suis pas pour une mission en Afrique, parce que toute mission dans presque tous les points chauds en Afrique — comme le Mali, le Congo, la République centrafricaine ou le Soudan du Sud, pour n'en nommer que quelques-uns — est une mission dans une guerre figurant au nombre des guerres incroyablement complexes qui y font rage; des guerres beaucoup plus complexes que celle que nous avons livrée en Afghanistan, dont aucune ne laisse présager de dénouement pacifique à court terme. Peu importe où nous irons, nous entrerons dans un borbier, sans solution en vue, sans intérêt national apparent à défendre.

Of course, we all hate to see the killing, raping and other atrocities which are taking place there. And we seem to bear a national guilt about the fate of Rwanda, but we choose to support in this country a very small military and an even smaller army, and we do not have the resources to save very much of the world.

Our military resources should be preserved to be used in alliance with NATO and the United States in the defence of North America or to make a difference where it can really count in the national interests of this country, such as in the Caribbean Basin.

I am also opposed to splitting our small military to send them to as many spots in the world as we can in order to create the impression that we wield far more military power than we in fact do. We now have 300 to 400 troops in the Middle East. We are sending some 400 to Latvia and now 600 to Afghanistan. That is about 1,400 of the at most 2,500 that we can deploy abroad at any given time. Even then, we would be sorely stretched, as we were in Afghanistan.

It was the Martin government which proposed that Canadian interests were better served by one or two large deployments — preferably one — than many small ones, for reasons I can get into later. In my view, they were correct. In my view, we are hurting our own national interests by turning back to the choice of many small deployments instead of one larger and more significant one. Sending 600 troops to join the 14,000 or so now in Mali, for example, is sheer tokenism.

There are many other issues I can cover, but there's no time to do it, so I'll rest here. I will be happy to take your questions. Thank you.

The Chair: Thank you very much, Dr. Bercuson.

We will move to Lieutenant-Colonel Last. Please proceed.

Lieutenant-Colonel (Ret'd) David Last, Associate Professor, Royal Military College, as an individual: Thank you very much, senators, for this opportunity to speak. I will make three points on education, experimentation and evaluation.

In 1994, the Government of Canada made a strategic decision to be an intellectual leader in peacekeeping, and it opened the Pearson Peacekeeping Centre in Cornwallis, Nova Scotia, the next year. Alex Morrison sold the project as a low-cost, high-impact strategy which would enhance Canada's reputation and impact as our UN troop contributions declined. I was one of the instructors at the Pearson Peacekeeping Centre after I returned from Bosnia and Croatia.

Évidemment, nous déplorons les meurtres, les viols et autres atrocités qui s'y produisent. Et nous semblons éprouver un sentiment de culpabilité nationale à propos du Rwanda. Mais nous avons choisi de nous doter d'une petite force militaire et d'une armée encore plus réduite, de sorte que nous n'avons pas les ressources nécessaires pour changer bien des choses dans le monde.

Nos ressources militaires devraient être réservées à l'usage de notre alliance avec l'OTAN et les États-Unis pour la défense de l'Amérique du Nord ou être employées en faveur d'intérêts nationaux vraiment importants dans des endroits comme le bassin des Caraïbes.

Je m'oppose aussi à ce que l'on divise nos modestes forces militaires pour les envoyer dans le plus d'endroits possible dans le monde afin de créer l'impression que nous exerçons un pouvoir militaire beaucoup plus important qu'il ne l'est en réalité. Nous avons actuellement de 300 à 400 soldats au Moyen-Orient, nous en envoyons quelque 400 en Lettonie, et maintenant 600 en Afghanistan. Cela représente environ 1 400 soldats sur les 2 500, tout au plus, que nous pourrions déployer à l'étranger, ce qui mettrait nos ressources à rude épreuve, comme ce fut le cas en Afghanistan.

C'est le gouvernement Martin qui a fait valoir que les intérêts du Canada seraient mieux servis par un ou deux « grands » déploiements — un de préférence — plutôt que par beaucoup de petits. J'expliquerai les raisons plus tard. À mon avis, il avait raison. À mon avis, nous nuisons à nos intérêts nationaux en revenant à l'option de nombreux petits déploiements, plutôt que d'opter pour un déploiement plus grand et plus important. Envoyer 600 soldats se joindre aux quelque 14 000 déjà au Mali, par exemple, est purement symbolique.

Je pourrais aborder beaucoup d'autres questions, mais le temps manque. Je m'arrête donc ici, et c'est avec plaisir que je répondrai à vos questions. Merci.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Bercuson.

Nous allons maintenant entendre le lieutenant-colonel Last. Vous avez la parole.

Lieutenant-colonel (à la retraite) David Last, professeur agrégé, Collège militaire royal du Canada, à titre personnel : Je vous remercie, mesdames et messieurs les sénateurs, de me donner l'occasion de m'exprimer. Je vais souligner trois points au sujet de l'éducation, de l'expérimentation et de l'évaluation.

En 1994, le gouvernement du Canada a pris la décision stratégique de devenir un chef de file intellectuel en matière de maintien de la paix, et il a ouvert le Centre Pearson pour le maintien de la paix à Cornwallis, en Nouvelle-Écosse, l'année suivante. Alex Morrison a vendu le projet comme étant une stratégie à faible coût et hautement efficace qui améliorerait la réputation et l'influence du Canada à une époque où sa contribution aux troupes de l'ONU a diminué. J'étais l'un des instructeurs au Centre Pearson pour le maintien de la paix après mon retour de la Bosnie et de la Croatie.

Through the Pearson Peacekeeping Centre, through its leadership of the International Association of Peacekeeping Training Centres — which I think Professor Dorn mentioned this morning — through the annual Cornwallis Group seminars, through publication series and international conferences, I think Canada had a disproportionate influence on peacekeeping for more than a decade. IAPTC membership, for example, has grown to more than 265 institutions on every continent and involves many regional organizations. Many peacekeeping training centres today explicitly acknowledge the early leadership of the Pearson Peacekeeping Centre.

Reopening a Canadian peace support centre may be necessary and useful, and you heard Senator Dallaire talk about the need for better infrastructure and preparation of personnel. But by itself, it would not have the same impact that it had in the 1990s because the world has changed. Our wider defence policy should focus on peace and security to include research, education and experimentation that deals with today's security challenges. If we think about failed states, social dislocation, market failures, ungoverned spaces, both survival and economic migration, rapid ideological change, dehumanization of victims, these are not problems that we understand well.

To begin with education, I think defence policy has to include the development of the knowledge and skills in Canada and abroad that are necessary to manage violence. This is the central problem facing military forces. Educating leaders at home and abroad who understand violence should be our starting point, both for urgent response and for long-term defence investment.

You've already heard today that Canada has a comparative advantage in cultural diversity. It has a comparative advantage in higher education and in professional development, and we can have an impact with relatively small annual investments over time.

I think defence policy should move beyond a focus on contributing troops or assets to missions. Instead, the government should position the Department of National Defence and the Canadian Armed Forces assets to develop the human capital for dealing with emerging security challenges. This means investing in new and existing institutions for education, research and training.

Grâce au Centre Pearson pour le maintien de la paix, à son leadership au sein de l'International Association of Peacekeeping Training Centres, ou IAPTC — dont le professeur Dorn a parlé ce matin, je crois —, grâce aux séminaires annuels du groupe de Cornwallis, aux séries de publication et aux conférences internationales, le Canada a, selon moi, une influence disproportionnée sur le maintien de la paix depuis plus de 10 ans. L'IAPTC, par exemple, a connu une croissance et regroupe plus de 265 institutions de tous les continents ainsi que de nombreuses organisations régionales. Bon nombre de centres de formation sur le maintien de la paix reconnaissent clairement aujourd'hui le leadership initial du Centre Pearson pour le maintien de la paix.

La réouverture d'un centre de soutien de la paix canadien peut être nécessaire et utile — et vous avez entendu parler le sénateur Dallaire au sujet de la nécessité d'avoir une meilleure infrastructure et de mieux préparer le personnel — mais en soi, l'incidence d'un tel centre ne serait pas la même que dans les années 1990, puisque le monde a changé. Notre politique globale en matière de défense devrait être axée sur la paix et la sécurité afin d'inclure des activités de recherche, d'éducation et d'expérimentation qui permettent de composer avec les défis auxquels nous faisons face aujourd'hui en matière de sécurité. Si nous pensons aux États en déroute, aux bouleversements sociaux, aux échecs du marché, aux espaces non gouvernés, à la migration pour des raisons de survie et des raisons économiques, aux changements idéologiques rapides et à la déshumanisation des victimes, ce sont là des problèmes que nous ne comprenons pas bien.

Je vais commencer par l'éducation. Je crois que la politique de défense doit inclure le développement des connaissances et des compétences — au Canada et à l'étranger — qui sont nécessaires pour endiguer la violence. C'est le problème central auquel sont confrontées les forces armées. L'éducation des dirigeants, ici et à l'étranger, qui comprennent la violence devrait être notre point de départ, tant pour les interventions d'urgence que pour les investissements à long terme dans la défense.

Vous avez déjà entendu aujourd'hui que le Canada jouit d'un avantage comparatif sur le plan de la diversité culturelle. Le Canada a un avantage comparatif au chapitre de l'éducation supérieure et du perfectionnement professionnel, et nous pouvons avoir une incidence moyennant un investissement relativement modeste au fil du temps.

Je crois que la politique de défense ne devrait pas s'appuyer uniquement sur la contribution d'effectifs ou de ressources aux missions. Au lieu de cela, le gouvernement devrait orienter les ressources du ministère de la Défense nationale et des Forces armées canadiennes de manière à ce qu'il puisse développer le capital humain nécessaire pour réagir aux problèmes de sécurité naissants. Cela signifie qu'il faut investir dans des institutions nouvelles et existantes pour l'éducation, la recherche et la formation.

When I was developing courses for the Pearson Peacekeeping Centre in the 1990s, I was aware of how rapidly the body of relevant knowledge was growing. It has expanded many times since then, but conflict studies are still struggling to find the coherence of fields like health, education and development. Many of the same insights that emerged in the 1990s are re-emerging now. We're reinventing wheels, this time filtered through a decade of counter-insurgency experience.

We have no international military equivalent of the Cochrane Collaboration on evidence-based medicine or the Campbell Collaboration on evidence-based social policy. So if we are to be engaged in supporting training and education based on systematic reviews of evidence from operations, we could make a major contribution to international and human security.

This brings up experimentation. All military interventions are experiments. They have to adapt to changing circumstances. I call them "experiments" because we have to admit that we cannot know in advance whether they will achieve their intended results. If we engage in coercive experiments like drone strikes or bombing, we should match them with cooperative experiments like community building or local organization, wherever possible.

Are our assumptions about actors, about causes and effects valid? Do we really know what we're doing? I think you heard from Professor Bercuson that in fact we didn't understand the operational environment in the Balkans. He's absolutely right. But nor did we engage actively in studying it.

I've included a list in my notes of experiments from the recent past that are worth exploring, worth developing and repeating as contributions to peace and security. I think you've heard some of them. They include experiments to develop operational capabilities like human rights assessment teams or neighbourhood facilitation, problem solving and experiments to mobilize domestic resources for international assistance. General Dallaire mentioned drawing on multinational populations for policing and experiments to develop Canadian and international conflict management professionals.

Finally, evaluation: Defence policy interventions have to be evaluated, and they have to be revised in the light of those evaluations. Whether they are bombing campaigns, preventive deployments, counter-insurgency or peace support operations, military interventions should be treated in the same way as health, education or development programs. What were we trying to achieve and did we succeed in the short term and in the longer term?

À l'époque où je concevais des cours pour le Centre Pearson pour le maintien de la paix dans les années 1990, j'étais conscient de la vitesse à laquelle le savoir pertinent progressait. Il s'est accru de nombreuses fois depuis, mais on peine encore à concilier des domaines comme la santé, l'éducation et le développement avec l'étude des conflits. Nombre de ces mêmes idées qui ont vu le jour dans les années 1990 refont surface maintenant. Nous réinventons la roue, cette fois-ci à la lumière d'une décennie d'expérience anti-insurrectionnelle.

Nous n'avons aucun équivalent militaire international de la Collaboration Cochrane relative à la médecine fondée sur des données probantes ou de la Collaboration Campbell relative à la politique sociale fondée sur des éléments probants. Donc, si nous nous engageons à soutenir la formation et l'éducation en fonction d'examen systématiques des données probantes provenant des opérations, nous pourrions contribuer de manière considérable à la sécurité internationale et humaine.

Cela m'amène au sujet de l'expérimentation. Toutes les interventions militaires sont des expériences. Elles doivent s'adapter à des circonstances changeantes. Je les qualifie d'« expériences » parce que, nous devons l'admettre, nous ignorons si elles donneront les résultats attendus. Si nous prenons part à des expériences coercitives, comme des attaques de drones ou des opérations de bombardement, nous devrions les accompagner d'expériences de coopération, comme le renforcement communautaire ou l'organisation locale, dans la mesure du possible.

Nos hypothèses à propos des acteurs, des causes et des effets sont-elles valides? Savons-nous réellement ce que nous faisons? Je pense que vous avez entendu ce qu'a dit M. Bercuson au sujet du fait que nous ne comprenions pas le milieu opérationnel dans les Balkans. Il a absolument raison. Nous n'avons pas entrepris d'étudier la question activement.

J'ai inclus dans mes notes une liste d'expériences récentes qui valent la peine d'être examinées, perfectionnées et répétées pour contribuer à la paix et à la sécurité. Je crois que vous avez entendu parler de certaines d'entre elles. Il s'agit entre autres d'expériences visant à accroître la capacité opérationnelle — comme des équipes d'évaluation des droits de la personne ou d'accompagnement locales — et la résolution de problèmes ainsi que des expériences ayant pour but de mobiliser les ressources intérieures pour fournir de l'aide sur la scène internationale. Le général Dallaire a parlé de l'utilisation de ressources policières de multiples pays et d'expériences pour perfectionner les professionnels — canadiens et autres — de la gestion des conflits.

Enfin, en ce qui concerne l'évaluation : les interventions au titre de la politique de défense doivent être évaluées, et elles doivent être revues à la lumière de ces évaluations. Qu'il s'agisse de campagnes de bombardement, de déploiements préventifs, d'opérations anti-insurrectionnelles ou de soutien de la paix, les interventions militaires devraient être traitées de la même manière que les programmes de santé, d'éducation ou de développement. Que tentions-nous d'accomplir, et avons-nous atteint nos objectifs à court terme et à long terme?

Sometimes the effects that Ottawa seeks are not actually in the conflict areas where we deploy. But if we're making claims about influence in Washington or New York, then we have to have some way of evaluating those claims, and I think that requires more sophistication. We need more sophisticated tools and organizational changes to evaluate the impact of our security policies. The people who are formulating and implementing policies cannot be the same ones who are evaluating them. Their hands are already linked.

I think if we get evaluation right, if we do it well, then the payoff could well be an all-party consensus on defence policy that garners public support and reduces partisan turmoil from electoral cycles.

Lieutenant-General Leslie's support for Dr. Sean Maloney's multi-year history of Canadian operations in Afghanistan, while the operations were ongoing, is an example of an investment in a continuous evaluation and feedback process. But evaluation can also be real time within a budget cycle. Rapid assessment processes, RAP, have been successfully employed in public health by the World Bank and by development initiatives to improve ongoing programs. This takes courage. It takes courage to commit to honest evaluation when careers are on the line, but it's a vital part of effective operations.

To conclude, I am personally and professionally very excited by the government's commitment to peace operations, but I worry that without a commitment to education, experimentation and evaluation of operations, we won't actually see much progress in dealing with evolving security challenges.

I will stop there. Thank you very much.

The Chair: Thank you very much, Lieutenant-Colonel Last.

We will start with Senator Jaffer, and then Senator Dagenais.

Senator Jaffer: Dr. Bercuson, I listened to you very carefully when you spoke about different missions and numbers. If I am not mistaken, you said sending 600 of our troops when there are thousands of others doesn't have a great effect. But from personal experience in South Sudan and Darfur where we have sent a handful of our men and women — I think 100 in Sudan and even fewer in Darfur — the value was not in the fighting, but in the training and, if I can be so bold, bringing our value system to work with civilians. So we may not have the numbers, but we have the know-how. I would like you to comment on that.

Parfois, les effets que cherche à obtenir Ottawa ne touchent pas réellement les zones de conflit où nous déployons nos troupes. Mais si nous prétendons exercer une influence quelconque sur Washington ou sur New York, nous devons alors trouver un moyen d'évaluer ces affirmations, et je pense que cela requiert davantage de raffinement. Nous avons besoin d'outils plus perfectionnés et de changements organisationnels pour évaluer l'incidence de nos politiques de sécurité. Les gens qui formulent et mettent en œuvre les politiques ne sauraient être chargés aussi de les évaluer. Ils ne pourront prétendre à l'objectivité.

Je crois que si nous menions de bonnes évaluations, si nous le faisons bien, nous pourrions bien en arriver à un consensus parmi tous les partis au sujet de la politique de défense, ce qui favoriserait l'appui du public et calmerait l'agitation partisane durant les cycles électoraux.

Le soutien qu'a offert le lieutenant-général Leslie à M. Sean Maloney lorsqu'il a dressé l'historique des nombreuses années d'opérations des Forces canadiennes en Afghanistan est un exemple d'investissement dans un processus d'évaluation et de rétroaction continu. Mais l'évaluation peut également se faire en temps réel dans le cadre d'un cycle budgétaire. Des procédures d'évaluation rapides (PER) ont été appliquées avec succès en santé publique par la Banque mondiale et par des initiatives de développement ayant pour but d'améliorer les programmes permanents. Cela exige du courage. Il faut du courage pour s'engager à réaliser des évaluations honnêtes lorsque des carrières sont en jeu, mais il s'agit là d'une partie essentielle des opérations efficaces.

Pour conclure, je suis personnellement et professionnellement très enthousiasmé par l'engagement du gouvernement à l'égard des opérations de maintien de la paix, mais je crains que — faute d'un engagement envers l'éducation, l'expérimentation et l'évaluation des opérations — nous ne soyons pas en mesure de voir de réels progrès dans notre capacité de composer avec des défis en matière de sécurité qui évoluent constamment.

Je vais m'arrêter là. Merci beaucoup.

Le président : Merci beaucoup, lieutenant-colonel Last.

Nous allons commencer avec la sénatrice Jaffer, et poursuivre avec le sénateur Dagenais.

La sénatrice Jaffer : Monsieur Bercuson, je vous ai écouté très attentivement lorsque vous avez parlé de différentes missions et présenté des chiffres. Si j'ai bien entendu, vous avez dit que le fait d'envoyer 600 de nos militaires là où il y en a des milliers d'autres n'a pas une grande incidence. Mais, selon mon expérience personnelle... Au Soudan du Sud et au Darfour, où nous avons envoyé une poignée de nos hommes et femmes — je crois que c'était 100 au Soudan et encore moins au Darfour — notre contribution touchait non pas le combat, mais plutôt la formation et, si je peux m'exprimer ainsi, la promotion de notre système de valeurs chez les civils. Donc, nous n'avons peut-être pas le nombre, mais nous avons le savoir-faire. J'aimerais vous entendre à ce sujet.

Mr. Bercuson: I agree with your evaluation of the potential impact of training. I don't think we think enough about that, especially in non-combat areas like communications, transportation, logistics, where we are very good.

We have been tested in combat and our people know what to do. We use the latest high-tech, management and organizational techniques, and we can teach other troops these kinds of skills that are necessary to conduct real peacekeeping or peace enforcement operations and protect civilian populations. And yes, we should do that.

What I'm talking about with regard to, for example, sending 600 troops to Mali, my understanding — and it's still somewhat fuzzy — as to what the government is planning is that 600 means a battalion. It seems to me that the government is planning to send a battalion to Mali or somewhere else in Africa. Well, that's not going to make a heck of a lot of difference to the military situation there.

If we go ahead with this mission, we are going to have three missions: one in Africa, one in Eastern Europe and one in the Middle East. That means three times the number of communications individuals, three times the amount of backup supplies and three times the amount of bureaucratic oversight that will be necessary from National Defence Headquarters. To me, that is simply scattering your forces in different places when you would be best to put them in one location.

Now, we choose as a country to have a small military and what I'm trying to say is that we need to live within that reality. Some of our small military are highly trained in a lot of different areas, and yes we should send them where they are needed to try to help others. But I don't think we should try to overemphasize our ability to have a real military impact in these areas because when you are sending a handful of troops — and 600 compared to 14,000 is a handful — we will not have a lot of military impact.

Senator Jaffer: Lieutenant-Colonel Last, in your recent writing about peacekeeping, you pushed for greater emphasis on a civilian dimension. I think you were in the room when we had General Day speak about a holistic approach. I may be wrong in remembering what you said, but I think that you were also talking about having — these are not your words, but I'm just trying to expand on what he was saying — a holistic approach. If I understood what you were talking about, giving the under-represented voices a place in government that can lead to a lasting peace, as voices that are not heard are one of the reasons for the conflict.

M. Bercuson : Je suis d'accord avec votre évaluation de l'incidence potentielle de la formation. Selon moi, nous n'y pensons pas suffisamment, particulièrement dans des domaines non liés au combat, comme les communications, le transport, la logistique; des domaines où nous excellons.

Nous avons été mis à l'épreuve au combat, et nous savons ce qu'il faut faire. Nous utilisons des technologies de pointe pour la gestion et l'organisation, et nous pouvons enseigner à d'autres forces armées ces types de compétences qui sont nécessaires pour effectuer de réelles opérations de maintien ou d'imposition de la paix et pour protéger les populations civiles. Et oui, c'est ce que nous devrions faire.

Ce que je veux dire au sujet, par exemple, du fait d'envoyer 600 militaires au Mali, je crois comprendre — et c'est encore quelque peu flou — que les 600 militaires prévus par le gouvernement, correspondent à un bataillon. Il me semble que le gouvernement prévoit envoyer un bataillon au Mali ou ailleurs en Afrique. Eh bien, cela ne changera pas grand-chose à la situation militaire là-bas.

Si nous allons de l'avant avec cette mission, nous aurons trois missions : une en Afrique, une en Europe de l'Est et une au Moyen-Orient. Cela signifie que le quartier général de la Défense nationale devra fournir trois fois le nombre de responsables des communications, prévoir trois fois la quantité de fournitures et assurer trois fois la quantité de surveillance administrative. Pour moi, il ne s'agit là qu'un éparpillement de vos forces dans différents lieux, alors qu'il vaudrait mieux toutes les mettre au même endroit.

Maintenant, nous avons choisi en tant que pays d'avoir un petit appareil militaire, et ce que j'essaie de dire, c'est que nous devons vivre dans cette réalité. Certains membres de notre petit appareil militaire sont bien entraînés dans différents domaines, et oui, nous devrions les envoyer aider ceux qui ont besoin d'eux. Mais, je ne crois pas que nous devrions essayer de surestimer notre capacité d'avoir une réelle incidence militaire dans ces régions parce que si vous envoyez une poignée de militaires — et 600 c'est une poignée par rapport à 14 000 —, nous n'aurons pas un grand impact militaire.

La sénatrice Jaffer : Lieutenant-colonel Last, dans vos derniers écrits au sujet du maintien de la paix, vous avez fait valoir l'importance d'insister davantage sur une dimension civile. Je crois que vous étiez présent lorsque le lieutenant-général Day a parlé d'une approche holistique. Je me trompe peut-être, mais je pense que vous parliez également d'adopter — ce ne sont pas vos mots, j'essaie seulement d'ajouter à ce qu'il disait — une approche holistique. Si j'ai bien compris ce dont vous parliez, il faut donner aux groupes sous-représentés une voix au sein du gouvernement pour favoriser une paix durable, puisque les voix qui ne sont pas entendues constituent l'une des raisons des conflits.

May I ask you to expand on the idea of how we expand peacekeeping? My interest is more that I believe women's voices are under-represented, so how do we get women more involved in peace making processes?

Lt.-Col. Last: Thank you very much for that question. I think it's a crucial issue.

I would agree with Dr. Bercuson that we wouldn't have much military impact, but I don't think it's a military impact we are actually looking for. I think in pursuing stabilization, development and the management of conflicts, it's very much a question of understanding political, economic and social dimensions.

When General Day was talking about the kinds of development of forces that are needed to make them holistic and effective, he might have usefully drawn on the analogy of a combat team. When infantry, armoured and artillery soldiers learn to work together, they learn over the course of their career. A big problem with integrating women and civilians into complex operations is that they get thrown together at the last possible minute. They don't have a common experience to draw on, they don't have common language or vocabulary, and they don't have a common perception. The differences of their perceptions and their skills can only be integrated if they have that common understanding, which is built up over time.

That comes back to the education and experimentation pieces. We have to draw on the institutions that we have: the Royal Military College of Saint-Jean, the staff colleges and the Peace Support Training Centre in Kingston. These are all institutions that can be integrated as a matter of defence policy. So if you are going to develop neighbourhood facilitation teams that involve men and women, military and civilian, and make it possible for human rights assessment teams to deploy in non-permissive environments and be safe doing so, those are the skills that need to be integrated.

Senator Jaffer: We have talked about the military and that's what we are looking at, but the police forces are also part of all of this. For example, in Darfur, I took a number of police officers — men and women — to teach the forces on the ground how to conduct rape investigations, and the police were so effective. We don't just need to look at the military. We have other resources like firemen and police that can be part of this. Could I have both of you quickly comment on that?

Lt.-Col. Last: If I may, I think that's absolutely true. Military, paramilitary and police organizations are part of a single chain and it's only in the largest states where they have a very clear

Puis-je vous demander d'en dire davantage quant à la façon d'étendre le maintien de la paix? Je m'intéresse davantage au fait que je crois que les femmes sont sous-représentées, alors comment pouvons-nous amener les femmes à prendre part au processus de rétablissement de la paix?

Lcol Last : Merci beaucoup pour cette question. Je crois qu'il s'agit d'un enjeu crucial.

Je partage l'idée de M. Bercuson selon laquelle nous n'aurions pas beaucoup d'impact sur le plan militaire, mais je ne crois pas que c'est une incidence militaire que nous cherchons, en fait. Je pense que la stabilisation, le développement et la gestion de conflits passent surtout par la compréhension des dimensions politiques, économiques et sociales.

Lorsque le général Day a parlé des formes de perfectionnement des forces qui sont nécessaires pour les rendre polyvalents et efficaces, il aurait pu s'appuyer judicieusement sur l'analogie d'une équipe de combat. Lorsque l'infanterie, les blindés et les artilleurs apprennent à travailler ensemble, ils le font tout au long de leur carrière. Un gros problème que comporte l'intégration de femmes et de civils à des opérations complexes est le fait qu'on les intègre à la dernière minute. Ils n'ont aucune expérience commune sur laquelle s'appuyer, ils n'ont aucun langage ou vocabulaire commun, et ils n'ont aucune perception commune. Les différences liées à leurs perceptions et à leurs compétences peuvent seulement être intégrées lorsqu'ils ont une vision commune, laquelle s'articule avec le temps.

Cela nous ramène à la question de l'éducation et de l'expérimentation. Nous devons compter sur les établissements que nous avons : le Collège militaire royal de Saint-Jean, les collèges d'état-major et le Centre de formation pour le soutien de la paix à Kingston. Ce sont autant d'établissements qui peuvent être intégrés à l'application de la politique de défense. Donc, si vous avez l'intention de mettre sur pied des équipes d'accompagnement locales qui comprennent des hommes et des femmes, militaires et civils, afin de permettre aux équipes d'évaluation des droits de la personne d'être déployées dans des environnements non permissifs et en toute sécurité, ce sont là les compétences qui doivent être intégrées.

La sénatrice Jaffer : Nous avons discuté des forces armées, et c'est ce que nous examinons, mais les forces policières font également partie de tout cela. Par exemple, au Darfour, j'ai invité un certain nombre d'agents de police — des hommes et des femmes — à enseigner aux forces sur le terrain comment mener des enquêtes relatives à des viols, et les policiers ont été très efficaces. Nous ne devons pas seulement nous tourner vers les forces armées. D'autres ressources, comme les pompiers et les policiers, peuvent prendre part à ces démarches. Pourrais-je entendre rapidement ce que vous avez à dire tous les deux à ce sujet?

Lcol Last : Si je puis me permettre, je crois que c'est absolument vrai. Les organisations militaires, paramilitaires et policières font partie d'une seule chaîne, et ce n'est que dans les

separation. I think it's useful to see them as complementary forces and make them part of the same policy, but also to experiment in the combination and use of them.

One more is the concept of white helmets initiated back in the 1990s by Carlos Menem, the Argentine President. It is an idea that is coming back into its own. That gives us the option of integrating civilians as part of multifunctional teams.

Mr. Bercuson: I agree completely with what Colonel Last was saying first in his opening statement, and what he just said. You have to take a holistic approach to many of these conflicts occurring in Africa and other parts of the world.

Let me talk about our experience with the police in Afghanistan. We did have a number of police operational mentorship and liaison teams that were supposed to be working with the Afghan National Police to raise the standard of policing in Afghanistan, and from all I have heard and read, we failed more often than not. The reason is that the so-called police in that country were simply not capable, as a result of educational levels, cultural traditions or the economic conditions of the country, of operating on what we would call an acceptable level for peace operations.

We had an easier time in the Balkans, although we did have trouble when we were training police there, as well, with our own police.

We have done a lot of police training work in the Caribbean and found it even easier because they do have the traditions of British justice, and so on, that we share. So although their cultures and ours are somewhat different, their basic concepts of approaches to law, the collection of evidence, court systems and so on are much more in line with ours.

We have to be careful; we have to pick our spots. We should pick the spots where we will be more effective because we have more in common with the local police officials that we're dealing with.

[Translation]

Senator Dagenais: My question is for Mr. Bercuson. From your presentation, can we infer that there is a lack of political and military knowledge when a decision is made to send forces to Africa? Mr. Chair, I will ask a second question if you don't mind.

[English]

Mr. Bercuson: Initially I would say that we have had this problem ever since we began to do out-of-area operations that were not peacekeeping. For example, it was important for us to know what the basic divisions were in Cyprus between the Greeks

grands États qu'il y a des frontières très claires entre celles-ci. Je crois qu'il est bénéfique de les voir comme des forces complémentaires et les engager dans la même politique, mais également de mener des expériences en combinant et en utilisant ces forces.

Un autre concept est celui des Casques blancs qui a été lancé dans les années 1990 par Carlos Menem, président de l'Argentine. Ce concept est de retour. Cela nous donne la possibilité d'intégrer des civils aux équipes multifonctionnelles.

M. Bercuson : Je suis entièrement d'accord avec ce que le colonel Last a dit en premier lieu dans sa déclaration préliminaire et avec ce qu'il vient tout juste de dire. Vous devez adopter une approche holistique à l'égard de bon nombre de ces conflits qui sévissent en Afrique et ailleurs dans le monde.

Laissez-moi vous raconter notre expérience avec la police en Afghanistan. Nous avons un certain nombre d'équipes policières de mentorat opérationnel et de liaison qui étaient censées travailler avec la police nationale afghane pour élever le niveau des services de police en Afghanistan. D'après tout ce que j'ai entendu et lu, nous avons échoué la plupart du temps. Cela s'explique par le fait que les soi-disant policiers dans ce pays n'étaient tout simplement pas capables — à cause des niveaux d'études, des traditions culturelles ou des conditions économiques dans le pays — d'exercer leurs fonctions selon ce que nous appellerions un niveau acceptable pour les opérations de paix.

Nous avons eu plus de facilité dans les Balkans, même si nous avons eu également des problèmes en formant les policiers là-bas avec nos propres policiers.

Nous avons donné beaucoup de formations aux policiers dans les Caraïbes et avons trouvé cela plus facile en raison de leurs traditions judiciaires britanniques, qui sont les mêmes que nous. Donc, même si leur culture et la nôtre sont quelque peu différentes, leurs concepts de base concernant les approches en matière de justice, la collecte d'éléments de preuve, le système judiciaire et d'autres aspects sont beaucoup plus compatibles avec les nôtres.

Nous devons être vigilants; nous devons choisir les endroits. Nous devrions choisir des endroits où nous serons plus efficaces parce que nous avons plus de points en commun avec les autorités policières locales auxquelles nous avons affaire.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Ma question s'adresse à M. Bercuson. Dans votre présentation, peut-on déduire qu'il y a un manque de connaissances sur le plan politique ou militaire lorsqu'on décide d'envoyer des forces en Afrique? Si vous me le permettez, monsieur le président, j'aurai une deuxième question.

[Traduction]

M. Bercuson : Pour commencer, je dirais que nous avons ce problème depuis que nous avons commencé à mener des opérations hors zone qui ne relèvent pas du maintien de la paix. Par exemple, il est important pour nous de savoir quelles étaient

and the Turks, but because there is no act of war involved or insurgency, we did not have to know about the “human geography”: what one village has to do with another, how they relate to each other, why one hates the other, which families have issues with other families that go back hundreds of years, and so on. That’s what we call human geography.

We didn’t know enough about the human geography of the Balkans.

We probably knew more than we did in Afghanistan, but we had particular problems in Afghanistan. We talked about the main tribal groups, such as the Pashtun or the Hazaras. We didn’t realize that each of those tribal groups was itself divided into smaller groups and the smaller tribal groups into village groups and into families. There was no consistency unless you studied it long and hard so that you knew where you were intervening and where you were going to do more harm than good. We certainly did not, in my opinion, do enough of that kind of work in Afghanistan.

I don’t know, but I don’t think we are doing that kind of work in Africa.

[Translation]

Senator Dagenais: Mr. Bercuson, you said that deploying 600 Canadian troops to Africa was “sheer tokenism,” which, to me, means a complete waste. Why do you think so? It is quite a harsh view.

[English]

Mr. Bercuson: When a country chooses, as we have chosen, to maintain a small military, a small army, and the capability of deploying — I don’t really know the size of the regular forces today because they shift back and forth. But try to deploy more than 2,500 soldiers abroad for more than six months and we will stress our military out of all proportion.

We did it in Afghanistan. Everybody was drawn into it. Afghanistan was like a black hole to us. If you were in the navy and in public affairs, you would go to Afghanistan. If you were in the air force and in photography, you would go to Afghanistan. That is what happens why you decide to try to maintain that kind of military force.

I’m trying to say this: We have a small military and obligations to NATO to maintain at least one standing force — a battle group or something like that, which is about 1,000 to 1,200 or it could be a little bit more — and then another, for some other reason that might come up, and that’s it. I’m trying to say that we should not be chopping our military forces into micro-sized bits and sending

les principales causes de division entre les Grecs et les Turcs à Chypre, mais comme il n’était pas question d’actes de guerre ou d’insurrection, nous n’avions pas à être mis au courant de la « géographie humaine » : le lien qu’a un village avec un autre, la façon dont ils interagissent, pourquoi un déteste l’autre, quelles familles sont en conflit depuis des centaines d’années, et cetera. C’est ce qu’on appelle la géographie humaine.

Nous n’en savions pas suffisamment à propos de la géographie humaine des Balkans.

Nous en savions probablement davantage que lorsque nous étions en Afghanistan, mais nous avions des problèmes particuliers en Afghanistan. Nous avons abordé le sujet des principaux groupes tribaux, comme les Pachtounes ou les Hazaras. Nous n’avions pas compris que chacun de ces groupes tribaux était divisé en plus petits groupes et que ces plus petits groupes tribaux se subdivisaient en villages et en familles. Il ne semblait y avoir aucune logique, alors il fallait étudier longtemps la chose pour savoir où intervenir et où on risquait de faire plus de mal. Selon moi, nous n’avons certainement pas accompli suffisamment de travail de la sorte en Afghanistan.

Je ne sais pas, mais je ne pense pas que nous faisons ce type de travail en Afrique.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Monsieur Bercuson, vous avez déjà tenu des propos selon lesquels le déploiement de 600 militaires canadiens en Afrique était du « *sheer tokenism* », ce que je traduirais par « pur gaspillage ». Pourquoi avez-vous cette opinion qui est tout de même assez sévère?

[Traduction]

M. Bercuson : Lorsqu’un pays choisit, comme nous l’avons fait, de maintenir un petit appareil militaire et la capacité de déploiement... Je ne connais pas vraiment la taille de la Force régulière aujourd’hui — puisqu’elle varie constamment —, mais si nous déployons plus de 2 500 soldats à l’étranger durant plus de six mois, nous ferons subir un stress hors de toute proportion à nos militaires.

Nous l’avons fait en Afghanistan. Tout le monde y a été mêlé. L’Afghanistan était comme un trou noir pour nous. Si vous étiez dans la Marine et dans les affaires publiques, vous alliez en Afghanistan. Si vous étiez dans l’Aviation et dans la photographie, vous alliez en Afghanistan. C’est ce qui se produit lorsque vous décidez d’essayer de maintenir ce type de force militaire.

Ce que j’essaie de dire, c’est que nous sommes dotés d’un petit appareil militaire et avons pris envers l’OTAN l’obligation de maintenir au moins une force permanente — un groupement tactique ou quelque chose du genre, qui comprend entre 1 000 et 1 200 soldats, ou peut-être un peu plus — et puis une autre, au cas où quelque chose se produirait, et c’est tout. J’essaie de dire que

them around the world, because in the event that a large commitment to needed somewhere — for example, I would not send 400 troops to Latvia; I would send a battle group.

That's just the way I see it: We get more political influence and do more things for ourselves. We are more self-sufficient and have a better chance of showing people that we operate as an independent country pursuing our own national interests. I don't see that with 600 troops going to Mali.

Senator White: Thanks to both of you for being here today.

Dr. Bercuson, we are in the middle of a review. I think you were clear with regard to what you would suggest we do. Should we be doing anything heavy? Should we wait a few months to see what our future holds?

Mr. Bercuson: If I were king of the world, I would say that we ought to be focusing on Eastern and Central Europe. There are three main threats to overall global security. For two of them, we can't do really very much about or even anything about. One is the whole South China Sea situation. The other is North Korea and its attempts to develop long-range nuclear-tip missiles. We could do something about that in the sense of joining a ballistic missile defence system with the United States, but we can't do anything about that with regard to our navy or army.

What we can do is shore up the deterrence factors within NATO. We are sending 400 troops to Latvia to be joined by 600 others — a battle group of some kind. That's a speed bump for the Russians, but it's an important speed bump because it's nationals of different NATO countries who would be killed if the Russians moved on Latvia. That means the Russians will think very, very carefully before extending military action to the Baltic states.

That's where our emphasis should be and that's where we can make a big difference.

Senator White: Just a quick follow-up: It looks like everybody is trying to be everywhere instead of somebody being somewhere. I realize you want to do as much as you can, but maybe as much as you can in one location. It's not just us; other countries are doing the same thing.

Is there a strategy out there, or are we operating independently and hoping it connects? Do you see a world strategy around managing these theatres, or do you think everyone is doing exactly what we are doing, which is trying to put a little bit into every place and saying we are doing our part?

nous ne devrions pas fractionner nos forces militaires en minuscules unités et les envoyer partout dans le monde, parce que si une aide substantielle est requise ailleurs... Par exemple, je n'enverrais pas 400 militaires en Lettonie; j'enverrais un groupement tactique.

Il s'agit simplement de mon point de vue : nous avons plus d'influence politique et faisons davantage de choses pour nous-mêmes. Nous sommes autosuffisants et nous sommes plus en mesure de montrer aux gens que nous exerçons nos activités en tant que pays indépendant défendant ses propres intérêts nationaux. Ce n'est pas possible si on envoie 600 militaires au Mali.

Le sénateur White : Merci à vous deux d'être ici aujourd'hui.

Monsieur Bercuson, nous sommes en plein processus d'examen. Je pense que vous étiez clair dans ce que vous nous suggérez de faire. Devrions-nous prendre des mesures intensives? Devrions-nous attendre quelques mois pour voir ce que l'avenir nous réserve?

M. Bercuson : Si j'étais le roi du monde, je dirais que nous devons concentrer nos efforts sur l'Europe de l'Est et l'Europe centrale. Il existe trois grandes menaces à la sécurité mondiale. Pour deux d'entre elles, nous n'y pouvons pas grand-chose, voire rien du tout. L'une concerne la situation dans la mer de Chine méridionale. L'autre est la Corée du Nord et ses tentatives de mettre au point des missiles à ogive nucléaire de longue portée. Nous pourrions faire quelque chose à ce sujet en établissant un système de défense antimissiles balistiques avec les États-Unis, mais nous ne pouvons rien faire à ce sujet en ce qui concerne notre marine ou notre armée.

Ce que nous pouvons faire c'est de renforcer les facteurs de dissuasion au sein de l'OTAN. Nous envoyons 400 militaires en Lettonie qui seront rejoints par 600 autres militaires, un groupement tactique quelconque. C'est un obstacle bien modeste pour les Russes, mais c'est un obstacle important, puisqu'il s'agirait de ressortissants de différents pays membres de l'OTAN qui seraient tués si les Russes s'en prenaient à la Lettonie. Cela veut dire que les Russes y penseront à deux fois avant d'étendre leur action militaire jusqu'aux pays baltes.

C'est sur cet aspect que nous devrions mettre l'accent, et c'est là que nous pouvons aider grandement.

Le sénateur White : Pour faire simplement un suivi rapide : on dirait que tout le monde veut être partout au lieu d'être quelque part. Je comprends que vous voulez en faire le plus possible, mais peut-être que vous devriez vous concentrer sur un seul endroit. Ce n'est pas seulement nous, d'autres pays font la même chose.

Existe-t-il une stratégie d'ensemble ou est-ce que nous exerçons nos activités de manière indépendante et espérons que nos interventions se rejoignent? Voyez-vous une stratégie mondiale entourant la gestion de ces théâtres, ou croyez-vous que tout le monde fait exactement ce que nous faisons, soit en faire un peu à gauche et à droite et dire que nous faisons notre part?

Mr. Bercuson: Let me talk about NATO for a minute because I think it's a perfect example of what you just said. Each government, each country and each public decides what it's willing to tolerate and contribute. Many of the contributions of the smaller NATO countries — and I would exclude from that, and underline, Denmark — are sheer tokenism. The fact of the matter is that the heart of NATO is the United States, followed by Britain and France.

If we were to contribute as much as we could to NATO's efforts to deter the Russians in Eastern Europe, we would have greater political leverage in London and most importantly in Washington and Brussels than we would by sending 600 troops to, for example, Mali. To me, we have such a small military that we have to be very careful about where we send it and how we use it.

We have to remember at all times that the use of military is an extension of national policy. If our national policy is to shore up the deterrence factors of NATO, that's what we ought to be doing with the kind of military we have. If we were going to expand our military to significantly larger proportions than we have now, then, yes, we could send them to different places at different times, but I think that is dreaming in Technicolor.

Senator Beyak: Thank you, gentlemen, for your perspectives. It is very interesting for us.

I wonder if you would tell me what you think is best: UN peacekeeping missions or NATO peacekeeping missions or both? I have asked other witnesses and had different answers, and I would appreciate your perspectives.

Lt.-Col. Last: I have to begin by saying I see the world a little differently than Professor Bercuson. The central division in NATO versus UN peacekeeping concerns which organization is best able to integrate political, economic and social responses to emerging conflicts, not just military deterrence or a military solution to a problem. We have lots of examples of NATO working effectively with the United Nations, as it did in the Balkans. We have other examples of NATO working "out of area" in Africa, and we have examples of the United States providing effective leadership roles for international peace and security.

So I don't think there is an either/or question. I think it's very much a question of using all of the tools in the array of international organizations, keeping in mind that the United Nations has a lot of tools at its disposal that NATO does not. I think also you have to see Europe as being part of a larger world, and Europe is not going to be in a position to stave off Russian aggression or internal dissolution faced with survival migration and collapse of societies affected by market failures.

M. Bercuson : Laissez-moi parler de l'OTAN un instant, parce que je crois que c'est un exemple parfait de ce que vous venez de dire. Chaque gouvernement, chaque pays et chaque public décide de ce qu'il est prêt à tolérer et à quoi il veut contribuer. Bon nombre des contributions des petits pays de l'OTAN — j'en exclurais et je soulignerais celle du Danemark — sont purement symboliques. Le fait est qu'au cœur de l'OTAN se trouvent les États-Unis, suivis par la Grande-Bretagne et la France.

Si nous décidions de contribuer autant que nous le pouvons aux efforts de l'OTAN pour décourager les Russes en Europe de l'Est, nous aurions une plus grande influence politique à Londres et — chose plus importante — à Washington et à Bruxelles, que si nous décidions plutôt d'envoyer 600 militaires au Mali, par exemple. À mon avis, notre appareil militaire est si petit que nous devons être très prudents quant à l'endroit où nous l'envoyons et à la façon dont nous l'utilisons.

Nous ne devons jamais oublier que le recours aux forces armées est une extension de la politique nationale. Si notre politique nationale est de renforcer les facteurs de dissuasion de l'OTAN, alors c'est ce que nous devons faire avec le type d'appareil militaire que nous avons. Si nous avons l'intention d'accroître notre effectif militaire et de lui donner des proportions beaucoup plus grandes qu'à l'heure actuelle, alors oui, nous pourrions les envoyer à différents endroits à différents moments, mais je crois que c'est une utopie.

La sénatrice Beyak : Je vous remercie d'avoir présenté votre point de vue, messieurs. C'était très intéressant pour nous.

J'aimerais savoir ce que vous croyez être préférable : des missions de maintien de la paix de l'ONU ou des missions de maintien de la paix de l'OTAN, ou les deux? J'ai posé la question à d'autres témoins et j'ai obtenu différentes réponses, et j'aimerais connaître votre opinion.

Lcol Last : Je dois commencer par dire que je vois le monde un peu différemment de M. Bercuson. La grande distinction entre les missions de maintien de la paix de l'OTAN et celles de l'ONU concerne la question de savoir quelle organisation est plus apte à intégrer les interventions politiques, économiques et sociales au conflit émergent, au-delà de la seule dissuasion militaire ou solution militaire à un problème. Nous avons beaucoup d'exemples de situations où l'OTAN a travaillé efficacement avec les Nations Unies, comme c'est le cas dans les Balkans. Nous avons d'autres exemples de travail de l'OTAN « hors zone » en Afrique, et nous avons des exemples de situation où les États-Unis ont fait preuve d'un leadership efficace au chapitre de la paix et de la sécurité à l'échelle internationale.

Donc, je ne crois pas qu'il s'agisse de choisir une ou l'autre de ces possibilités. Je pense que c'est surtout une question d'utiliser tous les outils qu'offre l'éventail d'organisations internationales, en n'oubliant pas que les Nations Unies possèdent beaucoup d'outils que n'a pas l'OTAN. Je crois aussi qu'il ne faut pas envisager l'Europe isolément et qu'on doit comprendre que l'Europe ne sera pas en bonne posture pour contrer une agression russe ou une dissolution interne face à la migration de survie et

These are issues that, in fact, without expanding Canadian military, we can expand our security capacity by building on civil/military organization. I'll give a couple of examples.

A larger social footprint for reserves and cadets focusing on a public service role could include the recruitment of women, visible minorities and multicultural communities in order to have the kinds of skill sets that we need for small team deployments that act to stabilize, prevent and develop the regions that are sources of destabilizing radicalization. If you do that in a way that gives hope to people in communities that may be marginalized so that they have a role in Canadian international policy, that's a far more important role than putting a battalion somewhere. Security is not just about putting battalions in places. Security is about building political, economic and social integration both in Canada and abroad. I think we can do that far more effectively than we are, but it requires a defence policy that takes education, experimental deployments and evaluation of policies far more seriously than we have in the past.

Mr. Bercuson: My answer to your question is that NATO is more effective but not as effective as it needs to be. Why it is more effective? Because it was formed as a military alliance and it has primarily been a military alliance from the very beginning in 1949. It has developed ways of its member nations interoperating with each other; it has developed command structures; it has developed communications, transportation, joint operations and so on. Not perfectly, that's for sure, as we saw in Afghanistan when NATO failed on many occasions when we relied on NATO partners whose rules of engagements were different than ours or whose caveats didn't allow them to join us in certain combat operations, and so on, so not perfect.

You heard what General Dallaire said in the last several minutes of his presentation about the problems the United Nations has, the basic issue being that they collect troops, put them in the field and then they don't really have a proper chain of command, communications, logistics, support, medevac and so on that is required to maintain a force in a field in a combat operation.

So I would say the answer to me is definitely NATO.

à l'effondrement de sociétés touchées par les défaillances du marché. Ce sont des enjeux qui... En fait, sans élargir l'appareil militaire du Canada, nous pouvons étendre notre capacité en matière de sécurité en nous appuyant sur une organisation civile/militaire. Je vais donner quelques exemples.

Une plus grande empreinte sociale où la Réserve et les cadets mettraient l'accent sur le service au public pourrait inclure le recrutement de femmes et de membres des minorités visibles et de collectivités multiculturelles afin d'avoir les types d'ensembles de compétences dont nous avons besoin pour permettre aux petites équipes déployées d'agir de manière à favoriser la stabilisation, la prévention et le développement dans des régions qui sont des sources de radicalisation déstabilisante. Si vous le faites d'une manière qui donne de l'espoir aux gens dans les collectivités qui peuvent être marginalisées, de manière à leur permettre de jouer un rôle dans la politique internationale canadienne, c'est un rôle beaucoup plus important que le fait de placer un bataillon quelque part. La sécurité n'est pas simplement une question de poster des bataillons à certains endroits. La sécurité concerne l'intégration politique, économique et sociale tant au Canada qu'à l'étranger. Je crois que nous pouvons faire cela de manière beaucoup plus efficace que ce que nous faisons actuellement, mais il faut une politique de défense qui prend beaucoup plus au sérieux l'éducation, les déploiements expérimentaux et l'évaluation des politiques par rapport à ce que nous avons fait par le passé.

M. Bercuson : Ma réponse à votre question est que l'OTAN est plus efficace, mais pas autant qu'il le faut. Pourquoi est-elle plus efficace? Parce qu'elle a été formée en tant qu'alliance militaire et a été principalement une alliance militaire dès le début, en 1949. Elle a mis au point des moyens pour permettre à ses pays membres de mener des opérations ensemble; elle a élaboré des structures de commandement; elle a mis en œuvre des opérations interarmées, de communication et de transport, entre autres. Chose certaine, ce n'est pas parfait, comme nous l'avons vu en Afghanistan lorsque l'OTAN a échoué de nombreuses fois alors que nous comptons sur des partenaires de l'OTAN dont les règles d'engagement différaient des nôtres ou dont les restrictions ne leur permettaient pas de se joindre à nous dans certaines opérations de combat, entre autres choses, alors ce n'est pas parfait.

Vous avez entendu ce qu'a dit le général Dallaire dans les dernières minutes de son exposé au sujet des problèmes des Nations Unies. Le problème fondamental est qu'elles déploient des troupes diverses sur le terrain sans vraiment établir de chaîne de commandement et préciser les aspects touchant les communications, la logistique, le soutien, les évacuations sanitaires et tout ce qui est nécessaire pour maintenir une force sur le terrain dans le cadre d'opérations de combat.

Donc, je réponds sans hésiter l'OTAN.

[Translation]

Senator Carignan: My questions are on two topics: the UN and NATO. For having been there several times, I know the Chinese have a significant presence in Africa in terms of natural resources, mines and the infiltration of governments to trade natural resources. Where does China fit in all this?

[English]

Mr. Bercuson: Are you talking about peace operations?

[Translation]

Senator Carignan: Yes, or the control that is being done in Africa. Is it really a peacekeeping mission? We are talking about political, economic and military integration. Are we setting up the pieces that will allow us to be in control of the economic component so that the West has the upper hand over China? Where does China fit in all that?

[English]

Mr. Bercuson: I'm not an expert on China, but I can tell you that this is the first time I have heard anybody raise that question, and I think it is a very good one.

From what I know about the situation in different parts of Africa, virtually all of the conflicts that are taking place are indigenous conflicts. There are civil wars, wars of jihadis against non-jihadis, wars against Muslims and Christians, and wars against the south and the north. In Mali you have a particularly complex situation, none of which, to the best of my knowledge, has ever been caused by China, but it would stand to reason that some of these wars might be impacting China's plans for Africa. Clearly, China's plans for Africa are greater economic penetration. Not that there is anything wrong with that. If we want to do something about that, we should get off our high horses and try to do the economic penetration ourselves.

But it is a very interesting question as to what is motivating Peking to send peacekeepers to Africa.

[Translation]

Lt.-Col. Last: Thank you very much for that important question. The Chinese presence in Africa is huge, especially in terms of education.

[English]

China has provided for staff colleges. They built the infrastructure for the Namibian staff college. They provided for the Tanzanian staff college. They import more than a thousand

[Français]

Le sénateur Carignan : Mes questions portent sur deux sujets. On parle de l'ONU, on parle de l'OTAN. Pour être allé en Afrique à quelques reprises, la présence chinoise y est très importante en ce qui concerne les ressources naturelles, les mines et l'infiltration des gouvernements pour faire des échanges en matière de ressources naturelles. Où se situe la Chine dans tout cela?

[Traduction]

M. Bercuson : Parlez-vous des opérations de maintien de la paix?

[Français]

Le sénateur Carignan : Oui, ou du contrôle qui se fait en Afrique. S'agit-il vraiment d'une mission de maintien de la paix? On parle d'intégration politique, économique et militaire. Sommes-nous en train de mettre en place les éléments qui nous permettraient de prendre le contrôle du volet économique de sorte que l'Occident ait la mainmise par rapport à la Chine? Où se situe la Chine dans tout cela?

[Traduction]

M. Bercuson : Je ne suis pas un expert en ce qui concerne la Chine, mais je peux vous dire que c'est la première fois que j'entends quelqu'un soulever cette question, et je crois que c'en est une très bonne.

De ce que je connais de la situation dans différentes régions de l'Afrique, pratiquement tous les conflits qui y font rage sont des conflits internes. Il y a des guerres civiles, des guerres entre des djihadistes et des non-djihadistes, des guerres entre les musulmans et les chrétiens et des guerres entre le Sud et le Nord. Au Mali, la situation est particulièrement complexe. Autant que je sache, rien de tout cela n'a jamais été causé par la Chine, mais il serait logique de conclure que certaines de ces guerres pourraient avoir une incidence sur les projets de la Chine pour l'Afrique. Manifestement, la Chine prévoit une pénétration économique accrue en Afrique. Il n'y a rien de mal là-dedans. Si nous voulons faire quelque chose à ce sujet, nous devons cesser de jouer les vierges offensées et tenter de pénétrer le marché nous-mêmes.

Mais la question des motifs derrière le désir de Beijing d'envoyer des agents de maintien de la paix en Afrique est très intéressante.

[Français]

Lcol Last : Je vous remercie beaucoup pour cette question très importante. La présence chinoise en Afrique est énorme, surtout au chapitre de l'éducation.

[Traduction]

La Chine a contribué à l'établissement de collèges d'état-major. Elle a construit l'infrastructure du collège d'État-major namibien. Elle a contribué à l'établissement du collège d'état-major

African military students a year as of 2011. I haven't seen the figures since then. This is an enormous effort at influencing the next generation of military elites.

They have a significant disadvantage in comparison to the West. When officers go to China to study, they study in English because learning Chinese is too difficult. They are isolated for six months or a year at a time. They have no contact with the local society, and many of the officers that I have spoken to who have taken courses — battalion commander courses, brigade command courses, logistics, air courses — they come away with a bad taste in their mouths about China. They are not friends of China.

That is in contrast to officers who come to Canada, the United States and even France.

[Translation]

They generally have a very good opinion about the West and specific countries in which they have studied.

[English]

There is a potential in building networks of education and networks of professionals who see security as a transnational value and see the potential for cooperating across national boundaries. There is enormous potential not to close China out in some neo-mercantilist way but to bring all UN members into the understanding that whatever our national interests, we have a lot of common national interests in international security and in human security, and at that level there is enormous potential for Western security education. I think that's really where our comparative advantage lies, and we don't have to compete with China. We cannot compete with the resources that China has invested in infrastructure, education, trade, and sheer emigration to Africa, but we don't have to. We can focus on the learning, and I think that's a real comparative advantage that should be part of our defence policy.

[Translation]

Senator Carignan: Should our efforts to help some African countries not focus more on education? My son studies at University of Montreal. Many African students, the sons of African leaders, study with my son at the University of Montreal. Should we not build bridges to provide western education to the next generation in Africa? Would that not be a better contribution than keeping a number of pots on the boil and spreading our military resources too thin as we participate in peacekeeping operations?

tanzanien. La Chine faisait venir — en date de 2011 — plus d'un millier d'étudiants militaires africains par année. Je n'ai pas vu les chiffres depuis. C'est un effort énorme visant à influencer sur la prochaine génération d'élites militaires.

La Chine possède un désavantage considérable par rapport à l'Ouest. Lorsque des officiers se rendent en Chine pour étudier, ils étudient en anglais parce qu'il est trop difficile d'apprendre le chinois. Les officiers sont isolés durant une période de six mois ou un an. Ils n'ont aucun contact avec la société locale, et de nombreux officiers avec qui j'ai parlé qui avaient suivi des cours — de cours de commandant de bataillon, de commandement de brigade, de logistique, d'aviation — sont revenus avec un mauvais souvenir de la Chine. Ils ne sont pas en bons termes avec la Chine.

Cela fait contraste avec les officiers qui étudient au Canada, aux États-Unis et même en France.

[Français]

Ils ont en général une opinion très favorable de l'Occident et des pays particuliers où ils ont étudié.

[Traduction]

Il est possible de constituer des réseaux d'éducation et des réseaux de professionnels qui voient la sécurité comme une valeur transnationale et voient des possibilités de coopération au-delà des frontières nationales. Il y a un énorme potentiel dans le fait de ne pas fermer la porte à la Chine d'une manière néomercantile et d'amener tous les membres de l'ONU à comprendre que — peu importent nos intérêts respectifs — nous avons beaucoup d'intérêts nationaux communs touchant la sécurité internationale et la sécurité humaine; et à ce chapitre, il y a un énorme potentiel pour la formation en matière de sécurité dans l'Ouest. Je crois que c'est vraiment là que réside notre avantage comparatif, et nous n'avons pas à concurrencer la Chine. Nous ne pouvons faire concurrence aux ressources investies par la Chine dans l'infrastructure, l'éducation, le commerce et les volumes d'émigration vers l'Afrique, mais nous n'avons pas à le faire. Nous pouvons nous concentrer sur l'apprentissage et, je crois que c'est un avantage comparatif réel qui devrait faire partie de notre politique de défense.

[Français]

Le sénateur Carignan : Est-ce que nos efforts à vouloir aider certains pays africains ne devraient pas passer davantage par l'éducation? Mon fils étudie à l'Université de Montréal. Or, beaucoup d'étudiants africains, des fils de dirigeants africains, étudient avec mon fils à l'Université de Montréal. Est-ce qu'on ne devrait pas plutôt créer des ponts pour offrir une éducation occidentale à la relève en Afrique? Cela ne serait-il pas un meilleur apport que de courir plusieurs lièvres à la fois et de disperser nos ressources militaires pour participer au maintien de la paix?

Lt.-Col. Last: I agree. There is a tremendous potential in Canadian universities. We can also increase the potential of military institutions, such as the Canadian Army Command and Staff College and the Royal Military College of Canada.

[English]

But it isn't necessarily diffusing, diminishing or diluting resources to focus on education in many countries. It is possible, I think, to improve our impact by having many countries in one place in Canada. There have been initiatives for Centres of Excellence for joint education. When we have officers from other countries, we see they talk about their national problems in a way that's different in Canada than they would in their own country. So in Canada we build some of the bridges they need in these regions.

It's also possible to identify hubs. Senator Dallaire talked about the five regional hubs in Africa. Each of those hubs has clear leaders in terms of security education: Nigeria, Kenya, South Africa.

[Translation]

There are also some in the francophone world. Senegal is one of the fairly advanced countries.

[English]

There are also secondary hubs in Botswana, Namibia and Tanzania. By developing their intellectual infrastructure by exchanges of professors and curriculum, I think we can have a salutary influence that is not dilute and actually builds regional capacity.

The Chair: Colleagues, we're coming to a conclusion here fairly soon, so I'm going to take this opportunity to ask a couple of questions myself.

First of all, I want to put a question to Dr. Bercuson, and that has to do with financing of the military. At the end of the day, as you well know, Dr. Bercuson, the financial commitment of the government will govern what the military can and should do. With that commitment — I believe the number is as high as \$450 million for a UN mission in Africa — do you feel the government may be shortchanging other important aspects and responsibilities to the military on the home front?

Mr. Bercuson: I wish I had the total Defence budget picture in my head right now but I don't. I know it's about \$20 billion, so \$400 million is not a whole lot of money compared to \$20 billion.

I'm not trying to change the question, but I think the larger question is: What is the government going to do with respect to the budget in the future, whether it's going to stick to the current course — which is really more or less the course established by the

Lcol Last : Je suis d'accord. Il existe un potentiel énorme dans les universités canadiennes. On peut augmenter aussi le potentiel des institutions militaires, tels le Collège de commandement et d'état-major de l'armée canadienne et le Collège militaire royal du Canada.

[Traduction]

Mais le fait de nous concentrer sur l'éducation dans de nombreux pays ne mène pas nécessairement à la dispersion, à la diminution ou à la dilution des ressources. Il est possible, je crois, d'accroître notre impact en regroupant des gens de nombreux pays en un seul endroit au Canada. Il y a eu des initiatives pour des centres d'excellence pour l'éducation conjointe. Lorsque des officiers venant d'autres pays sont ici, nous voyons qu'ils parlent de leurs problèmes nationaux d'une manière qui n'est pas la même que s'ils étaient dans leur propre pays. Donc, au Canada, nous bâtissons certains des ponts qui sont nécessaires dans ces régions.

Il est aussi possible de cerner les organisations pivots. Le sénateur Dallaire a parlé de cinq pivots régionaux en Afrique. Chacun de ces pivots a des dirigeants explicitement chargés de l'éducation en matière de sécurité : le Nigéria, le Kenya, l'Afrique du Sud.

[Français]

Il y en a aussi dans le monde francophone. Le Sénégal fait partie des pays assez avancés.

[Traduction]

Il y a aussi des pivots secondaires au Botswana, en Namibie et en Tanzanie. En développant leur infrastructure intellectuelle au moyen d'échanges de professeurs et de curriculums, je crois que nous avons une influence salutaire qui n'est pas diluée et qui renforce en fait la capacité régionale.

Le président : Chers collègues, nous allons terminer bientôt, alors je vais profiter de cette occasion pour moi-même poser deux ou trois questions.

D'abord, j'aimerais poser une question à M. Bercuson au sujet du financement des militaires. En fin de compte, comme vous le savez, monsieur Bercuson, l'engagement financier du gouvernement régira ce que les militaires peuvent et devraient faire. Avec cet engagement — je crois que le chiffre s'élève à 450 millions de dollars pour une mission de l'ONU en Afrique —, croyez-vous que le gouvernement risque de sous-financer d'autres aspects importants et d'autres responsabilités des militaires au pays?

M. Bercuson : J'aurais aimé avoir les chiffres du budget total de la Défense en tête, mais je ne les ai pas. Je sais qu'il s'agit d'environ 20 milliards de dollars, alors 400 millions de dollars, ce n'est pas beaucoup par rapport à 20 milliards de dollars.

Je n'essaie pas de modifier la question, mais je crois que la question globale est la suivante : que fera le gouvernement à l'égard du budget à l'avenir? Va-t-il maintenir l'orientation actuelle — c'est-à-dire plus ou moins celle établie par le

previous government — or increase the Defence budget or find different ways of dividing it? I don't think \$400 million is a huge chunk out of a 20-something-billion-dollar Defence budget.

The Chair: That's not what I was asking. I'm trying to narrow it down. Perhaps, Colonel Last, you may have a comment on this.

In view of the fact that we're looking at taking on further responsibilities that we have not had before beyond what we had done up until this last year, my question is this: Is it going to cost more money and are we going to need more money? Are we going to have to cut back in other parts of the military in order to meet those objectives?

Lt.-Col. Last: I think if you're asking whether a more active international policy is going to cost more, the answer is probably yes. My position would be that if we are going to spend more, we should be very careful about the means of evaluation, and we shouldn't be asking the same people who are formulating the policy to evaluate the impact of that policy. I think it's fairly obvious that there are trade-offs and opportunity costs in any policy choice, and we should be using all of the tools for evaluating military policies on as we do on others.

The Chair: I just want to get down to the question I'm asking. Maybe Dr. Bercuson can follow up as well. I want to get this on the record.

If we're going to do these things, is it going to cost more money? For the purposes of our study, we should know that. Or is it going to be a case of taking money from some other asset that we have in order to do what we're doing?

Mr. Bercuson: When we were in Afghanistan, we were taking money from the Defence budget and using it to fight the war in Afghanistan. So if that sets any pattern, the answer is yes, we're going to take money from elsewhere to pay for these missions.

The Chair: I have one other question. Looking at the defence policy review overall, which core areas of our military must be either fixed or significantly improved in the next 10 years, Dr. Bercuson?

Mr. Bercuson: Let's start with procurement. I'm not going to say let's end with procurement, but that's a huge problem, as I'm sure you know, and I don't have to take the time to go into it.

But more to the point is I think we need to decide what our military is for. We know we need one because we have national boundaries and we believe in the sovereignty of our country. Beyond that, we live under the umbrella of the United States. What do we want to use our military for? I don't think we've really tackled that question since the end of the Cold War.

gouvernement antérieur — ou augmenter le budget de la Défense ou trouver d'autres manières de le diviser? Selon moi, 400 millions de dollars, ce n'est pas grand-chose lorsqu'on a un budget de quelque 20 milliards de dollars pour la Défense.

Le président : Ce n'est pas ce que je demandais. Je vais essayer de préciser la question. Peut-être aurez-vous un commentaire à cet égard, colonel Last.

Comme nous songeons à prendre des responsabilités que nous n'avions pas jusqu'à l'année dernière, ma question est la suivante : est-ce que cela va nous en coûter plus cher, et est-ce que nous aurons besoin d'argent supplémentaire? Devrons-nous effectuer des compressions dans d'autres secteurs des forces armées afin d'atteindre ces objectifs?

Lcol Last : Si vous demandez si une politique internationale plus active coûtera plus cher, je crois que la réponse est probablement oui. Selon moi, si nous avons l'intention de dépenser plus, nous devrions faire très attention aux moyens d'évaluation, et nous ne devrions pas demander aux gens qui formulent la politique d'évaluer l'incidence de cette politique. Je crois qu'il est assez évident qu'il y a des compromis et des coûts de renonciation à tout choix politique, et nous devrions utiliser tous les outils pour évaluer les politiques militaires comme nous le faisons pour les autres.

Le président : J'aimerais avoir une réponse à la question que je pose. Peut-être que M. Bercuson peut ajouter quelque chose. J'aimerais que cela figure dans le compte rendu.

Si nous faisons ces choses, est-ce que ce sera plus coûteux? Aux fins de notre étude, nous devrions le savoir. Ou est-ce qu'il s'agira plutôt encore de puiser l'argent ailleurs pour faire ce que nous faisons?

M. Bercuson : Lorsque nous étions en Afghanistan, nous prenions l'argent du budget de la Défense et l'utilisions pour la guerre en Afghanistan. Si le passé est garant de l'avenir, nous allons prendre l'argent ailleurs pour payer ces missions.

Le président : J'ai une autre question. Monsieur Bercuson, si on envisage la politique de défense dans son ensemble, quels sont les principaux domaines que nos forces armées doivent soit corriger, soit améliorer considérablement au cours des 10 prochaines années?

M. Bercuson : Commençons par l'approvisionnement. Je ne dis pas qu'il faut faire le tour de la question de l'approvisionnement ici, mais il s'agit là d'un immense problème, et je suis certain que vous le savez, donc je ne vais pas prendre le temps d'entrer dans les détails.

Mais plus précisément, je crois que nous devons déterminer le rôle de notre armée. Nous savons que nous en avons besoin du fait que nous avons des frontières nationales et que nous croyons à la souveraineté de notre pays. Au-delà de cela, nous vivons sous l'égide des États-Unis. À quelles fins voulons-nous employer nos forces armées? Je pense que nous ne nous sommes jamais vraiment penchés sur cette question depuis la fin de la guerre froide.

We knew in the Cold War what the military was for. It was primarily as a deterrent and also, if necessary, as a combat-capable force, to add our weight to that of our NATO allies or, in the case of defence of North America, to help the United States defend the continent. The Cold War is now over. What's our role? What are we going to do with our military?

The Chair: Colleagues, I want to thank our witnesses for the time and effort they've put in and for their patience.

Joining us on our final panel of the day, as we consider issues related to the defence policy review and Canada's re-engagement with the United Nations peacekeeping operations, are Vice-Admiral (Ret'd) Drew Robertson, representing the Naval Association of Canada; Dr. James A. Boutillier, Adjunct Professor, Pacific Studies, University of Victoria; and on behalf of the Navy League of Canada, Navy Captain (Ret'd) Harry Harsch, Vice-President, Maritime Affairs.

Vice-Admiral Robertson joined the Canadian Forces as a cadet in 1973. In 1998, he became Director of NATO Policy at NDHQ and assumed command in 1999 of the destroyer HMCS *Athabaskan*. In 2001, on promotion to commodore, he assumed command of the Canadian Atlantic Fleet. As rear-admiral, he served as Director-General of International Security Policy at NDHQ. Upon promotion to vice-admiral, he was appointed as Commander of Maritime Command and Chief of the Maritime Staff in National Defence headquarters, in which position he served until his retirement in 2009.

Vice-Admiral Robertson is here on behalf of the Naval Association of Canada, an organization established in 1950 as the Naval Officers Association of Canada, which branched together in a federation of branches of the various naval officers associations that then existed across Canada.

In 2012, the Naval Officers Association of Canada renamed itself the Naval Association of Canada and extended its membership from its traditional base of retired naval officers to all those interested in the welfare and support of Canada's Navy, whether serving, retired or civilian, no matter the rank. The Naval Association of Canada is currently comprised of 14 branches across Canada.

Captain Harry Harsch joins us today as Vice-President of Maritime Affairs of the Navy League of Canada, an organization established in 1895 and consisting of 260 branches located in communities across Canada. Its key mission is to promote

Nous savions à quoi servaient les forces armées durant la guerre froide. Elles avaient principalement un rôle dissuasif et pouvaient, au besoin, en tant que force apte au combat, ajouter notre poids à celui de nos alliés de l'OTAN ou, dans le cas de la défense de l'Amérique du Nord, pour aider les États-Unis à défendre le continent. La guerre froide est maintenant terminée. Quel est notre rôle? Qu'allons-nous faire de nos forces armées?

Le président : Chers collègues, j'aimerais remercier nos témoins du temps et de l'effort qu'ils ont consacré ainsi que de leur patience.

Pour notre dernière table ronde de la journée, alors que nous nous penchons sur les questions concernant l'Examen de la politique de défense et le réengagement du Canada dans les opérations de maintien de la paix des Nations Unies, nous accueillons le vice-amiral à la retraite Drew Robertson, qui représente l'Association navale du Canada; M. James A. Boutillier, professeur adjoint, Études du Pacifique, à l'Université de Victoria, et le capitaine de vaisseau à la retraite Harry Harsch, qui est vice-président aux affaires maritimes et qui témoigne au nom de la Ligue navale du Canada.

Le vice-amiral Robertson s'est joint aux Forces canadiennes en tant qu'élève-officier en 1973. En 1998, il devient directeur, Politiques de l'OTAN au QGDN, et il assume en 1999 le commandement du destroyer NCSM *Athabaskan*. En 2001, après avoir été promu au grade de commodore, il assume le commandement de la Flotte canadienne de l'Atlantique. Au grade de contre-amiral, il sert en tant que directeur général, Politique de sécurité internationale au QGDN. Après avoir été promu au grade de vice-amiral, il a été nommé commandant du Commandement maritime et chef d'état-major de la Force maritime au quartier général de la Défense nationale, poste qu'il occupe jusqu'à sa retraite en 2009.

Le vice-amiral Robertson comparait au nom de l'Association navale du Canada, organisation qu'on appelait, à l'époque de sa création en 1950, Les associations des officiers de marine du Canada, et qui réunissait en fédération les diverses associations d'officiers de marine qui existaient à l'échelle du Canada.

En 2012, Les associations des officiers de marine du Canada sont devenues l'Association navale du Canada; l'organisation a élargi sa composition en ouvrant les portes non seulement aux officiers de marine à la retraite, comme elle le faisait traditionnellement, mais à tous ceux qui s'intéressent au bien-être et au soutien de la Marine du Canada, qu'il s'agisse de civils ou de militaires, actifs ou retraités, peu importe le rang. L'Association navale du Canada comprend actuellement 14 divisions à l'échelle du Canada.

Le capitaine Harry Harsch se joint à nous aujourd'hui à titre de vice-président, Affaires maritimes, de la Ligue navale du Canada, organisation établie en 1895 qui comprend 260 divisions à l'échelle du pays. Sa principale mission est de promouvoir

an interest in maritime affairs generally throughout Canada. The organization does so through publications, conferences, scholarships and a range of other activities.

In addition to promoting an interest in maritime affairs, the Navy League of Canada is also actively engaged in the delivery of two youth programs, the Navy League Cadets and the Royal Canadian Sea Cadets. The Navy League Cadet program is open to boys and girls aged 9 to 12, and there are more than 3,500 Navy League Cadets in 102 communities across Canada. The Royal Canadian Sea Cadets program, on the other hand, is delivered in partnership by the Navy League of Canada and the Department of National Defence. The program is open to boys and girls aged 12 to 18 and there are more than 5,000 Royal Canadian Sea Cadets in 237 communities across Canada.

As background, Captain Harsch has served in the Royal Canadian Navy for over 36 years, ending his distinguished naval career as Chief of Staff to the commander of the navy in Ottawa and is Naval Adviser at the Canadian High Commission in London, as well as the Canadian Defence Attaché to Denmark. He was appointed an Officer in the Order of Military Merit in October 2007.

Finally, last but not least, Dr. James Boutilier, Adjunct Professor, Pacific Studies, University of Victoria, and also a very good friend to this committee. Dr. James Boutilier has served as Special Advisor (Policy) at Canada's Maritime Forces Pacific Headquarters in Esquimalt, British Columbia, since 1996. In that function he was largely responsible for advising the Commander of Maritime Forces Pacific on matters of defence and foreign policy and maritime security in the Asia-Pacific region. He also participates in and promotes the coordination of community events and public forums that raise the general awareness of the Canadian Navy.

Dr. Boutilier is also the lead behind the successful biannual Maritime Security Challenges Conference held in Victoria, which attracts over 200 delegates and focuses on Canada's maritime interests and with special emphasis on the Indo-Asia Pacific region.

I understand that you each have an opening statement, and I believe we are starting with Vice-Admiral Drew Robertson.

Vice-Admiral (Ret'd) Drew Robertson, Naval Association of Canada: Thank you very much, sir.

Thank you very much to all of you for the opportunity to appear on behalf of the Naval Association of Canada to convey its views regarding peace support operations and the defence policy review. I know that Captain Harsch will focus on peace support operations. I will make my focus on the defence policy review.

l'intérêt pour les affaires maritimes dans l'ensemble du Canada. L'organisation accomplit sa mission à l'aide de publications, de conférences, de bourses et d'un éventail d'autres activités.

En plus d'éveiller l'intérêt pour les affaires maritimes, la Ligue navale du Canada participe activement à la mise en œuvre de deux programmes visant les jeunes : les Cadets de la Ligue navale et les Cadets de la Marine royale canadienne. Le programme des Cadets de la Ligue navale accueille des garçons et des filles âgés de 9 à 12 ans. Il y a plus de 3 500 cadets de la Ligue navale dans 102 localités du Canada. Le programme des Cadets de la Marine royale canadienne, pour sa part, est mené grâce à un partenariat entre la Ligue navale du Canada et le ministère de la Défense nationale. Le programme s'adresse aux garçons et aux filles âgés de 12 à 18 ans. On dénombre plus de 5 000 cadets de la Marine royale canadienne dans 237 localités canadiennes.

Mentionnons en outre que le capitaine Harsch a servi dans la Marine royale canadienne durant 36 ans et a terminé sa remarquable carrière dans la Marine en tant que chef d'état-major du Commandant de la Marine à Ottawa; il est conseiller naval au Haut-commissariat du Canada à Londres, de même qu'attaché de défense du Canada au Danemark. Il a été nommé Officier de l'Ordre du mérite militaire en octobre 2007.

Enfin, le dernier témoin, mais non le moindre, M. James Boutilier, professeur adjoint, Études du Pacifique, Université de Victoria, et aussi un très bon ami du comité. M. James Boutilier est conseiller spécial en matière de politiques au quartier général des Forces maritimes du Pacifique à Esquimalt, en Colombie-Britannique, depuis 1996. Dans ces fonctions, il lui incombe essentiellement de conseiller le commandant des Forces maritimes du Pacifique relativement à la politique étrangère, à la politique de défense et à la sécurité maritime dans la région de l'Asie-Pacifique. En outre, il participe à l'organisation d'activités communautaires et de tribunes publiques, dont il fait aussi la promotion, dans le but de mieux faire connaître la Marine canadienne auprès du grand public.

M. Boutilier est également responsable de la très courue conférence sur les défis de la sécurité maritime qui a eu lieu tous les deux ans à Victoria; l'événement, qui attire plus de 200 délégués, porte sur les intérêts maritimes du Canada et insiste particulièrement sur l'Inde, l'Asie et le Pacifique.

Je crois savoir que vous avez chacun une déclaration préliminaire à présenter et que nous commençons par le vice-amiral Drew Robertson.

Vice-amiral (à la retraite) Drew Robertson, Association navale du Canada : Merci beaucoup, monsieur.

Merci à vous tous de me donner l'occasion de témoigner au nom de l'Association navale du Canada et de transmettre son opinion en ce qui concerne les opérations de soutien de la paix et l'Examen de la politique de défense. Je sais que le capitaine Harsch insistera sur les opérations de soutien de la paix. Je vais donc me concentrer sur l'Examen de la politique de défense.

The topic of peace support operations is an important one since, whether conducted under UN-Security Council authorized missions, resolutions, fundamental global treaties like the UN Convention on the Law of the Sea, or UNCLOS, or the UN Charter have been the core business on which our governments have deployed the RCN, amounting to dozens of deployments globally by our ships, submarines and aircraft and task groups over the last 25 years, even while the fleet at home secured our sovereignty.

Governments have ordered such deployments because supporting the international rules-based order, anchored by the UN Charter, treaties and conventions, has produced the peace and security on which our trade and prosperity depend. Governments do so fundamentally since acting as a force for good is in Canada's abiding national interest.

Notwithstanding this unbroken record of success, the navy's capabilities and capacities have eroded steadily over the last 20 years incrementally, increasingly compromising its ability to defend Canada while also acting as a force for good abroad. I would like to describe where this could lead and the strategic risks governments and the country will face.

I would like to start by saying that there has been some progress. The frigates, now well past mid-life, have been successfully modernized and our submarines are operational. Further, the National Shipbuilding Strategy that we've been looking forward to for years is an important undertaking of considerable promise.

The question isn't whether Canada will successfully build ships. It always has. The question is whether the number and capabilities will be adequate to the rising challenges we see.

The key issue for the Naval Association of Canada is that over the last 20 years a succession of previous governments and eight parliaments have been unable to sustainably resource the defence outcomes they set out in policy, with the effect that this G7 nation, with all its maritime interests at home and abroad, has seen its replenishment ships and its destroyers age into their mid-forties before being forced out of commission, not merely without relief, but without governments having even entered into contracts for their replacements.

The navy's success over the last 20 years was due to investments in the fighting fleet to defend Canada made decades before, from the 1960s onward. Here I include submarines, frigates, destroyers and maritime control aircraft. But the ability of this government and those who follow to live off the legacy investments is rapidly coming to a close, even as the strategic risks it has had to assume deepen. As a result, beyond having lost

La question des opérations de soutien de la paix est importante, puisque ces opérations — qu'elles soient menées dans le cadre de missions autorisées par le Conseil de sécurité des Nations Unies, de résolutions, de traités internationaux fondamentaux comme la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer ou de la Charte des Nations Unies — constituent l'activité principale dans le cadre de laquelle le gouvernement a déployé la Marine royale canadienne lors de dizaines de déploiements auxquels ont pris part nos navires, nos sous-marins, nos aéronefs et nos groupes opérationnels à l'échelle internationale au cours des 25 dernières années, et ce, alors que la flotte assurait notre souveraineté au pays.

Les gouvernements ont ordonné ces déploiements parce que le soutien de l'ordre international d'aujourd'hui fondé sur les règles — appuyé par la Charte, les traités et les conventions des Nations Unies — a permis l'établissement de la paix et de la sécurité dont dépendent notre commerce et notre prospérité. Ils agissent ainsi, car il est de l'intérêt national durable du Canada de se faire une force du bien.

Malgré cette suite ininterrompue de réussites, la Marine royale canadienne a vu ses capacités s'éroder continuellement au cours des 20 dernières années, ce qui compromet graduellement, mais de plus en plus sa capacité de défendre le Canada ou d'agir à titre de force du bien à l'étranger. J'aimerais vous indiquer où cette situation pourrait mener et décrire les risques stratégiques que le gouvernement et le pays rencontreront.

J'aimerais commencer en disant que des progrès ont été réalisés. Les frégates, qui sont maintenant bien au-delà de la moitié de leur vie utile, ont été modernisées avec succès, et nos sous-marins sont opérationnels. De plus, la Stratégie nationale de construction navale que nous attendions depuis des années est une démarche nationale fort prometteuse.

La question n'est pas de savoir si le Canada construira de bons navires. Il l'a toujours fait. La question est de savoir si leur nombre et leur capacité seront à la hauteur des défis à relever.

Ce qui préoccupe surtout l'Association navale du Canada, c'est qu'au cours des 20 dernières années, une succession de gouvernements et huit législatures n'ont pas été en mesure d'accorder des ressources nécessaires à l'atteinte des résultats établis dans leur politique. Par conséquent, notre pays membre du G7, avec tous ses intérêts maritimes au pays et à l'étranger, a laissé ses navires de ravitaillement et ses destroyers atteindre le milieu de la quarantaine avant de se trouver dans l'obligation de les mettre au rancart, non seulement sans navires de remplacement, mais sans même que les gouvernements aient conclu des contrats pour en construire.

Les succès que la Marine royale canadienne a connus ces 20 dernières années sont attribuables aux investissements réalisés au cours des décennies précédentes, à partir de 1960, dans les flottes de combat qui défendent le Canada, notamment nos sous-marins, nos frégates, nos destroyers et nos aéronefs de patrouille maritime. Mais le gouvernement actuel et ceux qui lui succéderont ne pourront bientôt plus se laisser porter par ces

capacity for operations, Canada no longer has the ability to independently control events at sea due to the loss of its task group air defence capability. It no longer has the ability to independently sustain deployed task group operations and must rely on others for at-sea refueling and logistics support, even in home waters.

Consequently, Canada is unlikely to be able to conduct a prolonged multi-rotation response to international events, as it has done repeatedly over the years, nor is it likely to be offered a significant leadership opportunity at sea that such a response enables, particularly in complex international operations, as has also been done repeatedly, including for several years supporting our American allies after 9/11.

Looking ahead on the present course, future governments face greater reductions and rising risks. Today's navy fighting fleet of submarines and surface combatants is already smaller than research has shown is required to meet enduring policy outcomes. Yet, as the Parliamentary Budget Officer and others have noted, the Armed Forces is unsustainable over the coming decade, likely to an amount in the tens of billions of dollars.

So plans aimed at restoring the fighting fleet's capacity, including extending the life of Canada's Victoria-class submarines into the mid-2030s and then replacing them, as well as to replace our Aurora maritime patrol aircraft, are not just in jeopardy; I would say they are headed hard aground.

At current budget levels, you can anticipate the fighting fleet being further reduced over the coming 15 years toward a figure — if I was to take a figure that was in the press — of 9 surface combatants, which would be a significant 40 per cent cut from the 15 of just two years ago, while the submarines and the RCAF maritime patrol aircraft will not likely be affordable or replaced.

Such changes would each compound the risks I cited earlier by significantly eroding the maritime capabilities and capacities required to contribute meaningfully to continental or international operations.

investissements antérieurs et devront assumer des risques stratégiques de plus en plus graves. Ainsi, en plus d'avoir perdu des capacités, le Canada n'est plus en mesure de surveiller de manière indépendante les activités maritimes à cause de la perte de capacité de défense aérienne de son groupe opérationnel. Il ne peut plus soutenir de manière indépendante les opérations des groupes opérationnels déployés et doit s'en remettre à d'autres pays pour assurer le ravitaillement et le soutien logistique en mer, même dans ses propres eaux.

Par conséquent, il est peu probable que le Canada puisse diriger une intervention prolongée comprenant des rotations multiples en réaction aux événements internationaux, comme il l'a fait à maintes reprises au fil des ans, pas plus qu'il n'est susceptible de se voir proposer les occasions substantielles d'agir à titre de dirigeant international en mer qu'une telle intervention offre, particulièrement dans le cadre d'opérations complexes faisant intervenir plusieurs pays, comme nous l'avons fait à plusieurs reprises, notamment après les attentats du 11 septembre afin d'appuyer nos alliés américains pendant plusieurs années.

Si la situation perdure, les gouvernements futurs seront confrontés à de plus grandes réductions et à des risques accrus. À l'heure actuelle, la flotte de combat composée de sous-marins et de navires de combat de surface de la Marine royale canadienne est déjà d'une taille moindre que celle qui serait, selon les recherches, nécessaire pour atteindre des résultats stratégiques durables. Cependant, comme le Bureau du directeur parlementaire du budget et d'autres observateurs l'ont souligné, les Forces armées canadiennes se trouveront en situation de non-viabilité au cours de la prochaine décennie, puisqu'il leur manquera probablement des dizaines de milliards de dollars.

Ainsi, les plans visant à rétablir la capacité de la flotte de combat, notamment en prolongeant la vie de quatre sous-marins de classe Victoria hautement capables du Canada jusqu'au milieu des années 2030 et en les remplaçant, de même qu'en remplaçant nos aéronefs de patrouille Aurora ne sont pas seulement menacés, je dirais qu'ils sont voués à l'échec.

Vu les niveaux budgétaires actuels, on peut s'attendre à une autre réduction de la flotte de combat de la Marine royale canadienne au cours des 15 prochaines années. Selon un chiffre mis de l'avant dans la presse dernièrement, elle pourrait être réduite à seulement neuf navires de combat de surface — soit 40 p. 100 de moins que les 15 navires dont elle disposait il y a deux ans seulement —, alors que les sous-marins et les aéronefs de patrouille maritime de l'Aviation royale du Canada ne seront probablement pas abordables ou remplacés.

Chacun de ces changements aggraverait les risques que j'ai évoqués précédemment en réduisant considérablement les capacités maritimes et les capacités requises pour participer de façon significative aux opérations continentales et internationales d'envergure.

While for decades the government has often had major warships deployed to two separate theatres, that would no longer be sustainable with a smaller fleet. But, most importantly, such a force would not be suitable or likely adequate for the vast challenge of defending our soon-to-be three ocean home waters.

The Naval Association believes that this much smaller and unbalanced future force consequently would not be adequate to national need, especially given the rapid changes under way in the global maritime order as nations throughout the world, but notably Russia and China, continue narrow or close the technological gap that Western navies have enjoyed for decades and make investments in maritime forces, particularly in the Asia-Pacific; as great state cooperation gives way to confrontation at the expense of the rules-based international order, especially at sea and particularly in the waters of South and East China Seas; and, finally, as Canada's third and largest but least accessible and most fragile open space opens to commercial shipping and resource extraction and the navy secures our sovereignty in a time of significant nation building in the Arctic.

For the Naval Association, the success of the DPR depends on bringing expected defence outcomes and spending levels into balance over the medium to long term through fundamental adjustments upwards or downwards to either or both.

The Naval Association would argue, as I have, that the new strategic environment will require increased investment in defence to secure its current expectations rather than less. In making such investments, the Naval Association would observe that in addition to securing Canada's defence there is no better insurance against strategic risk and unforeseen global shocks than a balanced, multipurpose and combat-capable maritime force.

But the association also believes that this DPR presents a moment of strategic opportunity, an opportunity to not only bring defence outcomes and resources into an urgently needed balance, but to allow the Armed Forces to be restructured for the challenges this 21st and increasingly maritime century presents. The force structure of the 20th century that several reviews of defence policy reconciled themselves to can be reshaped for the challenges of the decades ahead. Such strategy-driven measures will take vision, courage, commitment and effort over many years, but the result will be an Armed Forces better prepared to defend Canada at home and act as a force for good abroad.

Alors que, pendant des décennies, le gouvernement a souvent déployé de grands navires de guerre dans les théâtres d'opération distincts, il ne pourrait plus le faire avec une flotte réduite. Mais surtout, cette force ne serait pas viable ou ne permettrait pas de relever le formidable défi consistant à défendre nos eaux territoriales sur trois océans.

L'Association navale du Canada considère donc que cette force grandement réduite et déséquilibrée dans l'avenir ne permettrait pas de combler des besoins du pays, particulièrement au regard de l'évolution rapide de l'ordre maritime mondial, puisque : divers pays du monde, mais surtout la Russie et la Chine, continuent de gruger l'écart technologique dont les marines occidentales ont bénéficié pendant des décennies et d'effectuer des investissements dans des forces maritimes, particulièrement dans la région de l'Asie-Pacifique; la collaboration entre les grands États continue de céder le pas à la confrontation, au détriment de l'ordre international fondé sur les règles, notamment dans la mer de Chine méridionale et orientale; le troisième espace océanique du Canada, qui est le plus vaste, mais également le moins accessible et le plus fragile, s'ouvre à l'expédition commerciale et à l'extraction des ressources, et la Marine royale canadienne défend notre souveraineté sur fond d'édification nationale importante dans l'Arctique.

Pour l'Association navale du Canada, il faut, pour que l'Examen de la politique de défense soit un succès, faire concorder les résultats attendus avec les niveaux d'investissement dans le domaine de la défense à moyen et à court termes, en y apportant des ajustements fondamentaux à la hausse ou à la baisse.

L'Association navale du Canada considère, tout comme moi, que le nouvel environnement stratégique exigera des investissements accrus, plutôt que moindres, dans le domaine de la défense afin de répondre aux attentes actuelles. À l'appui de ces investissements, l'Association navale du Canada ferait remarquer qu'en plus d'assurer la défense du pays, une force maritime équilibrée, polyvalente et apte au combat constitue une assurance sans égale contre le risque stratégique et les conflagrations internationales imprévues.

Cependant, l'Association navale du Canada croit également que l'Examen de la politique de défense offre une occasion stratégique, une occasion de non seulement faire concorder les résultats et des ressources dans le domaine de la défense, ce qu'il est urgent de faire, mais aussi de permettre aux Forces armées canadiennes de se restructurer afin de relever les défis du XXI^e siècle, où le domaine maritime prend de plus en plus d'importance. La structure des forces du XX^e siècle, avec laquelle on a composé lors de plusieurs examens de la politique de défense, peut être modifiée en fonction des défis des prochaines décennies. De telles mesures fondées sur une stratégie exigeront de la vision, du courage, de la détermination et des efforts au fil des ans, mais elles auront pour résultat des Forces armées canadiennes mieux préparées à défendre le Canada sur son territoire et à agir à titre de force du bien à l'étranger.

With that, I thank you very much for the interest in the navy in particular and with the Armed Forces more generally, and I look forward to answering your questions.

The Chair: Thank you, Vice-Admiral Robertson.

Next is Captain Harsch.

Navy Captain (Ret'd) Harry Harsch, Vice President, Maritime Affairs, Navy League of Canada: Good afternoon, senators, and thank you for the opportunity this afternoon to represent the Navy League of Canada at today's hearing.

In my remarks I would like to make three points, all of which I believe are interrelated. First is the concept of Canada as a maritime nation. Our belief is that that needs to be better understood. Second, as we work toward the future fleet, flexibility with respect to fleet capability is crucial. And, finally, we must have sufficient resources and a willingness to continue to deploy in operations across the spectrum of conflict, and in particular complex peace support operations.

Canada is bounded by three oceans and has the world's largest coastline. As a trading nation, I think it is fair to say that we depend on the oceans. That means that Canada is by definition a maritime nation, although it seems that few understand that and what it means in terms of capability.

The potential challenges to national security that exist as a result of that dependence are complex. As a consequence, we have not always equipped our naval forces accordingly.

A properly equipped navy is inherently flexible. It provides the government with a range of policy options across the spectrum of conflict, including the often-complicated and murky world of peace support operations. We believe a balanced, multipurpose and combat capable fleet is the key to that flexibility. The navy must be able to protect Canadian sovereignty and interests whether for domestic situations, forward-deployed operations or the plethora of contingency operations we find ourselves in today.

The RCN has been busy for pretty much as long as I can remember, from my early days as a Cold Warrior to commanding a frigate in the Arabian Gulf during hostilities in 2003. While one could argue that the Cold War threat of nuclear annihilation kept the stakes relatively high, it is my opinion that Canadian naval operations over the past 20 years or so have become increasingly more complex and more dangerous, just as the post-Cold War world has become more complex and dangerous.

Je vous remercie de votre intérêt et de votre soutien à l'égard de la Marine royale canadienne et des Forces armées canadiennes en général; je répondrai avec plaisir à vos questions.

Le président : Merci, vice-amiral Robertson.

C'est ensuite le tour du capitaine Harsch.

Capitaine de vaisseau (à la retraite) Harry Harsch, vice-président, Affaires maritimes, Ligue navale du Canada : Bonjour, mesdames et messieurs les sénateurs, et merci de nous donner l'occasion cet après-midi de représenter la Ligue navale du Canada à la séance d'aujourd'hui.

J'aimerais, pendant ma déclaration préliminaire, souligner trois points qui sont tous à mon avis interreliés. Premièrement, j'aimerais aborder la notion du Canada en tant que nation maritime. Nous croyons qu'il faut que cette notion soit mieux comprise. Deuxièmement, pendant que nous travaillons à constituer la flotte de l'avenir, il sera essentiel de faire preuve de souplesse quant à sa capacité. Et pour finir, nous devons pouvoir compter sur des ressources suffisantes et sur la volonté de continuer à participer aux opérations de toute la gamme des conflits, en particulier les opérations de maintien de la paix, qui sont complexes.

Le Canada est bordé par trois océans, et son littoral est le plus étendu du monde. Je crois pouvoir dire que, en tant que nation commerciale, nous dépendons des océans. Cela veut dire que, par définition, le Canada est une nation maritime, même s'il semble que peu de gens comprennent ce que cela veut dire et ce que cela suppose sur le plan des capacités.

Les défis potentiels pour la sécurité nationale que cette dépendance entraîne sont complexes, ce qui fait que nos forces navales n'ont pas toujours été équipées en conséquence.

Une marine bien équipée est naturellement flexible. Elle offre ainsi au gouvernement toute une gamme d'options stratégiques lorsqu'il lui faut réagir aux différents conflits, y compris dans le monde souvent compliqué et trouble des opérations de maintien de la paix. Nous croyons qu'une flotte équilibrée, polyvalente et apte au combat est la clé de cette flexibilité. La Marine doit être en mesure de protéger la souveraineté canadienne et les intérêts du Canada, que ce soit au pays ou à l'étranger, ou encore dans le cadre de la pléthore d'opérations d'urgence dans lesquelles nous nous retrouvons impliqués aujourd'hui.

La Marine royale canadienne est occupée depuis aussi longtemps que je me souviens, depuis mes débuts comme combattant pendant la guerre froide jusqu'à ce que je prenne le commandement d'une frégate dans le golfe Persique pendant les hostilités de 2003. On peut bien sûr soutenir que, pendant la guerre froide, la menace de l'annihilation nucléaire représentait un enjeu relativement important, à mon avis, mais les opérations navales du Canada, ces deux dernières décennies environ, sont devenues de plus en plus complexes et dangereuses, de la même façon que le monde de l'après-guerre froide est devenu plus complexe et dangereux.

We often hear the phrase “the world needs more Canada,” and as one who served abroad with allies and partners, I have seen first-hand how Canadian Forces always excel when working and leading in a collective international environment, but we only get credit when we show up. Diverse deployments in support of the international campaign against terrorism, counter drug operations, providing protection to the World Food Programme and addressing the menace of modern-day pirates off the coast of Somalia are all examples of what our navy has been up to recently.

We are concerned, however, with the steady erosion of the fleet both in terms of capabilities and numbers. It seems that just as the number and complexity of operations involving naval forces is increasing, such as multifunctional and multinational operations conducted in support of UN mandates, Canada’s ability to deal with them is waning.

I would like to highlight a few specific operations to illustrate the breadth of missions Canada is capable of and has conducted over the past 25 years, from single ship deployments to large task group deployments and in both supporting and leadership roles around the world.

In 1993 and 1994 Canadian ships deployed to support the enforcement of UN Security Council resolutions designed to compel the military leadership of Haiti to return power to the duly elected authority.

From 1993 to 1997, Canada joined NATO and WEU allies in the Adriatic Sea to enforce UN economic sanctions, as well as an arms embargo, against the former Republic of Yugoslavia and rival factions in Croatia and Bosnia.

In 1999 Canada contributed to the international force in East Timor, providing replenishment to the multinational naval force positioned visibly offshore, both to reassure the newly formed government in East Timor and to dissuade others from attacking it.

Between 2001 and 2003 Canada deployed virtually the entire navy then available for operations in Southwest Asia, conducting maritime interdiction operations to deny al Qaeda the use of the seas and to enforce UN Security Council resolutions. In fact, Admiral Robertson at the time was the first commander of that Canadian task group; I was the second-last ship, as Captain of HMCS *Fredericton*, to deploy on that mission.

In 2008, the frigate HMCS *Ville de Québec* redeployed at short notice from a NATO mission in the Mediterranean to escort vessels chartered by the UN’s World Food Programme to deliver

Nous entendons souvent dire que « le monde a besoin de plus de Canada », et, ayant servi à l’étranger auprès de nos alliés et partenaires, j’ai pu moi-même constater à quel point les Forces canadiennes excellent toujours lorsqu’elles travaillent ou dirigent les opérations dans un environnement où plusieurs pays sont présents, mais nous ne sommes jamais reconnus si nous ne sommes pas présents. Notre Marine a participé récemment, par exemple, à des déploiements dans divers contextes : pour appuyer la campagne internationale contre le terrorisme, lutter contre le trafic de la drogue, assurer la protection du Programme alimentaire mondial ou pallier la menace des pirates modernes le long des côtes de la Somalie.

Toutefois, nous sommes préoccupés par l’érosion constante de notre flotte, en ce qui concerne tant la capacité que les nombres. On dirait que, à mesure que le nombre et la complexité des opérations auxquelles participent les forces navales augmentent, par exemple les opérations multifonctionnelles et multinationales effectuées à l’appui des mandats de l’ONU, la capacité d’intervention du Canada s’effrite.

J’aimerais m’arrêter sur quelques opérations spécifiques pour illustrer la diversité des missions que le Canada a eu les moyens de mener au cours des 25 dernières années, qu’il s’agisse d’envoyer un seul vaisseau ou un groupe d’intervention important, de soutenir une mission ou de la diriger, et ce, partout dans le monde.

En 1993 et 1994, le Canada a envoyé des vaisseaux dans le but de faire respecter les résolutions du Conseil de sécurité des Nations Unies et de forcer les chefs militaires d’Haïti à rendre le pouvoir aux élus légitimes.

De 1993 à 1997, le Canada s’est joint aux alliés de l’OTAN et de l’UEO, dans la mer Adriatique, pour faire respecter les sanctions économiques ainsi que l’embargo sur les armes imposés par les Nations Unies à l’ancienne République de Yougoslavie et aux factions rivales de la Croatie et de la Bosnie.

En 1999, au Timor-Oriental, le Canada a pris part à la force internationale en renouvelant la flotte multinationale installée bien en vue des côtes à la fois pour rassurer le nouveau gouvernement du Timor-Oriental et pour dissuader quiconque de l’attaquer.

De 2001 à 2003, la quasi-totalité de la flotte canadienne alors disponible a été déployée en Asie du Sud-Est pour effectuer des opérations d’interdiction maritime visant à empêcher Al-Qaïda d’utiliser la mer et à faire respecter les résolutions du Conseil de sécurité des Nations Unies. C’est d’ailleurs l’amiral Robertson qui était à ce moment-là le premier commandant du groupe d’intervention du Canada; j’étais quant à moi capitaine du NCSM *Fredericton*, l’avant-dernier vaisseau à être déployé pour cette mission.

En 2008, la frégate NCSM *Ville de Québec*, qui effectuait une mission de l’OTAN en Méditerranée, a été redéployée d’urgence et chargée d’escorter des vaisseaux affrétés par le Programme

aid to Mogadishu, and in 2011 Canada contributed to an international intervention in Libya in support of a UN Security Council resolution.

Of course those missions continue today with Canadian ships forward deployed with NATO and our allies to promote regional stability and security and to be in theatre in the event they are needed.

With their ability to sail with very short notice, navies can also be leveraged to effect in support of humanitarian assistance and disaster relief. The RCN has frequently been at the forefront of these operations. A few of the many examples are the 1998 search and recovery operation in response to the crash of Swiss Air Flight 111 into the sea near Halifax and the 2010 deployment to provide relief to earthquake-stricken Haiti.

However, our ships are not necessarily best equipped for that particular role. In that respect, the Navy League believes that ships like the Royal Netherlands Navy Rotterdam and Karel Doorman classes or the U.K.'s Royal Fleet Auxiliary Bay class ships have been used to meaningful effect in a variety of operations, from humanitarian and disaster relief to supporting operations ashore. The Navy League believes that such a capability would significantly add to the flexibility of the RCN, but this should not come at the expense of combat-capable frigate-type ships which have consistently proven their utility in more complex and dangerous operations.

In conclusion, Canada is a maritime nation. Not maintaining effective and flexible naval forces is tantamount to surrendering our sovereignty at sea. We believe a properly equipped navy is a prerequisite of statehood. It is not an optional luxury. The RCN has traditionally been able to deliver on its commitments. However, the steady erosion of the fleet does not guarantee the ability to continue to do so.

Thank you very much for the opportunity to present.

The Chair: Thank you very much, Captain Harsch.

Dr. Boutilier.

James A. Boutilier, Adjunct Professor, Pacific Studies, University of Victoria, as an individual: Thank you very much, Mr. Chair. Let me divide my comments into three, but before I begin formally, let me congratulate each and every one of you around this table. Your committee is absolutely vital to the integrity, to the muscularity of the defence review that's being undertaken.

I have to admit that I have some deep reservations about the defence review. Absent a foreign policy review, I'm quite not sure how we can, in fact, locate the defence review within a proper

alimentaire mondial des Nations Unies pour faire parvenir de l'aide à Mogadiscio. En 2011, le Canada a pris part à une intervention internationale en Libye à l'appui d'une résolution du Conseil de sécurité des Nations Unies.

Bien sûr, ces missions se poursuivent aujourd'hui, et des vaisseaux canadiens sont déployés de concert avec ceux de l'OTAN et de nos alliés afin de soutenir la stabilité et la sécurité des régions et d'être prêts à intervenir en cas de besoin.

Étant donné qu'ils sont prêts à prendre la mer très rapidement, nos vaisseaux pourraient être mieux équipés et appuyer les opérations d'aide humanitaire et de secours aux sinistrés. La Marine royale canadienne s'est souvent retrouvée au premier plan dans le théâtre de ces opérations. Les exemples sont nombreux; je pense, entre autres, aux opérations de recherche et sauvetage menées en 1998 après l'écrasement en mer du vol 111 de Swiss Air, près de Halifax, ou au déploiement en 2010 pour aider Haïti à se relever après un séisme.

Toutefois, nos vaisseaux ne sont pas nécessairement mieux équipés pour faire face à ce rôle. À ce propos, la Ligue navale croit que des vaisseaux comme ceux des classes Rotterdam et Karel Doorman, de la Marine royale des Pays-Bas, ou ceux de la classe Bay de la Flotte royale auxiliaire du Royaume-Uni ont été utilisés de manière efficace pour toutes sortes d'opérations, de l'aide humanitaire au secours aux sinistrés en passant par les opérations à terre. La Ligue navale croit qu'une capacité de cette sorte ajouterait beaucoup à la flexibilité de la Marine royale canadienne, sans rien sacrifier aux vaisseaux de combat de type frégate, qui ont constamment prouvé leur utilité dans le cadre d'opérations plus complexes et dangereuses.

En conclusion, le Canada est une nation maritime. Ne pas maintenir des forces navales efficaces et flexibles équivaut à renoncer à notre souveraineté en mer. Nous croyons qu'une marine équipée de manière appropriée est un prérequis nécessaire à tout État. Il ne s'agit pas d'un luxe facultatif. La Marine royale canadienne a toujours été capable de s'acquitter de ses engagements. Toutefois, l'effritement constant de la flotte ne garantit pas que nous soyons toujours capables de le faire.

Merci beaucoup de m'avoir donné l'occasion d'exprimer mon opinion.

Le président : Merci beaucoup, capitaine Harsch.

Monsieur Boutilier.

James A. Boutilier, professeur adjoint, Études du Pacifique, Université de Victoria, à titre personnel : Merci beaucoup, monsieur le président. J'aimerais diviser mes commentaires en trois parties, mais avant de commencer officiellement, permettez-moi de féliciter chacune des personnes assises ici autour de la table. Votre comité est absolument essentiel à l'intégrité et à la musculature de l'étude de la défense qui est aujourd'hui entreprise.

Je dois avouer que j'ai de sérieuses réserves quant à l'étude de la défense. Tant que nous n'aurons pas fait l'examen des politiques étrangères, je ne suis pas certain que nous pouvons

context. Parenthetically, it strikes me that there is a deep intellectual aversion in Canada to grasping the mettle, to coming to grips with the truly challenging issue of: What are our national priorities? Without that, it is very difficult to position a defence review.

I draw your attention, of course, to the extended defence review that unfolded in Australia. It was broad, deep and comprehensive. It's important, of course, to realize that defence is a bipartisan issue in the Australian context. There may be blood and fur on the walls, but in the final analysis the parties pull together. Here, they tend to hold defence to ransom for cheap and short-term political advantage, which is a tragedy.

Peacekeeping or peace support operations: I commend the government in terms of the "Canada is back" strategy. I think we have deluded ourselves dangerously — let me say that again — deluded ourselves dangerously in terms of our standing internationally. We imagined that because Canada was a G7 nation and because, not to put too fine a point on it, we are all nice people, we enjoyed an international reputation. It has become increasingly threadbare. We have lived in a sort of bumper sticker world of punching above our weight, and we have made "making do" a strategy. This is simply not adequate for a nation as endowed and as proud and capable as Canada. We have deluded ourselves dangerously in terms of our standing.

I would observe in passing that soft power has much to recommend it, but in many cases it is hard power that matters when it comes to the councils of greater authority, whether it's NATO or elsewhere. When we show up, we show up increasingly threadbare. I would, in fact, echo the comments of my two senior colleagues in terms of our defence posture.

In terms of peacekeeping, I think that the government, in its pledge before the election, was in fact selecting a theme that resonates deeply in the subconscious of Canadians, but in many cases I think Canadians have this mythological view of peacekeeping as walking the green line in Nicosia in the 1970s. Now we can see in Mali that the country is predatory. It is complex. It is lethal. It is the most dangerous UN peacekeeping operation in the world. Tiny, postage stamp Togo has 18 times the number of peacekeepers deployed as Canada does. We live in a fantasy world in terms of peacekeeping.

Is there something to be done in peacekeeping? Absolutely, but it will take two decades to re-establish our reputation as peacekeepers that are serious and committed. We do bring some real talent, whether it's in reconnaissance, intelligence, logistics, transportation and so on, to support, for example, the

concrètement situer l'étude de la défense dans un contexte approprié. Entre parenthèses, je constate qu'il y a au Canada une profonde aversion intellectuelle qui nous empêche de prendre le taureau par les cornes et de régler une fois pour toutes cette difficile question : quelles sont nos priorités nationales? Sans cela, il est très difficile de savoir par quel côté prendre une étude de la défense.

J'attire votre attention, bien sûr, sur l'étude approfondie de la défense qui s'est déroulée en Australie. Une étude large, profonde et complète. Il importe bien sûr de savoir que, dans le contexte australien, la défense est un enjeu qui rallie les deux partis. Il y a parfois des discussions enflammées, mais au bout du compte, les partis s'entendent. Ici, on dirait que les partis font du chantage sur le dos de la défense afin d'en tirer un mince avantage à court terme, ce qui est tragique.

En ce qui concerne les opérations de maintien de la paix, je félicite le gouvernement de sa stratégie « le Canada est de retour ». Je crois que nous avons entretenu des illusions dangereuses — permettez-moi de le répéter — des illusions dangereuses quant à notre réputation sur la scène internationale. Nous nous sommes imaginé que, puisque le Canada faisait partie du G7, et que, sans vouloir insister, nous sommes tous des gens bien, nous jouissions d'une bonne réputation internationale. Mais cette réputation est de plus en plus surfaite. Nous avons vécu dans une sorte de monde idéal, en prenant plaisir à jouer dans la cour des grands, et que notre stratégie consistait à nous « débrouiller ». C'est tout simplement inadéquat pour un pays aussi riche, fier et capable que le Canada. Nous avons entretenu de dangereuses illusions quant à notre réputation.

J'aimerais souligner en passant que la force de persuasion est certes louable, mais, dans bien des cas, c'est la force brute qui importe quand on a affaire à des conseils de grande autorité, que ce soit l'OTAN ou d'autres instances. Quand nous nous présentons, nous avons de plus en plus piètre allure. J'aimerais d'ailleurs me faire l'écho des commentaires de mes distingués collègues en ce qui concerne notre posture de défense.

En ce qui concerne le maintien de la paix, je crois que le gouvernement, comme il l'avait promis avant les élections, a misé sur un thème très évocateur dans l'esprit des Canadiens, mais je crois que dans bien des cas, les Canadiens se font une image mythique du maintien de la paix, pensant que cela revient tout simplement à traverser la ligne verte à Nicosie, comme dans les années 1970. Nous voyons aujourd'hui, au Mali, un pays prédateur. C'est complexe. C'est léthal. Il s'agit d'une des plus dangereuses missions de maintien de la paix des Nations Unies dans le monde. Un pays minuscule, le Togo, grand comme un mouchoir de poche, a envoyé 18 fois plus de gardiens de la paix que le Canada. Nous vivons dans un monde imaginaire, pour ce qui est du maintien de la paix.

Peut-on faire quelque chose pour maintenir la paix? Tout à fait, mais il faudra deux décennies pour rétablir notre réputation de gardien de la paix sérieux et engagé. Nous avons de véritables talents, qu'il s'agisse de reconnaissance, de renseignement, de logistique, de transport, et ainsi de suite, pour aider par exemple

African Union forces in Mali, but there are already 12,000 or 13,000 people working in Mali in peacekeeping roles. If you believe the Danish commanding officer, Major-General Lollesgaard, he said, “Well, we could add 2,000 or 5,000 more, but it really wouldn’t make much difference. The issue is political.”

What I have seen in the defence review is an emphasis on transparency and consultation, but I have yet to see a single word emerge from these consultations in terms of what it is that the government is going to embrace in terms of the way forward. What are we going to do if we go to Mali? I think the decision is exclusively political, not military, and one of my deep and abiding anxieties resonates with one of the points made earlier — indeed, I think by you, Mr. Chair — that is, my anxiety that we are going to deflect critical resources from recapitalization.

We have a scandalously dysfunctional defence acquisition culture. I squirm with embarrassment when I see the way in which we conduct ourselves. The Singaporeans wanted a maritime helicopter. Thirty-six months later, it was identified, purchased, trained, modified and operational. Now, more than 30 years later, we are waiting for a defence maritime helicopter. I need to ask myself, “What is the matter with us?” We’re breathtakingly privileged. We’re informed. We’re type-A personalities. We have lots of experience. What is the matter with us? We can’t afford to delude ourselves in this way because it’s a come-as-you-are world. You show up, and you show up with the right kit. That’s what matters in the political realm. Can you, in fact, bring the assets to bear?

I would echo my senior naval colleagues: The navy is in a state of, to my mind, disastrous decline. I have watched naval affairs for more than 40 years, and I am deeply dismayed by the state of affairs. Every day that drifts past is another delay in terms of construction.

I would suggest to you, in conclusion, that this is an oceanic age. This is not simply hyperbole. I would argue that probably at no other time since the great age of exploration have the oceans mattered more in terms of commercial transport, in terms of great power conflict, for example, between the United States and China in the offing, the reemergence of Russia and so forth. But the larger naval architecture is changing and changing profoundly, and it is not working in our favour.

When I was a young navigating officer in the Royal Navy, the RN had 152 frigates and destroyers. It now has 19. When Ronald Reagan was in office, the USN was 580 ships. It’s now 275. Our own navy is shrinking commensurately, and we must act and act with resolve and act now.

les forces de l’Union africaine au Mali, mais il y a déjà dans ce pays 12 000 ou 13 000 personnes qui assument un rôle au chapitre du maintien de la paix. À en croire le commandant danois, le major général Lollesgaard : « Nous pourrions bien sûr en ajouter 2 000 ou 5 000, mais cela ne ferait pas vraiment une grande différence. L’enjeu est politique. »

J’ai constaté que l’étude de la défense met l’accent sur la transparence et sur les consultations, mais je n’ai pas encore entendu un seul mot, dans ces consultations, au sujet de ce que le gouvernement choisira de faire pour la suite des choses. Qu’allons-nous faire, si nous allons au Mali? Je crois que c’est une décision exclusivement politique et non pas militaire, et l’une de mes craintes les plus vives a trait à un aspect qui a été souligné plus tôt — en fait, je crois que c’est vous qui en avez parlé, monsieur le président —, c’est-à-dire que je crains que cela nous empêche de moderniser des ressources essentielles.

Notre culture d’acquisition pour la défense est scandaleusement dysfonctionnelle. Je suis couvert de honte quand je vois comment nous nous conduisons. Singapour a voulu un hélicoptère maritime. Trente-six mois plus tard, elle l’avait choisi, acheté et modifié, la formation était terminée, et l’appareil était opérationnel. Aujourd’hui, plus de 30 ans plus tard, nous attendons toujours un hélicoptère maritime pour la défense. Je me demande bien ce qui se passe chez nous. Nous sommes incroyablement privilégiés. Nous sommes renseignés. Nous sommes des personnalités de type A. Nous avons énormément d’expérience. Quel est notre problème? Nous ne pouvons pas continuer à entretenir des illusions comme celle-là, parce que dans le monde d’aujourd’hui, on est ce qu’on est. Quand on se présente, on doit se présenter tout équipé. C’est cela qui est important quand on parle de politique. Est-ce que vous pourrez vraiment mettre ces actifs à contribution?

Je me ferai l’écho de mes distingués collègues de la Marine : la Marine est, à mon sens, sur une pente descendante, et c’est un désastre. J’observe l’état de la Marine depuis plus de 40 ans, et je suis profondément horrifié de l’état des choses. Chaque jour qui passe ajoute du retard à la construction.

Je dirais pour finir que nous en sommes à l’âge des océans. Et il ne s’agit pas d’une simple hyperbole. J’estime que jamais, depuis la grande époque des explorations, les océans n’ont eu une aussi grande importance pour le transport commercial, pour les conflits entre grandes puissances, comme celui qui se profile entre les États-Unis et la Chine, pour la réémergence de la Russie et ainsi de suite. Mais l’architecture générale de la Marine change, et elle change vraiment, mais ces changements ne sont pas à notre avantage.

Quand j’étais un jeune officier de navigation, la Marine royale disposait de 152 frégates et destroyers. Elle en possède aujourd’hui 19. Lorsque Ronald Reagan était en poste, la marine américaine disposait de 580 vaisseaux. Elle en compte aujourd’hui 275. Notre propre marine rétrécit dans la même mesure, et nous devons agir, agir résolument et agir maintenant.

The vessels that we are going to acquire are 40-year undertakings, and they are the key to international flexibility in terms of our ability to support other nations in alliances, to support operations ashore, to support peacekeeping and so forth. It is a profoundly new era, and sea power is one of the keys to protecting the shores of Canada and to, in fact, becoming an influential player in the international scene.

Thank you.

The Chair: Thank you very much, gentlemen. We will start with Senator Kenny, and then we will go with Senator White.

Senator Kenny: Are any of the members of the panel concerned about the Arctic/Offshore Patrol vessels, AOPS, that are now being built? Are you concerned that given the likelihood they are not going to be very good at breaking ice or patrolling offshore, they are going to eat wastefully into the navy's spending envelope?

Vice-Admiral Robertson: Not very good at breaking ice. I guess I'll take that one on since I was the one who established the requirements many years ago, which was simply the idea that naval forces did not need to be in the Arctic at the point when the only forces that could be in the Arctic were icebreakers. Since icebreakers are only owned by sovereign nations, we know who they are. We know where they are, and they move, as you would appreciate, very slowly. Other naval forces need to be in the Arctic on the margin of the seasons when commercial vessels can arrive, when other types of warships can arrive. The Arctic/Offshore Patrol Ships will be able to arrive before others do and remain until after others do, and that was judged to be adequate to the requirement of that kind of a vessel. I'll leave it at that.

The Chair: Senator Kenny?

Senator Kenny: I'm waiting to see if anybody else has a comment.

I understand your bias, admiral, but my message is simply this: If you could choose, are you going to choose service combatants or go for the five or six Arctic/Offshore Patrol vessels? If you don't have any views, I have another question.

There is silence. Okay.

Next question: Given the interest that this committee has in peacekeeping, what value, if any, would the Mistral class be to Canada?

Vice-Admiral Robertson: I'll take that as a general question rather than a specific class, which isn't available. In general terms, a number of capabilities could be added to the navy of the Canadian Armed Forces that would enhance its capabilities, but

Les vaisseaux que nous allons acquérir devront durer 40 ans, et ils sont la clé de notre flexibilité sur la scène internationale, de notre capacité à aider les autres pays, nos alliés, à soutenir les opérations à terre, à maintenir la paix et ainsi de suite. C'est une ère tout à fait nouvelle qui s'ouvre, et la puissance sur mer est l'une des clés si l'on veut protéger le littoral du Canada et, aussi, devenir un joueur important sur la scène internationale.

Merci.

Le président : Merci beaucoup, messieurs. Nous allons commencer par le sénateur Kenny, après quoi ce sera le tour du sénateur White.

Le sénateur Kenny : Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui se préoccupe des navires de patrouille extracôtiers et de l'Arctique, les NPEA, qui sont aujourd'hui en cours de construction? N'êtes-vous pas inquiets de savoir que, étant donné qu'ils vont probablement ne pas être très efficaces, ni pour briser la glace ni pour faire des patrouilles, ils vont inutilement gruger l'enveloppe des dépenses de la Marine?

Vam Robertson : Pas vraiment bons pour briser la glace. Je crois que c'est moi qui dois répondre, puisque c'est moi qui ai défini les exigences, il y a de nombreuses années, en me fondant sur le simple principe que les forces navales n'avaient pas à aller dans l'Arctique au moment où les seules forces capables d'y être étaient les brise-glaces. Étant donné que les brise-glaces appartiennent uniquement à des États souverains, nous savons de qui il s'agit. Nous savons où ils sont, et ils se déplacent, comme vous le savez sans doute, très lentement. D'autres vaisseaux de la Marine doivent se rendre dans l'Arctique, en début et en fin de saison, lorsque les vaisseaux commerciaux y arrivent, lorsque d'autres vaisseaux de guerre peuvent arriver. Les navires de patrouille extracôtiers et de l'Arctique pourront arriver avant les autres, et rester après que les autres sont partis, et on a jugé que c'était adéquat étant donné les exigences associées à ce type de vaisseaux. C'est tout ce que j'avais à dire.

Le président : Sénateur Kenny?

Le sénateur Kenny : J'attends de voir si quelqu'un d'autre veut faire un commentaire.

Je comprends que vous ayez un parti pris, amiral, mais mon message est simple : si vous aviez le choix, préféreriez-vous des navires de guerre ou cinq ou six navires de patrouille extracôtiers ou de l'Arctique? Si vous n'avez pas d'opinion, j'aurais une autre question.

Silence. D'accord.

Prochaine question : Étant donné l'intérêt que manifestent les membres du comité pour le maintien de la paix, quelle serait l'importance pour le Canada, s'ils en ont une, des vaisseaux de classe Mistral?

Vam Robertson : Je vais répondre à cette question en termes généraux, car cette classe en particulier n'est pas disponible. De manière générale, on peut ajouter aux vaisseaux des Forces armées canadiennes un certain nombre de capacités qui

remembering that the current navy, on the government's present funding, given that we have, as I said, a bipartisan approach to defence in this country, which is to steadily decrease the amount of resources assigned to the Armed Forces over time, the future force structure is going to be smaller than we have today.

With that, there are other capabilities that could be added, but there would have to be more resources. I would rank them in terms of those things that contribute most to defending our national interests. One could begin with the ability to provide, from maritime forces standing offshore, support for Canadian Armed Forces ashore, either through what is called precision fires — that is, NATO forces providing fire of direct use to the forces ashore — or potentially through fitting theatre-level air defence capabilities that would permit protection of joint forces and populations ashore from short- or medium-range ballistic missiles.

In case it sounds incredible, both of those capabilities are fitted in ships of NATO navies quite similar to ours. They are already fitted and operational. Depending on how the security environment unfolds over the next 30 years, the latter capability might wind up being of some value even in home waters.

The second would be to speak of better Arctic capabilities. That is to say, the Arctic/Offshore Patrol Ships are useful, but other things will be required given that the Arctic is at a strategic distance from both of our coasts. You can see there will be infrastructure and other things required, as well as considerable investments in dealing with intelligence, surveillance and reconnaissance at high latitudes with systems that work well at low latitudes.

The third point would be some form of humanitarian assistance ship, although I take it that the Mistral is more than a humanitarian assistance ship. It is indeed far more capable than simply something conventional, as we say, taken up from trade, converted to the purpose to be useful in humanitarian assistance.

Would that be useful? Would it find employment at far more than humanitarian assistance and disaster response? Yes. It could be used in a variety of undertakings, from support to forces ashore to building theatre cooperation, building cooperation with coastal states and so on.

I only offer that to provide the ranking in my sense of the national interest and caveated by saying that, while useful, the current fleet isn't set to be recapitalized, so choices have to be made.

Mr. Boutillier: I think your point resonates with what General Dallaire said in his comment about the need for some sort of support ship, and what Captain Harsch has said about the Karel

augmenteraient leur efficacité, mais, quand on sait que la Marine d'aujourd'hui, avec le financement actuel du gouvernement, étant donné que notre approche de la défense, ici — un sujet qui rallie les deux partis, comme je l'ai déjà dit —, consiste à réduire constamment, petit à petit, les ressources affectées aux Forces armées, la structure des Forces de demain sera plus réduite que celle d'aujourd'hui.

Cela dit, nous pouvons ajouter d'autres capacités, mais nous aurions besoin de ressources additionnelles. Je vais commencer par les capacités qui contribuent le plus à la défense de nos intérêts nationaux. Il y aurait, premièrement, la capacité, pour les forces maritimes en mer, de soutenir les Forces armées canadiennes sur terre, soit par ce qu'on appelle les tirs de précision — c'est-à-dire les tirs des forces de l'OTAN qui servent directement aux forces sur le terrain —, soit en ajoutant des capacités de défense aérienne adaptées, qui permettraient de protéger les forces alliées et les populations sur le terrain contre les missiles balistiques à courte ou à moyenne portée.

Cela peut vous paraître incroyable, mais les navires de l'OTAN, qui sont assez semblables aux nôtres, sont dotés de ces capacités. Les navires sont déjà adaptés et opérationnels. On ne sait pas encore à quoi ressemblera l'environnement de la sécurité dans 30 ans, mais cette dernière capacité pourrait très bien avoir de la valeur, même en eaux canadiennes.

Deuxièmement, il faudrait de meilleures capacités pour l'Arctique. Cela veut dire que, bien que les navires de patrouille extracôtiers et de l'Arctique soient utiles, il faudrait ajouter d'autres choses, étant donné que l'Arctique est à une distance stratégique de nos deux littoraux. Vous comprenez qu'il faudra des infrastructures et que d'autres choses seront nécessaires, et aussi des investissements considérables en ce qui a trait au renseignement, à la surveillance et à la reconnaissance à haute altitude avec des systèmes qui fonctionnent aussi bien à basse altitude.

Troisièmement, il faudrait un type quelconque de vaisseau pour l'aide humanitaire, quoique, à ce que j'en sache, le Mistral est un vaisseau mieux adapté pour l'aide humanitaire. Il est en fait beaucoup plus efficace qu'un navire conventionnel, comme on dit, acheté sur le marché et converti afin de le rendre utilisable pour l'aide humanitaire.

Est-ce que ce serait utile? Est-ce que cela pourrait servir bien au-delà de l'aide humanitaire ou des secours en cas de catastrophe? Oui. Cela pourrait servir à toutes sortes d'usages, depuis le soutien aux forces au sol jusqu'à la collaboration sur le théâtre des opérations, en passant par la collaboration avec les États côtiers, et j'en passe.

Je dis cela uniquement pour vous donner une idée de ce qui, à mon avis, servirait le mieux les intérêts nationaux; j'ajoute cependant une mise en garde : quoique utile, la flotte actuelle ne sera pas modernisée de sitôt, et il faudra faire des choix.

M. Boutillier : Je crois que cela revient à ce que le général Dallaire a dit, lorsqu'il a parlé de la nécessité d'un type ou d'un autre de navire d'appoint, et à ce que le capitaine Harsch a dit au

Doorman or Bay class examples from the Dutch and Royal navies, that some variation on the Mistral would probably be extraordinarily valuable.

Capt. Harsch: The Mistral is a very capable ship. It is a hard amphibious ship. It is projecting power ashore. It would be groundbreaking and dramatic for the Canadian Forces to acquire that type of vessel, even if it's done on an opportunity-buy basis.

It isn't as simple as buying a ship that's available. We would have to put a lot of thought and resources into the purchase of the connectors, of the aircraft, of the amphibious capability that we would have to create, in many respects, for us to effectively use that ship. There are other ships that we could convert and potentially buy or build that would just as effectively fulfill that role, but without requiring a fundamental change in how the Armed Forces is constructed and the cost associated with that.

Mr. Boutilier: Again, the Australian example in their ambitious and wide-ranging defence plan is illustrative in terms of what can be achieved by a country that's two thirds our size in terms of population and encompasses the sort of vessel that Captain Harsch was referring to.

Senator Kenny: Assuming that all members of the panel believe, as I do, that Canada needs a robust submarine force, don't you think it's time we pulled the plug on the Victoria class? They've been a disaster in terms of the number of sea days they've managed. It doesn't matter how capable the boat is: If it's not going to sea, it's a waste of time. Isn't it time for us to go and talk to the Germans or the French and see if we can buy something that's going to work for Canada?

Vice-Admiral Robertson: I understand your characterization based on sea days, but let's take a look at the operational capability. The problem is that the characteristic of submarines means they don't wind up being talked about much. The fact is that the *Windsor* has been to European waters twice in two years, both times for NATO exercises, and on both occasions in response to NATO requests for submarine assets. Because they were forward-deployed in European waters and available, they were put into operational deployment, which to my understanding was successful.

As a current capability operationally, those boats seem to be the way to the future in any environment that features defence funding at its current level.

Senator Kenny: But three of the boats are out of service right now.

sujet des navires de classe Karel Doorman ou Bay, utilisés par la marine des Pays-Bas et du Royaume-Uni, sur le fait qu'une variante des navires Mistral aurait probablement une très précieuse valeur.

Capv Harsch : Le Mistral est un navire tout à fait capable. C'est un solide navire amphibie pouvant assurer une projection de puissance à terre. Ce serait tout un exploit si les forces canadiennes pouvaient acquérir un vaisseau de ce type, même si c'est un navire d'occasion.

Il ne s'agit pas tout simplement d'acheter un des vaisseaux offerts sur le marché. Il faut bien y penser, et il faut beaucoup de ressources au moment d'acheter les connecteurs, les aéronefs, les capacités qui en font un navire amphibie, et il faudra faire tout cela à partir de rien, à bien des égards, dans le but d'utiliser efficacement le vaisseau. Il existe d'autres types de vaisseaux que nous pourrions convertir, ou peut-être acheter ou construire, qui joueraient ce rôle tout aussi efficacement, sans qu'il faille changer du tout au tout la façon dont les Forces armées sont constituées, avec le coût que cela suppose.

M. Boutilier : Je reviendrai encore une fois sur l'exemple de l'Australie, qui a un plan de défense ambitieux et de grande envergure; il illustre bien ce que peut réaliser un pays qui ne compte que les deux tiers de notre population, et cela comprend également le type de vaisseau dont le capitaine Harsch a parlé.

Le sénateur Kenny : En supposant que tous les membres du groupe d'experts sont convaincus, comme moi, que le Canada a besoin d'une force sous-marine robuste, ne pensez-vous pas qu'il serait temps d'abandonner les navires de la classe Victoria? Ils ont toujours été une catastrophe, quant aux jours en mer qu'ils ont réussi à faire. Peu importe si ce vaisseau présente de grandes capacités : s'il ne va pas en mer, il nous fait perdre notre temps. Ne serait-il pas temps pour nous d'aller parler aux Allemands ou aux Français pour voir si nous ne pourrions pas acheter quelque chose qui fonctionnera pour le Canada?

Vam Robertson : Je comprends ce que vous voulez dire à propos des jours en mer, mais pensons un peu à la capacité opérationnelle. Le problème, c'est qu'en raison de leurs caractéristiques, les sous-marins ne font pas beaucoup parler d'eux, au bout du compte. Le fait est que le *Windsor* est allé en eaux européennes deux fois en deux ans, les deux fois pour des exercices de l'OTAN, et les deux fois, parce que l'OTAN demandait des sous-marins. Étant donné qu'ils étaient prêts et qu'ils sont allés dans les eaux européennes, on les a utilisés pour les opérations, et à mon avis, l'exercice était une réussite.

En ce qui concerne la capacité opérationnelle actuelle, ces vaisseaux semblent être la voie de l'avenir, peu importe l'environnement, si le financement de la défense reste à son niveau actuel.

Le sénateur Kenny : Mais trois de ces navires sont actuellement hors service.

Vice-Admiral Robertson: I wouldn't want to speak on behalf of the navy, but you know that the issues on the West Coast are related to simple welds that were easy to fix on surface ships, a little more complicated to fix on submarines, and a little more important on submarines. Again, I'm in danger of speaking about the current navy when indeed what I'd like to speak about more is how to get to that future navy a decade and a half hence.

Senator Kenny: Subs weren't even mentioned in the last building program. They're not part of the deal going forward. We know that it's going to cost an awful lot to keep them functioning, and they've proved to be duds. The *Windsor* sailing across is fine, but look at the days-at-sea record of the other ships — it's hundreds of days. It's appalling.

I'm simply saying we need submarines. Let's get good and capable ones, maybe something like the German 212, but we should start moving on that now rather than doubling down on what's proven to be a bad bet.

Vice-Admiral Robertson: I agree completely with the need for submarines; no surprise there. But I'd leave it to the current navy to speak about ways to get to the future. I think we agree about what the future is going to be.

Senator Kenny: They tried and were shot down.

Mr. Boutillier: Perhaps I could provide a little context. I'm thinking principally of the Indian Ocean and Pacific Ocean areas. Virtually every country in those two vast oceanic realms is getting into the submarine game, whether it's the Vietnamese with Russian Kilos, whether it's the Australians looking to double their submarine fleet from 6 to 12, the Japanese, the South Koreans, and the Chinese who now have about 65 submarines and are building probably twice as fast as the Americans. The Indian Navy, which is a critical navy that we should be paying much more attention to, is into conventional and nuclear boats. There are probably 200 operational submarines in the Indian and Pacific Ocean areas, and this will be increasingly the coin of the realm in terms of where we operate.

Leaving aside the shortcomings or not of the Victoria class, it's vitally important that we think about how to remain in the submarine game because this is where much of the action is going to be in terms of working with our friends and relations.

Capt. Harsch: I think, as well, that the notion of pulling the plug on the Victoria-class submarine would put us in the same position we found ourselves in 15 years ago when we decommissioned the Oberons earlier than we thought we were going to get the Victoria class.

Vam Robertson : Je ne veux pas parler au nom de la Marine, mais vous savez que les problèmes, sur la côte Ouest, ont trait à de simples soudures, faciles à réparer sur la surface d'un navire, un peu plus difficiles à réparer sur des sous-marins, et qu'elles étaient un peu plus importantes pour les sous-marins. Encore une fois, je ne veux pas m'avancer à parler de l'état actuel de la Marine, parce que j'aimerais bien mieux parler davantage de la façon dont nous devons nous y prendre pour façonner la Marine qui sera la nôtre dans 10 ans ou 15 ans.

Le sénateur Kenny : On n'a même pas parlé des sous-marins dans le dernier programme de construction. Il n'en est pas question pour l'avenir. Nous savons que cela va coûter une fortune pour les garder fonctionnels, et ils se sont révélés être des citrons. On peut bien utiliser le *Windsor*, mais regardez le dossier des autres vaisseaux, ils ont passé des centaines de jours en mer. C'est effarant.

Je dis tout simplement que nous avons besoin de sous-marins. Il faudrait se doter de bons sous-marins, capables, peut-être comme le sous-marin allemand 212, mais nous devrions prendre une décision dans ce dossier dès maintenant plutôt que de miser de nouveau sur ce qui s'est révélé être un mauvais cheval.

Vam Robertson : Je suis tout à fait d'accord, il nous faut des sous-marins, rien de surprenant de ce côté. Mais je laisserais les représentants de la Marine d'aujourd'hui parler des moyens de préparer l'avenir. Je crois que nous sommes d'accord quant à ce dont l'avenir aura l'air.

Le sénateur Kenny : Ils ont essayé, et ils n'ont pas réussi.

M. Boutillier : Je pourrais peut-être donner un peu de contexte. Je pense surtout aux régions de l'océan Indien et de l'océan Pacifique. Presque tous les pays de cette région, bordée de deux immenses océans, s'intéressent aux sous-marins, qu'il s'agisse des Vietnamiens, qui se sont dotés des sous-marins Kilos russes, ou encore des Australiens, qui vont faire passer de 6 à 12 le nombre de leurs sous-marins, les Japonais, les Sud-coréens et les Chinois, qui ont aujourd'hui environ 65 sous-marins et qui les construisent probablement deux fois plus vite que les Américains. La marine indienne, qui est une force critique à laquelle nous devrions peut-être accorder davantage d'attention, s'intéresse aux vaisseaux conventionnels et nucléaires. Il y a probablement 200 sous-marins opérationnels dans les océans Indien et Pacifique, et cette flotte deviendra de plus en plus un étalon dans les régions où nous menons des opérations.

Mais, si nous laissons de côté les qualités ou les défauts de la classe Victoria, il est absolument essentiel de réfléchir à la façon dont nous pouvons nous aussi nous doter de sous-marins, étant donné qu'ils auront un rôle important à jouer du côté de nos relations avec nos amis et nos partenaires.

Capv Harsch : Je crois moi aussi que, si nous abandonnions les sous-marins de la classe Victoria, nous nous retrouverions dans la même position que celle où nous étions il y a 15 ans, quand nous avons mis hors service les Oberon, trop tôt, parce que nous allions avoir des sous-marins de la classe Victoria.

Senator Kenny: I meant let's not keep improving them; let's move on to something different. I didn't mean to pull the plug right now.

Senator White: Thanks to all of you for being here. It's good to see you.

When I look at the marine perspective, I spent the last year with a think tank in Australia, and a lot of the focus was on the South China Sea and, in particular, China's activity in the Pacific Ocean, whereas in Canada we hardly talk about this.

Can one of you give us a perspective about how our foreign policy is expected to connect with our defence policy in relation to dealing with China from a maritime perspective, if it does? If it doesn't, how do we overcome that?

Mr. Boutillier: Let me take a kick at that cat.

I think between, let's say, 1991 and 2011 we pursued what I would call the Rip Van Winkle approach to Asia. We simply fell asleep at the switch and ignored compelling and powerful evidence of what was happening in terms of the growth of Chinese capability, not only economic but in the naval realm. Indeed, what we've seen in the past quarter century is the sudden emergence of a navy which is increasingly global in its operations and rivals the United States Navy in terms of the number of hulls.

One can get into a theological discussion about the capability of the navy and so forth, the lack of carriers, but that's a truly revolutionary development, to have a world-class navy suddenly appear in the Pacific Ocean in a quarter of a century, building at an alarming rate. Indeed, if we look at the Indian Navy, just as a sidebar, they have 44 ships on the order books. The scale is truly mind-numbing.

Coming back to China, I think that from 2011 on, we entered what I would call the *Potemkin* era. We mastered the rhetoric, but there was no substance. I think that partly that was a legacy of the Harper era, and Trudeau and his colleagues are intent on reversing that process.

The Chinese are not easy to deal with for a whole host of reasons that you're probably well acquainted with. What do we do in terms of dealing with their navy? All we can do is to utilize our navy in the traditional manner in terms of naval diplomacy. But what is beginning to emerge in the Indian and Pacific Oceans is a coalition of navies — Australian, Japanese, American, Indian, Vietnamese even — all with a watching brief in terms of what the Chinese are up to, because the Chinese are more and more active and aggressive at sea, as you know from looking at the materials on the South China Sea.

Le sénateur Kenny : Je veux dire que nous ne devrions pas continuer à les améliorer; nous devrions passer à quelque chose de tout à fait différent. Je ne voulais pas dire de tout abandonner maintenant.

Le sénateur White : Merci à tous d'être ici. C'est un plaisir de vous voir.

Parlons du point de vue de la Marine; l'an dernier, j'ai participé aux travaux d'un groupe de réflexion, en Australie, et il a beaucoup été question de la mer de Chine méridionale, en particulier des activités de la Chine dans l'océan Pacifique; au Canada, au contraire, nous ne parlons presque jamais de cela.

Est-ce que quelqu'un parmi vous peut nous donner son point de vue sur la façon dont notre politique étrangère devrait être harmonisée avec notre politique de la défense en ce qui concerne nos relations avec la Chine, du point de vue maritime, si elles sont harmonisées? Si elles ne le sont pas, que devons-nous faire?

M. Boutillier : Je vais me risquer à répondre.

Je crois que, entre 1991 et 2011, disons, nous avons adopté, dans le cas de l'Asie, une approche qui consistait, selon moi, à faire le mort. Nous sommes tout simplement tombés endormis et nous n'avons rien voulu voir des preuves indubitablement convaincantes de ce qui se passait, de la croissance des capacités de la Chine, non seulement sur le plan économique, mais dans le domaine maritime. En réalité, ce dernier quart de siècle, nous avons vu soudain émerger une Marine capable de plus en plus de mener des opérations partout dans le monde et qui rivalise avec la marine des États-Unis au chapitre du nombre de vaisseaux.

On peut bien lancer une discussion théologique sur la capacité de la Marine, et tout cela, sur le manque de transporteurs, mais il s'agit ici d'un essor proprement révolutionnaire, l'apparition subite d'une Marine de catégorie mondiale dans l'océan Pacifique, en un quart de siècle, qui se construit à un rythme alarmant. En fait, nous pourrions tout aussi bien penser à la marine indienne, qui affiche 44 navires sur les livres de commandes. C'est d'une envergure vraiment troublante.

Revenons-en à la Chine; je crois que depuis 2011, nous sommes entrés dans ce que j'appellerais l'ère *Potemkine*. Nous avons maîtrisé la rhétorique, mais il n'y avait pas de substance. Je crois que c'est en partie l'héritage de l'ère Harper, et M. Trudeau et ses collègues sont déterminés à renverser la vapeur.

Il n'est pas facile de faire des affaires avec la Chine, pour toutes sortes de raisons que vous connaissez probablement très bien. Que faisons-nous dans le dossier de sa marine? Tout ce qu'il nous est possible de faire, c'est de nous servir de notre Marine de la manière traditionnelle, en faisant de la diplomatie maritime. Mais nous voyons bien, dans les océans Indien et Pacifique, qu'une coalition de marines est en train de voir le jour — les Australiens, les Japonais, les Américains, les Indiens, et mêmes les Vietnamiens — qui ont tous l'œil sur ce que la Chine prépare, étant donné que les Chinois sont de plus en plus actifs et dynamiques en mer, comme vous le savez si vous avez lu les documents sur la mer de la Chine méridionale.

It's a challenge for us in terms of: What should our foreign policy be, our defence policy? We need to engage the Chinese, but there are real limits to how much we can engage. It's not easy, but we've not thought through, from a foreign policy perspective, how we are to deal with China.

The Trudeau mission to China was a start, but the real issue for us — and it's always been an issue for Canadians — is can we sustain the momentum? We have this terrible proclivity for butterflying in and out, and that's not lost on our Asian interlocutors. They're unfailingly polite, but they are not at all persuaded that we're seriously committed.

It's a question of priorities. How many countries do we wish to focus on in Asia, and so forth?

I had a conversation with senior officials in the British Columbia government, and they were trying to zero in on markets in China. I said, "Do you realize that the one marketplace that you've identified in China has the same population as the whole of Germany? You're going to have to temper your ambitions."

We have to temper our ambitions as a middle power; in the maritime realm, no longer a middle power, increasingly a third-tier power. We have to temper our ambitions in terms of what it is that we really want to achieve. There are nations in the region that are very eager to develop a more robust relationship with us, whether it's the Japanese or the Australians and so forth.

We do have opportunities. We have to have a plan, we have to stick to it, and we have to be aggressive in the best sense of the word.

Vice-Admiral Robertson: Just the tiniest bit of context here, which is that, at present, China and the United States are in disagreement over a fundamental aspect of the international rules-based order. If you think of the 70 per cent of the world that's covered by water, where sovereign powers of states extend mere miles off each state's coast, it's the UN Charter and treaties, and most notably the United Nations Convention on the Law of the Sea, that define the international rules-based order at sea.

You can think of UNCLOS effectively as the constitution of the seas, and at present, the interpretation of that treaty, agreed to by all participants, is now in disagreement between the United States and China, as China continues to try to pursue a strategy that over time would see it enclose the South China Sea and parts of, potentially, the East China Sea and deny the United States regional access.

I'm glad there's nodding to my left.

C'est pour nous un problème : quelle devrait être notre politique étrangère, notre politique de la défense? Nous devons avoir des relations avec la Chine, mais il y a en réalité des limites. Ça n'est pas facile, mais nous n'avons pas réfléchi comme il le faut, sous l'angle de la politique étrangère, à la forme que doivent prendre nos relations avec la Chine.

La mission Trudeau en Chine est un bon début, mais le véritable problème, pour nous — et cela a toujours été un problème pour les Canadiens — est de trouver la façon de poursuivre sur cette lancée. Nous avons la fâcheuse tendance à papillonner, et nos interlocuteurs asiatiques n'ont pas manqué de le remarquer. Ils sont d'une politesse exemplaire, mais ils ne sont pas du tout convaincus que nous sommes véritablement engagés.

C'est une question de priorités. De combien de pays d'Asie désirons-nous nous occuper?

J'ai discuté avec de hauts fonctionnaires de la Colombie-Britannique qui s'efforçaient de percer les marchés chinois. Je leur ai dit : « Savez-vous que le marché que vous avez cerné, en Chine, compte autant d'habitants que l'Allemagne en entier? Vous allez devoir restreindre vos ambitions. »

Nous devons modérer nos ambitions, car nous sommes une puissance intermédiaire; dans le domaine maritime, nous ne sommes même plus une puissance intermédiaire; nous sommes de plus en plus une puissance de troisième niveau. Nous devons modérer nos ambitions et réfléchir à ce que nous voulons vraiment réaliser. Il y a dans la région des nations très désireuses d'établir une relation plus solide avec nous, que ce soit les Japonais, les Australiens ou qui que ce soit.

Des occasions s'offrent à nous. Nous devons établir un plan, nous devons le respecter, et nous devons être agressifs, dans le bon sens de ce terme.

Vam Robertson : J'aimerais ajouter un petit détail à ce contexte; c'est que, pour le moment, la Chine et les États-Unis sont en désaccord à propos d'un aspect fondamental de l'ordre fondé sur des règles internationales. Pensez au fait que 70 p. 100 du monde est recouvert d'eau et que les pouvoirs des États souverains s'étendent à des milles de leur littoral respectif; c'est la Charte et les traités des Nations Unies, et en particulier la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, qui définissent l'ordre fondé sur des règles internationales en mer.

Considérez que cette convention est, dans les faits, la constitution s'appliquant aux océans; à l'heure actuelle, l'interprétation de ce traité, auquel tous les participants ont souscrit, fait l'objet d'un désaccord entre les États-Unis et la Chine, et la Chine essaie toujours de mettre en œuvre une stratégie qui, avec le temps, lui permettra d'avaloir la mer de Chine méridionale et une partie, peut-être, de la mer de Chine orientale, privant ainsi les États-Unis d'un accès à cette région.

Je suis heureux de voir qu'on m'approuve, à ma gauche.

What does it mean when you have your first- and your second-largest trading partner in conflict over the international rules-based order, which is where we find ourselves today? Should that conflict turn from disagreement to a rupture in relations, which of course both sides would like to manage avoiding but is certainly not preordained either way, what does it mean and what capabilities should a country have to be able to respond to a world where there is that kind of agreement in Asia, there's that kind of disagreement in the use of the seas in a slightly different way between the other great power that's causing NATO difficulties at this moment? So you have two theatres where there are fundamental disagreements. Russia's tends to be both at sea and ashore, but they also are contesting the international rules-based order. This should be of grave concern and shaping the kind of Armed Forces we produce for the future.

Senator Jaffer: In preparing for this afternoon, I have never — and maybe it's my experience — not seen the navy really carry out peace operations, at least where I've been.

What I'm really interested in is you were talking about the future. I believe the navy has a very important role to play in the Arctic. I would appreciate it if you would expand on what you think the role of the navy will be, because it looks like we could have issues in the Arctic. I think that's where the navy will be playing a very important role, and I'd love to hear what you have to say.

Vice-Admiral Robertson: When it comes to maritime security in that region, sailors deal with open water, and it appears there's going to be more open water in the future, not just in Arctic waters that we consider internal, but indeed in the Arctic itself. So in that characterization, for sailors, it doesn't really matter whether one is dealing with the waters off Halifax or the waters off Victoria. Building maritime security in any particular region is the same whether it's at 12 miles off your coastline or indeed at a strategic distance in the High Arctic, where you're farther away from Halifax in Arctic waters than you would be if you sailed a ship over to Europe.

So the real challenge there is the lack of support, the distance and the size. You have to think of the distance between Alaska and Greenland. It would appear that we're about to get a new seacoast there, and that distance is unmatched on the East and West Coasts. That's the same as the distance from Halifax to Florida, effectively, that we'll be opening over time. It's those sorts of considerations that need to factor into what's necessary to support not just the navy but the Armed Forces in all of their roles up in the High Arctic.

Senator Jaffer: When reading some material about this, I noted that one of the things the Inuit are saying is that they have not had many consultations with the navy. I was wondering if you had any comment on that. You may not be aware of this.

Que se passe-t-il lorsque nos deux plus importants partenaires commerciaux sont en désaccord au sujet de l'ordre fondé sur les règles internationales, situation dans laquelle nous nous retrouvons aujourd'hui? Si ce conflit passait du désaccord à une rupture des relations — une éventualité que les deux parties essaient évidemment d'éviter, mais rien n'est réglé d'avance d'une manière ou d'une autre —, que se passerait-il et de quelles capacités un pays devrait-il se doter pour être en mesure d'intervenir dans un monde où il y a une sorte d'entente, en Asie, où il y a ce type de désaccord quant à l'utilisation des mers, qui est vu de manière légèrement différente par les autres grandes puissances, ce qui cause des problèmes actuellement à l'OTAN? Il y a donc deux camps, et le désaccord est fondamental. La Russie a tendance à intervenir à la fois en mer et sur terre, mais elle aussi conteste l'ordre fondé sur les règles internationales. Cela devrait réellement nous inquiéter et nous guider quant au type de Forces armées que nous voulons mettre sur pied pour l'avenir.

La sénatrice Jaffer : Pendant que je me préparais, pour cet après-midi, je n'ai jamais — et cela tient peut-être à mon expérience — jamais vu la Marine vraiment participer à des opérations de maintien de la paix, du moins là où je suis allée.

Ce qui m'intéresse, en réalité, c'est quand vous parlez de l'avenir. Je crois que la Marine a un rôle très important à jouer dans l'Arctique. J'aimerais beaucoup que vous parliez davantage du rôle que la Marine pourrait jouer, à votre avis, car il semble que nous pourrions avoir quelques problèmes en Arctique. Je crois vraiment que la Marine y jouera un rôle très important, et j'aimerais beaucoup savoir ce que vous avez à dire à ce sujet.

Vam Robertson : En ce qui concerne la sécurité maritime, dans cette région, les marins naviguent en eau libre, et il semble qu'il y aura davantage à l'avenir d'eau libre, non seulement dans les régions de l'Arctique que nous considérons comme étant les nôtres, mais dans l'ensemble de l'Arctique. Donc, à cet égard, il importe peu pour les marins de se trouver au large de Halifax ou au large de Victoria. Quand il s'agit d'assurer la sécurité maritime, dans une région quelconque, peu importe que l'on se trouve à 12 milles de la côte ou à une distance stratégique dans l'Extrême-Arctique, puisque, par la voie des eaux, Halifax est plus loin de l'Extrême-Arctique que de l'Europe.

Le véritable défi, donc, c'est l'absence de soutien, la distance et les dimensions. Pensez à la distance entre l'Alaska et le Groenland. Il semble que nous allons bientôt avoir dans cette région un nouveau littoral, plus long que ceux des côtes Est et Ouest. Nous allons bientôt voir, en effet, un littoral aussi long que la distance entre Halifax et la Floride. Ce sont des considérations de ce type que nous devons avoir à l'esprit au moment de déterminer ce qu'il faudra pour soutenir non seulement la Marine, mais l'ensemble des rôles que jouent les Forces armées dans l'Extrême-Arctique.

La sénatrice Jaffer : Je lisais quelques documents à ce sujet, et j'ai remarqué que les Inuits disent, entre autres, qu'ils n'ont pas énormément été consultés par la Marine. J'aimerais savoir si vous aviez un commentaire à faire à ce sujet. Vous n'êtes peut-être pas au courant.

Vice-Admiral Robertson: No. I think I'd leave that to today's navy, other than to say the navy is executing a plan to learn a great deal about the Arctic. It's been participating in the work undertaken to find Franklin's ships. It's got folks attached to Coast Guard ships to learn, and I think it's learning in a number of ways very quickly, before receiving the Arctic/Offshore Patrol Ships. Once the ships are in naval hands, the learning is not going to stop.

[Translation]

Senator Dagenais: My question is for Vice-Admiral Robertson. When we look at the other nations, we see that the Russians and Chinese are still investing in their navies. How do you see the Canadian Navy's future in the next 10 years?

Vice-Admiral Robertson: In comparison to those two nations?

Senator Dagenais: I mentioned those two, but we know that France has recently acquired a new warship. By looking at what is happening in other countries, I think a number of countries are investing in warships. I watched a report that said that the French just acquired a new modern warship. I don't think Canada should fall behind. However, how should we look at the future, at least the next 10 years?

[English]

Vice-Admiral Robertson: If I was to look at the next 10 years, senator, I would say that, really, we are on the path for the next 10 years already. It's a measure of how slowly things change in the Maritime environment. The path we're on is one of the National Shipbuilding Strategy, and that strategy has much to recommend it. It, as you would know, is already building the Arctic/Offshore Patrol Ship. My only observation would be that progress needs to be made on getting to the decisions for the Canadian surface combatant; in other words, political will, or the will here in Ottawa to get on with advancing that file and, of course, for building the supply ships and the Arctic icebreaker for the Coast Guard on the West Coast.

But really, if you think of a conveyor belt taking us forward for the next 10 years, that's already ahead of us. The next decisions will relate to modernizing submarines, procuring maritime patrol aircraft and so on.

Vam Robertson : Non. Je crois que je laisserai cela à la Marine, aujourd'hui, et que je me contenterai de dire que la Marine a dressé des plans afin de se renseigner le plus possible au sujet de l'Arctique. Elle a participé aux travaux entrepris pour retrouver les bateaux de Franklin. Elle a affecté de ses marins à des navires de la Garde côtière afin qu'ils puissent apprendre, et je crois qu'ils apprennent toutes sortes de choses, et très rapidement, avant de prendre livraison des navires de patrouille extracôtiers et de l'Arctique. Une fois que ces navires seront entre les mains de la Marine, la formation ne s'arrêtera pas.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Ma question s'adresse au vice-amiral Robertson. Lorsqu'on observe les autres nations, on constate que les Russes et les Chinois investissent tout de même dans leur marine. Comment entrevoyez-vous l'avenir de la Marine canadienne au cours des 10 prochaines années?

Vam Robertson : Par rapport à ces deux nations?

Le sénateur Dagenais : J'ai cité ces deux nations, mais on sait que, récemment, les Français se sont dotés d'un nouveau navire de guerre. On regarde ce qui se passe dans les autres pays, et je pense que plusieurs pays investissent dans les navires de guerre. J'ai vu un reportage dans lequel on disait que les Français venaient d'acquérir un nouveau navire de guerre tout à fait moderne. Je crois que le Canada ne devrait pas être en reste. Cependant, comment doit-on envisager l'avenir, du moins pour les 10 prochaines années?

[Traduction]

Vam Robertson : Pour les 10 prochaines années, monsieur le sénateur, je dirais que, en réalité, nous avons déjà tracé notre voie pour les 10 prochaines années. Il ne faut pas oublier que, dans l'environnement maritime, les choses changent lentement. Nous nous sommes engagés dans la Stratégie nationale de construction navale, et cette stratégie comporte bien des avantages. Elle nous a permis, comme vous le savez probablement, de commencer à construire le navire de patrouille extracôtier et de l'Arctique. Ma seule observation, ce serait qu'il faudrait avancer et prendre des décisions dans le dossier des bâtiments de guerre de surface; autrement dit, il faut qu'il y ait une volonté politique, ou qu'il y ait une volonté, ici à Ottawa, à faire avancer ce dossier et, évidemment, à construire les navires de ravitaillement ainsi qu'un brise-glace adapté à l'Arctique pour la Garde côtière de la côte Ouest.

Mais en réalité, si vous voulez parler de la courroie qui nous amènera aux 10 prochaines années, c'est déjà commencé. Les prochaines décisions auront trait à la modernisation des sous-marins, à l'achat d'aéronefs de patrouille maritimes et ainsi de suite.

Mr. Boutilier: But I think it's important, Mr. Senator, to realize that in many of the key nations that we can turn to, defence budgets are rising, not standing still, not declining; they're rising, so there's a message there. If you want the assets, you've got to be prepared to dig deeper.

Vice-Admiral Robertson: I would follow that merely by saying exactly so. In fact, throughout Asia, it's not just that defence budgets are rising, but naval budgets are rising disproportionately to defence budgets as countries, including China, privilege investments in the maritime forces and the air forces that are going to further their strategy.

[Translation]

Senator Carignan: I listened to you carefully, and my understanding is that, for our study on peacekeeping operations or strategy, we have enough issues to address right now, including the protection of our coasts, the protection of the Arctic, future development and other NATO defence aspects.

We have to stop spreading our efforts thin and heading off in all directions. We have to focus on what is important for Canada, particularly the protection of the Arctic and our coasts. Is that correct?

[English]

Vice-Admiral Robertson: It is navies that defend the international rules-based order at sea, and they operate from the sea using their capabilities to contribute to solutions ashore. There is nothing about the circumstance we're in that doesn't mean ships cannot be deployed to continue to contribute to peace support operations in the way they've been done for the past 25 years, except for our decline in capacity and certain other risks and consequences that I outlined.

But the ability to use the sea to implement UN Security Council resolutions and embargoes, to deal with threats to maritime security like piracy, terrorism, counter-narcotics and human smuggling, that all still exists and is something that all navies do.

I think I'd ask if that is headed in the right direction or if you had a follow-up, perhaps.

[Translation]

Senator Carignan: Yes, but based on my understanding, we have to measure our commitments according to our resources, which, at the moment, are limited and deteriorating, while Canada's needs will be growing exponentially, especially on the Arctic front.

M. Boutilier : Mais je crois qu'il est important, monsieur le sénateur, de comprendre que, dans un grand nombre des nations clés vers lesquelles nous pouvons nous tourner, les budgets de la défense augmentent, ils ne sont pas gelés, et ils ne diminuent pas; ils augmentent, et c'est un message. Si vous voulez des actifs, vous devez être prêts à creuser plus profondément.

Vam Robertson : J'ajouterais tout simplement que c'est exactement cela. En fait, partout en Asie, non seulement les budgets de la défense augmentent, mais les budgets de la Marine augmentent beaucoup plus que les budgets de la défense, puisque divers pays, y compris la Chine, privilégient les investissements dans les forces marines et les forces aériennes qui leur permettront de mettre leur stratégie en œuvre.

[Français]

Le sénateur Carignan : Je vous ai écouté attentivement, et je crois comprendre que, en ce qui concerne notre étude sur les opérations de maintien de la paix ou la stratégie, nous avons assez d'éléments à traiter actuellement, avec la protection de nos côtes, la protection de l'Arctique, le développement futur et les autres éléments de défense liés à l'OTAN.

Il faut arrêter de disperser nos efforts et d'aller n'importe où, et nous concentrer sur les éléments essentiels du Canada, qui sont notamment la protection de l'Arctique et des côtes. Est-ce ce que je comprends?

[Traduction]

Vam Robertson : Ce sont les forces maritimes qui défendent en mer l'ordre fondé sur des règles internationales, et elles utilisent leurs capacités opérationnelles en mer pour contribuer aux solutions sur terre. Il n'y a rien qui nous empêche, dans la situation où nous sommes, d'envoyer des navires pour qu'ils participent aux opérations de maintien de la paix comme nous le faisons depuis 25 ans; la seule chose, c'est que notre capacité diminue et qu'il y a certains autres risques et conséquences que j'ai déjà soulignés.

Mais la capacité d'utiliser la mer pour faire respecter les résolutions et les embargos du Conseil de sécurité des Nations Unies, pour faire face aux menaces à la sécurité maritime comme les pirates, les terroristes, les trafiquants de drogues et les passeurs de clandestins, cela existe toujours, et toutes les marines le font.

J'aimerais vous demander si c'est la bonne direction; vous pouvez peut-être continuer.

[Français]

Le sénateur Carignan : Oui, mais de ce que je comprends, nous devons mesurer nos engagements en fonction de nos moyens qui, actuellement, sont limités et se détériorent, alors que les besoins au sein du Canada augmenteront de façon phénoménale, particulièrement en raison de l'Arctique.

[English]

Vice-Admiral Robertson: If I take it in a different direction, then, it is not about the navy of today but the navy and the Armed Forces that we will have for the years to come if we stand on these current funding levels. I could not disagree that the government must always maintain the confidence of Canadians in its ability to defend the country, and it also has to maintain the confidence of our American partners in terms of defending our continental approaches.

In that sense, maintaining the naval and air forces that secure the continental approaches above, on and below our three oceans is a fundamental task. It's a starting point for defence. If you look at the technology that may be exploited by other countries over time and the benefit that — I'll call it a "benefit" — climate change is bringing us in some sense of another open ocean, it would appear that the defence of our continental approaches would be where we would start building the defence program, at 1 per cent of GDP, because there will have to be changes.

So I would argue that we'd be looking at a transfer of resources into capital to sustain the recapitalization of the fighting fleets, while at the same time making divestments of infrastructure and adjustments in personnel, operations and maintenance to build the capabilities for a continental capability.

[Translation]

Senator Carignan: We are talking about coastal defence, as well as search and rescue. I remember seeing the Chilean army evacuate someone in trouble from a cruise ship. The more cruise ships sail along the East and West Coasts, as well as the Far North passage, the more we have to be able to intervene. The distance makes it impossible to intervene if we don't plan to make major investments to protect the lives of the Canadians and visitors who are on those waters.

[English]

Vice-Admiral Robertson: Of course. Much of that is done by the Coast Guard, but the Coast Guard, too, needs investments over time to be able to undertake what you are describing.

Air capability: We are going to have to have the capability to respond to the rising traffic that you described, yes.

[Translation]

Senator Carignan: Should we not depoliticize the procurement infrastructure and equipment, because here in Canada governments alternate every eight to 12 years? One government may decide to make it a priority but, by the time the procurement and selection decisions are made, another government comes to

[Traduction]

Vam Robertson : Dans une autre perspective, alors, il s'agit non pas tant de la Marine d'aujourd'hui, mais de la Marine et des Forces armées que nous aurons dans les années qui viennent si nous ne voulons pas changer les niveaux de financement actuels. Je suis d'accord, le gouvernement doit toujours conserver la confiance des Canadiens quant à sa capacité de défendre le pays, et conserver aussi la confiance de nos partenaires américains, en ce qui concerne nos approches continentales en matière de défense.

En ce sens, le maintien de forces navales et aériennes qui font respecter des approches continentales dans les airs, sur mer et sur terre, sur les trois océans, est une tâche fondamentale. C'est un point de départ pour la défense. Pensez aux technologies que d'autres pays vont finir par mettre à profit et pensez aux avantages — j'appelle cela des « avantages » — des changements climatiques, c'est-à-dire à ce nouvel océan ouvert; il me semble que la défense de nos approches continentales devrait être le point de départ de notre programme de la défense, qui devrait être assorti d'un budget de 1 p. 100 du PIB, étant donné qu'il faudra apporter des changements.

Je dirais donc que nous devrions envisager un transfert des ressources en capital, pour soutenir la mise à niveau des navires de combat, et aussi, en même temps, modifier l'infrastructure et la structure du personnel, des opérations et de la maintenance pour avoir la capacité nécessaire à cette approche continentale.

[Français]

Le sénateur Carignan : On parle de défense côtière, mais aussi de recherche et sauvetage. Je me souviens avoir été témoin d'une évacuation par l'armée chilienne d'une personne en difficulté sur un bateau de croisière. Plus il y a de bateaux de croisière qui se promènent sur les côtes Est et Ouest et sur le passage du Grand Nord, plus on doit avoir la capacité d'intervenir. Les distances font en sorte qu'il sera impossible d'intervenir si on ne prévoit pas d'investissements majeurs pour protéger la vie des Canadiens et des visiteurs qui naviguent sur ces cours d'eau.

[Traduction]

Vam Robertson : Bien sûr. Ces opérations sont pour la plupart effectuées par la Garde côtière, mais la Garde côtière elle aussi a besoin d'investissements, au fil du temps, pour être en mesure de faire ce que vous décrivez.

Pour la capacité aérienne : il nous faudra absolument avoir la capacité d'intervenir puisque le trafic augmente, comme vous venez de le dire, oui.

[Français]

Le sénateur Carignan : Ne devrions-nous pas dépoliticiser l'approvisionnement en matière d'infrastructures et d'équipements, parce qu'il y a une alternance, ici au Canada, de 8 ans à 12 ans de gouvernement? Un gouvernement peut décider d'en faire une priorité, et le temps que les décisions se prennent

power for eight to 12 years. That government will not have the same priorities, so it will reduce the investments, cancel some orders or it will not use the equipment for the purpose it had been built or ordered eight or 12 years earlier. So we are always in a state of imbalance between ordering equipment and using it on the ground when the needs are being felt. Should we not depoliticize the process?

[English]

The Chair: We can just have one response because we have a number of other senators that have questions, as well.

Vice-Admiral Robertson: I'll answer it quickly.

From a maritime point of view, that shifting from government to government has always been a challenge since naval acquisitions, by their very nature, take a decade plus. Consequently, the National Shipbuilding Strategy has a secondary benefit in that it creates a bipartisan approach to the acquisition of ships for the Coast Guard and navy over time so that we don't reach the state we were in several years ago and that continues.

The only issue is that the government of the day will decide the final details of the ships that will be built on its watch, but at least there will be a predisposition to getting on with building ships over time. The government of the day is of course rightly entitled to decide what will be built.

The Chair: Time has moved us further along than I thought. Please be fairly concise with the preambles and similarly with the responses.

Senator Beyak: Thank you, gentlemen, for your insights and wisdom. I hope our report can incorporate just a fraction. We are very fortunate to have you here.

My question is about recruitment. What changes have you seen in recruiting people to the cadets or to the Royal Canadian Navy, and do we have a good strategy right now?

Vice-Admiral Robertson: If your question is about cadets in the sense of Royal Canadian Sea Cadets, I think Mr. Harsch is in the best position to answer that.

Capt. Harsch: The sea cadet program is relatively stable. It's not growing at the rate we would like. It's a bit premature to offer a comment on where we are simply because the cadet program, which is the same as the air cadet and army cadet programs, is sponsored by the Department of National Defence. DND is going through a fairly intensive renewal of the cadet and the junior ranger program. We are not there yet, but the intent is

pour faire les acquisitions et les choix, il arrive un autre gouvernement qui gouvernera pendant 8 ans ou 12 ans. Ce dernier n'aura pas les mêmes priorités, alors il réduira les investissements ou annulera certaines commandes ou n'utilisera pas les équipements selon les objectifs pour lesquels ils avaient été construits ou commandés 8 ans ou 12 ans auparavant. Ainsi, nous sommes toujours dans un état où il n'y a pas de concordance entre la commande des équipements et leur utilisation sur le terrain lorsque les besoins se font sentir. Est-ce qu'on ne devrait pas dépolitiser la procédure?

[Traduction]

Le président : Nous devons nous limiter à une seule réponse; il y a un certain nombre d'autres sénateurs qui ont eux aussi des questions à poser.

Vam Robertson : Je vais répondre rapidement.

Du point de vue des Forces maritimes, ces changements de gouvernement ont toujours représenté un défi puisque les acquisitions, par leur nature même, prennent au moins 10 ans. La Stratégie nationale de construction navale procure un autre avantage, en conséquence, puisqu'elle établit une approche bipartite touchant l'acquisition des vaisseaux de la Garde côtière et de la Marine qui fait que nous ne nous retrouverons pas dans la situation où nous étions il y a plusieurs années et qui perdure.

La seule chose, c'est que le gouvernement en place pourra décider des derniers détails des vaisseaux qui seront construits pendant son mandat, mais, du moins, il sera disposé à poursuivre la construction navale. Le gouvernement en place a bien sûr tout à fait le droit de décider de ce qui sera construit.

Le président : L'heure passe plus vite que je ne le pensais. S'il vous plaît, soyez brefs lorsque vous formulez votre question et lorsque vous y répondez.

La sénatrice Beyak : Merci, messieurs, de vos lumières et de votre sagesse. J'espère que nous pourrions en intégrer une fraction dans notre rapport. Nous sommes très chanceux de vous recevoir.

Ma question concerne le recrutement. Quels changements avez-vous constatés dans le mode de recrutement des cadets ou de la Marine royale canadienne? Est-ce que notre stratégie actuelle est une bonne stratégie?

Vam Robertson : Si votre question concerne les cadets de la Marine royale canadienne, je crois que M. Harsch serait mieux placé pour y répondre.

Capv Harsch : Le programme des cadets de la Marine est relativement stable. Le rythme de croissance n'est pas tout à fait celui que nous voudrions. Il est un peu tôt pour commenter la situation, tout simplement parce que le programme des cadets, qui est le même pour les cadets de l'Air et les cadets de l'Armée, est parrainé par le ministère de la Défense nationale. Le ministère est en train de renouveler à un rythme assez soutenu le programme

to try to improve some of the issues that we have been dealing with and raising through the various cadet leagues over the last number of years.

We're hopeful that the cadet renewal will bear fruit, but we just don't know where we are yet.

The other point when it comes to recruiting from the sea cadet program to the navy is that we don't recruit for the Armed Forces. We are a leadership and citizenship program. In terms of the sea cadets, some of them go on to serve in the reserves or the regular force. I was a sea cadet, but that's absolutely not the prime reason the cadet program exists. It is a youth program.

Senator Meredith: Professor, you talked about the current policy being very political going forward. You also talked about a dismal procurement policy. In your estimation — and I throw this out to the three of you, as well — what will it take in terms of investment to ensure that we actually get our fleets back up to the levels that we need?

Retired Admiral Robertson, you indicated that we don't even have the capability to service our own fleets at sea, especially in our own waters. I'm a little concerned about that, and I think all Canadians are as well.

The senator across from me indicated that he was concerned about the procurement aspect of things and political changes in terms of political parties having priorities and then moving away from them.

What will it take in terms of dollars? That is the number one question. Then what will it take to raise our levels?

Mr. Boutilier: To answer your question, the first thing is a sense of urgency. I don't sense any urgency in all of this. The whole thing drifts along like a sleepwalking exercise, and we have created a culture that is so multi-layered and inclusive, but no one is responsible. We have got to streamline this process and make it quicker and more responsive.

I don't know the answer to your central question, which is how many dollars it will cost to make it happen. I recommend that perhaps you look at the analysis done by my colleague David Perry, who has crunched the figures and come up with a sage estimate of where we stand with the defence acquisition business.

To my mind it is highly unsatisfactory. We are simply not providing the public with value for money or Canadian Armed Forces personnel with the equipment they need. We're not creating a set of circumstances where we have the equipment in place so we can plan in a coherent way into the future.

des cadets et rangers juniors. Nous n'en sommes pas encore rendus là, mais nous avons l'intention d'apporter des améliorations et de régler certains des problèmes que nous connaissons et que nous avons signalés aux diverses ligues des cadets depuis un certain nombre d'années.

Nous espérons que le renouvellement du programme des cadets portera ses fruits, mais nous ne pouvons pas encore faire le point.

L'autre chose, quand on parle de recrutement à partir du programme des cadets de la Marine, pour les Forces navales, c'est que nous ne faisons pas le recrutement pour les Forces armées. Nous sommes un programme axé sur le leadership et la citoyenneté. Les cadets de la Marine, de leur côté, finiront peut-être par servir dans les Forces de réserve ou dans la Force régulière. J'ai moi-même été un cadet de la Marine, mais ce n'est absolument pas pour cette raison que le programme des cadets existe. C'est un programme pour les jeunes.

Le sénateur Meredith : Monsieur, vous avez dit que la politique actuelle était très politique et qu'elle allait dorénavant le demeurer. Vous avez également parlé d'une politique d'acquisition lamentable. À votre avis — et je vous pose la question à vous trois —, quelle sorte d'investissements sera nécessaire si l'on veut s'assurer que nos flottes reviennent aux niveaux nécessaires?

Amiral Robertson, vous avez dit que nous n'étions même pas capables d'entretenir nos propres vaisseaux en mer, en particulier dans nos eaux à nous. Cela m'inquiète un peu, et je crois que cela inquiète l'ensemble des Canadiens.

Le sénateur en face m'a dit qu'il était préoccupé par la question des acquisitions et des changements politiques, du fait que les partis politiques ont chacun leurs priorités et qu'ensuite, ces priorités changent.

Combien cela coûtera-t-il? C'est la question principale. Ensuite, que faudra-t-il faire pour élever nos niveaux?

M. Boutilier : Pour répondre à votre question, la première chose, c'est que c'est urgent. Je ne sens aucun sentiment d'urgence dans tout cela. Nous laissons les choses aller, comme si nous étions des somnambules, et la culture que nous avons créée a beau être inclusive et compter plusieurs couches, personne n'est responsable. Nous devons simplifier le processus, le rendre plus rapide et mieux adapté.

Je ne connais pas la réponse à votre question principale, combien il en coûtera au total pour y arriver. Je vous suggérerais de prendre connaissance de l'analyse qu'a faite mon collègue David Perry, qui a tout calculé et en est arrivé à une estimation prudente de notre situation du côté des acquisitions pour la défense.

À mes yeux, tout cela est extrêmement insatisfaisant. Les contribuables n'en ont tout simplement pas pour leur argent, et le personnel des Forces armées canadiennes n'a pas l'équipement dont il a besoin. Nous ne nous donnons pas les moyens de nous doter de l'équipement nécessaire de façon à pouvoir faire des projets cohérents pour l'avenir.

I apologize that I don't have a dollar value, but the real thing is we have to move and move a lot more aggressively as a defence acquisition culture than we have.

Vice-Admiral Robertson: You had former Assistant Deputy Minister Dan Ross come and speak in the spring. I reviewed his testimony. He is correct about accountabilities. That is to say that people who feel the loss of capability — in this case, the navy — have none of the responsibility for delivering the program; it's spread around several departments. I don't have a problem with that, but Dan Ross's point was that accountabilities are spread around departments, and bringing political will to bear on solving the problem over the longer term is the issue, as is making people understand that the navy doesn't have a ship problem; the government has a security problem. That is the key to it. That's what brings the political will to bear and yields results. It doesn't change the fact that the navy has a ship problem, though.

Capt. Harsch: I think it gets back to the point of Canada as a maritime nation and what we want to be as a maritime nation. Obviously we have an opinion that navies are important. Navies are also very expensive to build. The unit cost of a ship is eye-watering when you compare it to even rising costs of air forces or armies. It is unfortunate that we are in this position where we're almost three hungry dogs circling the same bone with respect to military procurement.

The point, though, with the navy is that we're very expensive, but we're relatively inexpensive to deploy. We can deploy at very short notice, within days, hours in some cases, for a meaningful effect on our own shores or somewhere else, and ships last a long time. Ships last 25, 35 and in some cases 45 years. It's a political issue that just needs to get resolved.

Vice-Admiral Robertson: There is no platform more complex for Canada to procure than a modern warship. That complexity entails risks of a variety of kinds. You heard Dan Ross talk about schedule risk versus accountability, but those risks, whether they are financial, legal, reputational, and so on, for people who are trying to build or get us new ships in the future, overall, they are a tradeoff against operational risk and security risk for the country. The question is how we have political will brought to bear such that people accept the necessary risks for building ships today such that we drive down the operational risk of not having ships in the future.

Mr. Boutillier: I have two quick observations that build on what Mr. Harsch was saying.

Je suis désolé de ne pas pouvoir vous donner un coût en dollars, mais en vérité, nous allons devoir agir et adopter une culture en matière d'acquisition pour la défense beaucoup plus dynamique que celle d'aujourd'hui.

Vam Robertson : Vous avez reçu au printemps un ancien sous-ministre adjoint, M. Dan Ross. J'ai pris connaissance de son témoignage. Il a raison quand il parle de responsabilisation. C'est-à-dire que les gens qui ressentent la perte de capacités — en l'occurrence, la Marine — n'ont aucune responsabilité touchant l'exécution du programme; elle est éparpillée sur plusieurs ministères. Cela ne me dérange pas, mais ce que Dan Ross faisait valoir, c'est que les responsabilités sont éparpillées sur plusieurs ministères et que le problème concerne la volonté politique de régler ce problème à long terme et aussi d'amener les gens à comprendre que la Marine n'a pas un problème de vaisseaux : c'est le gouvernement qui a un problème de sécurité. Voilà la clé de l'affaire. Voilà à quoi la volonté politique doit servir, et c'est ainsi que l'on obtient des résultats. Cela ne change rien au fait, cependant, que la Marine a un problème de navires.

Capv Harsch : Je crois que cela nous ramène à notre notion du Canada comme État maritime et à ce que nous désirons, en tant que nation maritime. Évidemment, nous sommes d'avis que la Marine, c'est important. Mais la construction navale coûte extrêmement cher. Le coût unitaire d'un vaisseau est stupéfiant par rapport au coût de construction des appareils des Forces de l'air ou de terre, même si ceux-ci augmentent aussi. Malheureusement, nous ressemblons presque à trois chiens affamés qui se disputent le même os, quand il est question de l'approvisionnement militaire.

Il faut cependant savoir que la Marine a beau coûter extrêmement cher, elle peut être déployée à relativement peu de frais. Nous pouvons nous déployer à très court préavis, une affaire de jours ou d'heures, dans certains cas, et être opérationnels sur nos côtes ou ailleurs, et les navires durent très longtemps. Ils durent 25, 35 et dans certains cas 45 ans. Il s'agit d'un enjeu politique et il faut le régler, tout simplement.

Vam Robertson : Rien n'est plus complexe, pour le Canada, que la plateforme d'acquisition d'un vaisseau de guerre moderne. Cette complexité entraîne des risques de toutes sortes. Vous avez entendu Dan Ross parler des risques associés au calendrier par opposition à la responsabilisation; pourtant, ces risques, qu'ils soient de nature financière ou juridique, qu'ils touchent la réputation, et tout le reste, pour les gens qui essaient de construire ou d'acquérir de nouveaux vaisseaux pour l'avenir, de manière générale, ont pour pendant les risques opérationnels et les risques pour la sécurité d'un pays. La question est de savoir comment utiliser la volonté politique de façon que les gens acceptent les risques inévitables liés à la construction de navires aujourd'hui de façon à réduire les risques opérationnels qu'entraînerait le fait de ne pas avoir de navires à l'avenir.

M. Boutillier : J'aurais deux courtes observations à faire au sujet de ce que M. Harsch vient de dire.

I think you go buy a big transport aircraft basically from start to go in six weeks. You can't do that with a ship. It takes a very long time to build, and as he suggests, it's a legacy issue. The decision you make is the decision about what you are going to have by way of a navy in 2050. That's literally what we're looking at.

The second point is that I think, frankly, and speaking personally, governments, one after another, have failed abjectly to educate the public about through-life accounting. It's a bit like saying that I'm going to buy a Honda Civic but it will cost a third of a million dollars. Every single man and woman in this country would blanch at the prospect, but we are building into our total accounting every single rivet, every gallon of gas, all the costs of operating this for 35 years. So of course it appears to be a huge sum of money. But we haven't educated the public as to where this sort of money comes from and how we decide it will be X number of billions of dollars for a fleet of ships. We have failed to do that.

The Chair: Dr. Boutilier, I think that is a very valid point. The Auditor General is now calling to do life-cycle accounting, whether it be the purchase of a ship or the purchase of a school. When the public hears that number, they can't believe that a ship costs that much. They have no idea they are talking about a 45-year life cycle. I think, quite frankly, that there has to be political will by Parliament and by government to go back to the Auditor General and ask him to re-address this general principle so that the public is not confused when you actually are having a debate on the cost of ships, tanks or some other acquisition within government.

That being said, colleagues, we have had a long day. I would like to thank our representatives here for joining us today and taking our questions. We very much appreciate the service you have given to our country, to the Royal Canadian Navy and especially to our navy cadets. They don't get necessarily the public exposure that they should. Quite frankly, if I had my way I would like to see much more of a public advertising campaign by the various organizations to see if we can get more young Canadians involved, because it's just a great program.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Tuesday, September 20, 2016

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 10 a.m. to study on issues related to the Defence Policy Review presently being undertaken by the government.

Senator Daniel Lang (*Chair*) in the chair.

Je crois que, pour acheter un grand aéronef de transport, cela prend en tout six semaines. C'est impossible quand il s'agit d'un vaisseau. Il faut vraiment beaucoup de temps pour construire un vaisseau et, comme il l'a laissé entendre, il faut penser à la postérité. Une décision prise aujourd'hui a une incidence sur la forme qu'aura la Marine en 2050. C'est en réalité notre horizon.

Ensuite, c'est que je crois, à parler franchement et à titre personnel, que les gouvernements ont tous, l'un après l'autre, échoué lamentablement à expliquer au public ce qu'est la comptabilité sur un cycle de vie. C'est comme si on disait qu'une Honda Civic coûtait à l'achat 300 000 \$. Je ne connais personne, au Canada, qui ne blémirait pas à l'idée, mais il faut savoir que nous intégrons à ce coût total chaque rivet, chaque gallon d'essence, et tous les coûts d'exploitation des 35 prochaines années. Il est certain que cela semble une somme énorme. Mais nous n'avons pas expliqué au public d'où vient cette somme ni comment nous en arrivons à déterminer qu'il faudra X milliards de dollars pour constituer une flotte. C'est une chose que nous n'avons pas faite.

Le président : Monsieur Boutilier, je crois que c'est un point très pertinent. Le vérificateur général veut maintenant que la comptabilité se fasse sur le cycle de vie, qu'il s'agisse d'acheter un vaisseau ou d'acheter une école. Quand les gens entendent de quels chiffres il est question, ils ne peuvent croire qu'un navire coûte autant. Ils ignorent complètement qu'il s'agit d'un cycle de vie de 45 ans. Je crois, franchement, que le Parlement et le gouvernement doivent faire preuve de volonté politique et demander au vérificateur général de revoir ce principe général, de façon que le public ne soit pas troublé lorsque l'on parle du coût des navires, des tanks ou des autres équipements que le gouvernement achète.

Cela dit, chers collègues, la journée a été longue. J'aimerais remercier nos représentants de s'être présentés aujourd'hui et d'avoir répondu à nos questions. Nous apprécions vraiment beaucoup le service qu'ils rendent à notre pays, à la Marine royale canadienne et en particulier aux cadets de la Marine. Le public n'en entend pas aussi souvent parler qu'il le faudrait. Franchement, s'il n'en tenait qu'à moi, il y aurait une campagne de publicité beaucoup plus large, qui permettrait aux diverses organisations, peut-être, de recruter davantage de jeunes Canadiens; il s'agit tout simplement d'un excellent programme.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le mardi 20 septembre 2016

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 10 heures, pour étudier les questions relatives à l'Examen de la politique de défense entrepris actuellement par le gouvernement.

Le sénateur Daniel Lang (*président*) occupe le fauteuil.

[English]

The Chair: Welcome to the meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence for Tuesday, September 20, 2016. Before we begin, I would like to introduce the people around the table. My name is Dan Lang, senator for Yukon. On my immediate left is the clerk of the committee, Adam Thompson. I would invite each senator to introduce themselves and state the region they represent, starting with the deputy chair.

Senator Jaffer: Mobina Jaffer, British Columbia.

[Translation]

Senator Dagenais: I am Jean-Guy Dagenais from Quebec.

[English]

Senator Meredith: Don Meredith, Ontario.

Senator Day: Joseph Day, New Brunswick.

Senator Beyak: Lynn Beyak, Ontario. Welcome.

The Chair: Thank you, colleagues. Today we will be meeting for six hours to consider issues related to the defence policy review which has been initiated by the government. On April 21, 2016, the Senate authorized our committee to examine and report on issues related to the defence policy review presently being undertaken by the government. We are considering issues around Canada's possible participation in future UN peace support operations as well as other issues related to the review.

Joining us on our first panel are officials who have independently scrutinized the Canadian Armed Forces, specifically Mr. Michael Ferguson, Auditor General of Canada, and Mr. Gordon Stock, principal responsible for defence issues in the Office of the Auditor General of Canada. They are joined today by the Ombudsman for the Department of National Defence and the Canadian Forces, Mr. Gary Walbourne.

Before inviting the Auditor General to begin his remarks and for the benefit of those watching at home, I'd like to read from the May 3, 2016, report on the Canadian Army Reserves. The Auditor General states:

5.120 We concluded that although Army Reserve units received clear guidance for domestic missions, the Canadian Army did not require Army Reserve groups to formally confirm that they were prepared to deploy on domestic missions. Army Reserve units and groups did not always have access to key equipment. At the same time, Army Reserve units lacked clear guidance on preparing for international missions, had lower levels of training as cohesive teams and had not fully integrated this with that of the Regular Army.

[Traduction]

Le président : Bienvenue à cette rencontre du Comité sénatorial permanent de la défense et de la sécurité nationale en ce mardi 20 septembre 2016. Avant de commencer, permettez-moi de vous présenter les personnes assises autour de cette table. Je m'appelle Dan Lang et je suis sénateur pour le Yukon. À ma gauche se trouve le greffier du comité, Adam Thompson. Je vais maintenant inviter chaque sénateur à se présenter et à indiquer la région qu'il représente, à commencer par la vice-présidente.

La sénatrice Jaffer : Mobina Jaffer, Colombie-Britannique.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Mon nom est Jean-Guy Dagenais. Je viens de la province de Québec.

[Traduction]

Le sénateur Meredith : Don Meredith, Ontario.

Le sénateur Day : Joseph Day, Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Beyak : Lynn Beyak, Ontario. Bienvenue.

Le président : Merci, chers collègues. Notre réunion durera six heures afin que nous examinions les questions relatives à l'examen de la politique de défense qui a été amorcé par le gouvernement. Le 21 avril 2016, le Sénat a autorisé notre comité à étudier, en vue d'en faire le rapport, les questions relatives à l'Examen de la politique de défense que le gouvernement est en train d'effectuer. Nous envisageons tous les aspects associés à la participation possible du Canada à de futures opérations de soutien de paix de l'ONU, de même que toutes les autres questions liées à cet examen.

Pour notre premier groupe de témoins, nous accueillerons des fonctionnaires qui ont, de façon indépendante, examiné les Forces armées canadiennes, je veux plus précisément parler de Michael Ferguson, vérificateur général du Canada, et de Gordon Stock, directeur principal chargé des questions de défense au Bureau du vérificateur général du Canada. Ils sont accompagnés de l'ombudsman du ministère de la Défense nationale et des Forces canadiennes, Gary Walbourne.

Avant d'inviter le vérificateur général à nous livrer ses remarques, pour notre bénéfice et pour celui des téléspectateurs, permettez-moi de vous lire un extrait du rapport concernant les réserves de l'armée canadienne, daté du 3 mai 2016. Voici ce que disait le vérificateur général à l'époque :

5.120 Nous avons conclu que même si les unités de la Réserve de l'Armée avaient reçu des directives claires sur les missions au Canada, l'Armée canadienne n'avait pas exigé qu'elles confirment officiellement qu'elles étaient préparées en vue d'un déploiement dans le cadre de missions au pays. Par ailleurs, les unités et les groupes de la Réserve de l'Armée n'ont pas toujours eu accès à l'équipement militaire dont ils avaient besoin. De plus, les unités de la Réserve n'ont pas eu de directives claires en vue de leur préparation pour des missions internationales; l'instruction qu'elles ont

5.121 We concluded that the Army Reserve did not have the number of soldiers it needed and lacked information on whether soldiers were prepared to deploy when required. The number of Army Reserve soldiers has been steadily declining because the Army Reserve has been unable to recruit and retain the soldiers it needs. Furthermore, funding was not designed to fully support unit training and other activities.

5.122 We concluded that Army Reserve soldiers received lower levels of physical fitness training and were not trained in the same number of skills as Regular Army soldiers. We found that some Army Reserve soldiers had not acquired the remainder of these skills before they were deployed.

Colleagues, these are serious issues and we're looking forward to learning if they have been addressed.

Gentlemen, welcome to the committee. We know that you both have been working diligently to help identify and resolve serious issues within the Department of National Defence that impact our soldiers on a day-to-day basis. We're looking forward to your presentation.

I'd like to invite Mr. Walbourne to begin, followed by Mr. Ferguson.

Gary Walbourne, Ombudsman, Office of the Ombudsman for the Department of National Defence and the Canadian Forces: Thank you, Mr. Chair, and good morning to all.

As most of you know, my mandate as the Canadian Armed Forces and Department of National Defence ombudsman is to investigate complaints and serve as a neutral third party on matters related to the department and the Canadian Armed Forces. My mandate is to act independently of the chain of command, both military and civilian, reporting directly to the Minister of National Defence.

It is my understanding that this committee has dealt with a broad range of subjects, from operations to strategic policy and beyond. But I am not here to focus on the weapons of war or where operations occur. What I am here to discuss are the people we send on those missions — our most valuable resource.

Our military personnel from across the country have voiced concerns over a number of critical issues related to their service, from recruitment to retirement. Additionally, we have heard particular issues pertaining to cadets, Canadian rangers, reservists, civilians and families. From these engagements we produce reports that contain evidence-based recommendations — not suggestions — aimed at solving some of the longstanding

reçue en tant qu'équipes soudées était de niveau réduit; et l'instruction des soldats de la Réserve de l'Armée n'a pas été entièrement intégrée à celle de la Force régulière.

5.121 Nous avons conclu que la Réserve de l'Armée ne disposait pas du nombre de soldats dont elle avait besoin ni de toute l'information requise pour déterminer s'ils étaient prêts en vue d'un déploiement éventuel. Le nombre de soldats de la Réserve de l'Armée n'a cessé de diminuer parce que la Réserve n'arrive pas à recruter et à maintenir en poste les soldats dont elle a besoin. De plus, le budget alloué à la Réserve n'a pas été conçu pour financer entièrement l'instruction et les autres activités des unités.

5.122 Nous avons conclu que les soldats de la Réserve de l'Armée suivaient un entraînement physique moins poussé et ne recevaient pas l'instruction nécessaire pour acquérir le même nombre de compétences que les soldats de la Force régulière. Nous avons constaté que certains soldats de la Réserve de l'Armée n'avaient pas acquis les compétences qui leur manquaient avant d'être déployés.

Il s'agit là de problèmes graves et nous allons chercher à découvrir s'ils ont été réglés.

Messieurs, bienvenue au comité. Nous sommes conscients que vous avez tous deux fait preuve de diligence pour mettre au jour et régler de graves problèmes au sein de la Défense nationale, des problèmes qui ont une incidence sur nos militaires, dans leur vie quotidienne. Nous avons hâte de vous entendre.

J'invite M. Walbourne à débiter, et il sera suivi par M. Ferguson.

Gary Walbourne, ombudsman, Bureau de l'ombudsman du ministère de la Défense nationale et des Forces canadiennes : Merci, monsieur le président, et bonjour à vous toutes et à vous tous.

Comme la plupart d'entre vous le savent, j'ai pour mandat, à titre d'ombudsman des Forces armées canadiennes et de la Défense nationale, d'enquêter à la suite de plaintes et d'agir comme tierce partie neutre sur des sujets liés au ministère et aux Forces armées canadiennes. L'ombudsman est indépendant de la chaîne de commandement militaire et des dirigeants civils et relève directement du ministre de la Défense nationale.

Je comprends que votre comité traite d'une grande variété de sujets, des opérations aux politiques stratégiques, et au-delà. Je ne suis pas ici pour parler d'armes de guerre ou de lieux d'opération. Je suis ici pour discuter des gens que nous envoyons en mission — qui constituent notre ressource la plus précieuse.

Le personnel militaire de partout au pays nous a fait part de ses préoccupations concernant un certain nombre d'enjeux cruciaux liés au service, du recrutement jusqu'à la retraite. De plus, on nous a mentionné des problèmes particuliers touchant les cadets, les Rangers canadiens, les réservistes, les employés civils et les familles. À partir de ces rencontres, nous produisons des rapports contenant des recommandations fondées sur des données

systemic issues facing CAF members. Our reports recommend action, and their implementation would mean real change for our members in uniform.

Since the creation of the office in 1998, we have built a compendium of evidence-based work that has and can still serve as guide posts for successive governments to implement real change.

I believe that the government has the opportunity to fix the system that too often allows vulnerable people to fall through the cracks. Between our reports and those produced within the CAF, successive ministers have had plenty of evidence supporting the need for real change in key areas. We have an ocean full of studies, and I am just waiting for somebody to wade into the waters and start making decisions. The concept of commissioning a study to study the results of a previous study will no longer pass the public sniff test. Some of these decisions may not be popular, some may not be as politically palatable as one might desire, but they are the right ones for the men and women who serve or have served this country. Too many of their complaints are avoidable.

Let me give you some examples.

The tragic events of October 20 and October 22, 2014, at Saint-Jean-sur-Richelieu and the National War Memorial that resulted in the tragic deaths of Warrant Officer Patrice Vincent and Corporal Nathan Cirillo gave rise to important questions about the entitlements provided to families of our fallen members. Shortly after Reservist Corporal Cirillo was shot to death at the National War Memorial, it emerged that his family would be entitled to significantly less in the way of ongoing death benefits than a regular force member who would meet a similar tragic fate. Given that Regular Force Warrant Officer Patrice Vincent was killed only two days before, the contrasts were made in stark public fashion. Given the significant media and broader public attention, the government swayed and provided benefit parity for this incident only.

But what about those Reserve Force members who are injured or who pass away in service to Canada, such as those who are on training? So far, and despite my office's best efforts to provide an evidentiary basis to make meaningful changes surrounding benefit parity, little has been done. My position has always been that a soldier is a soldier, an aviator is an aviator, and a sailor is a sailor. Once you put a uniform on, you are in service to Canada. If you get hurt while wearing that uniform — serving Canada — you should be treated equally.

probantes, et non des suggestions. Ces recommandations visent à résoudre certains des problèmes systémiques durables auxquels font face les membres des FAC. Dans nos rapports, nous recommandons des mesures qui, si elles étaient mises en place, changeraient véritablement les choses pour les membres en uniforme.

Depuis la création du Bureau de l'ombudsman, en 1998, nos travaux fondés sur des faits ont servi et peuvent encore servir de référence aux gouvernements successifs pour instaurer de vrais changements.

Je crois que le gouvernement a la possibilité de réparer un système dans lequel, trop souvent, les plus vulnérables passent entre les mailles du filet. Si on combine nos rapports et ceux qu'ont produits les FAC, les ministres successifs ont suffisamment de preuves de la nécessité d'apporter des changements significatifs dans des secteurs clés. Avec cette mer d'études réalisées, j'attends toujours de voir quelqu'un plonger et commencer à prendre les décisions qui s'imposent. Le concept de l'étude commandée pour étudier les résultats d'une étude antérieure ne passera plus l'examen du public. Certaines des décisions requises pourraient s'avérer impopulaires, certaines pourraient être politiquement difficiles, mais il s'agit de prendre les bonnes décisions pour les hommes et les femmes qui servent ou ont servi notre pays. Un trop grand nombre de leurs plaintes sont évitables.

Je vais vous donner quelques exemples.

Les événements tragiques des 20 et 22 octobre 2014, à Saint-Jean-sur-Richelieu et au Monument commémoratif de guerre du Canada, qui ont entraîné la mort tragique de l'adjudant Patrice Vincent et du caporal Nathan Cirillo, ont soulevé des questions importantes concernant le soutien offert aux familles de nos militaires tombés au combat. Peu après que le caporal Cirillo, un réserviste, a été abattu au Monument commémoratif de guerre, il est apparu que les prestations de décès auxquelles sa famille aurait droit étaient beaucoup moins élevées que dans le cas d'un membre de la Force régulière qui connaîtrait un destin tragique similaire. Vu que l'adjudant Vincent, un membre de la Force régulière, est décédé seulement deux jours plus tôt, le contraste a sauté aux yeux du public. Étant donné l'attention médiatique et publique importante entourant ces événements, le gouvernement a accepté d'offrir la parité en matière d'avantages, uniquement pour cet incident.

Cependant, qu'en est-il des réservistes qui sont blessés ou tués pendant qu'ils servaient le Canada, par exemple, lors d'un entraînement? Peu a été accompli jusqu'à présent, et ce, malgré les efforts soutenus de mon bureau pour apporter les preuves démontrant qu'il faut apporter des changements significatifs en matière de parité des avantages. J'ai toujours maintenu qu'un soldat est un soldat, un aviateur est un aviateur et un marin est un marin. Une fois qu'on enfle l'uniforme, on est au service du Canada. Si on est blessé pendant qu'on porte l'uniforme — au service du Canada —, le traitement reçu devrait être le même pour tous.

Yesterday, we published the first visual process map of the medical release for Regular and Reserve Force members. These maps were developed in collaboration with the Office of the Veterans Ombudsman. Not only do these maps demonstrate the complexity of the process, but also that there are different steps to be followed by Regular and Reserve Force members. It is evident that a streamlined process is required. The transition must be made seamless.

Regarding transition, I believe that there is a fundamental disconnect between the Canadian Armed Forces and Veterans Affairs Canada wherein a member must navigate exit from one prior to entrance into the other. Most of this has to do with the determination of attribution of service and the current service delivery model.

Last week, I released a report that I had delivered to the Minister of National Defence in June. I recommended that the Canadian Armed Forces determine whether an illness or injury is caused or aggravated by that member's military service and that that determination be presumed by Veterans Affairs Canada to be sufficient evidence to support an application for benefits.

In conducting their adjudications under the New Veterans Charter, Veterans Affairs Canada, as the administrator, considers mostly documentary evidence generated by the Canadian Armed Forces. The evidence consists largely of the applicant's medical records and possibly other career-related records.

This begs the question of why a protracted bureaucratic process is required for VAC to review records prepared by the Canadian Armed Forces when it is possible for the CAF to determine whether a "medically releasing" member's condition is related to or aggravated by military service. Given that the CAF has control of the member's career and has responsibility for the member's medical health throughout that career, such a determination can and should be presumed to be evidence in support of a member's application for VAC benefits.

I believe that my recommendation of having the CAF determine service attribution in conjunction with a change in the service delivery model would cut wait times by 50 percent or more, greatly reducing the current 16-week service standard at VAC — which, by the way, does not include the 3 weeks it takes for VAC to get medical files from the CAF or the time it takes a member to get and submit relevant documents.

You may also think that the development of a new service delivery model would require intensive study that will take months or even years to complete. Next week I will be releasing a report that I submitted to the Minister of National Defence in August containing a potential new service delivery model. What

Hier, nous avons publié les premières cartes visuelles décrivant le processus à suivre pour les réservistes et les membres de la Force régulière qui sont libérés pour cause médicale. Elles ont été élaborées en collaboration avec le Bureau de l'ombudsman des vétérans. Ces cartes démontrent non seulement la complexité du processus, mais aussi les différentes étapes à suivre, selon qu'on fait partie de la Réserve ou de la Force régulière. Un processus harmonisé est de toute évidence requis. La transition doit se faire sans embûches.

En ce qui concerne la transition, je crois que les processus des Forces armées canadiennes et d'Anciens Combattants Canada sont fondamentalement déconnectés, ce qui oblige les membres libérés à gérer leur départ avec un ministère avant de passer à l'autre. Une grande partie du problème réside dans la détermination de l'attribution au service et au modèle actuel de prestation des services.

La semaine dernière, j'ai publié un rapport que j'avais présenté au ministre de la Défense nationale en juin dernier, dans lequel je recommande que les Forces armées canadiennes soient chargées de déterminer si une maladie ou une blessure a été causée ou aggravée par le service militaire, et que cette détermination soit considérée comme suffisante par Anciens Combattants Canada pour justifier une demande d'avantages.

Quand il approuve les demandes en vertu de la Nouvelle Charte des anciens combattants, Anciens Combattants Canada, en tant qu'administrateur, tient principalement compte des preuves documentaires produites par les Forces armées canadiennes. Les dossiers médicaux du demandeur, et peut-être d'autres dossiers liés à sa carrière, constituent le gros de la preuve.

Il convient donc de se demander pourquoi ACC met en œuvre un long processus administratif pour examiner des dossiers préparés par les Forces armées canadiennes, quand ces dernières pourraient déterminer si l'état d'un militaire libéré pour cause médicale est oui ou non attribuable au service militaire, ou s'il a été aggravé par celui-ci. Étant donné que les FAC ont le contrôle sur la carrière du militaire et la responsabilité à l'égard de sa situation médicale tout au long de celle-ci, une telle décision pourrait et devrait être considérée comme une preuve à l'appui de la demande d'avantages du militaire auprès d'ACC.

Je suis d'avis que si ma recommandation de laisser les FAC déterminer l'attribution au service, conjointement avec un changement au modèle de prestation des services, était mise en place, on pourrait raccourcir les délais d'attente de 50 p. 100 ou plus, par rapport à la norme de 16 semaines actuellement en vigueur à ACC — laquelle, soit dit en passant, ne comprend pas les 3 semaines requises pour qu'ACC obtienne les dossiers médicaux auprès des FAC, ni le temps qu'il faut au militaire pour regrouper et soumettre les documents pertinents.

Vous pensez peut-être aussi que l'élaboration d'un nouveau modèle de prestation de services nécessiterait des études poussées étalées sur plusieurs mois, voire des années. La semaine prochaine, je publierai un rapport que j'ai soumis au ministre de la Défense nationale en août dernier et dans lequel je présente

I have proposed to the minister in this report — predicated on the fact that no new legislation is required and the Canadian Armed Forces will determine whether an illness or injury is caused or aggravated by military service — is fairly simple: The CAF would retain medically releasing members until all benefits from all sources have been finalized and put into place; establish one point of contact for all medically releasing members to assist in their transition; and, finally, develop a tool that is capable of providing members with information so they can understand their potential benefit suite.

These will all be detailed in the report to be released next week, and I will make sure this committee receives copies.

These are three strong, evidence-based, member-centric recommendations, ladies and gentlemen, that I believe are game changers.

Senators, my big biggest fear is that these recommendations will be set aside for the wrong reasons. Those in senior leadership positions may tell decision makers and lawmakers, such as yourselves, that it cannot be done — that it requires too many new employees, legislative changes or infusions of millions of dollars into the system. I can assure you that this is not the case. In fact, my office has found that these changes would come at very little financial cost and would start benefiting members and their families in the immediate near future. If there is too much complexity it is because we have created it and it can be undone. All that is needed is the will to do so.

And as we all know from their mandate letters made public, the Prime Minister has asked the Minister of Veterans Affairs and the Minister of National Defence to reduce complexity, overhaul service delivery and strengthen the partnership between the two.

[*Translation*]

Senator Carignan: Mr. Chair, the witness is speaking extremely quickly in English. I feel for our poor interpreter. It is like listening to a tape recording on high speed. It is completely incomprehensible.

[*English*]

The Chair: Mr. Walbourne, could you slow down a little bit? I recognize you're trying to do this in the allotted time, so please proceed.

Mr. Walbourne: Will do. My apologies.

un possible nouveau modèle de prestation de services. Ce que je propose au ministre dans ce rapport — en partant de l'hypothèse qu'aucune modification aux lois n'est nécessaire et que les Forces armées canadiennes détermineront si une maladie ou blessure a été causée ou aggravée par le service militaire — est relativement simple. Voici mes recommandations : que les FAC gardent dans leurs rangs les militaires en voie d'être libérés pour causes médicales jusqu'à ce que tous les avantages, peu importe la source, aient été finalisés et mis en place. Qu'on établisse un point de contact unique pour aider dans leur transition tous les militaires libérés pour causes médicales. Que nous développons un outil capable de fournir aux militaires l'information dont ils ont besoin pour comprendre la gamme d'avantages auxquels ils pourraient avoir droit.

Tout cela sera décrit en détail dans le rapport à venir au cours des prochaines semaines. Je m'assurerai de faire parvenir des exemplaires à votre comité.

Voilà trois recommandations solides, fondées sur des données probantes et axées sur les militaires qui, mesdames et messieurs, pourraient selon moi changer les choses.

Chers sénateurs, ma plus grande crainte est que ces recommandations soient mises de côté pour les mauvaises raisons. Les personnes qui occupent des postes de direction vont peut-être dire aux décideurs et aux législateurs tels que vous que cela ne peut pas être fait — qu'il faudrait embaucher trop de nouveaux employés, apporter trop de changements législatifs ou injecter des millions de dollars dans le système. Je vous assure que ce n'est pas le cas. En fait, mon bureau a déterminé que ces changements auraient un coût financier très bas, en même temps qu'ils profiteraient très rapidement aux militaires et à leurs familles. Si le système est trop complexe, c'est parce que nous l'avons créé ainsi, et nous pouvons renverser la situation. Tout ce qu'il faut, c'est la volonté d'agir.

Comme nous le savons grâce aux lettres de mandat rendues publiques, le premier ministre a demandé au ministre des Anciens Combattants et au ministre de la Défense nationale de réduire la complexité, de faire une refonte de la prestation des services et de renforcer le partenariat entre les deux ministères.

[*Français*]

Le sénateur Carignan : Monsieur le président, le témoin parle extrêmement rapidement en anglais. Je compatiss avec notre pauvre interprète. J'ai l'impression d'écouter une machine enregistreuse sur le format accéléré. C'est complètement incompréhensible.

[*Traduction*]

Le président : Monsieur Walbourne, pourriez-vous ralentir un peu? Je me rends bien compte que vous essayez de respecter le temps alloué. Je vous en prie, poursuivez.

M. Walbourne : Je vais ralentir. Excusez-moi.

Both ministers and the Chief of Defence Staff have publicly acknowledged that the system needs fixing. The time is no longer to study but to fix.

As I have previously stated, there has been a glut of reports and studies from parliamentary committees, my office and the Office of the Veterans Ombudsman, as well as internal ones commissioned by the VAC and the CAF, that contain strong recommendations to help fix the system. Many of these recommendations have been accepted by those in positions of authority to make change. But as we've learned, acceptance does not always translate into implementation.

As part of the defence policy review, I submitted a comprehensive, evidence-based position paper to the Minister of National Defence outlining many of the issues facing the defence community across the country. All of the issues raised in the document have to do with the people side of Defence and only the people side of Defence. Each issue translates to the quality of life for our Defence community. I sincerely hope that this evidence is given serious consideration when decisions are made.

In my submission to the minister, I deliberately avoided recommending studies or reviews. As I have previously stated, we do not need them. They are complete. What we need now is leadership and the will to build a system that is indeed member-centric and fair to all. No matter what position or stance we take at home or abroad, a well-supported military force, including their families and our next generation of leaders, will be a factor in determining success. Our people should be our top priority, our true "no fail" mission.

Thank you, Mr. Chair. I stand ready for questions.

The Chair: Thank you, Mr. Walbourne.

Mr. Ferguson, please proceed.

[*Translation*]

Michael Ferguson, Auditor General of Canada, Office of the Auditor General of Canada: Mr. Chair, thank you for this opportunity to discuss our 2016 spring report on the Canadian Army Reserve. Joining me is Gordon Stock, the principal responsible for the audit.

In our audit, we examined whether the Army Reserve was prepared to deploy on domestic and international missions. We concluded that the Army Reserve had been shrinking, and that gaps in training meant that Reserve soldiers were not fully prepared to deploy on all missions.

Les deux ministres ainsi que le chef d'état-major de la Défense ont publiquement reconnu que le système doit être revu. Le temps n'est plus aux études, mais à l'action.

Comme je l'ai dit précédemment, une tonne de rapports et d'études ont été produits au fil des ans par des comités parlementaires, mon bureau et le Bureau de l'ombudsman des vétérans, en plus des rapports et études internes commandés par ACC et les FAC. On y trouve des recommandations très valables pour réparer le système. Bon nombre de ces recommandations ont été acceptées par les personnes ayant le pouvoir de changer les choses. Toutefois, nous avons appris que l'acceptation ne se traduit pas toujours par l'action.

Dans le cadre de l'Examen de la politique de défense, j'ai présenté un mémoire exhaustif, fondé sur des données probantes, au ministre de la Défense nationale, dans lequel je soulève plusieurs problèmes auxquels font face les membres de la communauté de la défense partout au pays. Tous les enjeux soulevés dans ce document concernent l'aspect humain de la défense, et uniquement l'aspect humain. Chaque enjeu a un impact sur la qualité de vie au sein de la communauté de la défense. J'espère sincèrement qu'on accorde une grande attention à ces données quand vient le temps de prendre des décisions.

Dans mon mémoire au ministre, j'ai délibérément évité de recommander la tenue d'études ou d'examen. Comme je l'ai déjà mentionné, nous n'en avons pas besoin. Tout a déjà été fait. Nous avons maintenant besoin de dirigeants ayant la volonté de construire un système centré sur les militaires et équitable pour tous. Peu importe notre position ou nos allégeances au pays ou à l'étranger, le soutien convenable de notre force militaire — y compris les familles et la prochaine génération de dirigeants — sera un facteur déterminant de notre succès. Nos gens devraient être notre priorité absolue, notre réelle mission « qui ne doit pas échouer ».

Merci, monsieur le président. Je suis prêt à répondre aux questions.

Le président : Merci, monsieur Walbourne.

Monsieur Ferguson, je vous en prie, allez-y.

[*Français*]

Michael Ferguson, vérificateur général du Canada, Bureau du vérificateur général du Canada : Monsieur le président, je vous remercie de nous donner l'occasion de discuter avec vous de notre rapport du printemps 2016 sur la Réserve de l'armée canadienne. Je suis accompagné de Gordon Stock, directeur principal chargé de cet audit.

Lors de notre audit, nous avons examiné si les membres de la Réserve de l'armée étaient prêts à être déployés dans le cadre de missions nationales ou internationales. Nous avons conclu que les troupes de la Réserve ne cessaient de décroître et qu'en raison de lacunes dans leur entraînement, les réservistes n'étaient pas pleinement préparés pour participer à toutes les missions.

The Canadian Army needs the Army Reserve to carry out assigned missions. The Army Reserve provides almost half of the Canadian Army's 40,000 soldiers. On major international missions, the Canadian Army expects Army Reserve units to provide up to 20 per cent of the deployed soldiers.

[English]

However, we found that the training of the Army Reserve was not fully integrated with that of the regular army units. Although the Army Reserve was given clear guidance on preparing for domestic missions, units did not receive the same level of guidance or how to train their soldiers for international missions. We also observed that the Army Reserve didn't always have access to the equipment it needed for training and deployments.

Army Reserve units are responsible for training their own soldiers. However, we found that many Army Reserve units didn't have the number of soldiers they needed. For example, 12 of the 123 Army Reserve units were smaller than half of their ideal size.

Although the Canadian Army provided funding for 21,000 Army Reserve soldiers, only about 14,000 were active and trained. In 2015, when Army Reserve units met for their annual, large-scale collective training events across Canada, only about 3,600 Army Reserve soldiers attended.

National Defence knows that the current reserve recruiting system doesn't work and that it needs to take steps to improve retention. It has set a goal to increase the Army Reserve by 950 soldiers by 2019, but in our opinion this goal will be difficult to achieve, given that the number of Army Reserve soldiers declined by about 1,000 soldiers a year for the three years we audited.

Earlier this year, National Defence confirmed that this trend has continued. As of May 15, 2016, the number of active and trained Army Reserve soldiers has declined by a further 1,000 soldiers, to 13,181.

[Translation]

It is critical that National Defence has information on whether soldiers are qualified and ready for deployment. However, the system that records this information indicated that a high percentage of Army Reserve soldiers did not hold the required qualifications. National Defence told us that the information from this system could be relied on.

The National Defence Act has established that Reserve Force members are to serve primarily on a part-time basis when not deployed. However, National Defence has in effect created a class of Army Reserve soldiers who are employed on a continuing full-time basis.

L'armée canadienne a besoin de sa réserve pour remplir les missions qui lui sont confiées. La Réserve de l'armée fournit près de la moitié des 40 000 soldats de l'armée canadienne. Lors des missions internationales d'importance, l'armée canadienne s'attend à ce que les unités de la Réserve de l'armée fournissent jusqu'à 20 p. 100 des soldats déployés.

[Traduction]

Cependant, nous avons constaté que l'instruction de la Réserve n'était pas entièrement intégrée à celle des unités de la Force régulière. Même si la Réserve avait des directives claires sur la préparation aux missions au Canada, les unités n'ont pas reçu des directives aussi précises sur la manière de préparer leurs soldats en vue de participer à des missions internationales. Nous avons aussi observé que les soldats de la Réserve n'avaient pas toujours eu accès aux équipements requis pour s'entraîner et se déployer.

Les unités de la Réserve de l'armée doivent assurer l'instruction de leurs propres soldats. Cependant, nous avons constaté que la Réserve de l'armée ne disposait pas du nombre de soldats dont elle avait besoin. Par exemple, 12 des 123 unités de la Réserve avaient moins de la moitié des soldats nécessaires pour atteindre leur taille idéale.

Même si l'armée canadienne a financé 21 000 postes de réservistes, seulement 14 000 réservistes étaient présents et formés. En 2015, lorsque les unités de la Réserve de l'armée se sont réunies pour leurs exercices annuels d'entraînement collectif de grande envergure partout au pays, seulement environ 3 600 soldats y étaient.

La Défense nationale sait que son système actuel de recrutement des réservistes ne fonctionne pas et qu'elle doit prendre des mesures pour améliorer le maintien en poste des effectifs. Elle s'est donné comme objectif de recruter 950 réservistes de plus d'ici 2019. Toutefois, nous sommes d'avis qu'il sera difficile d'atteindre cet objectif vu que le nombre de soldats de la Réserve de l'armée avait diminué de quelque 1 000 soldats par année durant les trois années de notre audit.

Plus tôt cette année, la Défense nationale a confirmé que cette tendance s'est poursuivie. Au 15 mai 2016, on comptait 1 000 réservistes présents et formés de moins, soit 13 181 réservistes en tout.

[Français]

Il est essentiel que la Défense nationale sache si ses soldats sont qualifiés et prêts à être déployés. Toutefois, selon le système qui enregistre cette information, un fort pourcentage des réservistes ne possédait pas les qualifications nécessaires. La Défense nationale nous a indiqué que l'information contenue dans ce système n'était pas fiable.

La Loi sur la défense nationale précise que les membres de la réserve doivent principalement servir leur pays à temps partiel lorsqu'ils ne sont pas déployés. La Défense nationale a, cependant, dans les faits, créé une classe de réservistes qui sont en service continu et à plein temps.

In the 2014-15 fiscal year, the Canadian Army spent about 20 per cent of its overall budget for Army Reserve pay and operating expenses on these full-time contracts, leaving less available for other Army Reserve activities.

The Canadian Army allocates funds for Army Reserve unit activities, including training. But the funding model is not consistent with the expected results. In the 2014-15 fiscal year, National Defence reallocated funds from the Army Reserve budget to uses other than those of the Army Reserve.

[English]

In our audit we found that although individual skills training was designed to train the Army Reserve and regular army soldiers to the same standard for a particular individual skill, Army Reserve courses were designed to teach significantly fewer skills than were taught in regular army courses. We found that this skill gap was not always addressed during the pre-deployment training of Army Reserve soldiers. For example, when Canadian Army soldiers began to deploy as part of NATO's collective defence in Eastern Europe, a gap remained in weapons training between Army Reserve and regular army soldiers.

We made 13 recommendations in our audit report. National Defence has responded that it will address each recommendation, and it has recently provided a detailed action plan on how it intends to address them.

Mr. Chair, this concludes my opening remarks. We would be pleased to answer any questions the committee may have.

The Chair: Thank you very much. I want to acknowledge the work each one of you have done in coming forward with your presentations.

I'd like to start with Senator Dagenais, followed by Senator Jaffer.

[Translation]

Senator Dagenais: Thank you very much, Mr. Chair. I would like to thank the three witnesses for joining us today.

My first question is for Mr. Ferguson. We know the Army is called upon to serve in various theatres of operations. In the next 10 years, what kind of budget do you expect will have to be allocated to the Army in order for it to carry out its operations?

Au cours de l'exercice 2014-2015, l'armée canadienne a consacré à ces contrats de service à temps plein environ 20 p. 100 de l'ensemble du budget de la réserve lié à la rémunération et aux dépenses opérationnelles, ce qui réduit le budget disponible pour les autres activités de la Réserve de l'armée.

L'armée canadienne alloue des fonds aux activités des unités de la réserve, notamment aux activités d'instruction. Le modèle de financement ne concorde cependant pas avec les résultats escomptés. Au cours de l'exercice 2014-2015, la Défense nationale a réaffecté des fonds tirés du budget consacré à la Réserve pour d'autres activités.

[Traduction]

Dans notre audit, nous avons constaté que même si le programme d'instruction individuelle avait été conçu pour que les soldats de la Réserve et ceux de l'armée régulière puissent tous acquérir le même niveau de maîtrise d'une compétence en particulier, les cours destinés aux réservistes étaient conçus de manière à ce que ces derniers acquièrent beaucoup moins de compétences que les soldats de l'armée régulière. Nous avons constaté que cet écart dans les compétences n'était pas toujours comblé lors de l'instruction préalable au déploiement que doivent suivre les soldats de la Réserve de l'armée. Par exemple, lorsque des soldats des Forces canadiennes ont commencé à se déployer pour appuyer la défense collective de l'OTAN en Europe de l'Est, il subsistait un écart entre la formation visant le maniement des armes qui était offerte aux soldats de la Réserve et celle offerte aux soldats de la Force régulière.

Nous avons formulé 13 recommandations dans notre rapport d'audit. La Défense nationale a répondu qu'elle se penchera sur chacune des recommandations, et elle a récemment établi un plan d'action détaillé sur la manière dont elle compte donner suite à chacune des recommandations.

Monsieur le président, je termine ainsi ma déclaration d'ouverture. Nous serons heureux de répondre aux questions des membres du comité.

Le président : Merci beaucoup. Je tiens à vous remercier pour le travail que vous avez tous deux effectué en préparation de vos exposés.

Je commencerai par le sénateur Dagenais qui sera suivi par la sénatrice Jaffer.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Merci beaucoup, monsieur le président. Je remercie nos trois témoins d'être venus nous rencontrer.

Ma première question s'adresse à M. Ferguson. On sait que l'armée est appelée à intervenir dans différents théâtres d'opérations. Au cours des 10 prochaines années, comment envisagez-vous les budgets qui devront être alloués à l'armée pour lui permettre de mener ses opérations à bien?

Mr. Ferguson: The audit pertains to the activities of the Canadian Army Reserve. We did of course identify problems in the way the department allocates funding to the reserve. We cannot really say how the department should allocate its budget though; you will have to ask the department that question.

We have identified some problems and made a recommendation to the department explaining the importance of allocating the budget to the reserve.

Senator Dagenais: Correct me if I am wrong, Mr. Ferguson, but I think right now the political arm is making commitments for which there is insufficient or no funding at all. In the long term, do you not anticipate a funding deficit and, if so, what would be the consequences for the army?

[English]

Mr. Ferguson: Mr. Chair, in terms of the Army Reserve, which was specifically what we looked at, there was a budget allocated to the reserve. Some of that budget, though, then went back to the regular Canadian Forces. I think it was \$166 million, which was taken back, essentially, from the reserve to pay for their share of infrastructure of the Canadian Forces. But it was just based on the number of members; it wasn't based on how much the reserves use the facilities versus how much the regular forces use them.

Certainly, we identified that a number of reserve soldiers weren't receiving the number of days of training that was predicted for them. So I think that there are indications that the way that the money was being allocated was meaning that the reserves probably didn't have sufficient funds to be able to carry out all of the training that they needed and everything that was expected of them.

But I can't really say what the direct impact is or how much there is a deficit or anything like that. Certainly, it's very important that the Canadian Forces determine what they expect from the Canadian reserves, that they make sure that the reserves have the equipment that they need to do what they're supposed to do and that they have enough money to be able to carry out what they're supposed to do. You can't give an organization a mandate and expect them to carry something out without then also giving them sufficient money to carry that out.

[Translation]

Senator Dagenais: If I may, Mr. Chair, I have a question for Mr. Walbourne.

In your opinion, Mr. Walbourne, in which three sectors would you recommend prompt action in order to improve support for the military and enhance their effectiveness in their assigned missions at this time?

M. Ferguson : L'audit porte sur les activités de la Réserve de l'armée. Bien sûr, nous avons repéré des problèmes dans la façon dont le ministère accorde des fonds à la Réserve. Cependant, nous ne pouvons pas vraiment dire comment le ministère devrait allouer le budget; c'est une question qui devrait être adressée au ministère.

Nous avons cerné quelques problèmes et nous avons fait une recommandation au ministère en lui expliquant l'importance de l'allocation du budget à la Réserve.

Le sénateur Dagenais : Corrigez-moi si je me trompe, monsieur Ferguson, mais j'ai l'impression actuellement que le bras politique prend des engagements dont le financement est insuffisant ou inexistant. À long terme, n'entrevoyez-vous pas un déficit de financement et, si tel est le cas, quelles en seraient les conséquences pour l'armée?

[Traduction]

M. Ferguson : Monsieur le président, s'agissant de la Réserve de l'armée, qui nous intéresse plus particulièrement, un budget lui avait été alloué. Cependant, une partie de ce budget a été reversée aux Forces canadiennes régulières. Je crois qu'on parle de 166 millions de dollars qui ont été rétrocédés aux Forces canadiennes par la Réserve, au titre du paiement pour sa part des infrastructures. Le calcul n'était, cependant, fondé que sur les effectifs de la Réserve et non pas sur le degré d'utilisation des installations par celles-ci, et cela par rapport à l'utilisation par les Forces régulières.

Nous avons remarqué qu'un certain nombre de militaires de la Réserve ne bénéficiaient pas du nombre de jours d'instruction prévus. Nous en avons donc conclu, à la façon dont le budget était alloué, que les réserves n'avaient sans doute pas suffisamment de fonds pour assurer toute l'instruction nécessaire et faire tout ce que l'on attendait d'elles.

En revanche, je ne peux pas vraiment vous parler de l'incidence directe de ce genre de choses ni s'il y a eu un déficit ou un autre problème. Il est évidemment très important que les Forces canadiennes déterminent ce qu'elles attendent de leurs réserves, qu'elles veillent à ce que celles-ci disposent du matériel nécessaire pour assurer leur mission et qu'elles aient suffisamment de fonds pour réaliser ces missions. Vous ne pouvez pas confier un mandat à une organisation et vous attendre à ce qu'elle le réalise si vous ne lui donnez pas suffisamment d'argent pour y parvenir.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Avec votre permission, monsieur le président, j'aurais une question à poser à M. Walbourne.

Selon vous, monsieur Walbourne, dans quels trois secteurs recommanderiez-vous une intervention rapide pour que nos militaires soient mieux soutenus et pour améliorer leur efficacité dans le cadre des missions qui leur sont confiées à l'heure actuelle?

[English]

Mr. Walbourne: I don't know if I could pick three specific ones, but if you want to continue talking about the reserves for a moment, I believe there's an opportunity. We released a report in 2014 that we did in conjunction with the Surgeon General's office to talk about periodic health assessments for the reserves. We know that about a third of our reserves currently do not have a periodic health assessment on file. This goes back to the basics of, "Are they prepared and are they ready?" as Mr. Ferguson was just mentioning. But I do believe, if I were going to fix things, we're talking about increasing the reserves. My question is: How are we going to increase the reserves and provide the type of care and benefits that the members need at the same time? That's an area of concern for me.

We started doing a systemic review on personnel awaiting training back while we were still engaged in Afghanistan, and we stood down on that report because of the operational tempo of the department. But it's coming back on our radar for review. Those are a couple of areas I would look at, very quickly.

The other place where I think we need to have some conversation is around — we hear so much about it in the news — transitioning members and how we move them forward. I think more needs to be done there. I think we have to show that we are taking care of our own.

The Chair: Colleagues, I just want to follow up on the financing question that was put to the Auditor General. I know that the focus of your last report was on the reservists, but you've also looked at other aspects of the military, whether it be the F-35s or other aspects in past years. So you have some understanding, and I'm sure Mr. Stock has more than others.

A concern that we have on the committee is that we want to know whether the overall financing for the military is adequate to meet the objectives that we're asking them to meet. I'll focus in on your report on the reserves.

We talk about having 21,000 reservists on standby at any given time with the military, with the necessary pay to go along with that and all other costs. Your report indicated that only 14,000 were on standby and being provided for. However, at the same time we're not even, within those 14,000, providing them with the necessary additional things, whether it be their equipment or otherwise, to be able to do the job that we're asking them for, for example, training.

So my question to the Auditor General is this: If we do have a full complement of 21,000 reservists, is there the necessary financing to meet the objectives that we're asking them to meet? If there isn't, what should the government be doing about that?

[Traduction]

M. Walbourne : Je ne sais si je pourrais vous donner trois exemples précis, mais si vous souhaitez en rester sur les réserves, je pense qu'il y a une occasion. En 2014, nous avons publié un rapport conjointement avec le bureau du médecin général pour traiter des questions des évaluations périodiques de la santé au sein des réserves. Nous savons qu'il n'y a pas de dossiers d'évaluations périodiques de la santé pour environ un tiers des réservistes. Cela nous ramène à la question fondamentale de savoir si les réservistes sont effectivement prêts et aptes, comme M. Ferguson l'a dit. Personnellement, j'estime qu'afin de régler tous ces problèmes, il faut envisager d'accroître les effectifs des réserves. D'où ma question : comment va-t-on augmenter les effectifs des réserves tout en donnant le genre de soins et d'avantages divers dont les réservistes ont besoin? C'est quelque chose qui me préoccupe.

Nous avons entamé un examen systématique du personnel en attente d'entraînement, à l'époque où nous étions encore en Afghanistan, et nous avons finalement renoncé à ce rapport à cause du rythme opérationnel du ministère. Cependant, cette question nous intéresse de nouveau. Il y a deux ou trois aspects sur lesquels j'aimerais me pencher très rapidement.

Il y a, par ailleurs, lieu de discuter du passage des réservistes à la vie civile et de la façon de les accompagner dans leur progression, ce dont nous avons beaucoup entendu parler dans les médias. J'estime qu'il y a lieu de faire davantage à cet égard. Nous devons montrer que nous prenons soin de nos gens.

Le président : Chers collègues, je veux revenir sur la question du financement qui a été soumise au vérificateur général. Je sais, monsieur, que vous avez consacré votre dernier rapport aux réservistes, mais dans les années passées, vous êtes également intéressé à d'autres volets de la vie militaire, qu'il s'agisse du F-35 ou d'autres aspects. Vous avez donc acquis une certaine compréhension de ce dossier et M. Stock plus que n'importe qui d'autre, j'en suis sûr.

Au comité, nous voulons savoir si la situation financière globale de l'armée est adéquate pour que celle-ci puisse répondre aux objectifs qui lui sont fixés. Je vais parler plus particulièrement de votre rapport sur les réserves.

Il est question de maintenir un effectif permanent de 21 000 réservistes, ce qui signifie qu'il faut payer ces gens-là et assumer tous les coûts connexes. Dans votre rapport, il est indiqué que 14 000 militaires seulement sont pris en compte dans le cadre des réserves. Cependant, nous ne parvenons même pas à répondre aux besoins de ces 14 000 soldats, à leur apporter tout ce dont ils ont besoin, qu'il s'agisse de matériel ou autre, pour qu'ils puissent faire ce qu'on attend d'eux, comme suivre des formations.

Ma question, que j'adresse au vérificateur général, est la suivante : si nous avons un effectif complet de 21 000 réservistes, disposerait-on des budgets nécessaires pour leur permettre de réaliser les objectifs que nous leur fixerions? Le gouvernement devrait-il faire quoi que ce soit à cet égard?

Mr. Ferguson: I think that you've described it very well, given that the current complement is significantly below 21,000. I think, as we say in the report, that they established the budget of 21,000 based on about 37 days of training for each reserve member. But what's actually happening is that the reserve members that are following the full suite of training are probably getting trained, I think, more like 47 days or something like that, about 10 more than the budget.

What's happening is that a significant percentage of reservists are not completing all of the training. They're completing half of the training or something like that. That means that the ones that are getting trained, as long as they have access to the equipment, are getting reasonably well trained. Although, even then, once they go to deployment and get integrated into a unit, the regular army has to augment the training that they have already received.

So I think it's very clear that if the Canadian Forces were trying to and had 21,000 people in the reserves to fully train, I think that would put a significant strain on the resources they have already allocated.

We indicated in the report, for example, I think in paragraph 12, that in 2014 the commander of the Canadian Army set out what the Canadian Army must do to build an integrated Army Reserve. It included the things that we looked at: ensure that the Army Reserve is prepared for domestic and international missions; provide Army Reserve soldiers and units with access to the equipment that they need to train themselves; recruit and retain Army Reserve soldiers to accomplish their missions; fully fund all activities, including training that Army Reserve units must undertake; and then a couple more items.

The army itself has laid out very nicely what it is that it needs to do to make sure the reserves can accomplish what they're being asked to accomplish. But if you go through our report, you can line our report up against each one of these bullets of what the commander of the Canadian Army set out in 2014, and you can see that they're not doing it. If they had all the numbers that they need and had all of the equipment that they need and were doing all of the training that they need, I think it's fair to say that there would probably end up being a severe strain on the existing funds they have. Twenty-seven per cent of the reserves' existing budget is being spent on full-time reservists, even though the act contemplates that the reserve is mostly part time; \$166 million out of \$706 million of their total budget is being allocated back to National Defence to pay for infrastructure.

I think you can see that there very much is a strain in terms of how much budget they have currently been allocated compared to what they have been asked to do.

M. Ferguson : Je pense que vous avez fort bien décrit la situation, étant donné que l'effectif actuel est nettement inférieur à 21 000. Comme nous l'avons indiqué dans notre rapport, le budget des réserves, pour 21 000 soldats, a été fondé sur quelque 37 jours d'instruction pour chaque membre de la Réserve. Au final, les réservistes qui suivent tout l'entraînement prévu sont sans doute correctement formés, mais en quelque 47 jours, soit 10 de plus que le nombre prévu au budget.

Un grand nombre de réservistes ne terminent pas leur entraînement. Ils n'en font que la moitié ou à peu près. Cela signifie que ceux qui ont suivi toute l'instruction et qui ont accès à l'équipement nécessaire, ont été raisonnablement bien formés. Cependant, une fois qu'ils sont déployés et intégrés dans une unité de l'armée régulière, ils doivent suivre un entraînement supplémentaire.

Il est donc, selon moi, très clair que si les Forces canadiennes avaient voulu que les 21 000 réservistes soient parfaitement entraînés, les ressources déjà affectées auraient alors été lourdement sollicitées.

Dans le rapport, par exemple, nous avons précisé, au paragraphe 12 je pense, qu'en 2014, le commandement de l'armée canadienne a stipulé que l'armée devait se doter d'une réserve intégrée. Il était notamment question de veiller à ce que la Réserve de l'armée soit prête pour des missions intérieures et internationales; il fallait donner aux soldats de la Réserve de l'armée et à leurs unités un accès à l'équipement nécessaire pour leur entraînement; il fallait recruter et maintenir en poste les soldats de la Réserve afin qu'ils accomplissent leurs missions; il fallait financer pleinement toutes les activités, y compris les activités d'entraînement que les unités de la Réserve de l'armée doivent entreprendre; et il y avait deux ou trois autres choses.

De son côté, l'armée a fort bien énuméré ce dont elle a besoin pour veiller à ce que les réserves puissent accomplir les missions qu'on allait leur confier. Cependant, si vous comparez point par point le contenu de notre rapport aux documents produits par le commandement de l'armée canadienne en 2014, vous verrez que l'armée ne fait pas ce qu'elle a annoncé. Si elle était parvenue à avoir tous les effectifs dont elle a besoin et tout le matériel qu'il lui faut, et si elle assurait tout l'entraînement qui s'impose, elle aurait sans doute de la difficulté à s'en sortir avec son budget actuel. Vingt-sept pour cent de l'actuel budget des réserves est consacré à la rémunération des réservistes à temps plein, même s'il est prévu, dans la loi, que cette fonction soit essentiellement exécutée à temps partiel; 166 millions sur 706 millions du budget total sont reversés à la Défense nationale au titre des infrastructures.

Force est donc de constater que les budgets sont loin d'être suffisants pour permettre aux réserves de remplir leurs mandats.

The Chair: I want to get clear for the record so that the truck driver understands, if he's listening to these proceedings, what we're saying here. At the present stage, if we go to 21,000 reservists, the present budget does not provide adequate funding for what we're expecting them to do.

Mr. Ferguson: Mr. Chair, obviously I'm trying not to go quite that far.

The Chair: That's what I'm trying to get clear.

Mr. Ferguson: Right. I think National Defence has to be able to demonstrate to you whether they would be able to do all of these things. If they reorganize some things, or whatever, would they be able to do all of these things within the existing budget?

What I'm saying is based on everything that we've looked at — it's hard for me to sit here and see how they would be able to fund everything that they're supposed to do within the budget that they currently have, but I can't say definitively, because that wasn't part of the audit that we looked at. But certainly it looks to me like it would be a significant challenge for them.

Senator Jaffer: I have two questions. I'll start with you, Mr. Walbourne. I appreciated your focusing on the health of the reservists and the health generally. You clearly set out for us that two brave men were killed, and it would have been a real tragedy if one was treated differently than the other. But many are being treated that way and we just don't know about it.

My specific question to you is about women's health because, as we all know, we have additional challenges. I wanted you to see if there are additional services for women's health, because there is a lack of transparency as to how they gain the services. There is a real risk that women are not receiving the services that they should. I would like you to clarify that.

Mr. Walbourne: As we may all know, gender-based analysis has been around for a few years. It's starting to entrench itself into the organization.

This organization is at a point of maturity where we now have the ability to segregate and call our data differently. As part of all our systemic reviews going forward, gender-based analysis has to be there. Instead of being included before, it will now be held as a separate piece. That's important.

However, we know there will be different nuances of requirement between the sexes, and we'll make sure that, as we do our investigation, we'll highlight those issues and bring them forward.

Le président : Je voudrais préciser une chose, pour la transcription, afin que monsieur Tout-le-monde, s'il suit ses audiences, comprenne effectivement ce que nous sommes en train de dire. Au stade actuel, avec 21 000 réservistes, le budget ne permet pas aux réserves de s'acquitter des missions qu'on attend d'elles.

M. Ferguson : Monsieur le président, j'essaie de ne pas aller aussi loin.

Le président : C'est ce que j'essaie de tirer au clair.

M. Ferguson : Très bien. Je dirais que la Défense nationale doit être en mesure de faire la preuve qu'elle pourrait effectuer toutes ces choses-là. Pourrait-elle, dans les limites du budget actuel, faire telle ou telle chose?

Je fonde mes propos sur les constats que nous avons faits jusqu'ici et j'ai de la difficulté à voir comment il serait possible de financer toutes les activités des réserves, dans les limites du budget actuel, mais je ne peux pas me prononcer là-dessus avec une totale certitude, parce que cet aspect ne faisait pas partie de notre audit. Je trouve tout de même que la situation budgétaire des réserves leur complique considérablement la tâche.

La sénatrice Jaffer : J'ai deux questions. Je commencerai par vous, monsieur Walbourne. J'ai apprécié que vous vous attardiez sur la santé des réservistes et sur la question de la santé en général. Vous nous avez parlé de deux hommes courageux qui ont été tués et dit qu'il aurait été tragique que l'un soit traité différemment de l'autre. Cependant, beaucoup sont traités de cette façon et nous ne sommes pas vraiment au courant de ce qui se passe.

Ma question va particulièrement concerner la santé des femmes parce que, comme nous le savons, il y a d'autres problèmes sur ce plan. Pourriez-vous nous indiquer s'il existe des services de santé supplémentaires offerts aux femmes, parce que la manière dont elles accèdent à ces services échappe à toute transparence. Il existe un véritable risque que ces femmes ne reçoivent pas les services qu'elles devraient normalement obtenir. Pouvez-vous nous tirer cela au clair?

M. Walbourne : Comme nous le savons tous, nous appliquons depuis des années les analyses sexospécifiques qui commencent d'ailleurs à être répandues dans cette organisation.

La Défense en est arrivée à un stade de maturité où il est maintenant possible de recueillir et de ventiler les données de façon différente, selon qu'il s'agit d'hommes ou de femmes. Ainsi, dans l'avenir, nous devons recourir à ces analyses sexospécifiques dans nos examens systémiques. Plutôt que de considérer un groupe homogène, nous analyserons maintenant les questions relatives aux femmes, à part. C'est important.

Cependant, nous savons qu'il y aura des nuances quant aux exigences faites aux différents sexes et nous veillerons, à la faveur de nos enquêtes, à mettre les problèmes en exergue.

Senator Jaffer: I would appreciate it if you would and if you would also provide something for us now — not this minute — as to what exactly, because from what I have heard from women in the forces, additional services are needed and those are not in place. So I ask if you could provide us some more information.

I'll go to the Auditor General. You clearly set out the challenges. When I was preparing to ask you questions, it was obvious that the reservists have different training from full-time army people. The biggest thing on the ground that turns is that you're putting both, the reservists and the others, in a dangerous situation when the training is not the same.

We heard from Dr. Dorn and Senator Dallaire. Senator Dallaire spoke yesterday about giving a wider mandate and tools to accomplish this for the reservists.

From your 13 recommendations, they have an action plan, but are you satisfied that that action plan can be implemented with the budget they have now?

Gordon Stock, Principal, Office of the Auditor General of Canada: The action plan, senator, was provided back in May in response to our report. It's not a question as to whether there is sufficient budget within National Defence as a whole; it's a question as to the priorities that the reserves are given versus the other priorities that National Defence faces.

In this case, I think the action plan is possible to implement. We have reviewed the action plan and found that it was a reasonable action plan, given where they are. Some of the timelines were somewhat optimistic, but we think that the action plan is a positive step.

Mr. Ferguson: That action plan was provided to the Public Accounts Committee. We had a hearing on this report with the Public Accounts Committee, so the Public Accounts Committee has that and they can also play a role in making sure that National Defence is living up to what they said they are going to do.

Senator Jaffer: Can I ask you this question, because you've studied this so carefully: Are you satisfied that, with this action plan, the reservists will have not the exact but the same calibre of training as the others?

Mr. Ferguson: I will refer to something Mr. Walbourne said during his opening remarks about plans and more plans, and studies and more studies. If you look at what I said that the commander of the Canadian Army set out for the Canadian reserves back in 2014, listed in paragraph 12 of our report, if you lay out all of those things, you would have said yes, those are the things that need to be done.

La sénatrice Jaffer : J'aimerais maintenant que vous nous remettiez quelque chose — pas à l'instant même — au sujet des services additionnels nécessaires pour les femmes en uniforme, services qui ne sont pas offerts. Pourriez-vous donc nous donner quelques renseignements?

Je m'adresse maintenant au vérificateur général. Vous avez clairement énoncé les problèmes. Dans ma préparation pour ces questions, j'ai constaté que l'entraînement des réservistes est évidemment différent de celui des militaires à temps plein. Il s'avère que, ce faisant, on place les réservistes et les soldats de la Force régulière dans une situation dangereuse, étant donné qu'ils ne suivent pas le même entraînement.

M. Dorn et le sénateur Dallaire se sont exprimés à ce sujet. Le sénateur Dallaire a parlé hier de l'élargissement du mandat et des outils à donner aux réservistes pour cela.

Un plan d'action a été établi à partir de vos 13 recommandations, mais avez-vous la certitude que ce plan d'action pourrait être mis en œuvre dans les limites du budget actuel?

Gordon Stock, directeur principal, Bureau du vérificateur général du Canada : Le plan d'action, sénatrice, a été déposé en mai dernier, en réaction à notre rapport. La question n'est pas de savoir si le budget est suffisant pour l'ensemble de la Défense nationale, la question concerne plutôt les priorités à confier aux réserves par rapport aux priorités en matière de Défense nationale.

Dans ce cas, je crois qu'il sera possible de mettre le plan d'action en œuvre. Nous l'avons révisé et avons jugé qu'il est raisonnable, compte tenu de la situation actuelle. Certaines échéances sont optimistes, mais nous pensons que ce plan d'action est une étape positive.

M. Ferguson : Ce plan d'action a été remis au Comité des comptes publics avec lequel nous avons eu une audience à ce propos, de sorte que le Comité dispose des éléments nécessaires pour pouvoir jouer son rôle et veiller à ce que la Défense nationale tienne ses promesses.

La sénatrice Jaffer : Comme vous avez pris grand soin d'étudier tout cela je voudrais vous poser cette question : Êtes-vous convaincu que, avec ce plan d'action, les réservistes n'auront peut-être pas exactement la même formation, mais le même calibre de formation que les autres?

M. Ferguson : Je renverrai à ce qu'a dit M. Walbourne dans son allocution d'ouverture à propos des plans qui succèdent au plan et des études qui succèdent aux études. Si vous vous reportez à ce que j'ai dit à propos des prévisions du commandant de l'armée canadienne concernant les forces de réserve canadiennes en 2014, cela figure au paragraphe 12 de votre rapport, si vous prenez en compte tous ces éléments, alors vous diriez oui, c'est bien cela qu'il convient de faire.

There have been lots of different things, and this action plan would be another one, of saying: Okay, do they know what needs to be done? I think it's very clear they know what needs to be done. That's not really the issue. The issue is their actually being able to do it and implement it, which obviously we wouldn't be able to make a comment on yet.

Senator Beyak: Thank you, gentlemen. Given the presentations you just gave us, the gaps you have clearly identified and the challenges you have raised, do you think our reserves — you said 20 per cent of them are now required land force personnel. Do you think that the Canadian Army reserves receive the necessary training and the support to allow them to deploy to Africa if that is the government's decision? It doesn't sound like it to me.

Mr. Ferguson: Remember that when we do an audit, it's for a particular period of time, and this audit would have gone into 2015. There has probably been a year, or a bit more than a year, so things could change in the meantime, but assuming that everything is still the same way that it was when we did the audit.

The first thing we found out was that the reserve units weren't actually given clear instructions on what they were supposed to be training for. Many of the units didn't have the number of members, so a unit couldn't really train as a unit; they were training more as individuals. They didn't have the equipment that they needed to do all of the training. They didn't have all the instructors that they needed to do all the training.

So when a Reserve Force member came out of reserve training, obviously they needed to get more training before they were actually able to be part of a significant international mission, for example, and it then became the role of the Canadian Forces to augment that training.

Even after that, though, we found that there were still some instances where perhaps the Reserve Force members didn't get training on the full range of skill sets, the full range of weapons perhaps, that type of thing. Remember that once somebody is in a dangerous situation, that situation can change and they have to react to the changing situation.

Personally, I think it's important that the Canadian Armed Forces recognizes what would be the minimum level of training for any soldier, whether a reservist or a regular soldier, before they would be allowed to go into that sort of dangerous theatre, always recognizing that a full-time soldier is going to end up with more experience than a reservist just because of the difference between full time and part time. But there should still be

Il a été question de beaucoup de choses différentes, et avec ce nouveau plan d'action on est amené à se demander : est-ce qu'ils savent vraiment ce qu'il faut faire? Je pense qu'il est très clair qu'ils savent ce qu'il faut faire. Le problème n'est pas là. Il s'agit de savoir s'ils ont les moyens de le faire et de le mettre en œuvre, ce sur quoi, évidemment, nous ne sommes pas en mesure de faire un commentaire à ce stade.

La sénatrice Beyak : Merci, messieurs. Compte tenu de ce que vous venez de nous dire, des lacunes que vous avez clairement identifiées et des défis que vous mettez en lumière, pensez-vous que nos réserves — vous dites que pour 20 p. 100 d'entre elles, il s'agit de personnel nécessaire des forces terrestres. Pensez-vous que les forces de réserve de l'armée canadienne reçoivent la formation nécessaire et le soutien dont elles ont besoin pour être déployées en Afrique, si telle est la décision du gouvernement? Ce n'est pas l'impression que j'ai en tout cas.

M. Ferguson : Rappelez-vous que lorsque nous faisons une vérification, cela porte sur une période de temps précise, et que cette vérification aurait empiété sur l'année 2015. Cela fait probablement un an, ou un peu plus d'un an, de sorte que les choses ont pu changer entre-temps, mais on peut supposer que la situation est pratiquement la même que ce qu'elle était quand nous avons fait la vérification.

La première chose qui nous est apparue c'est que les unités de réserve ne recevaient pas en fait des instructions très claires concernant les objectifs de leur préparation. La plupart des unités n'avaient pas les effectifs suffisants, de sorte qu'une unité ne pouvait pas réellement suivre une formation en tant qu'unité, mais que chacun recevait plutôt une formation à titre individuel. Elles ne disposaient pas du matériel nécessaire pour toute la formation ni de tous les instructeurs voulus pour l'ensemble de la formation.

De sorte qu'à l'issue de sa formation, un réserviste avait de toute évidence besoin d'une formation complémentaire avant de pouvoir prendre part à une mission internationale importante, par exemple, et il incombait alors aux Forces régulières canadiennes de compléter cette formation.

Mais même après cela, nous avons constaté que certains réservistes n'avaient pas reçu la formation souhaitée sur l'ensemble de la gamme des compétences, ni des armements peut-être, ce genre de chose. Rappelez-vous que lorsque quelqu'un se trouve dans une situation dangereuse, cette situation peut changer et il faut pouvoir réagir à ce changement de la situation.

Personnellement, il me semble important que les Forces armées canadiennes définissent de manière claire le niveau minimum de formation que doit avoir reçu un soldat, qu'il appartienne à la Réserve ou aux Forces régulières, avant d'être envoyé sur un théâtre d'opérations dangereux, même si l'on reconnaît qu'un soldat régulier à plein temps aura en fin de compte plus d'expérience qu'un réserviste simplement à cause de la

a minimum level of skill competence and a minimum number of hours of training in certain types of situations before a person is sent into theatre.

Certainly the Canadian Armed Forces tries to do that, but we still identified that there were perhaps some situations where, even after the reservist has gone through all the training at the reserve and they've gone through the training with the regular unit, they don't always end up with the same level of training that would be required of a regular member.

Senator Beyak: You said that the funding model is not consistent with the expected results, but you haven't audited to a further extent. Are you able to see where the buck stops, who is mismanaging or not accurately planning? I hate to use words like that, but what is the problem, in your estimation? Would you have to do another audit to find it?

Mr. Ferguson: I think National Defence should be able to provide that level of detail. We've pointed out a number of the issues, and they've done some of their own reports on it. For example, their funding was 37 days per member and then another, I think, 5 days or something in unit training. But when they did their own study looking at how much training a reserve force member needs, it was five to ten days higher than that.

I'll go back to what the commander of the army said in 2014, which was "fully fund all activities, including training that Army Reserve units must undertake;" and "provide Army Reserve soldiers and units with access to the equipment that they need to train themselves."

There is a straight logic model: How many soldiers do you need, what type of training do they need, what type of equipment do they need for training, how much does all of that cost, and does that equal the amount of budget that you have or not? I think that's something National Defence should be able to explain, rather than saying, "We have this much budget and we'll try to provide them with training, but if we end up with some people doing only 50 per cent of the training then at least we'll have 14,000 trained." But that's below the 21,000 they're looking for.

It seems like they've been trying to work within two things that don't actually come together; they don't match. I think National Defence should provide the information about how they will bring those two things into alignment.

Senator Meredith: Thank you, gentlemen, for your presentations today.

You talk about training and deployment. One of the things I'm always concerned about, as I think are all senators around this table and all Canadians, is the well-being of the men and women

différence entre le plein temps et le temps partiel. Mais avant d'envoyer quelqu'un sur un tel théâtre d'opérations, ce quelqu'un devrait avoir acquis un niveau minimum de compétence et reçu un nombre minimum d'heures de formation dans certains types de situations.

Certes, les Forces armées canadiennes essaient d'y parvenir, mais nous avons aussi pu constater qu'il arrive parfois que le réserviste, même après avoir suivi toute la formation dans la Réserve puis la formation dans l'unité régulière, n'a toujours pas le niveau de formation qui serait exigé d'un membre régulier.

La sénatrice Beyak : Vous avez dit que le modèle de financement ne concorde pas avec les résultats escomptés, mais vous n'avez pas poussé la vérification plus loin. Êtes-vous en mesure de déterminer les responsabilités, de dire qui gère mal ou ne planifie pas avec assez de précision? Je déteste parler comme ça, mais quel est le problème, selon vous? Pensez-vous qu'une autre vérification soit nécessaire pour trouver la réponse?

M. Ferguson : Je pense que la Défense nationale devrait être en mesure de fournir ce niveau de détail. Nous avons souligné un certain nombre de questions, et le ministère a fait ses propres recherches sur certaines d'entre elles. Par exemple, après avoir fait sa propre étude sur les besoins en formation des réservistes, alors qu'il était prévu un financement de 37 jours par membre, puis un autre de cinq jours, je crois, ou quelque chose comme ça de formation dans l'unité, ce chiffre a été augmenté de cinq à dix jours.

Je reviens à ce que disait le commandant de l'armée en 2014, à savoir qu'il fallait : « financer entièrement toutes les activités que doivent réaliser les unités de la Réserve de l'Armée, dont l'instruction militaire; » et « mettre à la disposition des soldats et des unités de la Réserve de l'Armée l'équipement dont ils ont besoin pour s'entraîner. »

Le modèle logique est simple : de combien de soldats avez-vous besoin, de quel type de formation ont-ils besoin, de quel type d'équipement ont-ils besoin pour la formation, combien tout cela coûte-t-il, et cela rentre-t-il dans votre budget ou pas? C'est quelque chose que la Défense nationale devrait être en mesure d'expliquer, il me semble, plutôt que de dire : « Nous avons un budget de tant et nous allons essayer de leur donner une formation, mais si certains ne reçoivent que 50 p. 100 de la formation au moins nous en aurons formé 14 000. » Mais c'est en dessous des 21 000 souhaités.

On a l'impression que l'on a essayé de poursuivre deux objectifs qui ne convergent pas réellement, qui ne sont pas compatibles. La Défense nationale devrait, il me semble, expliquer comment elle entend harmoniser son action sur ces deux plans.

Le sénateur Meredith : Merci, messieurs, pour vos exposés.

Vous parlez de formation et de déploiement. Tout comme les sénateurs autour de cette table et l'ensemble des Canadiens, je pense, il est une chose que je ne perds jamais de vue et c'est le

who serve this country. Is it generally accepted that there is a higher level of PTSD from a UN mission compared to a NATO alliance-led mission? Have either of you looked at the support available for returning police or Canadian Armed Forces members to ensure their well-being is intact when they return to Canada? I would love for you to explore that.

Mr. Ferguson: Actually, I think Mr. Walbourne would be better served to talk about that.

In our report, we identified also the issue about the health benefits available to reservists not being the same as the health benefits to regular army members, but I think Mr. Walbourne has done more work on that. Maybe he should answer the question.

Mr. Walbourne: One of the things we are always concerned about when people return from a theatre of operation is what type of support mechanisms will be in place to help them. We have been talking about transition and end-of-career issues for several years, and I have the same concerns today as I have had for that period of time. Are we prepared to accept these people back? Do we have the mechanisms in place? Are we going to try to build a system that helps the member easily get to where they need to be?

Reservists are an anomaly when we come back to Canada. Once they do their "out-clearance," they return to their hometowns or villages where they may not have connection to a regular unit. That's a concern for me.

Are we taking care of our soldiers? I think we are doing a fairly good job. Can we do more? Most definitely.

We were talking about deploying reserve soldiers. No reserve soldier gets deployed until they have been fully trained and kitted by the Canadian Armed Forces. I am not worried about that so much, but I am worried about the things that are happening when they return. Are we going to have a transition process that gets them to where they need to be in the right time?

Senator Meredith: I have had to personally intervene with respect to a particular case, which I will not go into, of someone who had been diagnosed with PTSD and the treatment they received from their superior officers.

As an ombudsman, what have you identified with respect to how individuals are treated when they are identified, and the treatment they are given in terms of access to promotions within the Canadian Forces? Can you comment on that? You may have entertained particular complaints that may have come to your office.

Mr. Walbourne: We deal with a lot of clients who present with this type of a malady. What I must say, and it needs to be clearly said, is I think we have come light years dealing with mental

bien-être des hommes et des femmes qui servent notre pays. Est-il généralement admis qu'une mission de l'ONU génère un niveau plus élevé de stress post-traumatique qu'une mission de l'OTAN? Avez-vous cherché à savoir de quel soutien bénéficient les policiers ou les militaires canadiens pour s'assurer que leur bien-être est intact lors de leur retour au Canada? Je souhaite vivement que vous approfondissiez la question.

M. Ferguson : En fait, M. Walbourne serait mieux placé pour en parler, je pense.

Dans notre rapport, nous avons aussi souligné que les réservistes ne bénéficient pas des mêmes régimes de santé que les membres de l'armée régulière, mais je pense que M. Walbourne a davantage travaillé là-dessus. Il devrait peut-être répondre à la question.

M. Walbourne : Les mécanismes de soutien visant à aider ceux qui reviennent d'un théâtre d'opérations constituent pour nous un sujet constant de préoccupation. Nous parlons de transition et des questions de fin de carrière depuis des années, et aujourd'hui encore je continue de me poser les mêmes questions. Sommes-nous prêts à accueillir ceux qui rentrent de mission? Avons-nous mis en place les mécanismes appropriés? Allons-nous essayer de bâtir un système qui les aide à trouver facilement leur place?

Les réservistes sont une anomalie une fois de retour au Canada. Sitôt accomplies les formalités de départ de l'armée, ils rentrent dans leurs villes ou villages où ils sont parfois coupés de tout contact avec une unité régulière. C'est une préoccupation pour moi.

Est-ce que nous prenons soin de nos soldats? Je pense que nous faisons un assez bon travail. Peut-on faire plus? Très certainement.

Nous parlions de déployer des soldats de réserve. Aucun soldat de réserve n'est déployé avant d'avoir reçu des Forces armées canadiennes une formation et un équipement complets. Ce n'est pas tellement ça qui m'inquiète, mais plutôt ce qui se passe à leur retour. Disposerons-nous d'un mécanisme de transition qui leur permette de trouver leur place dans les délais voulus?

Le sénateur Meredith : J'ai eu à intervenir personnellement dans un cas particulier, dont je ne parlerai pas ici, concernant une personne qui avait été diagnostiquée comme présentant un syndrome de stress post-traumatique et la façon dont ses supérieurs l'ont traitée.

À titre d'ombudsman, qu'avez-vous constaté concernant la façon dont sont traités les individus ainsi diagnostiqués, et les conséquences que cela peut avoir sur leur avancement au sein des Forces canadiennes? Pourriez-vous commenter cela? Vous avez peut-être eu à vous occuper de plaintes dont votre bureau aurait été saisi.

M. Walbourne : Nombre de nos clients présentent ce type de maladie. Ce que je dois dire, et il faut que cela soit dit clairement, c'est que les progrès dans le traitement des troubles de santé

health and operational stress injuries from where we were as little as three to five years ago. I think there is a flavour or a message coming from the senior command that it's okay to come forward. I think because of that drum pounding people have been stepping forward.

I think the system that's in place is currently under review. The Joint Personnel Support Units are being reviewed by the Chief of Defence Staff. I know they have assigned Brigadier-General Corbould to be the head of that organization.

I am pleased with the activity I am seeing. I think there is always more we can do, but, as we mentioned previously, there are some who slip through the cracks. I believe that's just the way the system is built. It makes it difficult for people to come forward in certain circumstances.

I believe we've come light years talking about mental health and PTSD and operational stress injuries. As I'm sure the Chief of Defence Staff will tell you, this is the first step. It's not the end. We have not arrived. I think it's going to be an ongoing evolution.

We're optimistically waiting to see what the construct of the JP issues will be in the near future. I think we're doing an adequate job. Could we do more? For sure.

[Translation]

Senator Carignan: My question is for Mr. Ferguson. Could you be more explicit in your comments and give us two or three specific examples of the insufficient training of reservists that could have a practical impact in the field?

[English]

Mr. Ferguson: Again, what we were looking at was what was going on in general.

[Translation]

A specific example is the state of equipment. In certain situations, reservists have observed, after completing an exercise, that there was not enough equipment. Without equipment, it is difficult for them to reach the competency levels required for training exercises.

[English]

I think, maybe, we've put in some of these examples where they did a lessons-learned exercise after an exercise and said, okay, there was a lack of equipment. For example, the Arctic unit identified that, yes, they had equipment provided to them but they

mentale et de stress opérationnel par rapport à notre situation d'il y a à peine trois à cinq ans se chiffrent en années-lumière. L'idée qu'on ne risque plus aujourd'hui de se faire mal voir du haut commandement en se déclarant malade, s'est répandue tambour battant et les gens ont fait le pas.

Le système en place est en cours d'évaluation, je crois. Le chef d'état-major de la Défense procède actuellement à un examen des unités interarmées de soutien du personnel. Je sais qu'ils ont confié la direction de cette organisation au brigadier-général Corbould.

Je suis satisfait de l'activité que je vois. Il nous est toujours possible de faire davantage, mais, comme nous l'avons mentionné précédemment, il y en a toujours quelques-uns qui glissent à travers les mailles du filet. Je crois que cela tient à la structure du système qui fait que dans certaines circonstances il est difficile de se déclarer malade.

Mais la façon dont on parle aujourd'hui de la santé mentale et du syndrome de stress post-traumatique est à des années-lumière de l'ancienne. Comme ne manquera pas de vous le dire le chef d'état-major de la Défense, nous en sommes à la première étape. Ce n'est pas la fin. Nous ne sommes pas arrivés. Je pense que ça va être une évolution continue.

Nous attendons avec optimisme de voir ce que feront les unités interarmées dans un proche avenir. Nous faisons du bon travail, je dirais. Peut-on faire plus? Pour sûr.

[Français]

Le sénateur Carignan : Ma question s'adresse à M. Ferguson. Pourriez-vous être un peu plus explicite dans vos commentaires et nous donner deux ou trois exemples précis de manquements dans l'entraînement des réservistes qui pourraient se traduire par un effet pratique sur le terrain?

[Traduction]

M. Ferguson : Encore une fois, on cherchait à voir ce qui se passait en général.

[Français]

Un exemple précis serait celui de l'état de l'équipement. Dans certaines situations, les réservistes ont constaté, après avoir complété un exercice, qu'il n'y avait pas suffisamment d'équipement. S'il n'y a pas d'équipement, il est difficile pour eux d'atteindre les niveaux de compétence requis lors des exercices d'entraînement.

[Traduction]

Nous avons pris, je crois, des cas où un bilan avait été fait après un exercice et où on avait dit, d'accord, il y avait un manque d'équipement. L'unité de l'Arctique, par exemple, a signalé que, oui, on leur avait fourni l'équipement, mais il leur manquait une

didn't have some of the heavier equipment they would have needed to operate. They had light snowmobiles but didn't have some of the stronger pieces of equipment that they might have had to use.

The fact that some of the units are below 50 per cent of their ideal unit size — I think it was about 10 per cent of the units are below their ideal unit size — means they cannot train as a cohesive unit.

Before they actually get deployed, the Canadian Army itself has to make up that gap to ensure that those reservists are prepared to go out into the dangerous theatre.

The way that the whole program is designed is for the reservists to receive a certain level of training at the reserve units. We're fundamentally finding that they're not doing that, either because there was a lack of equipment, a lack of instructors or a lack of number of members in the units, so therefore they can't do all the training as units that would be expected of them to prepare them. That needs to be augmented once they get to the regular unit level.

[*Translation*]

Senator Carignan: What are the risks of this lack of equipment for training? In a peacekeeping mission, for example, does this lack of training or equipment jeopardize the health or safety of a Reserve member or that of another team member?

Mr. Ferguson: Certainly, we have identified that type of risk.

[*English*]

One of the things that we identified was that the reserve units should specifically say whether they have been trained and whether they are ready to go.

Right now, the way that risk is mitigated is through the regular army unit providing more training to the reservists before they actually join the unit. But we identified that there can still be situations where that reservist didn't get the same level of training. It might have been physical fitness or training on individual weapons. So that can create a risk, and that risk is a risk to the safety of the individual and in fact could be a risk to the safety of the whole unit. That needs to be very well managed, and it's why we said it's important that each of the reserve units be able to say whether their members are ready to deploy or not.

In the course of the audit, we went to the National Defence system that identifies the training and preparedness of their soldiers. According to the system, 7 per cent of them were up to date on handling their own personal weapon; 55 per cent of them were up to date on their physical fitness. When we saw that, we asked the question that this doesn't look like the reserve soldiers

partie de l'équipement lourd dont ils avaient besoin pour fonctionner. Ils avaient des motoneiges légères, mais pas tout l'équipement lourd nécessaire.

Le fait que certaines unités sont en dessous de 50 p. 100 de leur taille idéale — environ 10 p. 100 des unités sont en sous-effectif — signifie qu'il n'est pas possible d'assurer une formation cohérente de l'unité en tant que telle.

L'armée canadienne doit donc compenser elle-même ces lacunes dans la formation pour garantir que les réservistes sont prêts à opérer dans un théâtre dangereux avant qu'ils ne soient réellement déployés.

Le programme est conçu de manière que les réservistes reçoivent un certain niveau de formation au niveau des unités de réserve. Nous constatons en fait qu'elles n'assurent pas cette formation, parce qu'elles manquent d'équipement, d'instructeurs ou d'effectifs, et qu'elles ne peuvent pas de ce fait s'acquitter des tâches de formation que l'on attend d'elles. Ce qui oblige à compléter la formation des réservistes quand ils arrivent dans les unités régulières.

[*Français*]

Le sénateur Carignan : Quels sont les risques associés à ce manque d'équipement sur l'entraînement? Par exemple, dans le cadre d'une mission de paix, le réserviste met-il en péril sa santé ou sa vie, ou met-il en danger la santé ou la sécurité d'un autre membre de l'équipe à cause de ce défaut d'entraînement ou d'équipement?

M. Ferguson : Bien sûr, nous avons défini de tels risques.

[*Traduction*]

Une des choses que nous avons soulignées était que les unités de réserve devraient spécifiquement dire si elles ont été formées et si elles sont prêtes à partir.

À l'heure actuelle, on atténue le risque en complétant la formation du réserviste dans les unités de l'armée régulière avant de l'affecter à l'unité. Mais nous avons pu constater que malgré ça, il arrive que ce réserviste n'ait pas obtenu le même niveau de formation. Cela peut concerner la condition physique ou le maniement des armes individuelles. Donc, cela peut créer un risque, un risque pour la sécurité de la personne, mais aussi pour la sécurité de l'ensemble de l'unité. Cela doit être très bien géré, et c'est pourquoi nous disons qu'il est important que chacune des unités de réserve puisse dire si leurs membres sont prêts ou non à être déployés.

Au cours de la vérification, nous avons consulté les responsables du système national de défense qui assure le suivi de la formation et de l'état de préparation des soldats. Selon le système, 7 p. 100 d'entre eux étaient à jour concernant le maniement de leur arme personnelle; et 55 p. 100 d'entre eux répondaient aux critères de condition physique. Lorsque nous

are coming out of their training prepared to the level they should be, and the response we got from National Defence was the information in that system isn't reliable.

It essentially means that they're relying on individual unit commanders to say whether their members are prepared or not and are not tracking in enough detail all of the information about whether those reserve soldiers are actually ready to be deployed.

So there is very much a risk. They are trying to mitigate it by ensuring that the reserve soldiers are getting the training before they are deployed and getting that training at the regular unit level, but there still are gaps that could put the individuals at risk, and they need to do a better job of knowing what level of preparedness each soldier has.

[*Translation*]

Senator Carignan: There is a risk in relying on the unit leader when he says his team is ready if there is no independent party assessing that capacity. As we know, soldiers all want to be deployed and all feel ready. That is not necessarily the case though. Relying on reports from the unit also increases the risk of error.

[*English*]

Mr. Ferguson: Obviously at the end of the day you have to trust the unit and the unit leaders, but I think they need to make sure that they're collecting the right evidence to say, "We know who has done what training and we know what training the unit has done and who has participated and, yes, we're ready to go," and make it more of a formal sign-off that this unit has been trained and received that training. That happens in some cases. Some of them do that type of formal sign-off.

But when we looked at the system and saw the numbers, it was hard to understand on what basis they were saying they were ready to go.

The folks in charge of the units know what's going on, but in a lot of cases it was perhaps not a rigorous system that identified who was ready to go, whether the unit was ready to go.

Again, the mitigation is once those soldiers get to the regular unit they go through more training and assessment to get them prepared, but that speaks to the system being perhaps inefficient; and at the end of the day, like I said, there's still a risk and there still are situations where perhaps some soldiers haven't received all the training that you would have expected them to receive before they go into some of those situations.

Mr. Walbourne: If I could add a couple of comments, national operations deployments do not concern me as much because there is a process that any reserve member must go through in order to be deployed.

avons vu cela, nous leur avons dit que les réservistes nous semblaient insuffisamment préparés à l'issue de leur formation, et la réponse qu'ils nous ont faite, c'est que l'information contenue dans ce système n'était pas fiable.

Cela signifie qu'ils doivent compter sur les commandants des unités individuelles pour leur dire si leurs membres sont préparés ou non, et qu'ils ne suivent pas de manière suffisamment détaillée toutes les informations permettant de savoir si ces soldats de réserve sont effectivement prêts à être déployés.

Donc, il existe bel et bien un risque. On s'efforce de l'atténuer en veillant à ce que les soldats de réserve reçoivent leur formation au niveau de l'unité régulière avant leur déploiement, mais il y a encore des lacunes qui pourraient représenter un risque pour les personnes, et il leur faudra faire en sorte de mieux savoir quel est le niveau de préparation de chaque soldat.

[*Français*]

Le sénateur Carignan : Il y a un danger à se fier aux dires du dirigeant de l'unité qui affirme que son équipe est prête, sans qu'une personne indépendante puisse évaluer cette capacité. Comme on le sait, les soldats veulent tous être déployés et ils se sentent tous prêts. Toutefois, ce n'est pas nécessairement le cas. Lorsqu'on s'en tient aux rapports de l'unité, le risque d'erreur augmente également.

[*Traduction*]

M. Ferguson : Évidemment en fin de compte, vous devez faire confiance à l'unité et aux chefs d'unité, mais il faut s'assurer que le système recueille les informations appropriées pour pouvoir dire : « Nous savons qui a fait quelle formation et nous savons quelle formation l'unité a réalisée et qui y a participé et, oui, nous sommes prêts à partir » de sorte qu'il n'y ait plus qu'à officialiser par une signature que cette unité a été formée et a reçu tel type de formation. Cela se fait dans certains cas. Ce type de certification.

Mais après avoir examiné le système et vu les chiffres, on voyait mal sur quoi il se basait pour dire qu'ils étaient prêts à partir.

Les responsables des unités savent ce qui se passe, mais bien souvent, le système permettant de dire qui est prêt, ou que l'unité est prête à partir, manque de rigueur.

Encore une fois, le facteur atténuant, c'est qu'une fois arrivé dans son unité régulière, le soldat reçoit un complément de formation et une évaluation plus poussée a lieu dans le cadre de la préparation, mais cela révèle plutôt la relative inefficacité du système; et au bout du compte, comme je l'ai dit, il y a encore un risque et encore des situations où peut-être des soldats n'ont pas reçu toute la formation voulue avant d'aller dans certains de ces théâtres d'opérations.

M. Walbourne : Si je peux ajouter quelques commentaires, les opérations de déploiement au plan national me préoccupent moins parce qu'il y a un processus en place que doit suivre tout réserviste afin d'être déployé.

We have reservists being deployed on national operations fighting fires, floods and so forth, with no periodic health assessment on file. So if they get hurt and do not have any evidence it was a precondition or caused because of service, they will be out of luck.

I'm more worried about how we utilize the reservists at home as opposed to the ones who are actually deployed. The Canadian Armed Forces do a tremendous job getting their people prepared for a theatre of operation.

Senator Day: I wanted to confirm what Mr. Walbourne has just indicated, that the preparation for deployment that was in place for Afghanistan, for example, was upwards of a year. Once a reservist signed up to go, there was upwards of a year of training with a regular force member before they sent them out. But there may be other situations as things change. We're no longer in Afghanistan.

Mr. Stock, your report is dated 2016. What time frame did you look at? Was it the state of affairs after Afghanistan?

Mr. Stock: Yes, that is correct, after Afghanistan up until the end of January 2016, as far as whatever information we had up until that point in time. There are particular functions that reservists play a role in, whether it's influence activities, convoy escorts, things like that, that we have mentioned in the report where we would expect that they would have training while they are in the reserves if the Canadian Army knows that's a function they will play in the future. We didn't see that there was a specialized training and funding for those particular items in the reserves.

I respect what Mr. Walbourne has said. I believe there are particular areas where the Canadian Army can do better in terms of making sure the troops are ready when they are called upon.

They are indoctrinated in terms of the amount of training with the units before they deploy, but in certain cases they are put into roles and have to quickly respond to changing circumstances where they may not have had as much experience as they could have had, so I think there are improvements that could be made regardless of how much training they have had in the past.

Senator Day: There are two areas I wanted to get you to reflect on. One is recruiting and the other is budget.

From a budget point of view, I would confirm that you looked at army reservists, the militia, and not Air Reserve and not Naval Reserve.

Mr. Ferguson: That's right. It was the Army Reserve.

Nous avons des réservistes déployés dans le cadre d'opérations nationales de lutte contre les incendies, les inondations et ainsi de suite, sans évaluation périodique de santé dans le dossier. Alors, en cas de blessure, s'il n'y a rien pour prouver que le problème existait déjà ou qu'il a été causé en service, ce sera « pas de chance » et tant pis pour lui.

La façon dont nous utilisons les réservistes au Canada, par opposition à ceux qui sont effectivement déployés, m'inquiète davantage. Les Forces armées canadiennes font un travail formidable en préparation d'un déploiement sur un théâtre d'opérations.

Le sénateur Day : Je voulais confirmer ce que M. Walbourne vient d'indiquer, que la préparation qui était en place pour le déploiement en Afghanistan, par exemple, durait plus d'un an. Une fois qu'un réserviste s'était engagé à partir, il avait plus d'un an de formation avec un membre de la Force régulière avant d'être envoyé. Mais les choses changent et d'autres situations peuvent se présenter. Nous ne sommes plus en Afghanistan.

Monsieur Stock, votre rapport est daté de 2016. Sur quelle période porte-t-il? Sur la situation consécutive à l'intervention en Afghanistan?

M. Stock : Oui, c'est exact, d'après l'Afghanistan jusqu'à la fin janvier 2016, à la lumière de toutes les informations dont nous avons pu disposer jusque-là. Il y a des fonctions particulières dans lesquelles les réservistes jouent un rôle, que ce soit des activités d'influence, des escortes de convois, des choses comme ça, que nous avons mentionnées dans le rapport; on s'attendrait à ce qu'ils aient reçu une formation pendant qu'ils étaient dans la Réserve, si l'armée canadienne savait qu'ils seraient appelés à remplir cette fonction à l'avenir. On n'a pas vu de formation ni de financement spécialement prévu pour ces fonctions particulières dans la Force de réserve.

Je respecte ce qu'a dit M. Walbourne. Je crois qu'il y a des domaines particuliers où l'armée canadienne peut faire davantage pour améliorer l'état de préparation des troupes.

Elles sont endoctrinées pour ce qui est du degré de formation reçue au sein des unités avant le déploiement, mais dans certains cas, les rôles qui leur ont été confiés les obligent à s'adapter rapidement à l'évolution de circonstances à l'égard desquelles ils n'ont pas autant d'expérience qu'ils auraient pu en avoir, c'est pourquoi je crois qu'il y a des améliorations qui pourraient être apportées indépendamment de la formation qu'elles ont reçue auparavant.

Le sénateur Day : Il y a deux domaines sur lesquels je voulais vous inviter à réfléchir : le recrutement et le budget.

Au point de vue budgétaire, votre examen a porté sur les réservistes de l'Armée et la milice, mais pas sur la Réserve aérienne ni sur la Réserve navale.

M. Ferguson : C'est exact. Il s'agissait de la Réserve de l'armée.

Senator Day: Would you agree that there are or may be differences in the manner in which a budget for the reserve element of those other aspects of the Armed Forces is dealt with?

Mr. Stock: We didn't examine those other areas. One reason is because the Reserve Forces for those other branches of the military are so different.

The Army Reserve is definitely the bulk of the reserves, and that's why we focused there.

Senator Day: Just in passing, our understanding is that the once the estimate is done for what is expected is of the Naval Reserve for the coming year, the amount is allocated and then they readjust what they can achieve based on how much money there is. That money is left to be administered by the Naval Reserve throughout the year and is not available to be clawed back by the regular force, unlike what you have described in some situations with respect to the army. I wanted to make that point. It may be worthwhile doing a comparison and looking for best practices.

From the point of view of retention and recruiting, 12 of the 123 Army Reserve units were smaller than half. That's smaller than 50 per cent of their ideal size. That's not undersized by a small amount; that's 55, 60 per cent below what is deemed necessary. That is a very significant finding we'll have to look into.

We learned in the past that lot of the army reservists are university students, and they find that because the number of training days has been reduced to fit the budget, they're not getting enough days in to pay their tuition, so they're looking for other jobs.

Have you had a chance to determine whether recruiting and retention had anything to do with the amount of training days and the amount of money available, or is something else causing this problem?

Mr. Ferguson: We didn't look at that particularly. I'm not sure what your time frame is on that study, but we do have an audit coming out at the end of November on recruitment and retention in the Armed Forces.

I think in here you sort of see a disconnect between, on the one hand, them saying, "We want to add 950 members," but on the other hand, it's going down more like 800 to 1,000 members every year. We didn't specifically look at that question and even the other audit didn't specifically look at the question of whether the number of training days is driving a decision on the part of university students.

In here, we indicate that the recruitment process isn't able to provide them with the number of soldiers they need. I think you'll find that in the audit we issue in November we will be able to provide a little bit more light on some of the issues that are going on in that recruitment and retention issue.

Le sénateur Day : Seriez-vous d'accord pour dire qu'il y a ou peut y avoir des différences dans la façon dont on traite le budget de la Réserve par rapport aux autres volets des Forces armées?

M. Stock : Nous n'avons pas examiné ces autres domaines. Entre autres raisons, parce que les forces de réserve pour les autres branches de l'armée sont si différentes.

La Réserve de l'armée constitue sans aucun doute la plus grande partie des réserves, voilà pourquoi nous nous concentrons là-dessus.

Le sénateur Day : Juste en passant, si nous comprenons bien, une fois l'estimation faite de ce que l'on attend de la Réserve navale pour l'année à venir, le montant est alloué, puis ce qui peut être réalisé est réajusté en fonction des fonds disponibles. La Réserve navale dispose de cet argent tout au long de l'année et l'administre à sa guise sans qu'il puisse être récupéré par la Force régulière, contrairement à ce que vous avez décrit dans certaines situations par rapport à l'armée. Je voulais souligner ce point. Il pourrait être intéressant de faire une comparaison pour voir quelles sont les meilleures pratiques.

Du point de vue de la rétention et du recrutement, 12 des 123 unités de la Réserve de l'armée avaient moins de la moitié des effectifs. Moins de la moitié de leur taille idéale. Il ne s'agit pas de déficit minime, mais de 55 à 60 p. 100 d'effectifs en moins de ce qui est jugé nécessaire. Voilà une constatation très importante dont nous aurons à tirer les conséquences.

On nous a dit par le passé que nombre de réservistes de l'Armée sont des étudiants universitaires, qui trouvent que, parce que le nombre de jours de formation a été réduit pour respecter le budget, ils ne font pas assez de jours pour payer leurs frais de scolarité, et cherchent par conséquent d'autres emplois.

Avez-vous eu l'occasion de déterminer si le recrutement et la rétention avaient quelque chose à voir avec le nombre de jours de formation et de la quantité d'argent disponible, ou est-ce que le problème vient d'ailleurs?

M. Ferguson : Nous n'avons pas examiné cette question en particulier. Je ne sais pas quel est votre calendrier pour cette étude, mais fin novembre nous aurons les résultats de notre vérification sur le recrutement et la rétention dans les Forces armées.

On voit ici, je crois, un décalage entre, d'une part, ce qu'ils disent : « Nous voulons ajouter 950 membres », et d'autre part une diminution de 800 à 1 000 membres chaque année. Nous n'avons pas examiné spécifiquement cette question et l'autre vérification n'a pas spécifiquement cherché à savoir si le nombre de jours de formation est déterminant dans les choix faits par les étudiants universitaires.

Ici, nous indiquons que le processus de recrutement ne permet pas de fournir le nombre de soldats nécessaire. Je pense que vous aurez davantage d'informations dans notre vérification de novembre, sur les questions concernant le recrutement et la rétention.

The Chair: I know we're coming to an end here. Perhaps if we could follow a bit further on the question of recruitment and knowing what you know now that, obviously, we haven't been privy to at this time.

Is there a general statement you can make at this time that there is difficulty in meeting the numbers that are being asked of the military, yet the recruitment isn't being successful? There isn't interest from those who might participate?

Mr. Ferguson: I'm not quite sure exactly where we say it, but even in this report we specifically identify that the recruitment process in the Canadian Forces isn't designed in a way that is bringing in the numbers that they need, and they need to look at that recruitment. I think what the other audit will do is simply expand on that same idea. The fundamental point is the same. Paragraph 5.51 states:

... the recruiting system did not recruit the number of soldiers needed by the Army Reserve

They had difficulty.

National Defence officials stated that the current Reserve recruiting system does not work—it is too slow and does not recruit the number of Army Reserve soldiers it needs given the present rate of attrition.

That's probably a good summary, even in their own words, of the problem that's happening on the recruiting end.

The Chair: I want to conclude this, if I could. I want to go back to Senator Day's question, and that is the question of the requirement that a reservist have a year's training prior to being international deployment. Does that policy still apply?

Mr. Ferguson: I don't know whether it was a policy, whether that policy still applies.

I do want to, though, reiterate that part of what I was trying to communicate was that, yes, the Canadian Forces, before they send somebody out into an international mission, the regular forces have to do the training for those reserve members to try to get them prepared. They're successful most of the time, but there are still some cases where people end up deployed and don't have the full range of training. For the most part, they are trying to mitigate that.

I think what Mr. Walbourne said about domestic missions is equally important. In our report, we identified a case of reserve members being assigned to fight forest fires in Saskatchewan. They weren't all up to date on, for example, their physical fitness, but the commander of the mission just waived the necessity to meet that physical fitness requirement so that those people could go on that mission.

Le président : Je sais que nous arrivons à la fin ici. Peut-être pourrait-on poursuivre un peu sur la question du recrutement afin de nous faire profiter de ce que vous savez maintenant qui, de toute évidence, ne nous a pas été communiqué.

Est-ce que, généralement parlant, vous diriez que les forces armées ont du mal à recruter les effectifs dont elles ont besoin, mais que le recrutement ne donne pas les résultats attendus? Que ceux qui pourraient participer ne sont pas intéressés?

M. Ferguson : Je ne suis pas sûr exactement de l'endroit où nous le disons, mais même dans ce rapport, nous insistons justement sur le fait que le processus de recrutement dans les Forces canadiennes n'attire pas le nombre de recrues souhaitées, et qu'il doit être revu. Je pense que l'autre vérification ne fera que développer cette idée. Le point fondamental est le même. Il est dit au paragraphe 5.51 que :

... le système de recrutement de la Défense nationale n'avait pas permis de recruter le nombre de soldats dont la Réserve de l'Armée avait besoin...

Ils avaient de la difficulté.

Des représentants de la Défense nationale nous ont fait savoir que le système actuel de recrutement de la Réserve ne fonctionnait pas : il est trop lent et ne permet pas de recruter le nombre de soldats nécessaires pour la Réserve de l'armée, vu le taux actuel d'attrition.

Cela résume probablement assez bien, dans leurs propres termes, le problème qui se pose au niveau du recrutement.

Le président : Je voudrais conclure sur ce point, si c'est possible. Je veux revenir à la question du sénateur Day, concernant l'exigence de donner une année de formation à un réserviste avant de l'envoyer en déploiement international. Est-ce que cette politique s'applique encore?

M. Ferguson : Je ne sais ni s'il s'agissait d'une politique ni si cette politique est toujours d'application.

Je voudrais cependant vous rappeler ce que j'ai essayé d'expliquer, que, oui, avant que les Forces canadiennes n'envoient quelqu'un sur une mission internationale, les Forces régulières doivent former les membres de la Réserve afin de les préparer. Ces membres sont la plupart du temps bien formés, mais il y a encore des cas où ils sont déployés alors qu'ils n'ont pas suivi l'entraînement complet. De manière générale, les Forces régulières essayent d'éviter ces cas au maximum.

Je pense que ce qu'a dit M. Walbourne au sujet des missions nationales est tout aussi important. Dans notre rapport, nous avons identifié un cas de membres de la Réserve affectés à la lutte contre les incendies de forêt dans la province de la Saskatchewan. Tous n'avaient pas achevé leur entraînement, par exemple physique, mais le commandant de la mission a simplement jugé qu'il n'était pas nécessaire de répondre à cette exigence de préparation physique, afin que ces membres puissent participer à la mission.

I think there are indications, whether it's on domestic or international missions, that there are some situations where risks are being taken with the health and safety of some of the Reserve Force members.

The Chair: Colleagues, I think we'll leave it at that. We're a little past time.

I want to thank our witnesses for appearing. We appreciate your taking the time to come before us.

Joining us on panel two today is Kwezi Mngqibisa, Coordinator and Consultant, Somalia Initiative, The African Centre for the Constructive Resolution of Disputes, commonly known as ACCORD. He's here by video conference.

ACCORD is a South African non-governmental organization founded in 1992. It's dedicated to the promotion of dialogue and institutional development across the African continent. It specializes in various forms of conflict prevention, management and resolution. The organization intervenes in the field through mediation, training and research.

ACCORD is comprised of four main units: peacemaking, peacekeeping, peace-building and knowledge production. It is also active on gender-related issues in South Africa.

Peace initiatives in 31 countries have benefited from ACCORD's support, and over 20,000 individuals have been trained in conflict resolution through its programming. The United Nations has officially recognized ACCORD as a viable operator for conflict resolution in Africa. The organization has active programs in three countries: Burundi, Somalia and South Sudan.

ACCORD is currently operating under a five-year plan that seeks to develop mechanisms for peaceful conflict resolution in a globalized context.

Sir, welcome to the committee. We understand you have an opening statement. We have one hour for this panel. Please begin.

Kwezi Mngqibisa, Coordinator and Consultant, Somalia Initiative, The African Centre for the Constructive Resolution of Disputes (ACCORD): Good afternoon from South Africa, and good morning where you are. Thank you very much for this opportunity. We truly appreciate the privilege to share with you some perspectives that we have drawn from our 25 years of existence in dealing with peace and security issues.

Our opening statement, as could be expected, would actually focus upon the aspects of the defence policy relating to contributing to global peace and security. We are of the opinion that the chapter is actually an excellent internationalist and inclusive statement of intent, and we are specifically encouraged

Je pense qu'il y a des signes, que ce soit sur des missions nationales ou internationales, que dans certaines situations, la santé et la sécurité de certains des membres de la Réserve sont mises en danger.

Le président : Chers collègues, je pense que nous allons en rester là, car nous avons un peu de retard sur l'horaire.

Je tiens à remercier nos témoins de leur présence. Nous vous sommes reconnaissants de prendre le temps de venir devant nous.

Nous rejoint aujourd'hui dans le groupe d'experts n° 2, Kwezi Mngqibisa, coordinateur et conseiller, Initiative Somalie, Le Centre africain pour la résolution constructive des différends, communément appelé ACCORD. Il est avec nous par vidéoconférence.

ACCORD est une organisation non gouvernementale sud-africaine fondée en 1992. Elle se charge de la promotion du dialogue et du développement institutionnel à travers le continent africain. Elle est spécialisée dans diverses formes de prévention des conflits, ainsi que dans la gestion et la résolution de ceux-ci. L'organisation intervient par la médiation, la formation et la recherche.

ACCORD est composé de quatre unités principales : le rétablissement de la paix, le maintien de la paix, la consolidation de la paix et la production de connaissances. Elle est également active en ce qui concerne les questions liées au genre en Afrique du Sud.

Des initiatives de paix présentes dans 31 pays ont pu bénéficier du soutien d'ACCORD et plus de 20 000 personnes ont été formées avec son programme afin de résoudre des conflits. Les Nations Unies ont officiellement reconnu ACCORD comme un opérateur viable pour la résolution de conflits en Afrique. L'organisation dispose de programmes actifs dans trois pays : le Burundi, la Somalie et le Soudan du Sud.

ACCORD œuvre actuellement selon un plan quinquennal qui vise à développer des mécanismes de résolution pacifique des conflits dans un contexte mondialisé.

Monsieur, bienvenue au comité. Il me semble que vous avez une déclaration d'ouverture. Nous avons une heure pour ce groupe d'experts. Vous pouvez commencer, je vous en prie.

Kwezi Mngqibisa, coordonnateur et conseiller, Initiative Somalie, Centre africain pour la résolution constructive des différends (ACCORD) : Bon après-midi de l'Afrique du Sud, et bonjour au Canada. Merci pour cette opportunité. Nous apprécions de tout cœur le privilège que vous nous accordez de partager avec vous quelques perspectives que nous avons tracées tout au long de nos 25 ans d'existence dans le traitement des questions de paix et de sécurité.

Notre déclaration d'ouverture se concentrera, comme on pouvait s'y attendre, sur les aspects de la politique de défense pour contribuer à la paix et à la sécurité dans le monde. Nous sommes d'avis que le chapitre représente une excellente déclaration d'intention internationaliste et inclusive et nous

by the commitment expressed where it reads: "We are also keenly aware that our national security is closely connected to international security." We are of the opinion that this is a very good starting point for the evolution of how Canada would enter once more into its contributions to global peace and security.

As an opening statement, we have four points which we think are of relevance. First, based on the fact that we are experts and operators in the African peace and security arena, we are of the opinion that this area, although covered a lot by the media, little substantive research has been done in order to, one, understand context; two, prioritize issues; and, three, understand and anticipate the actions of protagonists. We are of the opinion that this defence review process, when looking at how Canada could find the road for itself in the maintenance of global peace and security, would benefit from much investment in the area of research of the three areas I've identified.

Second, we are of the opinion that the African peace and security arena is very much full of policy alternatives and policy opinions, both by Africans and other respondents to the peace and security threats and vulnerabilities that emanate from the continent. Our opening statement for the second time will be looking at the understanding of the policy frameworks of these respondents. If Canada is to make an important contribution in maintenance of global peace and security, specifically in contributing to African peace and security, an understanding of the consistencies, aspirations and capacities of the policy frameworks operating on the continent would be relevant.

Third, I think it is important to highlight the fact that the commitment communicated in the draft document that has been produced, which is the reason we're here today, speaks of the need to maintain and advocate some of Canada's core principles of promoting the values of democracy, respect for human rights and diversity, as well as the rule of law as a way toward enhancing global security. We have think there is a lot that Canada can do in its contribution toward global peace and security vis-à-vis the continent if it can thoroughly advocate for these values to be the cornerstone of some of the work that is being done, whether it is in peacekeeping or combat prevention or the central role of peace operations on the continent.

Fourth and last, we note with great interest the emphasis the document has actually made on capacity-building. This is very relevant. As I have said and as previous panels have discussed at great length the very important details around the recruitment, sustainability and deployment of troops, we think that capacity-building is an important element when one considers the very volatile nature and context of conflicts we find on the African continent. When we talk about capacity-building, we take into consideration the fact that, more than anything else, it is not just simple good, professional military preparation that is

sommes particulièrement motivés par ce que nous pouvons lire sur cet engagement : « Nous sommes parfaitement conscients que notre sécurité nationale est étroitement liée à la sécurité internationale. » Nous pensons que cela représente un très bon point de départ pour l'évolution de la façon dont le Canada apportera encore une fois sa contribution à la paix et la sécurité dans le monde.

Nous voudrions, en guise de déclaration d'ouverture, relever quatre points que nous jugeons pertinents. Premièrement, en notre qualité d'experts et d'opérateurs dans le domaine de la paix et de la sécurité en Afrique, nous pensons que dans ce domaine, pourtant largement couvert par les médias, peu de recherches de fond ont été réalisées pour, un, comprendre le contexte, deux, hiérarchiser les priorités, et trois, comprendre et anticiper les actions des protagonistes. Un investissement substantiel dans la recherche le long de ces trois axes conforterait ce processus d'examen de la défense aidant ainsi grandement le Canada à se positionner dans le maintien de la paix et la sécurité mondiales.

Deuxièmement, dans le domaine de la paix et de la sécurité en Afrique, les menaces émanant du continent suscitent un foisonnement d'opinions politiques et de solutions provenant aussi bien des Africains que des autres parties prenantes. Notre déclaration d'ouverture soulignera donc encore une fois l'importance d'une bonne compréhension des cadres politiques des uns et des autres. Le Canada, pour pouvoir apporter une contribution conséquente au maintien de la paix et de la sécurité mondiales, notamment en contribuant à la paix et la sécurité en Afrique, devra se fonder sur une bonne compréhension de la cohérence des méthodes d'action, des aspirations et des capacités des cadres politiques opérant sur le continent.

Troisièmement, il est important de souligner, je pense, que l'engagement communiqué dans le projet de texte, qui est la raison pour laquelle nous sommes ici aujourd'hui, parle de la nécessité de maintenir et de défendre certains des principes fondamentaux du Canada en ce qui concerne la promotion des valeurs de la démocratie, du respect des droits de l'homme et de la diversité, ainsi que de l'État de droit comme un moyen d'améliorer la sécurité mondiale. Nous pensons que le Canada pourrait apporter énormément à la paix et à la sécurité du continent s'il contribue à faire de ces valeurs le socle des activités de maintien de la paix, de prévention des affrontements ou des opérations de paix sur le continent.

Et quatrièmement, nous avons constaté avec un vif intérêt l'accent que l'on y met sur le renforcement des capacités. Cela est très important. Comme je l'ai fait remarquer, et comme plusieurs groupes avant nous ont parlé en long et en large des détails du recrutement, de la viabilité et du déploiement des troupes, nous sommes convaincus que le renforcement des capacités est un élément important dans le contexte volatile et conflictuel du continent africain. Ce renforcement ne se limite pas à une simple préparation professionnelle de l'armée. Il faut mettre l'accent sur la préparation et sur la capacité que devront avoir les soldats

needed. There has to be much emphasis upon preparation and the capacity of those who will be deployed in terms of discharging the particularities of the roles that will be called upon as a way of Canada's contribution to the maintenance of peace and security when looking at Africa.

This speaks to the fact that a variety of roles need specific types of capacity-building. If we look into some of the recent developments around peacekeeping or peace operations on the continent, so-called "soft issues" such as protection of civilians, and important seminal issues such as the conduct and discipline of said troops, have not necessarily shown peacekeeping in Africa to be easy but that it is very much a difficult place when it comes to ensuring that those sent to actually provide the kinds of assistance that would lead to the maintenance of peace and security conduct themselves in a manner befitting of their assistance. This will be very important, not just for Canada to look at building its own capacity but for Canada to consider making sure that some of these important elements are shared and capacities are built with some of the troop-contributing countries that will be deploying alongside Canada. If one were to look at where the continent is at, one would come to understand that we have a relatively well-developed — in the last 10 years or so — peace and security architecture.

I'd like to share with your committee, from our analytical point of view, that that particular architecture, as well developed as it has been, is not at this point in time responsive enough to some of the challenges that we face.

I would like speak to some of the most pressing peace and security situations on the African continent right now: one, Somalia; two, the eastern Democratic Republic of Congo; three, the scourge of Boko Haram in west Central Africa. These three situations, if considered as representative of an array of peace and security challenges, have not been responded to fully by this peace and security architecture. If you look at Somalia, it is the coming together of the nations of Uganda, Burundi, Kenya, Djibouti and others that have directly confronted the scourge of al Shabaab. Indeed, the African Union has been providing the legal framework for that deployment. The international community has been supportive through United Nations' missions that are supporting the African Union in that country.

There is the eastern Democratic Republic of Congo. We have got the republics of South Africa, Malawi and Tanzania directly confronting the scourge as part of an international effort supported by the United Nations' mission deployed in that particular country.

Once more, the question will be asked: If our peace and security architecture in Africa is so developed, why are we continuously finding other mechanisms in order to respond to these conflicts?

déployés pour assumer les rôles très particuliers de la contribution qu'apportera le Canada au maintien de la paix et de la sécurité en Afrique.

Soulignons que plusieurs rôles nécessitent des types bien précis de renforcement des capacités. Nous avons constaté, en observant les événements récents dans le cadre d'opérations de maintien de la paix sur le continent, que certains problèmes dits « secondaires », comme la protection des civils ainsi que certaines questions importantes comme la conduite et la discipline des soldats, révèlent que le maintien de la paix en Afrique n'est pas nécessairement chose facile. Ces opérations deviennent très difficiles lorsqu'il s'agit de veiller à ce que les soldats envoyés pour apporter une aide visant à favoriser le maintien de la paix et de la sécurité se comportent d'une manière conforme à leur rôle. Ces mesures seront d'une importance capitale non seulement pour le Canada qui devra renforcer ses propres capacités, mais pour qu'il veuille à transmettre ces valeurs et ces capacités à certaines nations qui déploieront des troupes avec les siennes. En observant la situation de notre continent, on s'aperçoit que nous y avons établi — au cours de ces 10 dernières années environ — une architecture de maintien de la paix et de la sécurité relativement bien développée.

Je tiens à confier à votre comité que nos analyses indiquent que cette architecture, aussi développée qu'elle soit, n'est pas encore à même de faire face à certains des problèmes qu'elle doit affronter.

Au niveau de la paix et de la sécurité, je voudrais vous parler de quelques-unes des situations les plus pressantes du continent africain : un, la Somalie; deux, la partie orientale de la République démocratique du Congo; trois, le fléau que crée Boko Haram dans l'Ouest de l'Afrique centrale. L'architecture de paix et de sécurité n'a pas réussi à intervenir avec succès dans ces trois situations, si on les considère comme une gamme de troubles de la paix et de la sécurité. Dans le cas de la Somalie, c'est le bloc qu'ont formé l'Ouganda, le Burundi, le Kenya, Djibouti et d'autres nations qui a affronté directement le fléau d'al Shabaab. En fait, l'Union africaine a fourni le cadre juridique de ce déploiement. La communauté internationale l'a soutenue par l'intermédiaire des missions des Nations Unies qui soutiennent l'Union africaine dans ce pays.

Maintenant, parlons de la partie orientale de la République démocratique du Congo. Les républiques de l'Afrique du Sud, du Malawi et de la Tanzanie affrontent directement ce fléau dans le cadre d'une initiative internationale qu'appuie la mission des Nations Unies déployée dans ce pays.

La question demeure la même : si l'architecture de la paix et de la sécurité de l'Afrique est si bien développée, pourquoi cherchons-nous continuellement de nouveaux mécanismes pour résoudre ces conflits?

Last, I think pretty much everyone is aware of the work that has been done by the republics of Chad, Nigeria and Cameroon as part of the Lake Chad Basin intervention to respond to Boko Haram. Once more, it exposes the fact that despite progress that has been made in developing a policy framework to decide on a peace mission and the capacity to mount technical interventions on the ground. Our continental frameworks continue to be challenged by the specifics of dynamics that we find in our conflict situations.

I would like to summarize my opening statement to say that it will be important to get, first, ongoing research regarding these particularities of the continent; second, to pursue an agenda for policy harmonization between the interventions Canada would seek to make either on a bilateral basis or through multilateral structures; third, for Canada to be steadfast in advocating for its values that it holds when it actually goes out to contribute to peace and security globally, as it pertains to Africa; and, lastly, to be at the front edge of partnering for the purposes of building the capacity for the type of missions or deployments that will be far more responsive to the challenges that the continent faces.

The Chair: Thank you, sir.

We will start with Senator Jaffer and then go to Senator Dagenais.

Senator Jaffer: Thank you very much for making yourself available. Your work is well known to us. The work you do is at the forefront.

One of the things you spoke about is how Canada could work with you. I know you have a partnership with Norway. We do a lot of work with Norway as well, so they're our natural partner when we work on these issues.

With the work that Norway does with you, would you like that we work side by side with Norway or do different work when you say that Canada could work with you?

Mr. Mngqibisa: I'm glad to share with the committee the fact that the Norwegian partnership, in the form of the training for a peace project, is possibly one of the longest running capacity-building projects in the world for the African continent. The work is focused on building the capacity on civilian peacekeeping. It has focused, in the last couple of years, on the development of doctrinal or policy frameworks that would make sure that African regional economic communities as well as the African Union do not give lip service to the multi-dimensional nature of peace operations, but actually prepares its staff officers to be in a position to recruit and direct missions on the ground. It is not only military actions that make a difference.

The example of Norway would actually be self-congratulations on our part. That particular project, which I want to emphasize has been running for over 20 years, has been at the forefront of shaping thinking within the African Union. The challenge that we have on the continent is that many outside interveners like to

Finally, je pense que presque tout le monde a entendu parler de la contribution qu'apportent les républiques du Tchad, du Nigeria et du Cameroun à l'intervention du bassin du Lac Tchad contre Boko Haram. Une fois de plus, cela illustre le fait que malgré les progrès de l'élaboration d'une politique sur la mission de paix et malgré leur capacité de lancer des interventions techniques sur le terrain, nos cadres continentaux ne réussissent toujours pas à affronter les dynamiques particulières qui attisent ces conflits.

Pour résumer mon allocution, je dirai qu'il faudra avant tout examiner les caractéristiques particulières de notre continent. Ensuite, il faudra harmoniser les interventions que le Canada s'efforcera de mener soit bilatéralement, soit multilatéralement. Troisièmement, en contribuant au maintien de la paix et de la sécurité partout dans le monde, le Canada devra défendre fermement ses valeurs telles qu'elles s'appliquent en Afrique. Enfin, le Canada devra se tenir en tête de l'établissement de partenariats visant à renforcer la capacité de missions et de déploiements beaucoup plus aptes à résoudre les problèmes auxquels notre continent fait face.

Le président : Merci, monsieur.

Nous allons commencer par la sénatrice Jaffer, puis nous passerons la parole au sénateur Dagenais.

La sénatrice Jaffer : Merci beaucoup de nous avoir consacré de votre temps. Nous connaissons bien votre travail. Vous jouissez d'une grande réputation.

Vous avez suggéré pour le Canada des manières de collaborer avec vous. Je sais que vous êtes en partenariat avec la Norvège. Nous collaborons nous aussi beaucoup avec la Norvège, particulièrement sur ces questions.

Préféreriez-vous que nous travaillions côte à côte avec la Norvège, ou voudriez-vous que le Canada fasse autre chose avec vous?

M. Mngqibisa : Je souligne avec plaisir que notre partenariat avec la Norvège, qui vise à fournir de la formation pour un projet de maintien de la paix, est l'un des projets internationaux qui aide le continent africain depuis le plus longtemps de tous. Il vise à renforcer les capacités de maintien civil de la paix. Ces deux ou trois dernières années, nous nous sommes concentrés sur l'élaboration de doctrines, ou de cadres politiques, veillant à ce que les communautés économiques régionales d'Afrique et l'Union africaine participent de façon tangible aux opérations multidimensionnelles de maintien de la paix. Ce projet vise à préparer les officiers à faire du recrutement sur le terrain et d'y diriger des missions. Les opérations militaires ne sont pas les seules qui contribuent à résoudre des conflits.

Nous sommes très fiers de ce partenariat avec la Norvège. Je tiens à souligner que ce projet oriente la pensée de l'Union africaine depuis plus de 20 ans. Le problème auquel nous nous heurtons sur notre continent réside dans le fait qu'un grand nombre d'intervenants de l'étranger considèrent les communautés

think of regional economic communities as appendages of the African Union. They are not. They are economic entities that have been formed through the Economic Commission for Africa.

When you come in to provide assistance for peacekeeping deployments, the whole idea that there is a smooth relationship between the African Union and regional economic communities is not entirely true. What we have seen and been agitating for, through the Norwegian-funded Training for Peace project, has been the harmonization of the processes of recruitment of civilians and of ensuring the proper training of civilians, but out of appreciation and acknowledgment that it's not civilians alone who will do the job. We have been at the forefront of the development of civil-military coordination policies and standards.

The work we have done through this particular project has seen the production and manufacturing of publications that are being used right now in pretty much all of the missions on the continent.

It's important to share with the committee a humbling point for us. Because we're based in Africa as a civil society organization, it's not as if we know everything that is going on on the continent. What the Norwegian-funded project has been able to do for us is to create the necessary space for partnerships, first, with other parts of the world that have gone through similar institutional development processes. Second, it has helped us be in a position to create spaces for joint learning when it comes to the evolving peace and security architecture and cooperation between the regional economic communities and the African Union. Third, what has been largely misunderstood and neglected has been the emphasis that none of these peacekeepers come from the African Union. They come from member states.

The question we have for the committee to reflect on is the reality that some of these defence forces do not have proper military management structures. They do not enjoy proper structures of civil-military relations. They do not have properly articulated processes of capacity building and debriefing, all of the things we would expect a properly functioning military to do. Look into the profile of the peace support operations of contributing countries. So when we are looking at areas of partnership, it is a very wide agenda.

I will conclude by saying that it is not just about replicating what the Norwegian-funded project has been able to do. Definitely the continent is changing, the types of conflicts are changing, but perhaps more important the need for new responses are in the offing. Any areas of future engagement would not only be about what a court thinks or what the Norwegian project has actually achieved, but about looking at where the continent is going; hence, the suggestion in my opening statement that ongoing research would serve Canada very well in terms of understanding strategic inputs with greater impacts.

économiques régionales comme des satellites de l'Union africaine. C'est faux. Ce sont des entités économiques créées par l'intermédiaire de la Commission économique pour l'Afrique.

Quand vous offrez votre aide aux déploiements de maintien de la paix, vous vous trompez en pensant que la relation entre l'Union africaine et les communautés économiques régionales sont parfaitement harmonieuses. En menant le projet de formation au maintien de la paix que finance la Norvège, nous avons milité pour l'harmonisation des processus de recrutement de civils et pour la formation adéquate de ces gens, tout en reconnaissant que les civils ne pourront pas s'acquitter de cette tâche à eux seuls. Nous avons été en tête de l'élaboration de politiques et de normes de coordination des opérations civiles et militaires.

Notre travail dans le cadre de ce projet a produit des documents que suivent à l'heure actuelle presque toutes les missions que l'on mène sur le continent.

Je tiens cependant à souligner au comité ce qui représente pour nous une bonne leçon d'humilité. Comme nous avons en Afrique un statut d'organisme de la société civile, nous ne sommes pas au courant de tout ce qui se passe sur le continent. Ce projet que finance pour nous la Norvège nous a permis de conclure des partenariats avec d'autres régions du monde qui ont suivi des processus de développement institutionnel similaires au nôtre. Il nous a aussi aidés à apprendre d'autrui les moyens de faire évoluer notre architecture de paix et de sécurité et notre coopération avec les communautés économiques régionales et avec l'Union africaine. Ensuite, soulignons une chose qui est très mal comprise et que l'on néglige, le fait qu'aucune de ces forces de maintien de la paix ne vient de l'Union africaine. Elles viennent des États membres.

Nous voudrions que le comité examine la question suivante : certaines de ces forces de défense n'ont pas la structure administrative militaire qu'il faudrait. Elles ne possèdent pas de structures assurant de bonnes relations entre les forces civiles et les forces militaires. Elles n'appliquent pas de processus bien définis pour le renforcement des capacités et le débriefage. Elles ne possèdent pas ces capacités qu'appliquent les armées bien structurées. Examinez le profil des opérations de paix des pays contributeurs; vous y constaterez un vaste éventail d'occasions de partenariat.

En conclusion, il ne suffira pas de reproduire les résultats du projet que finance la Norvège. Il est certain que notre continent change, que les types de conflits changent, et qu'il est crucial de concevoir de nouveaux types d'intervention. Les prochains engagements ne devront pas reposer uniquement sur les suggestions d'un tribunal ou sur les résultats que le projet avec la Norvège a déjà produits, mais aussi sur une analyse de l'évolution de notre continent. C'est pourquoi dans mon allocution, j'ai suggéré que le Canada devrait examiner continuellement la situation afin de bien comprendre quelles mesures stratégiques produiront le plus d'effets.

Senator Jaffer: One of the reasons I was very anxious to have you as a witness is because of the work you've done on sexual assault and peace operations. In the report *Uniting Our Strengths for Peace, Politics, Partnership and People*, the UN High-Level Independent Panel on Peace Operations identifies a trend that sexual assault is committed by UN peacekeepers. If Canada does look at sending peacekeepers, I hope it will also influence the issue of impunity.

I've just come back from East Africa, and one of the things I heard from numerous people is about UN peace operations where UN soldiers or peacekeepers have impunity. I would like you to address this issue of how we deal with UN peacekeepers who commit sexual assault on the grounds that they have impunity? I don't think that is acceptable. I'd like your opinion on it.

Mr. Mngqibisa: I fully concur. I'm South African. My citizenry is that of South Africa, and our own forces have had challenges in this regard.

I work across the continent, including in conflict situations such as CAR, Mali, Burundi, DRC and others and this is a real problem. No one could ever deny it.

The challenge is always active, and in many instances we have seen that action is withheld because those in decision-making capacities say there is not enough evidence or data. I think the most important investment we could make is to acknowledge the policies and directives of multilateral and regional organizations to actually invest in ensuring that information and data is immediately collected on these incidents.

In Africa, for example, we have had a very interesting addition to some of our layers of response to this matter by actually making sure that we have gender advisers in some of the missions that the African Union deploys. The main role is not simply to advance the mainstreaming of gender and what it does, but it is also to ensure that these individuals agitate for ensuring that the broader realm of protection of civilians, the manifestation of sexual exploitation and abuse by peacekeepers and beyond the mission are given the necessary due attention.

I think the point to be made is that these issues can no longer just be comfortably dealt with, as horrible as they may be, in the comfortable spaces that you and I share at this point in time. They need to find expression in the mission management teams on the ground, because it is those individuals who collect the data who can identify the culprits and be in a position to serve a very definitive link for action — not just simply by the UN or the African Union, but by the member states because ultimately it is they who have to act on these matters.

La sénatrice Jaffer : Je tenais beaucoup à ce que le comité vous invite à témoigner, en partie à cause de tout ce que vous avez accompli dans le cadre des agressions sexuelles et des opérations de paix. Dans son rapport intitulé *Unissons nos forces pour la paix : privilégions la politique, les partenariats et l'action en faveur des populations*, le Groupe indépendant de haut niveau chargé d'étudier les opérations de paix des Nations Unies dénonce une tendance, chez les soldats du maintien de la paix de l'ONU, à commettre des agressions sexuelles. J'espère que l'envoi de soldats du maintien de la paix canadiens aura aussi un impact sur cette impunité.

Je reviens d'un voyage en Afrique orientale, et de nombreuses personnes m'ont dit que dans le cadre de certaines opérations de paix de l'ONU, des soldats de la paix agissent avec une impunité absolue. Je voudrais que vous nous disiez comment on traite les soldats de la paix qui commettent des infractions sexuelles avec tant d'impunité. Selon moi, ces agressions sont totalement inacceptables. Je voudrais que vous nous disiez ce que vous en pensez.

M. Mngqibisa : Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je suis sud-africain, mes concitoyens sont sud-africains, et nous nous sommes heurtés à ces mêmes problèmes au sein de notre armée.

Je travaille dans tout le continent, dans des situations conflictuelles en République centrafricaine, au Mali, au Burundi, en République démocratique du Congo et dans d'autres régions, et j'y vois aussi ce grave problème. C'est absolument indéniable.

Il s'agit d'un problème majeur, et dans bien des cas personne n'intervient sous prétexte qu'il n'y a pas assez de preuves. À mon avis, l'un des meilleurs investissements que nous puissions faire serait de reconnaître les politiques et les directives des organismes multilatéraux et régionaux et d'y affecter les fonds nécessaires pour réunir sans tarder les renseignements et les données sur ces incidents.

En Afrique, par exemple, nous avons considérablement amélioré les interventions contre ces incidents en intégrant dans certaines missions déployées par l'Union africaine des conseillers des deux sexes. Nous ne visions pas uniquement à égaliser la participation des sexes, mais à garantir une meilleure protection des civils. Ces conseillers doivent dénoncer l'exploitation sexuelle et les mauvais traitements commis par les soldats de la paix, et après la mission, ces dénonciations doivent être traitées comme il se doit.

Je tiens à souligner qu'à mon avis, on ne peut plus résoudre ces problèmes à partir de nos bureaux confortables. Il faut en charger les équipes de planification des missions qui se trouvent sur le terrain, car elles seules peuvent réunir les preuves qui permettront d'identifier les coupables et de prendre les mesures qui s'imposent. L'ONU et l'Union africaine ne devront pas être les seules à sévir, mais ultimement, les États membres devront en être tenus responsables.

What we have seen on the continent has been exactly the breaking of that particular loop whereby people on the ground identify exploitative tendencies and provide information to investigations. But the troop-contributing member countries appear, somewhat, to have a stranglehold on the ability of the deploying authority — the EU or the UN — to say that we shall take no more of your troops until the instances of sexual exploitation and abuses carry the necessary punishment.

We have had, though, some excellent examples. I think it was the Central African Republic where the United Nations actually took a firm stance in the form of the Secretary-General saying that troops from the DRC would no longer be accepted because the government of that country was not taking the necessary firm hand in arresting this particular scourge.

I think that Canada can start investing in, perhaps, some sort of dialogue and awareness-raising on the responsibilities of the troop-contributing countries.

I have to be frank in concluding that we have had enough of discussing this matter at the UN, the EU or at the REX. We now need to make sure that the investment is made in ensuring action where it matters most — in the field — and consequently in the troop-contributing countries.

[Translation]

Senator Dagenais: For my first question, I would like to know what role your organization could play in anticipation of the arrival of Canadian soldiers in Africa.

[English]

Mr. Mngqibisa: Thank you very much. I take it that I will be in a position to take this.

For the last twenty years, ACCORD has been playing a role in the peacekeeping capacity building space with pretty much all the regional centres of excellence, and by this I refer specifically to the International Peace Support Training Centre in Kenya, which has been directly turning out those trained and deployed troops who come from well-known troop-contributing countries, like Kenya itself, Ethiopia, Uganda and other East African nations.

This relationship has not been confined just to Kenya or the East African region. We have a running relationship with the Kofi Annan Peacekeeping Training Centre in Ghana, which is basically the hotbed of peacekeeping training for ECOWAS, the Economic Community of West African States.

Closer to home, in Southern Africa, we have a working relationship with the Southern African Development Community's Regional Peacekeeping Training Centre, which based in Harare, Zimbabwe.

Sur le continent, le cercle dans lequel les acteurs sur le terrain dénoncent les tendances à l'exploitation et fournissent les renseignements nécessaires pour enquêter s'est brisé. Il semble que les États membres aient trouvé moyen de bloquer toutes capacités d'agir qu'aurait l'autorité de déploiement, qu'il s'agisse de l'Union européenne ou de l'ONU. Ces autorités se trouvent dans l'incapacité d'interdire l'exploitation et l'agression sexuelle que commettent les soldats des pays membres et de les punir.

Nous avons cependant vu d'excellents résultats. En République centrafricaine, je crois, le secrétaire général des Nations Unies a pris position en déclarant que l'on n'accepterait plus de soldats de ce pays parce que le gouvernement ne sévit pas assez sévèrement pour éliminer ce fléau.

Il me semble que le Canada pourrait entamer une sorte de dialogue et de sensibilisation sur les responsabilités des pays contributeurs de troupes.

Je conclurai en affirmant franchement que nous avons eu des discussions interminables à ce sujet avec l'ONU, avec l'Union européenne et aux Relations extérieures. Il est maintenant crucial d'investir pour prendre des mesures là où elles seront efficaces — sur le terrain —, puis dans les pays qui envoient ces soldats.

[Français]

Le sénateur Dagenais : En ce qui concerne ma première question, j'aimerais savoir quel rôle pourrait jouer votre organisme en prévision de l'arrivée des militaires canadiens en Afrique.

[Traduction]

M. Mngqibisa : Merci beaucoup. Je pense que je serai en mesure de répondre à cette question.

Au cours des vingt dernières années, ACCORD a assumé son rôle de maintien de la paix dans presque tous les centres d'excellence régionaux, notamment dans le Centre de formation pour le soutien de la paix au Kenya, où sont formés les soldats que déploient les pays contributeurs comme le Kenya lui-même, l'Éthiopie, l'Ouganda et d'autres nations de l'Afrique orientale.

Ce lien ne se limite pas au Kenya et aux régions de l'Afrique orientale. Nous avons une relation continue avec le Centre international Kofi Annan de formation au maintien de la paix au Ghana, qui est le centre par excellence de formation de la CEDEAO, la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest.

Plus près de chez nous, dans le Sud de l'Afrique, nous avons établi des liens de travail avec le Centre de formation pour le maintien de la paix de la Communauté de développement de l'Afrique australe, qui est basé à Harare, au Zimbabwe.

Our work is seen as making contributions to preparing peacekeepers in the form of groupings of peacekeeping roles, military observers, staff officers, civilian police, logisticians, those charged with contributions with the rule of law and those charged with conduct and discipline.

And in this instance, ACCORD, since its foray into this area of peacekeeping, has participated in all of the field and command post exercises that have been undertaken in Southern Africa and East Africa. And this is not just at the brigade level, but also at the battalion level, which means that our range of professional education of veterans of capacity building would see us working in a multi-national, multi-cultural and multi-dimensional nature.

[Translation]

Senator Dagenais: My second question pertains to the main conflicts you are involved in at this time. Do you have the ear and support of the UN in order to continue your missions?

[English]

Mr. Mngqibisa: Thank you very much, senator, for that question.

Our work in Somalia is very much supported by the United Nations in the form of the United Nations' support to the African Union Mission in Somalia, AMISOM. It's important to shed some light on the context that we find ourselves working in.

We are talking here of a peace support operation that at the same time has been defined by others as having elements akin to a counter-insurgency strategy. We're talking here of a country with a transitional government, but which has the support and recognition of the continental and global parts of the African Union and the United Nations. But at the same time, it is confronted by the scourge of al Shabaab, which of course has meant that those that have been deployed are continuously fighting to wrest territory away from al Shabaab elements, and they are fighting the radicalization and violent extremism that these particular groups espouse.

Our work as ACCORD in this context is actually looking at two things. It is building support for the institutionalization of reconciliation, because our assessment and that of our Somali interlocutors points to the fact that all of the easier culprits to identify as being the problem for Somalia are not the major problem. Al Shabaab, as a problem, is not necessary very difficult to understand, but the challenge is to help the emerging governance system in Somalia to bring about a Somalia that has social cohesion. That is the first thing that we are doing.

Secondly, it is about supporting the re-establishment of governance. In normal parlance, we call this stabilization. Basically, it involves looking at how to ensure that when a territory is taken away from al Shabaab, civilian authority is re-established. But again, that is not a very difficult thing to do because it is directly linked to military action towards government.

Nous nous chargeons d'aider à préparer les soldats à différents rôles de maintien de la paix ainsi que des observateurs militaires, des officiers, des agents des forces de police civiles, des experts en logistique ainsi que les responsables des principes de légalité, de la bonne conduite et de la discipline.

Dès le début de sa participation au maintien de la paix, ACCORD a participé à tous les exercices effectués sur le terrain et aux postes de commandement en Afrique australe et orientale, et cela non seulement au niveau des brigades, mais des bataillons. Autrement dit, avec l'expérience que nous avons acquise en renforcement des capacités, nous travaillerions dans un contexte multinational, multiculturel et multidimensionnel.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Ma deuxième question concerne les principaux conflits au sein desquels vous intervenez actuellement. Avez-vous l'écoute et le soutien nécessaires de l'ONU afin de continuer vos missions?

[Traduction]

M. Mngqibisa : Merci beaucoup d'avoir posé cette question, monsieur le sénateur.

En Somalie, les Nations Unies appuient fortement notre travail en y soutenant la mission de l'Union africaine en Somalie, l'AMISOM. Il est important de décrire un peu le contexte dans lequel nous travaillons.

Il s'agit d'une mission de soutien de la paix qui comprend aussi les éléments d'une stratégie de contre-insurrection. Le gouvernement de ce pays est transitoire, mais il est soutenu et reconnu par les unités continentales et mondiales de l'Union africaine ainsi que par les Nations Unies. Malheureusement, cette mission fait face au fléau d'al Shabaab; par conséquent, les soldats de la paix doivent continuellement combattre pour regagner le territoire qu'occupent les éléments d'al Shabaab et lutter contre les éléments radicaux et violents de ces groupes d'insurgés.

Dans un tel contexte, ACCORD vise deux objectifs. Il renforce l'institutionnalisation de la réconciliation. En effet, nous pensons, comme nos alliés somaliens, que le plus grand défi ne réside pas dans l'identification des coupables. Al Shabaab représente un problème, mais il n'est pas si difficile à comprendre. Le défi sera plutôt de soutenir le système de gouvernance émergent en Somalie afin de renforcer la cohésion sociale du pays. C'est notre grande priorité.

Deuxièmement, il faudra rétablir la gouvernance. C'est en fait ce que nous appelons la stabilisation. Il faut pour cela trouver des moyens de rétablir l'autorité civile dans tous les territoires que nous arrachons à al Shabaab. Mais cet objectif non plus n'est pas difficile à atteindre, parce qu'il est directement lié à des opérations militaires contre le gouvernement.

The biggest challenge, which is what our interlocutors have been sharing with us, is about creating a sense of legitimacy and linkage of these small civil authorities with the federal government in Mogadishu. Because this speaks to what many people out there would define as a clan dynamic. So the work that we do is not necessarily work that can be carried simply by sheer bravery or commitment on our part, but it is one that is informed by some of the leading interlocutors in the government of Somalia, who work with civil society. But none of that work would ever succeed without the necessary security environment which has been given by the African Union.

But even that is not enough, which leads us to the United Nations, which is the organization that is now providing the capacity and support towards the establishment of governance infrastructure, including parliament, regional administration and a whole lot of other things.

That would be just one example that I would like to share to showcase the fact that the work we do is very much interlinked to the work that other actors are doing on the ground and it is the kind of relationship that we would be in a position to avail ourselves if invited, for example, by Canada. We are doing something similar with, as you can imagine, being paid from South Africa, with the South African government. We are doing something similar with an array of other governments and for that matter with other military institutions as we understand that the AU, the UN, SADC. Other regional economic communities do not have troops, but it is member countries. So our relationships are with the defence colleges that actually produce the military leaders that are doing the work on the field. Our partnerships and our training provisions, as it were, are the ones that are done with the army schools of some of the leading contributing countries.

Senator Beyak: Thank you very much for so clearly articulating your record of achievement and the challenges you are still facing.

You've answered most of my questions in your responses to the other senators but I wonder, given Canada's recent commitment to Africa and the African Union's resolutions on the continent, what specific achievements have you seen from the UN peacekeeping forces in the past five years?

Mr. Mngqibisa: Thank you very much for that question.

Let me start by saying the following: If today there was no UN peacekeeping in Africa or, for that matter, African Union peace support operations, we would be in immediate need of them.

To start off, the record has not been up to all of our expectations. There have been major challenges; one of capacity, one of meeting some of the stated objectives, one of even deviation of those that have been deployed from conducting themselves in a manner befitting of the objective and cause that they actually signed up for.

Le plus grand défi — et nos alliés somaliens sont d'accord là-dessus —, consiste à donner une légitimité à ces petites autorités civiles et de les relier au gouvernement fédéral qui siège à Mogadishu. Il s'agit de ce que bien des gens appelleraient une dynamique de clans. Nous n'atteindrons donc pas cet objectif uniquement par la bravoure et l'engagement; ce travail dépend de l'information fournie par plusieurs intervenants clés du gouvernement somalien qui collaborent avec la société civile. Mais nous ne réussirions pas à accomplir ce travail sans l'environnement sécuritaire qu'a établi l'Union africaine.

Mais même tout cela ne suffit pas. Nous en arrivons donc aux Nations Unies, qui fournissent maintenant la capacité et le soutien nécessaires pour établir une infrastructure de gouvernance avec un parlement, une administration régionale et toutes sortes d'autres institutions.

Je pourrais vous présenter un exemple qui expliquerait l'interrelation de notre travail avec celui d'autres acteurs sur le terrain. Il s'agirait du type de relation que nous pourrions développer si, par exemple, le Canada nous y invitait. Nous avons établi une relation similaire, bien sûr, avec l'Afrique du Sud, puisque nous sommes rémunérés par ce gouvernement. Nous entretenons les mêmes relations avec toute une gamme d'autres gouvernements, et même avec d'autres institutions considérées comme militaires comme l'Union africaine, les Nations Unies, la Communauté de développement de l'Afrique australe. D'autres communautés économiques régionales n'ont pas d'armée, mais ce sont des États membres. Nous entretenons donc des relations avec les collèges de la défense qui produisent les commandants militaires qui accomplissent le travail sur le terrain. Nos partenariats et nos dispositions sur la formation dépendent des écoles militaires de certains des principaux pays contributeurs.

La sénatrice Beyak : Merci beaucoup de nous avoir décrit si clairement vos réalisations et les défis auxquels vous vous heurtez encore.

Vous avez répondu à la plupart de mes questions en répondant à celles de mes collègues, mais je me demande, vu l'engagement que le Canada a récemment pris envers l'Afrique et vu les résolutions de l'Union africaine sur le continent, quelles réalisations, selon vous, les forces de maintien de la paix de l'ONU ont-elles accomplies au cours de ces cinq dernières années?

M. Mngqibisa : Merci beaucoup d'avoir posé cette question.

Je vous dirai tout d'abord que si l'ONU ne menait pas de missions de maintien de la paix de en Afrique, ou si l'Union africaine n'y menait pas d'opérations de soutien de la paix, il serait urgent d'en créer.

Tout d'abord, ces réalisations n'ont pas répondu aux attentes. L'ONU s'est heurtée à d'énormes défis : les problèmes de capacité, la difficulté d'atteindre certains des objectifs fixés, le fait que certains soldats envoyés ne se soient pas comportés conformément à l'objectif et à la cause qu'ils servaient.

But let us look at this in perspective. In 2003, when I first went to Somalia to work, the country was run over by warlords. The international community, through the United Nations, put together a political office to mediate and tried to put together some form of government. This government started to be operational in 2005, about 11 years ago, and 80 per cent to 85 per cent of those that formed that government, which is those days in the national community, were all warlords.

In 2012, when we had a transition from the transitional federal government of Somalia to the federal government of Somalia, this grouping was significantly reduced primarily because of the international community led by the United Nations to actually make sure that we identified individuals and community leaders that have the genuine interest of putting Somalia on a different path from that of the warlords.

Right now, I could count the warlords in a parliament of hundreds. They would not go beyond my two hands. And this for me is a reflection that we are not looking at the international community as the bringer of solutions. We are looking at the international community through peacekeeping as putting into place an environment where the locals would be in a position to make some mistakes and to find their own solutions.

So for me I don't think that the failures in Africa, or even the successes in Africa, particularly belong to the United Nations. I think that the international community, through the United Nations, gives expression to solidarity in local ownership.

Yes, we have been disappointed by South Sudan and developments in their assembly. There is no failure that could only be placed on the door of the United Nations or even the African Union. This is a reflection of the failure of the protagonists in some of these conflicts. But where we need to be emphatic and where Canada could continue to play a leading role is to make sure that the necessary kind of approach and attitudes and sense of urgency in responding to some of these breakdowns of peace processes or even peacekeeping initiatives is actually lent to the institutional framework of the United Nations.

The last couple of years have been a mixed bag of results, and I do not think that the fault lies squarely on the door of the United Nations, or the African Union for that matter, or even the international community. All of us have a role to play, but we just need to make sure that we pull together in order to emphasize where we need to alleviate situations where we can together.

Senator Meredith: Thank you so much for your presentation. You have answered some of the questions with respect to failures by the United Nations and lessons Canada could learn prior to deploying.

Going forward, what is it that Canada needs to do in terms of deploying our troops in peacemaking, peacekeeping and also economic building? We see what's happening within South Sudan currently and the work that has been done in Congo and so forth. Identify some of the things going forward that Canada can clearly do?

Mais examinons la situation sous un autre angle. En 2003, quand je suis arrivé en Somalie pour y faire mon travail, le pays était dominé par des seigneurs de la guerre. Par l'intermédiaire des Nations Unies, la communauté internationale a établi un bureau politique afin de négocier l'installation d'une forme quelconque de gouvernement. Ce gouvernement a commencé à fonctionner en 2005, il y a environ 11 ans, et 80 à 85 p. 100 de ceux qui le composaient étaient des seigneurs de guerre somaliens.

En 2012, quand nous avons passé du gouvernement fédéral transitoire au gouvernement fédéral de Somalie, la communauté internationale, sous la direction de l'ONU, avait considérablement réduit ce groupe. Elle avait cerné les personnes et les dirigeants communautaires qui désiraient vraiment écarter le gouvernement somalien de l'idéologie des seigneurs de la guerre.

À l'heure actuelle, le nombre de seigneurs de la guerre au parlement se compte sur les doigts d'une seule main. J'en déduis que nous ne nous attendons pas à ce que la communauté internationale apporte les solutions, mais à ce qu'elle établisse, par ses activités de maintien de la paix, un environnement qui permette aux dirigeants locaux de faire des erreurs en cherchant eux-mêmes les solutions.

Donc je ne pense pas que les échecs, et même les réussites, de l'Afrique incombent aux Nations Unies. Selon moi, la communauté internationale exprime sa solidarité envers la gouvernance locale par l'intermédiaire de l'ONU.

Oui, l'évolution de l'assemblée du Soudan du Sud nous a déçus. On ne peut attribuer l'entière responsabilité des échecs à l'ONU ou même à l'Union africaine. Ces échecs reflètent ceux des protagonistes de certains de ces conflits. Mais il est crucial — et le Canada pourrait en diriger l'exécution — d'animer les cadres institutionnels de l'ONU d'une approche, d'une attitude et d'un sentiment d'urgence en les exhortant à intervenir face à l'écroulement des processus d'établissement de la paix ou même de certaines initiatives de maintien de la paix.

Au cours de ces deux ou trois dernières années, nous avons vu des résultats très divers, et je n'en attribue l'entière responsabilité ni à l'ONU, ni à l'Union africaine, ni même à la communauté internationale. Nous y jouons tous un rôle, mais nous devons nous unir pour résoudre ces situations dans toute la mesure du possible.

Le sénateur Meredith : Merci beaucoup de nous avoir présenté cet exposé. Vous avez répondu à quelques-unes de mes questions sur les échecs de l'ONU et sur les leçons que le Canada peut en retirer avant de déployer ses forces de maintien de la paix.

Que devrait faire le Canada à l'avenir en déployant ses troupes pour le rétablissement et le maintien de la paix et pour le développement économique? Nous voyons ce qui se passe au Soudan du Sud et le travail accompli au Congo, et cetera. Décrivez-nous certaines choses que le Canada pourra clairement accomplir à l'avenir.

I was in Ethiopia just last year and visited the AU, so I understand there are certain challenges facing the continent. We are concerned as Canadians about the terrorist threats coming to our shores and if we can prevent that by ensuring that we have the right mechanisms in place. You speak about architecture, so identify for me clearly some of the things we can put into our report that Canada can clearly do before our troops deploy.

Mr. Mngqibisa: Thank you very much for your question, senator.

Today, if any part of my testimony comes out strongly, it has to be this point: I appreciate the fact that you are looking at Canada's potential contribution as wider than simply putting boots on the ground. For me, it's a very enlightened posture as well as a very necessary and urgently needed one in Africa. Why is this the case? Because as you've said, the African Union peace and security architecture covers all of these various requirements.

If we look into the architecture, it has got early warning; it has got the Panel of the Wise; it has got an African Standby Force and, of course, for decision making it relies on the Peace and Security Council of the African Union. But very few of us ever mention African governance architecture, which is looking at how to develop the capacity of the continent to put pressure on each other.

Senator, let me share with you a very sore point in my heart whenever we talk about the African Union. The progressive institution development initiatives that come from our architecture are not necessarily shared by the member countries. If you think about it, we are talking here about an organization, that African Union, that has protocols on any and everything else that needs to be done in Africa, but because the African Union has no capacity to implement these things, the onus lies with member countries who themselves do not have the domestication capability of making sure that we will talk about human rights and speak and live human rights in our countries. When we speak about agenda mainstreaming, we do those things for ourselves.

When you ask going forward what would be the specific things in which Canada could play a role in terms of making sure that strategic inputs can be made, I have to be honest: It is about providing support or consideration for support towards the drivers or the triggers of some of these situations.

I'm talking here about migration. I'm talking here about the impact of climate or at least engaging African governments or African organizations to respond to the impact of climate change. I'm talking here about what we all know and are experiencing during this month: elections and the conflicts that come from elections. If we do not respond to the impact of elections, the polarization that comes out of the contestation will lead to countries like Gabon and the DRC going back to conflict situations.

J'étais en Éthiopie l'année dernière, et j'y ai visité l'Union africaine, alors je comprends bien que le continent fait face à certains défis. Au Canada, nous nous inquiétons de voir la menace terroriste se rapprocher de nos frontières, et nous voudrions prévenir ce danger en établissant des mécanismes efficaces. Vous nous avez parlé d'architecture, alors décrivez-moi clairement quelques-unes des mesures que, dans notre rapport, nous pourrions suggérer que le Canada prenne avant de déployer ses troupes.

M. Mngqibisa : Merci beaucoup d'avoir posé cette question, monsieur le sénateur.

Aujourd'hui, je tiens avant tout à souligner ce qui suit : je suis heureux que vous envisagiez une contribution canadienne plus étendue que de simplement envoyer des bottes sur le terrain. En ce qui me concerne, votre attitude est très perspicace ainsi que très nécessaire et urgente en Afrique. Pour quelle raison? Parce que comme vous l'avez dit, l'architecture de paix et de sécurité de l'Union africaine tient compte de ces besoins très divers.

Cette architecture comprend une alerte précoce, le Groupe des sages, la Force africaine en attente et, bien entendu, le Conseil de paix et de sécurité de l'Union africaine qui se charge de la prise de décisions. Mais on ne mentionne que rarement l'architecture de gouvernance africaine, qui cherche des moyens de renforcer les capacités des nations du continent d'exercer des pressions les unes sur les autres.

Monsieur le sénateur, je vais vous confier un fait extrêmement triste qui me brise le cœur au sujet de l'Union africaine. Ses États membres ne lancent pas les initiatives progressistes de développement institutionnel qui proviennent de notre architecture. Pensez-y un peu. Nous avons ici un organisme, cette Union africaine, qui a établi des protocoles sur tout ce qu'il faudrait faire en Afrique. Mais comme elle ne possède pas la capacité de les mettre en œuvre, il incombe à ses États membres de le faire. Cependant, ils n'ont pas la capacité, dans leurs pays, de discuter des droits de la personne et de les appliquer. Les gens qui parlent de priorisation des programmes mènent ces programmes pour eux-mêmes.

Vous m'avez demandé quel rôle le Canada pourrait jouer pour produire de bons résultats stratégiques, et je vais vous répondre honnêtement : il peut envisager de soutenir les déclencheurs, ou les moteurs, de certaines de ces initiatives.

Je désigne par-là la migration. Je désigne par-là les impacts du climat, ou tout au moins le fait d'inciter les gouvernements ou les organismes africains à affronter les impacts du changement climatique. Je désigne aussi ce que nous connaissons tous et ce que nous vivons ce mois-ci : les élections et les conflits qu'elles provoquent. Si nous n'intervenons pas après les élections, la polarisation que produit la contestation crée des situations comme celles du Gabon et de la République démocratique du Congo.

Since you've come back from Ethiopia, you will be familiar with developments around the Great Lakes region, where some would call it a constitutionalism crisis, whereby heads of states want to change their constitutions in order to allow themselves to legally continue being in power. These are not necessarily things that lead to conflicts today, but there are fault lines. If Canada were to invest in the ability to respond to these issues, we would be in a position to mitigate some of these situations before they become horrible situations, such as the 1994 genocide and other horrible things that we haven't talked about and, of course, violent extremism.

When we talk about radicalization, it's a very important element. It might not appear to be very popular to talk about terrorism or whatever you want to call it, but the reality of the matter is that if we look into the statistics where young people are actually found, there is radicalization taking place. It's not a question of making it sound sweeter or politically correct. The reality of the matter is that we do need a response before we actually get to the terrorist acts, as it were.

What would then be the things that that would require, considering that the hearing is on the defence review process? I've actually put down a few notes that I thought might be of great interest, especially under the theme of defence diplomacy, on page 17 of the document. I think there are specific things that can be done or considered by Canada. This falls under the broad umbrella of security sector reform. I'm talking about defence management.

These troop-contributing countries from my continent still require reform themselves. We need to have processes such as this one — transparent, consultative, regular processes of review. It cannot be that many of our troop-contributing countries on the continent do not do reviews. It is part of proper governance to inform them about where they get deployed and the conditions that should be met.

For me, this is a very important element because we can build the beautiful, responsive structures of the AU or even the original economic communities, but those will have to be staffed by troop-contributing countries. Some of them do not have proper military leadership structures. Some of them do not have proper civil/military relations back in their home countries. Some of them do take proper care of their personnel. Some of them do not have proper resources to actually give expression to some of the planning and some of the missions they want to undertake.

If Canada says that it wants to contribute to global peace and security, it means that Canada must accept that it will not be able to deploy everywhere in Africa or anywhere in the world, but it will have to find entry points of strategic engagement with the defence management, in this case, in Africa, so that these troop-contributing countries can build this capacity to be in a position to be far more effective, if not responsive, to the challenges the continent faces.

Comme vous revenez d'un voyage en Éthiopie, vous avez entendu parler de ce qui se passe dans la région des Grands Lacs, ce que certains traitent de crise constitutionnelle, car des dirigeants veulent modifier leur constitution pour rester légalement au pouvoir. Ces événements ne créent pas nécessairement des conflits aujourd'hui, mais ce sont des failles. Si le Canada investit dans le renforcement des capacités d'intervenir dans ces situations, on les atténuera avant qu'elles ne se transforment en crises, comme le génocide de 1994 ou comme d'autres crises affreuses dont nous n'avons pas parlé, ou bien sûr avant qu'elles ne génèrent un extrémisme violent.

La radicalisation est aussi un élément crucial. Les gens n'aiment peut-être pas que l'on parle de terrorisme — quel que soit le nom que vous voulez lui donner —, mais quand nous examinons les statistiques sur les jeunes, ils se font réellement radicaliser. Il n'y a pas moyen d'en parler avec plus de douceur ou de rectitude politique. Il faut faire face à la réalité : il est urgent d'intervenir avant de subir les répercussions de leurs actes terroristes.

Que nous faudrait-il faire, puisque ce comité étudie le processus d'Examen de la politique de défense? À la page 17 de ce document, j'ai inclus quelques notes sur la diplomatie dans le domaine de la défense. Ce sont des mesures précises que le Canada pourra envisager de prendre. Elles concernent la réforme du secteur de la sécurité, ce qui est en fait l'administration de la défense.

Les nations contributrices de troupes de mon continent ont besoin de réforme. Elles doivent entamer un processus comme celui-ci — transparent, consultatif, un processus d'examen ordinaire. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser plusieurs États contributeurs de troupes négliger la tenue de ces examens. Pour bien administrer ces opérations, il faut leur dire où déployer leurs troupes et quelles conditions ils doivent respecter.

Pour moi, cet élément est crucial. En effet, nous pouvons édifier de belles structures d'intervention, comme l'ont fait l'Union africaine et même les communautés économiques initiales, mais les pays contributeurs doivent y placer leurs troupes. Certains d'entre eux n'ont pas de structure d'administration militaire adéquate. Certains d'entre eux ne maintiennent pas, dans leur propre pays, des relations adéquates entre la gouvernance civile et l'armée. Certains prennent bien soin de leurs troupes. D'autres ne disposent pas des ressources nécessaires pour décrire la planification des missions qu'ils se préparent à entreprendre.

En apportant sa contribution à la paix et à la sécurité dans le monde, le Canada doit accepter le fait qu'il ne pourra pas déployer ses troupes n'importe où en Afrique ou dans le monde. Il devra déterminer ses premiers points d'engagement avec l'administration de la défense — dans ce cas en Afrique —, afin que les pays contributeurs de troupes puissent développer des capacités, et peut-être même des interventions, qui affronteront plus efficacement les défis auxquels notre continent fait face.

The Chair: We're coming to a conclusion here, and we certainly appreciate the time you've spent with us.

I've been listening very closely to what's being said here, and there are two aspects to it. One is the deployment of troops for the purpose of maintaining peace on a day-to-day basis. The other aspect is the question of whether or not resources can be made available from a country such as Canada for the purpose of helping to train and educate those leaders and the general populace, where possible, to take care of their own civil institutions, as well as to create their own civil institutions.

Our resources are limited as well. We have certain obligations that we've taken on in the Middle East, as well as in NATO, and they're substantial. So the question I have is: In view of the fact that we are limited to some degree, would it not be better for Canada to take a clear objective of getting involved in creating and working with organizations such as yours and expanding upon the purposes of education and other aspects that could be brought forward to the local populace so that we can help set that foundation, so that people can take care of themselves as opposed to having boots on the ground where we're strictly there day-to-day and, in some ways, putting our Canadian men and women in harm's way in an area that they know nothing about. Maybe you could comment on that if that decision had to be made.

Mr. Mngqibisa: I'm not a diplomat, Mr. Chair, so I will just come out and say that that would be the main thrust of our input in the sense that boots on the ground, after all, are nothing else other than a fire brigade that responds once the fire has broken out. The reality of the matter is that, if we look back into the history of peacekeeping — it has been important, I agree — whether it's the various permanent member states of the United Nations or whether it has been the collaboration between the United Nations and the African Union, the reality is that all reviews point back to the need for better prevention. Prevention is not going to be done by Canada in Canada to help the continent, but prevention will be done in Africa by Africans that have the capacity to do the proper analysis, to do the proper mobilization of resources.

If you think about it, Mr. Chair, in many of the conflicts to which our countries are deploying, they are using their own national resources to go to war when their national interests are actually threatened or they want to expand their sphere of influence, but they never have resources for peacekeeping. So the reality of the matter is that our investment has to now start shifting towards building the kind of military leadership, the kind of civil-military relations that will ensure that resources within countries, issues within countries, are dealt with through the realm of governance, and proper governance at that.

The Chair: Thank you very much for your time. We certainly much appreciate it. We've come to the end of our time, and we will take into serious consideration what you have presented here this morning for us.

Le président : Nous en arrivons à une conclusion ici et nous tenons à vous remercier du temps que vous nous avez accordé.

J'ai écouté très attentivement ce qui s'est dit ici, et il en ressort deux aspects. Le premier est le déploiement de troupes dans le but de maintenir la paix au jour le jour. Le second est la question de savoir si un pays comme le Canada peut consacrer des ressources à la formation et l'éducation des dirigeants et des peuples, quand c'est possible, pour leur donner les moyens de prendre en charge leurs propres institutions civiles, mais aussi les créer.

Nos ressources aussi sont limitées. Nous avons pris certains engagements au Moyen-Orient et à l'OTAN, et ils sont importants. Donc, ma question est celle-ci : compte tenu du fait que nous sommes limités jusqu'à un certain point, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que le Canada se donne pour objectif clair de participer à la création d'organisations comme la vôtre et de collaborer avec elles pour élargir le champ d'action en matière d'éducation et d'autres aspects qui pourraient répondre aux besoins de la population locale afin que nous puissions bâtir les fondations sur lesquelles les gens pourront se prendre eux-mêmes en charge au lieu d'envoyer des troupes sur place, qui sont juste présentes au jour le jour et, à certains égards, de mettre en danger des Canadiennes et des Canadiens dans une région dont ils ne savent rien. Peut-être pourriez-vous nous éclairer, si cette décision doit être prise.

M. Mngqibisa : Je ne suis pas diplomate, monsieur le président, et je dirai donc simplement que c'est l'idée maîtresse de notre point de vue, car les troupes sur le terrain, après tout, ne sont rien d'autre qu'une brigade de lutte contre les incendies qui intervient quand le feu est pris. Mais en fait, si on analyse l'histoire des troupes de maintien de la paix — et je ne dis pas que les Casques Bleus n'ont pas eu leur importance —, qu'il s'agisse des divers États membres permanents des Nations Unies ou d'une collaboration entre l'ONU et l'Union africaine, le fait est que toutes les analyses renvoient à la nécessité d'une meilleure prévention. La prévention ne sera pas faite au Canada par le Canada pour aider le continent, mais en Afrique par les Africains qui sont en mesure de faire l'analyse qui convient et de mobiliser les ressources nécessaires.

Pensez-y, monsieur le président : dans bien des conflits où nos pays déploient des troupes, ils utilisent leurs propres ressources nationales pour faire la guerre quand leurs intérêts nationaux sont effectivement menacés ou qu'ils veulent élargir leur sphère d'influence, mais ils n'ont jamais de ressources pour le maintien de la paix. Donc, ce qu'il faut aujourd'hui, c'est commencer à passer à l'élaboration d'un style de leadership militaire, de relations entre les civils et les militaires, qui garantissent que les ressources internes des pays, les enjeux internes des pays soient gérés selon le principe de gouvernance, et de bonne gouvernance évidemment.

Le président : Merci de nous avoir accordé du temps. Nous vous en sommes très reconnaissants. Nous voici au terme du temps dont nous disposons, et nous tiendrons compte très sérieusement de ce que vous nous avez expliqué ici ce matin.

I would like to first introduce our next guest and witness, Major-General Lewis MacKenzie, who retired from the Canadian Army in 1993 after 33 years of service. During his time he served with NATO forces in West Germany and with UN peacekeeping forces in the Gaza Strip, Cyprus, Vietnam, Egypt, Central America and the former Yugoslavia. In 1985 he was appointed Director of Combat-Related Employment for Women, and in 1991 he was appointed Deputy Commander of the Canadian Army Land Forces Central Area.

Major-General Lewis MacKenzie was named chief of staff of the United Nations peacekeeping force in former Yugoslavia in February 1992. Although the purpose of the mission was to ensure a ceasefire in newly independent Croatia, the UN headquarters were located in the Bosnian capital of Sarajevo.

Soon after, the Republic of Bosnia and Herzegovina was created. MacKenzie found himself in the midst of warring ethnic factions. In May 1992, he created Sector Sarajevo and, with his UN force, set about opening the Sarajevo airport for the delivery of humanitarian aid. Major-General MacKenzie became an international celebrity by using the only weapon at his disposal — the media — to try to help restore peace.

After his return from the Balkans in October 1992, Major-General MacKenzie was appointed commander of the army in Ontario. After criticizing the United Nations' inability to command, control and support its peacekeeping forces, Major-General MacKenzie retired from the military in 1993. That year, he published an account of his career — *Peacekeeper: The Road to Sarajevo* — in which he recounted his harrowing experiences.

In 1993, the Conference of Defence Associations Institute presented Major-General MacKenzie with its Vimy Award, and in 2006 he was awarded the Order of Canada.

Major-General Lewis MacKenzie, it is an honour to have you here before our committee. Welcome. I understand that you have an opening statement and I would invite you to begin.

Major-General (Ret'd) Lewis MacKenzie, as an individual: Senators, thank you very much.

Senators, I think you are probably sick and tired of hearing people come by and tell you what the difference was in peacekeeping before and after the wall came down in Berlin and the end of the Cold War. It has been well explained, but I think I'm uniquely qualified to bring in another aspect of the difference, that being I'm told I'm the only person that has commanded a UN operation before the end of the Cold War and after, because you are only supposed to command one UN operation in your career.

J'aimerais d'abord présenter notre prochain invité et témoin, le major-général Lewis MacKenzie, qui a pris sa retraite de l'armée canadienne en 1993 après 33 années de service. Il a été au service de l'OTAN en Allemagne de l'Ouest et il a fait partie des forces de maintien de la paix des Nations Unies dans la bande de Gaza, à Chypre, au Vietnam, en Égypte, en Amérique centrale et dans l'ex-Yougoslavie. En 1985, il a été nommé directeur du programme d'emploi des femmes dans des postes liés au combat, puis, en 1991, commandant adjoint du Secteur militaire du Centre des Forces armées canadiennes.

En février 1992, le major-général Lewis MacKenzie a été nommé chef d'état-major de la force de maintien de la paix des Nations Unies en ex-Yougoslavie. L'objet de la mission était de garantir le cessez-le-feu obtenu en Croatie, qui venait d'accéder à l'indépendance, mais le quartier général de l'ONU se trouvait à Sarajevo, la capitale de la Bosnie.

Peu après a été créée la République de Bosnie-Herzégovine. Le général MacKenzie s'est retrouvé au beau milieu d'un conflit entre factions ethniques. En mai 1992, il a créé le Secteur de Sarajevo et, avec ses Casques bleus, s'est attelé à ouvrir l'aéroport de Sarajevo pour que l'aide humanitaire puisse être livrée. Le major-général MacKenzie est devenu une célébrité internationale en utilisant la seule arme dont il disposait, à savoir les médias, pour essayer de rétablir la paix.

Après son retour des Balkans en octobre 1992, le major-général MacKenzie a été affecté au commandement de l'armée en Ontario. Ayant critiqué l'ONU pour son incapacité à commander, contrôler et appuyer les forces de maintien de la paix, il a pris sa retraite de l'armée en 1993. Cette année-là, il a publié un compte rendu de sa carrière sous le titre de *Peacekeeper : The Road to Sarajevo*, où il raconte ses douloureuses expériences.

En 1993, le major-général MacKenzie a reçu le prix Vimy de l'Institut de la Conférence des associations de la défense, et, en 2006, il a été décoré de l'Ordre du Canada.

Major-général Lewis MacKenzie, c'est un honneur de vous recevoir parmi nous. Nous vous souhaitons la bienvenue. Je crois que vous avez quelques remarques préliminaires. Je vous invite donc à prendre la parole.

Major-général (à la retraite) Lewis MacKenzie, à titre personnel : Chers sénateurs, merci beaucoup.

Mesdames et messieurs, j'imagine que vous en avez assez de vous faire dire par des tas de gens que les activités de maintien de la paix sont différentes depuis la chute du mur de Berlin et la fin de la guerre froide. Vous en avez eu de très bonnes explications, mais je crois que je suis particulièrement bien placé pour vous éclairer sur un autre aspect de ces différences, parce que, à ce qu'on m'a dit, je suis le seul à avoir commandé une opération de l'ONU avant la fin de la guerre froide et une autre après, parce qu'on est censé commander une seule opération de ce genre dans sa carrière.

The problem was that when the war was breaking out in the Balkans, they asked for someone with UN experience, and with my nine UN missions, I was selected.

The mission, though, in Central America just before the wall came down — ONUCA, which is a Spanish acronym for United Nations Observer Group in Central America — was unique in that as the commander I had no SRSG, no Special Representative of the Secretary-General, who is the person in charge of the mission, as was the case in Rwanda, where Roméo Dallaire was cursed with an incompetent diplomat who was more of a hindrance to him than any help.

You wouldn't think I was commanding the mission in Sarajevo, except that for the first time in military history, the troops up front were feeling sorry for their headquarters in Sarajevo — the troops up front in Croatia 300 kilometres away — and so I was ordered to report directly to New York, without an SRSG.

So two command positions. Well, what's the difference? In Central America, where we were responsible for observing and reporting on the Esquipulas II Agreement, which was merely, in the five Central American countries, thou shalt not harbour people in your country that are crossing the border to attack in a neighbouring country. It really dealt with the Americans that were living in Honduras and were involved with the Contra operations against them in Nicaragua.

So when I had a problem, I had five Central American countries where the door was open to every president of those five countries, one door open a lot wider than any other door because Violeta Chamorro was a graduate of McGill University, and so were five of her cabinet ministers, average age 27.

If I couldn't get resolution of the situation from the presidents or the commanders of their militaries, I could then go to New York where those countries had a delegation, a flag flying in front of the building, and that delegation could then be dealt with by the Secretary-General. There was a clear chain of command for the UN commander to resolve issues.

Ha. Witness with an ear in Sarajevo where on April 6, 1992, the war started, and all of a sudden you had a country that was only a few weeks old as a member of the United Nations, Bosnia and Herzegovina, and the Bosnia/Muslim side, predominantly Muslim, and two factions: the Bosnian Serbs and the Bosnian Croats. You could, as I did some 20 times, sit down with them, and come to an agreement that would be broken within 24 hours, and then I couldn't even find them to protest.

Two of them had no delegation in New York, no flag flying in front of the UN. They were irregulars; they were a faction. They could do what they bloody well wanted to do, and in a city of 300,000 with less than 500 troops — the initial month borrowed from Canada — there wasn't a hell of a lot you could do other than protect humanitarian convoys, with the agreement of those three sides.

Le problème, c'était que, quand la guerre a éclaté dans les Balkans, on a demandé une personne d'expérience, et, comme j'avais fait neuf missions pour l'ONU, on m'a choisi.

Mais la mission en Amérique centrale, juste avant la chute du mur — c'était l'ONUCA, qui est l'acronyme espagnol du Groupe d'observateurs des Nations Unies en Amérique centrale —, était unique parce que, en tant que commandant, je n'avais pas de RSSG, c'est-à-dire de représentant spécial du Secrétariat général, qui est le chargé de mission, comme cela a été le cas au Rwanda, où Roméo Dallaire a été affligé d'un diplomate incompetent, qui a été plus une entrave qu'une aide.

On n'aurait pas pu dire que je commandais la mission à Sarajevo, sauf que, pour la première fois de l'histoire militaire, les troupes du front se désolaient pour leur quartier général à Sarajevo — ces troupes qui se trouvaient en Croatie, à 300 kilomètres de là —, et on m'a ordonné de rendre compte directement à New York, sans l'intermédiaire d'un RSSG.

Donc, deux postes de commandement. Quelle différence alors? En Amérique centrale, où nous étions chargés d'observer l'application et de rendre compte de l'Accord d'Esquipulas II, qui, dans les cinq pays d'Amérique centrale, se résumait à : tu ne donneras pas asile dans ton pays à des gens qui traversent la frontière pour attaquer un pays voisin. Cela concernait en fait les Américains vivant au Honduras qui participaient aux opérations des contras contre eux au Nicaragua.

Donc, quand j'avais un problème, j'avais cinq pays d'Amérique centrale où la porte de chaque président m'était ouverte, une de ces portes plus largement que les autres parce que Violeta Chamorro était une diplômée de l'Université McGill, tout comme cinq des ministres de son cabinet, dont la moyenne d'âge était de 27 ans.

Si je n'arrivais pas à obtenir une solution des présidents ou des commandants d'armée, je pouvais aller à New York, où ces pays avaient des délégations, avec un drapeau flottant à l'entrée de l'immeuble, et le secrétaire général pouvait alors se charger des communications avec ces délégations. Il y avait une chaîne de commandement claire qui permettait au commandant des Nations Unies de régler les problèmes.

À Sarajevo, un an plus tard, le 6 avril 1992, la guerre a éclaté, et on s'est brusquement retrouvé avec un pays membre de l'ONU depuis à peine quelques semaines, la Bosnie-Herzégovine, avec le côté bosniaque musulman, à prédominance musulmane, et deux factions : les Serbes de Bosnie et les Croates de Bosnie. On pouvait, comme je l'ai fait une vingtaine de fois, s'asseoir avec eux et conclure une entente qui était rompue dans les 24 heures, après quoi je ne pouvais même pas les retrouver pour protester.

Deux d'entre ces groupes n'avaient pas de délégation à New York ni de drapeau flottant à l'ONU. C'était des irréguliers, une faction. Ils pouvaient absolument faire ce qu'ils voulaient et, dans une ville de moins de 300 000 habitants avec moins de 500 soldats — soit le nombre emprunté au Canada le premier mois —, on ne pouvait pas faire grand-chose à part protéger les convois humanitaires, avec l'accord des trois parties en cause.

The same thing happened in Rwanda; the same thing happened in Somalia. The UN in Somalia initially went in. The Pakistani battalion was trapped and held by Farrah Aidid and his irregulars. The U.S., on behalf of the UN, occupied, arrived on the beaches of Mogadishu, and the media was there to meet them, which is exactly the way it should happen. You should go to a knife fight with a gun, and those two organizations that were causing all the trouble in Mogadishu bugged off. For months, including the Canadian contribution, the mission was the most successful mission in UN history in delivering humanitarian aid and saving hundreds of thousands of lives.

It became a presidential debate issue. Clinton promised if he was elected he would pull the troops out of Somalia. He did that. They left about 800 behind as a reserve, which only the Americans could use, not the Turkish three-star commander of the UN force, and it became a disaster, and the UN left with its tail between its legs.

As soon as that was seen by the historic contributors of peacekeeping — Norway, Sweden, Finland, Fiji, Canada, New Zealand, Australia — they said, “Bugger this, we’re not going to contribute troops anymore.” And that entire record of contributing troops from 1956 ended.

Third World countries took up the slack and came in in large numbers, today about 80,000.

Now, I have commanded troops from some of those countries, and some of them are very good. However, they are grossly underpaid. The US\$1,323, I believe it is, that is paid to a country for every one of its soldiers every month on UN duty does not go to those soldiers. Every penny goes to the contributing nation’s government, and as a result, it is fairly lucrative.

But when you plunk soldiers down that are not being paid a decent wage — in fact way back in 1992, my Russians and Ukrainians were not being paid at all — they will find other ways to make money, and they could well get involved with human trafficking, prostitution rings, black marketing or whatever, which is a current stain on UN operations, particularly in Africa.

So what I think we have to be ready for, and I would ask you to consider, is no matter what the UN asks for now, today, particularly in Africa, we do not let them tell us what we need to send. We cannot count on our small penny packet groups, which I hear being discussed, whether it is helicopters or intelligence or command and control or a medical unit. Their security should not be put in the hands of a foreign military force participating in the mission. We have to send our folks on the mission, capable of protecting ourselves. By that I mean if you’re going to have penny packet organizations, they should be there within the organization of a battle group — call it what you want — an organization capable of ensuring the personal security of these

Il s’est passé la même chose au Rwanda, et encore la même chose en Somalie. L’ONU est arrivée au début en Somalie. Le bataillon pakistanais a été piégé et détenu par Farrah Aidid et ses milices. Puis les États-Unis ont, au nom de l’ONU, occupé les plages de Mogadiscio, et les médias étaient là pour les rencontrer, ce qui est exactement ce qui doit se produire. Il faut aller à un combat au couteau avec un fusil, et ces deux organisations, qui étaient la cause de tous les troubles à Mogadiscio, ont pris la poudre d’escampette. Pendant des mois, y compris durant la période où le Canada a fait sa part, la mission a été la plus efficace des missions de l’ONU dans toute son histoire, en apportant une aide humanitaire et en sauvant des centaines et des milliers de vies.

C’est devenu le sujet d’un débat présidentiel. Clinton a promis que, s’il était élu, il retirerait les troupes de Somalie. Et il l’a fait. Ils ont laissé environ 800 soldats sur place, comme réserve, utilisable seulement par les Américains et non par le commandant trois étoiles turc de la force de l’ONU, et c’est devenu une catastrophe. L’ONU est partie la queue entre les jambes.

Quand les pays qui contribuent habituellement aux opérations de maintien de la paix — à savoir la Norvège, la Suède, Fidji, le Canada, la Nouvelle-Zélande, l’Australie — ont vu ça, ils ont dit : « On laisse tomber, on n’y va plus. » Et c’est comme ça que se sont terminés les déploiements militaires commencés en 1956.

Les pays du tiers monde ont pris la relève, envoyant des troupes en grand nombre qui s’élève aujourd’hui à environ 80 000 soldats.

Bon, j’ai commandé les troupes de certains de ces pays, et certaines sont excellentes. Mais les hommes sont lamentablement sous-payés. Les 1 323 dollars américains, je crois que c’est le chiffre, qui sont versés par mois à un pays pour chacun de ses soldats en mission pour l’ONU ne vont pas à ces soldats. Tout, jusqu’au dernier sou, va au gouvernement du pays contributeur, et c’est donc une activité assez lucrative.

Mais, quand on aligne des soldats qui ne sont pas payés convenablement — en fait, en 1992, mes soldats russes et ukrainiens n’étaient pas payés du tout —, il faut s’attendre à ce que ces hommes trouvent d’autres moyens de gagner de l’argent, et ils peuvent très bien s’adonner à la traite d’êtres humains, à l’exploitation de prostituées, au marché noir ou peu importe, et c’est actuellement ce qui entache les opérations de l’ONU, notamment en Afrique.

Donc, je pense qu’il faut se préparer à l’idée, que je vous demanderais d’envisager, que peu importe ce que nous demande maintenant l’ONU, surtout en Afrique, on ne les laissera pas nous dire ce que nous devons envoyer. On ne peut pas compter sur nos faibles ressources, dont on discute actuellement, que ce soit des hélicoptères, des ressources de renseignement ou de commandement ou que ce soit une unité médicale. Leur sécurité ne doit pas être confiée à une force militaire étrangère participant à la mission. Nous devons envoyer nos propres soldats pour nous protéger. Je veux dire que, si on envoie des organisations de petite envergure, il faut qu’elles s’insèrent dans l’organisation d’un groupement tactique, ou appelez-le comme vous voulez,

people that we are contributing to the force. Just don't let them go off around some very, very large countries, spread out without proper security.

I conclude by saying these are not peace ops. I'm delighted that the word "peacekeeping" has been removed from the vocabulary and it is now peace operations. They are not. They are protection missions. They will do nothing to create an atmosphere for peace talks to continue or whatever. Creating the conditions for peace? Baloney. They are going there and should go there to help in the protection of the innocent. They can't protect all that many, but at least that will be their role. They will be a protection force.

Finally, I know from reading the open media that we're looking for brownie points. Brownie points for what? Maybe to make a run at a Security Council non-voting seat. You don't get brownie points for penny packeting people around a mission area. You get brownie points from being robust, protecting people and looking after your own and helping the rest.

Thank you very much.

The Chair: Thank you very much, General MacKenzie.

We will start with Senator Jaffer and then go to Senator White.

Senator Jaffer: General, thank you very much for your service to Canada. It is no news to you that we all look up to you, and what you had to say to us today was very important. You already know that we have heard from many people.

I have two ideas I would like to test with you or to ask you about. One is we don't have the ability as yet, from what I have heard — and will you know better — to have a robust, large peacekeeping mission. We don't have the men and women to do this. What would you have to say if we provided strategic guidance, leadership guidance and training guidance? So it wouldn't be 600 or 700 men; it would be, say, 100, or 50.

Let me tell you where I am coming from. I was the envoy to Sudan, and I used to go with our men and women, a small number of 50 to 100, to South Sudan, to Darfur. They wanted boots on the ground, but they were giving strategic advice, training.

Do you think that is our role at this time? Is that our role, giving strategic guidance? Because we don't have the men and women the way you were saying. What do you think of that?

Maj.-Gen. MacKenzie: Senator, I would say we do have the capability to do that. The NATO mission is a rotational mission, very, very low stress, and they are there as a deterrent, as ridiculous as that might seem to some people, having a modest force like that. But it is a tripwire. They used to say all the

c'est-à-dire une organisation capable d'assurer la sécurité personnelle des gens qui participent à la mission. Il ne faut pas les disperser dans certains pays très, très vastes, sans les protéger comme il convient.

Je vais conclure en disant que ces opérations ne sont pas des opérations de pays. Je suis très content qu'on ait supprimé l'expression « maintien de la paix » du vocabulaire. On appelle ça des opérations de paix maintenant. Mais ce n'est pas ça. Ce sont des missions de protection. Elles ne servent pas à créer un climat propice aux pourparlers de paix ou peu importe. Créer les conditions de la paix? Quelle blague! On y va et on devrait y aller pour faciliter la protection des innocents. On ne peut pas en protéger tant que ça, mais au moins ce sera leur rôle. Ces soldats seront une force de protection.

Enfin, je sais d'après les médias publics que nous voulons gagner des points. Pour quoi faire? Peut-être pour obtenir un siège sans droit de vote au Conseil de sécurité. On ne gagne pas de points avec de petits engagements dans une zone de mission. On les gagne en étant solide, en protégeant les gens et en veillant sur les nôtres, et en facilitant le reste.

Merci beaucoup.

Le président : Je vous remercie, général MacKenzie.

Nous commencerons par la sénatrice Jaffer, puis le sénateur White prendra la parole.

La sénatrice Jaffer : Général, merci pour les services que vous avez rendus au Canada. Vous savez bien qu'on vous admire, et ce que vous aviez à nous dire aujourd'hui est très important à nos yeux. Vous savez aussi que nous avons entendu beaucoup d'autres témoins.

J'aimerais vous soumettre deux idées. D'abord ceci : on n'a pas la capacité, à ce que j'ai entendu, et vous le savez mieux que moi, d'avoir une mission de maintien de la paix à la fois solide et d'envergure. On n'a pas les hommes et les femmes qu'il faudrait pour ça. Que diriez-vous d'envoyer des gens pour fournir des conseils stratégiques et une orientation en matière d'encadrement et de formation? On n'enverrait pas 600 ou 700 hommes, mais disons une centaine ou une cinquantaine?

Permettez que je vous explique pourquoi je dis ça. J'ai été émissaire au Soudan, et je suis allée souvent avec nos hommes et nos femmes, un groupe de 50 à 100 personnes, au Soudan du Sud, au Darfour. Ils voulaient des militaires sur le terrain, mais on donnait des conseils stratégiques, de la formation.

Pensez-vous que ça devrait être notre rôle aujourd'hui? Est-ce notre rôle devrait être de fournir des conseils stratégiques? Parce que nous n'avons pas les ressources humaines pour faire ce que vous proposez. Qu'en pensez-vous?

Mgén MacKenzie : Madame la sénatrice, je dirais que nous en avons les moyens. La mission de l'OTAN est une mission tournante à très, très faible stress, et ils sont là à titre dissuasif, aussi ridicule que ça puisse sembler à certaines personnes compte tenu du fait que la force est aussi modeste. Mais c'est un piège. On

Americans needed in Germany and West Germany was one soldier to make sure that he was killed first when the Russians or Soviets came across the border. It was a tripwire.

We will get into this, I'm sure. The planning process is on its head. It is ludicrous to put out a number and then try to find something to fill the number. That's ridiculous, but I accept it is politics.

I'm biased in your favour, because I was on the board of the Pearson peacekeeping centre. Our most valuable contribution in my last year on the board was watching how the centre was training female police officers in Africa to go back home and train female police officers. It was unbelievably successful and deserved much more attention profile than it was getting.

Certainly I agree with you, but I don't agree that you should be forced to look within the 600 to find them. My God, that is just so ludicrous. If there's a good role for them, then those people could be made available outside the magic 600. I'm getting tired of that number.

But you are absolutely right: If that's considered to be the strategic level, yes. Long-term thinking, absolutely. Great value for it.

Senator Jaffer: I have just come back from a conflict zone, and especially with women who have been sexually assaulted and also the situation of cholera in Haiti, there is often an anxiety or anger about the impunity of peacekeepers. I don't need to convince you. You know what I am talking about. Do you think Canada can play a role in changing that?

I believe Canada should play a leadership role in stopping this impunity. As you know, the UN is supposed to look after this internally, but we know what is happening. It is not as adequate as people would like it to be.

I would like your opinion. How do you feel about this issue of the impunity of peacekeepers?

Maj.-Gen. MacKenzie: I certainly agree that we could provide an example. What is so frustrating to me is we had one individual in Haiti, for example, that was having a bit of an affair with a civilian fellow UN employee. This is not high on my list of scandal, but you would think it would be from the cover or the front page of *The Globe and Mail*, as if that disqualifies us from addressing the issue you are talking about.

The short answer to your question is absolutely it can be. We were very early on in introducing women into the combat trades of the Canadian Forces. We took the lead there. There was much objection. Certainly we have the expertise and a national record and reputation for dealing with it. Quite frankly, it would fall within the same category as what the Pearson peacekeeping centre was doing by way of training female police officers in Africa.

disait à l'époque que tout ce dont les Américains avaient besoin en Allemagne et en Allemagne de l'Ouest était un seul soldat pour être sûr qu'il serait tué le premier quand les Russes ou les Soviétiques franchiraient la frontière. C'était un piège.

Nous y viendrons, j'en suis sûr. Le processus de planification est en route. C'est ridicule de fixer un nombre, puis d'essayer de le remplir. C'est ridicule, mais c'est la politique, et je l'accepte.

Je penche de votre côté, parce que je faisais partie du conseil d'administration du Centre Pearson pour le maintien de la paix. Notre contribution la plus valable durant ma dernière année au conseil a été la façon dont le centre a formé des policières africaines destinées à retourner chez elles pour en former d'autres. Ça a été un succès incroyable et cela n'a pas du tout attiré l'attention méritée.

Je suis d'accord avec vous, mais je ne crois pas qu'on devrait être obligé d'aller dans les 600 pour les trouver. Bon sang, c'est tellement ridicule. S'il y a un rôle utile à remplir, on peut trouver ces gens sans parler du chiffre magique de 600. Je suis tanné d'entendre ce chiffre.

Mais vous avez tout à fait raison : si c'est considéré comme un niveau stratégique, alors oui. Une réflexion à long terme, oui, tout à fait. C'est très important.

La sénatrice Jaffer : Je reviens tout juste d'une zone de conflit et j'ai notamment rencontré des femmes victimes de violence sexuelle. Il y avait aussi le problème du choléra en Haïti. L'immunité des Casques bleus déclenche souvent de l'angoisse et de la colère. Je n'ai pas besoin de vous convaincre. Vous savez de quoi je parle. Pensez-vous que le Canada peut jouer un rôle dans la transformation de cette situation?

Je crois que le Canada devrait jouer un rôle de premier plan dans la levée de cette immunité. Comme vous le savez, l'ONU est censée s'en occuper à l'interne, mais on sait bien ce qui se passe. Ça n'est pas aussi efficace qu'on le voudrait.

J'aimerais avoir votre avis. Que pensez-vous de cette question de l'impunité des Casques bleus?

Mgén MacKenzie : Je suis d'accord, nous pourrions donner l'exemple. Ce qui me dérange, c'est qu'il y a eu, par exemple, en Haïti, une personne qui a eu une petite aventure avec une collègue civile employée de l'ONU. C'est loin d'être au sommet de ma liste de scandales, mais ça s'est retrouvé à la une du *Globe and Mail*, comme si ça devait nous empêcher d'aborder la question dont vous parlez.

La réponse, en bref, à votre question est que, oui, c'est possible. Des femmes font partie depuis longtemps des activités de combat dans les Forces canadiennes. Nous avons pris l'initiative. Il y a eu beaucoup d'opposition. Et il est certain que nous sommes des spécialistes à cet égard. Nous avons un bilan positif et une réputation. Très franchement, cela irait dans la même catégorie que ce qu'a fait le Centre Pearson pour le maintien de la paix en formant des policières en Afrique.

Senator Jaffer: I took police officers to Darfur to teach rape investigation, and they still use that training and just rave about our police. Of course we do, too. For me, if we're going to do a peace operation, the police have to be part of it. I would like your opinion on that.

Maj. MacKenzie: Yes, and we have been doing that. My first mission was in 1962 in the Gaza Strip, and we had what was called UNCP then, the United Nations Civilian Police. We have been working with them on every mission since.

There was a small error in my introduction. Vietnam was an international commission of control and supervision. It wasn't a UN mission.

But in all UN missions there are civilian police, and more and more these days, as I'm sure the senator would reinforce, from the municipal, provincial and federal levels. In most missions where Canadians are now, the police outnumber the soldiers, so absolutely essential.

Once again, I had a couple of hundred police with me in the Balkans and I had to fire over 30 per cent of them. Why? Because requests would go out to countries to provide police at the constable level, on the street level, and when those countries saw the per diem that was being paid by the UN, some of them, even the head of the police force, would say, "Hey, this looks like a pretty good deal; I'm going." So all of a sudden I had all these police officers who weren't prepared to do constable duties because they were inspectors or superintendents or whatever.

The UN wouldn't let me fire them. The UN said, "No, send them back to New York and we will put them with their permanent delegation." They were getting even more per diem in New York than they were in the field. All of a sudden, a significant number of my police became incompetent overnight because they wanted to be sent to New York and work there.

You will run yourself into problems when you are dealing with each country providing X number of police or military or whatever.

Senator White: Thank you very much, general. Great to see a St. Francis Xavier University graduate in the room.

Maj.-Gen. MacKenzie: And Cape Breton U.

Senator White: I'm sure that wasn't the first time the United Nations saw incompetence, by the way.

My question is going to focus on the policing dialogue. You and I have had this discussion at least a couple times about the challenges that go with that.

La sénatrice Jaffer : J'ai emmené des policiers et policières au Darfour pour enseigner comment faire enquête sur des viols, et on utilise encore cette formation là-bas, en faisant toujours l'éloge de notre police. Nous aussi, bien sûr. Selon moi, si on envisage une opération de paix, il faut y faire participer la police. J'aimerais avoir votre avis à ce sujet.

Mgén MacKenzie : Effectivement, et c'est ce qu'on fait. J'ai fait ma première mission en 1962. C'était dans la bande de Gaza, et il y avait à l'époque ce qu'on appelait la Police civile de la force des Nations Unies, l'UNPOL. Nous avons travaillé avec eux dans le cadre de toutes les missions effectuées depuis.

J'ai fait une petite erreur dans mon introduction. Le Vietnam était une commission internationale de contrôle et de surveillance, pas une mission de l'ONU.

Mais il y a une police civile dans toutes les missions de l'ONU, et de plus en plus ces jours-ci, comme la sénatrice pourra le confirmer, j'en suis sûr, et les membres viennent des polices municipales et provinciales et de la police fédérale. Dans la plupart des missions auxquelles le Canada participe aujourd'hui, il y a plus de policiers que de soldats. Ils sont donc absolument essentiels.

Je rappelle encore une fois que j'ai eu quelques centaines de policiers avec moi dans les Balkans, et j'ai dû en renvoyer plus de 30 p. 100. Pourquoi? Parce que des demandes étaient adressées à des pays pour obtenir des agents de police, pour le maintien de l'ordre dans les rues, et, quand ces pays ont vu l'indemnité quotidienne versée par l'ONU, certains se sont dit : « Hé, ça a l'air très intéressant, j'y vais! » Et, tout d'un coup, je me suis retrouvé avec tous ces policiers qui n'étaient pas préparés aux fonctions d'agent de police parce qu'ils étaient des inspecteurs, des surintendants, et cetera.

L'ONU ne voulait pas que je les renvoie. On m'a dit : « Renvoyez-les à New York, et on les intégrera à leur délégation permanente. » Ils ont obtenu une indemnité quotidienne encore plus importante à New York que sur le terrain. Et, tout d'un coup, beaucoup de mes policiers sont devenus incompetents d'un jour à l'autre parce qu'ils voulaient être envoyés à New York et y travailler.

Vous allez au-devant de problèmes quand vous avez affaire individuellement aux pays qui envoient tel nombre de policiers ou de soldats ou peu importe.

Le sénateur White : Merci beaucoup, général. Je suis heureux de m'entretenir avec un ancien de l'Université St. Francis Xavier.

Mgén MacKenzie : Et de l'Université du Cap-Breton.

Le sénateur White : Au fait, je suis sûr que ce n'était pas la première fois que l'ONU devait composer avec l'incompétence.

Ma question porte sur le dialogue relatif au maintien de l'ordre. Vous et moi avons déjà eu cette discussion quelques fois et nous avons parlé des problèmes qui y sont rattachés.

Certainly one of the challenges police officers who arrive in theatre face is a lack of police basic training, sometimes even education levels where they can't learn basic training. I asked you the question whether you think we should be focusing some energy on raising their basic level by removing people from theatre — in other words, police officers from Afghanistan, as an example — to give them an education level in another venue. We did it in Jordan in the past. We do it sporadically there, certainly not in-depth. I know Australia has been bringing in police officers from Afghanistan now for seven or eight years and giving them an education level so that when the police officers from Australia arrive on the ground, they are not teaching basic language skills.

Maj.-Gen. MacKenzie: Absolutely.

Senator White: Do you see an opportunity for Canada in the future of peace operations to be more engaged at that level rather than just trying to teach some pretty basic things while keeping people alive on the ground?

Maj.-Gen. MacKenzie: I know I'm dated in my experience, but I couldn't agree with you more, that there's an opportunity there. I say that because, particularly with the police that were assigned to UNPROFOR in the Balkans, they were ordered to be under the administrative side of the mission. They were not under my command. They were with the chief administrative officer, et cetera, and they had a delegation come and see me about a week later: "Sir, can't you just arrange for us to work with the military?" When that happened, I had to remove one Scandinavian gentleman who was in charge of the police and put in two officers, one from Senegal and one from Canada, who sorted it out because they were experienced.

But the very basic policing skills, while it is a prerequisite for being sent on a mission by the UN, are not being met I would say even today by the majority of the countries that contribute police officers. It is a really good gig. It is a really well-paying job.

Senator White: I have been to the international police academy, and the topic of inspectors buying their seat in an international mission was pretty well discussed there. It was around high-level officers who were paying thousands of Canadian dollars to serve six months in a theatre so they could make \$100 a day in per diems. It is well known.

Could you walk us through where you see the capability capacity gaps today in the military for what the mission tomorrow is going to be?

Maj.-Gen. MacKenzie: Yes, I can. It is not a flip answer. I can't do that until the Government of Canada tells the military what they want it to be capable of doing. If they say, "You have to be able to deploy an army brigade of 4,000 and maintain it

Il est certain qu'une des difficultés rencontrées par les policiers qui arrivent sur place est le manque de formation de base des policiers, et parfois même un manque d'instruction tel qu'ils ne peuvent pas suivre la formation de base. Je vous avais demandé si vous pensiez qu'on devrait commencer par leur donner une instruction de base en les retirant du théâtre des opérations, par exemple des policiers de l'Afghanistan, pour leur enseigner dans un autre endroit. On l'a fait en Jordanie à une certaine époque. On le fait encore sporadiquement à cet endroit, quoique plus superficiellement. Je sais que l'Australie fait maintenant venir des policiers de l'Afghanistan pour sept ou huit ans et leur donne une instruction de base pour que les policiers australiens envoyés sur place n'aient pas à enseigner des compétences linguistiques de base.

Mgén MacKenzie : Absolument.

Le sénateur White : Pensez-vous que le Canada pourrait, dans les futures opérations de paix, être plus largement engagé à cet égard au lieu d'essayer d'enseigner des notions de base tout en protégeant la vie des gens sur place?

Mgén MacKenzie : Je sais que mon expérience n'est plus d'actualité, mais je suis entièrement d'accord, et je pense qu'il y a là une occasion à saisir. Je dis ça parce que, quand je pense en particulier aux policiers affectés à la FORPRONU dans les Balkans, on leur avait ordonné d'être du côté administratif de la mission. Ils n'étaient pas sous mon commandement. Ils relevaient du chef du service administratif en chef, et cetera. Environ une semaine plus tard, ils m'ont envoyé une délégation pour me demander : « Monsieur, est-ce que vous pouvez vous arranger pour que nous puissions travailler avec les soldats? » Quand ça s'est présenté, j'ai dû retirer un monsieur de Scandinavie qui s'occupait de la police et désigner deux policiers, un du Sénégal et l'autre du Canada, qui ont réglé les problèmes parce qu'ils avaient de l'expérience.

Mais je dirais que, même aujourd'hui, les policiers envoyés par la majorité des pays contributeurs ne possèdent pas les compétences de base en matière de maintien de l'ordre, alors que c'est un préalable à l'envoi dans le cadre d'une mission de l'ONU. C'est une occasion en or, c'est un boulot vraiment bien payé.

Le sénateur White : J'ai été à l'académie de police internationale, et la question des inspecteurs qui achetaient leur participation à une mission internationale y était largement discutée. On parlait d'agents supérieurs qui payaient des milliers de dollars canadiens pour servir six mois sur un théâtre d'opérations pour y gagner 100 \$ par jour. C'est une chose bien connue.

Est-ce que vous pourriez nous parler des lacunes actuelles de l'armée au regard des missions à prévoir pour l'avenir?

Mgén MacKenzie : Oui, bien sûr. Ce n'est pas une réponse à pile ou face. C'est impossible tant que le gouvernement du Canada ne dira pas aux militaires ce qu'il attend d'eux. S'il dit : « Vous devez être capables de déployer une brigade de

indefinitely, a flotilla of four ships with a command and control capability, a number of six-packs of air to maintain,” in those cases I could tell you we don’t have that capability. So then you dumb it down to fewer in all three services.

The capabilities are only known when you know what you are responsible for doing, and it is almost like what is going on right now with the magic 600. It is a reverse planning process. Some of the capability gaps are blatantly obvious perhaps, but most of them are only defined as gaps when you know what your task is, beyond the defence of Canada, which is very modest.

As far as identifying tanks, trucks and artillery, the capability gap when we went to Afghanistan was identified almost immediately: We need tanks and we need artillery. Magically they were available within a couple of months. It was fantastic. That was only recognized when the military was sent to do a particular job.

Senator White: What do you see our capability at now?

Maj.-Gen. MacKenzie: To do what?

Senator White: Right now if they asked, “What do you have to do something with?” Two ships?

Maj.-Gen. MacKenzie: With the promises now being made with people in the Ukraine and Poland and going to Latvia, the numbers are modest. We would be hard-pressed, but it is not impossible to maintain what I refer to as a battle group, 1,200 to 1,400 folks in a mission in Africa. Not indefinitely, particularly when you put a language requirement on top of them, where you are going to be working the asses off the Van Doos and our French Canadian soldiers, one third of our force. They’d be punchy within a couple of years, but it would be possible. And as usual the military would say, “Can do.”

The Chair: I would like to follow up on the question of the identification of the linguistic requirement of “en français,” which obviously, for the most part, identifies those within the military from Quebec.

What effect is that going to have on those regiments that will be taking on, basically, the workload, if a decision is taken, in contrast to the rest of the military? Has there ever been a deployment of soldiers in any numbers because of language requirements?

Next, what are the ramifications morale-wise within the military when you’re actually deployed and this is a long-term commitment? Canadians should be aware this is not for six months. This is going to be for years if these decisions are taken. You might want to comment on that. That’s not an issue that has really been discussed.

4 000 hommes et la maintenir indéfiniment sur le terrain, ou une flottille de quatre navires avec une capacité de commandement, ou un certain nombre de conteneurs à six missiles », je vous dirais qu’on n’a pas cette capacité. Donc, il faut réduire l’envergure dans les trois armées.

On ne peut évaluer la capacité que si on sait de quoi on est responsable, et c’est un peu comme ce qui arrive en ce moment avec le chiffre magique de 600. C’est de la planification inversée. Certaines lacunes sont peut-être très évidentes, mais la plupart ne sont définies comme telles que quand on sait en quoi consiste la tâche à accomplir, en dehors de la défense du Canada, ce qui est très modeste.

Quant à ce qu’il manquait de chars, de camions et d’artillerie quand on est allé en Afghanistan, c’est devenu évident presque tout de suite. On avait besoin de chars et d’artillerie. Comme par magie, ils sont devenus disponibles en deux ou trois mois. C’était fantastique. On s’en est rendu compte uniquement quand les soldats ont été affectés à une tâche précise.

Le sénateur White : Quelle est selon vous notre capacité actuelle?

Mgén MacKenzie : Pour faire quoi?

Le sénateur White : Aujourd’hui, si on demande : « Qu’est-ce que vous avez pour faire quelque chose? » Deux navires?

Mgén MacKenzie : Compte tenu des promesses actuelles et des gens que nous avons en Ukraine et en Pologne et de l’éventualité d’aller en Lettonie, les chiffres sont modestes. Ce serait difficile, mais pas impossible, d’envoyer ce que j’appelle un groupe de combat, soit 1 200 à 1 400 soldats, en mission en Afrique. Pas indéfiniment cependant, surtout si vous y ajoutez des exigences linguistiques, qui va mettre à contribution le Royal 22^e et nos soldats canadiens-français, soit le tiers de notre armée. Ils seraient opérationnels d’ici deux ou trois ans, mais ce serait possible. Comme d’habitude, les militaires vous diraient : « C’est faisable. »

Le président : J’aimerais donner suite à la question des compétences linguistiques en français, qui, évidemment, concernent surtout les militaires en provenance du Québec.

Quel effet est-ce que ça aura sur les régiments qui assumeront la charge de travail si une telle décision est prise comparativement au reste de l’armée? Est-ce qu’on a déjà déployé des soldats en raison de compétences linguistiques?

Ensuite, quelles sont les retombées du point de vue du moral des troupes quand on est effectivement déployé pour longtemps? Les Canadiens doivent savoir que ce n’est pas pour six mois. Si on prend ce genre de décision, on compte en années. Peut-être pourriez-vous nous en parler... ce n’est pas un problème qu’on a peu abordé.

Maj.-Gen. MacKenzie: In fact, the military is very aware of that. I do happen to know, and it's public knowledge, that the western brigade is coming on standby for deployment, for example, if it was to Africa, and there would be plans for bilingual liaison officers with them. So there's not an intention to pick on the 5th brigade in Quebec, to take on all the roles. You can bet your life they will provide some of the liaison for the western brigade because it would have a very negative impact if you just sourced the deployments from the Quebec regiments.

The Chair: That was the question: Were they basically going to take the lead role and the vast amount of the responsibility?

Maj.-Gen. MacKenzie: If I'm current, they just gave up the standby role in Quebec. It's been passed off to the west.

If you try to adjust that, the ripple effects — and I'm out of date, I know — are horrendous. All the training regime, getting ready, change of command, individual moves and everything would be disrupted. So they will proceed by employing or deploying those individuals from the readiness brigade, as I would call them.

Senator Meredith: Thank you very much, General MacKenzie; it's good to see you again.

Sir, I rely upon your expertise, just like the committee members around this table, with respect to this report that we're trying to put together, to gather factual information. I'm always concerned about the conditions of our deploying and our readiness. We heard from a previous witness about our inadequacies in terms of being able to be totally ready.

Talk to us about the conditions for deployment, especially in Africa. My colleague Senator Jaffer spoke of South Sudan and other areas, for example, Congo, where Canada has been participatory, too. Talk to us about those conditions.

Maj.-Gen. MacKenzie: I admit up front that I'm not current. I maintain contact, but I'm not current. But I'm current enough to know that the preparations are so much superior to those during my day. That's not the fault of the leadership while I was growing up for the system — I started as corporal in the reserves — from a lieutenant to a colonel because the missions were predictable. You knew two and a half years before you went to Cyprus, for example, that you were going there. They were so predictable that you didn't even spend a lot of time with the people that were coming home before you went and replaced them. Four or five days were enough because it was routine.

The same thing in Germany with a much more intense, high-intensity role; you went there for three years. You learnt the ropes in year one. Year two, you became very good in the exercise, and in year three you won the track and field meet. That's the sequence you went through serving in NATO in the Canadian brigade.

Mgén MacKenzie : En fait, les militaires le savent très bien. Il se trouve que je sais, et c'est de notoriété publique, que la brigade de l'Ouest est en attente d'un déploiement, par exemple en Afrique, et il faudrait prévoir des agents de liaison bilingues. Donc, on n'a pas l'intention de faire porter tous les rôles à la 5^e brigade du Québec. Vous pouvez être sûrs qu'ils réserveront certains postes de liaison à la brigade de l'Ouest parce que, si on faisait seulement appel à des régiments du Québec pour ces déploiements, les conséquences seraient très négatives.

Le président : C'était bien le sens de la question : Est-ce qu'ils vont effectivement assumer le rôle principal et le plus gros des responsabilités?

Mgén MacKenzie : À ce que je sache, ils viennent d'abandonner le rôle de réserve au Québec. C'est transféré à l'Ouest.

Tout ça a des ramifications, et je sais que je ne suis plus dans la course, mais c'est affreux. Tout le système de formation, la préparation, le changement de commandement, les déménagements individuels et tout le reste, tout sera perturbé. Ils vont donc employer ou déployer les gens de ce que j'appellerais la brigade d'intervention.

Le sénateur Meredith : Merci beaucoup, général MacKenzie. Je suis heureux de vous revoir.

Monsieur, je compte sur votre expertise, tout comme les membres du comité ici, autour de cette table, pour recueillir des données factuelles en vue de rédiger le rapport que nous sommes en train de préparer. Je m'inquiète toujours des conditions de déploiement et du degré de préparation de nos troupes. Un autre témoin nous a parlé de nos insuffisances du point de vue de notre capacité à être complètement prêts.

Pourriez-vous nous parler des conditions de déploiement, notamment en Afrique. Ma collègue, la sénatrice Jaffer, a parlé du Soudan du Sud et d'autres régions, par exemple, le Congo, où le Canada a aussi envoyé des troupes. Pourriez-vous nous parler de ces conditions?

Mgén MacKenzie : Je dois dire d'emblée que je ne suis pas à jour. Je garde le contact, mais je ne suis pas à jour. Mais je sais quand même que les préparatifs sont nettement meilleurs qu'à mon époque. Ce n'est pas la faute des dirigeants de l'époque. J'ai commencé au grade de caporal de réserve, puis j'ai été promu aux grades de lieutenant, puis de colonel, parce que les missions étaient prévisibles. On savait deux ans et demi à l'avance qu'on allait être déployé, par exemple, à Chypre. C'était tellement prévisible qu'on ne passait pas beaucoup de temps avec ceux qui rentraient avant de partir les remplacer. Quatre ou cinq jours suffisaient parce que c'était très routinier.

C'était la même chose en Allemagne, mais en beaucoup plus intense. C'était un rôle à haute intensité, et on partait pour trois ans. La première année, on apprenait le métier. La deuxième année, on devient très compétent. Et, la troisième année, on gagnait la compétition. C'est l'ordre des choses quand on est au service de l'ONU dans le cadre de la brigade canadienne.

They're much better prepared now. The commanders are much more conscious. We used to say, when I joined in 1960, "Gee, we could be going to war any day now." We never did. The Cold War was on. But now it's pretty serious stuff. They know they could well be deploying to Mali or South Sudan in two weeks, a month or whatever.

I would say I'm confident that the conditions for deployment are safe and ready, in the absence of no really ridiculous restrictions being put on them by the United Nations, and they should never — and I don't think will — accept those restrictions.

There are no more 30 rounds per magazine; there's no more pistol for some or rifle for the other. No, it's essential that they go with what our people think they need for the worst-case scenario.

Senator Meredith: We just heard from a previous witness from ACCORD who has been sanctioned by the UN or validated by the UN. I know that you are a big fan of the UN. I wanted to know your ideas about our deploying and our relationship with the African Union and what their responsibilities are in terms of the missions that we deploy to. Especially Africa, in terms of the continent and our partners there, what do we need to make sure that they have in place as we go there? They're on the ground. They have boots on the ground. We're putting fewer of our men and women in harm's way when we have trained capacity built with our partners on the ground. Elaborate for me.

Maj.-Gen. MacKenzie: It's a great question, senator, because in Mali there are four missions: AFRICOM; the United States mission; the United Nations mission; and the African Union mission. So you can imagine the liaison that's required.

I don't know whether I've mentioned it yet — the senator and I discussed it — I don't know what the numbers are in Mali, but it's up well over double digits of the participating nations of a meaningful size making up to 14,000. Every one of their national mandates trumps the UN's. They have their own national mandates that will mean commanders calling home to ask permission if they can do X, Y and Z that the UN commander is asking them to do. Therefore, you have a real dog's breakfast at a conference in a room like this, where everybody has a different freedom of action based on their national mandate.

So you're absolutely right. I discovered the hard way, over years and years, that the very best way to establish the relationships was not through a mandate or some written contract but personal relationships, and not always with the commanders, particularly when we were dealing with ex-Soviet bloc countries — Czechs, Slovaks, Poles, Hungarians. There was always the political officer still there, and you really had to get by him and get to the military commander.

Personal relationships, as simple as it sounds, actually work. A good example is the Dutch commander in my signals organization in Sarajevo. I told him, "I need a signals cell here with me. I got to take it to Sarajevo from Belgrade." He said, "Sir,

Ils sont beaucoup mieux préparés aujourd'hui. Les commandants sont beaucoup plus conscients. On disait, quand je suis arrivé en 1960 : « Bon sang, on pourrait partir à la guerre n'importe quand maintenant. » Ce n'est jamais arrivé. C'était la guerre froide. Aujourd'hui, c'est du sérieux. Ils savent qu'ils pourraient être déployés au Mali ou au Soudan du Sud dans deux semaines, un mois, ou peu importe.

Je dirais que les conditions de déploiement sont aujourd'hui sûres et qu'on est prêt, à moins que les Nations Unies n'imposent de restrictions vraiment ridicules, et on ne devrait jamais accepter ces restrictions, et d'ailleurs je pense qu'on ne les accepterait pas.

Il n'y a pas plus de 30 cartouches dans un chargeur. Il n'y a plus de pistolets pour certains et plus de fusils pour les autres. Non, il est essentiel de se préparer au pire.

Le sénateur Meredith : Un autre témoin nous a parlé de l'accord sanctionné ou approuvé par l'ONU. Je sais que vous appréciez le rôle de l'ONU. J'aimerais savoir ce que vous pensez de notre déploiement en Afrique et de nos relations avec l'Union africaine et en quoi consistent les responsabilités de nos missions. En particulier en Afrique, à l'échelle du continent et compte tenu de nos partenaires là-bas, de quoi est-ce qu'il faut s'assurer qu'ils ont à disposition quand nous y allons? Ils sont sur place. Ils ont des soldats sur le terrain. Nos hommes et nos femmes sont moins en danger quand il existe des gens formés chez nos partenaires sur place. Pourriez-vous nous en parler plus largement?

Mgén MacKenzie : Excellente question, monsieur le sénateur, parce que nous avons quatre missions au Mali : l'AFRICOM, la mission des États-Unis, la mission de l'ONU et la mission de l'Union africaine. Vous pouvez imaginer le réseau de liaison nécessaire.

Je ne sais pas si je l'ai déjà dit — le sénateur et moi-même en avons discuté —, je ne connais pas les chiffres concernant le Mali, mais ça dépasse largement les deux chiffres pour ce qui est des pays participants de taille significative composant les 14 000 personnes déployées. Chaque mandat national éclipse celui des Nations Unies. Ils ont leurs propres mandats nationaux, de sorte que les commandants appellent chez eux pour demander la permission de faire ceci ou cela que le commandant de l'ONU leur a demandé. Alors c'est un vrai bazar quand on a une conférence dans une salle comme celle-ci, où chacun a une liberté d'action différente selon son mandat national.

Vous avez donc absolument raison. J'ai appris à la dure, au fil des ans, que le meilleur moyen de créer des relations n'était pas un mandat ou un quelconque accord écrit, mais que c'était les relations personnelles, et pas toujours avec les commandants, surtout quand il s'agissait des gens des pays de l'ex-bloc soviétique, comme les Tchèques, les Slovaques, les Polonais et les Hongrois. Il y avait toujours un agent politique présent, et il fallait passer par lui et par le commandant militaire.

Les relations personnelles, aussi simple que ça paraisse, c'est ce qui marche. Je me rappelle le commandant hollandais dans mon service des transmissions à Sarajevo. Je lui ai dit : « J'ai besoin d'une cellule de transmission ici avec moi. Il faut que je la fasse

I do not have that authority. Please give me two hours.” He phoned home, came back in and said, “You got it.” It wouldn’t have happened if he and I had some sort of adversarial relationship and I ordered him to do it whether he wanted to or not.

So it is different command and control, but it can work in most locations.

Senator Meredith: Thank you.

Senator Beyak: Thank you very much. It’s very good to see you again.

Maj.-Gen. MacKenzie: Likewise.

Senator Beyak: I appreciate very much your expertise. Could you tell me what you are hearing out there on the ground from the past members of the Canadian Forces about Mali, about their experiences in the past and what kind of concerns they have? And do you think there should be a vote in Parliament on a mission like this?

Maj.-Gen. MacKenzie: What do I hear? I hear probably 1 per cent of the force talking or people talking to friends. Everybody, from Corporal Smith to four-star General Jones, is absolutely shocked and embarrassed at the reverse planning process, where somebody has picked a number out of air — 600 — and said, “This is what we’re contributing; now let’s go and find a role for them.”

I know from friends in low places who were familiar with the reconnaissance done by Justice Arbour and General Dallaire that nobody during that recce asked for boots on the ground. So the temptation will be to send penny packets of a medical unit, intelligence, helicopters or whatever, and that’s what I would strongly recommend against, because now you’re playing to the best-case scenario.

It’s so obvious to people with a little bit of military training that this is ass-backward, and this committee is an example — I’m not picking on you. But without concurrent input from foreign affairs, development and diplomacy all working together — which is the way it didn’t start at the beginning of the Afghan campaign but then came together within a few years and worked a little bit better — that’s what we all recognize as a flaw in the system. It is not unique for this current situation; it’s been happening during my entire career and 20 years after it.

As far as the vote goes, debating in the House of Commons gives debating a really bad name. No doubt about it. I was furious. Do you remember in the mid-1970s it was decided whether we would — it had to be debated in Parliament, but it was a debate for the record, which I understand is different from the regular debate. Anyway, they had to decide whether we would move from the UN mission, UNPROFOR, to the NATO mission. NATO was taking over. Ironically, now that we had peace, they sent in planes, tanks and everything else like that.

venir de Belgrade. » Il m’a répondu : « Monsieur, je n’ai pas le pouvoir de le faire, mais donnez-moi deux heures. » Il a téléphoné chez lui, est revenu et m’a dit : « C’est réglé. » Ce ne serait pas arrivé si nous avions eu des relations antagonistes et que je lui avais donné un ordre, qu’il soit d’accord ou non.

Donc, c’est différent des relations de commandement, mais ça peut marcher presque n’importe où.

Le sénateur Meredith : Je vous remercie.

La sénatrice Beyak : Merci beaucoup. Je suis heureuse de vous revoir.

Mgén MacKenzie : Moi de même.

Le sénatrice Beyak : J’apprécie beaucoup votre expertise. Pourriez-vous nous parler des réactions sur le terrain d’anciens militaires concernant le Mali, sur leur expérience et sur leurs inquiétudes? Et pensez-vous qu’une mission comme celle-là devrait faire l’objet d’un vote au Parlement?

Mgén MacKenzie : Leurs réactions? J’ai connaissance d’un pour cent, probablement, de gens qui parlent ou qui parlent à des amis. Tout le monde, du caporal Smith au général quatre étoiles Jones, est absolument choqué et gêné par le processus de planification inversée, par lequel on décide d’un nombre arbitraire, 600, pour dire ensuite : « Bon, c’est notre contribution. Voyons maintenant quel rôle on va leur attribuer. »

Je sais, par des amis familiers de la mission de reconnaissance effectuée par la juge Arbour et le général Dallaire, que personne, durant cette mission, n’a demandé de soldats sur le terrain. Donc on sera tenté d’envoyer de petites unités médicales, des agents du renseignement, des hélicoptères, peu importe, et c’est quelque chose que je déconseille absolument parce que ça, c’est ce qui se fait dans le meilleur des cas.

On met la charrue avant les bœufs, et c’est tellement évident pour les gens qui ont un peu de formation. C’est comme ce comité, sans vouloir vous offenser. Mais, sans la participation et la collaboration des affaires étrangères, des agents de développement et des responsables de la diplomatie — et c’est comme ça que ça n’a pas commencé au début de la campagne en Afghanistan, pour ensuite se faire en quelques années, et ça a fonctionné un peu mieux — c’est la faille du système, et nous le savons tous. Ça n’est pas propre à la situation actuelle : j’ai vu ça durant toute ma carrière et vingt plus tard.

Quant à savoir s’il faudrait voter, les débats à la Chambre des communes ternissent beaucoup le terme « débat ». Aucun doute. J’étais furieux. Vous rappelez-vous, au milieu des années 1970, on a décidé de passer au vote. Ça devait être débattu au Parlement, mais c’était un débat pour le compte rendu, qui est un débat différent d’après ce que je comprends. Quoi qu’il en soit, il fallait décider si on devait passer de la mission de l’ONU, la FORPRONU, à la mission de l’OTAN. L’OTAN prenait le relais. Ironiquement, maintenant qu’on avait la paix, ils envoyaient des avions, des chars et tout ça.

Every party had two to three members present in the house, and two of the parties, who shall remain unnamed, stood up and had it backwards. They thought it was going from NATO to the UN. We'd been there for three years and lost about 22 or 23 people, and they didn't even have the prepared remarks that indicated they knew what the hell the decision was.

So when you ask me if there should be a debate, absolutely, if for nothing else than to reveal the ignorance of some people not even familiar with the subject.

The Chair: I will follow up on the question of debate. There's one debate that takes place to discuss the merits of whether we deploy in some part of the world, and we actually become a participant and to what degree we become a participant.

But what would your thoughts be about a requirement that every two years, say, that there be a public debate to review the consequences of a decision taken two years previously so that the public would be better informed, or at least informed in part, to exactly the results of the actions that our Canadians did in certain parts of the world? It would also be to report back to Parliament.

Maj.-Gen. MacKenzie: Senator, I think that could be included in the renewal of what I call a mandate — the extension; whether it's going to be extended, depending on whether it's a one-year deployment or two or three. It couldn't be included there.

But having spent — oh, my God — almost two months when I came back from the Balkans dealing with U.S. congressional hearings and seeing the depth of knowledge of what we Canadians were doing in the Balkans, in Croatia and in Bosnia, and seeing the research that was being done, anything that would force our Parliamentarians — and not just a select few on a committee — to actually become familiar with the goings on overseas would be welcome.

I had to fill in for Dini Petty on a one-hour talk show every day of the week; she was going on holiday, and I was asked to fill in for seven days. I was given six subjects, but I had one day where I could choose a subject — one program. I choose the need for a national military cemetery, just to show parliamentarians the cost of their decisions. It was the most unsuccessful talk show in the history of CBC, I'm sure, because not one person disagreed. Not one Canadian disagreed. It wasn't compulsory — “You will be buried here.” You have a choice, and now about 50 per cent of our fallen are buried here in Ottawa. It's not a big deal to parliamentarians. We have such a small military and modest footprint overseas that it just doesn't seem to capture the imagination as a popular subject to stay current with.

So anything that would cause someone or some committee to report back to Parliament and say, “This is what we've achieved” — it can be a little embarrassing. I was very much against the bombing of Serbia and Kosovo. I was very much against bombing

Chaque parti avait deux ou trois de ses députés présents, et deux partis, que je ne nommerai pas, ont pris la parole en comprenant l'inverse, à savoir qu'on devait passer de l'OTAN à l'ONU. On était là depuis trois ans et on avait perdu 22 ou 23 personnes, et ils n'avaient pas d'observations préalables indiquant qu'ils savaient de quoi diable il était question.

Donc, quand vous me demandez s'il devrait y avoir un débat, oui, absolument, ne serait-ce que pour révéler l'ignorance de certaines personnes qui ne connaissent rien au sujet.

Le président : Je voudrais donner suite à la question sur le débat. Il y a actuellement un débat sur le bien-fondé de déploiements dans certaines régions du monde, sur notre participation et sur l'ampleur de notre participation.

Mais que diriez-vous qu'on exige, par exemple, tous les deux ans un débat public pour examiner les conséquences d'une décision prise deux ans auparavant, pour que la population soit mieux informée, au moins partiellement, des résultats précis des tâches accomplies par nos hommes et nos femmes dans certaines régions du monde? Il y aurait aussi un compte rendu au Parlement.

Mgén MacKenzie : Monsieur le sénateur, je pense que ça pourrait faire partie du renouvellement de ce que j'appelle un mandat — une prolongation. Il s'agirait de savoir si le mandat doit être prolongé, selon qu'il s'agit d'un déploiement d'un an, de deux ou de trois. Ça pourrait se faire à ce moment-là.

J'ai passé, oh mon Dieu, presque deux mois, après mon retour des Balkans, à m'occuper d'audiences du Congrès américain et j'ai constaté la somme de connaissances qu'ils avaient sur ce que nous les Canadiens faisons dans les Balkans, en Croatie et en Bosnie, et toute la recherche qui se faisait, eh bien tout ce qui forcerait nos parlementaires, et pas seulement quelques membres d'un comité, à se familiariser effectivement avec ce qui se passe à l'étranger serait bienvenu.

J'ai dû remplacer Dini Petty à une émission de télévision d'une heure par semaine. Elle partait en vacances, et je l'ai remplacée pendant sept jours. On m'a donné six sujets, mais j'avais la possibilité d'en choisir un une fois, pour une émission. J'ai choisi de parler de la nécessité d'un cimetière militaire national, simplement pour montrer aux parlementaires le coût de leurs décisions. Ça a été l'émission la plus impopulaire de l'histoire de CBC, j'en suis sûr, parce que personne n'était en désaccord. Pas un seul Canadien ne s'est opposé. Ce n'était pas obligatoire, dans le genre : « Tu seras enterré ici ». On a le choix, et, aujourd'hui, 50 p. 100 de ceux qui sont tombés au combat sont enterrés ici à Ottawa. Ça n'a pas d'importance pour les parlementaires. Notre empreinte militaire à l'étranger est si modeste que ça ne semble pas assez important pour être un sujet d'actualité qui saisisse l'imagination.

Donc tout ce qui permettrait à quelqu'un ou à un comité de rendre compte au Parlement et de dire : « Voilà ce que nous avons fait » —, ça peut être un peu embarrassant. J'étais tout à fait contre les bombardements en Serbie et au Kosovo. J'étais tout

Libya. It doesn't do any good to say, "I told you so," because a lot of other people were against it, too, but nobody said that in Parliament. We had a bloody parade and a flyover.

You've got to be a little careful where you make your commitments such that you can live with the consequences.

The Chair: That's the point of my question: It's one thing to make the decision; it's another to learn the consequences two years hence, and then the ramifications to the country and to the men and women involved.

Senator Meredith: On that same point, you talk about those who sacrifice and give their lives for this country. We've lost about 122 peacekeepers. How do we minimize that risk when we actually deploy our men and women to Africa and other parts of the world for peacekeeping? How do we minimize that?

Maj.-Gen. MacKenzie: I'm going to put words in soldiers' mouths: They would be the last to ask you to arrange the mission so that it's safe. If it's worth doing, they're more than prepared to go there and do it, as are the police and our diplomats. And if we're going to get into the protection game — which we are if we're going to go to Central African Republic, the Democratic Republic of Congo, South Sudan, Mali — there will be risk.

Training mitigates the risk. Equipment mitigates the risk. Good communication mitigates the risk, so you can react quickly. There are ways that the military is eminently qualified to deploy that will mitigate risk.

But I remember writing a letter to the *Calgary Herald* when they said we shouldn't be sending observers to the International Commission of Control and Supervision in Vietnam after the Paris Peace Accords because some of them might get hurt. And it just seemed to me — I was a major at the time — that it's ludicrous that we're going to have a force we can't deploy because somebody might get hurt.

The soldiers would be the last ones to disagree with me on that, I believe. If they do, they shouldn't be soldiers.

The Chair: I'd like to go back to a couple of things. There seems to be a thread of information being provided to us, and there are two elements of whatever decisions are going to be taken. One is the question of whether there are going to be boots on the ground, men and women, used for the purpose of, as you said, protection, peacekeeping and peacemaking operations on a day-to-day basis. Then the other cry that we've heard from numerous witnesses is the question of capacity-building and the fact that you're going into war-torn countries that have had infrastructure destroyed. Also, there are basically no institutions in place and, therefore, no civil order.

The other side of that is this: Can Canada and the Pearson peacekeeping centre play that role, as opposed to assuming that we're going to go in as a deployment, to expand and become very good at what we do in respect to training those individuals who

à fait contre les bombardements en Libye. Ça ne sert à rien de dire : « Je vous l'avais dit », parce qu'un tas d'autres gens étaient contre, eux aussi, mais personne ne l'a dit au Parlement. On a eu droit à un foutu défilé et à un défilé aérien.

Il faut faire attention quand on prend des engagements, parce qu'il faut vivre avec leurs conséquences.

Le président : C'est le sens de ma question. C'est une chose que de prendre une décision; c'en est une autre d'en découvrir les conséquences deux ans plus tard, avec leurs ramifications pour le pays et pour les hommes et les femmes en cause.

Le sénateur Meredith : À ce sujet, vous avez parlé de ceux et celles qui se sacrifient et donnent leur vie pour ce pays. Nous avons perdu environ 122 Casques bleus. Comment réduire ce risque au minimum quand on déploie nos hommes et nos femmes en Afrique ou dans d'autres régions du monde? Comment faire?

Mgén MacKenzie : Je vais parler au nom des soldats : ils seront les derniers à vous demander d'organiser une mission pour qu'elle soit sécuritaire. Si ça en vaut la peine, ils sont plus que prêts à partir, comme le sont les policiers et les diplomates. Et si on joue au jeu de la protection, et c'est ce qui se passe si on va en République centrafricaine, en République démocratique du Congo ou au Soudan du Sud, il y a des risques.

C'est la formation qui atténue les risques. C'est le matériel qui atténue les risques. Ce sont les bonnes communications qui atténuent les risques, parce que vous pouvez réagir rapidement. Les militaires sont éminemment qualifiés pour déployer des moyens permettant d'atténuer les risques.

Mais je me souviens d'avoir écrit une lettre au *Calgary Herald* quand ils ont dit qu'on ne devrait pas envoyer d'observateurs à la Commission internationale de surveillance et de contrôle au Vietnam, après les accords de paix de Paris, parce que certains d'entre eux pourraient être blessés. Il me semblait que — j'étais major à l'époque — il me semblait ridicule de ne pas déployer de troupes parce que quelqu'un pourrait être blessé.

Je pense que les soldats seraient les derniers à être en désaccord avec moi à ce sujet. Ceux qui seraient en désaccord ne devraient pas être soldats.

Le président : J'aimerais revenir sur deux ou trois choses. Il semble y avoir un fil conducteur dans ce qu'on nous dit, et il y a deux éléments liés aux décisions qui doivent être prises. Il y a d'abord la question de savoir si on doit envoyer des soldats sur le terrain, des hommes et des femmes, pour, comme vous dites, garantir la protection des gens et maintenir la paix au jour le jour. Et puis il y a ce que beaucoup de témoins nous ont dit : la question du renforcement de la capacité locale et le fait qu'on va dans des pays déchirés par la guerre, où l'infrastructure est détruite. Et il n'y a, pour l'essentiel, aucune institution en place et donc aucun ordre civil.

L'autre aspect de tout ça est : est-ce que le Canada et le Centre Pearson pour le maintien de la paix peuvent jouer ce rôle, par opposition à l'hypothèse de déployer des troupes et d'exceller à former des gens qui ont été identifiés dans un pays comme le

have been identified from a country such as Mali? You wouldn't have to necessarily keep it for one country. You would identify three or four countries where you would, over a period of time, here and there perhaps, bring forward the educational tools needed to bring these people into a situation where they can take care of their own country. That is as opposed to going in on a day-to-day basis and spending \$450 million just strictly keeping the peace, which is already being kept, in part, by people who have already been sent there by the United Nations. In other words, we could make a difference over a longer period of time. What would be your comments on that?

Maj.-Gen. MacKenzie: I have a few comments on that, senator.

I would say that, yes, it's a good idea for a government to accept its low profile. I keep reading into my thought process that they want high profile, low risk and cheap, but I'm sorry, they don't go together. But, yes, absolutely, both can be done.

As far as capacity-building goes, you're primarily using civilian resources that will go in and, once again, I would say, with Canadian security because some of those areas are very dangerous. But if it's another situation where the capital is secure and there's a limited amount of peace, then sure, they can go in there, as they do in a development role. I've seen aid workers in some really dangerous situations witness what's going on in Syria right now. There are no shortage of volunteers, God bless them. So, yes, that could certainly be done concurrently.

If it's being done by itself, then you have a public relations challenge that has to be met if the government wants a profile, because as soon as they deploy, it's a story, and that's the last you'll hear of it, unless somebody is killed. It's very low profile.

Whereas if you put boots on the ground — and I'm not advocating that; I'm just saying that if you send people in, I want them protected, and that means boots on the ground around them — then journalists will start visiting, because if it bleeds, it leads. If somebody is killed, then there will be more coverage. That's just the real world. That's the way it works.

But certainly that's good work and needs to be done. Guys like Lloyd Axworthy will be here pounding on the table telling you to do it.

The Chair: Isn't there another issue or question here, as well? Doesn't any decision taken by our government have to look at whether it is in the interests of Canada as well as the country that we're going to go into to aid and assist? I ask this question because every day we see the carnage in Syria on a day-to-day basis. It is not too far off when there will have to be a major reconstruction of that country if we're going to be able to meet any of the social and humanitarian issues that are out there. There are millions of people, and we cannot believe what's taking place there.

Mali? On n'aurait pas nécessairement à le réserver à un seul pays. On pourrait identifier trois ou quatre pays dans lesquels, pendant une certaine période, ici et là peut-être, on apporterait les moyens éducatifs dont ces gens ont besoin pour devenir aptes à prendre soin eux-mêmes de leur pays. Plutôt que de maintenir la paix au jour le jour et de dépenser 450 millions de dollars juste pour ça, alors que les gens envoyés par l'ONU le font déjà, au moins en partie. Autrement dit, on pourrait améliorer les choses à plus long terme. Qu'en pensez-vous?

Mgén MacKenzie : J'aurais quelques commentaires à ce sujet, monsieur le sénateur.

Je dirais que, oui, c'est une bonne idée qu'un gouvernement accepte de jouer un rôle peu visible. Ils veulent être très visibles et que ça soit sans risque et pas cher... désolé, mais ça ne va pas ensemble. Mais, oui, absolument, on peut faire les deux.

Quant au renforcement de la capacité, on utilise surtout des ressources civiles, avec, une fois encore, je le rappelle, l'aide de la sécurité canadienne, parce que certaines de ces régions sont très dangereuses. Mais si c'est une autre situation où la capitale est sûre et qu'il y a une certaine paix, alors oui, ils peuvent y aller, comme quand on joue un rôle de développement. J'ai vu des travailleurs humanitaires dans certaines zones vraiment dangereuses témoigner de ce qui se passe en Syrie à l'heure actuelle. Il ne manque pas de volontaires, que Dieu les bénisse! Donc, oui, on peut certainement faire les deux.

Si ça se fait tout seul, vous avez un problème de relations publiques si le gouvernement veut que ça soit visible, parce que, dès qu'il y a un déploiement, c'est une histoire finie, et c'est la dernière dont vous entendrez parler sauf si quelqu'un se fait tuer. C'est très peu visible.

Mais, si vous envoyez des soldats sur le terrain — et ce n'est pas ce que je recommande, je dis seulement que, si vous envoyez des gens, il faut les protéger, et ça veut dire des soldats sur place autour d'eux — alors les journalistes vont venir voir, parce que, quand le sang coule, l'encre coule aussi... Si quelqu'un se fait tuer, on en parlera plus dans les reportages. C'est notre monde. C'est comme ça.

Mais c'est du bon travail, évidemment, et il faut le faire. Des gens comme Lloyd Axworthy seront là pour taper sur la table et vous dire de le faire.

Le président : Est-ce qu'il n'y a pas aussi une autre question ici? Est-ce que les décisions prises par notre gouvernement ne devraient pas tenir compte des intérêts du Canada aussi bien que du pays à aider? Je demande ça parce que nous voyons tous les jours le carnage qui se passe en Syrie jour après jour. Le jour n'est pas très loin où il faudra reconstruire ce pays de fond en comble et on peut se demander si nous serons en mesure de répondre aux besoins sociaux et humanitaires là-bas. Ce sont des millions de gens qui sont touchés, et on n'arrive pas à croire ce qui se passe en ce moment là-bas.

So if the decision is taken to make this commitment to go to Africa in significant numbers — and you forgot to outline our commitments we have already made to Kurdistan, Latvia and other countries — are we, in the short term, causing ourselves the inability to really assist a country that actually is affecting our public security here in Canada?

Maj.-Gen. MacKenzie: I would refer to comments I made to the media a couple of days ago and that I'll repeat this afternoon on CPAC. If you took the money that we're going to spend seeking a seat on the Security Council — a non-voting seat for two years, commencing in 2021 — there are so many better places within the UN to spend it.

Ironically, the UN was created in 1945 to assist in maintaining international peace and security. I was giving a presentation in Minneapolis when an individual came up to me afterwards who just happened to be the last living signatory of the UN Charter in 1945, and they said, "You know General MacKenzie, you're right, except that we didn't have World War III." And that's why the Security Council was created and why the Permanent Five were given the veto.

By the way, the fine print says that the makeup and procedures within the Security Council are open to veto too, which means there will never be a change in my lifetime. They will always be the Permanent Five. The rest are there after a very expensive campaign to get there and then to maintain it.

Bob Fowler was on TV the other night, and for the four years he was there, he was doing an average of 22 to 23 functions every night for four years. He said it costs something; it costs a lot of money.

You give that money to UNICEF. I've had UNICEF and UNHCR working out of my headquarters. There is where the growth industry is, unfortunately; the clientele is growing dramatically every day and some real good is being done there, no doubt about it.

I know it's not a zero sum game; it's not one or the other. But I just see where the money is being spent and where it could be spent much more wisely with more impact.

Senator Jaffer: I have a question for you based on everything that we've been hearing. I hope I can say this correctly. One of the witnesses said that DPKO sends out notes that they need men on the ground. Different countries say they will send this many, and then DPKO will send them out.

I may have misunderstood, but my understanding is there's not the strategic planning that needs to happen with all those people going out. That is an exaggeration, because I'm sure there is some. I don't even know if this has ever been done, but do you think that there is a place for Canada to work with DPKO to do strategic planning before people go? Could that be one of our roles?

Donc, si on prend la décision de s'engager en Afrique de façon conséquente — et vous avez oublié de souligner les engagements que nous avons déjà au Kurdistan, en Lettonie et ailleurs —, est-ce que, à court terme, nous nous rendons incapables d'aider vraiment un pays dont la situation a effectivement des répercussions sur la sécurité du Canada?

Mgén MacKenzie : Je vous rappelle ce que j'ai dit aux médias il y a quelques jours et que je répéterai cet après-midi sur CPAC. Si on prenait l'argent qu'on va consacrer à essayer d'obtenir un siège au Conseil de sécurité — un siège sans droit de vote pour deux ans à partir de 2021 — il y aurait tellement de meilleurs endroits à l'ONU où le dépenser.

Ironiquement, l'ONU a été créée en 1945 pour faciliter le maintien de la paix et de la sécurité à l'échelle internationale. Je donnais une conférence à Minneapolis quand une personne est venue me voir après. C'était la dernière personne vivante à avoir signé la Charte des Nations Unies en 1945, et elle m'a dit : « Vous savez, Général MacKenzie, vous avez raison, excepté qu'il n'y a pas eu de troisième guerre mondiale. » Et c'est pour cette raison que le Conseil de sécurité a été créé et que les cinq membres permanents ont un droit de veto.

Au fait, ce qui est écrit en petits caractères précise que la composition et les procédures du Conseil de sécurité sont sujets à veto également, ce qui veut dire qu'il n'y aura jamais aucun changement d'ici la fin de ma vie. Il y aura toujours les cinq membres permanents. Les autres sont là après avoir fait une campagne très coûteuse pour y être, puis pour y rester.

Bob Fowler est passé à la télévision l'autre soir. Pendant les quatre années qu'il a passées là, il a assumé en moyenne 22 ou 23 fonctions tous les soirs. Il a expliqué que ça coûte beaucoup d'argent.

Donnez cet argent à l'UNICEF. Les agents de l'UNICEF et du HCNUR travaillaient à partir de mon quartier général. C'est malheureusement là qu'il y a de la croissance. La clientèle augmente à vue d'œil tous les jours, et il n'y a pas de doute que ces organismes font vraiment du bon travail.

Je sais bien que ce n'est pas un jeu à somme nulle. Ce n'est pas l'un ou l'autre. Mais je me dis que l'argent dépensé ici pourrait être plus utilement dépensé ailleurs et avoir plus d'effet.

La sénatrice Jaffer : J'aimerais vous poser une question compte tenu de tout ce que nous avons entendu jusqu'ici. J'espère pouvoir le formuler correctement. L'un des témoins a déclaré que le DOMP envoie des notes pour dire qu'on a besoin d'hommes sur le terrain. Différents pays disent qu'ils vont envoyer tel nombre, et le DOMP les envoie.

Peut-être que j'ai mal compris, mais j'ai l'impression qu'une planification stratégique n'est pas nécessaire pour envoyer tous ces gens. J'exagère un peu, parce que je sais bien qu'il doit y avoir une certaine planification. Je ne sais même pas si ça s'est déjà fait, mais pensez-vous que le Canada pourrait travailler avec le DOMP pour élaborer un plan stratégique avant d'envoyer des gens? Est-ce que ça pourrait être un rôle pour nous?

Maj.-Gen. MacKenzie: Senator, way back, when I was a critic of the UN, it was a very tiny staff and they realized that they had to be 24 and 7. So they started bringing in people, and a lot of countries, including Canada, volunteered to provide their officers' expertise to the UN at no cost. Canada would cover that cost.

I still remember going down to visit this new situation room. It was not an operations centre. There was no authority and I loved it because there was a cardboard sign on the front that said "General Lewis MacKenzie Situation Room. We work 24 and 7." That was nice; I liked that.

My point is that Third World countries protested immediately because those of us who could afford to maintain our people in New York were sending officers into the headquarters where they weren't accepting the US\$150 per diem and salary while they were in New York for accommodations, et cetera. Within about two months, the plan was quashed. They no longer were providing those free resources to the UN.

So there is that type of planning going on now. I'm not an expert, but I know there has been a 20-fold increase in the staff there. So they have the people to do the job and within that staff I'm sure there are some.

But it becomes difficult to fine-tune the force by way of balance. You're absolutely right: What happens is that those requests come to a country — unless it has changed from my day — and ask, "In the event that we have a mission in such and such, what are you prepared to contribute?" And if you go back and say "Nothing," then you're not asked. You have to go back and say, "We're prepared to volunteer this and that," and then you're officially asked, through the front door, to do just that.

You can imagine how time consuming that is. Some of those missions have 30 or 35 nations represented, some with only a couple of people, other ones with thousands. But it's a very difficult process for the UN to create the force that they want in the time in which they want it.

The Chair: Colleagues, we're coming to an end here. I would like to ask one question to the general about the overall defence policy review that's underway.

Do you have any comments that you would like to make on any area of the military that you think should be changed, altered or otherwise? You may want to comment on the reserves, procurement or ballistic missile defence, and then we'll conclude our meeting.

Do you have any comments?

Maj.-Gen. MacKenzie: As far as resources go, it's a hot subject. Ask any expert in the military today; there are disclosures that should take place. Then, in order to save resources and money,

Mgén MacKenzie : Madame la sénatrice, il y a bien longtemps, quand j'étais un critique de l'ONU, c'était un personnel très peu nombreux, et ils se sont rendu compte qu'ils devaient travailler 24 heures par jour, sept jours sur sept. Ils ont donc commencé à engager des gens, et beaucoup de pays, dont le Canada, ont proposé de fournir l'expertise d'agents à l'ONU gratuitement. Le Canada assumerait les coûts.

Je me rappelle avoir visité cette nouvelle salle de gestion de crise. Ce n'était pas un centre d'opérations. Il n'y avait aucune autorité en place, et j'ai adoré ça parce qu'il y avait un écriteau en carton à l'avant, où était écrit : « Salle de gestion de crise du Général Lewis MacKenzie. Nous travaillons 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. » C'était bien. J'ai trouvé ça super.

Ce que je veux dire, c'est que les pays du tiers monde ont protesté aussitôt parce que ceux d'entre nous qui avaient les moyens d'avoir des gens à New York ont envoyé des agents au quartier général, où ils n'acceptaient pas l'indemnité quotidienne de 150 dollars américains ni de rémunération pour l'hébergement, et cetera. Le plan a été mis en pièces au bout de deux mois. Ils ne fournissaient plus de ressources gratuites à l'ONU.

Alors, c'est ce genre de planification qui se produit aujourd'hui. Je ne suis pas un expert, mais je sais que le personnel s'est multiplié par 20 là-bas. Ils ont donc le personnel nécessaire pour faire le travail et je suis sûr qu'il y en a quelques-uns dans ce personnel.

Mais ça devient difficile d'équilibrer l'envoi de troupes. Vous avez absolument raison : ce qui se passe, c'est que ces demandes sont adressées à un pays — à moins que ça ait changé depuis mon époque — à qui on demande : « Si nous avons une mission à envoyer ici ou là, qu'êtes-vous prêt à fournir? ». Et, si vous répondez : « Rien », on ne vous demande plus rien. Il faut répondre : « Nous sommes prêts à fournir ceci et cela », et on vous demande alors officiellement, par la porte avant, de faire ce que vous avez proposé.

Vous pouvez imaginer le temps que ça prend. Certaines missions ont des représentants de 30 à 35 pays, qui envoient parfois deux ou trois personnes seulement, alors que d'autres en envoient des milliers. Mais c'est très difficile pour l'ONU d'envoyer les troupes qu'elle veut au moment où elle le veut.

Le président : Chers collègues, nous arrivons au terme. J'aimerais poser une question au général au sujet de l'examen de la politique de défense globale qui est en cours.

Avez-vous des commentaires concernant quelque chose qui, dans l'armée, devrait être changé, modifié ou autre? Peut-être au sujet des réserves, de l'approvisionnement ou de la défense par missiles balistiques? Après quoi, nous concluons notre réunion.

Désirez-vous ajouter quelque chose?

Mgén MacKenzie : Les ressources, c'est un sujet brûlant. Demandez à n'importe quel expert aujourd'hui. Il y a des choses qui devraient être révélées. Ensuite, pour économiser des

people will throw up their hands from that area and say, “My God you can’t do that,” like in Summerside. They will get on a bus and drive up here to protest in front of Parliament.

Every one of those locations the military leaves, booms. Why? Because we don’t produce anything in the military. It’s deterrence, and they maybe spend 50 per cent of the salaries in the local area. Most of them become industrial parks: witness Calgary, Summerside and locations like that. We are maintaining infrastructure way beyond our requirements.

The reserves have been beaten on ever since I can remember, even when I was one myself, but the fact is they provided an essential resource during the Afghan War of 20 per cent, 25 per cent, and did an outstanding job. When I visited Afghanistan, I couldn’t tell the difference because there was none. They were doing that specific job extremely well. But every time it comes to save money, naturally they get picked on. And they’re a very mobile workforce. A lot of students join the reserves. They stay for a couple years and then they go off and get a job on graduation and whatever.

Procurement: I thought I set a Guinness book world record. I only served one year here in Ottawa in 33 years. I discovered a friend of mine never came here — General Goudreau, a wise individual. We called it capital punishment. But I just don’t understand the complication of purchasing equipment when it was demonstrated in the Afghan conflict how quickly you could get aircraft, tanks and artillery because lives were being lost.

It takes years and years of Public Works and DND working together. If you wanted to buy a tank 30 years ago you needed a colonel, a sergeant major and a corporal in the office. Now you fill a theatre with the number of project managers you need in order to buy something.

I wish I had an answer. All I know is it seems to be an insurmountable problem. I don’t know why, but the fact is that it is. Procurement is so frustrating to get the right equipment into the right hands.

The Chair: General, thank you very much for coming before us. It has been a very informative presentation, and I want to say that we very much appreciate you taking time out of your schedule to be here. On behalf of the committee and the Senate, I would like to thank you for your outstanding service to our country and to our women and men in uniform.

Joining us for our fourth panel of the day are representatives of the Royal Canadian Legion: Major General (Retired) Richard Blanchette, Chairman, Defence and Security Committee; and Charls Gendron, Secretary, Defence and Security Committee. From the Canadian Association of Veterans in United Nations Peacekeeping, we have Major (Retired) Wayne Mac Culloch,

ressources et de l’argent, les gens se lasseront en disant : « Oh mon Dieu, on ne peut pas faire ça » comme dans Summerside. Et ils monteront dans un autobus et viendront manifester devant le Parlement.

À chaque fois que les militaires quittent une région, ça vole en éclat. Pourquoi? Parce que l’armée ne produit rien. C’est un élément de dissuasion, et les militaires dépensent peut-être la moitié de leur salaire sur place. La plupart deviennent des parcs industriels : voyez Calgary, Summerside, et des endroits comme ça. On entretient une infrastructure qui dépasse nos besoins.

Les réserves sont critiquées systématiquement depuis toujours, même quand j’y étais, mais le fait est qu’elles ont été une ressource essentielle durant la guerre d’Afghanistan, de l’ordre de 20 à 25 p. 100, et qu’elles ont fait un travail extraordinaire. Quand je suis allé en Afghanistan, je n’ai pas vu la différence, tout simplement parce qu’il n’y en avait pas. Elles faisaient un excellent travail. Mais, chaque fois qu’il est question d’économiser de l’argent, on tape naturellement sur les réserves. C’est un personnel très mobile. Il y a beaucoup d’étudiants dans les réserves. Ils restent deux ou trois ans, puis s’en vont travailler ou poursuivre leurs études, peu importe.

Quant à l’approvisionnement, je pensais atteindre un record Guinness. Je n’ai servi qu’une année ici à Ottawa durant mes 33 ans de service. Je me suis aperçu qu’un de mes amis n’est jamais venu ici : je parle du général Goudreau, un homme très avisé. On appelle ça la peine capitale. Mais je ne comprends absolument pas pourquoi l’achat de matériel est si compliqué quand on a pu voir en Afghanistan comme il était facile d’avoir des avions, des chars et de l’artillerie parce que des vies étaient en jeu.

Il faut des années et des années de collaboration entre Travaux publics et le MDN. Si on voulait acheter un char il y a 30 ans, on avait besoin d’un colonel, d’un sergent-major et d’un caporal. Aujourd’hui, on remplit tout une salle de théâtre avec les gestionnaires de projet dont on a besoin pour acheter quelque chose.

J’aimerais bien pouvoir vous donner une réponse. Tout ce que je sais, c’est que ça semble être un problème insurmountable. Je ne sais pas pourquoi, mais le fait est que c’est comme ça. L’approvisionnement est toute une histoire avant que le matériel nécessaire parvienne à ceux qui en ont besoin.

Le président : Général, merci beaucoup d’être venu nous voir. Ça a été très instructif, et je tiens à dire que nous apprécions beaucoup le fait que vous ayez pris le temps de venir. Au nom du comité et du Sénat, je vous remercie des services remarquables que vous avez rendus au pays et j’adresse mes salutations aux hommes et aux femmes en uniforme.

Accueillons maintenant notre quatrième groupe de témoins d’aujourd’hui. Il y a d’abord les représentants de la Légion royale canadienne : le Major-général (à la retraite) Richard Blanchette, président du Comité de défense et de sécurité, et Charles Gendron, secrétaire du Comité de défense et de sécurité. Nous avons aussi, de l’Association canadienne des vétérans des

National President. And from the Canadian Peacekeeping Veterans Association, we have Lieutenant General (Retired) Louis Cuppens, Special Advisor.

Gentleman, welcome to the committee. I understand that each association has an opening statement. We will start with the Royal Canadian Legion, followed by the Canadian Association of Veterans in United Nations Peacekeeping and then the Canadian Peacekeeping Veterans Association.

Major-General (Ret'd) Richard Blanchette, Chairman, Defence and Security Committee, Royal Canadian Legion: It's a great pleasure to appear in front of your committee. I am pleased to be able to speak to you this afternoon on behalf of our Dominion President, Comrade Dave Flannigan, and nearly 300,000 members. I am accompanied by Comrade Charles Gendron, who is the Secretary of the Defence and Security Committee of the Royal Canadian Legion. The Legion's mission is to serve veterans, which include active military and RCMP members, and their families, to promote remembrance and to serve our communities and our country.

[Translation]

I succeeded the late General Bill Leach as Chairperson of the Royal Canadian Legion's Defence and Security Committee. He described the position as the point of entry or contact with various departments whose decisions affect veterans and active members of the Canadian Armed Forces, as well as retired police officers and active members of the Royal Canadian Mounted Police.

Issues of equipment, training, pay and morale are all components of this committee's mandate, which I have the honour of chairing.

[English]

When you consider these responsibilities, rest assured that the Legion did not commit mission creep, as we used to say at staff college. Our organization, your Legion, was created by an act of Parliament in 1926, and to this day we have been assisting veterans through our legislative mandate in both the Pension Act and the New Veterans Charter. The Legion is the only veteran service organization that assists veterans and their families with representation to Veterans Affairs Canada and the Veterans Review and Appeal Board. Our 22 professional service officers, not to mention all those who are not professional helpers but who are volunteers, are located across the country and provide free assistance to veterans and their families with obtaining benefits and services from Veterans Affairs Canada, and one does not have to be a Legion member to avail himself or herself of our services.

forces de la paix des Nations Unies, le major (à la retraite) Wayne Mac Culloch, président national de l'Association, et le Lieutenant-général (à la retraite) Louis Cuppens, conseiller spécial de l'Association.

Messieurs, bienvenue parmi nous. Je crois savoir que chaque association a des remarques préliminaires à formuler. Nous commencerons par la Légion royale canadienne, puis nous entendrons l'Association canadienne des forces de la paix des Nations Unies et l'Association canadienne des vétérans pour le maintien de la paix.

Major-général (à la retraite) Richard Blanchette, président du Comité de défense et de sécurité, Légion royale canadienne : C'est un grand plaisir pour moi d'être ici. Je suis heureux de pouvoir vous parler cet après-midi au nom de notre président Dave Flannigan et de nos quelque 300 000 membres. Je suis accompagné de Charles Gendron, secrétaire du Comité de défense et de sécurité de la Légion royale canadienne. Notre mission est d'être au service des anciens combattants, dont les militaires actifs et les membres de la GRC, ainsi que de leurs familles, pour promouvoir la mémoire de leurs actions et servir nos collectivités et notre pays.

[Français]

J'ai succédé à feu le général Bill Leach à la présidence du Comité de défense et de sécurité de la Légion royale canadienne, et ce dernier m'avait décrit le poste comme étant la porte d'entrée ou le point de contact avec les différents ministères dont les décisions touchent les anciens combattants et les membres des Forces armées canadiennes en service, ainsi que les policiers retraités ou en service à la Gendarmerie royale du Canada.

Les questions d'équipement, d'entraînement, de soldes ou de salaires et de moral font toutes partie du mandat de ce comité que j'ai l'honneur de présider.

[Traduction]

Quand on examine ces responsabilités, soyez sûrs que la Légion ne s'est pas engagée dans un changement d'orientation de mission. La Légion a été créée en 1926 par une loi du Parlement, et, jusqu'à maintenant, nous avons aidé les anciens combattants par le biais de notre mandat législatif dans le cadre de la Loi sur les pensions et de la Nouvelle Charte des anciens combattants. Nous sommes la seule organisation de services qui aide les anciens combattants et leurs familles grâce à des représentants au ministère des Affaires des anciens combattants et au Tribunal des anciens combattants (révision et appel). Nos 22 agents de services professionnels, sans parler de tous les bénévoles non professionnels, sont disséminés dans tout le pays et offrent une aide gratuite aux anciens combattants et à leurs familles pour obtenir les prestations et les services du ministère des Affaires des anciens combattants, et il n'est pas nécessaire d'être membre de la Légion pour obtenir notre aide.

[Translation]

Accordingly, the Legion feels the new defence policy should hinge on the people who will make this defence policy work. I have had an opportunity to brief two members of the Minister's Advisory Panel, namely General Henault and Margaret Purdy, on this very subject here in Ottawa.

In June, I had a similar opportunity when I was in Halifax, when I participated in a round table discussion chaired by the Parliamentary Secretary for National Defence, John McKay. On both of these occasions, I presented eight recommendations, which were related to personnel issues affecting both serving and retired members of the Canadian Armed Forces and the Royal Canadian Mounted Police. I will not repeat those eight recommendations in these opening comments, hoping that they have already made their way to whoever needs to hear them for a defence policy review more focused on personnel issues.

[English]

Today, you rather want to hear us on issues concerning peace support operations. I will limit myself therefore to four recommendations related to this matter.

Our first recommendation will not sound new to your ears but does need to be repeated. A DPR, a defence policy review, is a challenging mental and practical exercise that needs to be based on a wider national security strategy. Such a national security strategy has to take into account all the assets, military, police and civilian, that Canada has at its disposal. Our American, British, Australian and French allies have all followed this much more logical approach. It is now clear that our new government has elected to put the cart before the horse.

Of course, we will hear that there was, there is and there will be a lot of consultation with other departments and organizations to produce the new defence policy. But, like many analysts have said before me, we are missing a great opportunity to take a global look at how Canada can contribute to the security of the world we live in. My recommendation has to be pragmatic, though. The train has already left the station. The announcements made on August 26 by Ministers Dion, Sajjan, Goodale and Bibeau on peace operations confirmed it. There will not be a national security strategy that will guide the preparation of the DPR, the defence policy review. In its stead, our recommendation is that staff officers and public servants developing the defence policy come up with a solid set of assumptions that will go further than the set of mandate letters to ministers. Of course, we are very happy to see these mandate letters, but we need more. These assumptions would never replace a national security strategy, but they would greatly facilitate the drafting of the new defence policy and its comprehension once promulgated.

[Français]

Par conséquent, la Légion estime que la nouvelle politique de défense devrait s'articuler sur les individus qui la feront fonctionner. J'ai eu l'occasion d'informer deux membres du groupe consultatif ministériel à ce sujet, le général Henault et Mme Margaret Purdy, ici même à Ottawa.

En juin, j'ai eu une occasion semblable, à Halifax, où j'ai participé à une table ronde présidée par le secrétaire parlementaire à la Défense nationale, John McKay. Lors de ces deux occasions, j'ai présenté huit recommandations relatives aux questions touchant le personnel des Forces armées canadiennes et de la Gendarmerie royale du Canada en service ou à la retraite. Je ne répéterai pas ici ces huit recommandations, en espérant qu'elles se sont rendues à quiconque est responsable de les examiner dans le cadre d'un examen de la politique de défense axé sur les questions relatives au personnel.

[Traduction]

Aujourd'hui, il vaut mieux que ce soit nous qui vous parlions des opérations de soutien de la paix. Je me limiterai donc à quatre recommandations à ce sujet.

Notre première recommandation ne vous paraîtra pas nouvelle, mais il faut quand même la rappeler. Un examen de la politique de défense est un exercice difficile, sur le plan mental comme sur le plan pratique, et il faut l'appuyer sur une stratégie de sécurité nationale plus vaste. Ce genre de stratégie doit tenir compte de tous les atouts dont le Canada dispose, qu'il s'agisse des militaires, des policiers ou des civils. Nos alliés américains, britanniques, australiens et français appliquent tous cette méthode beaucoup plus logique. On voit bien maintenant que notre nouveau gouvernement a choisi de mettre la charrue avant les bœufs.

Bien entendu, on va nous dire qu'il y a eu, qu'il y a et qu'il y aura beaucoup de consultations auprès d'autres ministères et organisations pour élaborer la nouvelle politique de défense. Mais, comme beaucoup d'analystes l'ont dit avant moi, on manque une belle occasion d'envisager globalement le rôle que le Canada pourrait jouer dans la sécurité mondiale. Ma recommandation doit cependant être pragmatique. Le train a déjà quitté la gare. Les annonces faites le 26 août par les ministres Dion, Sajjan, Goodale et Bibeau au sujet des opérations de paix le confirment. Il n'y aura pas de stratégie de sécurité nationale qui orientera l'examen de la politique de défense. Nous recommandons plutôt que les officiers d'état-major et les fonctionnaires chargés d'élaborer une politique de défense produisent un solide ensemble d'hypothèses permettant d'aller plus loin que les lettres de mandat adressées aux ministres. Nous sommes évidemment heureux de ces lettres de mandat, mais nous avons besoin de plus que ça. Ces hypothèses ne remplaceront jamais une stratégie de sécurité nationale, mais elles faciliteraient l'élaboration de la nouvelle politique de défense et permettraient de la comprendre une fois qu'elle serait promulguée.

[*Translation*]

Our second recommendation is that the defence policy review does not lead to the development of capabilities so specialized that their cost prohibits a multipurpose combat force in both offensive and defence operations. The balance between specialization and versatility must be maintained in all five elements, as we must now include space and cyberspace.

[*English*]

Our third recommendation is that if the Canadian Armed Forces deploy more personnel and more often, the Government of Canada has to build into the planning process an evaluation of long-term costs associated with supporting the families at home and the veterans themselves, even after they will have retired from active service. This implies a much closer cooperation between RCMP, Veterans Affairs, DND and Public Safety Canada through Minister Ralph Goodale, over and above the very constructive idea of double heading Minister Hehr as Associate Minister of National Defence.

[*Translation*]

Our fourth recommendation is that, should there be an increased participation in peace operations, the Government of Canada takes the necessary steps to improve the interdepartmental cooperation that is essential to operational planning and that includes allocating and distributing equipment, cultural briefings and specialized training. The 3D — Defence, Diplomacy and Development — or whole-of-government approach learned with difficulty from the Provincial Reconstruction Teams — the well-known PRT and Kandahar PRT — must be examined and improved according to future operational theatres.

[*English*]

In conclusion, the Royal Canadian Legion, with its nearly 300,000 members, is following the DPR very closely. We are grateful that your committee allowed us to contribute to your study with these four recommendations. Please do not forget to take into account also our eight recommendations on personnel.

Lieutenant-General (Ret'd) Louis Cuppens, Special Advisor, Canadian Peacekeeping Veterans Association: The Canadian Peacekeeping Veterans Association forwarded to you, quite some time ago, a covering letter and a paper that I wrote to highlight just what was mentioned by our Legion representatives, the need for a broad consultation in developing this paper.

[*Français*]

Notre deuxième recommandation vise à ce que l'examen de la politique de défense ne mène pas au développement de capacités tellement spécialisées que leurs coûts fassent en sorte qu'une capacité polyvalente de combat, tant dans les opérations offensives que défensives, soit sacrifiée. Cet équilibre entre la spécialisation et la polyvalence doit être maintenu dans les cinq éléments, puisque maintenant nous devons tenir compte également de l'espace et du cyberspace.

[*Traduction*]

Nous recommandons en troisième lieu que, si les Forces canadiennes déploient plus de personnel plus souvent, le gouvernement du Canada devrait intégrer au processus de planification un système d'évaluation des coûts à long terme associés au soutien des familles au pays et des anciens combattants eux-mêmes, même lorsqu'ils ont pris leur retraite. Ça suppose une collaboration beaucoup plus étroite entre la GRC, les Affaires des anciens combattants, le MDN et Sécurité publique Canada par le biais du ministre Ralph Goodale, au-delà de l'idée très constructive du double emploi du ministre Hehr comme ministre associé de la Défense nationale.

[*Français*]

Notre quatrième recommandation vise à ce que le gouvernement du Canada, advenant une participation accrue aux opérations de la paix, prenne les mesures nécessaires pour améliorer la coopération interministérielle essentielle à la planification opérationnelle qui inclut l'attribution et la distribution de l'équipement, les exposés culturels ainsi que l'entraînement spécialisé. L'approche 3D — Défense, Diplomatie et Développement - ou l'approche pangouvernementale apprise difficilement avec les Équipes provinciales de reconstruction - les fameuses EPR et l'EPR de Kandahar - doit être revue et améliorée en fonction des théâtres opérationnels à venir.

[*Traduction*]

En conclusion, la Légion royale canadienne et ses quelque 300 000 membres suivent de très près l'examen de la politique de défense. Nous vous sommes reconnaissants de nous avoir invités à contribuer à votre étude par le biais de ces quatre recommandations. Nous vous demandons instamment de ne pas oublier de tenir compte aussi de nos huit recommandations concernant le personnel.

Lieutenant-général (à la retraite) Louis Cuppens, conseiller spécial, Association canadienne des vétérans pour le maintien de la paix : L'Association canadienne des vétérans pour le maintien de la paix vous a envoyé, il y a déjà un certain temps, un document accompagné d'une lettre, que j'ai écrits pour souligner ce dont viennent de parler les représentants de la Légion, c'est-à-dire la nécessité d'une large consultation pour élaborer ce rapport.

It is our position that a new defence policy review cannot occur in isolation. There are so many other government agencies that must be involved. Otherwise, we will end up with this, the 1987 white paper on defence, never funded, never even implemented, because it was done internal to the department. I brought it along just in case someone wants to borrow it.

You can see by the note that I sent that I have an extensive background in 38 years of military service, including my service in Colorado Springs as the deputy commander in chief of NORAD. I certainly can answer any questions on ballistic missile defence that you may have. I also directed the peacekeeping operations in National Defence headquarters, and I participated in a number of them, including Lewis MacKenzie's two missions. I would be glad to answer any questions that come up rather than reading my lengthy paper, which is nine pages long; I will leave that to your devices.

I'm prepared to answer any questions you may have. It is a pleasure to be here among you.

The Chair: Thank you very much, general. Do we have one other presentation?

Major (Ret'd) Wayne Mac Culloch, National President, Canadian Association of Veterans in United Nations Peacekeeping: Mr. Chair and honourable senators, I'm delighted to appear before you today to share the thoughts of the members of the Canadian Association of Veterans in United Nations Peacekeeping on the topic of our future participation in UN peace support operations and missions.

As you have previously mentioned, the mandate of this committee is to examine missions under the United Nations banner. I believe this definition should also include missions authorized by UN Security Council resolutions carried out by other agencies such as NATO or the African Union. In addition, peace support missions are not a clearly identifiable niche in the spectrum of conflict but constitute a continuum from peace building, to forestalling a conflict, to peacemaking, where the robust use of force is required to create a cessation of hostilities.

Peace support missions must have a clear and achievable Canadian objective. This should be distinctly measurable and have milestones for intermediate progress toward the ultimate objective.

The mandate provided to a Canadian contingent must closely align with the objective. Great care should be exercised to ensure that it is both clear and comprehensive of Canadian mission objectives. This document needs to also mirror the UN-based mission mandate, whether it be Chapter V or Chapter VI of the UN Charter. Discrepancies of this sort in the past between the

Nous sommes d'avis qu'un nouvel examen de la politique de défense ne peut se faire en vase clos. Il y a tant d'autres organismes gouvernementaux qui doivent y prendre part. Autrement, nous nous retrouverons avec le Livre blanc de 1987 sur la défense, jamais financé, jamais même mis en œuvre, puisqu'il s'agissait du fruit d'une initiative ministérielle interne. J'en ai apporté un exemplaire, si jamais quelqu'un veut l'emprunter.

Comme vous pouvez le constater dans la note que j'ai envoyée, je compte 38 années de service militaire, notamment mes années de service à Colorado Springs à titre de commandant en chef adjoint du NORAD. Inutile de préciser que je suis en mesure de répondre à toutes les questions au sujet de la défense antimissile balistique que vous pourriez avoir. J'ai aussi dirigé les opérations de maintien de la paix au quartier général de la Défense nationale et j'ai participé à certaines de ces opérations, dont les deux missions de Lewis MacKenzie. C'est avec plaisir que je répondrai à toutes les questions soulevées, vous évitant ainsi de lire mon document, qui fait quand même neuf pages; c'est à vous de décider.

Je suis prêt à répondre à toutes vos questions. Je suis heureux d'être ici parmi vous.

Le président : Merci beaucoup, général. Avons-nous une autre présentation?

Major (à la retraite) Wayne Mac Culloch, président national, Association canadienne de Vétérans des forces de la paix des Nations Unies : Monsieur le président, honorables sénateurs, je suis ravi de comparaître devant vous aujourd'hui pour vous parler des idées des membres de l'Association canadienne de Vétérans des forces de la paix des Nations Unies sur la participation future du Canada aux opérations et aux missions de paix des Nations Unies.

Comme vous l'avez déjà mentionné, le mandat du Comité est d'examiner les missions sous l'égide des Nations Unies. Je crois que ces missions devraient comprendre celles autorisées par une résolution du Conseil de sécurité des Nations Unies, mais effectuées par d'autres organismes, comme l'OTAN ou l'Union africaine. En outre, les missions de paix ne sont pas une niche clairement reconnaissable dans le spectre des conflits, mais elles constituent un continuum allant de la consolidation de la paix, soit la prévention de l'escalade d'un conflit, au rétablissement de la paix, soit le recours massif à la force pour mettre fin aux hostilités.

Les missions de paix du Canada doivent avoir un objectif clair et réalisable qui devrait être mesurable et comprendre des jalons permettant d'évaluer la progression vers l'atteinte de l'objectif ultime.

Le mandat du contingent canadien doit correspondre le plus possible à l'objectif. Il faut veiller avec beaucoup d'attention à ce qu'il soit clair et comprenne les objectifs de la mission du Canada. Il doit aussi reprendre le mandat de mission des Nations Unies, qu'il s'agisse du chapitre 5 ou du chapitre 6 de la *Charte des Nations Unies*. Dans le passé, de telles divergences entre les

UN and Canada have led to confusion on the ground — a situation which needlessly exposes our troops to danger and our nation to embarrassment.

Peace support missions are generally not low-risk for the individuals involved and are frequently life-changing events. By their very nature, such missions involve inserting Canadians into unstable, or verging on unstable, situations, frequently when law and order has broken down. While it is preferable to insert peace support personnel before situations become unstable, it is highly unlikely that a nation would request and accept a UN peace support mission before it was either at or past the tipping point for trouble.

Any Canadian contingent must have clear rules of engagement which are set by Parliament. This should include self-defence both for individuals and collectively. There should also be provision for the use of force in other events, from stopping firefights to the defence of helpless civilians, to prevent any Srebrenica-like incidents such as happened to our Dutch allies in Bosnia in 1995. Surely we have learned by now that Canadian soldiers must never again be ordered to stand by while the most vile acts are committed before their very eyes.

Examples of successful missions in this area include UNDOF in the Golan Heights, the one-year mission to Namibia, and UNTSO in the Middle East. Angola and Rwanda were notable failures from which we must wring applicable lessons.

In terms of support, Canadian amenities should be provided to all Canadian participants on peace support missions. Special attention must be given to individual augmentees who are often overlooked in the provision of such support and are left to fend for themselves.

On a related topic, despite reach-back and other modern technologies which can remove humans from the mission theatre, there will always be a requirement for some support in close proximity to the boots on the ground. The temptation to reduce this essential support in order to reduce numbers of personnel in theatre must be avoided. The provision of an adequate support echelon in theatre is essential, not only for the maintenance of high morale but also because such intimate support is vital to mission success.

As I mentioned earlier, service on peace support missions is frequently a life-changing event, and all members of the peace support missions should be covered by government assistance during the mission and through Veterans Affairs Canada after their return from overseas. The current gap is most severely felt by provincial and municipal police forces which are deployed on such missions, but gaps also exist with members of the RCMP who deploy also. They should receive the same levels of support and coverage as the Canadian Armed Forces members.

Nations Unies et le Canada ont semé la confusion sur le terrain, une situation qui expose inutilement nos troupes au danger et place notre pays dans l'embarras.

Les missions de paix ne sont habituellement pas à faible risque pour ceux qui y participent, et elles changent souvent leur vie. En raison de leur nature, elles placent les Canadiens dans des situations précaires ou en voie de le devenir, souvent lorsque la loi et l'ordre n'existent plus. Il est préférable de déployer du personnel de paix avant que la situation devienne instable, mais il est fort peu probable qu'un pays demande et accepte une mission de paix des Nations Unies avant que la situation ne se dégrade ou soit sur le point de se dégrader.

Tout contingent canadien doit avoir des règles d'engagement claires qui sont établies par le Parlement et qui autorisent la légitime défense, de manière individuelle et collective. Elles devraient également prévoir le recours à la force dans d'autres cas, notamment pour mettre fin aux échanges de feu, défendre des civils démunis, prévenir des incidents comme ceux survenus à Srebrenica, ce que nos alliés néerlandais ont connu en Bosnie en 1995. Certes, nous savons désormais que les soldats canadiens ne doivent plus jamais recevoir l'ordre de demeurer impassibles alors que les actes les plus vils sont commis sous leurs yeux.

La Force des Nations Unies chargée d'observer le désengagement sur le plateau du Golan, la mission d'un an en Namibie et l'Organisation des Nations Unies pour la surveillance de la trêve au Moyen-Orient sont autant d'exemples de succès. Les missions en Angola et au Rwanda ont connu un échec retentissant, dont nous devons tirer des leçons.

De l'équipement canadien devrait être remis aux Canadiens participant aux missions de paix. Il faudrait porter une attention particulière aux renforts, qui sont souvent négligés lors de la fourniture d'un tel soutien et laissés à eux-mêmes.

Dans le même ordre d'idées, malgré un appui externe et d'autres technologies modernes qui permettent d'évacuer des humains du théâtre de la mission, un soutien « arrière » à proximité immédiate du personnel sur le terrain sera toujours nécessaire. Il faut résister à la tentation de réduire ce soutien essentiel pour diminuer le nombre de personnes déployées. Il est crucial de fournir un échelon de soutien suffisant dans le théâtre, non seulement parce qu'il assure le maintien d'un moral élevé, mais aussi parce qu'un appui rapproché est indispensable pour le succès de la mission.

Comme je l'ai dit précédemment, le déploiement lors d'une mission de paix change souvent des vies et tous ceux qui y participent devraient recevoir l'aide du gouvernement pendant la mission et celle d'Anciens Combattants Canada à leur retour. Ce sont les policiers provinciaux et municipaux qui sont le plus touchés par les lacunes actuelles, mais les agents déployés de la Gendarmerie royale du Canada sont aussi victimes de ces lacunes. Ils devraient recevoir le même soutien et la même aide que les membres des Forces armées canadiennes.

Families of the deployed members on missions also require significant support. In this case, this needs to start before deployment commences, and family members need to understand what the UN mission involves and Canada's part in it. Further preparatory education should be provided to the family on its safety net, and what to do when the unexpected happens. The Canadian Armed Forces continues to develop a suitable model in this area, which should be migrated to the RCMP and police services. At the conclusion of the tour, reintegration education is required for both the deployed individual and the family members.

In summary, for Canada to continue with its rich history of engagement in peace support operations around the globe, some shortfalls will need to be addressed before government embarks on a resurgence in this area. Direction must be clear and sensible and provide for the protection of Canadian personnel and the helpless. Adequate support from start to finish is the responsibility of the government that deployed them and must recognize the impacts on individuals and families of all deployed personnel.

Thank you very much. I'm very prepared to answer any questions you may have.

Senator Jaffer: Thank you very much for your presentations, and I know I speak for all of us: Thank you for your service to the country to keep our country safe.

I would like to start with you, General Cuppens, from the Canadian Peacekeeping Veterans Association, on the Pearson Centre. I've read your presentation. You've said we must create an establishment to replace the now shut down Pearson Centre. Can you comment on that and why you think that, please?

Lt.-Gen. Cuppens: I know which paper you are referring to. My colleague that couldn't be here today, General Mitchell, is a strong advocate of that centre. The centre was in existence for a long period of time, and it supports the notion that for attending a peace support operation or taking part in joint operations where we're trying to restore peace in an area that has none, special training is needed.

This training was given to diplomats, to health and aid agencies, as well as to military people who would be in charge, primarily oriented towards understanding the modalities of the missions and understanding what government involvement is, very much like General MacKenzie mentioned: What do you do in the ninth hour when everything turns horrible? Who do you contact?

There was an extensive training process. It is unfortunate that the centre closed down, and so there's strong advocacy on the part of our organization to recreate that.

Les familles des personnes déployées lors de ces missions ont aussi besoin d'un soutien considérable. Dans leur cas, le besoin se fait sentir avant le début de l'instruction en prévision du déploiement. Les membres de la famille doivent comprendre ce que comporte une mission des Nations Unies et quelle est la part du Canada. Il faudrait offrir un complément de formation préparatoire sur le filet de sécurité pour la famille et sur ce qu'il convient de faire lorsqu'un imprévu se produit. Les Forces armées canadiennes continuent d'élaborer un modèle approprié en la matière, qui devrait être fourni à la GRC et aux services de police. De plus, à la fin de la mission, la personne déployée et les membres de sa famille doivent suivre de la formation sur la réintégration.

En résumé, pour que le Canada poursuive sa riche tradition de collaboration aux opérations de soutien de la paix dans le monde, certaines lacunes devront être corrigées avant que le gouvernement ne s'engage de nouveau dans ce domaine. Il faut une orientation claire et réaliste qui assure la protection du personnel canadien et des démunis. Le gouvernement se doit de les soutenir adéquatement du début à la fin, et le soutien doit tenir compte des conséquences sur les personnes déployées et leur famille.

Merci beaucoup. Je suis disposé à répondre à vos questions.

La sénatrice Jaffer : Merci beaucoup de vos présentations et je sais que je parle au nom de tous en vous remerciant de votre service envers le pays pour que le Canada demeure un endroit sûr.

J'aimerais commencer avec vous, général Cuppens, de l'Association canadienne des vétérans pour le maintien de la paix, à propos du Centre Pearsons. J'ai lu votre présentation. Vous dites que nous devons mettre en place une nouvelle institution pour remplacer le Centre Pearsons qui est maintenant fermé. Pouvez-vous l'expliquer?

Lgén Cuppens : Je sais de quel document vous parlez. Mon collègue, qui ne pouvait pas être ici aujourd'hui, le général Mitchell, est un ardent défenseur de ce centre. Le centre en question a existé pendant longtemps, et il soutient la notion que pour participer à des opérations de paix ou à des opérations conjointes pour essayer de rétablir la paix dans une région où il n'y en a pas, il faut une formation spéciale.

Cette formation a été dispensée aux diplomates, aux organismes de santé et d'aide et au personnel militaire qui serait en charge surtout pour comprendre les modalités des missions et l'intervention du gouvernement, dans le style mentionné par le général MacKenzie : Que faire à la dernière minute quand tout est devenu horreur? Avec qui communiquer?

Il y a eu un processus de formation intense. C'est malheureux que le centre ait fermé ses portes et notre organisation en défend ardemment la reproduction.

Senator Jaffer: One of the witnesses, I think it was yesterday, spoke about building the intellectual — I don't mean to say people aren't intelligent; don't take it that way — intellectual ability of mid-management, people in the army and navy and air force, and to create a more strategic base, a more strategic army in Canada.

Do any of you want to comment on that? How would we go about strengthening the mid-management, not the top management, in all three forces?

Lt.-Gen. Cuppens: I will give it a shot first, and my colleagues may wish to pipe in.

During my time at National Defence headquarters in 1987, we created the directorate of peacekeeping operations. It was well before General Hillier came in and restructured the headquarters components. I can recall, as we got involved in what General MacKenzie described so well, that if your country was asked to provide a logistics battalion, what would your answer be, and then the follow-on to that.

Usually around the table, working to provide the best possible advice to government, we had people from CIDA, Foreign Affairs, RCMP, CSIS, people internal to National Defence as well, whether logisticians, finance or legal people. I led this team around several times — it was about a 20-person team — to make sure that we had captured a total-government solution, and that's common knowledge among people who are in the Defence Department in uniform. I'm not so sure it is common knowledge in the other departments of government.

Maj.-Gen. Blanchette: Your question is very important. My feeling is that mid-level management in the Canadian Forces equates roughly to major to full colonel rank. I would say that the system that we have in place in the Canadian Forces right now is an excellent one. It doesn't need all that much tweaking to be nearly perfect. I'm serious about it. I have been giving classes to various organizations. I've followed it very closely, and it is very, very efficient.

What is not so efficient is how we are training our civilian partners. Our colleagues from Foreign Affairs or Global Affairs, from development, even from the police or military side, need to know how the operational planning process unfolds in the Canadian Forces, and I would say in the world at large because we are taking the Americans' advice as to how to do this. Our system is very close to theirs.

We want to have good teams. I was director of peacekeeping policy when I was a colonel, and when we worked with the Pearson Peacekeeping Centre to work on the ancestor of the PRT, when we were calling it 3D operations, it was quite striking that it was difficult to talk with our colleagues because they were not at

La sénatrice Jaffer : L'un des témoins, je pense que c'était hier, a parlé de la nécessité de renforcer les aptitudes intellectuelles — et loin de moi l'idée de dire que les gens ne sont pas intelligents, détrompez-vous — les aptitudes intellectuelles des cadres moyens et des membres de l'armée, de la Marine et de la force aérienne, et de mettre en place une base, une armée, plus stratégique au Canada.

Est-ce que l'un d'entre vous veut en parler? Comment parvenir à renforcer les gestionnaires intermédiaires, non les cadres, dans les trois forces?

Lgén Cuppens : Je vais commencer et mes collègues voudront peut-être emboîter le pas.

À l'époque où j'étais affecté au quartier général de la Défense nationale en 1987, nous avons mis sur pied la direction générale des opérations de maintien de la paix. C'était bien avant l'arrivée du général Hillier qui a réorganisé les composantes du quartier général. Je me souviens, au début de ce que le général MacKenzie a si bien décrit, que si on demandait à notre pays de fournir un bataillon chargé de la logistique, la réponse était établie et il y avait ensuite un suivi.

Habituellement, des intervenants de l'ACDI, des Affaires étrangères, de la GRC et du SCRS et des employés de la Défense nationale, qu'il s'agisse de spécialistes de la logistique, des finances ou des questions juridiques, étaient réunis à la même table dans le but de conseiller le gouvernement le mieux possible. J'ai dirigé les travaux de cette équipe, d'environ 20 personnes, à maintes reprises pour m'assurer d'avoir articulé une solution pangouvernementale, et c'est monnaie courante chez ceux qui portent l'uniforme au ministère de la Défense. Je ne suis pas certain que ce soit la même chose dans les autres ministères.

Mgén Blanchette : Votre question est très importante. J'ai l'impression que le niveau du gestionnaire intermédiaire dans les Forces canadiennes équivaut plus ou moins à celui de major ou de colonel. Je serais porté à dire que le système actuellement en place dans les Forces canadiennes est excellent. Il en manque peu pour qu'il soit pratiquement parfait. Et je suis sérieux. J'ai donné des cours dans divers organismes et j'ai suivi la situation de très près et je peux dire que le système est très, très efficace.

Ce qui l'est moins, c'est notre façon de former nos partenaires civils. Nos collègues des Affaires étrangères ou des Affaires mondiales, du secteur du développement et même des corps policier et militaire, doivent comprendre comment le processus de planification opérationnelle se déroule dans les Forces canadiennes, et j'ajouterais dans le monde, car nous tenons compte des conseils des Américains sur la façon de le faire. Notre système se rapproche beaucoup de celui de nos voisins.

Nous voulons des équipes solides. J'étais directeur de la politique en matière de maintien de la paix quand j'étais colonel, et quand nous étions appelés à collaborer avec les gens du Centre Pearson dans le cadre de l'ancêtre de l'ERP, et que nous parlions d'opérations 3D, c'était assez difficile d'en discuter avec eux, car

the same speed. They found it difficult to hop on the bandwagon that was moving really quickly as we were getting ready to go for mission X.

It's quite surprising that our public servant development system is not thinking of having a better cooperation between civilian and military in that field.

[Translation]

Senator Dagenais: Before asking my questions, I would like to make a comment on Mr. Mac Culloch's statement. You said that municipal and provincial police often need support after participating in an operation. As the former president of the Quebec Provincial Police Association, I can tell you that you are entirely correct. Many people who came back from missions to Rwanda and Haiti needed support.

My question is for Major-General Blanchette. In your presentation, you talked about a more logical approach adopted by other allied countries and said that Canada refuses to adopt it, in spite of your suggestions that we do so. Why does Canada not want to follow the example of the allied countries?

Maj.-Gen. Blanchette: Unfortunately, I think our government should answer the question. We are currently in a situation where we have simply put the cart before the horse. We have to get started, but let us be realistic: it is too late. Revising a national security strategy takes a lot of time. If it is the first time we are trying to do it, we have to acquire intellectual capacity that involves nearly all aspects of civil society and everything relating to Canada's military power, and all the elements we are capable of deploying as a G8 country if we are to influence the international situation, or, more simply, focus on the ways we can deploy our elements here in Canada.

I mentioned four countries that have responded by carrying out this process. Once there is a solid foundation, there is no need to revisit the national strategy and constantly change it. We are talking about having policies that will be based on that national security strategy and that must be developed methodically, as I said earlier.

Senator Dagenais: I have a question for Mr. Cuppens. Unfortunately, UN peace missions in the past have resulted in the deaths of 22 Canadian Blue Helmets. Each case is different, certainly, but surely there are lessons we can learn from this loss of life, to do better at keeping our soldiers safe. Would you have any suggestions as to new ways of doing things, at least in order to reduce the loss of life?

ils étaient un peu dépassés. Ils avaient de la difficulté à embarquer dans un train qui fonçait à vive allure pendant que nous nous préparions pour la mission X.

C'est assez surprenant de constater que les responsables du perfectionnement des fonctionnaires canadiens n'envisagent pas une coopération plus étroite entre les civils et les militaires à ce chapitre.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Avant de poser mes questions, je voudrais faire un commentaire sur la déclaration de M. Mac Culloch. Vous avez dit que, souvent, les policiers municipaux et provinciaux avaient besoin d'un suivi après avoir participé à une opération. À titre d'ancien président de l'Association des policières et policiers provinciaux du Québec, je puis vous dire que vous avez entièrement raison. Bien des personnes qui revenaient de missions au Rwanda et en Haïti avaient besoin de suivi.

Ma question s'adresse au major-général Blanchette. Vous avez parlé dans votre présentation d'une approche plus logique mise en place par d'autres pays alliés et que le Canada refuse de suivre malgré toutes vos suggestions à cet égard. Pourquoi le Canada ne veut-il pas suivre l'exemple des pays alliés?

Mgén Blanchette : Malheureusement, je pense que notre gouvernement devrait répondre à la question. Nous vivons présentement une situation où nous avons carrément mis la charrue devant les bœufs. Il faut s'y mettre, mais soyons réalistes, il est trop tard. La révision d'une stratégie de sécurité nationale exige beaucoup de temps. Il faut, si c'est la première fois que nous tentons de le faire, que nous puissions nous doter d'une capacité intellectuelle qui touche à peu près tous les domaines de la société civile ainsi qu'à tout ce qui a trait au pouvoir militaire canadien et à tous les éléments que nous sommes en mesure de déployer à titre de pays du G8 pour réussir à influencer sur la situation internationale, ou plus simplement, nous concentrer sur les manières dont nous pouvons déployer nos éléments ici, au Canada.

J'ai mentionné quatre pays qui ont eu le réflexe de passer par ce processus. Une fois que l'assise est solide, nul besoin de revenir sur cette stratégie nationale et de la changer constamment. On parle ici d'avoir des politiques qui vont s'arc-bouter sur cette stratégie de sécurité nationale et qui doivent être faites de façon méthodique, comme je l'ai mentionné tout à l'heure.

Le sénateur Dagenais : J'ai une question pour M. Cuppens. Malheureusement, les missions de paix de l'ONU ont déjà entraîné la mort de 22 Casques bleus canadiens. Chaque cas est certainement différent, mais on peut sûrement tirer des leçons de ces pertes de vie afin de mieux assurer la sécurité de nos militaires. Auriez-vous des suggestions quant à de nouvelles façons de faire, du moins afin de réduire les pertes de vie?

[English]

Lt.-Gen. Cuppens: The question you asked is quite complicated, and I was able to sit in when General MacKenzie was answering a similar question. First of all, as you know, when the military is committed to a peace support operation or a peace restoration operation or whatever, the soldiers are well trained and well briefed, and they understand the nature of security.

But long before that an assessment is required of a potential mission. I think this is what you're getting at. The mission needs a reconnaissance in detail. When it's finally done, as I mentioned in my report, you need to know logistics support, communications, medical support, who you're working with, rules of engagement, casualty estimates.

How can you give the government a signal saying it's okay to do this mission in Africa when you haven't assessed any of those factors and many, many more? The military folks who do that type of work are well trained to do it. As my colleague here has mentioned, unfortunately on the DFAIT side, and perhaps sometimes on the CIDA side, there is a quest to try to do nation rebuilding at the same time, and not enough attention is paid to the security elements and risks involved.

I can cite examples of when we were sent in 1987-88 to deploy a communications entity between Iran and Iraq, to separate those entities who had agreed to come to a ceasefire. It took a lot of reconnaissance, exploitation of interest, intelligence, just to make sure that we were in fact committing the Government of Canada and its young people to do this mission.

Other missions were done in haste. I can point to a number of them where we did have casualties and they should not have occurred had the assessment been done correctly.

I hope I've answered your question, senator.

[Translation]

Maj.-Gen. Blanchette: To follow up on your question, I would like to add that I have had the privilege of commanding troops in three UN missions. I started in Cyprus, and then I commanded my battalion in Haiti and in Rwanda, where, for a year, I was in very difficult situations where the lives of many people under my command were at stake.

What you are talking about corresponds to what we call, in terms of operational planning, "the zero loss factor". What is the possibility of suffering no losses?

[English]

Zero casualties. This is a very important factor to consider when you're doing your assessment on how you are deploying your troops, but the very basic factor to consider will always be the leadership on the ground. The leadership on the ground has the responsibility to make the call, by looking one person in the

[Traduction]

Lgén Cuppens : La question que vous soulevez est assez compliquée et j'ai pu siéger quand le général MacKenzie a répondu à une question semblable. Tout d'abord, quand le secteur militaire s'engage dans une opération de paix ou de rétablissement de la paix ou peu importe, les soldats sont bien formés et informés, et ils comprennent la nature de la sécurité.

Or, bien avant, il faut évaluer une mission potentielle. Je pense que c'est là votre point. La mission doit faire l'objet d'une reconnaissance détaillée. Quand cela est fait, comme je l'ai mentionné dans mon rapport, il faut connaître le soutien logistique, les communications, le soutien médical, les gens avec qui vous travaillez, les règles d'engagement et le nombre estimatif de victimes.

Comment peut-on dire au gouvernement qu'il peut aller de l'avant avec la mission envisagée en Afrique quand ces facteurs et bien d'autres n'ont pas été évalués? Les militaires qui s'occupent de cet aspect sont bien formés à cette fin. Comme mon collègue l'a mentionné ici, malheureusement au MAECI et peut-être parfois à l'ACDI, on cherche à rebâtir le pays en même temps et l'attention portée au volet sécurité et risques en cause n'est pas suffisante.

Je peux donner un exemple. En 1987-1988, nous avons été envoyés pour assurer les communications entre l'Iran et l'Irak qui avaient convenu de parvenir à un cessez-le-feu. Il a fallu faire une reconnaissance approfondie, exploiter les intérêts, examiner les renseignements, simplement pour nous assurer de vraiment vouloir engager le gouvernement du Canada et ses jeunes dans cette mission.

D'autres missions se sont faites à la hâte. Dans certaines, il y a eu des victimes, ce qui ne se serait pas produit si la situation avait été bien évaluée.

J'espère avoir répondu à votre question, sénateur.

[Français]

Mgén Blanchette : Pour donner suite à votre question, j'aimerais ajouter que j'ai eu le privilège de commander des troupes dans trois missions onusiennes. J'ai commencé à Chypre, puis j'ai commandé mon bataillon en Haïti ainsi qu'au Rwanda, où je me suis retrouvé pendant un an dans des situations très difficiles où la vie de nombreuses personnes sous mon commandement était en jeu.

Ce dont vous parlez correspond à ce que nous appelons en termes de planification opérationnelle « le facteur de perte zéro ». Quelles sont les possibilités de ne subir aucune perte?

[Traduction]

Aucune perte. C'est un facteur très important dont il faut tenir compte pour évaluer comment déployer les troupes, mais le facteur le plus fondamental demeure le leadership sur le terrain. C'est au dirigeant sur le terrain que revient la responsabilité de prendre la décision, de regarder son interlocuteur dans les yeux et

eye, determining if the risk is too high to go to this mission. The military is the only organization where you can give a legitimate order and you know that this person will be killed. This is very tough.

I must admit that many, many Canadians do not realize that difference, and I have a lot of respect for my police officer friends and firefighters and all of this, but these trades are protected in one way or another. If they want to refuse, they have the legitimate right of refusal. You don't in the military, and that is very important to understand.

[Translation]

Senator Carignan: My question is for Lieutenant-General Cuppens. There is often discussion of problems relating to funding military activities, the envelope for which should amount to 2 per cent of GDP. We are far from that, since our investments come to less than 1 per cent of GDP. This is a recurring situation that has an impact on equipment, training, strengths, and so on.

You say in your presentation that without a substantial budget increase, we will once again be freeloaders, at least for the next year, meaning that we will have to draw on other budgets to fill our gaps. Can you give us some practical examples of situations on a deployment or mission where we have had to make up for a shortage of equipment or preparation by drawing on the resources of another country?

[English]

Lt.-Gen. Cuppens: Another very complicated question that you ask, but I'll attempt to provide some examples and also highlight the issue.

Yes, in my paper I commented that Canada has not met the NATO obligation that it signed up to. We are part of NATO. We agreed at a meeting to 2 per cent growth. We haven't done that yet. In fact, we have frozen the Defence budget in the last cycle. We're probably sitting just short of 1 per cent. We're fifteenth among all the other nations.

This is not new. We have been defence freeloaders for a very long time. I had the pleasure of serving in the United States for five years. I was reminded constantly, both by their Secretary of Defense and their various heads of the joint chiefs, of Canada's shortfalls. We need to correct that. We're part of NATO. When they all take a vote and put their hands up, Canada says, "2 per cent." We haven't done that.

With regard to your specific question about mission and mission support, in 1957, I believe it was, 1956-57, we sent a reconnaissance squadron from Canada over to patrol the area between Israel and

de déterminer si le risque est trop élevé pour se rendre à la mission. Il n'y a qu'un militaire qui peut donner un ordre légitime à une personne en sachant qu'elle sera tuée. C'est très difficile.

Je dois admettre que beaucoup, beaucoup de Canadiens ne se rendent pas compte de cette différence, et j'ai un énorme respect pour notamment mes amis policiers et pompiers, mais ces métiers sont protégés d'une façon ou d'une autre. S'ils veulent refuser, ils ont le droit légitime de le faire, les militaires, non, et il est très important de le comprendre.

[Français]

Le sénateur Carignan : Ma question s'adresse au lieutenant-général Cuppens. Il est souvent question des problèmes liés au financement des activités militaires, dont l'enveloppe devrait représenter 2 p. 100 du PIB. Nous sommes loin de là, puisque nos investissements se montent à moins de 1 p. 100 du PIB. C'est une situation récurrente qui a des répercussions sur l'équipement, l'entraînement, les forces, et cetera.

Vous dites dans votre présentation que, sans une augmentation importante du budget, nous serons une fois de plus des pique-assiette, du moins pour la prochaine année, ce qui signifie que nous serons obligés de puiser dans d'autres budgets pour combler nos lacunes. Pouvez-vous nous donner des exemples pratiques de situations où, lors d'un déploiement ou d'une mission, nous avons dû combler un déficit d'équipement ou de préparation en puisant dans les ressources d'un autre pays?

[Traduction]

Lgén Cuppens : Une autre question très compliquée, mais je vais essayer de donner des exemples et de mettre l'enjeu en lumière.

Oui, dans mon document, j'ai indiqué que le Canada n'a pas respecté l'obligation qu'il a prise envers l'OTAN. Nous faisons partie de l'OTAN. Nous avons convenu d'une hausse de 2 p. 100 et nous ne l'avons pas encore fait. Nous avons plutôt gelé le budget de la défense dans le dernier cycle. Nous parlons probablement de tout juste 1 p. 100. Nous occupons le quinzième rang parmi tous les pays.

Ce n'est pas nouveau. Nous avons été très longtemps des parasites en matière de défense. J'ai eu le plaisir de servir aux États-Unis pendant cinq ans. Le secrétaire de la Défense et les divers chefs d'état-major des États-Unis me rappelaient sans cesse les lacunes du Canada. Nous devons corriger la situation. Nous faisons partie de l'OTAN. Quand nous avons voté en faveur de 2 p. 100, le Canada a levé sa main. Nous ne l'avons pas fait.

En ce qui concerne votre question portant précisément sur les missions et le soutien aux missions, en 1957, c'était, je crois, 1956-1957, le Canada a envoyé un escadron de reconnaissance

Egypt. We sent them over there inadequately equipped, clothed incorrectly for a hot climate and with no food, but we had to get there quickly. Over time that was addressed. That was in 1957.

I participated in missions where we had no logistic support planned. We had taken our troops out of Europe. During this last mission in Afghanistan, we had to create Camp Mirage in another country, and we couldn't give the name out to the media so that we could actually logistically support the troops in our area. We had to create a hospital to look after the medically wounded people. Still we had to backload them to Landstuhl, Germany, because we didn't have a plan for long-term medical evacuation.

We sent people to various theatres again with weapons that didn't work or not enough weapons. Look at the mission in Afghanistan, the need for tanks, the need for heavy-lift helicopters. We have done all of this. Surely over in that Defence Department there must be a book about that thick called "Lessons Learned." I've been out 18 years, but I'm still reading about some of this stuff.

To try to answer your question, we have sent people into harm's way not equipped with the very best of equipment, whatever we can possibly get done. I could mention types of equipment if you want, Iltis Jeep being one of them, but there are many. I hope I've answered your question.

[Translation]

Senator Carignan: Listening to your presentations, I note that when it comes to the army, when Canada leaves on a mission, you feel that we are not sufficiently prepared, trained or equipped to deal with the threats and situations that may arise, and that this can jeopardize the lives and security of members of the forces.

This morning, the Auditor General spoke to us about the condition of the reserve. He has also submitted a report on that subject. He told us that reserve members are less well-trained than regular forces personnel. The reserve is also less well-funded than the regular forces. He also said that reserve members are physically less prepared and less equipped than regular forces personnel. However, we are told that in a deployment situation, they will undergo additional training that is close to what regular forces personnel receive.

I now hear, this afternoon, that the resources available to the forces in this regard are not sufficient. I am concerned about the risks associated with a mission for which we are ill-prepared. Is that fear subjective or objective? Is it right to be afraid that if Canada gets involved in a mission, the army and the reserve are not sufficiently prepared and there is a significant risk of loss of life?

pour patrouiller la région entre Israël et l'Égypte. Nos troupes n'étaient pas bien équipées, n'étaient pas vêtues pour un climat chaud et n'avaient aucune nourriture, mais nous devons agir rapidement. Avec le temps, nous y avons vu. C'était en 1957.

J'ai pris part à des missions pour lesquelles aucun soutien logistique n'était prévu. Nous avons sorti nos troupes de l'Europe. Pendant la dernière mission en Afghanistan, nous avons dû établir le camp Mirage dans un autre pays et nous ne pouvions préciser lequel dans les médias afin de pouvoir offrir aux troupes déployées dans la région le soutien logistique nécessaire. Nous avons dû mettre sur pied un hôpital pour soigner les blessés. Nous avons tout de même dû les transporter à Landstuhl, en Allemagne, puisque nous n'avions pas de plan d'évacuation médicale à long terme.

Nous avons envoyé des gens dans divers théâtres encore une fois avec des armes qui ne fonctionnaient pas ou en quantité insuffisante. Prenons la mission en Afghanistan; il fallait des chars d'assaut, des hélicoptères de transport lourd. Nous y avons vu. Il y a sûrement au ministère de la Défense un livre épais comme ça sur les leçons apprises. Voilà 18 ans que j'ai quitté et j'en apprend encore.

Pour essayer de répondre à votre question, nous avons mis des gens en danger sans leur avoir donné le meilleur équipement, peu importe ce que nous pouvons possiblement avoir fait. Je peux préciser des pièces d'équipement si vous voulez. Le jeep Iltis par exemple, mais il y en a beaucoup. J'espère avoir répondu à votre question.

[Français]

Le sénateur Carignan : En écoutant vos présentations, je constate que, en ce qui concerne l'armée, lorsque le Canada part en mission, vous sentez que nous ne sommes pas suffisamment préparés, entraînés ou outillés pour faire face aux menaces et aux situations qui peuvent se produire et que cela peut mettre à risque la vie et la sécurité des membres des forces.

Ce matin, le vérificateur général nous a parlé de l'état de la Réserve. Il a d'ailleurs déposé un rapport à ce sujet. Il nous a dit que les membres de la Réserve sont moins entraînés que le personnel des Forces régulières. La Réserve est aussi moins financée que les Forces régulières. Il indique également que les membres de la Réserve sont moins prêts physiquement et moins outillés que le personnel des Forces régulières. Toutefois, on nous dit qu'en situation de déploiement, ils subiront un entraînement supplémentaire qui se rapproche de celui que reçoit le personnel des Forces régulières.

Or, j'entends cet après-midi que les ressources dont disposent les forces à ce chapitre ne sont pas suffisantes. Je m'inquiète des risques liés à une mission pour laquelle nous sommes mal préparés. S'agit-il d'une crainte subjective ou objective? A-t-on raison de craindre que, si le Canada s'implique dans une mission, l'armée et la Réserve ne soient pas suffisamment préparées et les risques de pertes de vie soient importants?

[English]

Lt.-Gen. Cuppens: Your question is a matter of currency in the sense that I've been retired for 18 years, almost 19. What I recount to you in my paper is that there are deficiencies. I cannot comment on the degree of training in Canada's military reserve. It's my understanding — and you should ask that question to the commander of the army — that when a reservist is called up to active service, he has the same qualification as the man standing next to him. He has the same skill set as the men in the infantry battalion, the artillery unit or whatever unit he is with.

So your premise about them not being as skilled is foreign to me. We don't put a reservist into a situation that he has not been trained for. He cannot apply, nor can the unit send him, if he's not qualified. This gentleman may be more current, but that's my answer.

[Translation]

Maj.-Gen. Blanchette: I retired four years ago, so my experience is a little more recent.

I would like to continue in the same vein, starting with the question of the 2 per cent defence effort and what goes on at NATO. For three years, I had the privilege of sitting at the right hand of General Henault, who was the chair of the military committee. At the time, there were 26 nations around the table. The challenge of reaching consensus was as difficult then as when the alliance first began, when we made the decision about the 2 per cent. Trying to find a consensus is always a real challenge when there are 26 organizations or nations that have to agree. The situation is more or less the same today with the 28 member nations of NATO.

The decision concerning the 2 per cent target was based on the assurance that all of the countries would be able to achieve it, of course. However, we knew for a fact that some nations would be able to do certain things with 2 per cent, and other nations would be able to do other things. So there was a very subjective aspect, from that perspective.

I will now talk about the question of training for reservists. I served as director of reserves management for two years, at the rank of colonel, during the last decade. At that time, we had a process we called the Army Reserve restructure — it related to the army and not the navy or air force. It should be noted that the navy and air force use their reservists very differently from the army. The reason why reservists were also useful during the recent deployments, in the former Yugoslavia and even in Afghanistan, is that they were there as individual replacements. Those replacements proved to be extremely useful in infantry battalions, a majority of which served as a base for the forces on the ground.

[Traduction]

Lgén Cuppens : Pour votre question, je ne suis plus tellement à jour, étant à la retraite depuis 18, presque 19 ans. Ce que je vous raconte dans mon document, ce sont les lacunes. Je ne peux faire des observations sur le degré de formation des forces militaires de réserve du Canada. Je crois comprendre — et vous devriez soulever la question auprès du commandant de l'armée — que quand un réserviste est appelé à faire du service, il a les mêmes qualifications que son voisin. Il possède les mêmes compétences que les hommes du bataillon d'infanterie, de l'unité d'artillerie ou peu importe son unité d'attache.

Ainsi, votre prémisse selon laquelle ils ne sont pas assez compétents m'est totalement étrangère. Nous ne mettons pas un réserviste dans une situation pour laquelle il n'a pas été formé. Il ne peut en faire la demande et l'unité ne peut le déployer, s'il n'est pas qualifié. Ce monsieur serait peut-être plus à jour, mais, moi, c'est ma réponse.

[Français]

Mgén Blanchette : J'ai pris ma retraite il y a quatre ans, alors mon expérience est donc un peu plus récente.

J'aimerais poursuivre dans la même veine en commençant avec la question de l'effort de défense de 2 p. 100 et ce qui se passe à l'OTAN. Pendant trois ans, j'ai eu le privilège d'être assis à la droite du général Henault, qui était le président du comité militaire. À l'époque, 26 nations se trouvaient autour de la table. Le défi d'arriver à un consensus était alors aussi difficile qu'au début de l'alliance, lorsque nous avons pris cette décision concernant les 2 p. 100. La recherche d'un consensus constitue toujours un véritable défi quand il y a 26 organisations ou nations qui doivent s'entendre. La situation est un peu la même aujourd'hui avec les 28 nations membres de l'OTAN.

La décision concernant l'objectif des 2 p. 100 avait été prise en fonction de l'assurance que tous les pays pourraient l'atteindre, bien entendu. Toutefois, nous savions pertinemment que certaines nations, avec 2 p. 100, pourraient faire certaines choses, et d'autres nations pourraient faire autre chose. Il y avait donc un aspect très subjectif de ce point de vue.

Je parlerai maintenant de la question de l'entraînement des réservistes. J'ai servi comme directeur de la gestion des réserves pendant deux ans, au grade de colonel, dans les années 2000. À ce moment-là, nous avons une mesure que nous avons appelée la restructure de la Réserve de l'armée — elle visait l'armée et non la Marine ou l'aviation. Il est à noter que la Marine et l'aviation utilisent leurs réservistes d'une façon très différente de l'armée. Si les réservistes ont été aussi utiles durant les récents déploiements, en ex-Yougoslavie et même en Afghanistan, c'est qu'il s'agissait de remplacements individuels. Ces remplacements se sont avérés extrêmement utiles au sein des bataillons d'infanterie qui, pour la majorité, ont servi d'assise aux forces sur le terrain.

These units receive budgets to provide a certain amount of group training. However, the frustration you may have perceived behind the figures provided by the commanders of Reserve regiments relates to the fact that with the money available to them, they are not able to bring the group training up to a level that would enable them to put even a platoon, 30 men and women, on the ground. This has been the situation for a very long time. The fact that we are capable of providing reservists — who come fairly quickly with what is called the build-up of a unit — with the opportunity to achieve the same standards as soldiers in the regular army must be seen as a victory. Ultimately, I come back to the idea of leadership. It is the unit commander who will assess their troops and say to their boss: “I am ready to go” or “I am not ready to go.” That responsibility will always rest with the commander appointed to go on a mission.

Senator Carignan: In the army itself, is there a sufficiently high level of preparation to perform the mission?

Maj.-Gen. Blanchette: Each case is different. When I was preparing my battalion to leave for Haiti, I recall very well that we had certain targets to achieve. I had spoken with my chain of command, that is, the people who worked for me, and with my brigade commander, to determine what we wanted to accomplish during the three months we had, from the time we received our warning order. With all the additional duties assigned to me, such as cultural training — managing to speak Creole at a certain level, for example — I came down to the wire. There was a series of factors that had hit me in the beginning. In the final weeks, we had to compress leave time, cut leave time. But when we left, I saluted my boss and told him: “We are ready to go.” That is how it works.

[English]

The Chair: Colleagues, time is moving on for us. We have 10 minutes left. We have three senators who have questions.

Would you please keep your preambles fairly concise, and could we ask that the responses be fairly concise.

Senator Beyak: I'd like to echo Senator Jaffer's thanks to all of you for your defence of our nation. It's an honour to have you here with us.

You'll be happy to note, General Cuppens, that yesterday that same report was brought forth, and they told us that they hoped that our report would include some lessons learned.

I wonder if each of you could give me your thoughts. You already did your opening remarks, General Cuppens, on our need to have a foreign policy review in conjunction with a

Ces unités reçoivent des budgets pour assurer un certain entraînement collectif. Cependant, la frustration que vous avez peut-être perçue derrière les chiffres fournis par les commandants des régiments de réserves est liée au fait qu'ils ne sont pas en mesure, avec les sommes dont ils disposent, d'amener l'entraînement collectif à un niveau qui leur permettrait d'envoyer même un peloton, soit une trentaine d'hommes et de femmes, sur le terrain. Cette situation existe depuis très longtemps. Il faut voir comme une victoire le fait que nous soyons en mesure de fournir aux réservistes — qui viennent assez tôt avec ce qu'on appelle la montée en puissance d'une unité — la possibilité d'atteindre les mêmes normes que les soldats de l'armée régulière. En fin de compte, je reviens à la notion de leadership. C'est le commandant d'unité qui, en évaluant ses troupes, va devoir dire à son patron : « je suis prêt à y aller » ou « je ne suis pas prêt à y aller ». Cette responsabilité sera toujours celle du commandant nommé pour partir en mission.

Le sénateur Carignan : Dans l'armée en tant que telle, le niveau de préparation est-il suffisamment élevé pour remplir la mission?

Mgén Blanchette : Chaque cas est différent. Quand je préparais mon bataillon pour partir en Haïti, je me souviens pertinemment que nous avions certains objectifs à atteindre. J'avais discuté avec ma chaîne de commandement, c'est-à-dire les gens qui travaillaient pour moi, et avec mon commandant de brigade afin de déterminer ce que nous voulions accomplir durant les trois mois dont nous disposions à partir du moment où nous avons reçu notre ordre d'avertissement. Avec toutes les tâches supplémentaires qui m'ont été confiées, comme des entraînements culturels — arriver à parler créole à un certain niveau, par exemple —, je suis arrivé assez juste à la ligne. Il y avait une série de facteurs qui ne m'avaient pas frappé au départ. Dans les dernières semaines, nous avons dû compresser, couper des congés. Mais lorsque nous sommes partis, j'ai salué mon patron en lui disant : « Nous sommes prêts à y aller. » C'est ainsi que ça fonctionne.

[Traduction]

Le président : Chers collègues, le temps file. Il nous reste 10 minutes. Trois sénateurs ont des questions à poser.

Nous vous saurions gré de faire en sorte que vos préambules et les réponses soient assez brefs.

La sénatrice Beyak : Je veux faire écho aux propos de la sénatrice Jaffer et vous remercier tous de défendre ou d'avoir défendu notre pays. C'est un honneur de vous compter parmi nous.

Vous serez heureux de constater, général Cuppens, que le même rapport a été présenté hier et qu'on nous a dit espérer que notre rapport indique certaines leçons apprises.

Je me demande si chacun d'entre vous pourrait me faire part de ses idées. Général Cuppens, vous avez déjà parlé au début de votre intervention de la nécessité pour nous de procéder à un

national defence review. We've heard several witnesses tell us that it's incumbent or that the national defence review is just another document, as you said.

Lt.-Gen. Cuppens: I raised it in my paper. In fact, when I saw the mandate letters for each of the ministers assigned to the cabinet, I right away wrote an editorial saying you cannot do a defence review in isolation. You need to have your colleagues in foreign affairs, CIDA, security and public safety. All of us have a role to play in national security, and some aspects of national security will require military force, and some aspects will require political imposition of will, security forces, natural resources or industry preparedness.

You just can't pull down and say this is the national security policy of Canada without collectively getting those ministers around the table with their best possible advice and signing up: "Yes, this is what we want the military to be capable of; this is what we want our foreign affairs operators and diplomats to do; this is what we want the public media to do; this is what we want our police to do."

I'm very pro a collective review, not an independent review, as I waved this document to you, unfunded. It collapsed.

We've had several others call the Canada First Defence Strategy also unfunded. So, until this gets right among the politicians, we're kind of doomed failure.

Maj. Mac Culloch: I believe they go hand in glove. To do one without the other is a job half finished.

Senator Meredith: We talk about training for our Canadian Forces and pre-deployment and our reservists and so forth.

On the flip side, for our partners whose countries we're going into, what is the responsibility of Canada to ensure that they're fully equipped, capacity-built to minimize risk as well as minimize the loss of lives when we do deploy our troops there?

The second question, Major-General Blanchette, is with respect to the Auditor General with respect to PTSD and the well-being of our veterans, which is, again, very topical and how we need to ensure that we have the mechanisms in place to support them.

I would like your comments on that quickly. Maybe Major Mac Culloch, you could speak first, sir, and then the other gentlemen can pipe in.

examen de la politique étrangère parallèlement à un examen de la défense nationale. Plusieurs témoins nous ont dit que c'est un devoir ou que l'examen de la défense nationale n'est qu'un autre document, comme vous l'avez souligné.

Lgén Cuppens : J'ai soulevé la question dans mon document. En fait, quand j'ai pris connaissance des lettres de mandat de chacun des ministres affectés au Cabinet, je n'ai pas tardé à rédiger un article pour souligner le fait que vous ne pouvez effectuer un examen de la défense en vase clos. Vous devez collaborer avec vos collègues des Affaires étrangères, de l'ACDI, de la sécurité et de la sécurité publique. Nous avons tout un chacun un rôle à jouer dans la sécurité nationale et certains aspects nécessiteront la force militaire et d'autres, l'imposition de la volonté politique, les forces de sécurité, les ressources naturelles ou l'état de préparation de l'industrie.

Vous ne pouvez pas tout simplement parcourir le document et dire qu'il s'agit de la politique nationale en matière de sécurité du Canada sans amener les ministres autour de la table à prodiguer leurs conseils les plus judicieux et à s'entendre sur ce que le secteur militaire doit, à leur avis, être en mesure de faire et sur ce qu'ils veulent que les intervenants dans le domaine des affaires étrangères et les diplomates, les médias publics et notre corps policier fassent.

Je suis tout à fait en faveur d'un examen collectif, et non d'un examen indépendant; je brandis ce document, non financé, il s'effondre.

Plusieurs autres estiment que la Stratégie de défense Le Canada d'abord n'est pas financée. Ainsi, jusqu'à ce que les politiciens s'entendent à ce chapitre, nous sommes voués à l'échec.

Maj Mac Culloch : Je pense que les deux vont de pair, sinon le travail est à moitié fini.

Le sénateur Meredith : Nous parlons de formation des Forces canadiennes, de préparation au déploiement, de nos réservistes et ainsi de suite.

De l'autre côté de la médaille, quelle est la responsabilité du Canada pour ce qui est de garantir que nos partenaires des pays dans lesquels nous déployons nos forces sont bien équipés, qu'ils ont renforcé leur capacité de minimiser les risques et qu'ils sont en mesure de réduire au minimum le nombre de pertes de vie?

La deuxième question, major-général Blanchette, porte sur les points soulevés par le vérificateur général concernant le stress post-traumatique et le bien-être de nos anciens combattants, sujet qui est encore très d'actualité, et la mesure dans laquelle nous devons voir à ce que les mécanismes nécessaires pour les appuyer soient en place.

J'aimerais vous entendre à ce sujet rapidement. Major Mac Culloch, vous pourriez peut-être parler en premier, puis céder la parole aux autres intervenants.

Maj. Mac Culloch: I think I'll take a pass on that one. The network is more than just PTSD that is required, and it's acutely felt most by the people with the least amount of support net. Unfortunately, those are just a little beyond the reach of the federal government in the provincial and municipal police forces.

I think that in terms of the training that we do to get out the door, it's as good as we can make it, and it's difficult to influence that of other partners because they are, after all, sovereign nations.

Lt.-Gen. Cuppens: With regard to the first part of your question on preparations, if we're going to enter an operation of whatever type with an ally, we have to clearly understand what their rules of engagement are. We had quite an experience in Bosnia and the Balkans. For example, the U.S. military have an ability in their law to defend property. You can defend your home with lethal force. It's not so in Canada.

So when you enter a theatre where you're holding ground, you have to have very clear rules of engagement amongst all of those who are participating; otherwise, someone is pulling back and others are left to stand.

That's one of the major factors to be discussed, but I rattled off a litany of them earlier, so I won't bore with you that. There are a lot of preparations there.

For the most part, Western-leaning countries have trained together. We've been together before, so it's not difficult. It's when you get into training other nations who have not been with us.

On the second part, I've testified in front of the Commons Committee on Veterans Affairs several times about the need for closer cooperation between Defence and Veteran Affairs Canada. There should be a seamless transition. There shouldn't be a release of an individual who, three weeks later, commits suicide.

There are a lot of things wrong. Veterans Affairs and the House of Commons are trying very hard to address it and fix it. It's not working to 100 per cent yet, but I would dare say that we're at the 80 percentile level.

PTSD is a major issue for many of the soldiers who have come back from beyond, especially Afghanistan. In fact, I'm told that more soldiers have died of suicide since Afghanistan than the numbers that died while they were in theatre.

Maj.-Gen. Blanchette: Perhaps to start with the question I missed, Senator Beyak, that in my speech I did cover for two minutes the need for a national security strategy.

Maj Mac Culloch :Je pense que je vais passer mon tour. Le réseau qui s'impose ne se limite pas au stress post-traumatique et ce sont les personnes qui obtiennent le moins de soutien qui en ressentent le plus les effets. Malheureusement, ceux-là sont un peu hors de la portée du gouvernement fédéral; je parle des policiers provinciaux et municipaux.

À mon avis, la formation que nous dispensons avant de partir est aussi bonne que possible, et il est difficile d'influencer les autres partenaires à ce chapitre, car, après tout, ce sont des pays souverains.

Lgén Cuppens : En ce qui a trait au premier volet de votre question à propos des préparatifs, si nous entreprenons une opération, peu importe le type, avec un allié, nous devons bien comprendre en quoi consistent leurs règles d'engagement. Nous avons eu toute une expérience à cet égard en Bosnie et dans les Balkans. Par exemple, le droit américain confère aux militaires des É.-U. la capacité de défendre la pauvreté. Vous pouvez défendre votre demeure au moyen d'une force meurtrière. Ce n'est pas le cas au Canada.

Donc, quand on arrive dans un théâtre pour défendre le terrain, les règles d'engagement de tous ceux qui participent à l'opération doivent être très claires; autrement, un intervenant prend du recul et les autres doivent assumer.

C'est l'un des grands points dont il faut discuter, mais j'en ai déjà servi toute une litanie; je ne vous embêterai donc pas avec cela. Il est question de beaucoup de préparatifs.

La plupart du temps, les pays pro-occidentaux ont formé leurs troupes ensemble. Nous avons déjà collaboré, ce n'est donc pas difficile. Le problème, c'est quand il est question de former d'autres pays avec lesquels nous n'avons jamais collaboré.

En ce qui a trait au deuxième volet, j'ai témoigné à maintes reprises devant le Comité permanent des anciens combattants de la Chambre des communes pour parler de la nécessité d'une collaboration plus étroite entre le ministère de la Défense et Anciens Combattants Canada. Il faut que la transition se fasse sans heurt. Il ne faut jamais qu'une personne soit libérée et qu'elle se suicide trois semaines plus tard.

Bien des choses ne tournent pas rond. Le ministère des Anciens combattants et la Chambre des communes s'efforcent d'étudier les problèmes et de les régler. Cela ne fonctionne pas encore à 100 p. 100, mais je m'aventurerais à dire à 80 p. 100.

Le stress post-traumatique est un problème de taille pour les soldats de retour, spécialement de l'Afghanistan. En fait, on me dit qu'il y a plus de soldats de retour d'Afghanistan qui se sont suicidés qu'il y en a qui sont morts au combat sur place.

Mgén Blanchette : Pour commencer avec la question que j'ai ratée, sénatrice Beyak, il se peut que dans mon allocution j'aie parlé de la nécessité d'articuler une stratégie nationale en matière de sécurité pendant deux minutes.

On the two points that you had, senator, I would like to say that capacity building is a wonderful domain where we Canadians are good at passing on our *savoir faire*. The best example of it is, of course, quite recent with what we did in Afghanistan, and for the year that I served there, I visited the Afghan security forces on a very regular basis to witness that very positive interaction that was happening, and, unfortunately, it's not all the countries that are able to do this. We never had anybody — and I stand to be corrected — killed by an Afghan who turned against a Canadian. So I think that speaks volumes for how good our folks are as trainers.

On the well-being of our forces, I think I speak on behalf of both serving members and veterans here that we expect the Government of Canada to take care of us when we have difficulties, whether they are physical or mental, when they are due to our previous services.

You will hear a lot of complaints, of course, but it is a huge field where so many resources are required to make a dent in what needs to be done, and Veterans Affairs, from what we've understood from the mandate letters, has a very tall order. And in the Legion, we're basically keeping the government's feet to the fire, and we want to make sure that they continue filling up these things. We are identifying them in a numerical way: You have 14 left; okay, you are down to 12; keep on going, minister. This is the kind of request that we are making.

But even with the members who are serving, we have situations where we have real hopes. For example, my brother served in the military for 28 years. He died last year. His widow came to me and said, "These mandate letters — I've read them. I saw that I might get 70 per cent of your brother's income or pension; is it coming?" We are waiting for it. It is 50 per cent. She might get 70 per cent.

We're going to be careful when we're creating hopes with these letters, and we want to make sure that there's a follow-up to them and that the promises will be fulfilled.

Senator Day: My first question will follow my colleague's question — I think she read my notes here — in terms of just what we need to study in conjunction with the defence policy review. I have General Blanchette's comments in front of me. I wanted to ask you about the national security strategy, because that's a different term from a policy review.

I'm also well aware — because we were wondering where we stood when the minister started making these statements about Africa, and we're engaging in all of this, while at the same time, they asked us to do a study with respect to national defence policy. So it seems there's already a decision there, and we're really now just looking at one aspect of it.

Quant aux deux points que vous avez soulevés, sénatrice, je tiens à souligner que le renforcement des capacités est un domaine merveilleux dans lequel les Canadiens excellent à transmettre leur savoir-faire. Le meilleur exemple à ce chapitre est, bien entendu, assez récent, soit ce que nous avons réalisé en Afghanistan; en outre, l'année de mon service sur place, j'ai très régulièrement rendu visite aux forces afghanes de sécurité pour constater l'interaction très positive qui se manifestait, et, malheureusement, ce ne sont pas tous les pays qui peuvent en faire de même. Jamais un Afghan — on me corrigera si je me trompe — n'a tourné son arme contre un Canadien. Donc, à mon avis, inutile d'illustrer à quel point nos gens sont de bons formateurs.

Quant au bien-être des membres de nos forces, je pense que je me fais le porte-parole autant des membres actifs que des anciens combattants pour affirmer que nous nous attendons à ce que le gouvernement du Canada s'occupe de nous quand nous avons des problèmes, physiques ou mentaux, découlant de nos années de service.

Il y a aura beaucoup de plaintes, bien entendu, mais c'est un domaine immense et il faut tant de ressources pour s'attaquer à ce qui doit être fait, et le ministère des Anciens combattants, d'après ce que nous avons compris des lettres de mandat, a un défi de taille. Essentiellement, la Légion exerce des pressions sur le gouvernement et nous voulons nous assurer qu'elle poursuivra cette tâche. Nous illustrons la situation en chiffres : il en reste 14, plus que 12; continuons le combat, monsieur le ministre. Voilà le genre de demande que nous présentons.

Or, même pour les membres actifs, il y a des situations où nous avons de véritables espoirs. Par exemple, mon frère a été militaire pendant 28 ans. Il est décédé l'année dernière. Sa veuve m'a dit avoir lu les lettres de mandat et avoir constaté qu'elle pourrait toucher 70 p. 100 du revenu ou de la pension de mon frère. Elle se demandait quand. Nous attendons. On parle de 50 p. 100. Elle pourrait toucher 70 p. 100.

Nous allons faire preuve de prudence quand nous donnons de l'espoir avec ces lettres, et nous voulons nous assurer qu'elles feront l'objet d'un suivi et que les promesses qui y sont faites seront remplies.

Le sénateur Day : Ma première question fera écho à la question de ma collègue — je pense qu'elle a lu mes notes — c'est-à-dire qu'elle portera sur ce que nous devons étudier parallèlement à l'Examen de la politique de défense. Les commentaires du général Blanchette sont devant moi. Je veux que vous me parliez de la stratégie de défense nationale, car l'expression est différente d'un examen de la politique.

Je le sais bien aussi — parce que nous nous demandions où nous nous situons quand le ministre a commencé à faire ces déclarations sur l'Afrique; nous nous engageons à ce chapitre et, en même temps, on nous demande de réaliser une étude sur la politique de défense nationale. Il semble donc que la décision a déjà été prise et nous nous penchons maintenant vraiment sur un aspect du dossier.

I'm also mindful of the statement by several people who say that life is what's happening while you're making plans. Where do we start, and how do we get on with it? What did you envisage with the strategy?

Maj.-Gen. Blanchette: Unfortunately, I probably don't have time to fully answer your question. I can tell you that if the national security strategy were pie, you have a cookbook here how to cook a pie. That's from CDA — *The Strategic Outlook for Canada*. In there, year after year, every time you have a new document, the Legion is a member of the Conference of Defence Associations Institute. In there, you have the recipe for how to prepare a national security strategy before you determine where and how you're going to use resources for defence and security, and all the other aspects.

How can you proceed and determine how you will be training your forces when you don't know how your forces will likely be used? Are we likely to go against Russia in the next couple of years? Is that something that could be on the books for us? It depends how we define our relationship to Russia. How do we define our relationship to China? That's a very general question, but that needs to be answered to a certain point so that the military officers have a better understanding of how the Government of Canada wants to use its forces.

I'm not talking about having another Cold War here, but we need to have those big questions asked, and if you want a detailed list of it, this document covers exactly how this should be unfolding.

Senator Day: My question is short and is for General Cuppens. We have the advantage of having someone who served with NORAD as deputy commander for a good number of years. This committee is on record as saying that we should be participating in missile defence. To the extent that you can, could you discuss with us your reaction to the many-years-ago decision not to participate and your view now?

Lt.-Gen. Cuppens: I maintain the same view I had when I was in Colorado Springs, namely, that we should be a participant. We are in NATO already. NATO has a missile defence system. We're a part of NATO. When I was describing this, I couldn't get the logic through to a mixed group of senators and MPs. The honourable senator down there was at one of my briefings about ballistic missile defence.

I saw it as an opportunity lost — the tremendous experience that Canadian young people would have had in developing such a system. I had gone so far as to place officers within the development modules in Washington and elsewhere. Once our country decided we're not participating, they were all withdrawn.

Je garde aussi en tête que pour bien des gens, la vie, c'est ce qui se passe pendant qu'on fait des plans. Où commencer et comment y arriver? Qu'est-ce que vous envisagez avec la stratégie?

Mgén Blanchette : Malheureusement, je n'aurai probablement pas le temps de bien répondre à votre question. Je peux vous dire que si la stratégie de sécurité nationale était une tarte, vous avez le livre de recettes pour la cuire, d'après le document de l'Institut de la CAD — *Les perspectives stratégiques du Canada*. Année après année, toutes les fois où on a un nouveau document, la Légion est membre de l'Institut de la Conférence des associations de défense. On y trouve la recette sur la façon de préparer une stratégie de sécurité nationale avant de déterminer où et comment nous allons utiliser les ressources aux fins de la défense et de la sécurité, et bien d'autres choses.

Comment aller de l'avant et déterminer la formation dont bénéficieront les membres des forces quand on ne sait pas les fins auxquelles les forces seront vraisemblablement utilisées? Est-il probable que nous allions à l'encontre de la Russie au cours des prochaines années? Est-ce que cela pourrait être inscrit pour nous? Tout dépend de la façon de définir notre relation avec la Russie. Comment définissons-nous la relation du Canada avec la Chine? C'est une question très générale, mais il faut l'aborder dans une certaine mesure afin que les officiers puissent mieux comprendre comment le gouvernement entend utiliser ses forces.

Je ne parle pas de déclencher une autre guerre froide ici, mais il faut que ces grandes questions soient posées, et si vous en voulez une liste détaillée, ce document explique clairement comment cela devrait se dérouler.

Le sénateur Day : Ma question est brève et à l'intention du général Cuppens. Nous sommes choqués d'avoir une personne qui a été pendant des années commandant adjoint auprès du NORAD. Il est consigné que ce comité a dit que nous devrions participer à la défense antimissile. Dans la mesure de vos moyens, pourriez-vous nous expliquer votre réaction face à la décision prise il y a bien des années de ne pas y participer et votre opinion aujourd'hui?

Lgén Cuppens : Mon opinion est la même qu'à l'époque de mon affectation à Colorado Springs, notamment, que nous devrions participer. Nous faisons déjà partie de l'OTAN et l'OTAN a un système de défense antimissile. Nous sommes membres de l'OTAN. Au moment de l'expliquer, je n'ai pas été en mesure d'illustrer la logique devant un groupe mixte de sénateurs et de députés. L'honorable sénateur là-bas a assisté à l'une de mes séances d'information à propos de la défense antimissile balistique.

Nous avons raté l'occasion d'offrir aux jeunes Canadiens l'expérience extraordinaire que le développement du système leur aurait permis d'acquérir. J'étais allé jusqu'à placer des officiers dans les modules de développement, à Washington et ailleurs. Ils en ont tous été retirés lorsque notre pays a décidé de ne pas participer.

To me, we are inching ever closer to the point when undeterred actors will threaten this nation and our neighbours to the south — without having a fully deployed system, which is quite different than the one that exists right now, which is very small.

Canada has a lot to offer. We could, for instance, participate in the detection mode. We could participate in the guidance mode or the research and development mode. But once we declared we are not participating, all those opportunities went away.

So I'm very much a proponent and remain a proponent of missile defence. I did my best when I was wearing a uniform to convince government people we should be involved, and they decided no. I saluted and walked away.

The Chair: I want to thank our witnesses. General Cuppens, we had a unanimous report supporting Canada's participation in ballistic missile defence, and I think it was a very serious moment lost for our country. It has put us to some degree in jeopardy if events go the way some people think they might. And at any rate, maybe the Government of Canada is listening and might take the opportunity as a new government to see what they can do to convince the United States we should be part of that.

Thank you all for coming today, and for the time and effort you put into your presentations. They will be considered seriously.

Joining us on panel five today, as we consider issues related to the defence policy review and Canada's re-engagement with peacekeeping operations, is Her Excellency Ambassador Anne Kari Hansen Ovind of the Kingdom of Norway.

Prior to becoming Norway's ambassador to Canada in January 2016, she led the Section for the High North, Polar Affairs and Marine Resources in the Norwegian Ministry of Foreign Affairs over the previous six years. Ambassador Ovind has extensive experience in NATO affairs and was the first secretary at Norway's delegation to NATO in Brussels from 2003 to 2006. She also worked on matters of nuclear safety and bilateral cooperation with Russia in the North.

[*Translation*]

Her Excellency Anne Kari Hansen Ovind, Ambassador of the Kingdom of Norway, Royal Norwegian Embassy in Ottawa: Thank you, Mr. Chair and members of the committee. It is a great honour for me to appear before you today. Thank you very much for inviting me.

Nous nous rapprochons, de plus en plus, du moment où des ennemis déterminés menaceront notre pays et nos voisins du sud sans que nous ayons vraiment déployé un système différent de celui que nous avons actuellement, qui est très limité.

Le Canada a beaucoup à offrir. Par exemple, nous pourrions participer au mode de détection. Nous pourrions participer au mode de guidage ou au mode de recherche et développement. Néanmoins, une fois que nous avons déclaré que nous ne participerions pas au système, toutes ces possibilités ont disparu.

Je reste donc un ardent défenseur de la défense antimissile. Lorsque je portais l'uniforme, j'ai fait de mon mieux pour convaincre les gens du gouvernement que nous devions y participer, mais ils ont décidé que non. Je les ai salués et je suis parti.

Le président : Je tiens à remercier nos témoins. Général Cuppens, nous avions présenté un rapport appuyant, à l'unanimité, la participation du Canada au système de défense antimissiles balistiques et je pense que notre pays est passé à côté de quelque chose de très important. Dans une certaine mesure, cela nous a mis en danger si les choses se passent comme certains s'y attendent. Quoi qu'il en soit, le gouvernement du Canada est peut-être à l'écoute et pourrait, en tant que nouveau gouvernement, saisir l'occasion de voir ce qu'il peut faire pour convaincre les États-Unis que nous devrions participer au programme.

Merci à vous tous d'être venus aujourd'hui et d'avoir consacré du temps et des efforts à vos mémoires. Ils seront examinés attentivement.

Nous avons le plaisir d'accueillir aujourd'hui, dans le cadre de notre étude sur les questions relatives à l'examen de la politique de défense et le réengagement du Canada dans les opérations de maintien de la paix, Son Excellence Anne Kari Hansen Ovind, ambassadrice du Royaume de Norvège, qui constitue le cinquième groupe de témoins.

Avant de devenir l'ambassadrice de la Norvège au Canada, en janvier 2016, Mme Ovind a dirigé la section du Grand Nord, des Affaires polaires et des Ressources marines au ministère des Affaires étrangères de Norvège pendant six ans. Elle possède une vaste expérience des affaires de l'OTAN et a été la première secrétaire de la délégation norvégienne à l'OTAN, à Bruxelles, de 2003 à 2006. Elle a également travaillé sur le dossier de la sûreté nucléaire et de la coopération bilatérale avec la Russie dans le Nord.

[*Français*]

Son Excellence Anne Kari Hansen Ovind, ambassadrice du royaume de Norvège, Ambassade royale de Norvège à Ottawa : Merci, monsieur le président et membres du comité. C'est un grand honneur pour moi de prendre la parole devant vous aujourd'hui. Je vous remercie infiniment de m'avoir invitée.

I will take this opportunity to share with you the Norwegian experience with peacekeeping, particularly in UN operations and other related operations.

[English]

The United Nations has held a dear position in Norway, and in the hearts and minds of many Norwegians, from the first operation in the Middle East in 1948, through operations in Lebanon and the Balkans, to current operations in Mali, to mention some. More than 60,000 Norwegian men and women have proudly worn the blue beret of peace and hope. Others have held key positions, adding to our long-standing contributions. Norway stands fully committed to doing our part in the international efforts to adapt UN peace operations to a new era.

We welcome the commitment of the Canadian government to re-engage with the UN.

The UN is under considerable strain to deliver on increasingly demanding mandates in increasingly demanding operational environments. UN personnel are directly targeted in the field and often find themselves, with limited training and equipment, trying to keep peace when there is no peace to keep.

Today, nine out of 10 UN peacekeeping personnel are from the global South. Norway believes that it is of paramount importance to increase Western participation. Canada's reengagement in UN peace operations will help in this regard.

There are three reasons we believe this to be important. First and foremost, we believe that increased Western contributions will boost the legitimacy of UN operations. We share a common responsibility for international peace and security.

Secondly, we possess many of the advanced capacities and skills needed to succeed in a complex security landscape.

Thirdly, the conflicts where UN peacekeeping is engaged are increasingly related to our own security, directly or indirectly. Geographical distance no longer provides protection against problems elsewhere in the world. Take Mali, for example. Geographically located as a gateway to the Euro-Atlantic area, Mali is a hub for international terrorism, gun smuggling and human trafficking. It is a transit country for migration. Locally, the UN plays a vital role in contributing to stability and sustainable peace. At the same time, the mission is an important part of the fight against violent extremism internationally.

Je saisis cette occasion de partager avec vous l'expérience norvégienne en matière de maintien de la paix, particulièrement dans les opérations onusiennes et autres opérations relatives.

[Traduction]

Les Nations Unies revêtent une importance particulière pour la Norvège et occupent une place spéciale dans le cœur et l'esprit de nombreux Norvégiens. Depuis la toute première opération au Moyen-Orient en 1948, jusqu'aux opérations au Liban et dans les Balkans, sans oublier les opérations actuelles au Mali — pour ne nommer que celles-là —, plus de 60 000 Norvégiens, hommes et femmes, ont fièrement porté le casque bleu, qui représente un symbole de paix et d'espoir. D'autres encore ont occupé des postes clés, ajoutant ainsi de la valeur à notre contribution à long terme. La Norvège demeure fermement résolue à participer aux efforts internationaux pour veiller à ce que les opérations de paix de l'ONU s'adaptent à la nouvelle donne.

Nous nous réjouissons de l'engagement du gouvernement canadien à reprendre sa participation aux opérations onusiennes.

L'ONU subit des pressions considérables pour remplir des mandats de plus en plus exigeants dans des contextes opérationnels de plus en plus éprouvants. Devenu la cible directe des belligérants sur le terrain, le personnel de l'ONU se trouve souvent contraint — faute d'une formation et d'un équipement suffisants — d'essayer de maintenir la paix alors que les conditions ne s'y prêtent pas.

Aujourd'hui, 9 Casques bleus sur 10 viennent de l'hémisphère Sud. La Norvège estime qu'il est primordial d'accroître la participation des pays occidentaux. L'engagement renouvelé du Canada dans les opérations de paix de l'ONU sera très utile à cet égard.

Nous jugeons que cela est important pour trois raisons. D'abord et avant tout, nous croyons qu'une contribution accrue de l'Occident augmentera la légitimité des opérations de l'ONU. Nous avons la responsabilité commune d'assurer la paix et la sécurité internationales.

Deuxièmement, nous possédons bon nombre des capacités de pointe et des compétences nécessaires pour réussir dans un contexte de sécurité complexe.

Troisièmement, les conflits dans lesquels l'ONU intervient sur le plan du maintien de la paix touchent de plus en plus, directement ou indirectement, notre propre sécurité. La distance géographique ne procure plus de protection contre les problèmes qui sévissent ailleurs dans le monde. Prenons l'exemple du Mali. De par sa situation géographique, le Mali est une porte d'entrée vers la région euro-atlantique, mais aussi une plaque tournante du terrorisme international, de la contrebande d'armes et de la traite des personnes. Il s'agit d'un pays de transit pour la migration. À l'échelle locale, l'ONU joue un rôle vital en contribuant à la stabilité et au maintien de la paix. Parallèlement, la mission constitue un élément important de la lutte contre l'extrémisme violent sur la scène internationale.

Honourable members of the committee, while recognizing the crucial role peace operations can play, we must also realize that our demands and expectations are exceeding what peacekeeping can deliver today. We must acknowledge that quantity is not enough. We need to improve the quality of what the UN does, from the situational understanding on the ground to the training and standard of UN personnel, as well as the state of the equipment. UN peacekeeping efforts cannot be based on which capacities we can offer, but what the conflict requires and the UN's ability to deliver just that.

To do so, more resources must be accompanied by significant reforms. Norway believes that the work of the high-level independent panel — the so-called HIPPO report that was presented in June last year — has given us the reforms we need in both the short- and the long-term perspective. The member states and the UN must work together to make these reforms a reality. We must do so rapidly and decisively and with an open mind. Norway has been a firm supporter of these reform efforts.

There will always be limited resources. That is as true for the member states as it is for the UN as a whole, and that is why we need to think smart, make use of each other's natural advantages and look for force multipliers.

A country of five million people, Norway has a modest defence budget. We are dependent on finding those smart solutions in partnership with each other. Norway may be small, but we pack considerable punch within certain niche capacities that, together with another country's contributions, could turn out to be exactly what will make a big difference on the ground in a certain operation. I believe this is true for all member states.

The most important thing we and other countries can do to support UN peace operations and the ongoing reform process is to deploy troops and capacities that actually back those efforts.

Currently, Norway contributes with 100 military personnel serving in four UN operations, with Mali, South Sudan and the Middle East as the most important theatres. In addition, Norway makes important contributions to NATO's Resolute Support mission in Afghanistan and to the coalition against ISIL in Iraq; and we will deploy to Jordan to assist in the training of local Syrian groups that are fighting against ISIL. We also have 37 police advisers engaged in Haiti, Liberia and South Sudan.

Honourable members of the committee, I will come back to concrete Norwegian contributions during the question and answer session. I would just like to emphasize the importance of Canadian police taking part in UN peace operations. Police

Mesdames et messieurs les membres du comité, tout en reconnaissant le rôle crucial que peuvent jouer les opérations de paix, nous devons également admettre que nos exigences et nos attentes dépassent les capacités actuelles en matière de maintien de la paix. Nous devons reconnaître que la quantité ne suffit pas. Nous devons améliorer la qualité des mesures prises par l'ONU, de la compréhension de la situation sur le terrain à la formation et aux procédures normales du personnel de l'ONU, en passant par l'état de l'équipement. Les efforts de maintien de la paix de l'ONU ne peuvent pas varier en fonction des capacités que nous pouvons fournir; ils doivent plutôt s'appuyer sur les exigences du conflit et la capacité de l'ONU d'y donner suite.

Pour ce faire, l'augmentation des ressources doit s'accompagner de réformes importantes. La Norvège croit que le travail du Groupe indépendant de haut niveau — le fameux rapport HIPPO présenté en juin dernier — a mis en évidence les réformes dont nous avons besoin à court et à long terme. Les États membres et l'ONU doivent travailler ensemble pour concrétiser ces réformes. Il nous faut agir de façon rapide et décisive avec un esprit ouvert. Nous devons être disposés à revoir nos positions et à envisager des compromis. La Norvège soutient fermement ces efforts de réforme.

Il y aura toujours des ressources limitées. C'est aussi vrai pour les États membres que pour l'ONU dans son ensemble. Et c'est pourquoi nous devons penser à des solutions intelligentes, mettre à profit les avantages naturels de chacun et chercher des multiplicateurs de force.

La Norvège, qui compte cinq millions d'habitants, dispose d'un budget de défense modeste. Nous comptons donc sur la possibilité de trouver des solutions intelligentes en partenariat. La Norvège a beau être un petit pays, elle peut avoir un grand effet dans certains créneaux spécialisés qui, de pair avec la contribution d'un autre pays, peuvent faire toute la différence sur le terrain dans le cadre d'une opération donnée. Je crois que ce constat vaut pour tous les États membres.

La mesure la plus importante que peuvent prendre la Norvège et les autres pays pour appuyer les opérations de paix de l'ONU et le processus de réforme continue, c'est de déployer des troupes et des capacités qui soutiennent réellement ces efforts.

À l'heure actuelle, la Norvège déploie 100 militaires dans quatre opérations onusiennes, les plus importantes étant celles au Mali, au Soudan du Sud et au Moyen-Orient. De plus, la Norvège apporte une contribution importante à la mission « Soutien résolu » de l'OTAN en Afghanistan, à la Coalition contre le groupe État islamique en Irak, et nous déploierons des effectifs en Jordanie pour aider les États-Unis à former les groupes d'opposition syriens. Nous avons également envoyé 37 conseillers des forces de police en Haïti, au Libéria et au Soudan du Sud.

Mesdames et messieurs les membres du comité, je reparlerai de la contribution concrète de la Norvège durant la période des questions et réponses. Je tiens simplement à insister sur l'importance de la participation de la police canadienne aux

have a key role in UN missions, and there's a great demand for French-speaking police. Canada's recent announcement of increasing the number of police contributions to UN missions is highly appreciated.

Right now there is a better positive momentum for more effective, efficient and responsive UN peace operations. That momentum was created by the reform process and further sustained by last year's summit in New York on UN peacekeeping operations and followed up at the recent meeting of ministers of defence in London, recently.

[*Translation*]

The renewal of Canada's commitment will be welcomed in the contribution to maintaining this momentum. Canada's support is also important to enable the next Secretary General of the UN to continue the crucial reform initiated by Secretary General Ban Ki-moon. Thank you for your attention.

[*English*]

The Chair: Thank you very much.

Senator Jaffer: Ambassador, thank you very much for being here. I want to start off by saying to you that I know that each member of our committee would like to thank Norway for Norway's contribution, especially when it comes to peace operations.

I have worked with your foreign minister for at least two years, and I want to ask about Norway's gendered foreign policy. I would appreciate it if you would explain to the members and to Canadians what that means. Why does Norway think that is important, and what is it?

Ms. Ovind: Thank you for that question, senator.

Including women in peace operations, foreign policies and the 1325 agenda is not primarily about gender equality; it is really about improving outcomes. We are talking about improving the possibility of sustainability, sustainable peace, sustainable economic growth and welfare; and in relation to operations, we are talking about improving capacity, operational effectiveness and mission success.

I want to refer to Norway's Minister of Defence, at the summit in London recently, saying that recruiting more women is not only the right thing to do, it's the smart thing to do. It improves armed forces and provides the UN with better peacekeepers.

I can share with you a few examples of how Norway has been working on the issue of increasing the recruitment to the military and also to UN operations. Let me just mention that it was a milestone reach for Norway when we, as a first NATO country, implemented gender neutral conscription to our Armed Forces. This year almost one out of five of our 8,000 new conscripts are women. Next year we expect that that number will be one out of

opérations de paix de l'ONU. La police joue un rôle clé dans les missions onusiennes, d'autant plus qu'il existe une forte demande pour des policiers francophones. La récente annonce du Canada en vue d'accroître le nombre de policiers déployés dans les missions de l'ONU a d'ailleurs été très bien accueillie.

Pour l'instant, on observe un élan très positif en faveur d'opérations onusiennes plus efficaces et mieux adaptées. Créé sous l'impulsion du processus de réforme, cet élan a été maintenu grâce au sommet tenu l'année dernière, à New York, sur les opérations de maintien de la paix de l'ONU et s'est poursuivi jusqu'à la récente réunion des ministres de la Défense, à Londres.

[*Français*]

Le renouvellement de l'engagement du Canada sera bien accueilli dans la contribution pour maintenir cet élan. L'appui du Canada est important également pour que le prochain secrétaire général de l'ONU puisse continuer cette réforme cruciale initiée par le secrétaire général Ban Ki-moon. Merci de votre attention.

[*Traduction*]

Le président : Merci beaucoup.

La sénatrice Jaffer : Madame l'ambassadrice, merci beaucoup d'être venue. Tout d'abord, je sais que chacun des membres de notre comité souhaite remercier la Norvège de sa contribution, surtout aux opérations de paix.

J'ai travaillé avec votre ministre des Affaires étrangères pendant au moins deux ans et je voudrais poser une question au sujet de la dimension sexospécifique de la politique étrangère norvégienne. J'aimerais que vous expliquiez aux membres du comité et aux Canadiens ce que cela signifie. Pourquoi la Norvège pense-t-elle que c'est important et en quoi cela consiste-t-il?

Mme sOvind : Merci pour cette question, sénatrice.

La participation des femmes aux opérations de paix, la politique étrangère et la résolution 1325 n'ont pas pour but premier d'assurer l'égalité entre les sexes, mais plutôt d'améliorer les résultats. Il s'agit d'améliorer la possibilité d'une paix durable, d'une croissance économique et d'un bien-être durable et, sur le plan des opérations, d'améliorer la capacité, l'efficacité opérationnelle et le succès des missions.

Le ministre de la Défense de la Norvège a récemment déclaré, au sommet de Londres, que le recrutement d'un plus grand nombre de femmes est une politique non seulement souhaitable, mais intelligente. Cela améliore les forces armées et fournit à l'ONU des meilleurs soldats de maintien de la paix.

Je peux vous donner quelques exemples de ce qu'a fait la Norvège pour augmenter le recrutement pour son armée, de même que pour les opérations des Nations Unies. Je mentionnerais simplement que la Norvège a franchi une étape importante en devenant le premier pays de l'OTAN à adopter une politique d'enrôlement dans ses forces armées qui est non discriminatoire envers les femmes. Cette année, près d'une

four. Of course, if they choose a military career that will be a good basis for recruiting women to our national defence, but also to international operations.

Another important milestone from our perspective was also when Major General Kristin Lund, who was the first female force commander in a UN peace operation, was appointed by the Secretary-General in 2013, and her role was actually prolonged until recently. I think that demonstrates that within the UN it is possible for women to really go for top positions, even as a force commander, and is certainly a good role model for women to follow.

I will stop there. I wanted to mention also that in the Ministry of Foreign Affairs we have a guide on how we actually include and work actively on the gender issue in foreign affairs and also development aid, but I wanted to share these examples with you from the topic that we are discussing today.

Senator Jaffer: For quite a while, Canada was the leader when it came to Resolution 1325 and to including women in decision making and other places, especially when it came to foreign affairs and internationally. Norway is now the leader on Resolution 1325 here, especially when it comes to having more women in decision-making places.

I would appreciate it if you could expand on how Norway is using Resolution 1325 to include women in its mission work.

Ms. Ovind: Let me give you one example from our engagement when it comes to facilitating, as a third country, peace processes. For instance, very recently, a peace agreement was reached between the Colombian government and the FARC, and I think the importance of including women in that process is a good example of how actually, as a facilitator, we were able to promote the inclusion of women in that process.

It established a subcommittee working on how women's perspectives could be included in different questions, and also, for the first time, there were women participating in both delegations. That is one example of how this is implemented.

Senator Jaffer: This morning we heard from a gentleman from South Africa who spoke about the work of ACCORD and also stated that Norway was a partner with ACCORD helping with training programs and sexual assault programs. He encouraged us to also play some kind of role with ACCORD. It would be interesting to hear your take on the partnership of Norway with ACCORD.

Ambassador, you cannot possibly be aware of everything Norway does. If you are not, please don't worry. You can send us an answer later on.

Ms. Ovind: Thank you for that, senator.

sur cinq de nos 8 000 nouvelles recrues sont des femmes. Nous nous attendons à ce que, l'année prochaine, ce chiffre soit de une sur quatre. Bien entendu, si ces femmes choisissent la carrière militaire, elles fourniront un bon réservoir de personnel pour notre défense nationale, mais aussi pour les opérations internationales.

Nous avons également franchi une autre étape importante, en 2013, quand le secrétaire général a nommé au poste de commandant d'une force des Nations Unies chargée du maintien de la paix, la générale de division Kristin Lund, la première femme à occuper ce poste, et son rôle a été prolongé jusqu'à récemment. Cela démontre, je pense, que les femmes peuvent atteindre des postes de premier plan aux Nations Unies, même en tant que commandant de la force et c'est certainement un bon exemple à suivre pour les femmes.

Je vais m'arrêter là. Je voudrais mentionner aussi qu'au ministère des Affaires étrangères, nous avons un guide pour aborder la question de l'égalité entre les sexes dans le contexte des affaires étrangères et de l'aide au développement, mais je voulais vous citer ces exemples se rapportant au sujet d'aujourd'hui.

La sénatrice Jaffer : Pendant un certain temps, le Canada a joué le rôle de chef de file à l'égard de la résolution 1325 et de l'inclusion des femmes dans les prises de décisions et sur d'autres plans, surtout en ce qui concerne les affaires étrangères et sur la scène internationale. La Norvège est maintenant l'exemple à suivre à l'égard de la résolution 1325, surtout pour ce qui est de nommer plus de femmes aux postes décisionnels.

J'aimerais que vous expliquiez davantage comment la Norvège se sert de la résolution 1325 pour faire participer les femmes à ses missions.

Mme Ovind : Permettez-moi de vous donner un exemple de ce que nous faisons pour faciliter les processus de paix en tant que pays tiers. Par exemple, tout récemment, un accord de paix a été conclu entre le gouvernement colombien et les FARC et c'est, je pense, un bon exemple de ce que nous avons pu faire pour faciliter l'inclusion des femmes dans le processus.

Un sous-comité a été mis sur pied pour voir comment tenir compte du point de vue des femmes sur diverses questions et pour la première fois, des femmes ont fait partie des deux délégations. C'est un exemple de la façon dont nous procédons.

La sénatrice Jaffer : Ce matin, un monsieur d'Afrique du Sud nous a parlé du travail d'ACCORD et nous a dit que la Norvège participait avec cet organisme à des programmes de formation et des programmes contre les agressions sexuelles. Il nous a invités à jouer également un rôle avec ACCORD. J'aimerais savoir ce que vous pensez du partenariat entre la Norvège et ACCORD.

Excellence, vous ne pouvez pas être informée de tout ce que fait la Norvège. Si vous n'êtes pas au courant, ne vous en faites pas. Vous pourrez nous envoyer une réponse ultérieurement.

Mme Ovind : Je vous en remercie, sénatrice.

[Translation]

Senator Dagenais: Thank you very much for your presentation, Ambassador. I would like to hear your thoughts on your experience with missions conducted with NATO, as compared to UN missions. Is the degree of risk the same between the different organizations?

[English]

Ms. Ovind: Thank you for the question, senator.

What is important to Norway is to contribute through UN, NATO and the international coalition against ISIL, and the participation really depends on how we can contribute the best that serves the operation the best, what kind of capacities we have that can serve the different operations, and what are the specific advantages and needs related to the different operations. Norwegian military participation is really to help promote peace and security in Norway and internationally and have international law as its basis. As I mentioned to you in my introductory remarks, we are contributing to four different UN missions at the moment and also to NATO missions, and we are contributing to the international coalition against ISIL, and that reflects Norway's priority.

I would be happy to share more details about the operations in priority.

[Translation]

Senator Dagenais: When you work with the UN or with NATO, do you have some difficulty knowing what guidelines are involved in the various missions you have to take on?

These are imposing organizations that have a lot of people working for them. Is it difficult to communicate with those organizations or are the mission guidelines still fairly clear, plain and precise?

[English]

Ms. Ovind: I can just answer in more general terms. It is important, of course, to have, before making a decision, consultations and involvement, engagement in advance, with the country or the head of the operation. That is important, but it is equally important to have close contact with the UN itself and the UN Secretariat and to have a good and close dialogue. I think that is the most important in preparing a decision and also during the operations.

Senator Beyak: Thank you, ambassador. In your opening remarks you mentioned your police officers and military personal in South Sudan. I wondered if you could give us a little bit more detail on the challenges they face and how they report back to you?

[Français]

Le sénateur Dagenais : Merci beaucoup, madame l'ambassadrice, pour votre présentation. J'aimerais vous entendre sur l'expérience que vous avez vécue lors de missions menées avec l'OTAN, comparativement aux missions de l'ONU. Le degré de risque est-il le même entre les différentes organisations?

[Traduction]

Mme Ovind : Merci pour cette question, sénateur.

L'important, pour la Norvège, est d'apporter sa contribution par l'entremise de l'ONU, de l'OTAN et de la coalition internationale contre l'EI. Notre participation dépend vraiment de ce que nous pouvons faire le mieux pour servir la mission, des capacités que nous pouvons mettre au service des différentes opérations ainsi que des atouts que nous possédons et des besoins spécifiques des différentes missions. La participation militaire norvégienne vise à promouvoir la paix et la sécurité en Norvège et dans le monde et se fonde sur le droit international. Comme je vous l'ai mentionné dans ma déclaration préliminaire, nous participons à quatre missions de l'ONU différentes, de même qu'à des missions de l'OTAN et nous contribuons à la coalition internationale contre l'EI, ce qui reflète les priorités de la Norvège.

Je me ferais un plaisir de vous fournir plus de précisions au sujet des opérations prioritaires.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Lorsque vous travaillez avec l'ONU ou avec l'OTAN, avez-vous un certain degré de difficulté à connaître les lignes directrices inhérentes aux différentes missions que vous devez assumer?

Il s'agit d'organisations imposantes où travaille beaucoup de monde. Est-il difficile de communiquer avec ces organisations ou est-ce que les lignes directrices des missions sont tout de même assez claires, nettes et précises?

[Traduction]

Mme Ovind : Je peux seulement répondre dans les grandes lignes. Bien entendu, avant de prendre une décision, il faut tenir des discussions et s'entendre à l'avance avec le pays ou le commandant de la mission. C'est important, mais il est tout aussi important d'avoir des contacts étroits avec l'ONU, le Secrétariat de l'ONU et d'avoir des bonnes et franches discussions. C'est, je crois, essentiel pour préparer une décision, de même qu'au cours des opérations.

La sénatrice Beyak : Merci, madame l'ambassadrice. Dans vos déclarations préliminaires, vous avez mentionné vos policiers et militaires présents au Soudan du Sud. Pourriez-vous nous fournir un peu plus de précisions au sujet des défis auxquels ils sont confrontés et des rapports qu'ils vous font?

Ms. Ovind: South Sudan is, of course, a very important location where we have Norwegian engagement. We currently have 15 military officers in that mission. That includes staff officers and military observers. Norway also holds the military chief of staff position on an annual, rotational basis with the U.K., and currently it is the U.K. that holds this position.

When it comes to our police contribution, there are some more general challenges I can share, of course. The language skills are really important for all UN personnel, maybe especially in the police. I think here the Canadians have a great advantage as you are both English- and French-speaking. We welcome Canada's contribution in that respect.

Of course, the safety and security of UN peacekeepers is a key concern to Norway, as it is to other member states, so what we can do to improve training and improve equipment and medical capacities is important, and we also see that training is tremendously important. That was what I could share with you on South Sudan because you were particularly interested in that.

Maybe just a little bit more on the capacity building because we have seen that Norwegian police advisers in the country have been earmarked for the training of the so-called Joint Integrated Police, which consists of members from the two conflict partners. Training in that situation has of course been hampered as a result of the strained relations between the parties in South Sudan and following the renewed fighting that took place in Juba this summer. Maybe that responds a little bit to your question.

[Translation]

Senator Carignan: Thank you, Your Excellency. I am pleased to hear you speak French. Your French is excellent. Congratulations!

My question relates to the percentage of military spending. If the figures I have are accurate, I see that Norway currently devotes about 1.5 per cent of its GDP to military spending. I also see in my research that in 2015, the prime minister criticized the 2 per cent target. In some interviews, she said the 2 per cent target was absurd. However, if my dates are accurate, on June 17, 2016, the government introduced a law on military programming to ensure that military spending could rise to a certain threshold, and the target seems to be the 2 per cent.

Can you tell us about the background to that law, what its goal is, and what the importance is for Norway of getting closer to 2 per cent? I note that Canada is at about 1 per cent. However, we have two and a half times the borders or coastlines that Norway has. Can you say a little about this aspect of what the government of Norway wants to do?

Mme Ovind : Le Soudan du Sud est, bien sûr, un endroit important où la Norvège joue un rôle. Nous avons 15 militaires qui participent à cette mission. Cela comprend les officiers d'état-major et les observateurs militaires. La Norvège occupe également le poste de chef d'état-major sur la base d'une rotation annuelle avec le Royaume-Uni et c'est actuellement le Royaume-Uni qui détient ce poste.

Pour ce qui est de la contribution de notre police, je peux certainement vous parler des défis d'ordre général. Les compétences linguistiques sont très importantes pour tout le personnel de l'ONU, mais surtout, peut-être, pour la police. Je pense que les Canadiens possèdent un gros avantage sur ce plan étant donné que vous êtes à la fois anglophones et francophones. Nous apprécions la contribution du Canada à cet égard.

Bien entendu, la Norvège, comme les autres États membres, se soucie beaucoup de la sécurité des troupes de maintien de la paix. Par conséquent, ce que nous pouvons faire pour améliorer la formation ainsi que l'équipement et les capacités médicales est important et nous jugeons aussi que la formation a énormément d'importance. Voilà ce dont je peux vous parler à propos du Soudan du Sud, car cela vous intéresse particulièrement.

Je parlerais peut-être un peu plus du renforcement des capacités, car nous avons vu que les policiers norvégiens ont été chargés de la formation de l'Unité mixte de police intégrée à laquelle participent des membres des deux camps. Dans ce contexte, la formation a évidemment été compliquée en raison des relations tendues entre les opposants au Soudan du Sud et suite à la reprise des combats, à Juba, cet été. Cela répond peut-être un peu à votre question.

[Français]

Le sénateur Carignan : Merci, Votre Excellence. Je suis heureux de vous entendre parler français. Vous avez un excellent français. Félicitations!

Ma question porte sur le pourcentage des dépenses militaires. Si les chiffres dont je dispose sont exacts, je vois que la Norvège consacre actuellement environ 1,5 p. 100 de son PIB aux dépenses militaires. Je vois également dans mes recherches qu'en 2015, la première ministre a critiqué l'objectif de 2 p. 100. Dans certaines entrevues, elle a dit que l'objectif d'attendre 2 p. 100 était absurde. Par contre, si mes dates sont précises, le 17 juin 2016, le gouvernement a présenté une loi sur la programmation militaire pour veiller à ce que les dépenses militaires puissent atteindre un certain seuil, et on semble viser les 2 p. 100.

Pouvez-vous nous parler de l'historique de cette loi, de son but et de l'importance pour la Norvège de se rapprocher des 2 p. 100? Je rappelle que le Canada en est à environ 1 p. 100. Or, nous avons deux fois et demie plus de frontières ou de côtes littorales que la Norvège. Pouvez-vous nous parler un peu de cet aspect de la volonté gouvernementale de la Norvège?

[English]

Ms. Ovind: Thank you for that question. There is a target in NATO of reaching 2 per cent of the budget spending. In Norway, at a moment, the budget for 2016 amounts to approximately CA \$7.8 billion, and what I think is important in that perspective is also what we plan to spend on investments. Some 24 per cent of that is planned for investments.

Over the past few years, the security situation in Europe has deteriorated, reminding us that we cannot really take our sovereignty over our rights and freedoms for granted. Rapid change has also reminded us of the fact that we need to prepare to be able to respond in a crisis and take decisions now and not when the crisis occurs.

So we need to make the right decisions on investments today. Therefore, the Norwegian government recently presented a white paper to parliament, describing the long-term plan for the Norwegian Armed Forces for the years 2017 to 2020. In that white paper, the government recommended a gradual increase in the defence budgets over the course of the coming four years.

For the first time, the long-term plan also incorporates the growth cost of military equipment above and beyond regular inflation as an integral part of its financial planning. That is, the priorities in the defence long-term plan are to strengthen our national defence, to strengthen NATO's ability for collective defence and also to contribute to international crisis management.

This long-term plan, this white paper, has been presented to the parliament and is now being considered.

[Translation]

Senator Carignan: I understand that the law introduced on June 17, 2016, is being examined and has not yet been enacted. However, there is a desire to ensure that there will be investment. Can you talk to us about the targets or parameters in the white paper, or the bill, that aims to ensure that, notwithstanding changes of government, those investments can continue over time? One of the problems we have here is that, with changes of government and different visions, the military budget has ups and downs, and that creates inconsistency in our investments.

[English]

Ms. Ovind: This long-term plan, once it is approved, will help to steer the direction of investments for this period. Of course, I cannot comment on how the deliberations are going at the moment, but upon approval, that will be the basis for long-term budget decisions.

Senator Meredith: Thank you so much, Your Excellency. I heard part of your presentation as I was out of the room, and you talk about peace and capacity building and mission success.

[Traduction]

Mme Ovind : Merci de poser cette question. L'objectif de l'OTAN est de 2 p. 100 des dépenses budgétaires. Pour le moment, le budget de la Norvège, pour 2016, se chiffre à environ 7,8 milliards de dollars canadiens, mais il faut également tenir compte, je pense, des investissements que nous comptons faire. Ils devraient représenter environ 24 p. 100 de cette somme.

Ces dernières années, la situation de la sécurité s'est dégradée en Europe et nous a rappelé que nous ne pouvons pas vraiment tenir nos droits et libertés pour acquis. L'évolution rapide de la situation nous a également rappelé que nous devons être prêts à réagir en cas de crise et qu'il faut prendre des décisions maintenant et non pas lorsque la crise survient.

Nous devons donc prendre aujourd'hui même les bonnes décisions quant aux investissements à faire. Par conséquent, le gouvernement norvégien a récemment présenté au Parlement un livre blanc décrivant le plan à long terme établi pour les Forces armées norvégiennes pour les années 2017 à 2020. Dans ce livre blanc, le gouvernement a recommandé une augmentation graduelle du budget de la défense au cours des quatre prochaines années.

Ce plan à long terme tient compte, pour la première fois, de l'augmentation du coût de l'équipement militaire en plus de l'inflation habituelle dans sa planification financière. Le plan à long terme de la défense a pour priorité de renforcer notre défense nationale, de renforcer la capacité de l'OTAN à assurer sa défense collective et également de contribuer à la gestion de la crise internationale.

Ce plan à long terme, ce livre blanc, a été présenté au Parlement, qui est en train de l'examiner.

[Français]

Le sénateur Carignan : Je comprends que la loi présentée le 17 juin 2016 fait l'objet d'un examen et qu'elle n'a pas encore été adoptée. Cependant, il y a une volonté d'assurer un investissement. Pouvez-vous nous parler des objectifs ou des paramètres du livre blanc ou du projet de loi qui vise à ce que, nonobstant les changements de gouvernement, ces investissements puissent continuer dans le temps? L'un des problèmes que nous avons ici, c'est que, avec les changements de gouvernement et les différentes visions, le budget militaire connaît des hausses et des baisses, et cela crée une inconstance dans nos investissements.

[Traduction]

Mme Ovind : Une fois qu'il sera approuvé, ce plan à long terme aidera à guider nos investissements pour cette période. Bien entendu, je ne peux pas vous dire comment les discussions se déroulent actuellement, mais lorsque ce document sera approuvé, il servira de base aux décisions budgétaires à long terme.

Le sénateur Meredith : Merci beaucoup, Excellence. Comme j'étais en dehors de la salle, j'ai entendu la partie de votre déclaration dans laquelle vous avez parlé de paix, du

I'm talking about Africa and your commitment to Africa. You have currently got 127 peacekeepers deployed in UN missions. As well, we heard earlier from a court in South Africa that has been singing the praises of Norway with respect to your support and the fact that they rely upon the expertise of Norway and Canada in terms of success in the continent.

In the future or in terms of the deployment currently, will there be more troops from Norway in the continent with respect to the hot zones and the crises that are currently going on? And how can Norway, with Canada, collaborate more with respect to these deployments, with respect to UN missions?

Ms. Ovind: Thank you for that question, senator. It might not come as a surprise that there is considerable concurrence in the Norwegian and Canadian approaches and participation in the UN peace operations, as it really reflects overall foreign and security policy priorities. For Norway, it is important that our peace operations participation should be part of a broader engagement with the country in question. I think a comprehensive approach is key.

Geographically, our main focus since the mid-1990s has been Africa, and that is likely to remain so. Africa is still a continent with the largest number of both conflicts and peacekeepers. As I mentioned in my introductory remarks, we currently have about 100 military personnel serving in four UN operations, with Mali, South Sudan and the Middle East as the key theatre of operations.

If I may add a few words about our operation in Mali, because I think it relates to your question, senator. Norway has identified MINUSMA in Mali as a strategic priority, as stability in Mali and the region affects European security. We see our participation in MINUSMA as a part of our effort to counter violent extremism. We have currently 73 military personnel in Mali.

We are also concentrating on offering technology and niche capacities that, together with other countries' contributions, can make a real effect on the ground. Maybe I can offer three examples of how we do that currently.

The first example I wanted to mention is the intelligence unit. In Mali, Norwegian analysts have taken part in establishing the first modern intelligence unit in UN peacekeeping, the so-called All Sources Information Fusion Unit, and we believe that intelligence capabilities are key to preventing deadly attacks on both peacekeepers and civilians, as well as strengthening any mission's ability to do the job more safely and effectively. That headquarters is located at the camp next to Bamako airport, the camp that was provided and set up by Norway. This is an

renforcement des capacités et du succès des missions. Je voudrais parler de l'Afrique et de votre engagement envers l'Afrique. Vous avez actuellement 127 Casques bleus déployés dans des missions de l'ONU. Nous avons également entendu, plus tôt, un organisme d'Afrique du Sud chanter les louanges de la Norvège pour son appui et dire qu'il compte sur le savoir-faire de la Norvège et du Canada pour assurer le succès des missions sur le continent.

À l'avenir ou dans le cadre du déploiement actuel, la Norvège va-t-elle envoyer davantage de troupes sur le continent dans les zones de conflit et pour résoudre les crises qui sévissent actuellement? Et comment la Norvège peut-elle collaborer davantage avec le Canada à l'égard de ces déploiements dans le contexte des missions de l'ONU?

Mme Ovind : Je vous remercie de cette question, sénateur. La très grande similarité de l'approche et de la participation de la Norvège et du Canada aux opérations de paix de l'ONU n'a sans doute rien d'étonnant, car cela reflète les priorités globales de nos politiques à l'égard des affaires étrangères et de la sécurité. Il est important pour la Norvège que sa participation aux opérations de paix s'inscrive dans le cadre d'un engagement plus vaste envers le pays en question. Je pense qu'une approche globale est essentielle.

Depuis le milieu des années 1990, l'Afrique est au centre de nos priorités et elle le restera probablement. L'Afrique reste le continent où il y a le plus grand nombre de conflits et de Casques bleus. Comme je l'ai mentionné dans ma déclaration préliminaire, nous avons actuellement une centaine de militaires qui participent à quatre opérations des Nations Unies, principalement au Mali, au Soudan du Sud et au Moyen-Orient.

J'ajouterais quelques mots au sujet de notre opération au Mali, car je pense qu'elle se rapporte à votre question, sénateur. La Norvège considère la MINUSMA, au Mali, comme une priorité stratégique étant donné que la stabilité au Mali et dans la région se répercute sur la sécurité en Europe. Nous considérons que notre participation à la MINUSMA fait partie de nos efforts pour lutter contre l'extrémisme violent. Nous avons actuellement 73 militaires au Mali.

Nous cherchons aussi à offrir des technologies et certaines capacités spécialisées qui, de pair avec les contributions d'autres pays, peuvent avoir un effet tangible sur le terrain. Je pourrais peut-être vous citer trois exemples de ce que nous faisons actuellement sur ce plan-là.

Le premier exemple que je mentionnerais est l'unité de renseignement. Au Mali, les analystes norvégiens ont participé à l'établissement de la première unité moderne de renseignement des Forces de maintien de la paix de l'ONU, qui fusionne toutes les sources d'information. Nous croyons que la capacité de renseignement est essentielle pour prévenir les attaques mortelles contre les Casques bleus et les civils, de même que pour renforcer la capacité de toute mission de faire son travail de façon plus sûre et plus efficace. Ce centre se trouve dans le camp que la Norvège

example of how we can contribute in a way that could lead to a force multiplier as we offer some modern technology to UN operations.

Another example is the use of C-130 Hercules. This year, we are participating with a C-130 Hercules in the UN mission in Mali for 10 months, and this is making the mission less dependent on the risk-prone convoys travelling through the vast deserts of Northern Mali. The transport aircraft that we are offering and currently deploy in Mali actually constitutes 25 per cent of our total number of C-130 aircraft.

The third example I wanted to mention in order to have an amplifying contribution is the Norwegian-led rotational system based in Camp Bifrost in Bamako, and that is really cooperating with Denmark, Sweden, Portugal and Belgium, and have a rotation system so that airlift capacity is offered until the end of 2018. I think that is an example of how countries can work together to offer capacities that are needed and that could be provided to the UN on a more sustainable basis.

I think those were my examples from those operations.

Senator Meredith: We're concerned about radicalization and youth radicalization. What best practices has Norway developed as you interact with these countries? We see what's happened with ISIS and with al Shabaab and with Boko Haram.

We are concerned here in Canada with what transpired, the attack that took place on our Parliament. We're concerned about that.

What best practices can you share with us with respect to exchanges with Canada as we put this report together? As we look at national security and the global security aspect of things, what happens in another country affects us here, and how we prevent those things. Can you share with us what sort of collaboration you are doing to diminish radicalization within your country and how you share those best practices with other countries that you deploy to?

Ms. Ovind: Dealing with radicalization is really a big problem. We all are looking for ways to best push back radicalization.

We are talking about security here. I think security and prosperity are interdependent. The key word here is also a "comprehensive" approach. We share that comprehensive approach very much with Canada.

Let me explain. The root causes of radicalization are also found in poverty and in lack of hope for the future. That is the reason why Norway has increased our humanitarian aid this year and also stepped up our long-term aid development assistance to the regions of Lebanon, Jordan, Syria and Iraq.

a fourni et établi à côté de l'aéroport de Bamako. C'est un exemple de ce que nous pouvons faire pour renforcer les capacités en mettant des technologies modernes au service des opérations de l'ONU.

Un autre exemple est l'emploi de l'avion Hercules C-130. Cette année, nous participons à la mission de l'ONU au Mali, pendant 10 mois, avec un Hercules C-130, ce qui permet à la mission de moins dépendre des convois risqués qui traversent les vastes déserts du nord du Mali. L'avion de transport que nous offrons et déployons actuellement au Mali représente 25 p. 100 de notre flotte totale de Hercules C-130.

Un troisième exemple de contribution ayant pour effet d'amplifier l'efficacité de la mission est le système de transport aérien que nous assurons à Camp Bifrost, à Bamako, en alternance avec le Danemark, la Suède, le Portugal et la Belgique, et qui permet d'offrir une capacité de transport aérien jusqu'à la fin de 2018. C'est, je pense, un exemple de ce que les pays peuvent faire ensemble pour apporter à l'ONU les capacités requises de façon plus durable.

Voilà, je pense, les exemples d'opérations que je peux vous citer.

Le sénateur Meredith : Nous nous inquiétons de la radicalisation et de la radicalisation des jeunes. Quelles pratiques exemplaires la Norvège a-t-elle mises au point à l'occasion de ses contacts avec ces pays? Nous avons vu ce qui est arrivé avec l'EI, al Shabaab et Boko Haram.

Ici, au Canada, nous nous inquiétons de ce qui s'est passé, de l'attaque qui a eu lieu contre notre Parlement. Cela nous inquiète.

Quelles pratiques exemplaires pouvez-vous partager avec nous dans le cadre de vos échanges avec le Canada pour la préparation de notre rapport? Sur le plan de la sécurité nationale et internationale, ce qui arrive dans les autres pays nous touche également ici et nous cherchons comment éviter ce genre de choses. Pouvez-vous nous parler de ce que vous faites pour réduire la radicalisation dans votre pays et comment vous partagez vos pratiques exemplaires avec les autres pays dans lesquels vous vous déployez?

Mme Ovind : La lutte contre la radicalisation est vraiment un sérieux problème. Nous cherchons tous des moyens de mieux contrer la radicalisation.

Nous parlons ici de la sécurité. Je pense que la sécurité et la prospérité sont interdépendantes. L'essentiel est également d'avoir une approche « globale ». Nous partageons tout à fait cette approche globale avec le Canada.

Je vais être plus précise. Les causes premières de la radicalisation se trouvent aussi dans la pauvreté et le manque d'espoir pour l'avenir. C'est la raison pour laquelle la Norvège a augmenté, cette année, son aide humanitaire et a également intensifié son aide au développement à long terme aux régions du Liban, de la Jordanie, de la Syrie et de l'Irak.

I believe we have to have a broad approach to stimulate prosperity in different ways, but in that process, education is really key, education and better health care systems. In our aid development policy, Norway has made education a priority. We are now increasing our efforts in education and development aid. We are stepping up our efforts a lot. We have to take that comprehensive approach: fighting back, when necessary, with means, but also supporting humanitarian aid and development aid in the long run.

I haven't got a very clear answer on that. We just have to work with partners like Canada and others, and have a long-term perspective to realize, I would say, the sustainable development goals. The sustainable development goals are really to increase development and sustainable welfare for all people, and we need to work together to realize that.

The Chair: Colleagues, I'd like to ask two questions, if I could.

First of all, I understand that Norway has been in Mali since 2011, in their capacity with the United Nations. I'm wondering if you could outline for us the successes that have happened over that period of time, because when it comes to Mali, we hear about all the terrorism that is going on and the other aspects of how difficult it is for the country and the fact that it is in disarray.

If you've been there that length of time, along with your and other countries, what successes have we had over and above trying to keep the peace?

Ms. Ovind: I'm sorry, senator, could you please repeat some of that question?

The Chair: Could you inform the committee of the successes that your country has experienced in Mali conjunction with others, over and above keeping the peace. The reality of it is that you've been there five years. We'd like to hear just exactly where you started in 2011, to where we are in 2016.

Ms. Ovind: I think I have to come back to that, senator, according to concrete examples. I just wanted to share with you what we are doing at the moment in Mali to further add value to our contribution, these three examples I mentioned, and in particular how we are cooperating with our Nordic counterparts and other European countries to make sure that we have a sustainable rotation system for aircraft capacity and airlift capacity.

I think that is a good example of how countries can work together and make sure that the UN and this operation have the necessary capacity to better protect personnel and also become more effective in theatre.

The Chair: Could you come back to us in writing to perhaps outline the successes, because that's one of the concerns that we have as a committee. If the decision is made by government to deploy, where are we starting from and where are we going, looking forward, in respect to working towards the foundations

Je crois qu'il faut favoriser la prospérité de différentes façons, dans le cadre d'une approche globale, mais l'éducation joue un rôle essentiel, l'éducation ainsi que de meilleurs systèmes de soins de santé. La Norvège a fait de l'éducation une priorité de sa politique d'aide au développement. Nous intensifions actuellement nos efforts sur le plan de l'éducation et de l'aide au développement. Nous augmentons largement nos efforts. Nous devons adopter cette approche globale : en ripostant lorsque c'est nécessaire avec les moyens voulus, mais également en soutenant l'aide humanitaire et l'aide au développement à long terme.

Je n'ai pas une réponse très précise à vous donner. Nous devons simplement travailler avec des partenaires comme le Canada et d'autres pays et nous fixer un objectif à long terme pour réaliser les objectifs du développement durable. Les objectifs du développement durable consistent, en fait, à accroître le développement et le bien-être durables de tous les peuples et nous devons unir nos efforts pour y parvenir.

Le président : Chers collègues, je voudrais poser deux questions, si vous le permettez.

Tout d'abord, je crois que la Norvège est au Mali depuis 2011, dans le cadre des Nations Unies. Je me demande si vous pourriez nous décrire les succès que vous avez remportés au cours de cette période, car, à propos du Mali, nous entendons parler de tout le terrorisme qui sévit là-bas, des autres difficultés du pays et du chaos qui y règne.

Si vous êtes là-bas depuis si longtemps, avec d'autres pays, quels succès avez-vous enregistrés en plus de soutenir la paix?

Mme Ovind : Désolée, sénateur, pourriez-vous répéter une partie de cette question?

Le président : Pourriez-vous informer le comité des succès que votre pays a enregistrés au Mali, en collaboration avec d'autres pays, en plus du maintien de la paix. Le fait est que vous êtes là-bas depuis cinq ans. Nous voudrions savoir précisément où en étaient les choses en 2011 et où elles en sont en 2016.

Mme Ovind : Je crois que je vais devoir vous répondre plus tard, sénateur, pour vous citer des exemples concrets. Je vous ai simplement fait part de ce que nous faisons actuellement au Mali pour renforcer notre contribution, les trois exemples que j'ai mentionnés et surtout, comment nous coopérons avec les autres pays nordiques et les autres pays européens pour assurer, en alternance, une capacité durable de transport aérien.

C'est, je pense, un bon exemple montrant que les pays peuvent travailler ensemble pour veiller à ce que l'ONU et cette mission aient la capacité requise de mieux protéger le personnel et d'être plus efficaces dans le théâtre d'opérations.

Le président : Vous pourrez peut-être nous fournir ultérieurement, par écrit, une description des résultats positifs obtenus, car c'est une des préoccupations de notre comité. Si le gouvernement décide de déployer nos forces, quel sera notre point de départ et que pouvons-nous espérer à l'avenir pour ce qui est

being put in place for a civil society? In the last five years — and perhaps you can take this down, and we can give you a copy of the Hansard — what has been accomplished in those areas where you have managed to keep the peace and you've managed, along with others, to be able to help, the constructive type of approach to a country that is obviously in disarray?

I'd like to move to one other question, if I could, because we're moving on in time. In your opening remarks you specifically refer to the question of the United Nations and the reforms. I'll read back what was said, for the record:

To do so, more resources must be accompanied by significant reforms. Norway believes that the work of the high-level independent panel — the so-called HIPPO report that was presented in June last year — has given us the reforms we need in both the short- and the long-term perspective.

Could you perhaps give us more information on exactly what you're talking about when you refer to reforms? The reason I ask this is that we have had a number of witnesses before our committee, both last spring and in the last number of days, referring to the United Nations and the very deep troubles that they have in respect to the question of their ability to not only commit to what they're doing but also to ensure that it's done properly. I guess that's a concern we would have as well, if we're going to make a further commitment to the United Nations: What reforms are going to be done so that we ensure that what's being asked of us is being done properly?

Ms. Ovind: Thank you for that question. As I mentioned, it is an important momentum for pushing reforms of peace operations, and it will also be an important issue for the next Secretary-General.

I wanted to say that the HIPPO recommendation is very much in line with Norwegian priorities, and we will, through that process, work towards enhancing and highlighting the need for a political strategy in all operations, with more focus on preventing conflicts and mediating peace, and also responsive and more tailored operations. Also, a stronger partnership with regional organizations is key. More field-focused and people-centred operations are what we think are highlighted in this report and are important to work on in this reform process.

I also want to underscore the need to continuously work toward including and engaging with women. That is also key for UN success.

Senator Jaffer: Ambassador, some of these answers I know, but just for the record — and we do have Canadians watching this program as well — how large is your defence force?

Ms. Ovind: At the moment there are 8,000 conscripts.

Senator Jaffer: How many are in Mali?

de mettre en place les fondements d'une société civile? Au cours des cinq dernières années — peut-être pourriez-vous le noter et nous vous remettrons aussi un exemplaire du hansard — qu'avez-vous accompli dans les zones où vous avez réussi à maintenir la paix et vous avez réussi, avec d'autres pays, à apporter de l'aide, une aide constructive à un pays en proie au chaos?

Je voudrais passer à une autre question, si vous le permettez, car nous respectons notre horaire. Dans votre déclaration préliminaire, vous avez mentionné la question des Nations Unies et des réformes. Je vais relire ce que vous avez dit :

Pour ce faire, l'augmentation des ressources doit s'accompagner de réformes importantes. La Norvège croit que le travail du Groupe indépendant de haut niveau — le fameux rapport HIPPO présenté en juin dernier — a mis en évidence les réformes dont nous avons besoin à court et à long terme.

Pourriez-vous nous fournir de plus amples renseignements à propos des réformes dont vous parlez? Je pose la question parce que le printemps dernier et au cours des derniers jours, un certain nombre de témoins qui ont comparu devant notre comité ont parlé des graves difficultés que les Nations Unies ont éprouvées sur le plan de leur capacité non seulement à s'engager dans ces opérations, mais aussi à s'assurer qu'elles sont menées comme il le faut. Nous partagerons sans doute ce souci si nous nous engageons davantage vis-à-vis des Nations Unies. Quelles réformes vont être apportées pour garantir que ce qu'on attend de nous sera bien exécuté?

Mme Ovind : Je vous remercie de cette question. Comme je l'ai mentionné, il est important d'apporter maintenant des réformes aux opérations de paix et ce sera aussi un enjeu important pour le prochain secrétaire général.

J'ajouterais que la recommandation du rapport HIPPO correspond largement aux priorités norvégiennes et que nous allons, dans le cadre de ce processus, chercher à souligner la nécessité d'une stratégie politique pour toutes les opérations, en mettant davantage l'accent sur la prévention des conflits et la médiation de la paix, de même que sur des opérations répondant mieux aux besoins et mieux adaptées. D'autre part, il est essentiel d'établir un solide partenariat avec les organisations régionales. Le rapport souligne que les opérations davantage centrées sur le terrain et sur les gens doivent jouer un rôle important dans le processus de réforme.

J'insiste aussi sur la nécessité de travailler continuellement à l'inclusion et à l'engagement des femmes. C'est également essentiel pour assurer le succès de l'ONU.

La sénatrice Jaffer : Madame l'ambassadrice, je connais certaines de ces réponses, mais juste pour le mentionner ici — les Canadiens suivent également nos délibérations — quelle est l'importance de votre force de défense?

Mme Ovind : À l'heure actuelle, il y a 8 000 conscrits.

La sénatrice Jaffer : Combien y en a-t-il au Mali?

Ms. Ovind: In Mali we have at the moment 73.

Senator Jaffer: Seventy-three men and women?

Ms. Ovind: I do not know exactly the number of women. I know that for our police advisers' contribution, some 30 per cent are women. I also underscore the importance of including women in our peace operations, on the police side.

Senator Jaffer: You have 73, and mainly what kind of work are they doing? Are they doing training, strategic planning? Where are they? Are they in Bamako?

Ms. Ovind: I'm sorry; I don't know all the details pertaining to the deployment.

Senator Jaffer: I would appreciate it if you would be so kind as to give those details to us. Earlier on, ambassador, you were asked how many people you've had throughout and exactly what have they been carrying out; you've been there since 2011. If you could provide that at the same time, that would be helpful.

Ambassador, the reason I ask the question is that the boots on the ground is a large number in Mali. Some witnesses who have come before us have asked how many can Canada provide. Six hundred? What can 600 do when there are already so many in Mali? It's interesting that you are doing such good work with 73 people.

That is why it's important for us to understand exactly what Norway is doing and how constructive a role Norway is playing with so few people. That would be helpful for our deliberations.

The last question I have for you, ambassador, is that I know, because I was involved with your mission in South Sudan for four years, and I was an envoy as well, I know the tremendous work Norway did with mediation, negotiations and working with John Garang. Do you have the same kind of role in Mali as well? I'm not talking about the defence force, but other people. Are they helping with peacekeeping? Are they trying to negotiate with the different rebel groups, as you did in Sudan?

Ms. Ovind: I haven't answered all your questions, senator; I'm sorry for that. I wanted to add that regarding numbers, the key is competence, capacity and the ability to actually effectively implement the mandate of the operation, not merely the number.

I will look into the details regarding the number of women and come back to you.

Senator Jaffer: Ambassador, I want to make clear that we didn't expect you to answer all the questions. You are the ambassador to Canada and not on the defence force. So we were not expecting that; but we are hoping that through you we can get this information. So please don't feel that you need to answer all the questions.

Mme Ovind : Au Mali, ils sont 73 pour le moment.

La sénatrice Jaffer : Soixante-treize hommes et femmes?

Mme Ovind : Je ne connais pas le nombre exact de femmes. Je sais que pour la contribution des conseillers de la police, environ 30 p. 100 sont des femmes. J'insiste aussi sur le fait qu'il importe d'inclure les femmes dans nos opérations de paix, du côté de la police.

La sénatrice Jaffer : Il y en a 73 et en quoi consistent surtout leurs tâches? Font-ils de la formation, de la planification stratégique? Où se trouvent-ils? À Bamako?

Mme Ovind : Je suis désolée; je ne suis pas au courant de tous les détails concernant le déploiement.

La sénatrice Jaffer : J'aimerais que vous ayez l'amabilité de nous donner des détails. Plus tôt, madame l'ambassadrice, on vous a demandé combien de personnes étaient déployées et ce qu'elles faisaient exactement; vous êtes en poste depuis 2011. Si vous pouviez nous le préciser en même temps, ce serait utile.

Madame l'ambassadrice, je pose la question, car il y a beaucoup de militaires sur le terrain au Mali. Certains témoins qui ont comparu ont demandé combien de militaires le Canada peut fournir. Six cents? Que peuvent faire 600 personnes quand il y en a tant au Mali? Il est intéressant de constater que vous faites tellement du bon travail avec 73 personnes.

Voilà pourquoi il importe pour nous de comprendre exactement l'intervention de la Norvège et comment ce pays arrive à jouer un rôle constructif avec si peu de personnes. Ce serait utile pour nos délibérations.

Ma dernière question pour vous, madame l'ambassadrice. Je sais, parce que j'ai participé à votre mission au Soudan du Sud pendant quatre ans et que j'étais aussi un envoyé, l'énorme travail effectué par la Norvège au plan de la médiation, des négociations et de la collaboration avec John Garang. Avez-vous le même rôle au Mali? Je ne parle pas de la force de défense, mais des autres personnes. Contribuent-elles au maintien de la paix? Essaient-elles de négocier avec les divers groupes de rebelles, comme vous l'avez fait au Soudan?

Mme Ovind : Je n'ai pas répondu à toutes vos questions, sénatrice, et vous m'en voyez désolée. Je tiens à ajouter concernant les chiffres que la clé, ce sont les compétences, la capacité et l'aptitude de remplir efficacement et véritablement le mandat de l'opération, ce n'est pas seulement une question de nombre.

Je vais vérifier le nombre exact de femmes et vous le dirai.

La sénatrice Jaffer : Madame l'ambassadrice, ne vous méprenez pas, nous ne nous attendions pas à ce que vous répondiez à toutes les questions. Vous être ambassadrice au Canada et non membre de la force de défense, mais nous espérons pouvoir obtenir de l'information par votre entremise. N'ayez donc pas l'impression que vous devez répondre à toutes les questions.

I would like to end by saying that Canada works very closely with Norway, and we are very much fans of the work Norway does. Thank you very much for being here today.

Senator Meredith: Your Excellency, thank you again for being here.

We've heard previously from other witnesses — and the retired generals were here — about the challenges facing the United Nations. Your country has been able to work through those challenges. Can you elaborate on the lack of resources and so forth when your troops are deployed on these missions, and how you overcome those challenges? What can Canada learn as we deploy our troops, especially to South Sudan? And we've been in Congo and Mali. Can you elaborate as to how you've been able to overcome some of those challenges with respect to lack of resources, especially with the UN?

Ms. Ovind: What has been important to Norway is to look into what kind of general, comprehensive interest is there, and also what kind of need is there for capacity. As well, what can Norway possibly contribute? That has been important.

The safety aspect is important in considering contributions. There are a number of issues that are important and need to be evaluated and looked into thoroughly in consultation with a number of actors before decisions are made.

It is very well reflected where we are contributing to these operations that I have mentioned, and in addition also to NATO missions and the coalition of fighting ISIL.

The Chair: Thank you, colleagues. We're coming to the end of our time. I want to thank you very much, Ambassador Ovind, for taking time out of your busy schedule and for your presentation. It was very informative, especially knowing how involved Norway is in the countries that we're referring to. Thank you again.

We are now on to the final panel of the day considering the issues related to the defence policy review and Canada's re-engagement in UN peace support operations. Joining us now is Ms. Carolyn McAskie, Senior Fellow Graduate, School of Public and International Affairs, University of Ottawa.

Ms. McAskie has extensive experience in the fields of peacekeeping and international aid and development. From June 2004 to April 2006 she served as a Special Representative of the Secretary-General and head of the UN peacekeeping operation in Burundi, one of a handful of women to lead a UN mission. From May 2006 until August 2008 she was Assistant Secretary-General for Peacebuilding, serving as the most senior official responsible for the newly created Peacebuilding

Je voudrais terminer en disant que le Canada collabore de très près avec la Norvège et que nous sommes de grands admirateurs du travail fait par votre pays. Merci beaucoup d'être ici aujourd'hui.

Le sénateur Meredith : Votre Excellence, merci encore de votre présence.

D'autres témoins — et les généraux à la retraite étaient présents — nous ont entretenus des enjeux auxquels les Nations Unies font face. Votre pays a été en mesure de composer avec ces enjeux. Pouvez-vous donner des précisions sur notamment le manque de ressources quand vos troupes sont envoyées dans ces missions et sur la façon dont vous relevez ces enjeux? Quelles sont les leçons que peut tirer le Canada concernant le déploiement de nos troupes, en particulier au Soudan du Sud? Et nous avons été au Congo et au Mali. Pouvez-vous expliquer comment vous vous y êtes pris pour relever certains de ces enjeux concernant le manque de ressources, spécialement avec les Nations Unies?

Mme Ovind : Il a été important pour la Norvège d'étudier l'intérêt général, global, le genre de besoins au plan de la capacité et sa contribution possible.

La sécurité est importante lorsqu'il est question de contribution. En fait, il y a divers points qui sont importants et qui doivent être évalués et examinés avec soin en consultation avec certains acteurs avant de prendre des décisions.

Notre démarche se reflète bien là où nous participons aux opérations que j'ai mentionnées, outre aux missions de l'OTAN et de la coalition pour combattre l'EIIL.

Le président : Merci, collègues. Nous approchons de la fin. Je tiens à vous remercier grandement, madame l'ambassadrice Ovind, de vous être libérée de votre horaire chargé et de votre présentation. On a beaucoup appris, spécialement à quel point la Norvège intervient dans les pays dont nous parlons. Merci encore.

Nous sommes maintenant arrivés au dernier volet de la journée portant sur les questions relatives à l'Examen de la politique de défense et à l'engagement du gouvernement de reprendre sa participation aux opérations de paix de l'ONU. Accueillons maintenant Mme Carolyn McAskie, agrégée supérieure à l'École supérieure d'affaires publiques et internationales de l'Université d'Ottawa.

Mme McAskie possède une vaste expérience dans les domaines du maintien de la paix, de l'aide étrangère et du développement international. De juin 2004 à avril 2006, elle a été représentante spéciale du secrétaire général des Nations Unies et chef de l'Opération de maintien de la paix de l'ONU au Burundi, une des rares femmes à diriger une mission de l'ONU. De mai 2006 à août 2008, elle a été sous-secrétaire générale à l'appui à la consolidation de la paix et, de ce fait, la plus haute responsable

Commission of the United Nations. From 1999 to 2004, she was the Assistant Secretary-General for Humanitarian Affairs and Deputy Emergency Relief Coordination at the UN.

Prior to her UN career, Ms. McAskie worked for the Canadian government in the Canadian International Development Agency, holding the rank of assistant deputy minister from 1993 to 1999.

Ms. McAskie is an officer of the Order of Canada and was also a director at the Pearson Peacekeeping Centre and served on the board of CANADEM. She is currently a senior fellow with the Graduate School of Public and International Affairs with the University of Ottawa.

Ms. McAskie. I understand you have an opening statement.

Carolyn McAskie, Former Special Representative of the Secretary General (SRSG) and Head of the United Nations Peacekeeping Mission in Burundi (ONUB), as an individual: Thank you very much. I am very pleased that the translators wanted some opening remarks in advance because it set me to thinking ahead of time and ordering my intervention. If you will permit me, I will start right in.

Let me start by saying that I am very pleased to come before you and offer some insights into United Nations peacekeeping. You mentioned that I had been SRSG and head of mission for the UN peacekeeping mission in Burundi. I would like to say also that I am in fact the only Canadian to have served in this kind of capacity in a modern, comprehensive UN mission in Burundi made up of 5,600 troops, 120 police and 1,000 civilians.

Other distinguished Canadians who have led UN forces in the field did so in the days before the comprehensive missions when they were leading the military effort, which was not part of a modern comprehensive mission under civilian control, backed up by political, human rights, rule of law and development resources. In fact, that's one of the reasons why there were so many problems in those days, and many of our distinguished generals suffered from that.

I strongly welcome the current government's plans to return to peacekeeping after so many years. Canada's absence, and we should say over two successive governments, has been unfortunate and has lasted too long to the detriment of our reputation and to peacekeeping as a whole. Peacekeeping needs Canada, but it needs more NATO members also. Most of Canada's peacekeeping experience predates the reforms which have characterized the last 15 years. It will be critical for Canada to come to terms with modern integrated peace operations to ensure our success.

de la Commission de consolidation de la paix des Nations Unies nouvellement mise sur pied. De 1999 à 2004, elle a été sous-secrétaire générale aux affaires humanitaires ainsi que coordonnatrice adjointe des secours d'urgence du Secrétariat de l'ONU.

Avant de faire carrière aux Nations Unies, Mme McAskie a occupé le poste de sous-ministre adjointe de l'Agence canadienne de développement international, pour le gouvernement du Canada, de 1993 à 1999.

Officière de l'Ordre du Canada, Mme McAskie a aussi dirigé le Centre Pearson pour le maintien de la paix, en plus de siéger au conseil d'administration de CANADEM. Elle est actuellement agrégée supérieure à l'École supérieure des affaires publiques et internationales de l'Université d'Ottawa.

Mme McAskie, je comprends que vous avez une déclaration préliminaire.

Carolyn McAskie, ancienne représentante spéciale du secrétaire général (SRSG) et chef de la mission de maintien de la paix des Nations Unies au Burundi, à titre personnel : Merci beaucoup. Je suis très heureuse que les traducteurs aient demandé les remarques préliminaires à l'avance, car cela m'a permis de réfléchir d'avance et d'ordonner mon intervention. Si vous me le permettez, je commencerai sans tarder.

Tout d'abord, je tiens à dire que je suis absolument ravie de comparaître devant vous et de vous donner de l'information sur les activités de maintien de la paix de l'Organisation des Nations Unies. Vous avez mentionné que j'ai été représentante spéciale et chef de la mission de maintien de la paix des Nations Unies au Burundi. J'aimerais ajouter que je suis la seule Canadienne à avoir occupé ce poste dans une mission intégrée complète des Nations Unies au Burundi faisant intervenir 5 600 soldats, 120 policiers et 1 000 civils.

Les autres Canadiens éminents qui ont dirigé des forces des Nations Unies sur le terrain l'ont fait avant l'organisation des missions intégrées complètes; il s'agissait de militaires à la tête de forces qui ne faisaient pas partie d'une mission complète moderne relevant du contrôle civil et bénéficiant de ressources liées à la politique, aux droits de la personne, à la règle de droit ou au développement. En fait, c'est l'une des raisons pour lesquelles il y avait tant de problèmes à l'époque et nombreux sont les éminents généraux qui en ont souffert.

J'accueille très favorablement l'intention du gouvernement en poste de revenir aux activités de maintien de la paix après tant d'années. L'absence du Canada, et nous devons préciser correspondant à deux gouvernements successifs, est malheureuse et dure depuis trop longtemps, au détriment de notre réputation et de nos activités de maintien de la paix en général. Le maintien de la paix a besoin du Canada, mais aussi d'autres membres de l'OTAN. L'essentiel de l'expérience du Canada en matière de maintien de la paix est antérieur aux réformes qui ont marqué les 15 dernières années. Pour réussir, le Canada devra absolument composer avec les opérations intégrées modernes de maintien de la paix.

In the year 2000, UN peace operations changed dramatically with what is now referred to as the Brahimi report, which gave rise to these comprehensive integrated missions under civilian control. The UN and its international and local partners under this model would plan and implement support to post-conflict countries to ensure that political, military, development, humanitarian and human rights support could be added in a comprehensive way.

A much stronger relationship was forged among the mission, the UN Secretary-General and the UN Security Council to ensure there would never be another fiasco such as Rwanda, where General Dallaire was left high and dry after the U.S. refused to allow the Security Council to characterize the crisis as genocide.

Peace operations have been the object of a series of other significant reforms, with the publication last year of the report of the High-Level Independent Panel on Peace Operations. The reforms have continued. I have a copy of the report here, and I would be happy to address that also in questions.

I would like to make a number of quick, sharp points.

Number one, when you talk about the UN — and this is a big mistake a lot of people make, especially in peacekeeping but in other fields — you are more often than not talking about member states. “The UN did this; the UN did that; the UN failed here; the UN was not able to do that; the UN could not come to an agreement.” There is no such thing as an individual entity with its own power and resources. It is wholly a member state institution. If there are problems — and of course there are, such as inadequate HQ response, poorly equipped or trained troops, badly designed or unrealistic mandates — it is member states that have designed the mandates and supplied the poorly equipped troops. The tragedy of Canada’s long absence under the last two governments is that we never saw ourselves as a member state obligated to fix the very problems we were quick to criticize.

My second point is this: Do not think of this as a military operation. Now, I know this is the Senate Committee on National Defence, but it is a political operation that requires military assets, so you have to keep the overarching political agenda in mind. The 2015 high-level panel called for a return to the search for peaceful political settlements, backed, where necessary, by the use of force. This means we should not just be providing troops. Missions are desperate for good political officers, human rights personnel and development budgets. Headquarters is desperate for personnel in support capacities.

En 2000, les opérations de la paix de l’ONU ont changé radicalement dans le sillage du rapport maintenant désigné Brahimi, qui a donné lieu aux missions intégrées complètes sous contrôle civil. L’ONU et ses partenaires internationaux et locaux ont alors entrepris de planifier et de mettre en place du soutien pour les pays sortant d’un conflit afin de veiller à ce qu’ils bénéficient d’un soutien complet sur les plans de la politique, des forces militaires, du développement, de l’aide humanitaire et des droits de la personne.

On a ainsi créé une relation nettement plus solide entre la mission, le secrétaire général de l’ONU et le Conseil de sécurité, de manière à ce qu’il n’y ait plus jamais de fiasco comme celui du Rwanda, quand le général Dallaire a été abandonné après que les États-Unis aient refusé au Conseil de sécurité de caractériser la crise de génocide.

Les opérations de paix ont depuis fait l’objet de diverses réformes importantes, notamment avec la publication, l’année dernière, du rapport du Groupe indépendant de haut niveau chargé d’étudier les opérations de paix. Les réformes se poursuivent. J’ai en main une copie du rapport et c’est avec plaisir que je répondrai aux questions à ce sujet.

J’aimerais faire valoir rapidement quelques points importants.

Premièrement, quand vous parlez de l’ONU — et c’est une erreur que bien des gens font, spécialement dans le domaine du maintien de la paix, mais aussi dans d’autres — vous parlez le plus souvent des États membres. (L’ONU a fait ceci, l’ONU a fait cela, l’ONU a échoué ici, l’ONU n’a pas été en mesure de faire cela, l’ONU n’est pas parvenue à conclure une entente.) Une entité individuelle avec des pouvoirs et ressources qui lui sont propres, ça n’existe pas. C’est une institution composée à part entière d’États membres. En cas de problèmes — et bien entendu, il y en a, par exemple, réponse inadéquate du QG, de troupes mal équipées ou mal entraînées et mandats mal conçus ou irréalistes — ce sont les États membres qui ont préparé les mandats et mal équipé les troupes. Ce qui est tragique de la longue absence du Canada sous le régime des deux derniers gouvernements, c’est que nous ne nous sommes jamais vus comme un État membre obligé de régler les problèmes que nous nous empressons de critiquer.

Deuxièmement, ne voyez pas cela comme une opération militaire. Bon, je sais qu’il s’agit du Comité sénatorial de la défense nationale, mais c’est une opération politique qui requiert des ressources militaires; vous devez donc garder en tête le programme politique global. Le groupe d’étude de haut niveau de 2015 a réclamé le retour des accords politiques pacifiques soutenus au besoin par le recours à la force. Nous ne devrions pas nous contenter de fournir des troupes. Les missions sont désespérément en manque de bons agents politiques, de bons agents voués aux droits de la personne et de bons budgets de développement. Le quartier général a désespérément besoin de personnel à l’appui des capacités requises.

I'm not entirely sure of my ratio here, but I'm going to give you a rough figure to give you an idea. The U.S. Army operates on the basis of one person in headquarters for every two in the field. That's the ratio of support from HQ.

In the UN, it is more than 1 to 100 or 1 to 200. Member states have not given the UNHQ military HQ capability necessary to run 100,000 troops in the field, yet we're quick to criticize. This was a major characteristic of the Canadian military's reaction in the 1990s, that they had no faith in the UN headquarters.

First, it is brilliant now compared to what it was then. It has improved enormously, but it is still understaffed by the standards of NATO in terms of the HQ support to the field. And don't forget that most of the UN military come from countries that are unable to fully equip and train their personnel.

Number three, there's a lot of talk in the papers about how it is not traditional peacekeeping anymore. My advice to you is don't get hung up on traditional peacekeeping. There has been no such thing since the Cold War. The one main exception, interestingly enough, was UNMEE, the UN mission patrolling the border between Eritrea and Ethiopia in 2002, which ironically was the only one to attract two Western powers, Canada and the Netherlands.

Early post-Cold War missions in Africa and Central America long before the integrated mission concept of the Brahimi report in the year 2000 already included elections, disarmament and human rights, although that integrated approach under civilian command was still missing.

My fourth point is that you read a lot about Canada's whole-of-government approach, with cooperation among defence, development and diplomacy. It was a useful exercise. It had a lot of serious critics in Afghanistan in terms of trying to get different departments to talk to each other. But by and large — and I say this as someone with a CIDA background — the military ran the show. Our fabled development program, which at one point was the largest Canadian development program on our books, shrank when the military pulled out. Afghanistan was mainly a military exercise for Canada.

Comprehensive UN missions are quite different. They are under the civilian control of an SRSG, a special representative, with a force commander, the political deputy SRSG and the development deputy SRSG reporting as three equals to the SRSG head of mission. They operate together under a strategic vision and plan for the mission as a whole, closely allied with the host government, military and civilian authorities, as well as a broad range of international partners.

Je ne suis pas absolument certaine du ratio, mais je vais vous donner une idée approximative. L'armée américaine a une personne au quartier général pour deux sur le terrain. Voilà le ratio de soutien offert par le quartier général.

À l'ONU, le rapport est de 1 pour 100 ou de 1 pour 200. Les États membres n'ont pas donné au quartier général des Nations Unies la capacité de quartier général nécessaire pour déployer 100 000 troupes sur le terrain, et pourtant nous n'avons pas tardé à critiquer. C'était l'une des grandes particularités de la réaction des militaires canadiens dans les années 1990, ils n'avaient aucune foi dans le quartier général de l'ONU.

La situation est aujourd'hui fantastique par rapport à ce qu'elle était à l'époque. De grandes améliorations ont été apportées, mais il manque toujours de personnel selon les normes de l'OTAN relatives au soutien du quartier général sur le terrain. Et n'oubliez pas que le personnel militaire sur le terrain de l'ONU est sous-équipé et mal entraîné.

Troisièmement, les journaux font grand état du fait qu'il ne s'agit plus de maintien de la paix conventionnel. Je vous conseille de ne pas vous accrocher aux principes des activités classiques de maintien de la paix. Il n'y a rien eu de tel depuis la guerre froide. La seule exception importante est la MINUEE, qui a patrouillé dans la région de la frontière entre l'Érythrée et l'Éthiopie en 2002, l'ironie étant que c'est la seule à avoir attiré deux puissances de l'Occident, soit le Canada et les Pays-Bas.

Les missions qui ont suivi immédiatement la guerre froide en Afrique et en Amérique centrale, bien avant le concept de la mission intégrée préconisé dans le rapport Brahimi publié en 2000 englobaient déjà les élections, le désarmement et les droits de la personne, même si une approche intégrée sous contrôle civil faisait toujours défaut.

Quatrièmement, vous avez beaucoup lu sur l'approche pangouvernementale du Canada prônant la coopération entre la défense, le développement et la diplomatie. Cet exercice a été utile, mais a grandement été critiqué en Afghanistan pour ce qui est des efforts déployés afin d'amener divers ministères à se parler. Or, dans l'ensemble, — et je parle avec mes antécédents à l'ACDI — ce sont les militaires qui menaient la barque. Notre légendaire programme de développement, qui était à un certain moment le programme de développement canadien le plus important sur papier, a rétréci quand les militaires se sont retirés. Pour le Canada, l'Afghanistan était surtout un exercice militaire.

Les missions complètes de l'ONU sont assez différentes. Elles relèvent du contrôle civil d'un représentant spécial du secrétaire général (RSSG) et le commandant de la force, le chargé des affaires politiques du RSSG et le chargé du développement du RSSG sont sur un pied d'égalité hiérarchique par rapport au chef de mission. Ils fonctionnent ensemble conformément à une vision et un plan stratégiques visant l'ensemble de la mission, dans le cadre d'une alliance étroite avec les autorités civiles et militaires du gouvernement hôte ainsi qu'avec de très divers partenaires internationaux.

In Burundi, I regularly convened a round table that included the World Bank, the donors represented on the ground, the European Union and various NGO organizations. It is all done on the ground in partnership.

Number five, if you will use this expression, ignore the nervous Nellies who say, “Oh, but we might have casualties.” Excuse me? You are going into war zones. Of course it’s dangerous. It’s a war zone. That’s why we’re helping, and that’s why we have troops, to go into war zones. Of course armies take precautions, and I know it doesn’t read well at home when there are casualties. I totally understand that aspect, but if we want a casualty-free war, stay home and keep your troops on parade. That’s my reaction to that.

And remember, Canadian civilians with no support from their government are on the front lines all the time as aid workers, humanitarians, political officers, gender and human rights staff in missions and in active and advocacy NGO work all over the world.

I would like to tell you a personal story. Do you remember those banners at the Ottawa airport that read “Support our Troops”? The first time I saw those, I was working for the Office for the Coordination of Humanitarian Affairs, and I was coming back from missions where we had buried our humanitarian workers. The first time I saw the big banners “Support our Troops,” I almost cried. Where was the support for our humanitarians dying — yes, dying — on the front lines?

After the tragedy of Rwanda, what did the Western world do? It retreated. One massive failure, a failure of member states that refused to respond in the Security Council, and it was game over. Five years later, more humanitarian workers were being killed in war zones than peacekeepers. This is a matter of record.

That is what inspired me to join the UN in 1999 as Deputy Emergency Relief Coordinator for the Office for the Coordination of Humanitarian Affairs.

In addition, in Burundi, because Canadians are bilingual and they’re highly sought after in the UN, the largest number of civilians on my mission staff were Senegalese, the second-largest number were Canadians. The Canadians were serving in Burundi, even though I came to Ottawa and asked Defence, Foreign Affairs and CIDA for support to the one Canadian running an integrated peacekeeping mission, and I got zero, zero and zero. But I had my Canadians. They were all Canadians hired by the UN who came to a war zone because that’s what they do, and that’s what they feel is needed.

Au Burundi, j’organisais régulièrement des tables rondes regroupant des représentants de la Banque mondiale, les donateurs représentés sur le terrain et les intervenants de l’Union européenne et de diverses ONG, tout cela en partenariat et sur place.

Cinquièmement, si vous utilisez cette expression, ignorez les trouillards qui craignent qu’il y ait des victimes. Excusez-moi, mais il s’agit de zones de guerre et, bien sûr, c’est dangereux. C’est la raison pour laquelle nous offrons notre aide et déployons des troupes dans les zones de guerre. Bien sûr que les armées prennent des précautions, et je sais que quand il y a des victimes, cela ne fait pas bonne presse au pays. Je comprends tout à fait cet aspect, mais si nous voulons une guerre sans pertes, alors gardons les soldats à la maison et faisons-les parader. Voilà ce que je pense.

Il ne faut pas non plus oublier que des civils canadiens n’ont pas le soutien du gouvernement et se trouvent constamment au front en tant que travailleurs de l’aide, travailleurs humanitaires, travailleurs politiques, travailleurs voués aux droits d’égalité entre les sexes et aux droits de la personne au sein des missions, travaillant activement pour des ONG à défendre des droits, partout dans le monde.

Laissez-moi vous raconter une histoire personnelle. Vous souvenez-vous des bannières « Appuyons nos soldats » qui flottent à l’aéroport d’Ottawa? La première fois que je les ai aperçues, je travaillais pour le Bureau de la coordination des affaires humanitaires; je rentrais de missions dans le cadre desquelles il avait fallu enterrer nos travailleurs humanitaires. La première fois que j’ai vu ces grosses bannières, j’ai presque pleuré. Où était le soutien aux travailleurs humanitaires qui meurent — oui, qui meurent — au front?

Après la tragédie du Rwanda, qu’a fait l’Occident? Il a battu en retraite. Ce fut un échec monumental, l’échec des États membres qui ont refusé répondre à l’appel du Conseil de sécurité. Et les jeux étaient faits. Cinq ans plus tard, les travailleurs humanitaires sont plus nombreux que de Casques bleus à se faire tuer en zone de guerre. C’est du jamais vu.

C’est ce qui m’a incitée à me joindre aux Nations Unies en 1999, à titre de coordinatrice adjointe des secours d’urgence au Bureau de coordination des affaires humanitaires.

Au Burundi, les civils les plus nombreux au sein de mon personnel de mission étaient des Sénégalais, et le deuxième groupe en importance était les Canadiens qui, en raison de leur bilinguisme, sont très recherchés à l’ONU. Pendant que les Canadiens servaient au Burundi, je suis venue à Ottawa pour demander aux ministères de la Défense et des Affaires étrangères ainsi qu’à l’ACDI de soutenir la seule Canadienne à la tête d’une mission intégrée de maintien de la paix. En vain, je n’ai absolument rien obtenu. Heureusement que je pouvais compter sur mes Canadiens, tous recrutés par l’ONU, venus travailler en zone de guerre. Parce que c’est ce qu’ils font, et ils savent que leur travail est nécessaire.

Let me turn to another question. This is my point number six. I was reading an article in the *Globe* or the *Citizen* about how we need to define whether some of these missions are in our national interest. Is Mali in our national interest? Is Colombia in our national interest?

I would like to take you through an argument to look at what is the full meaning of our national interest. In this day of cross-border terrorism, environmental, health and migrant issues, our national interest is a global one. Canada's peace, security, and prosperity depend on a stable and secure world. Global poverty and underdevelopment and their link to environmental degradation, political unrest and bad governance have long been understood.

A return to peacekeeping requires a better understanding of the causes of conflict, along with a commitment to engage in prevention. It costs the world four times as much to address conflicts than it would to prevent them through up-front investment.

A Frenchman, Alexis de Tocqueville, said almost 200 years ago that our self-interest properly understood goes far beyond our political and geographic borders. The self-interest of others, the common welfare is, in fact, a precondition for one's own ultimate well-being. Global security and prosperity are in everybody's interests, which is why we have a United Nations in the first place. That's why I'm very pleased to see that the current government is moving into these areas of supporting broad global issues, because they are in our interest.

Point number 7: Invest in training, not just for Canadians, but for third-world partners. Canada lost a precious and globally recognized tool when the Pearson Peacekeeping Centre was allowed to die on the books. Established in 1994 as the first of its kind, it inspired a global network of peacekeeping institutions around the world, the International Association of Peace Centres. This community was dumbstruck that the Canadian government would pull the plug on the Pearson Centre, a leader in its class.

Serious consideration should be given to reviving it, either outside government or within government, such as the Swedish model, the Folke Bernadotte Academy named after a famous Swedish diplomat.

Number 8: Let me touch on the whole issue of sexual exploitation in UN missions very briefly. I would challenge you to understand better what the real issues are in sexual exploitation and UN missions. There has been a lot of gnashing of teeth and wringing of hands over this. It is a critical and appalling testament to the behaviour of men in uniform. But to say it is a UN problem alone when we now know that many military and police organizations have had their own problems means we are missing the point.

Cela m'amène à mon point six. J'ai lu un article du *Globe and Mail* ou du *Citizen* portant sur la nécessité d'établir si certaines de ces missions sont dans notre intérêt national. Le Mali est-il dans notre intérêt national? La Colombie est-elle dans notre intérêt national?

Je vous inviterais à réfléchir à ce qu'on entend vraiment par notre « intérêt national ». En cette période de terrorisme transfrontalier et d'enjeux liés à l'environnement, à la santé et aux migrants, notre intérêt national prend une dimension mondiale. La paix, la sécurité et la prospérité du Canada sont indissociables d'un monde stable et sûr. La pauvreté et le sous-développement dans le monde sont des problèmes connus de longue date, de même que leurs répercussions sur la dégradation de l'environnement, l'instabilité politique et la mauvaise gouvernance.

Un rétablissement des missions de maintien de la paix requiert une meilleure compréhension des causes profondes des conflits et un engagement à l'égard de leur prévention. Il en coûte quatre fois plus cher au monde de résoudre les conflits que de les prévenir grâce à un investissement initial.

Il y a près de 200 ans, le Français Alexis de Tocqueville a dit que la poursuite d'un intérêt bien entendu dépassait largement les frontières politiques et géographiques. L'intérêt des autres, le bien-être commun, est en fait une condition préalable au bien-être absolu de chacun. La sécurité et la prospérité mondiales sont dans l'intérêt de tous et c'est la raison même de l'existence de l'Organisation des Nations Unies. Voilà pourquoi je suis ravie de voir que l'actuel gouvernement s'engage à soutenir les grands enjeux mondiaux, parce que c'est dans notre intérêt.

Point sept. Investir dans la formation, non seulement dans celle des Canadiens, mais aussi dans celle des partenaires du tiers monde. Le Canada a perdu un précieux outil reconnu à l'échelle planétaire lorsqu'il a cessé de financer le Centre Pearson pour le maintien de la paix. Cet organisme unique créé en 1994 est à l'origine d'un réseau d'établissements de maintien de la paix à l'échelle mondiale, l'Association internationale des centres de formation au maintien de la paix. La décision du gouvernement canadien d'abandonner le Centre Pearson a stupéfié le milieu, car c'était un phare dans ce domaine.

Il faut envisager sérieusement de lui redonner vie, que ce soit à l'extérieur ou au sein même du gouvernement, à la façon du modèle suédois, l'Académie Folke Bernadotte, nommée d'après un grand diplomate suédois.

Point 8. J'aimerais maintenant glisser un mot sur le problème de l'exploitation sexuelle dans le cadre des missions onusiennes. Je vous mets au défi de mieux comprendre les véritables causes des problèmes d'exploitation sexuelle dans le cadre de ces missions. Ces incidents ont attisé la colère et révèlent un comportement consternant de la part d'hommes en uniforme. C'est une erreur de conclure qu'il s'agit là d'un problème propre à l'ONU, car nous savons pertinemment que de nombreuses organisations militaires et policières connaissent aussi ce genre de problème.

First of all, it is extremely difficult for the UN hierarchy to deal with this when member states refuse to either recall or punish perpetrators. Troops on the ground still belong to their governments, not to something called “the UN.” And the UN Secretary-General does not have the authority to send these people home.

It is not a third-world problem. We keep thinking, “Oh, well, these poor countries, they’re undisciplined.” A recent major scandal involves French troops in the Central African Republic who have been sent home for running a child prostitution ring, and their government has so far not sanctioned them. Canada, unfortunately, as we now know — luckily it is few incidents; I don’t want to exaggerate — is not immune.

Sexual exploitation is a military issue, and it is a male-violence issue which happens to occur in the UN. It is also a women’s rights issue. Societies which involve women more broadly in all spheres are more successful, more peaceful and better able to solve and prevent conflicts and maintain peace agreements. This also, ladies and gentlemen, is a matter of public record.

Finally, you have all heard the expression “go big or go home.” I would add “go strategically.” Six hundred is better than 19, which is our current total number of soldiers. But it still leaves us in thirty-eighth slot behind Fiji. I heard you questioning the previous witness, the Norwegian ambassador, about how well they’re doing with 73. Well, Norway has a population of 3 million. We have a population of 35 million, a much bigger force, and we play a bigger game. Six hundred leaves us in thirty-eighth place, as I said, behind Fiji. As a starting point, it is extremely welcome. I do not want to denigrate the effort, as long as the numbers are not spread too thinly over multiple missions — a few here, a few there. There’s room for that, some strategic interventions in headquarters or in particular missions, but try to have a critical mass. Six hundred is almost a battalion, so try to keep that.

I would recommend there should also be a growth plan, but also a longer-term strategy, particularly for Africa, where almost two thirds of UN missions are concentrated. Such a strategy should take account of other players. This is not something we can design at home. Think of the French role in western central Africa. We need to be talking to all the partners who are involved, and it must include an understanding of the causes of individual conflicts and be matched with an appropriate investment in peace building and development. A military investment alone is not enough.

Thank you.

Premièrement, il est extrêmement difficile pour la hiérarchie onusienne de traiter ce problème lorsque les États membres refusent de rappeler ou de punir les agresseurs. Les soldats déployés sur le terrain demeurent sous l’autorité de leurs gouvernements respectifs et non pas sous celle d’une entité appelée « Nations Unies ». Et le secrétaire général des Nations Unies n’a pas le pouvoir de renvoyer ces personnes dans leur pays.

Il ne s’agit pas là d’un problème propre au tiers monde. Nous avons tendance à croire que ces pays manquent de discipline. Un récent scandale vient d’éclater mettant en cause des militaires français en poste en République centrafricaine qui ont été renvoyés dans leur pays pour avoir dirigé un réseau de prostitution infantile. Ils n’ont pas encore été sanctionnés par leur gouvernement. Le Canada n’est pas à l’abri de tels dérapages, mais, à notre connaissance et sans vouloir exagérer, ils sont heureusement très rares.

L’exploitation sexuelle est un problème d’ordre militaire, un problème de violence masculine qui se produit, entre autres, au sein des Nations Unies. C’est également un problème lié aux droits des femmes. Les sociétés qui favorisent la participation des femmes dans toutes les sphères d’activité sont plus prospères, plus pacifiques et mieux en mesure de résoudre et de prévenir les conflits et de faire respecter les accords de paix. Mesdames et messieurs, il s’agit d’un enjeu public.

Enfin, vous connaissez tous l’expression « Allez-y à fond ou restez chez vous. » J’ajouterais qu’il faut y aller avec stratégie. Six cents soldats — c’est le nombre total que nous déployons actuellement —, c’est évidemment mieux que 19. Il n’en reste pas moins que nous nous classons au 38^e rang, derrière Fidji. Je vous ai entendu demander au témoin précédent, l’ambassadrice de Norvège, ce que son pays arrive à faire avec 73 militaires. Je vous fais remarquer que la Norvège compte trois millions d’habitants, tandis que nous en comptons 35 millions; nous avons également une armée plus imposante et un rôle plus important à jouer. Avec 600 militaires, je le répète, nous nous retrouvons au 38^e rang, derrière Fidji. Comme point de départ, c’est extrêmement apprécié. Je ne veux surtout pas dénigrer l’effort déployé, du moment que les ressources ne sont pas dispersées entre de multiples missions — un petit peu par ci, un petit peu par là. Il y a de la place pour des interventions stratégiques au quartier général ou dans le cadre de missions particulières, mais il faut essayer de réunir une masse critique. Six cents militaires, c’est presque un bataillon, il faut donc essayer de maintenir ce nombre.

Je recommanderais d’établir un plan de croissance ainsi qu’une stratégie à long terme, notamment pour l’Afrique, où se concentrent près des deux tiers des missions des Nations Unies. Une telle stratégie doit tenir compte des autres intervenants. Nous ne pouvons pas la concevoir en vase clos. Pensez au rôle de la France en Centrafrique. Nous devons discuter avec tous les partenaires actifs, chercher à comprendre les causes des conflits et fournir un investissement suffisant dans les activités de consolidation de la paix et de développement. À lui seul, l’investissement militaire ne suffit pas.

Merci.

The Chair: Thank you very much.

Senator Jaffer: Thank you very much for your presentation today. I also want to congratulate you and thank you for the role you have played in the UN. As you said, there have been no Canadians that have played the role that you have played, and I'm sure at the moment, with what is happening in Burundi, you must have many sleepless nights.

You are a leader in these issues, so I have many questions of you. We have been having these hearings for a few weeks or months, and one question that keeps coming up is whether we should be aligned to NATO or to the United Nations.

Ms. McAskie: Exactly.

Senator Jaffer: When that question comes, it grates me because they're two different things, and we need to be at both places. I would like to hear from you what you think.

Ms. McAskie: Right. Well, I realize it is a numbers game as much as anything else because the easy answer is that it should both. Canada is an important member of NATO. We should not be giving that up. You may have noticed that in my remarks I said that this is an opportunity for Canada to try to engage more NATO members to support the UN.

The UN can do things and go places that NATO can't, or won't, because of its decision-making structure. NATO is a more cumbersome and heavier tool, and if I listen to my general friends, it wasn't easy operating within a NATO structure in Afghanistan. It is not that NATO works, the UN doesn't. We have got to get away from that.

The issue here is that the UN is a political, development and humanitarian organization, which, through the Security Council, is able to draw on a military capacity. It is a very different kind. How many exercises does NATO have? I couldn't tell you right now, actually, whereas the UN is very transparent. The UN has 16 full-fledged peacekeeping missions around the world, and it has political negotiators attached through what is called the good offices of the Secretary-General to every single political negotiation in the world.

The UN has its finger on a whole lot of other pulses that NATO doesn't. NATO can gather up the sum total of the expertise of its individual members, but because of the structure of the UN Secretariat, too, they have a tremendous capability for analyzing the information.

Given the high profile right now of a whole lot of UN missions, I would say that after our experiences with NATO, it is time for us to put the emphasis on the UN through the Security Council. The UN has 100,000 troops on the ground right now. That

Le président : Merci beaucoup.

La sénatrice Jaffer : Je vous remercie pour votre exposé. Je vous félicite également et vous remercie pour le rôle que vous avez joué à l'ONU. Comme vous l'avez dit, aucun autre Canadien n'a joué un rôle semblable au vôtre. Je suis certaine qu'avec tout ce qui se passe au Burundi en ce moment, vous devez passer de nombreuses nuits blanches.

Comme vous êtes une spécialiste de ces dossiers, j'ai beaucoup de questions à vous poser. Depuis le début de nos audiences, il y a plusieurs semaines, la question qui revient sans cesse est de savoir si nous devrions nous aligner sur l'OTAN ou sur les Nations Unies.

Mme McAskie : C'est exact.

La sénatrice Jaffer : Chaque fois qu'elle est soulevée, cette question me tracasse, puisqu'il s'agit de deux organismes distincts et que nous devons être présents au sein des deux. J'aimerais connaître votre opinion à cet égard.

Mme McAskie : D'accord. Je constate que c'est surtout une question de chiffres parce que la réponse facile, c'est que nous devrions être présents au sein des deux. Le Canada est un membre important de l'OTAN. Nous ne devons pas renoncer à ce rôle. Comme je l'ai mentionné dans mon introduction, le Canada a l'occasion d'inciter plus de membres de l'OTAN à soutenir l'ONU.

L'ONU peut intervenir là où l'OTAN ne peut aller en raison de sa structure décisionnelle. L'OTAN est organisme plus encombrant et plus lourd; d'ailleurs, d'après ce que m'ont dit mes amis généraux, il n'a pas été facile de fonctionner sous l'égide de l'OTAN en Afghanistan. Cela ne veut pas dire que l'OTAN fonctionne et que l'ONU ne fonctionne pas. La question n'est pas là.

Ce qu'il faut savoir, c'est que l'ONU est une organisation humanitaire et politique axée sur le développement et qui, par le biais du Conseil de sécurité, est capable d'utiliser une capacité militaire. C'est très différent. Combien d'exercices l'OTAN effectue-t-elle? Je ne saurais vous le dire. En revanche, l'ONU est un organisme très transparent. Elle dirige 16 missions de maintien de la paix dans le monde et dépêche des négociateurs politiques par l'entremise de ce que nous appelons les bons offices du secrétaire général, lors de chaque négociation politique dans le monde.

L'ONU intervient dans une foule d'autres affaires dont l'OTAN ne s'occupe pas. L'OTAN peut compter sur l'expertise globale de chacun de ses membres, mais en raison de la structure du secrétariat des Nations Unies, l'ONU a une excellente capacité d'analyse de l'information.

En raison de l'envergure de bon nombre des missions des Nations Unies, je dirais qu'après nos expériences au sein de l'OTAN, nous devons maintenant mettre l'accent sur les Nations Unies par le biais du Conseil de sécurité. Les Nations Unies ont

represents the largest army in the world, but when you divide it up among the various missions, you realize that each mission is not very big.

I remember being — I suppose “annoyed” is the word — frustrated, I guess — at criticisms of the UN operation in the Congo. The whole UN operation in the Congo in terms of troops was the size of what was called the “Obama surge” in Afghanistan. Afghanistan had 150,000 troops, and Obama put another 15,000 or 20,000 troops in to reinforce the effort. The Congo had been running for 10 or 12 years on anything from 15,000 to 18,000 to 19,000 troops. Those of you who understand how the military operates — and I’m sure that’s all of you on the committee — if you have 18,000 troops, you only have 6,000 active because six are down and six are supporting, because that includes your supply chains, hospitals, transport, and it includes your admin and running your bases.

That means that 18,000 troops for a place the size of the Congo and the tremendous problems in Eastern Congo. It is not a lot. Yet that was one of the biggest.

Senator Jaffer: I’m a dreamer, so if NATO’s capacity, ability and competence — and as you said, if some of the members, with Canada, strengthened the UN capacity, we would have a different kind of UN peace operation; isn’t that correct?

Ms. McAskie: I totally agree. In fact, I have said that to NATO ambassadors. I met with NATO ambassadors when I was on the UN Peacebuilding Commission, and they said to me, “Why does New York not love us?” And I said, “Well, first, you criticize them, and, second, you won’t join their missions. What’s to love, you know?”

I don’t see why you couldn’t put a NATO unit into a UN mission, but you would still need to work out the whole question of who is in command — “Who’s on first?”

Senator Jaffer: This might be a biased question, because I am a senator who is originally from Africa, but I get this feeling in this committee from some of the questions that are asked that people are nervous when it comes to Africa. You have served in Africa. Recently when I travelled, I saw many Canadian humanitarian workers running camps and doing all kinds of work.

Ms. McAskie: Yes.

Senator Jaffer: Should we be frightened about going to Africa?

100 000 militaires sur le terrain en ce moment. Cela représente la plus grande armée du monde, mais si vous répartissez ce nombre entre les diverses missions, vous vous rendez compte que, prises isolément, chacune n’est pas très importante.

Je dois dire que j’ai été contrariée — « agacée » serait peut-être le terme exact — par les critiques négatives concernant les activités des Nations Unies au Congo. Dans son ensemble, l’opération menée au Congo faisait intervenir le même nombre de militaires que le « déploiement Obama » en Afghanistan. L’Afghanistan avait 150 000 militaires et Obama en a envoyé 15 000 ou 20 000 de plus en renfort. Le Congo fonctionnait depuis 10 ou 12 ans avec environ 15 000, 18 000 ou 19 000 soldats. Ceux d’entre vous qui comprennent le fonctionnement d’une armée — et c’est le cas de tous les membres du Comité, j’en suis convaincue — savent que si vous avez 18 000 soldats, vous n’en avez que 6 000 actifs parce qu’il y en a six sur le terrain et six autres assurent le soutien, sans parler du personnel affecté à la chaîne d’approvisionnement, aux hôpitaux, au transport ainsi qu’à l’administration et la gestion des bases.

Cela signifie que 18 000 militaires sur un territoire de la taille du Congo, avec les terribles problèmes dans la partie est du pays, ce n’est pas beaucoup. C’était pourtant l’une des troupes les plus nombreuses.

La sénatrice Jaffer : Je suis une idéaliste. Ainsi, en mettant à profit la capacité, l’habileté et la compétence de l’OTAN — et si, comme vous l’avez mentionné, certains membres, dont le Canada, renforçaient leur capacité — les missions de paix de l’ONU seraient différentes. Est-ce exact?

Mme McAskie : Je suis tout à fait d’accord. C’est exactement ce que j’ai dit aux ambassadeurs de l’OTAN lorsque je les ai rencontrés à titre de membre de la Commission de consolidation de la paix des Nations Unies. Ils m’ont alors demandé pourquoi New York ne les aimait pas. Je leur ai répondu que, premièrement, ils critiquaient l’ONU et, deuxièmement, qu’ils ne participaient jamais à ses missions. Pour quelle raison l’OTAN devrait-elle être aimée?

Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas intégrer une unité de l’OTAN dans une mission des Nations Unies, mais il faudrait réfléchir sérieusement à la question du commandement. Qui aura la priorité?

La sénatrice Jaffer : Ma question manque peut-être d’objectivité, étant donné que je suis une sénatrice originaire d’Afrique, mais j’ai l’impression, d’après les questions posées par les membres du Comité, que les gens deviennent nerveux quand on parle de l’Afrique. Vous avez servi en Afrique. Lors de mon récent voyage, j’ai rencontré de nombreux travailleurs humanitaires canadiens qui dirigeaient des camps et accomplissaient une foule d’activités.

Mme McAskie : C’est vrai.

La sénatrice Jaffer : Devrions-nous avoir peur d’aller en Afrique?

Ms. McAskie: If we are frightened about going to Africa, we shouldn't call ourselves Canadians. To be frightened for our army to go to Africa is degrading, embarrassing.

What's to be frightened of? I lived in Burundi for two years. I lived in Kenya in my twenties, doing aid work. I have travelled in almost every country south of the Sahara. I have met with rebel groups in Sierra Leone and with rebels in the Eastern Congo. I have never once been afraid.

Now, we have had incidents where humanitarian workers have been killed by rebel groups. It happens. But we have to ask ourselves the question: Do we want to solve these problems? You can't do it if you don't go. It doesn't work if you don't go. We can't stand back; we have to be part of it. We have to be on the ground.

Frankly, the more Western countries that are prepared to put their money where their mouth is and get on the ground in Africa, the better. Africa is an amazing place — an amazingly complex place and an amazingly varied place. I go to Tanzania often. It is a beautiful country. It is the most peaceful country imaginable. Ghana is successful economically. Senegal is doing really well. We don't hear those stories.

The whole issue of Mali is very complex. It is a long-term failure of environmental degradation and poor governance.

Then, of course, there was the spillover of arms from the Libya exercise. Libya was such a tragedy that the UN officials who were designing follow-up missions were left high and dry. The Western world — in Canada, we even had our fly-by on Parliament Hill: "We have done the job." No, all we did — like the marines — was to kick open the door. Then you have to get in there and do the job.

We did not do the job in Libya. As a result, those arms are all over the place, and they're fuelling al Qaeda, the Magreb, Boko Haram and all these others.

[*Translation*]

Senator Dagenais: Thank you, Ms. McAskie.

I was pleased to hear you say in your presentation that the operations are more political than military. The committee has heard several military witnesses, and some of them cast doubt on Canada's preparedness for peacekeeping missions in Africa and our capacity to ensure the security of our soldiers and our troops.

What do you think would be the chances of success for a peacekeeping mission in Africa, given that some of the witnesses we have heard talked about gaps in the preparation of our soldiers?

Ms. McAskie: You mean gaps on the part of Canadian soldiers or in general?

Mme McAskie : Si nous avons peur d'aller en Afrique, nous devrions avoir honte d'être Canadiens. Avoir peur de déployer nos militaires en Afrique, c'est méprisant, embarrassant.

Peur de quoi? J'ai vécu deux ans au Burundi. Dans la vingtaine, j'ai vécu au Kenya comme travailleuse humanitaire. J'ai voyagé dans presque tous les pays de l'Afrique subsaharienne. J'ai rencontré des groupes rebelles en Sierra Leone et aussi dans l'est du Congo. Je n'ai jamais eu peur.

Il est vrai que des travailleurs humanitaires ont malheureusement été tués par des groupes rebelles. Ce sont des choses qui arrivent. Cependant, nous devons nous demander si nous souhaitons vraiment trouver une solution à ces problèmes. Si nous n'allons pas sur place, nous n'y arriverons pas. Nous ne pouvons rester à l'écart; nous devons nous impliquer. Nous devons être sur le terrain.

En toute franchise, plus les pays occidentaux feront les investissements promis et interviendront sur le terrain en Afrique, mieux ce sera. L'Afrique est un continent fascinant — étonnamment complexe et varié. Je vais souvent en Tanzanie. C'est un pays magnifique. Le pays le plus pacifique qu'on puisse imaginer. Le Ghana a une économie prospère. Le Sénégal s'en tire vraiment bien. Nous n'y entendons pas toutes ces histoires.

Au Mali, la situation est très complexe. La dégradation de l'environnement et la mauvaise gouvernance ne datent pas d'hier.

De plus, il y a eu l'entrée massive d'armes provenant de l'exercice militaire en Libye. Le conflit libyen a été tellement dramatique que les représentants de l'ONU qui ont planifié les missions de suivi ont été laissés pour compte. Au Canada, nous avons même organisé un défilé aérien au-dessus de la Colline parlementaire célébrant notre « mission accomplie ». Ce n'est pas vrai. À l'instar des Marines, nous n'avons fait qu'ouvrir brutalement la porte. Il faut donc aller là-bas pour accomplir le travail.

Nous n'avons pas fait notre travail en Libye. Par conséquent, les armes se retrouvent partout, notamment entre les mains d'Al-Qaïda au Maghreb, de Boko Haram et d'autres groupes terroristes.

[*Français*]

Le sénateur Dagenais : Merci beaucoup, madame McAskie.

J'ai été heureux de vous entendre dire, dans votre présentation, que les opérations sont plus politiques que militaires. Le comité a entendu plusieurs témoins militaires, et plusieurs mettaient en doute l'état de préparation du Canada face aux missions de paix en Afrique et sa capacité d'assurer la sécurité de nos soldats et de nos troupes.

Selon vous, quelles seraient les chances de succès d'une mission de paix en Afrique, alors que plusieurs des témoins entendus ont mentionné des lacunes dans la préparation des militaires?

Mme McAskie : Vous voulez dire des lacunes chez les militaires canadiens ou en général?

Senator Dagenais: In general, when it comes to the actual preparation, some witnesses identified gaps in the preparation of reservists, among other things.

Ms. McAskie: Given the fact that we have been away from it for nearly two and a half decades, we do not have a lot of soldiers who have experience. But we have to start somewhere. I can never be persuaded that this is a good reason not to do it. On the contrary, it is a good reason to start doing it.

We should point out that a group of Canadian soldiers would be on the ground with other soldiers who have a lot of experience. Even though few Western countries have troops on the ground, in Africa or elsewhere, a lot of countries like Pakistan, Bangladesh, India, Ghana or Kenya have troops who are very well trained, who know their work and who work together a lot. I know, from the Peacekeeping Centre, that Canada was very committed to supporting those troops in their training.

I believe that nothing can replace on-site training. We have to start somewhere. That is what I would encourage. Does that answer your question?

Senator Dagenais: Yes, thank you.

We are not very familiar with the tangible objectives to be achieved in Africa, and I note that you have a great deal of experience. With respect to the length of the mission for which the government would be prepared to commit troops, would it not be good to set a deadline even before deploying the troops? We could say that we are sending troops, but that after one year or two years, they would be withdrawn.

Ms. McAskie: The policy, from the Security Council's perspective, is that all missions are approved six months at a time. There is therefore always an exit door if the need is felt. The practice is to rotate troops. There is never one unit that is on site for more than six months at a time. It can be replaced by other troops. That means that if Canada commits to participating in a mission in Mali, Congo or elsewhere, it is more or less understood that it would be for a period of time. It would not be a good idea to start by setting a deadline of two or three years, or six months. That would give a bad impression.

Senator Dagenais: Right.

Ms. McAskie: It also gives the impression to personnel, whether military, political or otherwise, that they are there only for a certain period. That also inhibits any real personal investment in the work, in the preparation and in the long-term vision. It is really a matter of working well with the others, because Canada is not working alone, obviously. There are other soldiers.

Before coming here, I read the mission mandate for Mali. I have forgotten how many people are part of it, but it is certainly thousands of people, 600 of whom come from Canada, which is not a huge group.

Le sénateur Dagenais : En général, en ce qui concerne la préparation actuelle, des témoins ont soulevé certaines lacunes dans la préparation, entre autres pour les réservistes.

Mme McAskie : Compte tenu du fait que nous avons été absents depuis près de deux décennies et demie, nous n'avons pas beaucoup de militaires qui ont de l'expérience. Mais il faut commencer quelque part. On ne pourra jamais me convaincre que c'est une bonne raison de ne pas le faire. Au contraire, c'est une bonne raison de commencer à le faire.

Il faut dire qu'un groupe de soldats canadiens serait sur le terrain avec d'autres militaires qui ont beaucoup d'expérience. Même si peu de pays de l'Ouest ont des troupes sur le terrain, en Afrique ou ailleurs, beaucoup de pays comme le Pakistan, le Bangladesh, l'Inde, le Ghana ou le Kenya ont des troupes qui sont très bien formées, qui connaissent leur travail et qui travaillent beaucoup ensemble. Je sais, par le Centre de maintien de la paix, que le Canada était très engagé à appuyer ces troupes dans leur formation.

D'après moi, rien ne peut remplacer la formation sur place. Or, il faut commencer quelque part. C'est ce que j'encouragerais. Est-ce que cela répond à votre question?

Le sénateur Dagenais : Oui, merci.

On connaît peu les objectifs tangibles à atteindre en Afrique, et je constate que vous avez une très grande expérience. En ce qui concerne la durée de la mission dans laquelle le gouvernement serait prêt à engager les militaires, est-ce qu'il ne serait pas bon de fixer une date limite avant même de déployer les troupes? On pourrait dire qu'on envoie des troupes, mais qu'après un an ou deux, on les retirerait.

Mme McAskie : La politique, c'est que, du point de vue du Conseil de sécurité, toutes les missions sont approuvées six mois à la fois. Il y a donc toujours une porte de sortie si le besoin s'en fait sentir. La pratique, c'est la rotation des troupes. Il n'y a jamais une unité qui est sur place plus de six mois à la fois. On peut la remplacer par d'autres troupes. Cela veut dire que si le Canada s'engage à participer à une mission au Mali, au Congo ou ailleurs, il est plus ou moins entendu qu'il y serait pour un bout de temps. Ce ne serait pas une bonne idée de commencer en fixant une échéance de deux ou trois ans, ou six mois. Cela créerait une mauvaise impression.

Le sénateur Dagenais : D'accord.

Mme McAskie : Cela donne aussi l'impression au personnel, soit militaire, politique ou autre, qu'il est là uniquement pour une certaine période. Cela empêche aussi un véritable investissement personnel dans le travail, dans les préparations et dans la vision à long terme. Il s'agit vraiment de bien travailler avec les autres, parce que le Canada ne travaille pas seul, évidemment. Il y a d'autres soldats.

Avant de venir ici, j'ai lu le mandat de la mission pour le Mali. J'ai oublié combien de personnes en font partie, mais il s'agit certainement de milliers de personnes, dont 600 proviennent du Canada, ce qui n'est pas un gros groupe.

Senator Dagenais: Thank you, Ms. McAskie.

Ms. McAskie: It is my pleasure.

[English]

Senator Meredith: Thank you so much for your presentation. Again, I echo the words of my colleague, Senator Jaffer, with respect to your service to Canada and the world and what you have aspired to. You are obviously an inspiration to others.

Ms. McAskie: I always enjoyed it and always had a good time.

Senator Meredith: You're fearless as well, so that's awesome.

One of your comments was that about two thirds of the missions are in Africa. I have sat here and listened to the witnesses, and my question is with respect to how we engage with the partners on the ground to minimize the risk to our Canadians. You talked briefly about the pursuit of our seat on the Security Council. Previous witnesses talked about how it would be unwise to spend the money to pursue that seat, and how we could further invest, instead, with respect to saving lives and capacity building within these countries that we're deploying to.

Please elaborate for me on that. I have a couple of follow up questions, if the chair would permit.

Ms. McAskie: Are you asking about the value of being on the Security Council?

Senator Meredith: No, we're pursuing that. I am asking two or three questions together here. It's about how we engage partners on the ground, and the investment that we're pursuing to get the Security Council seat. Would that money not be better spent engaging in capacity building with these countries?

Ms. McAskie: I think engaging in capacity building with these countries is tremendously important. I think that need will always be there, whether we participate in peacekeeping or not.

I would hope that with increases to the development budget, with a more proactive diplomatic profile and with an interest in peacekeeping that, while it's not possible for us to do everything, we can spread ourselves around a bit. I don't think it has to be either-or at this stage.

Whether it's good for us in terms of whether this will help our Security Council vote or not, I think that Canada needs to be back in peacekeeping.

My sense is, from everything I read, that three quarters of Canadians support it, that it's an issue for Canadians, and the fact that we haven't been there has been a negative issue in the minds

Le sénateur Dagenais : Je vous remercie, madame.

Mme McAskie : Avec plaisir.

[Traduction]

Le sénateur Meredith : Je vous remercie énormément pour votre exposé. À l'instar de ma collègue, la sénatrice Jaffer, j'aimerais vous féliciter pour ce que vous faites pour le Canada et le monde et pour l'exemple que vous donnez. Vous êtes incontestablement une source d'inspiration pour les autres.

Mme McAskie : J'ai toujours aimé mon travail et je l'ai toujours fait avec plaisir.

Le sénateur Meredith : Vous êtes très courageuse également. C'est fantastique.

Vous avez mentionné que près des deux tiers des missions de l'ONU se concentraient en Afrique. Après avoir entendu nos témoins, je me demande ce que nous pouvons faire avec nos partenaires sur le terrain pour minimiser les risques pour les Canadiens. Vous avez glissé un mot sur nos efforts pour obtenir un siège au Conseil de sécurité. Les témoins précédents ont fait observer qu'il n'est pas raisonnable de dépenser l'argent pour l'obtention de ce siège, qu'il faudrait plutôt l'utiliser pour sauver des vies et renforcer la capacité interne des pays où nous nous déployons.

Veillez me donner des détails sur cela. J'aurais une ou deux questions complémentaires à vous poser, si monsieur le président le permet.

Mme McAskie : Vous informez-vous de la valeur d'un siège au Conseil de sécurité?

Le sénateur Meredith : Non, nous poursuivons cela. Je vous pose deux ou trois questions en même temps. Elles portent sur le moyen de s'adjoindre des partenaires sur le terrain et sur l'investissement que nous poursuivons pour obtenir un siège au Conseil de sécurité. Est-ce que cet argent ne serait pas mieux dépensé à se lancer dans le renforcement des capacités avec ces pays?

Mme McAskie : Je pense que faire du renforcement des capacités avec ces pays est extrêmement important. Je pense que ce besoin existera toujours, que nous prenions part au maintien de la paix ou non.

J'espère qu'une augmentation du budget consacré au développement, une diplomatie plus proactive et un intérêt pour le maintien de la paix nous permettront d'étendre un peu nos activités, même s'il ne nous est pas possible de tout faire. Je ne pense pas qu'il n'y ait que deux possibilités à cette étape-ci.

Peu importe que cela favorise notre élection au Conseil de sécurité, ou non, je pense que le Canada doit reprendre ses activités de maintien de la paix.

Mes lectures m'inspirent le sentiment que les trois quarts des Canadiens y sont favorables, que c'est un enjeu aux yeux des Canadiens, et que notre absence a été perçue négativement dans

of Canadians. It's a very important signal of our return to the world stage, but it's not just a symbolic signal; it is in fact a very real need.

I spent almost 10 years in the UN on the humanitarian peacekeeping and peace building side, and I saw how extraordinarily difficult it was for my colleagues who were trying to put peacekeeping missions together to go around the world constantly to beg and to borrow — maybe not to steal — assets here and there. If they had that option, they might have tried it.

I remember the Darfur exercise and how horrified we all were by that. We were able to get troops, but they were mostly Africans from neighbouring countries, and these were countries that didn't have the kind of equipment the mission needed, for example, like attack helicopters. It was impossible to get that kind of equipment from Western countries.

There are different ways of doing it. If Canada decided they wanted a casualty-free war, we could send planes and attack helicopters, and we could send support. But if we don't commit our own troops, then we have to ask ourselves why we have an army, if we don't want casualties. Now, I'm not taking casualties lightly. This is a tough thing to say because it sounds as if, oh, I don't care if a few boys get killed. Absolutely not. This is horrendous and it's a terrible strain on the families, but if people join the army they have to expect that at some point they will be put in harm's way.

I really feel that our number one priority should be to do that. But we still have the capability, even if we do that, to do capacity training.

There are a lot of exercises out there on capacity building in Africa involving Canadians, Americans, the EU and Brits, and as I said, the Pearson Centre was engaged in a lot of them. There is a lot that we could do very easily.

Senator Meredith: As a follow-up to that, you said that we are always blaming the UN. It's the member states, and we thank you for your further clarification on that.

One of the things that a country always faces as a member of NATO and the UN is with respect to requests that come to Canada and the deployment of our troops. Is it, in your opinion, that there should be a parliamentary vote prior to deployment when a request comes in? As well, after what period of time should there be a review of our deployment? Should it be two years or three years, in your opinion? Can you elaborate for the committee?

l'esprit des Canadiens. Cela constitue un signe très important de notre retour sur la scène internationale, mais ce n'est pas seulement un signe, c'est en fait un besoin bien réel.

J'ai consacré près de 10 ans aux Nations Unies du côté de l'humanitaire, du maintien de la paix et de la consolidation de la paix, et j'ai été témoin de l'extrême difficulté éprouvée par mes collègues de travail qui tentaient de dépêcher des missions de maintien de la paix et parcouraient le monde pour constamment mendier et emprunter, pas au point de voler tout de même, ici et là. S'ils avaient eu cette option, ils l'auraient peut-être essayée.

Je me souviens de l'opération au Darfour et jusqu'à quel point nous étions tous horrifiés par la situation. Nous avons été en mesure d'obtenir des troupes, mais elles venaient majoritairement des pays voisins, et ces derniers ne possédaient pas le genre d'équipement nécessaire à cette mission, par exemple des hélicoptères d'attaque. Il a été impossible d'obtenir ce genre d'équipement des pays occidentaux.

On peut procéder de diverses manières. Si le Canada décide de livrer une guerre sans subir de pertes, nous expédierons des avions et des hélicoptères d'attaque ainsi que du soutien. Par contre, si nous n'engageons pas nos propres troupes, il faut se demander pourquoi nous avons une armée, si nous ne voulons pas de pertes humaines. N'allez surtout pas croire que je parle de pertes à la légère. C'est là une chose difficile à dire parce qu'on pourrait croire que la mort de quelques gars me laisse indifférente. Ce n'est absolument pas le cas. Les pertes humaines, c'est une chose épouvantable et les familles sont mises à dure épreuve, mais quand on joint les rangs de l'armée, il faut s'attendre à être mis en danger à un moment donné.

Je pense vraiment que notre priorité doit être celle-là. Nous avons malgré tout la capacité d'assurer l'entraînement des troupes.

Il y a beaucoup d'opérations de renforcement des capacités en cours en Afrique auxquelles participent des Canadiens, des Américains, des Européens et des Britanniques et, comme je l'ai déjà dit, le Centre Pearson s'est engagé dans beaucoup d'entre elles. On peut faire beaucoup très facilement.

Le sénateur Meredith : Pour faire suite à vos dires, vous avez affirmé que nous blâmons sans cesse les Nations Unies. Ce sont les États membres les responsables, et nous vous remercions des éclaircissements apportés à ce sujet.

Une des choses auxquelles un pays fait toujours face en qualité de membre de l'OTAN et de l'ONU, c'est la réception de demandes de déploiement de troupes. À votre avis, ces demandes devraient-elles être soumises à l'approbation du Parlement? Aussi, combien de temps devrait s'écouler avant qu'il n'y ait révision de la décision? Est-ce que ça devrait être deux ans ou trois ans, à votre avis? Pouvez-vous entrer dans les détails à l'intention du comité?

Ms. McAskie: Once you have troops on the ground in a UN commission, you should be reviewing it constantly. How is it working? Are you wasting your time twiddling your thumbs? Or are you in over your heads? Should the mission be reinforced?

But the thing is that the contingent commanders on the ground have a lot to say in what the strategy is on the ground all the time. The review is happening. When I was in Burundi, I was on the phone all the time with senior people in the Department of Peacekeeping Operations. My force commander, who was a brilliant South African, was constantly in touch with the military advisors in New York about what was feasible and what could be done.

What's interesting is that I had a number of troops, some of whom would have been in touch with their own HQs, like the Pakistanis, but it was less so with others, like the Ethiopians and the Mozambicans.

It's going to be an interesting exercise for Canada to see where we sit in the hierarchy, because one of the things I haven't heard mentioned, just because I haven't been that involved, is whether we are looking to take on the job of force commander. If we put in 600 troops, do we want to have the post? Is that going to be the quid pro quo, that we have the force commander position?

What if the Dutch or the French have 1,000 or 2,000 troops? Canada's not going to be the force commander.

Now, the way it works is you have a force commander, and then you have country contingent commanders, and the contingent commanders, ultimately, have to agree before their contingent is involved in an actual exercise.

There is a whole range of exercises for troops on the ground. They're not going to be on the front line waging war very often. Mali, in particular, is becoming a very dangerous place because of the terrorist groups.

Senator Meredith: Let me interject quickly. What should Parliament's role be with respect to whether to deploy, or to retract our troops that we do deploy, in your opinion?

Ms. McAskie: I don't know. I have no experience in that. I'm sorry, senator.

Senator Meredith: I thought I would gain your view.

Ms. McAskie: I realize it's a critical issue. Does Parliament vote if we go to war, for example? I don't know on that one, sorry.

The Chair: I should hope so. If they don't, we have a bit of a problem. That's why it's called a democracy.

Senator Jaffer: One of the things when you are in conflict zones, especially coming from women, is the issue of impunity, and UN forces have the privilege of impunity. I believe that if

Mme McAskie : Une fois que vos troupes sont sur le terrain dans le cadre d'une mission de l'ONU, vous devriez constamment surveiller les choses. Est-ce que ça fonctionne? Est-ce que vous vous tournez les pouces? Est-ce que vous êtes complètement dépassés? Devrait-on renforcer la mission?

En fait, c'est le commandant du contingent sur le terrain qui détermine en grande partie quelle est la stratégie adoptée sur place en tout temps. Il y a examen. Quand j'étais au Burundi, je passais mon temps au téléphone à parler aux cadres supérieurs du Département des opérations de maintien de la paix. Mon commandant de la force, un Sud-Africain brillant, était constamment en relation avec les conseillers militaires à New York pour leur dire ce qui était faisable et ce qui pouvait être fait.

Ce qui est intéressant, c'est que j'avais diverses troupes, dont certaines restaient en contact avec leur QG, les Pakistanais par exemple, alors que d'autres l'étaient moins, les Éthiopiens et les Mozambicains par exemple.

Il sera intéressant de constater où se situe le Canada dans la hiérarchie, parce qu'il y a une chose dont je n'ai pas entendu parler, simplement du fait que je n'ai pas été très impliquée, et c'est dans quelle mesure nous cherchons à occuper le poste de commandant de la force. Si nous contribuons 600 soldats, voulons-nous ce poste? Est-ce que ce sera la contrepartie, le poste de commandant de la force?

Qu'arrivera-t-il si les Néerlandais ou les Français envoient 1 000 ou 2 000 soldats? Le Canada n'obtiendra pas le poste de commandant de la force.

Bien, la façon dont ça marche, c'est que vous avez un commandant de la force dont relèvent les commandants des contingents nationaux et ces derniers, en fin de compte, doivent se mettre d'accord avant d'envoyer leurs troupes participer à l'opération telle quelle.

Un vaste éventail d'exercices sont prévus pour les troupes sur le terrain. Elles ne seront pas souvent en première ligne à faire la guerre. Le Mali en particulier devient un endroit très dangereux en raison de la présence de groupes terroristes.

Le sénateur Meredith : Permettez-moi de placer une question rapidement. À votre avis, en quoi consiste le rôle du Parlement relativement à la décision de déployer nos troupes ou non, ou de retirer nos troupes déjà déployées?

Mme McAskie : Je ne sais pas. Je n'ai pas d'expérience à ce sujet. Je m'excuse, monsieur le sénateur.

Le sénateur Meredith : Je pensais obtenir votre point de vue.

Mme McAskie : Je suis consciente que la question est cruciale. Est-ce que le Parlement vote l'entrée en guerre, par exemple? Je ne sais pas, désolée.

Le président : J'espère bien. Si ce n'est pas le cas, nous avons un sérieux problème. Nous sommes tout de même une démocratie.

La sénatrice Jaffer : Une chose, quand vous êtes dans une zone de conflits, en particulier du point de vue des femmes, c'est la question de l'impunité, et les forces de l'ONU jouissent du

Canada becomes active again, one of the things that Canada needs to deal with is the issue of peacekeepers enjoying impunity, because that destroys all the good work that has been done. I would appreciate your view on that.

Ms. McAskie: There are rules of engagement in any mission, and the troops have to accept that. I was very fortunate in Burundi in that we did not have any serious incidents. I had one issue, which was characterized as sexual exploitation, but, frankly, it was two young soldiers who went out to a bar and they had a few drinks with a couple of girls who said they were 16 and they spent the night in the bar. Then we discovered the girls were 15, so it was underage sex and it was AWOL. These two boys were sent home.

Do you mean impunity mostly in terms of the sexual exploitation?

Senator Jaffer: One of the things that I have recently been working on is the issue of cholera in Haiti. I know that our immediate reaction is sexual assault, but many people contact me, and it can be anything, and the UN internal structures don't deal with that properly.

Ms. McAskie: Frankly, I'm appalled at how the cholera thing rolled out, I really am, because from what I know it was obvious at the beginning that there was an issue with infected Nepalese soldiers and it was getting into the water and then it infected the surrounding countryside.

I had a Pakistan unit who were absolute whizzes at building temporary bases upcountry in difficult places. If I had been in charge in Haiti and I'd had a unit like that, I would have sent them up there right away to clean it up and to get the Nepalese kids treated, quarantined, isolated. I don't know how it happened. I'm appalled that it got out of hand.

Second, I'm appalled — and I know the person involved — that a senior person in the UN refused for the UN to accept any accountability for it. Now, there's an issue here. Again, it goes to what the senator also mentioned and the responsibility of member states. The UN senior officials should have sat down with key member states right away and said, "Look, to start with, this is what happened, we should have fixed it, we are responsible, and this is what it's going to cost to clean it up. Can the member states add that to the Haiti budget to allow us to do it?" Because there was no money in the Haiti budget to do it, and this was not even starting to talk about legal compensation to families who had lost family members to cholera.

privilege de l'impunité. Je crois que si le Canada redevient actif, une des choses qu'il devra régler, c'est la question des Casques bleus ayant l'impunité, car cela détruit tout le travail positif accompli. J'aimerais connaître votre opinion à ce sujet.

Mme McAskie : Toute mission comporte des règles d'engagement et les troupes doivent les accepter. J'ai été très chanceuse au Burundi parce qu'il ne s'y est produit aucun incident grave. J'ai eu un dossier classé dans la catégorie des formes d'exploitation sexuelle, mais, pour être franche, il s'agissait de deux jeunes soldats qui se sont rendus dans un bar et qui ont pris quelques verres avec deux filles qui disaient avoir 16 ans, et ils sont restés au bar toute la nuit. Nous avons découvert que les filles avaient en fait 15 ans, donc qu'il s'agissait de relations sexuelles avec une mineure et que les gars étaient absents sans permission. Les deux gars ont été rapatriés chez eux.

Parlez-vous d'impunité en rapport avec l'exploitation sexuelle?

La sénatrice Jaffer : Une des choses sur lesquelles je travaille depuis quelque temps, c'est la question du choléra en Haïti. Je sais qu'au départ, on invoque l'agression sexuelle, mais beaucoup de personnes communiquent avec moi et ça peut être n'importe quoi, et les structures onusiennes ne traitent pas ces dossiers de manière appropriée.

Mme McAskie : Franchement, la façon dont on a présenté cette histoire de choléra me consterne vraiment, parce que, à ce que je sais, il était évident au début que les soldats népalais infectés posaient un problème, et ça contaminait l'eau et infectait ensuite la région environnante.

J'avais une unité pakistanaise composée de véritables prodiges de la construction de bases temporaires à des endroits difficiles à l'intérieur des terres. Si j'avais été en charge en Haïti et que j'avais eu une unité aussi capable sous la main, je l'aurais tout de suite envoyée nettoyer l'endroit et faire le nécessaire pour que les jeunes népalais soient soignés, placés en quarantaine et mis en isolement. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Le dérapage m'a consternée.

Deuxièmement, je suis consternée, et je connais la personne concernée, qu'un cadre supérieur de l'ONU ait refusé que l'organisation accepte quelque responsabilité que ce soit dans le dossier. Voilà un problème. Ça revient à ce que disait monsieur le sénateur au sujet de la responsabilité des États membres. Le haut fonctionnaire de l'ONU aurait dû s'asseoir immédiatement avec les principaux États membres et leur faire part des faits, avouer que la mission aurait dû régler le problème, admettre sa responsabilité et indiquer le coût du nettoyage. Il aurait dû demander aux États membres s'ils pouvaient ajouter ce montant au budget pour Haïti afin que les travaux soient effectués. On n'abordait même pas la question de l'indemnisation des familles dont des membres étaient morts du choléra.

That, to my mind, was a failure of UN personnel, but member states should have sat on them right at the beginning and said, “What’s the problem? How do you fix it? What’s it going to cost? How can we deal with it?” But the UN should have admitted to that and taken responsibility right away. I couldn’t agree more.

The Chair: Colleagues, I want to thank our witness for appearing. She obviously brings a lot of experience from the perspective of the issues that we’re dealing with, and we very much appreciate the time and effort that you’ve put in.

I’d like to excuse the witness.

Ms. McAskie: Thank you for inviting me and bringing me out of retirement in beautiful Wakefield.

The Chair: Thank you for coming.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Wednesday, September 21, 2016

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 10 a.m. to study on issues related to the Defence Policy Review presently being undertaken by the government.

Senator Daniel Lang (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Welcome to the meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence for Wednesday, September 21, 2016. Before we begin, I would like to introduce the people around the table.

My name is Dan Lang, senator for Yukon. On my immediate left is the clerk of the committee, Adam Thompson. I would invite each senator to introduce themselves and state the region they represent, starting with the deputy chair.

Senator Jaffer: My name is Mobina Jaffer, and I am from British Columbia.

[*Translation*]

Senator Dagenais: Jean-Guy Dagenais from Quebec.

[*English*]

Senator Day: Joseph Day, New Brunswick.

Senator Beyak: Lynn Beyak, Ontario. Welcome.

The Chair: Today, we’ll be meeting for five hours to consider issues related to the defence policy review initiated by the government.

À mon avis, l’échec est attribuable à l’inaction du personnel de l’ONU, mais les États membres auraient dû lui clouer le bec dès le début et demander quel était le problème, quelle était la solution, quel était le prix et comment y faire face. L’ONU aurait dû reconnaître avoir commis une erreur et en assumer immédiatement la responsabilité. Je suis tout à fait d’accord avec vous.

Le président : Mesdames et messieurs, je veux remercier le témoin de sa présence. Elle apporte une grande expérience du point de vue des enjeux auxquels nous faisons face, et nous vous sommes reconnaissants du temps et des efforts que vous y avez consacrés.

Nous remercions le témoin.

Mme McAskie : Je vous remercie de m’avoir invitée et de m’avoir tirée de ma retraite dans le magnifique village de Wakefield.

Le président : Nous vous remercions d’être venue.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le mercredi 21 septembre 2016

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd’hui, à 10 heures, pour étudier les questions relatives à l’Examen de la politique de défense entrepris actuellement par le gouvernement.

Le sénateur Daniel Lang (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bienvenue à la réunion du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense en ce mercredi 21 septembre 2016. Avant de commencer, j’aimerais présenter les personnes ici présentes.

Je m’appelle Dan Lang, sénateur pour le Yukon. Tout de suite à ma gauche se trouve le greffier du comité, Adam Thompson. J’aimerais que les sénateurs se présentent eux-mêmes et indiquent la région qu’ils représentent, en commençant par la vice-présidente.

La sénatrice Jaffer : Mobina Jaffer, pour la Colombie-Britannique.

[*Français*]

Le sénateur Dagenais : Jean-Guy Dagenais, sénateur du Québec.

[*Traduction*]

Le sénateur Day : Joseph Day, pour le Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Beyak : Lynn Beyak, pour l’Ontario. Bienvenue à tous.

Le président : La réunion d’aujourd’hui durera cinq heures. Elle portera sur les questions relatives à l’Examen de la politique de défense entrepris par le gouvernement.

On April 21, 2016, the Senate authorized our committee to examine and report on issues related to the defence policy review presently being undertaken by the government. We are considering issues around Canada's possible participation in future United Nations peace support operations as well as other issues related to the review.

Joining us on our first panel of the day are officials from the Department of National Defence and the Canadian Armed Forces: Major-General Jean-Marc Lanthier, Commander, Canadian Army Doctrine and Training Centre; and Lieutenant-Colonel Brian Healey, Commander, Peace Support Training Centre.

The Canadian Army Doctrine and Training Centre headquarters provides strategic staff support to the commander, Canadian Army, and staff support to the formation commander. The strategic staff comprises the Directorate of Army Doctrine; the Directorate of Army Training; the Army Lessons Learned Centre; the Directorate of Land Synthetic Environment; and the Army Digitization Office Kingston. Although located in Kingston, these organizations function as full-fledged members of the Canadian Army headquarters, which is located in Ottawa. The formation comprises most staff functions normally found at a headquarters and includes personnel, operations, logistics, communications, finances and public affairs.

The Peace Support Training Centre is a joint agency multinational training establishment located in Kingston, Ontario. It offers training to Canadian Armed Forces personnel as well as additional governmental sectors and foreign military members to prepare them for deployment to full-spectrum operations within the current military operating environment. Formally established in December 2000, the Peace Support Training Centre currently has 60 staff members and trains approximately 1,000 individuals every year. Examples of courses include pre-deployment training, hazardous environmental training, civil-military cooperation and psychological operations.

Gentlemen, welcome to the committee. I understand you each have an opening statement. Please begin.

Major-General Jean-Marc Lanthier, Commander, Canadian Army Doctrine and Training Centre, National Defence and the Canadian Armed Forces: Thank you very much for providing Lieutenant-Colonel Healey and myself the opportunity to talk about the Peace Support Training Centre. You have introduced what the Canadian Army Doctrine and Training Centre is.

I am responsible for all land operations training in the Canadian Army. I synchronize training with doctrine technology and operations. As you alluded to, the functional areas for which I'm responsible include individual training, collective training, professional military education, simulation,

Le 21 avril 2016, le Sénat a autorisé notre comité à examiner les questions relatives à l'Examen de la politique de défense entrepris par le gouvernement et à en rendre compte. Nous nous intéressons aux questions concernant la participation éventuelle du Canada aux opérations de paix des Nations Unies et à d'autres questions relatives à l'examen.

Nous avons également avec nous des représentants du ministère de la Défense nationale et des Forces armées canadiennes, à savoir le major-général Jean-Marc Lanthier, commandant du Centre de la doctrine et de l'instruction de l'armée canadienne, et le lieutenant-colonel Brian Healey, commandant du Centre de formation pour le soutien de la paix.

Le quartier général du Centre de la doctrine et de l'instruction de l'armée canadienne fournit un soutien d'état-major stratégique au commandant de l'armée canadienne et un soutien d'état-major aux commandants de formation. L'état-major stratégique comprend la Direction de la doctrine de l'Armée, la Direction de l'instruction de l'Armée, le Centre des leçons retenues de l'Armée, la Direction - Environnements synthétiques de l'Armée et le Bureau de numérisation de l'Armée Kingston. Même si elles sont en garnison à Kingston, ces organisations sont des membres à part entière du quartier général de l'armée canadienne, situé à Ottawa. La formation exerce la plupart des fonctions d'état-major qui incombent normalement aux quartiers généraux, et son organisation comporte les branches du personnel, des opérations, de la logistique, des communications, des finances et des affaires publiques.

Le Centre de formation pour le soutien de la paix est un établissement de formation multinational conjoint situé à Kingston. On y offre de la formation aux soldats des Forces armées canadiennes et aux membres d'autres secteurs gouvernementaux et d'armées étrangères pour les préparer à des déploiements dans le cadre d'opérations militaires de grande envergure. Officiellement créé en décembre 2000, le Centre compte actuellement 60 employés et forme un millier de personnes par an. On y propose par exemple des cours de formation préalable aux déploiements, de la formation sur les environnements dangereux, et des cours sur la coopération entre civils et militaires et sur les opérations psychologiques.

Messieurs, bienvenue parmi nous. Je crois que chacun de vous a des remarques préliminaires à formuler. Je vous en prie, allez-y.

Major-général Jean-Marc Lanthier, commandant du Centre de la doctrine et de l'instruction de l'armée canadienne : Merci beaucoup de nous donner, au lieutenant-colonel Healey et à moi-même, la possibilité de vous parler du Centre de formation pour le soutien de la paix. Vous avez déjà expliqué ce qu'est le Centre de la doctrine et de l'instruction de l'armée canadienne.

Je suis chargé de l'instruction relative à toutes les opérations terrestres de l'armée canadienne. Je m'occupe de synchroniser la technologie et les opérations liées à l'instruction et à la doctrine. Comme vous y avez fait allusion, les secteurs fonctionnels dont je suis responsable sont l'instruction individuelle, l'instruction

doctrine and lessons learned. It is that portfolio put together that allows us to prepare our soldiers and leaders for the missions we ask of them.

Lieutenant-Colonel Healey is responsible for all activities and training conducted by the Peace Support Training Centre.

My opening remarks will provide you with an overview of what the PSTC does and what it is. Later, if that is acceptable, we will tag team to answer your questions. As a general officer, I know a little about a lot but not much about specific things. That's why I have got him here, to provide me that depth.

Senator Day: We understand that.

The Chair: We have a lot in common.

[*Translation*]

The Canadian Armed Forces must be fully capable of operating across the full spectrum of operations. They must be equally able to conduct war fighting, peace enforcement, peacekeeping, provide humanitarian assistance, and often, a number of these simultaneously. This dynamic and complex environment dictates the requirement for the best and most comprehensive training possible.

Canada's Peace Support Training Centre or PSTC is a joint, inter-agency and multinational training establishment, nested in the Canadian Army. It provides specific, individual training to prepare selected members of the Canadian Armed Forces, other government departments and foreign military personnel for full spectrum operations. Located at Canadian Forces Base Kingston, PSTC's staff of 58 personnel consists of all three environments, Army, Navy, and Air Force, from both the Regular and Reserve Force.

[*English*]

While it was officially stood-up in 2000, in fact its original stand-up was in July 1996. The original role of the PSTC was to deliver pre-deployment training to Canadian Armed Forces members and to others selected for peace support operations, as well as to provide peace support operations training assistance to Canadian and other foreign organizations.

Their signature course is the United Nations Military Expert on Mission course. It is an accredited course by the United Nations. It has been accredited since 1998. It trains selected personnel for deployment with the United Nations as military

collective, la formation militaire professionnelle, la simulation, la doctrine et les leçons retenues de l'armée. C'est ce portefeuille qui, tous secteurs confondus, nous permet de préparer nos soldats et nos chefs aux missions que nous leur demandons de réaliser.

Le lieutenant-colonel Healey est chargé de toutes les activités et de l'instruction dont le Centre de formation pour le soutien de la paix est responsable.

Dans mes remarques préliminaires, je vous donnerai un aperçu de ce qu'est et de ce que fait le CFSP. Plus tard, si vous permettez, nous nous reliaerons pour répondre à vos questions. Comme officier général je sais un peu de tout, mais peu de choses sur certains aspects spécifiques. C'est pourquoi mon collègue est ici. Il pourra approfondir mes propos.

Le sénateur Day : Nous comprenons très bien.

Le président : Nous avons beaucoup en commun.

[*Français*]

Les Forces armées canadiennes doivent être pleinement en mesure de mener des opérations dans l'ensemble du spectre du conflit. Elles doivent être également capables de mener des missions de combat, des opérations d'imposition ou de maintien de la paix, des opérations humanitaires et, souvent, elles doivent faire toutes ces opérations de façon simultanée. Il s'agit d'un environnement et d'un cadre très dynamiques et complexes et qui nécessitent la meilleure instruction exhaustive qu'il est possible de leur donner.

Le Centre de formation pour le soutien de la paix est un établissement d'instruction qui opère dans un environnement interarmées, inter-organisationnel et multinational, et il relève de l'armée canadienne. Il a pour mission de fournir de l'instruction individuelle particulière à certains membres des Forces armées canadiennes, d'autres ministères et de forces militaires étrangères, dans le but de les préparer à mener des opérations dans l'ensemble du spectre. Comme vous l'avez dit, il est stationné à la base des Forces armées canadiennes à Kingston et regroupe présentement un effectif de 58 militaires. Ceux-ci proviennent de la Force régulière, de la Réserve et des trois éléments de l'armée canadienne, de la Marine et de la force aérienne.

[*Traduction*]

Il a été créé officiellement en 2000, mais, en fait, son origine remonte à juillet 1996. Le rôle initial du CFSP était de fournir de l'instruction prédéploiement aux soldats des Forces armées canadienne et aux autres personnes destinées à participer à des opérations de soutien de la paix, mais aussi de fournir une aide aux organismes canadiens et étrangers dans le cadre d'opérations de soutien de la paix.

Son cours distinctif est le cours des experts militaires des Nations Unies en mission. Ce cours est agréé par l'ONU depuis 1998. On y prépare des observateurs militaires, des officiers de liaison ou des officiers d'état-major de quartiers généraux à des

observers, liaison officers or staff officers in headquarters. We conduct three iterations of that course each year. It is open to both Canadian Armed Forces personnel and members of foreign militaries.

Since April 1, 2015, we have trained a total of 109 military personnel, that is, 85 Canadians and 24 foreign military personnel, during six iterations of that course.

[*Translation*]

In July 2004, PSTC was assigned additional Centre of Excellence and individual training responsibilities for Information Operations, Psychological Operations and Civil-military Cooperation. A Centre of Excellence is an organization designated to control the development of training. PSTC currently conducts six courses related to its Centre of Excellence Responsibilities. Last year, PSTC trained 261 Canadian Armed Forces members and 63 foreign military personnel on these courses.

Of note, PSTC also has a Memorandum of Understanding with Global Affairs Canada to deliver Hazardous Environment Training to foreign affairs personnel and Heads of Mission. This five-day training package was delivered to 170 personnel last year.

[*English*]

It is, as I mentioned earlier, a complex and very dynamic and ever-changing environment and we are continuously evolving. The training we deliver reflects the requirements of that ever-changing operational environment.

Specifically, we've expanded our training curriculum to reflect the United Nations' mandated training requirements related to gender, peace and security, sexual exploitation and abuse, children and armed conflict, conflict-related sexual violence, and other relevant human rights issues.

The peace support website provides unclassified information for anyone deploying to various Canadian operations around the globe. The intent of the website is to include material from the Canadian Armed Forces, other government departments and close allies in order to provide relevant and timely information for personnel deploying overseas on missions.

We also have a contract with the Peace Operations Training Institute to provide online United Nations training for all Canadian Armed Forces and other government department personnel. The Peace Operations Training Institute is a public charity based in the U.S. It provides globally accessible distance learning courses on peace support, humanitarian relief and security operations.

déploiements de troupes de l'ONU. Nous offrons ce cours trois fois par an. Il est accessible au personnel des Forces armées canadiennes aussi bien qu'aux soldats d'armées étrangères.

Depuis le 1^{er} avril 2015, nous avons formé au total 109 militaires, dont 85 militaires canadiens et 24 militaires étrangers dans le cadre de six itérations de ce cours.

[*Français*]

En juillet 2004, le centre s'est vu attribuer des responsabilités supplémentaires à titre de centre d'excellence responsable de l'instruction individuelle relative aux opérations d'informations, aux opérations psychologiques et à la coopération civilo-militaire. Un centre d'excellence, c'est une organisation qui se voit attribuer le développement du curriculum et qui est l'expert sur un sujet en particulier. Nous donnons donc six cours reliés à ces responsabilités comme centre d'excellence et, l'an passé, nous avons formé 261 membres des Forces armées canadiennes et 63 membres des forces militaires étrangères dans le cadre de ce volet sur les informations d'opérations.

Nous avons également un protocole d'entente avec Affaires mondiales Canada pour offrir au personnel des Affaires étrangères et aux chefs de mission sélectionnés une formation sur les milieux hostiles. C'est un cours de cinq jours et, l'an passé, il a été offert à 170 membres du personnel d'Affaires mondiales.

[*Traduction*]

Comme je l'ai dit tout à l'heure, il s'agit d'un environnement complexe, très dynamique et en constante évolution, et nous nous y adaptons continuellement. La formation que nous offrons traduit les exigences de cet environnement opérationnel changeant.

Plus précisément, nous avons élargi notre programme de formation en fonction des exigences prévues par l'ONU à cet égard en matière d'égalité des hommes et des femmes, de paix et de sécurité, d'exploitation et de violence sexuelles, de la situation des enfants dans les conflits armés, de la violence sexuelle liée aux conflits armés et d'autres enjeux liés aux droits de la personne dans ce genre de contexte.

Le site web consacré au soutien de la paix fournit de l'information non classifiée pour tous ceux qui sont déployés sur divers théâtres d'opérations canadiennes dans le monde. On est censé y trouver des documents des Forces armées canadiennes, d'autres ministères du gouvernement et de proches alliés fournissant des renseignements utiles et à jour pour le personnel déployés dans le cadre de missions à l'étranger.

Nous avons aussi un contact avec l'Institut de formation aux opérations de paix pour offrir de la formation en ligne de l'ONU à tout le personnel des Forces armées canadiennes et d'autres ministères du gouvernement. L'Institut est un organisme caritatif public installé aux États-Unis. On y offre des cours à distance accessibles dans le monde entier sur le soutien de la paix, l'aide humanitaire et les opérations de sécurité.

[Translation]

Their curriculum, which is in use at national peace training centres worldwide, fulfils many training needs, including preparing for deployment to a peacekeeping mission, increasing effectiveness in the field, complementing study in the classroom, and increasing insight and knowledge of the UN system.

As part of its efforts to keep pace with the contemporary operating environment, PSTC endeavours to remain connected with deployed and returning personnel to capture lessons learned. PSTC also maintains active relationships with other international and domestic training establishments and institutions in the fields of Peace Support Operations, Civil-military Cooperation, Information Operations and Psychological Operations. By maintaining currency and relevance, PSTC maintains a sound intellectual base and subsequently delivers the best possible training.

[English]

The PSTC is an internationally recognized training centre, and as such the centre supports the Department of Defence's global strategy to achieve the Government of Canada's strategic objective in three key ways. First, we participate in a multitude of forums throughout the world. For peace operations, we attend the annual International Association of Peacekeeping Training Centres conference. It will be held in Sarajevo this year, and Lieutenant-Colonel Healey will be departing on Friday to attend that conference.

We also attend the Association of Asia-Pacific Peace Operations Training Centers conference, the Latin American Association of Training Centers for Peace conference, and we attend a multitude of NATO events to discuss peace support operations, information operations, psychological operations and civilian-military cooperation.

Second, we send our instructors to other nations to assist with the delivery of their training and to build their capacity. For example, in the last 18 months, we've sent instructors to Australia, Chile, Colombia, Germany, Guatemala, Indonesia, the Netherlands, New Zealand, the U.K. and the U.S., so quite a footprint.

Finally, we support other nations by hosting foreign instructors and candidates at PSTC. That is a win-win for Canada. It helps build the foreign capacity of our allies, and it currently enriches our own delivery of training by leveraging the expertise, knowledge and experience of other nations. Over the past year we've hosted 24 instructors and 75 students from 30 different countries.

[Français]

Son programme d'études, qui est utilisé au sein de différents centres de formation au maintien de la paix partout au monde, satisfait plusieurs de nos besoins en matière de formation, notamment en préparation à une mission de maintien de la paix, pour améliorer l'efficacité sur le terrain, en complément aux études en salle de classe et pour accroître le savoir et les connaissances quant au système complexe des Nations Unies.

Dans le but de suivre le rythme de l'environnement opérationnel contemporain, le CFSP s'efforce de rester en contact avec les membres qui sont déployés en mission et avec tous ceux qui reviennent de mission afin de consigner les leçons observées et de les transformer en leçons retenues. Le CFSP entretient également d'étroites relations avec les établissements d'instruction au pays et à l'étranger qui offrent des cours dans les mêmes domaines d'expertise que lui. Nous avons donc une solide base de connaissances pertinente qui nous permet d'évaluer l'entraînement en tout temps.

[Traduction]

Le CFSP est un centre de formation reconnu à l'échelle internationale, et, à ce titre, il appuie la stratégie globale du ministère de la Défense visant à réaliser les objectifs stratégiques du gouvernement du Canada à trois égards fondamentaux. Premièrement, nous participons à toutes sortes de tribunes dans le monde entier. Pour les opérations de paix, nous participons tous les ans à la conférence de l'Association internationale des centres de formation pour le maintien de la paix. La conférence a lieu cette année à Sarajevo, et le lieutenant-colonel Healey partira vendredi pour y participer.

Nous participons également à la conférence de l'Association Asie-Pacifique des centres de formation aux opérations de paix, à la conférence de l'Association latino-américaine des centres de formation aux opérations de paix et à toutes sortes d'activités de l'OTAN pour discuter d'opérations de soutien de la paix, d'opérations d'information, d'opérations psychologiques et de la collaboration entre civils et militaires.

Deuxièmement, nous envoyons nos instructeurs dans d'autres pays pour offrir de la formation et renforcer la capacité locale. Par exemple, au cours des dix-huit derniers mois, nous avons envoyé des instructeurs en Australie, au Chili, en Colombie, en Allemagne, au Guatemala, en Indonésie, aux Pays-Bas, en Nouvelle-Zélande, au Royaume-Uni et aux États-Unis, autrement dit toute une empreinte.

Enfin, nous aidons d'autres pays en accueillant des instructeurs étrangers et des candidats au CFSP. C'est une solution gagnante à tous égards pour le Canada. Cela contribue à renforcer la capacité de nos alliés étrangers et cela enrichit actuellement notre propre capacité de formation grâce au parti que nous tirons de l'expertise, des connaissances et de l'expérience d'autres pays. L'année dernière, nous avons accueilli 24 instructeurs et 75 étudiants de 30 pays différents.

[Translation]

I would be remiss if I did not also note that PSTC has also conducted university-focused professional development and training in Kingston in support of Queen's University, Bishop's University and the University of Toronto.

In conclusion, I would like to highlight that the Peace Support Training Centre has a longstanding history of excellence in providing UN-certified training at the tactical level and has successfully achieved both operational and strategic impact through its domestic and international partnerships.

[English]

Thank you for giving us the opportunity this morning to present to you PSTC. We are ready for your questions.

The Chair: Thank you very much.

Colleagues, I'd like to set the stage, if I could. We have had a number of days of hearings and there have been a number of questions in reference to army doctrine or the question of engagement and what governs our Armed Forces when they are deployed internationally. I just want to ask a general question so we can get it on the record.

General Lanthier, what changes to the army doctrine have been made as a result of the previous failures that we've witnessed as Canadians in UN missions in the past in Rwanda, Somalia and the former Yugoslavia? What has changed in the army doctrine that will best protect our troops and the men and women who are deployed, if deployed?

Maj.-Gen. Lanthier: Thank you for the question.

Two key documents govern peace support operations in general. The first one is the Canadian Armed Forces joint doctrine on peace support operations. The last update of that doctrine was made in 2002 and really looked at the contribution to different missions over time. Certainly the conflict in Yugoslavia from 1992 to the early 2000s provided us with a very wide breadth of experience. We've learned what is needed as a mandate. We better understand the rules of engagement that are necessary to support the mandate. As higher level mandates are defined, rules of engagement, or ROEs, are prepared and staffed down and then promulgated to the troops. That then is encapsulated in that doctrine.

At the army level, which I am responsible for, the peace operations support field doctrine has also been updated as recently as 2009. We've done that again by looking at all of the missions and through the process of validation of the missions, deployment and return, and encapsulated those lessons. How do we protect civilians? How do we ensure that the conduct of our soldiers reflects the values and interests of Canada?

[Français]

Je m'en voudrais de ne pas mentionner que le CFSP a également offert à Kingston du perfectionnement professionnel et une formation universitaire à l'appui de l'Université Queen's, de l'Université Bishop's et de l'Université de Toronto.

En terminant, j'aimerais préciser que le Centre de formation pour le soutien de la paix possède une longue tradition d'excellence en ce qui concerne les cours reconnus par l'ONU, qu'il offre principalement au niveau tactique, et que grâce à ses contacts et à sa participation à différents forums, il réussit à apporter une contribution au chapitre opérationnel et stratégique.

[Traduction]

Merci de nous avoir donné la possibilité, ce matin, de vous parler du CFSP. Nous répondrons avec plaisir à vos questions.

Le président : Merci beaucoup.

Chers collègues, permettez que je plante le décor. Nous avons eu un certain nombre de journées d'audience, et on a posé un certain nombre de questions concernant la doctrine de l'armée ou de l'engagement et sur ce qui régit nos forces armées quand elles sont déployées à l'étranger. J'aimerais poser une question générale pour qu'elle apparaisse dans le dossier.

Général Lanthier, quels sont les changements qui ont été apportés à la doctrine de l'Armée à la suite des échecs dont nous avons été témoins au Rwanda, en Somalie et en ex-Yougoslavie? Qu'est-ce qui a changé dans la doctrine qui pourrait protéger nos troupes, et les hommes et les femmes que nous déployons s'il y a lieu?

Mgén Lanthier : Merci de cette question.

Deux documents principaux régissent les opérations de soutien de la paix en général. Le premier est la doctrine commune des Forces armées canadiennes sur les opérations de soutien de la paix. La dernière mise à jour de ce document remonte à 2002, et il y est question de la contribution à différentes missions échelonnées dans le temps. C'est certain que le conflit en Yougoslavie, de 1992 au début des années 2000, nous a permis d'acquérir énormément d'expérience. Nous avons appris ce qu'il fallait avoir pour réaliser un mandat. Nous comprenons mieux les règles d'engagement nécessaires à l'appui d'un mandat. Quand on définit des mandats de plus haut niveau, les règles d'engagement sont préparées et transmises aux troupes. C'est ensuite encapsulé dans la doctrine.

Au niveau de l'armée dont je suis responsable, on a aussi mis à la doctrine de terrain relative aux opérations de soutien de la paix, la dernière fois en 2009. On l'a encore fait en examinant toutes les missions, et, après avoir validé les missions, le déploiement et le retour, on a encapsulé ces leçons. Comment on protège les civils? Comment on s'assure que la conduite de nos soldats est fidèle aux valeurs et aux intérêts du Canada?

There is strict training on the code of conduct and the 11 associated rules on the Canadian Armed Forces ethics and ethos that permeates the profession of arms. All of that has formally become part of the training curriculum.

Our training regimen is also much more complex. We work with a plan, which is then encapsulated in an army direction. That's how we've captured those lessons learned. We have had the introspection to allow us to be able to move forward and really deliver on the mandate the Government of Canada gives us.

The Chair: Colleagues, if I can just pursue this with one follow-up.

Do I take it, for the record, that the army doctrine that has been updated up to 2002 and subsequent, that those particular principles agreed to within our military are not negotiable with respect to our deploying in another international forum? In other words, the United Nations or any other institution cannot ask us to change what we believe our personnel are permitted and shall do in certain cases if things were to go awry.

Maj.-Gen. Lanthier: Absolutely, sir. The law of armed conflict in general — the protocol is The Hague and Geneva protocols — are non-negotiable. They're internationally recognized and we adhere to those.

Unique to the Canadian Armed Forces, our code of conduct is clearly enshrined. The UN has its own code of conduct, and ours is certainly as rigid, if not in certain cases more rigid, and is strictly followed.

The Chair: I want to pursue this because this is very important. They say they have rules, and then we learn that in certain incidents in other countries around the world, they have run into significant difficulties because those individuals representing the United Nations aren't necessarily doing what they are supposed to be doing under the rules.

So my question is: What rules apply? Do our rules apply or do the United Nations' rules apply? Then who is responsible?

Maj.-Gen. Lanthier: The Canadian Armed Forces' rules apply to the Canadian Armed Forces. The United Nations' rules apply to the overall contingent. Whichever is the highest standard is always what is applied.

As far as misconduct by a specific nation is concerned, if we take sexual exploitation, for example, there are clear parameters in UN resolutions that clearly define the conduct that is acceptable and the actions and repercussions of not following this. So if a contingent, for example, is not respecting that code, there are mechanisms to withdraw the entire contingent, and those are the mechanisms under the UN rules to ensure compliance to that code of conduct.

C'est une formation stricte sur le code de déontologie et sur les onze règles connexes de l'éthique des Forces armées canadiennes qui imprègne le métier des armes. Tout cela fait maintenant officiellement partie du programme de formation.

Notre régime de formation est aussi beaucoup plus complexe. Nous travaillons à partir d'un plan qui est ensuite encapsulé dans une orientation militaire. C'est comme cela que nous avons intégré les leçons retenues. Un travail d'introspection nous a permis de faire des progrès et de mieux remplir le mandat dont le gouvernement nous charge.

Le président : Chers collègues, permettez que je donne suite ici.

Est-ce qu'il faut comprendre, pour que tout soit clair, que la doctrine de l'armée mise à jour jusqu'en 2002 et après, que les principes convenus dans l'armée ne sont pas négociables du point de vue de notre déploiement dans une autre tribune internationale? Autrement dit, est-ce que les Nations Unies ou d'autres institutions ne peuvent pas nous demander de modifier ce que nous estimons être dans les prérogatives de notre personnel dans certains cas si les choses dérapent?

Mgén Lanthier : Oui, tout à fait, monsieur. Le droit des conflits armés en général, c'est-à-dire les protocoles de La Haye et de Genève, n'est pas négociable. Ce sont des principes reconnus à l'échelle internationale, et nous y adhérons.

C'est un fait unique que le code de déontologie des Forces armées canadiennes est clairement enchâssé dans notre doctrine. L'ONU a son propre code de déontologie, et le nôtre est certainement aussi strict, et parfois plus strict. Et il est rigoureusement appliqué.

Le président : Je tiens à parler de cela, parce que c'est très important. On nous dit qu'il y a des règles, et ensuite on apprend que des incidents survenus dans d'autres pays ont entraîné des difficultés importantes à cause de personnes représentants les Nations Unies qui ne font pas nécessairement ce qu'elles sont censées faire selon les règles.

Donc ma question est celle-ci : quelles sont les règles applicables? Est-ce que ce sont les nôtres ou celles de l'ONU? Et ensuite qui est responsable?

Mgén Lanthier : Les règles des Forces armées canadiennes s'appliquent aux Forces armées canadiennes. Les règles des Nations Unies s'appliquent à tout le contingent. La norme la plus stricte est toujours celle qui est appliquée.

Pour ce qui est de la mauvaise conduite d'un pays en particulier, si on parle, par exemple, d'exploitation sexuelle, les résolutions des Nations Unies fournissent des paramètres très clairs qui définissent nettement les comportements acceptables et les mesures et répercussions qu'entraîne le non-respect des règles. Donc, si un contingent ne respecte pas ce code, il y a des mécanismes permettant de retirer tout le contingent, et ces mécanismes relèvent des règles de l'ONU qui garantissent la conformité à ce code de déontologie.

The Chair: I could pursue that, but I will start with Senator Jaffer.

Senator Jaffer: Thank you very much for your presentations here today. Can I get a bit of clarification before I ask my questions? The Pearson centre is gone. Is that why you contracted with the U.S.?

Maj.-Gen. Lanthier: No, two very different mandates. PSTC is concentrated on the tactical level of training. The Pearson peacekeeping centre was at the operational and strategic level, conducting non-UN accredited courses. One the reasons that the PCC eventually disappeared in 2002 when the audit was done is there was not a requirement at that time to train Canadian personnel, and the centre was mostly training foreign personnel funded by Canada. That was one of the reasons that the PCC went the way it did.

So there are different mandates, different perspectives and different requirements.

Senator Jaffer: Why was it not training Canadians?

Maj.-Gen. Lanthier: In 2002 there was no requirement. The PSTC was doing part of that training. We were using other institutions to train, so there was not a requirement. As of 2002, we started to shift towards Afghanistan, and that carried out until 2014.

Senator Jaffer: What you're saying is we were working more with NATO than with the United Nations.

Maj.-Gen. Lanthier: Afghanistan was, in fact, the main effort. You're right.

Senator Jaffer: That's why we were not working with Pearson, right? Now that we are looking again at peace operations, there is a need for something like the Pearson centre.

Maj.-Gen. Lanthier: There is a need, but I'm not going to say for exactly what the peacekeeping centre was offering.

I attended a conference yesterday at Global Affairs. Honourable Gareth Evans and Honourable Roméo Dallaire were discussing the topics of middle power and peace support operations. What is clear is we need a place where the different partners, whether it's police, military, NGOs, other agencies or the corporate world, in some cases, need to have a joint doctrine, a whole-of-government, a whole-of-nation doctrine where we know each other's strengths, know how we conduct business, and are able to contribute to the edification of what we call a comprehensive approach to a problem.

The example of operations in Afghanistan speaks very loudly to it. We had an outstanding relationship with then DFATD and CIDA. We had the policy adviser and the development adviser embedded into the operations, and we had those intimate

Le président : Il y aurait encore à dire, mais je vais passer la parole à la sénatrice Jaffer.

La sénatrice Jaffer : Merci beaucoup de votre exposé. Est-ce que vous pourriez me donner quelques éclaircissements avant que je pose mes questions? Le Centre Pearson n'existe plus. Est-ce que c'est la raison pour laquelle vous faites affaire avec les États-Unis?

Mgén Lanthier : Non, les deux mandats sont très différents. Le CFSP se concentre sur l'aspect tactique de la formation. Le Centre Pearson s'intéressait aux aspects stratégiques et opérationnels et offrait des cours non agréés par l'ONU. Une des raisons pour lesquelles le Centre Pearson a fini par disparaître en 2002 quand on a fait la vérification est qu'on ne formait pas de personnel canadien à l'époque et que le centre formait surtout du personnel étranger avec un budget canadien. C'est pour cela, entre autres, que le Centre Pearson a fini comme il a fini.

Donc tout est différent : les mandats, les perspectives et les exigences.

La sénatrice Jaffer : Pourquoi est-ce qu'on ne formait pas de Canadiens?

Mgén Lanthier : En 2002, ce n'était pas obligatoire. Le CFSP s'occupait d'une partie de la formation. On utilisait d'autres institutions pour donner de la formation, et donc ce n'était pas une exigence. À partir de 2002, on a commencé à s'intéresser à l'Afghanistan, et cela a duré jusqu'en 2014.

La sénatrice Jaffer : Vous voulez dire qu'on travaillait plus avec l'OTAN qu'avec l'ONU?

Mgén Lanthier : L'Afghanistan a été, en fait, l'axe principal de nos efforts. Vous avez raison.

La sénatrice Jaffer : C'est pour cela qu'on ne travaillait pas avec le Centre Pearson, c'est cela? Maintenant que nous nous intéressons de nouveau aux opérations de paix, on a besoin de quelque chose comme le Centre Pearson.

Mgén Lanthier : On a besoin de quelque chose, oui, mais je ne saurais pas dire ce que le centre de soutien de la paix offrait.

J'ai participé à une conférence hier au ministère des Affaires mondiales. L'honorable Gareth Evans et l'honorable Roméo Dallaire discutaient des puissances moyennes et des opérations de soutien de la paix. Ce qui est clair, c'est qu'on a besoin d'un endroit où les différents partenaires, comme la police, l'armée, les ONG, d'autres organismes ou le secteur privé, puissent avoir une doctrine commune, une doctrine non partisane, nationale, qui tienne compte des forces de chacun, du fonctionnement de chacun, et que tout le monde puisse contribuer à l'édification d'une approche globale pour régler un problème.

Les opérations en Afghanistan en disent long sur la question. On avait des relations remarquables avec le MAECI et avec l'ACDI. Le conseiller en matière de politiques et le conseiller en développement faisaient partie des opérations, et on a eu ce genre

relationships over the better part of 10 years. When the campaign in Afghanistan stopped, that relationship slowly subsided because there was not an operational impetus.

When the next mission comes up, we will need to restart and relearn some of the lessons we've learned the hard way. I believe there needs to be a forum of some sort to allow the whole of government to work together and get to know each other. This is not a pick-up game. It has to be rather deliberate in its approach to maximize the objectives we're seeking.

Senator Jaffer: In Afghanistan — everyone here knows, but just because we have people watching — our involvement was through NATO, not through the UN.

Maj.-Gen. Lanthier: It was a NATO mission as of 2006.

Senator Jaffer: We have had many witnesses before and also in the last few days saying Canada is not ready to take on peacekeeping operations for many reasons. There is the UN doctrine, the political and diplomatic aspects of the mission, the negotiation and mediation skills, and the list goes on. Knowing how well you prepare, I'm sure you've heard this being said. Are we ready?

Maj.-Gen. Lanthier: My view is different than some others. I am responsible for land operations training. The way we prepare our troops is through a very extensive three-year cycle. I'm sorry to go through the mechanics, but it's important to understand why we do what we do and how I believe we are ready to do whatever the government asks us to do.

Basically, for an entire year a brigade and a division — so about 10,000 people — are preparing and doing all the individual training courses, training as a cohesive group, culminating to a brigade-level exercise in the month of May at our Canadian Manoeuvre Training Centre. That's about 5,000 people we train for the entire set of missions, including combat operations, and that's the focus that allows them then to move in a generic fashion to any mission.

Once we have a known mission in what I call a "theatre of operation" — so we know the geography, the culture, the exact mandate mission and the rules of engagement that will govern the rules of force — then we do what we call "theatre mission specific training." That's usually a few weeks, and that really focuses the training, which is very global, on a specific region so we are ready and can react to all contingencies. We have to keep a high threshold of training at all times to be able to react quickly because otherwise we're irrelevant.

de relations étroites pendant presque 10 ans. Quand la campagne d'Afghanistan a pris fin, les relations ont été de plus en plus rares parce qu'il n'y avait plus l'élan associé aux opérations.

Quand la prochaine mission viendra, il faudra relancer les choses et réapprendre certaines leçons apprises à la dure. Je crois qu'il faudrait une tribune pour permettre à tous les secteurs du gouvernement de collaborer et de se connaître. Ce n'est pas une partie improvisée. Ça doit être une approche assez délibérée pour maximiser les objectifs que nous poursuivons.

La sénatrice Jaffer : En Afghanistan, et tout le monde le sait ici simplement parce qu'on a des observateurs, notre participation est passée par l'OTAN, pas par l'ONU.

Mgén Lanthier : C'est une mission de l'OTAN dès 2006.

La sénatrice Jaffer : Nous avons reçu beaucoup de témoins auparavant et dans les derniers jours qui nous ont dit que le Canada n'est pas prêt à entreprendre des opérations de soutien de la paix, et ce, pour plusieurs raisons. Il y a la doctrine de l'ONU, les aspects politiques et diplomatiques de la mission, les compétences en négociation et en médiation, et cetera. Je sais que vous vous préparez avec soin, et vous avez donc sûrement entendu dire ça. Est-ce que nous sommes prêts?

Mgén Lanthier : Mon point de vue est différent de certains autres. Je suis chargé de la formation pour les opérations terrestres. La façon dont on prépare nos troupes passe par un long cycle de trois ans. Je suis désolé de vous amener sur le terrain des rouages de nos activités, mais c'est important de comprendre pourquoi nous faisons ce que nous faisons et pourquoi je crois que nous sommes prêts à faire ce que le gouvernement nous demandera de faire.

Essentiellement, pendant une année entière, une brigade et une division, donc environ 10 000 personnes, se préparent et suivent tous les cours de formation individuelle et de formation collective en groupe serré pour finalement faire un exercice de brigade, en mai, au Centre canadien de l'entraînement aux manœuvres. On entraîne donc environ 5 000 personnes pour l'ensemble des missions, y compris les opérations de combat, et c'est ce qui leur permet ensuite de participer à n'importe quelle mission.

Quand on a une mission définie sur un « théâtre d'opérations » — et qu'on connaît donc la géographie et la culture du pays, le mandat exact à remplir et les règles d'engagement applicables à l'utilisation de la force —, on passe à ce qu'on appelle « l'entraînement propre à la mission sur le théâtre d'opérations ». Ça prend en général quelques semaines, et ça permet d'orienter précisément la formation, qui est au départ très globale, en fonction d'une région pour que nous soyons prêts et capables de réagir aux situations imprévisibles. Il faut garder un seuil très élevé en tout temps pour être capable de réagir rapidement. Sinon, on ne sert à rien.

[Translation]

Senator Dagenais: Mr. Lanthier, I would like to ask you about what you referred to as “international knowledge to prepare members of the military.”

I know it might be difficult to answer this question, but do you have an idea of how many personnel have acquired that international knowledge to help them effectively participate in missions? Are we able to participate in multiple missions in more than one place at the same time, since personnel has to be deployed to more than one location?

Maj.-Gen. Lanthier: To answer the first part of your question, we train about 5,000 people every year to achieve high operational readiness so we can deploy them with just one additional training component tailored to the mission.

Their knowledge does not disappear after this year of training. Personnel remain on high readiness for one year and are ready to be deployed. In general, there are always 5,000 personnel ready to be deployed, 5,000 who have just completed training and 5,000 in training. This is also bearing in mind various experiences on smaller mission. Since the Canadian Army is contributing in Congo, Sudan, Iraq and Kuwait, this knowledge is applied everywhere they go. One of the strengths of the Canadian Army is being agile, alert and able to spread out its contribution.

Right now, we are making a major contribution in Iraq. From the army's point of view, it is a bit more limited, but in Iraq we have an all-source intelligence cell that supports operations. We are part of operation UNIFIER in Ukraine. We are also part of operation REASSURANCE, a special NATO operation in Poland.

So our footprint is quite big. Logistical support is often a limiting factor, but we can maintain our commitments at this time.

Senator Dagenais: I would like to return to what Senator Jaffer said. Many former armed forces members have spoken to us about training, and you said that the training available is sufficient. Another issue is equipment. It is often said that people are well-trained and ready, but do not have the necessary equipment.

In your various missions, have you had issues with equipment renewal? We have even heard that, sometimes, it takes 10 years make a decision about a tank or light armoured vehicle. I do not think it takes 10 years to build a light armoured vehicle.

With regard to equipment, do you think you have the necessary equipment to carry out missions or do you think you need more equipment or at least need to update it?

[Français]

Le sénateur Dagenais : Monsieur Lanthier, j'aimerais revenir à ce que vous appelez les « connaissances internationales pour la préparation des militaires ».

Je sais qu'il peut être difficile de répondre à cette question, mais avez-vous une idée du nombre de militaires qui ont acquis ces connaissances internationales pour participer à des missions de façon efficace? Sommes-nous en mesure de participer à des missions à plus d'un endroit à la fois, étant donné qu'il est nécessaire de déployer ces militaires sur plusieurs territoires?

Mgén Lanthier : Pour répondre au premier volet de votre question, nous entraînons environ 5 000 personnes chaque année afin qu'elles soient prêtes à une grande disponibilité opérationnelle, de sorte qu'avec l'ajout d'un seul volet d'entraînement spécifique à la mission, nous soyons prêts à les déployer.

Cette connaissance ne disparaît pas après cette année d'entraînement. Les militaires demeurent en haute disponibilité pendant un an et sont prêts à être déployés. En général, il y a toujours 5 000 militaires prêts à intervenir, 5 000 qui viennent de compléter l'entraînement et 5 000 en période d'entraînement. Tout cela tient compte également des différentes expériences au sein de plus petites missions. Puisque l'armée canadienne contribue au Congo, au Soudan, en Irak et au Koweït, ces connaissances sont appliquées partout. Une des caractéristiques de l'armée canadienne, c'est d'être agile, alerte et en mesure d'échelonner sa contribution.

En ce moment, notre contribution est importante en Irak. Du point de vue de l'armée, c'est un peu plus limité, mais en Irak, nous avons une cellule de renseignement toutes sources qui soutient les opérations. Nous sommes présents en Ukraine avec l'opération UNIFIER. Nous sommes aussi présents au sein de l'opération REASSURANCE, une opération de l'OTAN en Pologne.

Notre empreinte est donc assez large. Le problème lié au soutien logistique est souvent le facteur limitatif, mais en ce moment, les engagements que nous avons peuvent être maintenus.

Le sénateur Dagenais : J'aimerais revenir sur ce qu'a mentionné la sénatrice Jaffer. Plusieurs ex-militaires nous ont parlé de la formation, et vous avez mentionné que la formation était adéquate. Mais un autre élément qui ressort, c'est l'équipement. On dit souvent que les gens sont bien formés, qu'ils sont prêts, mais qu'ils n'ont pas l'équipement nécessaire.

Dans vos différentes missions, avez-vous eu des problèmes liés au renouvellement de l'équipement? On a même mentionné que, parfois, pour prendre une décision au sujet d'un char d'assaut ou d'un blindé léger, il fallait mettre 10 ans. Je ne pense pas que 10 ans sont nécessaires pour construire un blindé léger.

Concernant l'équipement, croyez-vous que vous avez l'équipement nécessaire pour effectuer les missions ou croyez-vous qu'il y aurait lieu d'en avoir davantage ou, du moins, de mettre à jour l'équipement?

Maj.-Gen. Lanthier: I was in charge of land equipment needs from 2007 to 2009 and I was responsible for defining requirements. Although I am no longer responsible for that, I can draw on my experience.

We introduced several new vehicle fleets. You may have heard of the light armoured vehicle 6.0, a vehicle with the latest technology that is the envy of many and provides unrivalled protection against explosives and viewing systems. We introduced the light armoured patrol vehicle, and 500 vehicles are being purchased. We have just received the first vehicles at Gagetown.

We have modernized our communications and night sighting systems. So we have the equipment. Yes, it is a lengthy process, because there are four steps for each project, the whole bidding process, and the dealings with Public Works. Depending on project size, good coordination is needed to get through the Treasury Board process. So the bureaucratic process is slow.

Once operational needs are defined, however, we can acquire vehicles very quickly. I am thinking of the RG-31 minesweepers, which can be acquired within months. But these vehicles do not necessarily remain in the inventory after the mission because we do not necessarily have the resources to maintain the fleets.

So we have some flexibility and I am confident that, with the new acquisitions we are expecting, we will be very well equipped.

Senator Dagenais: When you say they do not stay in the inventory, what do you mean? Are they sent elsewhere?

Maj.-Gen. Lanthier: Some equipment is purchased for specific missions and our long-term funding is not sufficient to maintain and update them. So the equipment is sold — to other countries, for example, and in some cases, they can even be given to the host country — or, to be quite honest, the equipment is at the end of its life cycle after the mission and there is no value in maintaining it. That is the case more often than not.

[English]

Senator Day: I appreciate the comments of both of you.

The first point I wanted to make, general, is that you are the Commander of the Canadian Army Doctrine and Training Centre. Is there another centre being developed for the navy and the air force, and do you coordinate that? Can you explain how that works for us?

Mgén Lanthier : J'ai été directeur des ressources en besoins terrestres de 2007 à 2009, et j'étais responsable de définir les besoins. Bien que ce ne soit plus mon domaine de responsabilités, je vais faire appel à mon expérience.

Nous avons introduit plusieurs nouvelles flottes de véhicules. Vous avez peut-être entendu parler du véhicule blindé léger 6.0, un véhicule à la fine pointe de la technologie, qui fait l'envie de plusieurs, qui offre une protection contre les explosifs et des systèmes de visée absolument hors pair. Nous avons introduit le véhicule de patrouille blindé léger, et 500 exemplaires sont en cours d'acquisition. Nous venons de recevoir les premiers véhicules à Gagetown.

Nous avons modernisé nos systèmes de communication et nos systèmes de visée en milieu nocturne. Donc, il y a de l'équipement. Oui, c'est long, car il y a quatre étapes à réaliser au sein des projets, il y a tout le système de soumission, il y a l'interaction avec Travaux publics. Il faut une bonne coordination pour être en mesure de traverser, selon la taille du projet, le processus du Conseil du Trésor. Il y a une bureaucratie qui est pesante.

Cependant, lorsque des besoins opérationnels immédiats sont définis, nous pouvons faire très rapidement l'acquisition de véhicules. Je pense aux véhicules RG-31, véhicules à l'épreuve des mines; c'est une question de mois pour les acquérir. Mais ce sont des véhicules qui ne demeurent pas nécessairement dans l'inventaire après la mission, parce qu'on n'a pas forcément les moyens d'entretenir ces parcs de véhicules.

Nous avons donc une certaine flexibilité, et je suis persuadé que, avec les nouvelles acquisitions qui sont en cours, nous sommes très bien équipés.

Le sénateur Dagenais : Quand vous dites qu'ils ne demeurent pas dans l'inventaire, qu'est-ce que vous voulez dire? Ils s'en vont ailleurs?

Mgén Lanthier : Certains équipements sont achetés spécifiquement pour une mission et notre financement à long terme n'inclut pas les frais nécessaires à leur entretien, à leur mise à jour. Ces équipements sont alors vendus — par exemple, à d'autres pays, et dans certains cas, ils peuvent même être donnés au pays hôte —, ou encore, bien souvent, pour être honnête, après la mission, les équipements sont en fin de vie, et il n'y a pas de valeur utile à les maintenir; c'est le cas plus souvent qu'autrement.

[Traduction]

Le sénateur Day : Je comprends très bien ce que vous nous dites tous les deux.

Général, vous êtes le commandant du Centre de doctrine et d'instruction de l'armée canadienne. Est-ce qu'il y a un centre de doctrine pour la Marine et pour l'Armée de l'air et est-ce que c'est vous qui êtes chargé de la coordination? Pourriez-vous nous expliquer comment ça marche?

Maj.-Gen. Lanthier: Each environment — the air force, the navy and the army — have their own doctrine centre that produces a doctrine specific to their environment. All of this falls under what we call joint doctrine, which refers to when more than one service contributes to capabilities.

The Canadian Armed Forces Warfare Centre is where joint doctrine happens. The rudiments of that doctrine are the cornerstone of everything else. That's where it is unified so that we have a common and coherent vision.

At my level, I have the air/land integration centre in my headquarters, because the army and air force work together intimately. We cannot deliver the effects we need without the air force. So we have to have a common air-to-land doctrine, the air/land doctrine. Think of it as a Venn diagram with many overlapping circles.

Senator Day: Where is the warfare doctrine centre located?

Maj.-Gen. Lanthier: Shirleys Bay, sir.

Senator Day: Near Ottawa. Then when we go to the more specific training for peacekeeping operations, you are an interagency organization, and you have all three in Kingston with you?

Lieutenant-Colonel Brian Healey, Commander, Peace Support Training Centre, National Defence and the Canadian Armed Forces: On my staff, I have representatives from the army, navy and air force. Once we conduct the training, we actually bring in people from, for example, the International Committee of the Red Cross, the Toronto Police Service and other UN agencies as available to actually teach the courses. That's what we mean when we say "interagency," because we all combine to provide the training to enable our soldiers to produce the effects the government wants us to produce.

Senator Day: You have a number of trainers. You talked about 5,000 trained each year for the army; I assume that's where that figure is from. But that's primarily in Wainwright or out in Alberta in the summer exercise. How many are on an ongoing basis, and how long would someone be in Kingston to go through the training they receive there?

Lt.-Col. Healey: Our signature course, United Nations Military Experts on Mission course, is 20 days. They would come to Kingston and do their training, and then they would go back to their home units and get additional administrative training.

That's our longest course — 20 days — but in terms of peacekeeping operations, it's 20 days.

Mgén Lanthier : Chaque environnement, qu'on parle de l'Armée de l'air, de la Marine ou de l'Armée de terre, a son propre centre de doctrine, qui produit une doctrine spécifique. Le tout se rejoint dans une doctrine commune, qui sert de référence quand plusieurs services contribuent à une mission.

Le Centre de guerre des Forces canadiennes est l'endroit où s'élabore la doctrine commune. Les rudiments de cette doctrine sont au cœur de tout le reste. C'est là que tout est unifié pour qu'on ait une vision commune et cohérente.

À mon niveau, j'ai le centre d'intégration air/terre à mon quartier général, parce que l'Armée de terre et l'Armée de l'air collaborent étroitement. On ne peut pas obtenir les résultats souhaités sans la contribution de l'Armée de l'air. Donc il faut avoir une doctrine commune air-terre. Voyez-le comme un diagramme de Venn, avec beaucoup de cercles superposés.

Le sénateur Day : Où se trouve le centre de doctrine de la guerre?

Mgén Lanthier : À la baie Shirleys, monsieur.

Le sénateur Day : Près d'Ottawa. Donc, quand on passe à une formation plus spécifique des opérations de soutien de la paix, vous êtes une sorte d'interagence, et vous avez les trois avec vous à Kingston?

Lieutenant-colonel Brian Healey, commandant du Centre de formation pour le soutien de la paix, Défense nationale et Forces armées canadiennes : Dans mon état-major, j'ai des représentants de l'Armée de terre, de la Marine et de l'Armée de l'air. Quand on donne de la formation, on invite des gens, par exemple, du Comité international de la Croix-Rouge, du service de police de Toronto et d'autres organismes de l'ONU qui sont disponibles pour donner les cours. C'est ce qu'on veut dire par « interagence », parce qu'on combine tout pour fournir la formation qui permettra à nos soldats de produire les résultats que le gouvernement attend de nous.

Le sénateur Day : Vous avez un certain nombre de formateurs. Vous avez parlé de 5 000 stagiaires par an pour l'Armée de terre. Je suppose que c'est de là que vient ce chiffre. Mais on parle surtout de Wainwright ou de l'exercice qui a lieu en Alberta durant l'été. Combien est-ce qu'il y en a en permanence et combien de temps est-ce que quelqu'un resterait à Kingston pour faire toute la formation qu'on donne là-bas?

Lcol Healey : Notre cours distinctif, les experts militaires des Nations Unies en mission, dure 20 jours. Les gens viennent à Kingston suivre leur formation, et ils retournent ensuite dans leurs unités d'origine pour suivre une formation administrative complémentaire.

C'est notre cours le plus long — 20 jours —, mais, du point de vue des opérations de soutien de la paix, c'est 20 jours.

Senator Day: With regard to training and educating with respect to gender sensitivity, language and that kind of thing, you can't do that in 20 days. How do you handle that? It's a critically important part of peacekeeping.

Lt.-Col. Healey: The United Nations Military Experts on Mission course is consistent with what the UN calls their core pre-deployment training materials. We incorporate into our training whatever the UN-mandated training is for gender and cross-cutting issues, such as human rights, sexual exploitation and abuse.

As General Lanthier mentioned during the opening remarks, our course has been certified with the UN since the late 1990s. That certification process takes place every five years. We recently had our course recertified. That means that the training we conduct is consistent with all relevant requirements mandated by the UN, including gender, peace and security, sexual exploitation and abuse.

Maj.-Gen. Lanthier: You are right that if it is not part of the curriculum on a daily basis, then we don't get the full benefit. So the CDS issued a directive on gender-based analysis training in early summer 2016 — the army. We are conducting that training — GBA+, it's called — across the forces at different levels. In my organization, for example, all the leaders, all the way to the instructor level, all the staff that develop policies, training courseware — that's all part of the training curriculum necessary for them to undertake. So we design the training with that.

I have directed for all training events, not only in Wainwright but throughout the entire year, the series of scenarios that people will face, such as other nations conducting themselves inappropriately, including sexual exploitation, detainee abuse by local forces. All the types of incidents that we may see are part of the scenario injected into the training. That way, we develop that base, and people undergoing training can then truly understand what the right actions are and how to consider those actions under the code of conduct.

Senator Day: Is that all under the umbrella of peace support training or something separate?

Maj.-Gen. Lanthier: It is seamless. Everything we do is a consideration.

Senator Day: That's not just the 20 days we were talking about with the colonel?

Maj.-Gen. Lanthier: There is a specific focus on that in the course, but it is embedded in everything else we do.

Lt.-Col. Healey: I will add that when we have Canadians do the UN Military Experts on Mission course, we have to send a certification to the UN saying that a member has completed all the training in accordance with UN-mandated training. At

Le sénateur Day : Concernant la formation et la sensibilisation à l'égalité des hommes et des femmes, à la langue et tout ça, c'est impossible en 20 jours. Comment est-ce que vous faites? C'est une partie extrêmement importante des opérations de soutien de la paix.

Lcol Healey : Le cours des experts militaires des Nations Unies en mission correspond à ce que l'ONU appelle sa formation de base prédéploiement. On intègre à notre programme de formation tout ce que le programme de l'ONU prévoit concernant l'égalité des sexes et les enjeux transversaux comme les droits de la personne ou l'exploitation et la violence sexuelles.

Comme l'a expliqué le général Lanthier dans ses remarques préliminaires, notre cours est agréé par l'ONU depuis la fin des années 1990. Le processus de certification recommence tous les cinq ans. Nous venons d'obtenir une nouvelle certification du cours. Ça veut dire que la formation que nous donnons est conforme à toutes les exigences de l'ONU, y compris en ce qui concerne l'égalité des sexes, la paix et la sécurité, et l'exploitation et la violence sexuelles.

Mgén Lanthier : Vous avez raison de dire que, si ça ne fait pas partie du programme jour après jour, on n'obtient pas tous les avantages utiles. Donc le CEMD a publié une directive sur la formation sur l'analyse comparative entre les sexes au début de l'été 2016, pour l'Armée de terre. On est en train de donner cette formation, qui s'appelle ACS+, à différents niveaux de l'ensemble des Forces canadiennes. Dans mon organisation, par exemple, tous les chefs, jusqu'au niveau des instructeurs, tout le personnel chargé d'élaborer des politiques et des programmes de formation, tous doivent suivre ce programme. Donc on élabore la formation avec ça à l'esprit.

J'ai dirigé des formations, pas seulement à Wainwright, mais toute l'année, sur toutes sortes de situations auxquelles les gens font face, comme des membres d'autres pays qui ont des comportements inacceptables, comme l'exploitation sexuelle ou la violence des forces locales à l'égard des détenus. Tous ces incidents font partie des situations envisagées au cours de la formation. Comme ça, on peut élaborer une base, et les gens qui suivent la formation peuvent vraiment comprendre ce qu'il faut faire et comment juger ces actions selon le code de déontologie.

Le sénateur Day : Est-ce que tout ça relève de la formation pour le soutien de la paix ou est-ce que c'est séparé?

Mgén Lanthier : C'est un seul bloc. Tout ce que nous faisons est pris en considération.

Le sénateur Day : Ça ne se fait pas dans les 20 jours dont on parlait avec le colonel?

Mgén Lanthier : On en parle plus précisément dans ce cours, mais ça fait partie de tout ce que nous faisons.

Lcol Healey : Je voudrais ajouter que, quand des Canadiens font le cours d'experts militaires des Nations Unies en mission, on doit envoyer une certification à l'ONU pour confirmer que la personne a suivi toute la formation conformément aux exigences

that time, the UN can decide they don't want to accept that member for another reason, so they have the final say. As I said, our training is consistent with their core, mandated training.

Senator Day: For our group, what is the name of that UN agency or organization that does the certification?

Lt.-Col. Healey: It goes through the international training staff, part of the Department of Peacekeeping Operations.

Senator Day: General, you made mention of Queen's University and other universities, but you didn't the Royal Military College, and it's right there in Kingston. Is there not some synergy with your organization and the Royal Military College?

Maj.-Gen. Lanthier: There is not a lot. I think Walter Dorn at RMC is in direct contact with both the Canadian Army Command and Staff College —

Senator Day: Mr. Dorn was here a few days ago.

Lt.-Col. Healey: Those universities that we indicated in the opening remarks have approached PSTC because they want to help educate some of their honour graduate and graduate-level students, and they want to take advantage the fact that the Peace Support Training Centre is actually in Kingston. So we do have interactions with RMC, but we tend to do more with other universities because they have a process.

Senator Day: But surely with the future officers graduating from RMC, the sooner you expose them to some of the sensitivities of peacekeeping, gender issues, et cetera, the better it would be. When do they get that training?

Lt.-Col. Healey: We need to equate RMC with a civilian university. During the academic school year they are doing civilian studies. All this other training actually happens in the summer when they go to their respective environments.

For example, I'm an infantry officer. If I was at RMC, I would go to Gagetown in the summertime. All those cross-cultural, cross-cutting issues, like human rights, sexual exploitation and abuse, they will learn that in their trade-specific training.

What the other universities are doing is their academics are coming in and consulting with us, and we're sharing ideas as we move forward to determine how best to prepare our soldiers for going on peacekeeping operations.

Senator Beyak: Thank you, gentlemen. I'm always gratified when I'm out in the riding to see how many Canadians watch meetings of our National Security and Defence Committee on TV, and I think it's because it is such a universal issue in the world

des Nations Unies. C'est là que l'ONU peut décider qu'une personne ne sera pas acceptée pour d'autres raisons, et ils ont le dernier mot. Comme je l'ai dit tout à l'heure, notre formation correspond à leur formation de base obligatoire.

Le sénateur Day : Pour notre groupe, pourriez-vous nous dire le nom de l'organisme de l'ONU qui s'occupe de la certification?

Lcol Healey : Ça passe par le personnel de formation international, qui fait partie du Département des opérations de soutien de la paix.

Le sénateur Day : Général, vous avez parlé de l'Université Queen's et d'autres universités, mais vous n'avez pas parlé du Collège militaire royal, et ça se passe ici à Kingston. Est-ce qu'il n'y a pas de synergie entre votre organisation et le collège militaire?

Mgén Lanthier : Pas beaucoup. Je pense que Walter Dorn, au collège militaire, est en contact direct avec le Commandement de l'armée canadienne et le Collège d'état-major...

Le sénateur Day : M. Dorn était ici il y a quelques jours.

Lcol Healey : Les universités dont nous avons parlé dans les remarques préliminaires ont approché le CFSP parce qu'elles veulent contribuer à former certains de leurs diplômés avec mention et de leurs étudiants de deuxième et troisième cycles, et elles veulent tirer parti du fait que le Centre de formation pour le soutien de la paix se trouve justement à Kingston. Donc, on est en contact avec le Collège militaire royal, mais beaucoup plus avec d'autres universités parce qu'il y a une procédure en place.

Le sénateur Day : Mais j'imagine que, avec les futurs officiers qui sortiront du collège militaire, plus vous les sensibiliserez tôt à certains aspects du travail de soutien de la paix, aux enjeux de l'égalité des sexes, et cetera, mieux ça vaudra. Quand est-ce qu'ils suivent cette formation?

Lcol Healey : Il faut considérer le Collège militaire royal comme une université civile. Au cours de l'année scolaire, ils font des études civiles. Tout le reste de la formation se fait, en réalité, durant l'été, quand ils retournent dans leurs environnements respectifs.

Par exemple, je suis un officier d'infanterie. Si j'étais au collège militaire, j'irais à Gagetown pour l'été. Tous ces enjeux interculturels, transversaux, comme les droits de la personne, l'exploitation et la violence sexuelles, ils vont l'apprendre dans le cadre de leur formation spécifique.

Dans les autres universités, ce qui se passe, c'est que leurs professeurs nous consultent et qu'on partage des idées en réfléchissant aux moyens de préparer au mieux nos soldats aux opérations de soutien de la paix.

La sénatrice Beyak : Merci, messieurs. Je suis toujours ravie, quand je suis dans ma circonscription, de voir combien de Canadiens suivent les réunions du comité de la sécurité nationale et de la défense à la télévision, et je pense que c'est parce que c'est

that we live in right now. Every meeting, every set of witnesses, we learn something new. Thank you very much. I didn't realize the scope of your work.

When we are deploying to another country, are there specific military requirements within the doctrine that have to be in place before we go? Could you share those with us?

Maj.-Gen. Lanthier: I'm not sure I'll answer directly, but please come back to me if I don't.

We define very precisely training requirements in what we call the Canadian Army operating plan. Those are the generic training requirements by which we judge whether we have achieved the level of professionalism and technical expertise we need. Then, when we have a specific mission, I issue, on behalf of the army commander, what we call the high readiness direction and guidance. We call that the Battle Task Standard. It is an exhaustive list of what needs to be trained, under what standard, and what standard needs to be achieved. Then we have different confirmation levels.

For example, on behalf of the army commander, I certify or confirm brigade levels. Ten units, 5,000 people. A brigadier-general that commands a division will confirm the battle groups. That's how we achieve the training requirements that are expressly stated. For a specific mission, it will go as far as the language, the culture, the political and socio-economic background. All the aspects that form a nation will be presented and taught.

Senator Beyak: Thank you very much. That's good to know.

Lt.-Col. Healey: I would add that I identify that our training is consistent with the core pre-deployment training materials from the UN. We add Canadian-specific material to that, such as first aid, the "Road to Mental Readiness" and "Conduct after Capture." These are requirements in addition to the basic training that the UN mandates in order to better prepare our soldiers.

The Chair: I will follow up on that before we leave the area with respect to the instructors and the expertise in terms of understanding the culture and the politics of a country to which you may deploy. The people that are instructing, do they come from that country and do they provide the expertise and nuances of what exactly is going on?

The reason I ask that question is that we have had witnesses tell us that we are sometimes sending our military into places where we have no idea of the political and religious doctrines that people live by and therefore no understanding of the day-to-day dangers that our men and women can face when they actually arrive in

une question qui intéresse tout le monde actuellement. À chaque réunion, avec chaque témoin, on apprend quelque chose. Merci beaucoup. Je ne me rendais pas compte de l'ampleur de votre travail.

Quand nous déployons des troupes à l'étranger, est-ce qu'il y a des exigences militaires précises dans le cadre de la doctrine qui doivent être remplies avant le départ? Est-ce que vous pourriez nous en parler?

Mgén Lanthier : Je ne suis pas sûr de vous donner une réponse directe, mais revenez à votre question, s'il vous plaît, si je ne le fais pas.

Nous définissons très précisément les exigences de formation dans ce qu'on appelle le Plan d'opération de l'armée. Ce sont les exigences générales qui nous permettent de déterminer si nous avons obtenu le niveau de professionnalisme et d'expertise technique dont nous avons besoin. Ensuite, quand il y a une mission précise, je fais circuler, au nom du commandant de l'armée, les directives sur la disponibilité opérationnelle élevée. On appelle ça les normes d'aptitude au combat. C'est une liste complète de ce dont nous avons besoin pour être préparés, selon telle ou telle norme, et qui indique quelle norme doit être respectée. Ensuite, on a des niveaux de confirmation différents.

Par exemple, je m'occupe, au nom du commandant de l'armée, de certifier et de confirmer les niveaux de brigade. Dix unités, 5 000 personnes. Un brigadier-général qui commande une division confirmera les groupes de combat. C'est comme ça qu'on respecte les exigences de formation expressément formulées. Pour une mission précise, j'irai jusqu'à la langue, la culture, le contexte politique et socioéconomique. Tous les aspects qui forment une nation seront présentés et enseignés.

La sénatrice Beyak : Merci beaucoup. Très intéressant.

Lcol Healey : Je voudrais ajouter que notre formation est conforme aux exigences de formation prédéploiement de l'ONU. Nous y ajoutons de l'information spécifiquement canadienne, comme les premiers soins, les moyens de guérir de la maladie mentale et le comportement à adopter en cas de capture. Ces exigences s'ajoutent à la formation de base prévue par l'ONU et permettent de mieux préparer nos soldats.

Le président : J'aimerais ajouter un mot à ce sujet avant qu'on quitte le sujet des instructeurs et de l'expertise concernant la culture et le contexte politique des pays où on pourrait déployer des troupes. Les gens qui donnent la formation, est-ce qu'ils viennent des pays en question et est-ce qu'ils fournissent des détails et des nuances sur ce qui se passe exactement là-bas?

La raison pour laquelle je pose la question est que nous avons entendu des témoins nous dire que nous envoyons parfois nos soldats dans des endroits dont ils ignorent complètement les doctrines politiques et religieuses et qui ne comprennent donc pas les dangers auxquels nos hommes et nos femmes sont exposés tous

these particular theatres. The question is, do you actually have people who understand it and live it and who will be able to give the advice to our officers when they take this training?

Maj.-Gen. Lanthier: In terms of having the resident expertise within either the PSTC or the Canadian Armed Forces, it is fairly limited. We rely heavily, of course, on our attaché, a network, to get us part of that information, but we have a relationship with Global Affairs Canada, where those experts come in.

I will let Colonel Healey expand, because he manages that on behalf of the army and the forces.

Lt.-Col. Healey: We engage heavily with Global Affairs Canada. They have cultural awareness experts. For every course that we run, if we know the particular area that Canadians will be deploying in, they send over cultural awareness experts, and they will give all those details as you've identified in order to provide the atmosphere of the environment that our soldiers will be deploying in.

The Chair: I don't think you have answered my direct question, though. I will relate it closer to home.

I'm from the Yukon, three time zones away. We have people in Ottawa responsible for the Yukon in various aspects of how we live, but they don't live there, and a lot of times they don't get it right.

My question is, if you're going to deploy to Mali or places of that nature, which are very dangerous, we've been told that if the decision is taken to go to a country like that, we had better have an understanding of what's going on in the day-to-day operations of the country.

Do you actually have people from that particular country who give our troops or officers that insight, as opposed to somebody who has maybe read a book?

Lt.-Col. Healey: For Roto 0, that's very difficult to do. However, what we do is we go to our trusted partners, our allies, that have deployed to those operations and bring them to Canada to instruct our courses.

Once we go through a number of iterations, we actually do what we call a reverse TAV, or technical assistance visit, where we bring the commanders who were actually on the ground, who have interfaced with the local population, who have perhaps identified some of their friction points. They come back and help inform the current training.

The Chair: I think that in part answers my question.

Senator White: Thanks to both of you for being here. I apologize for being late.

I appreciate it when you talk about the training programs. It sounds like you have a package you put together and you make changes to it, depending on if you know where you're going. But

les jours quand ils arrivent sur ces théâtres d'opérations. La question est donc : est-ce que vous avez effectivement des gens qui le comprennent et qui le vivent et qui pourront donner des conseils aux officiers qui suivront cette formation?

Mgén Lanthier : Si on parle d'expertise interne au CFSP ou dans les Forces armées canadiennes, c'est assez limité. Nous comptons bien sûr énormément sur notre attaché et sur notre réseau pour obtenir une partie de ces renseignements, mais nous sommes aussi en relation avec le ministère des Affaires mondiales, où il y a des spécialistes.

Je vais demander au colonel Healey de continuer, parce que c'est lui qui s'occupe de ça au nom de l'armée et des Forces canadiennes.

Lcol Healey : Nous sommes en relation étroite avec le ministère des Affaires mondiales. Ils ont des spécialistes en sensibilisation culturelle. Pour chaque cours que nous donnons, si on connaît le secteur de déploiement prévu, ils nous envoient ces spécialistes, qui nous donnent tous les détails dont vous avez parlé pour donner aux soldats une idée du climat dans lequel ils vont se retrouver.

Le président : Mais je ne crois pas que vous ayez répondu directement à ma question. Je vais préciser.

Je viens du Yukon, à trois fuseaux horaires d'ici. On a des gens à Ottawa qui sont chargés du Yukon et des divers aspects de la vie là-bas, mais ils ne vivent pas là-bas, et, bien souvent, ils ne comprennent pas.

Alors je voudrais savoir, si vous déployez des troupes au Mali ou dans un endroit comme cela, très dangereux, vous avez dit que, si on décide d'aller dans un pays comme cela, il vaut mieux comprendre ce qui se passe tous les jours là-bas.

Est-ce que vous avez effectivement des gens de ce pays pour donner aux soldats ou aux officiers une idée de ce qui se passe, au lieu de compter sur quelqu'un qui, peut-être, a lu un livre sur ce pays?

Lcol Healey : Pour une Rotation 0, c'est très difficile à faire. Dans ce cas, on s'adresse à nos partenaires de confiance, à nos alliés, qui ont déjà déployé des troupes dans ces zones et on les invite à donner de la formation au Canada.

Après un certain nombre d'itérations, on fait ce qu'on appelle une TAV inversée, une visite d'aide technique inversée. Nous invitons des commandants qui sont déjà allés sur le terrain, qui ont eu des interactions avec la population locale et qui ont peut-être de l'information sur certains lieux de friction. Ils reviennent et alimentent la formation qui est donnée.

Le président : Je pense que cela répond en partie à ma question.

Le sénateur White : Merci à vous deux d'être parmi nous. Excusez-moi de mon retard.

Ce que vous dites sur les programmes de formation est intéressant. On dirait que vous avez un bloc de base, que vous modifiez selon ce que vous savez de la situation. Mais il faut

you must be identifying capacity and capability gaps as you go through that. How do you push that back to Ottawa? The highway is not always that quick. How do you push it back to Ottawa to identify, “Look, we are planning into go into Africa right now” — or Mali or wherever it happens to be, “and we think there are some concerns”? Or do you just say, “We’re the military.” As somebody said yesterday, “We are a ‘can do’ organization.” How do you push it back so that you actually make sure those capacity and capability gaps are filled as much as possible?

Maj.-Gen. Lanthier: I’ll speak from an army level. The approach we take is that once the initiating directive comes down to us, we identify the mission parameters and requirements. We then map that against our capabilities across all domains: Do we have the right doctrine, the right equipment, training, facilities, weapons and ammunition? What is the art of the possible, we do; and the rest, we identify where those gaps exist and the mitigation strategies.

This will be an iterative process. Are the mitigation strategies presented acceptable? Is the residual risk acceptable in Ottawa and of course ultimately to the Government of Canada? That will make the mission mandate or the parameters of the mission evolve to a point where the residual risks are acceptable. We will never put away all risks, but we will always deploy with an understanding of the parameters and capabilities we have so that there is a match with the two.

Senator White: Thanks for that. I appreciate that you’re always trying to tighten up those gaps. Our friend is from the Yukon, and we know that working in isolated communities is the same thing; you end up with those same types of gaps in some of the areas.

A number of years ago in Afghanistan there were questions around UN CIVPOL, the policing side, being outside the wire and whether or not they received the same level of training that the military received to be outside the wire. In fact, they weren’t receiving the same training at all. I know that at the time, DFAIT — Global Affairs today — had looked at whether or not they needed to change the training.

When you look at those new missions coming up, do you also engage the police agencies to ensure that with the training you are providing, which is narrowing gaps, is being provided to them, or do you actually engage them in your training facility?

Maj.-Gen. Lanthier: When we conduct training, we will invite allies and other agencies, so GAC. We will send policy advisers. We will send those usual partners.

identifier la capacité et les lacunes à mesure. Comment est-ce que vous renvoyez cela à Ottawa? L’autoroute n’est pas toujours si rapide. Comment renvoyer tout cela à Ottawa pour expliquer que, bon, on a l’intention d’aller en Afrique ou au Mali, ou peu importe, et on pense qu’il y a des problèmes? Est-ce que vous dites simplement : « nous, c’est l’armée ». Comme l’a dit quelqu’un hier, « on est l’organisation qui dit toujours que oui, c’est possible ». Comment faire pour vous assurer que ces capacités et ces lacunes sont prises en considération le mieux possible?

Mgén Lanthier : Je vais vous répondre à l’échelle d’une armée. Quand on reçoit directive, on identifie les paramètres et les exigences de la mission. Ensuite on cartographie le tout en fonction de nos capacités à tous les niveaux : est-ce que nous avons la doctrine qui convient, le matériel dont nous avons besoin, la formation utile, et les installations, les armes et les munitions nécessaires? Ce qui est dans l’ordre du possible, nous le faisons. Pour le reste, nous cernons les lacunes et les stratégies d’atténuation.

C’est un processus itératif. Est-ce que les stratégies d’atténuation proposées sont valables? Est-ce qu’il existe un risque résiduel acceptable pour Ottawa et, bien sûr, pour le gouvernement du Canada? C’est ce qui va faire évoluer le mandat ou les paramètres de la mission jusqu’au seuil des risques acceptables. On ne peut pas éviter tous les risques, mais on déploiera toujours des troupes en comprenant les paramètres et les capacités pour que les deux correspondent.

Le sénateur White : Merci beaucoup de ces explications. Je comprends que vous essayez de réduire ces écarts. Notre collègue est du Yukon, et on sait que le travail effectué dans des collectivités isolées est du même ordre. On finit par se heurter aux mêmes lacunes dans certains secteurs.

Il y a un certain nombre d’années, en Afghanistan, on se posait des questions au sujet de la CIVPOL de l’ONU, le versant policier, en dehors de la zone protégée, et on se demandait s’ils avaient reçu le même niveau de formation que les militaires dans les mêmes conditions. En fait, ils ne recevaient pas du tout la même formation. Je sais que, à l’époque, le MAECI, l’équivalent des Affaires mondiales d’aujourd’hui, s’était demandé s’il fallait modifier la formation.

Quand on pense aux missions à venir, est-ce que vous faites aussi participer les organismes de police pour vous assurer qu’ils reçoivent la formation que vous donnez, pour combler les écarts au maximum, ou est-ce que vous les invitez directement aux cours de formation?

Mgén Lanthier : Quand on donne une formation, on invite nos alliés et d’autres organismes. On envoie des conseillers en matière de politique. On envoie les partenaires habituels.

With regard to civilian police, unless it is theatre-specific training, not the generic overall screening, there is not, at my level, a mechanism to do that. I'm not resourced nor mandated to do that. I cannot answer at the higher level, from an issue perspective, the approach for that, unfortunately.

Lt.-Col. Healey: Sir, if I may, we have a very good relationship with the Toronto police force. As part of the United Nations Military Experts on Mission course, there is the requirement for investigations, for interrogations, for following up. They provide instructors who actually come down. By building those relationships, they are actually exposed to the level of training that we do, and so we talk to them. We also have a relationship with the RCMP with their training facility.

We have had these engagements and conversations, but as we've identified, we need to do better on how we get the whole-of-government aspect together.

Senator White: I appreciate that relationship, but that's about building your capacity when Toronto comes in there. I guess my concern is whether or not the capacity is being built for those police agencies. It's not just the RCMP; over 50 per cent of the police officers who actually go into theatre right now are not RCMP. In fact, about 65 per cent are not RCMP.

Would it be possible for us to receive a copy of some type of syllabus that shows us how that engagement works with police agencies? I am a little bit concerned that, right now, we are seeing a lot of agencies come back. We had discussions with Minister Goodale last spring about the fact that a lot of police services are getting officers back with a number of different issues and aren't even covered through Veterans Affairs from a medical perspective in the same way that the RCMP are. Is it possible that I could try to figure out the syllabus to see whether or not there is enough connection? Because I'm not convinced there is. No disrespect. I respect what you guys do.

Maj.-Gen. Lanthier: If I identify a gap, it comes back to one of my previous remarks where we do not have that forum or that ability to train collectively, for everybody deployed to have a commonality of training, understanding of the doctrine, combined and joint. I don't know if we'd be able to provide you with something because I do not know, at my level, if there is such a thing.

Lt.-Col. Healey: We do offer hazardous environment training. This is for civil servants because we have a service level agreement with Global Affairs. So we do have a package to prepare police servants. Can that be incorporated to better prepare police officers? I think that's a good question, sir, and we'll look at that.

Concernant la police civile, à moins que la formation porte sur un théâtre d'opérations particulier et non de la formation générale, il n'y a pas de mécanisme pour cela, à aucun niveau. Je n'ai ni les ressources ni le mandat pour faire cela. Je ne peux pas vous répondre à un plus haut niveau, malheureusement, pour vous donner une idée de la perspective à ce sujet.

Lcol Healey : Monsieur, si vous permettez, nous avons d'excellentes relations avec le service de police de Toronto. Dans le cadre du cours d'experts militaires des Nations Unies en mission, il faut procéder à des enquêtes, des interrogatoires et à des suivis. Le service de police de Toronto nous fournit des instructeurs qui viennent ici. Grâce à ces relations, ils se familiarisent avec la formation que nous faisons, et il y a donc des échanges. Nous avons aussi des relations avec le centre de formation de la GRC.

Il y a tous ces échanges, mais il faut trouver de meilleurs moyens d'engager l'ensemble du gouvernement.

Le sénateur White : Je comprends très bien, mais, quand le service de Toronto vient ici, le but est de renforcer la capacité. Ma question est plutôt de savoir s'il y a un renforcement de la capacité pour ces services de police. Il n'y a pas que la GRC. Plus de la moitié des policiers qui se rendent sur des théâtres d'opérations actuellement ne sont pas des agents de la GRC. En fait, environ 65 p. 100 n'appartiennent pas à la GRC.

Est-ce qu'il serait possible de nous remettre un exemplaire de programme qui nous montrerait comment se déroule la participation des services de police? Je suis un peu inquiet, actuellement, de ce qui se passe quand les policiers reviennent. Au printemps dernier, nous avons eu des discussions avec le ministre Goodale au sujet des nombreux services de police qui récupèrent des agents souffrant de différents problèmes et du fait qu'ils ne sont pas pris en charge par le ministère des Affaires des anciens combattants du point de vue médical de la même façon que les agents de la GRC. Est-ce qu'il serait possible d'avoir un programme pour voir s'il y a suffisamment de liens? Parce que je ne suis pas convaincu que ce soit le cas. Sauf votre respect, car je respecte ce que vous faites, Messieurs.

Mgén Lanthier : Si nous constatons une lacune, on en revient à une de mes remarques précédentes : nous n'avons pas cette tribune ou, disons, cette capacité à donner une formation collective pour que tous ceux qui sont déployés aient une formation commune et une compréhension commune de la doctrine. Je ne sais pas si on peut vous fournir quelque chose parce que je ne sais pas, à mon niveau du moins, si cela existe.

Lcol Healey : Nous donnons de la formation sur les environnements dangereux. Cela s'adresse aux fonctionnaires civils parce que nous avons une entente de service avec Affaires mondiales. Donc nous avons de la formation pour préparer les civils. Est-ce que cela pourrait être intégré pour mieux préparer les policiers? Je pense que c'est une bonne question, monsieur, et nous nous en occuperons.

Senator Jaffer: The chair asked you a question about knowledge of the area. I know Mali well. I have spent time there. One of your biggest assets — and I'm sure you just forgot to mention it — is our own foreign service officers who have worked for many years in Mali and have tremendous knowledge. Mali is not a new country for our country because it's French speaking. Our foreign officers have spent many years there, so we have a great base of knowledge in that regard, which I'm sure you will access.

I want to go back to the Pearson centre. I was upset that it was closed because I worked in that centre. I know that it helped to reach out to civilians, and it helped you people to specialize in how to reach out to civilians and in peacekeeping operations. How have you replaced that?

Maj.-Gen. Lanthier: It is not part of my mandate. It's a Government-of-Canada-wide mandate, so my mandate is to focus the training at the tactical level, for mission success at the tactical level. That is truly that PSTC does as a subset of the overall training strategy. It's a bit outside my lane, ma'am.

Senator Jaffer: I have one last question. When I have seen great men and women that you work with on the ground, I've seen you do really well with not so much boots on the ground but the strategic advice that you provide. For example, in Darfur, I observed with the AU the strategic advice that you were giving your men and women. I believe that your strength is the training, the expertise you bring, the high standard — I may be biased being Canadian — our men and women have, our Canadian Forces have. That's the strength. Am I wrong in that? Is that your strength? It won't be the numbers you send. It's the competency and the knowledge that you share with peacekeeping operations.

Maj.-Gen. Lanthier: I think we've increased tremendously our knowledge and ability to do what we call security force capability building. That's an important thing to know. It can be done and we've done it very well at the tactical level.

My first deployment in Kandahar in 2006 was to train a brigade, a battalion, of Afghan forces, 205th Corps. Then, when I was deployed for a full year in 2011-12, it was to do the same thing but at a strategic level, helping the development of the ministry of interior, the ministry of defence of the Afghan forces.

I guess my message is: We have to address the entire spectrum. If you don't develop the governance level, if you don't do security sector reform at the highest level, if we don't make sure of that, from an economic perspective, a justice perspective, a legal perspective, a constitutional perspective, if you don't attack all of this simultaneously and follow through all the way to the tactical

La sénatrice Jaffer : Le président vous a posé une question sur la connaissance de la région. Je connais bien le Mali. J'y ai passé du temps. Un de vos principaux atouts, et je suis sûre que vous avez simplement oublié de le signaler, ce sont nos agents du service extérieur qui ont travaillé des années au Mali et qui savent énormément de choses. Le Mali n'est pas un territoire nouveau pour nous, parce qu'on y parle le français. Nos agents du service extérieur ont passé des années là-bas, et nous avons de solides connaissances sur ce pays. Je suis sûre que vous y aurez accès.

Je voudrais revenir au Centre Pearson. J'ai regretté qu'on le ferme parce que j'y ai travaillé. Je sais qu'il permettait de rejoindre les civils et qu'il vous aidait, vous, à vous familiariser avec les relations avec les civils et les opérations de soutien de la paix. Par quoi est-ce qu'on l'a remplacé?

Mgén Lanthier : Cela ne fait pas partie de mon mandat. C'est un mandat à l'échelle du gouvernement. Mon mandat est de donner une formation au niveau tactique pour le succès des missions au niveau tactique. C'est vraiment ce que fait le CFSP dans le cadre de la stratégie globale de formation. C'est un peu en dehors de mon domaine, madame.

La sénatrice Jaffer : J'ai une dernière question. Quand j'ai vu les hommes et les femmes extraordinaires avec lesquels vous travaillez sur le terrain, j'ai vu que vous faites beaucoup avec assez peu de soldats sur le terrain, mais grâce aux conseils stratégiques que vous fournissez. Par exemple, au Darfour, j'ai remarqué que vous donniez des conseils stratégiques sur l'Union africaine aux hommes et aux femmes. Je crois que votre force, c'est la formation, l'expertise que vous apportez, le haut niveau de nos hommes et de nos femmes, des Forces armées canadiennes, mais j'ai un préjugé favorable, bien sûr, puisque je suis Canadienne. C'est votre force, n'est-ce pas? Est-ce que je me trompe? Ce n'est pas le nombre de troupes qui sont envoyées. C'est la compétence et le savoir que vous partagez dans le cadre des opérations de soutien de la paix.

Mgén Lanthier : Je pense que nous avons énormément approfondi nos connaissances et notre capacité à faire du renforcement de capacité des forces de sécurité. C'est important à savoir. Cela peut se faire, et on le fait très bien au niveau tactique.

J'ai été envoyé à Kandahar pour la première fois en 2006, pour donner de la formation à une brigade, un bataillon, des forces afghanes, le 205^e Corps. Ensuite, quand j'ai été déployé pour une année complète, en 2011-2012, c'était pour faire la même chose, mais au niveau stratégique, pour faciliter la création du ministère de l'Intérieur et du ministère de la Défense des forces afghanes.

Ce que je veux dire, je crois, c'est que nous avons englobé tout le spectre. Si on ne développe pas le niveau de la gouvernance, si on ne réforme pas le secteur de la sécurité au plus haut niveau, si on ne s'occupe pas de cela, du point de vue économique, du point de vue de la justice, du droit, du point de vue constitutionnel, si on ne s'attaque pas à tout cela en même temps et qu'on ne donne pas

level, then sustainability of mission success is compromised. It has to be a truly whole-of-government effort focused across the wider spectrum of capabilities.

Senator Beyak: You answered most of my questions just now in your response, but something you said earlier raised another question. You said that we need a place where the different partners can forge a joint doctrine. I wondered if you think we need a new Pearson centre or if you have enough with enhanced funding there, if we could meet new goals and objectives of the government when it comes to pre- and post-deployment training for our allies in developing countries that are sending soldiers to UN missions?

Maj.-Gen. Lanthier: Because there is not a recognized, formally funded centre with clear priorities, it is done to the capacity of each organization. The Canadian Armed Forces is unique in the sense that our whole life is dedicated to training for contingencies. Global Affairs Canada and other police corps or agencies do not have a training capacity. Their day-to-day job consists completely of delivering a specific role against specific objectives.

Everything we do is a bit ad hoc and is at the whim of the party of the day for that department, for that agency. We need to be able to create that space to train so that it's not a pickup team that shows up but rather a team that is thinking the same way about stabilization operations or peace support operations. That, from my perspective, is a bit of a gap we have, and it needs to be formalized. Is it a physical place? Is it a forum? Is it a series of directions and guidance that establishes that? That has to be looked at, I believe.

Senator Beyak: Thank you. That is very helpful.

Senator Day: It might be helpful for us to have on the record where the Peace Operations Training Institute in the United States is located.

Maj.-Gen. Lanthier: We will have to take that one on notice, sir. We'll get back to you.

Senator Day: Sure. That would be fine, just so we can put it on our record.

Lt.-Col. Healey: I actually have promotional material that you are more than welcome to have a look at. It's online.

POTI is not a replacement for Pearson. POTI is the Peace Operations Training Institute, a U.S.-based charity. It allows us to do blended learning so that we can actually leverage some of the UN information. Their curriculum is based on the system within the UN, so they provide scenarios and little vignettes that we use to complement our training. It's a means to an end; it is not the end. It's not a replacement for Pearson.

suite jusqu'au niveau tactique, eh bien, c'est la durabilité du succès de la mission qui est compromis. Cela doit être un effort vraiment global, à l'échelle du gouvernement et à travers tout le spectre des capacités.

La sénatrice Beyak : Vous venez juste de répondre à la plupart de mes questions, mais il y a quelque chose que vous avez dit tout à l'heure qui en soulève une autre. Vous avez dit qu'on a besoin d'un endroit où les différents partenaires peuvent forger une doctrine commune. Je me demandais si vous pensez qu'on aurait besoin d'un nouveau centre Pearson ou si vous avez assez de fonds pour concrétiser les buts et objectifs du gouvernement en matière de formation pré et post-déploiement de nos alliés dans les pays en développement qui envoient des soldats pour les missions de l'ONU?

Mgén Lanthier : Comme il n'y a pas de centre reconnu et officiellement financé, avec des priorités claires, on travaille selon la capacité de chaque organisation. Les Forces armées canadiennes sont un cas unique au sens où toute notre vie est vouée à la formation pour les éventualités. Affaires mondiales Canada et les autres services ou organismes de police n'ont pas de capacité de formation. Leur tâche quotidienne consiste à remplir un rôle précis en fonction d'objectifs précis.

Tout ce que nous faisons est plutôt ponctuel et adapté à la situation, selon le caprice du parti du jour pour tel ministère ou tel organisme. On a besoin de créer cet espace pour donner de la formation et que ce ne soit pas une équipe de fortune qui se présente, mais bien une équipe qui aborde de la même façon les opérations de stabilisation ou les opérations de soutien de la paix. D'après moi, il y a une certaine lacune à ce sujet, et il faudrait que cela prenne une forme quelconque. Un endroit? Une tribune? Une série d'orientations et de directives? Il faudrait y réfléchir, je crois.

La sénatrice Beyak : Merci, c'était très instructif.

Le sénateur Day : Cela pourrait être utile de noter au dossier l'endroit aux États-Unis où se trouve le Centre de formation aux opérations de paix.

Mgén Lanthier : Nous en prenons note, monsieur, et nous vous reviendrons avec l'information.

Le sénateur Day : Pas de problème. Ce serait bien. Comme cela, on le notera au dossier.

Lcol Healey : En fait, j'ai de l'information promotionnelle que vous pouvez consulter à votre guise. C'est en ligne.

Le POTI ne remplace pas le Centre Pearson. Le POTI, c'est l'Institut de formation aux opérations de paix, qui est un organisme caritatif situé aux États-Unis. Il nous permet de regrouper les apprentissages pour tirer parti de certains éléments d'information de l'ONU. Leur programme est fondé sur le système interne de l'ONU, et ils proposent des scénarios et de petits sketches, qu'on utilise pour compléter notre formation. C'est un moyen, pas une fin. Cela ne remplace pas le Centre Pearson.

The Chair: I want to follow up on Senator White's question, and that's the question of army doctrine and how it applies to all army members. We have heard that the reservists are treated somewhat differently in many cases, as opposed to those involved in the regular force. We've heard a number of stories, not just during the course of these hearings but over the last number of years.

I would assume that the army doctrine would say that all members of your force would be treated equally. So, if it does say that, why are we in a situation where reservists and others are being treated differently for medical purposes perhaps, for training perhaps? Can you explain that? And if your army doctrine doesn't express that principle, why doesn't it?

Major-General Lanthier: From a doctrine perspective, the doctrine applies equally, without any distinction, in terms of what we're trying to accomplish. The doctrine is a guiding principle on how you conduct operations or other activities and it applies equally.

The difference of course is that the regular force does that full-time. The reserves do it part-time, a few nights and a weekend a month. So the level and standard they can achieve over the same period is different and therefore expectations in terms of training are different.

To deploy, the standard is exactly the same. That's why Lieutenant-Colonel Healey mentioned we don't employ reservists on what we call Roto 0, because often that deployment does not allow reservists to catch up and reach the level and standard of training readiness that's needed. We recognize that gap.

The Chair: We're coming to an end here. I'm sure you've heard it here, but for the record, even those reservists who go on full time, there are some differences at the end of the day with respect to how they are treated. I think that's what Senator White was referring to as well regarding the military. I'm sure that is a cause of concern for yourself with respect to how benefits and other things apply to them.

That being said, I want to thank our witnesses for appearing.

Senators, joining us on panel two today are Ms. Petra Andersson-Charest, Director of Programs, Parliamentary Centre; and Mr. Paul LaRose-Edwards, Executive Director, CANADEM. Welcome.

As background, the Parliamentary Centre is a Canadian-based international non-governmental organization established in 1968. It offers legislative, social and economic expertise to parliamentarians across the globe. Its current mission statement resolves around a three-year strategy plan looking to improve governance and citizen participation in the democratic process. Part of its work includes conflict prevention and peace-building education for legislatures.

Le président : J'aurais un mot à dire à la suite de la question du sénateur White, et cela concerne la doctrine de l'armée et son application à tous les militaires. On nous a dit que les réservistes sont traités un peu différemment dans bien des cas par rapport aux militaires de l'armée régulière. On nous a raconté bien des choses, pas seulement durant ces audiences, mais depuis plusieurs années.

J'imagine que la doctrine de l'armée s'applique de telle sorte que tous les militaires soient traités de la même façon. Donc, si c'est le cas, pourquoi est-ce que les réservistes et d'autres sont traités différemment, par exemple sur le plan médical ou sur le plan de la formation? Est-ce que vous pouvez nous expliquer cela? Et, si la doctrine n'énonce pas ce principe, quelle en est la raison?

Mgén Lanthier : Pour ce qui est de la doctrine, elle s'applique à tous sans distinction dans ce que nous essayons d'accomplir. C'est le principe directeur qui guide nos opérations et nos activités, et il s'applique de façon égale.

La différence, c'est que les militaires de la Force régulière font cela à temps plein. Les réservistes le font à temps partiel, quelques soirées et un week-end par mois. Donc, le niveau et la norme qu'on peut atteindre durant la même période sont différents, et les attentes en matière de formation sont donc différentes aussi.

Pour les déploiements, la norme est exactement la même. C'est pour cela que le lieutenant-colonel Healey a dit qu'on n'emploie pas de réservistes dans les Rotations 0, parce que ce genre de déploiement, souvent, ne permet pas aux réservistes de rattraper le niveau et la norme de préparation nécessaires. Nous sommes conscients de cette lacune.

Le président : Nous approchons de la fin de notre séance. Je suis sûr qu'on l'a dit ici, mais je rappelle que même pour les réservistes qui partent à temps plein, il y a des différences de traitement au final. Je crois que c'est à cela que le sénateur White faisait allusion également. Je suis convaincu que c'est une cause de souci pour vous aussi du point de vue des prestations et autres avantages applicables.

Cela dit, je veux remercier nos témoins pour leur comparution.

Honorables sénateurs, voici notre deuxième groupe de témoins, il s'agit de : Petra Andersson-Charest, directrice des programmes, Centre parlementaire et de Paul LaRose-Edwards, directeur exécutif, CANADEM. Soyez les bienvenus.

Je rappelle que le Centre parlementaire est une organisation non gouvernementale internationale créée en 1968, qui a son siège au Canada. Elle offre aux parlementaires du monde entier des services d'experts dans le domaine législatif, social et économique. Son énoncé de mission actuel tourne autour d'un plan stratégique triennal visant à améliorer la gouvernance et la participation des citoyens au processus démocratique. Ses activités couvrent notamment la formation des parlementaires à la prévention des conflits et au maintien de la paix.

CANADEM is a non-profit, non-government organization established in 1996 by Mr. LaRose-Edwards. Its main goal is to help with the mobilization and preparation of experts that can contribute to international peace and security. Its roster is currently composed of more than 25,000 individuals whose expertise varies from military experience, governance experts and humanitarian response.

Mr. LaRose-Edwards, please proceed.

Paul LaRose-Edwards, Executive Director, CANADEM: Senator Lang and committee members, thank you for the opportunity to appear before you. Like Assistant Deputy Minister Gwozdecky in his testimony, I will focus on UN peace operations in their broadest sense and on the civilian contributions that Canada can make.

About halfway through my 35 years of international service with the UN and others, I came to the enduring realization that most systemic change is driven by innovative individuals making small things happen in their immediate work environment. Such individuals develop workarounds and make things happen despite organizational hurdles, and when there is a critical mass of innovative make-it-happen individuals, then UN systemic change miraculously happens.

So in 1996, as part of Canada's contribution to strengthening UN field operations, Foreign Affairs funded us to set up CANADEM, Canada's civilian reserve. It is a vehicle to identify individual Canadians in international service, to find ways to inject them into UN hiring processes ranging from P2 positions to the D1 and D2 diplomatic levels. We take pride in strengthening the UN one expert at a time.

That remains our core role, enabled by our roster of 14,000 Canadians and another 15,000 non-Canadians. Along the way, the Canadian and British governments, the UN and others have funded us to not only find the right experts but to hire and deploy those experts to join UN and other field missions, including humanitarian emergency experts, election and ceasefire observers, experts on governance and human rights.

I believe that one of Canada's biggest contributions to peace operations could consist of getting more of the right civilians into those operations. Even narrowly defined, peacekeeping operations are not foremost military. This is counterintuitive, particularly as in most UN peace operations the number of military personnel vastly outnumber the civilians. But as you know, the military force commander reports to the

CANADEM est une organisation non gouvernementale à but non lucratif établie en 1996 par M. LaRose-Edwards. Son principal objectif est d'aider à mobiliser et à préparer des experts qui peuvent apporter une contribution à la paix et à la sécurité internationales. Elle compte aujourd'hui parmi ses collaborateurs plus de 25 000 experts dans les domaines militaire, de la gouvernance et de la réaction aux crises humanitaires.

Monsieur LaRose-Edwards, je vous en prie, allez-y.

M. Paul LaRose-Edwards, directeur exécutif, CANADEM : Sénateur Lang et membres du comité, merci de me donner l'occasion de comparaître devant vous. À l'instar du sous-ministre adjoint Gwozdecky, dans son témoignage, je me centrerai sur les opérations de paix de l'ONU dans leur acception la plus large et sur la contribution dans le domaine civil que peut apporter le Canada.

À peu près à mi-chemin de mon parcours de 35 ans dans la fonction publique internationale au service de l'ONU et d'autres organismes, j'ai pris définitivement conscience du fait que le changement systémique est impulsé par des individus capables d'innovation, qui introduisent de petits changements dans leur environnement de travail immédiat. Ces individus mettent en place des solutions pratiques et font bouger les choses en dépit des obstacles organisationnels et, quand il existe une masse critique d'individus capables d'innovation qui font bouger les choses, alors le changement systémique à l'ONU se produit miraculeusement.

Donc, en 1996, dans le cadre de la contribution du Canada au renforcement des opérations de l'ONU sur le terrain, les Affaires étrangères nous ont accordé un financement pour créer CANADEM, la réserve civile du Canada. Il s'agit d'un outil visant à recenser les Canadiens travaillant dans la fonction publique internationale afin de trouver les moyens de les intégrer au processus de recrutement de l'ONU pour les postes allant du niveau P2 aux niveaux D1 et D2, à savoir le grade diplomatique. Nous sommes fiers de renforcer l'ONU en recrutant un expert après l'autre.

Cela demeure notre rôle principal, que l'on remplit grâce à notre réservoir de 14 000 Canadiens et 15 000 autres non-Canadiens. En cours de route, les gouvernements canadien et britannique, l'ONU et d'autres organismes nous ont financés pas seulement pour trouver les experts dont ils avaient besoin, mais pour les engager et les déployer dans le cadre de missions de l'ONU sur le terrain, notamment des experts en matière d'urgence humanitaire, des observateurs d'élection et de cessez-le-feu ou des experts dans le domaine de la gouvernance et des droits de l'homme.

L'une des contributions les plus importantes que le Canada puisse apporter aux opérations de paix, selon moi, pourrait bien consister à faciliter le recrutement d'individus qui conviennent spécifiquement à ces opérations. Même prises au sens étroit, les opérations de maintien de la paix ne sont pas, d'abord et avant tout des opérations militaires. Notre intuition nous suggère le contraire, d'autant que, dans la plupart des opérations de paix de

civilian head of mission, invariably the SRGS, the Special Representative of the Secretary-General. In peace operations there is never a military solution. The enduring solutions lie in politics, rule of law and civil society.

This has been validated most recently by HIPPO, the 2015 High-Level Independent Panel on Peace Operations. HIPPO set out just four essential shifts required for peace operations to better succeed. The very first one is that for all peace operations:

Politics must have primacy. Political solutions should always guide the design and deployment of UN peace operations and political momentum must be sustained.

Because of the importance of civilians in UN peace operations, therein lies perhaps the biggest potential for Canada's renewed contribution to peace operations. As you know, cost will always limit the size of Canada's military contribution. In contrast, Canadian civilians on peace operations can be almost cost-free to Canada, and so it would be easy for Canada to dramatically increase the proportion of Canadian civilians in peace operations.

Peace operations normally hire their civilian personnel directly, so it is merely a case of Canada making sure that stellar Canadian candidates are injected into UN hiring procedures. Peacekeeping operations alone have more than 19,000 civilian staff, political missions have more than 3,000, and then there are other types of peace operations. The UN pays their salaries so Canada can increase its presence in peace operations at no cost.

But the UN hiring process is dysfunctional. Again let me quote from HIPPO:

There is no topic that elicits greater frustration in the field across all levels of staff. Existing procedures for recruiting staff and bringing them on board are onerous and slow. . . . Peace operations also need the flexibility to bring on board for a specified period, and then release, individuals with specific skills and experiences relevant to a particular mandate or situation.

This long-standing UN hiring dysfunctionality calls for outside assistance by Canada. By showcasing our best, more Canadians will be hired, Canada will increase Canadian involvement and UN peace operations will be stronger. This almost cost-free option for Canada is a huge lost opportunity. I say "lost" because Canada for a decade had seized that opportunity and then

l'ONU, les effectifs militaires sont largement supérieurs aux effectifs civils. Mais comme vous le savez, le commandant des forces militaires relève du chef de mission qui est un civil, invariablement le représentant spécial du secrétaire général. En matière d'opérations de paix, la solution n'est jamais militaire. Les solutions durables relèvent de la politique, de la primauté du droit et de la société civile.

Cela a encore été confirmé récemment par le groupe de travail indépendant de haut niveau sur les opérations de paix, en 2015. Selon lui, le respect de quatre grands principes détermine le succès des opérations de paix. Le premier est valable pour toutes les opérations de paix :

La politique doit avoir la primauté. Les solutions politiques doivent toujours inspirer la conception et le déploiement des opérations de paix de l'ONU et l'élan politique doit être maintenu.

En raison de l'importance des civils dans les opérations de paix de l'ONU, c'est là sans doute que le Canada peut apporter la plus grande contribution à ces opérations. Comme vous le savez, le facteur coût limitera toujours l'importance de la contribution militaire du Canada. Par opposition, la participation de civils canadiens aux opérations de paix n'entraîne pratiquement aucun frais pour le Canada de sorte qu'il lui serait facile d'accroître considérablement la proportion de civils canadiens qui y prennent part.

Normalement, les opérations de paix engagent directement leurs personnels civils, il s'agit donc uniquement pour le Canada de veiller à ce que des candidats canadiens triés sur le volet soient pris en compte dans les procédures de recrutement de l'ONU. Les opérations de maintien de la paix emploient à elles seules plus de 19 000 civils, les missions politiques plus de 3 000 et il y a encore d'autres types d'opération de paix. L'ONU paye leurs salaires de sorte que le Canada peut accroître sa présence dans les opérations de paix sans bourse délier.

Mais le processus de recrutement de l'ONU connaît des dysfonctionnements. Permettez-moi de nouveau de citer le groupe de travail :

Il n'est guère de sujet qui suscite autant de frustrations sur le terrain à tous les niveaux du personnel. Les procédures existantes pour le recrutement et l'installation du personnel sont lourdes et lentes... les opérations de paix ont également besoin de souplesse pour qu'il soit possible de s'adjoindre les services d'individus dotés de compétences spécifiques et d'une expérience pertinente pour remplir un mandat particulier ou répondre à une situation particulière, pour une période donnée, et pour se séparer ensuite d'eux.

Ce dysfonctionnement de longue date en matière de recrutement à l'ONU offre au Canada la possibilité d'apporter son soutien. En mettant en lice nos meilleurs candidats, plus de Canadiens seront embauchés, la participation canadienne aux opérations de paix de l'ONU s'en trouvera renforcée. Cela peut se faire pratiquement sans frais pour le Canada et ne pas en profiter

jettisoned it in 2007. Attached to this brief is a more detailed explanation of this recommendation, “Rebuilding the UN-Canada Partnership: The Recruitment Piece.”

Let me touch briefly on UN humanitarian operations and their expanding standby partnership mechanism and its ramifications for peace operations.

About 30 agencies worldwide are funded by governments to hire experts to be seconded to UN humanitarian operations. The NGO I am with, CANADEM, is in the top 10 of those 30 agencies. We receive \$5 million annually from the British government and \$1.5 million from the Canadian government. So this option is not cost-free, but it is an important mechanism for UN humanitarian field operations to get the right expert at the right time for the right duration.

I flag this mechanism because there are calls for it to also apply to UN peace operations. We recommend when this comes to pass that Canada looks to provide that direct civilian expert assistance to peace operations.

I’m going to skip my comments on OSCE field missions because that might not be of immediate interest to you, but I am happy to return to it and talk about our 50 Canadians in the Ukraine with the OSCE special monitoring mission.

To further maximize the impact of Canadian civilians in peace operations, let me set out two recommendations on how to further assist Canadians to enter, but perhaps more importantly how to succeed in UN international service. In a virtuous cycle, the better Canadians perform, the more they enable peace operations to have an impact, the more Canadians will be promoted and the more opportunity they will have to increase the impact of the UN and, by extension, Canada. Just like the Canadian military benefits from training and field leadership, field management, operational planning, et cetera, so too Canadian civilians will benefit from field training, including how to maximize their performance in advancing UN operations. We recommend that Canada stand up a civilian training institution similar to the original Pearson peacekeeping centre. Attached is a proposal on what that civilian training centre might look like.

Second, we recommend the creation of a Canadian civilian corps. It would have a number of mandates, including getting more Canadians into international service, providing individual Canadians already in international service with an association

serait se priver d’une excellente opportunité. Ce serait « perdre » une occasion, parce que pendant une décennie le Canada a su en profiter, puis il l’a laissée s’échapper en 2007. On trouvera en annexe à ce mémoire une explication plus détaillée de cette recommandation « Refonder le partenariat Canada ONU : le volet recrutement ».

J’aborderai brièvement les opérations humanitaires de l’ONU et leur mécanisme de partenariat activable à la demande en cours de renforcement ainsi que ses ramifications du point de vue des opérations de paix.

Une trentaine environ d’organismes dans le monde sont financés par des gouvernements pour recruter des experts qui sont détachés au service des opérations humanitaires de l’ONU. L’ONG à laquelle j’appartiens, CANADEM, fait partie des 10 premières de ces 30 agences. Nous recevons un financement de 5 millions de dollars de la part du gouvernement britannique et de 1,5 million de dollars du gouvernement canadien. Il ne s’agit donc pas d’une option gratuite, mais c’est un mécanisme important pour les opérations sur le terrain de l’ONU dans le secteur humanitaire, qui permet de recruter les experts voulus, au moment voulu, pour la durée voulue.

Je signale ce mécanisme parce qu’il est maintenant question de l’appliquer également aux opérations de paix de l’ONU. Nous recommandons, lorsque cela se fera, que le Canada s’efforce de fournir directement l’assistance d’experts civils aux opérations de paix.

Je vais sauter mes commentaires concernant les missions sur le terrain de l’OSCE parce que cela ne présente sans doute pas un intérêt immédiat pour vous, mais je me ferai un plaisir d’y revenir et de parler des 50 Canadiens qui participent en Ukraine à la mission spéciale de contrôle de l’OSCE.

Afin de renforcer encore l’impact de la participation des civils canadiens aux opérations de paix, permettez-moi de présenter deux recommandations sur la façon d’aider les Canadiens non seulement à entrer au service de l’ONU, mais aussi à réussir dans le cadre du service international, chose peut-être plus importante encore. Dans un cycle vertueux, une meilleure performance des Canadiens se traduit par un impact plus grand des opérations de paix, un avancement plus rapide des Canadiens et donc de meilleures possibilités pour eux d’accroître l’impact de l’ONU et, par extension, du Canada. De même que l’armée canadienne bénéficie de la formation et de la direction sur le terrain, de la gestion sur le terrain, de la planification opérationnelle, et cetera, de même les civils canadiens pourront tirer parti de la formation sur le terrain, notamment en ce qui concerne la façon de maximiser leurs activités de promotion des opérations de l’ONU. Nous recommandons que le Canada se dote d’un organisme de formation des civils sur le modèle du Centre Pearson pour le maintien de la paix originel.

En second lieu, nous recommandons la création d’un corps civil canadien. Diverses missions pourraient lui être confiées, notamment celles de promouvoir le recrutement de Canadiens dans la fonction publique internationale, de donner aux

that facilitates their international service, and would provide Global Affairs Canada with enhanced connectivity with those thousands of Canadians in international service. That recommendation is also attached.

Finally, we want to support Canada's action plan for the implementation of UN Security Council Resolution 1325 on women, peace and security. Attached is our recommendation that Canada unilaterally take a unique role in advancing UN 1325 reform by advancing the candidacy of strong women for international service across the UN, including peace operations. CANADEM would inject strong women candidates into UN hiring processes, but the UN would hire and pay them, costing Canada nothing. This, I believe, could end up being the most important new contribution that Canada could make.

Let me end my opening remarks there, and I would be happy to respond to your questions.

The Chair: Thank you.

Ms. Andersson-Charest.

Petra Andersson-Charest, Director of Programs, Parliamentary Centre: Thank you very much, Mr. Chair and committee members, for giving the Parliamentary Centre the opportunity to appear before the committee today.

As the chair mentioned, the Parliamentary Centre is a Canadian not-for-profit, non-partisan organization that for almost 50 years now has supported good governance practices at the national, subnational and regional levels. We have helped build the capacity of approximately 120 legislators to better perform their law-making oversight and representative roles, working closely with all institutions and actors of governance, including civil society and the media. While our work is global, it might be interesting to know that we started our existence as a support centre for the Canadian Parliament linked to international affairs, trade and defence.

I will focus my remarks on why the Parliamentary Centre is supportive of a whole-of-government approach linked to peace operations, and the importance of ensuring that good governance is a critical component of this approach, to reinforce security and build sustainable peace.

As you know, Canada is one of the countries committed to the 2030 agenda for sustainable development. This agenda recognizes that there can be no sustainable development without peace and no peace and security without sustainable development. Our experience is also that there can be no sustainable development without good governance.

Canadiens déjà au service de la fonction publique internationale une association qui puisse faciliter leur service international et qui renforce les liens d'Affaires mondiales Canada avec les milliers de Canadiens qui travaillent dans la fonction publique internationale. On trouvera également cette recommandation en annexe au présent document.

Nous souhaitons enfin apporter notre soutien au plan d'action du Canada pour la mise en œuvre de la résolution 1325 du Conseil de sécurité de l'ONU sur les femmes, la paix et la sécurité. Nous trouverons en annexe notre recommandation demandant que le Canada se fasse le champion de la réforme au titre de la résolution 1325, en encourageant la candidature de personnalités féminines fortes dans le service international partout à l'ONU, y compris dans les opérations de paix. CANADEM présentera des personnalités féminines fortes comme candidates au recrutement à l'ONU, mais c'est l'ONU qui engagera et paiera ses personnels, ce qui ne coûtera rien au Canada. Il pourrait s'agir là, je crois, de la plus grande contribution que puisse faire le Canada.

Permettez-moi de conclure mes remarques d'ouverture sur ces mots; je suis à votre disposition pour répondre à vos questions.

Le président : merci

Madame Anderson-Charest.

Mme Petra Anderson-Charest, directrice des programmes, Centre parlementaire : Merci beaucoup, monsieur le président et membres du comité, d'avoir donné au Centre parlementaire la possibilité de se présenter aujourd'hui devant votre comité.

Comme l'a signalé le président, le Centre parlementaire est un organisme à but non lucratif et non partisan qui, depuis une cinquantaine d'années déjà, soutient les pratiques de bonne gouvernance au niveau national, sous national et régional. Nous avons contribué à renforcer la capacité d'environ 120 législateurs à mieux s'acquitter de leur rôle de surveillance de la législation et de représentants, en travaillant en étroite collaboration avec l'ensemble des institutions et acteurs en matière de gouvernance, notamment de la société civile et des médias. Nous travaillons au niveau international, mais il peut être intéressant de préciser que nous sommes nés en tant que centre de soutien pour le Parlement du Canada dans le domaine des affaires internationales, du commerce et de la défense.

J'essaierai de montrer, dans mes remarques, pourquoi, selon le Centre parlementaire, le gouvernement doit adopter une méthode d'ensemble d'approche des opérations de paix qui ait pour pivot la bonne gouvernance afin de renforcer la sécurité et de construire une paix durable.

Comme vous le savez, le Canada est l'un des pays qui se sont engagés en faveur du programme de développement durable à l'horizon 2030. Ce programme reconnaît qu'il ne peut y avoir de développement durable sans paix et sécurité et qu'il ne peut y avoir de paix et de sécurité sans développement durable. Pour notre part, l'expérience nous a enseigné qu'il ne peut pas non plus y avoir de développement durable sans bonne gouvernance.

Good governance can be seen as the immune system to help provide the stability, reliability and predictability needed to ensure rule of law, citizen security and a business climate that is favourable to investment and national prosperity. This helps mitigate state fragility and conflict. Good governance provides the best possible process for decision making that is inclusive, transparent and accountable, as well as equitable and meaningful at all levels. It is also the most effective way to empower nations to take ownership of their own efforts to achieve sustainability and peace.

Peace operations require political will and the relevant capacity, as we heard. Many conflicts are only resolved or prevented in the first place when the different stakeholders can reconcile their views and agree on how to build a stable functioning model of governance. Building peace and good governance can therefore not be separated. The first cannot happen without the other.

Support to build strong and effective institutions should therefore be seen as one of many tools in a comprehensive tool box that Canada can use for conflict prevention, peace building and post-conflict reconstruction. We recognize and strongly support the idea that a combination of tools and actors needs to be used during the different stages of peace operations. Further, referring to the chair's remarks earlier, the tools have to be adjusted depending on the unique historical, cultural and political context of each country.

When engaging in peace operations, it is important that Canada moves forward with a comprehensive and holistic approach built on cooperation and coordination between different actors, such as the military, police, diplomatic corps, civilians experts, and organizations like ours working on democratic development, humanitarian assistance and disaster relief.

The resources available for peace operations in Canada and elsewhere are not likely to increase at the same pace as the security challenges around the world. Canada will need to do more with less and be innovative in addressing these challenges.

This is why the Parliamentary Centre supports the whole-of-government approach. Increased coordination between and within the Departments of Global Affairs, National Defence and Public Safety is required to identify the gaps and avoid the overlaps.

When we combine the knowledge of our highly skilled personnel from our military and police force with that of Canadian organizations and experts, it will add value to our peace operations. It is important that this joint action is effective,

On peut se représenter la bonne gouvernance comme le système immunitaire qui assure la stabilité, la fiabilité et la prévisibilité nécessaires pour garantir la primauté du droit, la sécurité des citoyens et la mise en place d'un climat des affaires favorable à l'investissement et à la prospérité nationale. Elle permet d'atténuer les conflits et la fragilité de l'État. La bonne gouvernance fournit le meilleur processus possible de prise de décision, à la fois inclusif, transparent et responsable, en même temps qu'équitable et significatif à tous les niveaux. Elle offre également aux pays le moyen le plus efficace de s'approprier leurs propres efforts en vue de réaliser le développement durable et la paix.

Comme on nous l'a dit, les opérations de paix exigent une volonté politique et des moyens adéquats. Bien souvent, le seul moyen de régler ou de prévenir les conflits consiste à faire en sorte que les différentes parties prenantes s'entendent sur la façon de mettre en place un modèle de gouvernance stable et efficace. Construction de la paix et bonne gouvernance sont indissociables. L'une ne va pas sans l'autre.

Il convient donc de considérer le soutien accordé à la mise en place d'institutions fortes et efficaces comme l'un des outils d'une vaste panoplie à la disposition du Canada pour aider à la prévention des conflits, à la construction de la paix et à la reconstruction dans la période d'après conflit. Nous partageons et défendons l'idée qu'il convient de mettre en œuvre toute une panoplie d'outils et une variété d'acteurs aux différentes étapes des opérations de paix. En outre, pour en revenir aux remarques du président un peu plus tôt, les outils doivent être adaptés aux spécificités historiques, culturelles et politiques de chaque pays.

Les interventions du Canada dans les opérations de paix doivent reposer sur une approche globale de type holistique reposant sur la coopération et la coordination entre les différents acteurs comme les forces militaires, la police, le corps diplomatique, les experts civils et les organisations comme la nôtre qui travaillent au développement de la démocratie, dans le domaine de l'aide humanitaire et des secours d'urgence.

Les ressources disponibles pour les opérations de paix au Canada et ailleurs n'augmenteront sans doute pas aussi vite que les défis de sécurité un peu partout dans le monde : le Canada devra faire davantage avec moins, et savoir innover pour faire face à ces défis.

C'est pourquoi le Centre parlementaire est partisan d'une approche globale du gouvernement. Une coordination plus étroite entre les ministères des Affaires mondiales, de la Défense nationale et de la Sécurité publique sera indispensable pour identifier les lacunes et éviter les chevauchements entre les activités.

En combinant les connaissances de notre personnel hautement qualifié du secteur militaire et des forces de police avec celui des organisations et des experts canadiens, nous obtiendrons une valeur ajoutée pour nos opérations de paix. Il est important que

efficient and results-oriented. It needs to be based on a common understanding of what is a successful peace operation and have well-defined criteria to determine progress and measure results.

To ensure that good governance becomes a critical component to reinforce security and build sustainable peace, the existing gap in support needs to be addressed. There is an increased focus on governance and international development projects, and the revamped Peace and Stabilization Operations Program at Global Affairs will help, but long approval processes are an obstacle to effective, relevant and timely engagement.

When working with fragile states and countries making strides towards peaceful development, time is always of the essence, and Canada does have the mechanism to respond to natural and manmade disasters through the Disaster Assistance Response Team, but the Parliamentary Centre recommends that a similar mechanism be put in place to respond quickly when governance systems are failing and result in escalating security challenges. This could be mirrored on the U.K. across-government and fast-reaction mechanism called the Conflict, Stability and Security Fund. The Parliamentary Centre is one of the organizations that has been pre-qualified to participate in this framework.

In closing, the Parliamentary Centre would like to stress that to ensure the success of Canada's peace operations, good governance cannot be overlooked.

I thank you again, Mr. Chair and committee members, for allowing the Parliamentary Centre to be here, and I look forward to your questions.

The Chair: Thank you both for your presentations.

Senator Jaffer: Thank you to both of you for being here today and also for the work you do. I'm going to start with Mr. LaRose-Edwards.

You may have mentioned and I missed it, but I know you also send people for election observing and I know a lot of Canadians participate with CANADEM on many of the elections you observe. Am I correct? You do that, right?

Mr. LaRose-Edwards: That's correct. As a matter of fact, we have someone flying back today from Russia. They observed the Duma elections, including someone from Whitehorse. We work very hard to make sure we get cross-Canada representation, youth, older folks. I think about 55 per cent are women. We try to get a good balance.

cette action combinée soit efficace, efficiente et axée sur les résultats. Il faut qu'elle repose sur une compréhension commune de ce en quoi consiste une opération de paix réussie et qu'elle obéisse à des critères bien définis pour pouvoir déterminer les progrès et mesurer les résultats.

Pour s'assurer que la bonne gouvernance devienne réellement le pivot permettant de renforcer la sécurité et de construire une paix durable, il faut remédier aux lacunes en matière de soutien par rapport aux besoins. On a tendance à privilégier de plus en plus les projets de développement internationaux en matière de gouvernance et le programme modernisé des opérations de paix et de stabilisation des Affaires mondiales aidera à cela, mais les processus exigeant des délais d'approbation longs constituent un obstacle à un engagement efficace, pertinent et à propos.

Lorsqu'on travaille avec des pays et des États fragiles s'efforçant de progresser dans la voie d'un développement durable, le facteur temps est toujours déterminant, et tout comme le Canada dispose d'un mécanisme pour répondre aux désastres naturels ou d'origine humaine avec son équipe de soutien en réaction aux désastres, le Centre parlementaire recommande qu'un mécanisme semblable soit mis en place pour assurer une réponse rapide lorsque la défaillance des systèmes de gouvernance se traduit par une aggravation des défis sécuritaires. Il pourrait suivre le modèle du mécanisme de réaction rapide du Royaume-Uni applicable à tous les secteurs du gouvernement, qu'on appelle Fonds de sécurité et de stabilité pour les conflits. Le Centre parlementaire est l'une des organisations qui ont été présélectionnées pour participer à ce cadre.

En conclusion, le Centre parlementaire souhaite souligner que pour garantir le succès des opérations de paix du Canada, on ne saurait sous-estimer la bonne gouvernance.

Je vous remercie, monsieur le président et membres du comité, d'avoir permis au Centre parlementaire d'être ici et j'attends avec impatience vos questions.

Le président : Merci à tous les deux pour vos présentations.

La sénatrice Jaffer : Merci à tous les deux d'être venus ici aujourd'hui et également pour le travail que vous faites. Je commencerai par M. LaRose-Edwards.

Vous l'avez peut-être mentionné et cela m'a échappé, je sais que vous envoyez également des observateurs aux élections et je sais que beaucoup de Canadiens participent aux activités de CANADEM dans le cadre de nombreuses élections où vous êtes observateurs. Est-ce que je me trompe? Vous faites bien cela, n'est-ce pas?

M. LaRose-Edwards : C'est exact. En fait, nous avons des gens qui reviennent aujourd'hui de Russie. Ils ont été observateurs aux élections de la douma, il y a même quelqu'un de Whitehorse. Nous travaillons très dur pour nous assurer que nous avons un personnel représentatif de l'ensemble du Canada, des jeunes, des personnes plus âgées. Je crois que 55 p. 100 des participants sont des femmes, nous essayons d'avoir une représentation équilibrée.

The Chair: I'm beginning to like you all the more.

Senator Jaffer: I also know that you have been pushing UN Resolution 1325. In your submission, you say that CANADEM has expanded its "1325 capacity . . . with a view to resurging and re-establishing its UN reform function." You did say — my colleagues all looked at me when you said it — that you were including women. That's music to my ears, but I'd like to know more specifically how you are including women.

With your election observing, I'm impressed in how you're including women, but in the UN, what efforts are you making, especially for women in decision making, not just numbers?

Mr. LaRose-Edwards: As you can see from the tenor of my comments, I truly believe in the force of individuals who will make a difference, and collectively then they reach critical mass.

To change the culture of the UN, you just have to have more women. Not only have women in a proper representation, but let's be realistic. Looking at women's issues, children's issues out there, women have more of an inherent understanding of the challenges facing refugees, IDPs, people in crisis, so the more women you have in the UN, the better. It needs to be across all levels. You need people coming into the P2 level that 15, 20 years from now will be D1s, and D2s, and you also need to populate the higher levels too.

The Chair: Could you tell us what a D1 is?

Mr. LaRose-Edwards: D1 is the first level of the diplomatic grade. There is no P1. There are P2, 3, 4, 5, and then they become diplomatic; diplomatic D1, 2, 3.

The Chair: Just so those observing on TV understand what we're speaking of.

Mr. LaRose-Edwards: So the diplomatic positions are extremely important. We look also to inject women into that.

I'm not too sure if you picked up on my point that, yes, I would like to advance strong Canadian women, but we also have a roster of strong Third World women from Africa and the Middle East in particular. That roster is somewhere in the range of 16,000 right now, large numbers of women on there.

The UN just does not have very good mechanisms to get strong women into the hiring process. I know a lot of people who want to hire women, and they say, "Listen, we were presented with 15 candidates and there were only three women and they didn't have a lot of qualifications."

Senator Jaffer: Do you work with UN Women?

Le président : Voilà qui vous rend d'autant plus sympathique à mes yeux.

La sénatrice Jaffer : Je sais également que vous avez milité en faveur de la résolution 1325 des Nations Unies. Dans votre soumission, vous dites que CANADEM a renforcé sa « capacité au titre de la résolution 1325... en vue de rétablir la fonction de réforme de l'ONU »... Vous avez dit — tous mes collègues m'ont regardée lorsque vous l'avez dit — que vous incluiez des femmes. Cela m'est doux à l'oreille, mais je voudrais savoir plus précisément comment sont incluses les femmes.

Je suis impressionnée de voir comment vous les incluez dans vos activités d'observation des élections, mais à l'ONU, que faites-vous, en particulier pour promouvoir les femmes aux postes de décision, pas simplement pour en augmenter le nombre?

M. LaRose-Edwards : Comme vous pouvez le déduire de mes commentaires, je crois vraiment dans la force des individus qui veulent faire la différence et qui, collectivement, ensuite atteignent une masse critique.

Pour changer la culture de l'ONU, il vous suffit d'avoir plus de femmes. Pas seulement des femmes aux postes appropriés, mais soyons réalistes. Quand on voit les problèmes des femmes, les problèmes liés aux enfants là-bas, les femmes ont une compréhension plus intime des défis auxquels sont confrontés les réfugiés, les personnes déplacées, les personnes en situation de crise, de sorte que plus vous avez de femmes à l'ONU, mieux c'est. Cela doit être le cas à tous les niveaux. Il faut des gens qui entrent au niveau P2 et qui dans 15, 20 ans seront D1 et D2, et il vous faut également pourvoir les niveaux plus élevés aussi.

Le président : Pourriez-vous nous dire ce qu'est un D1?

M. LaRose-Edwards : D1 est le premier échelon du grade diplomatique. Il n'y a pas de P1. Il y a des P2, 3, 4, 5, et puis, ils deviennent diplomates; diplomate D1, 2, 3.

Le président : Seulement pour permettre aux téléspectateurs de comprendre ce dont nous parlons.

M. LaRose-Edwards : Donc, les postes de diplomate sont extrêmement importants. Nous visons également à faciliter l'accès des femmes à la carrière.

Je ne suis pas sûr que vous avez relevé ce que j'ai dit; oui, je voudrais promouvoir de fortes personnalités féminines canadiennes, mais nous avons aussi une liste de fortes personnalités féminines, du tiers monde, de l'Afrique et du Moyen-Orient en particulier. Nous avons quelque 16 000 noms dans notre répertoire à l'heure actuelle, parmi lesquels un grand nombre de femmes.

Les mécanismes onusiens ne sont tout simplement pas très efficaces en ce qui concerne le recrutement des femmes. Je connais beaucoup de gens qui veulent engager des femmes et qui disent : « Vous voyez, on nous a présenté 15 candidats; il n'y avait que 3 femmes et elles n'étaient pas très qualifiées. »

La sénatrice Jaffer : Travaillez-vous avec ONU Femmes?

Mr. LaRose-Edwards: Yes, we've been working with UN agencies across the board.

Senator Jaffer: No, UN Women.

Mr. LaRose-Edwards: Not currently. We're not actually funded to do that work anymore.

Senator Jaffer: Okay.

Mr. LaRose-Edwards: Which is a little bit of the challenge for us as an NGO. We can do things on the side, as we do.

Senator Jaffer: My next question is to the Parliamentary Centre. I've been here for 16 years, and when I came here I worked a lot with the Parliamentary Centre. I was very proud of the work you were doing in Kenya, Tanzania, Ghana and Senegal. I have seen your work first-hand. I want to thank you for your work, and I hope you continue to do it.

I have observed from afar, because I haven't been involved lately, the work you've done in Indonesia, how you have included women and how that has built their capacity, which has really been good. But I'd really like to hear from you as to how you are implementing Resolution 1325, especially with women. How are you building capacity? I know you're working in many countries in Africa as well, so it would be helpful to see how you're involving civilians and how you could help our peace operations in including civilians.

Ms. Andersson-Charest: Women have always been very central to our programs around the world and, as you mentioned, in Africa in particular.

We always try and ensure that we work specifically with the women to ensure that they have the capacity to take on larger decision-making roles and not necessarily work in the traditional sense and the traditional, so to speak, committees but are also members of the defence committee, the finance committee, and so on, so they can have a true impact on their countries.

I will give you a couple of examples. This is a little while back now, before the earthquake in Haiti. We had a large program where we trained women that wanted to be elected members, to help empower them to run for the election and to know what to do when elected, which is not very common when women come into Parliament. They have very little training prior to — men and women, actually — so that was a big focus of our program there.

We have worked with ECOWAS Parliament where we developed a gender strategy. This was actually linked to conflict prevention and management in an overall program to strengthen the regional Parliament in this capacity.

M. LaRose-Edwards : Oui, nous travaillons avec toutes les agences de l'ONU.

La sénatrice Jaffer : Non, ONU Femmes.

M. LaRose-Edwards : Pas à l'heure actuelle. Nous ne recevons plus de financement pour faire ce travail en fait.

La sénatrice Jaffer : D'accord.

M. LaRose-Edwards : Ce qui est un peu un défi pour nous comme ONG. On peut faire d'autres choses en parallèle, et nous les faisons.

La sénatrice Jaffer : Ma prochaine question s'adresse au Centre parlementaire. Cela fait 16 ans que je suis ici, et lorsque je suis arrivée j'ai beaucoup travaillé avec le Centre parlementaire. J'étais très fière du travail que vous faisiez au Kenya, en Tanzanie, au Ghana et au Sénégal. Je connais votre travail de première main. Je tiens à vous remercier pour le travail que vous faites et j'espère que vous continuerez.

J'observe à distance, parce que, dernièrement, je n'ai pas pu participer directement, le travail que vous avez fait en Indonésie, la façon dont vous avez inclus les femmes dont vous avez renforcé leurs capacités, et c'était très bien. Mais je voudrais vraiment que vous m'expliquiez comment vous mettez en œuvre la résolution 1325, en particulier avec les femmes. Comment créez-vous les capacités? Je sais que vous travaillez dans de nombreux pays en Afrique également, ce serait donc utile de savoir comment vous associez les civils aux activités et comment vous pouvez soutenir nos opérations de paix en incluant les civils.

Mme Andersson-Charest : Les femmes ont toujours été au centre de nos programmes partout dans le monde et, comme vous l'avez dit, en Afrique en particulier.

Nous nous sommes toujours efforcés de travailler avec les femmes en particulier pour leur permettre d'occuper des postes de décideurs pas seulement de travailler au sens traditionnel et également, pour ainsi dire, dans des comités traditionnels, mais aussi comme membre du comité de la défense, du comité des finances, et cetera, pour qu'elles puissent avoir un véritable impact sur leur pays.

Je vous donnerai quelques exemples. Cela remonte à quelque temps déjà, avant le tremblement de terre à Haïti. Nous avions un programme important pour former des femmes qui voulaient devenir députées, pour les aider à se présenter aux élections et à savoir quoi faire une fois élues, ce qui est rarement le cas lorsque les femmes arrivent au Parlement. Elles n'ont que très peu de formation préalable — les hommes et les femmes en fait —, c'était donc un des principaux axes de travail de notre programme.

Nous avons travaillé avec le Parlement de la CEDEAO où nous avons mis en place une stratégie en matière de genre. C'était rattaché au volet de prévention et gestion des conflits dans le cadre d'un programme d'ensemble visant à renforcer le Parlement régional dans ce domaine.

Recently, we worked with women parliamentarians in Burma, or Myanmar, where we brought together women MPs and senators from both houses and from the regional level with Canadian peers and also regional peers from Cambodia and Nepal, to engage in common interests and see how they could work together beyond the political divide for the interests of women.

Senator Jaffer: I want to take this opportunity to formally thank Mr. Miller, who ran the Parliamentary Centre for many years. If you are ever speaking to him, certainly the Parliament of Canada has appreciated the work he did for the Parliamentary Centre and for Canadians, and it is good to see you are continuing his work. Thank you.

Ms. Andersson-Charest: I will pass the message along.

[*Translation*]

Senator Dagenais: I have two questions, one for Mr. LaRose-Edwards and one for Ms. Andersson-Charest.

Mr. LaRose-Edwards, a witness said yesterday that, in his opinion, peacekeeping missions are essentially political missions. You touched on this earlier in your introduction.

Based on your broad experience at various levels of intervention, can you tell us who conducts a peacekeeping mission on the ground? Is it political or military direction?

[*English*]

Mr. LaRose-Edwards: It is completely the political side. I know the HIPPO report is huge, and it is a hard read at times to grind through, but I strongly recommend it. It makes the point, time and again, that as important as the military is, as important as the police is, that the political agenda of the mission and the politics not only within the mission but with local civil society, local government and the region, drives everything. And the Congo is a good example: "We are just going to throw in enough troops and it will sort it out." No. We don't have enough troops in all of NATO to sort out the Congo. If they cannot bring themselves to a political solution, it will not happen.

Politics drives everything, which is why we need to work harder at getting stronger civilians into these operations who understand the politics and how to work the politics.

You senators particularly understand the importance of politics. So, no, there is no military solution. They are key, critical enablers, in military speak, but they are not the ones that will make it happen.

Dernièrement, nous avons travaillé avec des parlementaires femmes de Birmanie, ou du Myanmar, et nous avons réuni les députées et les sénatrices des deux chambres et du niveau régional avec leurs homologues canadiennes, et également leurs homologues régionales du Cambodge et du Népal, pour parler de leurs intérêts communs et voir comment elles pourraient collaborer en dépassant leurs différences politiques dans l'intérêt des femmes.

La sénatrice Jaffer : Je voudrais saisir l'occasion de remercier formellement M. Miller, qui a dirigé le Centre parlementaire pendant de nombreuses années. Si vous avez l'occasion de lui parler, dites-lui que le Parlement du Canada a vraiment apprécié le travail qu'il a fait pour le Centre parlementaire et pour les Canadiens et qu'il est bon de voir que vous poursuivez son œuvre. Merci.

Mme Andersson-Charest : Je lui ferai passer le message

[*Français*]

Le sénateur Dagenais : J'ai deux questions à poser, une qui s'adresse à M. LaRose-Edwards et l'autre à Mme Andersson-Charest.

Monsieur LaRose-Edwards, un témoin nous a dit hier qu'une mission de paix était, selon lui, essentiellement une mission politique. Vous en avez parlé un peu dans votre introduction.

À partir de votre vaste expérience acquise à plusieurs niveaux d'intervention, pouvez-vous nous dire qui mène une mission de paix sur le terrain? Est-ce le politique ou le militaire?

[*Traduction*]

M. LaRose-Edwards : C'est tout à fait l'aspect politique. Je sais que le rapport du groupe de travail sur la paix est un pavé, de lecture parfois difficile, mais je le recommande vivement. Il martèle cette idée que pour important que soit le rôle des militaires et de la police, c'est le programme politique de la mission et l'action politique pas seulement au sein de la mission, mais au sein de la société civile locale, du gouvernement local et de la région qui est à la base de tout. Et le Congo est un bon exemple : « On va juste envoyer les troupes qu'il faut et le problème sera réglé. » Non. L'OTAN elle-même n'a pas assez de troupes pour régler le problème du Congo. S'ils ne trouvent pas eux-mêmes une solution politique, rien ne se réglera.

C'est la politique qui est à la base de tout, et c'est pourquoi nous devons redoubler d'efforts pour intégrer des civils solidement formés dans ces opérations qui comprennent la problématique politique et savent la gérer.

Vous, sénatrices et sénateurs, êtes bien placés pour comprendre l'importance de la politique. Alors non, il n'y a pas de solution militaire. Les militaires jouent un rôle fondamental, irremplaçable, de facilitateurs, mais la solution ne dépend pas d'eux.

[Translation]

Senator Dagenais: Would it be possible to conduct an effective peacekeeping mission without military support?

[English]

Mr. LaRose-Edwards: Absolutely not. Well, there are some peace operations that are purely civilian, but the big ones in the complicated areas where there is a conflict or potential of conflict, the military is extremely important. I don't want to diminish the military role. It is like saying we also need logisticians and people flying aircraft for the civilians. But the solution will be in enabling the local society, local government, to come to a political resolution of the problems facing it and let us pull out.

So, no, we need the military. We desperately need the military to be better aware of the politics they are getting into, and this is perhaps a shortcoming right now. They are critically important, but they will not be the drivers for success.

[Translation]

Senator Dagenais: Ms. Andersson-Charest, I have a question for you as well. It is a simple question, but your answer could be very helpful for us.

What is Canada not doing right now that it could easily do to be more effective in preventing conflicts?

[English]

Ms. Andersson-Charest: I think the main problem right now is that many of the departments don't work between them. They are like silos, so there is no cooperation, coordination within Canada. And this is not just at the departmental level; it's between organizations as well. We see the same also when we work in various countries.

The Parliamentary Centre's approach has always been to look for partners and working partnerships and complement other efforts that are there. This is really the approach, and that's why I talked about the whole-of-government approach and having a holistic approach. That will be the only way we will have success in our peace operations.

When we build on the strengths from organizations like CANADEM and combine that with other organizations that are also working closely with the organizations on the ground, that's when you are going to get that complete understanding of the situation in a country.

We will never say that we are the experts in any of the countries where we work. We rely on our local partners to really show us what their conditions are, and those conditions vary.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Est-ce qu'on pourrait faire une mission de paix efficace sans le soutien des militaires?

[Traduction]

M. LaRose-Edwards : Absolument pas. D'ailleurs, il y a des opérations de paix qui sont de pures opérations civiles, mais dans les grandes opérations dans les zones compliquées où il y a conflit ou un risque de conflit, le rôle des militaires est extrêmement important. Je ne veux pas le minimiser. C'est comme dire nous avons besoin aussi de logisticiens et de gens qui pilotent les avions pour les civils. Mais la solution consistera à donner à la société locale, au gouvernement local, les moyens de définir un règlement politique des problèmes qui se posent à eux et à nous retirer.

Alors, non, nous avons besoin de l'armée. On a désespérément besoin des militaires pour prendre clairement conscience de la problématique politique dans laquelle ils s'insèrent, et c'est là peut-être une faiblesse à l'heure actuelle. Leur importance est capitale, mais ils ne sont pas le moteur du succès.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Madame Andersson-Charest, j'avais également une question à vous poser. C'est une question simple, mais votre réponse pourrait grandement nous aider.

Qu'est-ce que le Canada ne fait pas aujourd'hui et qu'il pourrait faire aisément pour être plus efficace dans la prévention des conflits?

[Traduction]

Mme Andersson-Charest : Je pense que le principal problème à l'heure actuelle, c'est que de nombreux départements ne travaillent pas ensemble. Ils sont compartimentés, il n'y a pas de coopération, de coordination au Canada. Et cela n'est pas vrai seulement au niveau des ministères, c'est aussi le cas des organisations. On voit aussi la même chose lorsqu'on travaille dans différents pays.

Le Centre parlementaire a toujours eu pour approche de rechercher des partenaires et des collaborateurs et d'intervenir en renfort des efforts existants. C'est vraiment l'approche à suivre et c'est pourquoi j'ai parlé d'approche pangouvernementale et d'approche holistique. C'est la seule façon d'obtenir des résultats dans nos opérations de paix.

Lorsqu'on tire parti des atouts d'organisations comme CANADEM et qu'on les combine avec d'autres organisations qui travaillent également avec les organisations sur le terrain, c'est alors que l'on peut avoir une compréhension complète de la situation dans un pays.

Nous ne dirons jamais que nous sommes les experts dans les pays où nous travaillons. Nous comptons sur nos partenaires locaux pour qu'ils nous montrent vraiment quelles sont leurs conditions, et ces conditions varient.

I'll give you one example. We've just started a project in Burkina Faso. Obviously, there has been a lot of instability in Burkina Faso and the region lately. But the reason why Burkina Faso is now not in the conflict is because it has the political will, a strong civil society and the will to build stronger governance institutions.

We work directly with the national assembly there. The first intervention we had was to do a needs assessment of the full assembly. What are the needs of the MPs, the staff and the institution as a whole? Only then can we start our intervention.

But to know that, we also need to work with the local partners so they help us understand the cultural differences between the different representations and understanding the deep cultural and religious differences. Burkina Faso has made great efforts to step beyond what is religion and so on, and that's one of the reasons it's a stronger country and could play a large role in Canada's missions in the region.

Senator White: Thanks to both of you for being here.

The discussion going on now about a peace operation in Africa is an example. We have had a lot of witnesses talk about the fact that it's not peacekeeping and that it's a peace operation, which I think, from what I understand, is a key difference.

Mr. LaRose-Edwards, could tell us how your organization supports that, from developing conflict-resolution techniques, to governance, to the pieces outside of the military. Could you walk us through how that would happen, should we end up in Mali, as an example?

Mr. LaRose-Edwards: Our primary role is a resource of Canadian expertise. Now half of our roster of 26,000 are non-Canadians, so we can draw on those experts and put those forward for engagements by those that are actually working on the ground.

I will give you an example on the humanitarian side. In a humanitarian emergency, suddenly one part of the UN, the UNICEF, WHO and others will need a particular expert. They will contact us, and with either the British funding that we have, the \$5 million, or the Canadian funding, the \$1.5 million, we will hire the expert that they want and second them out to them literally in days. We are a rapid response source of experts, sometimes prepaid, or sometimes just saying: "Here is the resumé and contact information. If you want them, go for it. Hire them directly yourself."

We're a source of experts for the Canadian military if they are doing training. We're a source of experts for Foreign Affairs if they are putting operations on the ground. We are just about to

Je vous donnerai un exemple. Nous avons juste lancé un projet au Burkina Faso. On sait que le Burkina Faso et l'ensemble de la région connaissent une forte instabilité depuis quelque temps. Mais la raison pour laquelle le Burkina Faso n'est pas en conflit maintenant, c'est parce qu'il a une volonté politique, une société civile forte et la volonté de renforcer ses institutions de gouvernance.

Nous travaillons directement avec l'assemblée nationale du pays. Notre première intervention a consisté à faire une évaluation des besoins de toute l'assemblée. Quels sont les besoins des députés, du personnel et de l'institution dans son ensemble? Ce n'est qu'à partir de là que notre intervention peut commencer.

Mais pour savoir cela, il nous faut aussi travailler avec nos partenaires locaux pour qu'ils puissent nous aider à comprendre les différences culturelles entre les différentes représentations et à comprendre les différences culturelles et religieuses profondes. Le Burkina Faso a fait de gros efforts pour dépasser la problématique religieuse, et cetera, et c'est la raison pour laquelle c'est un pays plus fort qui pourrait jouer un grand rôle dans les missions du Canada dans la région.

Le sénateur White : Merci à tous de vous être déplacés.

La discussion concernant une opération de paix en Afrique est un exemple. Nous avons entendu beaucoup de témoins dire qu'il ne s'agissait pas de maintien de la paix, mais que d'une opération de paix, ce qui fait, à mon sens, une grande différence.

Monsieur LaRose-Edwards, pourriez-vous nous dire comment votre organisation soutient ces efforts, en partant de l'élaboration des techniques de règlement des conflits, jusqu'à la gouvernance, en passant par le volet non militaire des opérations? Pourriez-vous nous guider le long du processus qu'il conviendrait de suivre, si l'on devait se retrouver au Mali, par exemple?

M. LaRose-Edwards : Notre premier rôle est de constituer une source d'expertise canadienne. Actuellement, la moitié des 26 000 inscrits sur notre répertoire ne sont pas des Canadiens, et nous pouvons faire appel à ces experts pour proposer leur candidature à ceux qui travaillent réellement sur le terrain.

Je vous donnerai un exemple tiré du secteur humanitaire. En cas d'urgence humanitaire, tout d'un coup, un service de l'ONU, de l'UNICEF, de l'OMS ou autre a besoin d'un expert particulier. Il prend contact avec nous et, grâce aux 5 millions de dollars de financement que nous ont donnés les Britanniques ou au million et demi de dollars de financement canadien, nous engageons l'expert que veut ce service et nous le détachons en l'espace de quelques jours. Nous sommes une source d'experts capable de réagir rapidement, d'assurer nous-mêmes la rémunération de l'expert parfois, ou de dire simplement d'autres fois : « Voici ses références et ses coordonnées de contact. Si vous le voulez, allez-y, embauchez-le directement vous-mêmes. »

Nous sommes une source d'experts pour l'armée canadienne dans le domaine de la formation. Pour les Affaires étrangères quand il s'agit de monter une opération sur le terrain. Le Foreign

be contracted by the Foreign & Commonwealth Office to help them staff their fly-out teams with experts from Africa and the Middle East.

We've got that kind of a roster, probably one of the best rosters in the world. That's why the British use us, because we have a roster that those individuals can't otherwise put their hands on. We are a source of experts, one by one. Strengthening the UN and the international community one expert at a time is one of our mantras.

Senator White: With respect to specific needs, you are able to walk into your roster, and as we just heard from two military officers who were here, try to increase the capability and reduce the gap?

Mr. LaRose-Edwards: Yes. In two examples on the police side, it was not easy for the RCMP mechanism to put police experts into Haiti. So we did two rotations, first of 25 and then of 20, where we hired equipped, armed, uniformed, retired police, sent them down and attached them to the UN mission there. Equally in Afghanistan, we put a police team there in 2002 when nobody else really wanted to take that risk. We said, "We can do it. We're an NGO. We can do that."

We also put operations on the ground ourselves, but those operations usually are not standalone; they are attached to some existing mechanism.

Senator White: So a UN CIVPOL and RCMP contingent, you can have 10 of your officers in Haiti, for example?

Mr. LaRose-Edwards: Yes.

Senator White: Are they there as Canadians or as CANADEM?

Mr. LaRose-Edwards: It's a hard call. The Canadian government will use us because for one reason or another it is complicated for them to actually hire and deploy people through a Canadian government mechanism, and equipping them with weapons was a good example in that instance. We had to do it on our own. We actually had to go through the Americans to find weapons and stuff like that. It's a long story.

Sometimes an NGO can say, "Here's the money; just make it happen." If you fail, it's not going to reflect on us. We are just giving them money to try to make it happen.

I don't want to overstate the case, but sometimes we have the ability to operate where at a certain point in time it is difficult for either a UN agency or the Canadian government to actually do it.

Senator White: Thank you very much for that. I appreciate it.

& Commonwealth Office est sur le point de nous engager pour les aider à recruter des experts d'Afrique et du Moyen-Orient pour leurs équipes itinérantes.

Notre répertoire de collaborateurs nous permet de le faire, nous avons sans doute l'un des meilleurs répertoires au monde. C'est la raison pour laquelle les Britanniques font appel à nous, parce que nous avons un répertoire leur donnant accès à des experts sur lesquels ils ne parviendraient pas à mettre la main. Nous sommes une source d'experts, un à un. Le renforcement de l'ONU et de la communauté internationale un expert après l'autre, c'est l'une de nos devises.

Le sénateur White : Pour ce qui est des besoins spécifiques, vous êtes en mesure d'utiliser votre répertoire, et comme viennent de nous le dire deux officiers de l'armée qui étaient ici, d'essayer d'accroître les capacités et de combler les lacunes?

M. LaRose-Edwards : Oui. Dans deux cas, concernant le volet police, le mécanisme en place à la GRC rendait difficile l'envoi d'experts de la police à Haïti. Alors, nous avons fait deux rotations, l'une de 25, la suivante de 20, et nous avons engagé des policiers retraités, équipés, armés, pourvus d'uniformes, et nous les avons envoyés là-bas et attachés à la mission de l'ONU sur place. De même en Afghanistan, nous avons installé une équipe de police là-bas en 2002 quand personne d'autre réellement ne souhaitait prendre ce risque. Nous avons dit, « Nous pouvons le faire. Nous sommes une ONG. Nous pouvons le faire. »

Nous avons également monté des opérations sur le terrain, mais en général il ne s'agit pas d'opérations autonomes, mais d'opérations attachées à un mécanisme existant.

Le sénateur White : Alors, dans un contingent de la GRC et une mission CIVPOL de l'ONU, vous pouvez avoir 10 de vos officiers à Haïti, par exemple?

M. LaRose-Edwards : Oui.

Le sénateur White : Ils sont là en tant que Canadiens ou représentants de Canadem?

M. LaRose-Edwards : Difficile à dire. Le gouvernement canadien fait appel à nous parce que pour une raison ou une autre, il lui est compliqué d'engager et de déployer des gens par le biais d'un mécanisme gouvernemental et de les équiper avec des armes, comme dans cet exemple. Il nous a fallu le faire à nous seuls. Il nous a fallu passer par les Américains pour trouver les armes et ce genre de choses. C'est une longue histoire.

Parfois une ONG nous dit : « Voici l'argent; trouvez la solution. » Si vous échouez, nous n'y serons pour rien. On leur donne juste de l'argent pour qu'ils essaient de le faire.

Il nous arrive parfois, cela dit sans prétention, d'être en mesure d'intervenir à un moment où il est difficile pour une agence de l'ONU ou le gouvernement canadien de le faire

Le sénateur White : Merci beaucoup pour cela. J'apprécie.

Senator Day: Mr. LaRose-Edwards, I'm reading from your presentation, and an area you didn't go into was your relationship with the OSCE, and then you talk about the observers in Russia. Were all of these observers found by you from your roster and then loaned to the OSCE? Is that how it works?

Mr. LaRose-Edwards: Exactly. Let me make sure I get the figures right.

With the OSCE election observation missions alone, we have deployed 730 Canadians on 69 different missions. We are doing it right now in Russia. That's something that the Canadian government is trying to decide whether it wants to keep doing or not. I think it's a cheap option of giving one group of Canadians some contact with things on the international side. They take it back to the community and talk about it there, so that's good.

Quite apart from that, we have funds from the Canadian government to have 50 Canadians as part of the OSCE special monitoring mission in Ukraine. That's ongoing and is a valuable contribution to the OSCE mission.

Senator Day: Are these individuals from your roster who work under the direction of the OSCE?

Mr. LaRose-Edwards: Yes. We second them, and they have day-to-day command and control.

One interesting thing on the OSCE —

The Chair: For the record, could we define OSCE?

Senator Day: Organization for Security and Co-operation in Europe.

The Chair: Just so our viewers understand what we are speaking about.

Mr. LaRose-Edwards: The Organization for Security and Co-operation in Europe is a Cold War construct of the Warsaw Pact and the NATO countries who found this as a way to try to lower the tension during the Cold War. It has lived on beyond that and its name no longer applies. Everybody just calls it the OSCE. One of their components is called ODIHR, the Office for Democratic Institutions and Human Rights. They're critical in election observations. They are a very good outfit.

The OSCE has other operations. They have 3,000 civilian personnel in 19 field operations in Eastern Europe, in the Caucasus. And of those 3,000 civilians, only 17 are Canadian. They are totally cost-free to Canada. They serve as volunteers, and all their costs are covered by the OSCE. We could easily increase that number to 100 to 200 out of 3,000, but we only have 17. This is an area that I think would really be useful. I know you are looking at UN peace operations, but this is a similar kind of entity and similar kind of activity, peace and security.

Le sénateur Day : Monsieur LaRose-Edwards, je feuillette votre présentation et je vois que vous n'avez pas du tout parlé de votre rapport avec l'OSCE, et vous parlez aussi des observateurs en Russie. Est-ce que c'est vous qui avez trouvé tous les observateurs à partir de votre répertoire et qui les avez ensuite prêtés à l'OSCE? C'est comme ça que ça marche?

M. LaRose-Edwards : Exactement. Permettez que je vérifie que j'ai les bons chiffres.

Dans le seul cadre des missions d'observation des élections de l'OSCE, nous avons déployé 730 Canadiens sur 69 missions différentes. C'est ce que nous faisons actuellement en Russie. Le gouvernement canadien doit encore décider s'il souhaite ou non poursuivre ces missions. C'est, je pense, une option peu coûteuse permettant à un groupe de Canadiens d'avoir un contact avec ce qui se fait sur la scène internationale. Ils en parlent dans leur communauté lorsqu'ils rentrent chez eux, et c'est une bonne chose.

Indépendamment de cela, nous avons reçu des fonds du gouvernement du Canada pour insérer 50 Canadiens dans la mission de surveillance spéciale de l'OSCE en Ukraine. C'est une contribution précieuse à la mission de l'OSCE actuellement en cours.

Le sénateur Day : Il s'agit de personnes de votre répertoire qui travaillent sous la direction de l'OSCE?

M. LaRose-Edwards : Oui. Nous les envoyons en détachement et ils exercent le contrôle et le commandement au jour le jour.

Une chose intéressante sur l'OSCE.

Le président : Pour mémoire, pourrions-nous définir l'OSCE?

Le sénateur Day : L'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe.

Le président : Juste pour que nos téléspectateurs comprennent ce dont nous parlons.

M. LaRose-Edwards : L'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe est une structure créée à l'époque de la guerre froide par les pays du Pacte de Varsovie et de l'OTAN pour tenter d'abaisser la tension. Elle a survécu à la guerre froide et son nom n'est plus adapté. On ne l'appelle plus que l'OSCE. L'une de ses composantes s'appelle le BIDDH, le Bureau des institutions démocratiques et des droits de l'homme. Il joue un rôle essentiel dans l'observation des élections. C'est un très bon outil.

L'OSCE a d'autres opérations. Elle emploie 3 000 civils dans 19 opérations sur le terrain en Europe de l'est et dans le Caucase. Et sur ces 3 000 civils, 17 seulement sont canadiens. Ils ne coûtent pas un sou au Canada. Ils servent en qualité de volontaires, et tous leurs coûts sont couverts par l'OSCE. On pourrait facilement porter leur nombre à 100 ou 200 sur 3 000, mais nous n'en avons que 17. C'est un domaine où ce serait vraiment utile, je pense. Je sais que vous pensez aux opérations de paix de l'ONU, mais c'est un type d'entité similaire et un type d'activité similaire, la paix et la sécurité

Senator Day: Ms. Andersson-Charest, could you describe for us where you get your funding?

Ms. Andersson-Charest: It is mixed. We are an NGO, so we are completely project funded. We don't have any other resources. But right now, our funding is about 60 per cent from the Canadian government and 40 per cent from other donors, including the U.K. and the EU. So it's very mixed.

Senator Day: That 60 per cent from the Canadian government, are there any strings attached to it?

Ms. Andersson-Charest: It's directly linked to a project. We have no core funding whatsoever.

Senator Day: That's what I was looking for. So you would have to negotiate each project and then determine whether you could get into it based on the funding that might be available?

Ms. Andersson-Charest: Yes, and it is hard for organizations like ours because it doesn't give us the predictability to be active and respond when the needs arise.

Senator Day: You described yourself as an NGO, and now I understand. Do you have a roster of people who go around the world helping nations with respect to governance and the legislative process?

Ms. Andersson-Charest: Yes, we do. We don't have a formalized roster like CANADEM. What we do is draw on the expertise of acting members of Parliament, senators and former parliamentarians. We work closely with the Canadian Association of Former Parliamentarians and we work with experts in the various areas.

When we have a particular need — I'll give you an example. In Ukraine, your colleague Senator Andreychuk was part of a group that went there, together with the Honourable David Pratt, retired Major-General Charles Sullivan and an international expert named David Law to discuss with peers on the parliamentary oversight of the security and defence sector in Ukraine. This was an opportunity where they brought together different stakeholders in Ukraine for the first time. They had not talked about this topic together. By bringing them together and sharing their experiences — because we strongly believe in peer-to-peer exchanges. There is nothing as effective.

Senator Day: You found David Pratt as one of the former parliamentarians, and you found Senator Andreychuk as a current parliamentarian?

Ms. Andersson-Charest: Yes, as a senator.

Senator Day: That's a resource for you. We are all parliamentarians sitting around this table as well, presumably.

Ms. Andersson-Charest: Yes, and we are always looking to engage our elected members and senators.

Le sénateur Day : Madame Andersson-Charest, pourriez-vous nous dire d'où vous vient votre financement?

Mme Andersson-Charest : Il est mixte. Nous sommes une ONG, notre financement est entièrement axé sur le projet. Nous n'avons pas d'autres ressources. Mais maintenant, notre financement provient pour environ 60 p. 100 du gouvernement canadien et pour 40 p. 100 d'autres donateurs, y compris le Royaume-Uni et l'UE. Il est donc très panaché.

Le sénateur Day : Y a-t-il des contraintes liées aux 60 p. 100 de financement du gouvernement canadien?

Mme Andersson-Charest : Le financement est directement lié à un projet. Nous n'avons aucun financement de base.

Le sénateur Day : Voilà ce que je cherchais. Il vous faut donc négocier chaque projet, puis déterminer si vous pouvez le lancer sur la base du financement disponible.

Mme Andersson-Charest : Oui, ce qui n'est pas facile pour une organisation comme la nôtre parce que cela ne nous donne aucune possibilité de prévoir où et quand intervenir en fonction des besoins.

Le sénateur Day : Vous vous présentez comme une ONG, et je comprends maintenant. Avez-vous un répertoire de spécialistes qui sillonnent le monde pour venir en aide aux différents pays dans les domaines de la gouvernance et du processus législatif?

Mme Andersson-Charest : Oui. Ce n'est pas un répertoire formalisé comme celui de Canadem. Nous tirons parti de l'expertise de députés et sénateurs en activité et d'anciens parlementaires. Nous travaillons en étroite collaboration avec l'Association canadienne des anciens parlementaires et des experts des différents domaines.

Lorsque nous avons un besoin particulier — Je vous donne un exemple. En Ukraine, votre collègue, le sénateur Andreychuk faisait partie d'un groupe qui s'est rendu sur place, avec l'Honorable David Pratt, le Major-Général à la retraite Charles Sullivan et un expert international du nom de David pour discuter avec leurs homologues de la supervision parlementaire du secteur de la sécurité et de la défense en Ukraine. Ils ont saisi l'occasion de réunir les différentes parties prenantes en Ukraine pour la première fois. Ils n'avaient pas abordé ce sujet ensemble. La réunion visait à faciliter l'échange d'expériences — parce que nous sommes des partisans convaincus des échanges entre pairs. Rien n'est aussi efficace.

Le sénateur Day : Vous avez trouvé David Pratt, un ancien parlementaire, et le sénateur Andreychuk, un parlementaire en activité?

Mme Andersson-Charest : Oui, il est sénateur.

Le sénateur Day : C'est une ressource pour vous. Nous sommes tous parlementaires autour de cette table aussi, je suppose.

Mme Andersson-Charest : Oui, et nous cherchons toujours à collaborer avec nos députés et nos sénateurs.

Senator Day: My colleague from Yukon would like to know whether he has to register or would you contact him?

Ms. Andersson-Charest: We do keep a CV roster, so please send your information along and I will make sure we keep you in mind for future operations.

Senator Day: I have a question of Mr. LaRose-Edwards, and that is with respect to funding again. You explained the \$5 million from the U.K. and the \$1.5 million or \$1.3 million from Canada. Is that core funding or project-oriented funding?

Mr. LaRose-Edwards: As Petra knows, Canadian NGOs never get core funding. In 20 years we've never had core funding. It's always project-related, which makes it a little difficult but doable. I'm not complaining. It would be nice to have core funding, but that's a luxury we will never have.

Senator Day: Are you speaking about an average when you give those numbers? Is that the average for this year?

Mr. LaRose-Edwards: The average for this year will be about \$5 million from the British. I think because the numbers are increasing in the costs of having the folks in Ukraine and other activities with the Canadian government, that's probably going to get close to about \$4 million this year. Our biggest funder is the British government. We are in negotiations with government from ECHO, the European Union humanitarian arm, on another initiative we have on the humanitarian side.

Senator Day: When you take funding from the U.K. of \$5 million, for example, presumably you would be expected to do something for the U.K. on their roster of people or those from the U.K. who are on your roster to try to place them instead of Canadians.

Mr. LaRose-Edwards: No, actually the British are extremely good on this one. When we get a request from a UN agency, UNICEF, for example, that they need this kind of expert, many of the experts we are providing right now are from developing countries from Africa or the Middle East because they have a unique skill set and awareness. The British government is extremely supportive of that. Every once in a while we will hire someone who is British — we don't preclude the Brits — but that is not one of their criteria for funding.

Senator Day: We are doing a defence policy review and looking into the new expanded initiatives of the current government with respect to peacekeeping. In our report, if we said we felt the type of work you are doing is worthwhile, fits in with and complements this expanded role of peacekeeping internationally and that there should be core funding, you wouldn't object to that.

Le sénateur Day : Mon collègue du Yukon souhaite savoir s'il lui faut s'inscrire ou si vous allez prendre contact avec lui?

Mme Andersson-Charest : Nous avons un répertoire de CV, alors n'hésitez pas à nous envoyer le vôtre et je veillerai à ce qu'il soit pris en compte pour nos futures opérations.

Le sénateur Day : Je voudrais poser une question à M. LaRose-Edwards, concernant le financement une fois de plus. Vous avez parlé d'un financement de 5 millions de dollars du Royaume-Uni et de 1,5 million ou 1,3 million de dollars du Canada. C'est un financement de base ou bien un financement en fonction des projets?

M. LaRose-Edwards : Comme le sait Petra, les ONG canadiennes ne reçoivent jamais de financement de base. En 20 ans, nous n'en avons jamais eu. Le financement est toujours axé sur le projet, ce qui complique un peu les choses, mais cela reste faisable. Je ne me plains pas. Ce serait agréable de recevoir un financement de base, mais c'est un luxe que nous ne connaissons jamais.

Le sénateur Day : Vous parlez de moyennes quand vous citez ces chiffres? C'est la moyenne pour cette année?

M. LaRose-Edwards : La moyenne pour cette année sera d'environ 5 millions de dollars de provenance britannique. En raison de l'augmentation du coût des opérations pour le stationnement de personnel en Ukraine et des autres activités pour le gouvernement du Canada, cela se chiffrera à presque 4 millions de dollars cette année. Notre principal bailleur de fonds est le gouvernement britannique. Nous sommes en négociations avec le gouvernement par le biais d'ECHO, l'organisme de l'Union européenne qui se charge des questions humanitaires, dans le cadre d'une autre de nos initiatives dans ce domaine.

Le sénateur Day : Quand vous recevez 5 millions de dollars du Royaume-Uni, par exemple, je suppose qu'on attend de vous que vous employiez les gens inscrits à leur répertoire ou les gens du Royaume-Uni inscrits sur le vôtre, plutôt que des Canadiens.

M. LaRose-Edwards : Non, c'est cela qu'il y a de bien avec les Britanniques à cet égard. Quand on reçoit une demande d'une agence de l'ONU, de l'UNICEF, par exemple, à la recherche de tel expert, bien souvent ce sont des experts venant des pays en développement d'Afrique ou du Moyen-Orient qu'on leur envoie parce qu'ils sont à la fois branchés et compétents. Le gouvernement britannique est tout à fait partisan de cela. Il arrive qu'on engage un Britannique — nous ne les excluons pas —, mais ce n'est pas un de leurs critères de financement.

Le sénateur Day : Nous procédons actuellement à un examen de notre politique de défense et des initiatives élargies lancées par notre nouveau gouvernement en matière de maintien de la paix. Si, dans notre rapport, nous disions que le genre de travail que vous faites vaut la peine, cadre avec ce rôle élargi en matière de maintien de la paix au niveau international et le compléterait un financement de base, vous n'y verriez pas d'objection.

Mr. LaRose-Edwards: We would appreciate that immensely.

Ms. Andersson-Charest: If I may add to that, core funding can be dangerous as well because some organizations just feel comfortable and don't feel that they have to work as hard.

I think what we really look for is predictability and knowing that when there is a need for the work that we do that it doesn't take a year or two, in some cases, before we can actually start our work. By the time we have submitted a proposal and get approval, often the original intent of the intervention is no longer valid; that's the reality of today. That's why I encourage you to look at the current whole-of-government mechanism in place in the U.K. to really bring together organizations and consortia and have them prequalify for particular work. This is a very effective way of engaging organizations.

I'll give you a bit of information about this mechanism. It's focused on three different lots. It has three thematic areas: first, governance security and justice; second, conflict prevention, stabilization and peace building; and third, defence support services. All complement each other in an overall approach to peace operations.

In the last fiscal year, this budget was the equivalent of CA \$1.78 billion. The process there is that the consortia are pre-qualified. When there is an intervention that they want to do, they give advance notice to the consortia that have pre-qualified. When the terms of reference and the detailed approach of this intervention come out, the consortia have two weeks to prepare proposal. Within two weeks we know who the winner of the bid is. That is one example.

Senator Day: Thank you for that.

The Chair: Each of you has touched on the whole-of-government approach, if we do deploy or become involved in any given conflict or theatre in the world, so that we're not helping to create those civil institutions that should be in place so these people can take care of themselves.

We're being asked to review the defence policy review, but it has been said by a number of witnesses that the foreign policy of the government isn't really being reviewed in concert with the defence policy. Do you believe Canada needs to undertake a foreign policy review to complement the present ongoing defence policy review?

Mr. LaRose-Edwards: I don't think there is any need to do that. I think Foreign Affairs already has a good idea of what needs to be done out there. Because Canada had retrenched a little, the scope of things to do is legion.

M. LaRose-Edwards : Nous en serions absolument ravis.

Mme Andersson-Charest : Permettez-moi d'ajouter que le financement de base peut aussi présenter un danger parce que certaines organisations risquent de céder à la facilité et de ne pas travailler aussi dur.

Ce que l'on recherche surtout, je crois, c'est la prévisibilité, le fait de savoir que lorsqu'on a besoin de nous pour faire le travail que nous faisons, il ne faut pas attendre un an ou deux avant de pouvoir se mettre à la tâche, comme c'est parfois le cas. Entre le moment de la présentation de la proposition et celui de son approbation, il n'est pas rare que l'objectif original de l'intervention ait cessé d'être valide; telle est la réalité d'aujourd'hui. C'est pourquoi je vous encourage à vous inspirer du mécanisme pangouvernemental en place au Royaume-Uni pour regrouper efficacement les organisations et consortia et les présélectionner pour des tâches particulières. C'est une excellente façon de collaborer avec les organisations.

Je vous dirai quelques mots de ce mécanisme. Il a une triple articulation. Il couvre trois domaines thématiques : le premier, la gouvernance, la sécurité et la justice; le second, la prévention des conflits, la stabilisation et l'édification de la paix; le troisième, les services de soutien à la défense. Ils se complètent les uns les autres dans une approche d'ensemble des opérations de paix.

Au cours du dernier exercice fiscal, ce budget équivalait à 1,78 milliard de dollars canadiens. Le processus suivi dans ce cas est celui de la présélection. Quand ils veulent mener une intervention, ils donnent un préavis aux consortia qui ont été présélectionnés. Lorsque le mandat et la description détaillée de l'intervention sont publiés, les consortia ont deux semaines pour préparer leur proposition. Dans les deux semaines, on sait qui a remporté l'appel d'offres. Ce n'est qu'un exemple.

Le sénateur Day : Je vous remercie.

Le président : Chacun de vous a abordé l'approche pangouvernementale, si nous nous déployons ou participons à tel conflit ou théâtre d'opérations dans le monde, de sorte que nous n'aidons pas à mettre en place les institutions civiles indispensables pour que ces populations puissent prendre soin d'elles-mêmes.

On nous demande d'analyser l'examen de politique de défense, mais nombre de témoins ont dit qu'on n'analyse pas vraiment la politique étrangère du gouvernement dans ses rapports avec la politique de défense. Croyez-vous que le Canada doit procéder à un examen de la politique étrangère pour compléter l'examen de politique de défense actuel?

M. LaRose-Edwards : Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Je pense que les Affaires étrangères ont déjà une bonne idée de ce qui doit être fait là-bas. Vu que le Canada s'est mis quelque peu en retrait, il y a énormément à faire.

I would strongly encourage the government to just get moving, start doing things and see where that leads. That's how international affairs are driven. You make your plans and then you start to change them immediately because the situation out there changes.

I don't think there is any need for review. I don't think there was need for a review on the development side, either. I think Canada has been doing this for a long time, and if we don't know what needs to be done at this point in time, perhaps there is something wrong. I don't think there is anything wrong. Collectively, we have some good ideas. Let's just start doing them.

Ms. Andersson-Charest: I agree with that point. We were involved in the international assistance policy review, and it had a similar focus as the defence policy review, with having a holistic or whole-of-government focus. But I think it's in practice where things need to be looked at to avoid continuing to work in the silos that exist within Global Affairs and other departments because that really hinders effective interventions.

Senator Beyak: My question is a simple one, but it might be a long answer. I appreciate your presentations. You answered all the questions I had.

Do you feel parliamentarians understand the work that you do, or do we need to have a better understanding?

Mr. LaRose-Edwards: Most parliamentarians would not know what we do. We're a pretty small outfit in a sense, even though we've got a roster of 26,000 and we're doing a lot of things out there. Obviously they need to rely on civil servants as our interface with what the Canadian government is doing.

I'm delighted to have been invited here and I would be delighted to meet with any of you separately, but the reality will always be that we are flying a little under the radar, and that's okay. We are small; we just get on with it.

Ms. Andersson-Charest: I think parliamentarians probably understand the work of the Parliamentary Centre better than anyone, although we are not very known to members of Parliament and senators. We have not been working in Canada for quite some years now, so we are doing our best to make sure that we're reminding you whenever we have the chance. We really appreciate this opportunity.

I think what is important is that we continue feeding the message about what Canadian organizations can do to complement efforts by the UN and other international organizations to add that approach that is so valuable. We've experienced first-hand that we were chosen as a partner because we are a bilingual organization and we take the time to listen to needs, and we target our support based on these needs.

J'encourage vivement le gouvernement à aller de l'avant, à commencer à entreprendre des actions et à voir où cela mène. Voilà comment on mène les affaires internationales. Vous faites des plans et puis vous les adaptez immédiatement, car la situation sur place change.

Je ne pense pas qu'il y ait besoin d'un examen. Tout comme je ne pense pas qu'il y avait besoin d'un examen concernant le développement. Le Canada fait cela depuis longtemps et si, à ce stade, nous ne savons pas ce que l'on doit faire, c'est qu'il y a peut-être quelque chose qui cloche. Je ne pense pas que ce soit le cas. Ensemble, nous avons quelques bonnes idées. Alors, allons-y et réalisons-les.

Mme Andersson-Charest : Je suis d'accord sur ce point. Nous avons participé à l'examen de la politique internationale d'assistance et il était plus ou moins calqué sur l'examen de la politique de défense, avec son optique globale ou pangouvernementale. Mais c'est au niveau pratique qu'il faut examiner les choses, je crois, pour éviter de continuer à travailler en vase clos, comme c'est le cas dans les affaires mondiales et d'autres ministères, car cela nuit à l'efficacité des interventions.

Le sénateur Beyak : Ma question est simple, mais la réponse risque d'être longue. Je vous remercie de vos présentations. Vous avez répondu à toutes les questions que je voulais poser.

Pensez-vous que les parlementaires comprennent bien ou pas assez bien encore le travail que vous faites?

M. LaRose-Edwards : La plupart des parlementaires n'ont aucune idée de ce que nous faisons. Nous sommes une petite organisation, dans un sens, même si nous avons 26 000 inscrits sur notre répertoire et si nous faisons beaucoup de choses sur le terrain. Il leur faut, bien sûr, compter sur les fonctionnaires fédéraux, étant donné qu'ils sont notre interface avec les différents secteurs d'activité du gouvernement canadien.

Je suis ravi d'avoir été invité ici et je serais ravi de rencontrer chacun d'entre vous séparément. La réalité sera toujours que nous passons un peu inaperçus, et cela ne pose pas de problème. Nous sommes petits, mais nous allons de l'avant.

Mme Andersson-Charest : Je pense que les parlementaires comprennent le travail du Centre parlementaire mieux que quiconque, bien que députés et sénateurs nous connaissent peu. Cela fait quelques années maintenant que nous n'avons pas travaillé au Canada, alors chaque occasion est bonne pour nous rappeler à votre bon souvenir. Nous vous remercions de nous avoir offert celle-ci.

L'important, je crois, c'est de continuer à faire passer le message, d'expliquer ce que les organisations canadiennes peuvent faire pour compléter les efforts déployés par l'ONU et par d'autres organisations internationales en faveur de cette approche si précieuse. Nous pouvons dire par expérience que nos partenaires nous choisissent parce que nous sommes une organisation bilingue à l'écoute et que nous ciblons notre aide en fonction des besoins patiemment définis avec eux.

So I think the message that we need to give to members of Parliament and senators is don't forget that we exist and that we can actually complement the work of others.

Mr. LaRose-Edwards: One short little hot pursuit: I would encourage all of you if you are interested in working internationally to register with us. We have of a number of serving senators; we have all sorts of former parliamentarians and former senators registered with us. The idea is if someone is looking for your kind of expertise, whether for a two-week mission or two-month mission or longer and you're the right individual, we would contact you. Your name never goes forward. As a matter of fact, nobody even knows you are on our roster unless you say, "Yes, put my name forward. Put my resume forward. I'm interested in that. I always wanted to go to the Central African Republic in its hottest period and stand on the front line so, yes, sign me up." So I encourage people to register.

The Chair: I want to thank our witnesses. It has been very enlightening and I am very pleased that we had this opportunity to spend this hour together.

Joining us on our third panel today are General Jonathan Vance, Chief of the Defence Staff; and Lieutenant-General Christine Whitecross, Commander, Military Personnel Command. It's a pleasure to welcome you both back to the committee as we explore issues related to the defence policy review, UN peace support operations and, of course, issues of importance to the women and men of our military.

Before I invite you to make opening remarks, on behalf of the committee, I would like to congratulate you, Lieutenant-General Whitecross, on your recently announced promotion to head the NATO Defence College in Rome. As our most senior female officer, you make us all proud, and we know you will take on the challenges of NATO with as much passion as you brought to bear on issues under your command in Canada.

At this time, I would like to invite our Chief of the Defence Staff, General Vance, to make his opening statement. We have one hour for this panel. Please begin.

General Jonathan Vance, Chief of the Defence Staff, National Defence and the Canadian Armed Forces: Thank you for your introduction, Mr. Chair, senators, ladies and gentlemen, and thank you for inviting me again to appear before this committee. It's a real honour to do so.

As I understand it, I've been asked specifically to speak on Operation HONOUR, but I also know that the questions can take us in many different directions. I am happy, though, to have this opportunity to provide you a brief update on our efforts under Operation HONOUR.

Dès lors, le message que nous devons transmettre aux députés et aux sénateurs est de ne pas oublier que nous existons et que nous pouvons utilement compléter le travail des autres.

M. LaRose-Edwards : Brièvement, dans la foulée. J'encourage tous ceux qui sont intéressés à travailler à l'échelle internationale, à s'inscrire auprès de nous. Nous avons sur notre répertoire un certain nombre de sénateurs en activité ainsi que plusieurs anciens parlementaires et sénateurs. L'idée est que si quelqu'un est à la recherche de votre type d'expertise, que ce soit pour une mission de deux semaines, de deux mois ou plus, et que vous êtes la bonne personne, nous vous contacterons. Votre nom ne sera jamais rendu public. En fait, personne ne saura même que vous êtes sur notre liste, sauf si vous dites : « Oui, vous pouvez communiquer mon nom. Mon CV. Voilà ce qui m'intéresse. J'ai toujours voulu aller en République centrafricaine au plus fort des tensions et me tenir en première ligne, alors, oui, je suis partant. » Alors, je vous encourage à vous inscrire auprès de nous.

Le président : Je tiens à remercier nos témoins. Cela a été très instructif et je suis très heureux que nous ayons eu l'occasion de passer cette heure ensemble.

Nous accueillons pour notre troisième groupe d'experts, le général Jonathan Vance, chef d'état-major de la Défense et le lieutenant-général Christine Whitecross, commandante, Commandement du personnel militaire. C'est un plaisir de vous accueillir à nouveau tous deux au comité pour notre exploration des questions liées à l'examen de la politique de défense, aux opérations de soutien à la paix des Nations Unies et, bien sûr, des questions importantes pour les femmes et les hommes de nos forces armées.

Avant que je ne vous invite à faire vos observations préliminaires, au nom du comité, je voudrais vous féliciter, Lieutenant-général Whitecross, pour votre récente promotion à la tête du Collège de défense de l'OTAN à Rome. En tant que notre plus haut fonctionnaire féminin, vous nous remplissez d'une grande fierté et nous savons que vous relèverez les défis de l'OTAN avec la même passion qui vous animait dans l'exercice de votre commandement au Canada.

Je voudrais inviter notre chef d'état-major de la Défense, le général Vance, à faire sa déclaration d'ouverture. Nous avons une heure pour ce groupe d'experts. Vous pouvez commencer, je vous en prie.

Général Jonathan Vance, chef d'état-major de la Défense, la Défense nationale et les Forces armées canadiennes : Je vous remercie de votre présentation, monsieur le président, sénateurs, mesdames et messieurs, et merci de m'inviter une nouvelle fois à parler devant ce comité. C'est un véritable honneur.

Si j'ai bien compris, vous m'avez demandé expressément de parler de l'opération HONNEUR, mais je sais également que les questions peuvent nous amener dans toutes les directions. Je suis néanmoins heureux d'avoir l'occasion de vous présenter un bref compte rendu de nos efforts concernant l'opération HONNEUR.

As you recall, this was my first order to the Canadian Armed Forces. Its objective is to eliminate harmful sexual behaviour from within our ranks. I acknowledge that this is an ambitious goal, but I will not accept a lesser target.

Joining me today is Lieutenant-General Christine Whitecross, who is supporting this operation. I will make the point here that all of my commanders are in the process of actively supporting this operation, as are all members of the Canadian Armed Forces.

Like you, I'd also like to note publicly how very proud I am of General Whitecross as she was recently named the next Commandant of the NATO Defence College in Rome, a prestigious post. It's good news for NATO and great news for Canada.

I will begin with a few short remarks, following which I will be pleased to take any and all of your questions.

Mr. Chairman and senators, we are taking short- and long-term measures under Operation HONOUR. In the short term, we are supporting victims more effectively and responding more decisively to incidents, and in the long term, we will understand our military culture better as it relates to harmful behaviour and change it to ensure that all members are treated with the respect and dignity that is their due.

More effective victim support and decisive leadership will help create an environment that encourages incident reporting and ideally works to prevent. This in turn helps to build a culture that is more supportive and more responsive to the needs of our members.

[Translation]

During the first year of operation HONOUR, we focused on those immediate measures. As to victim support, the Sexual Misconduct Response Centre provides members of the military with confidential support and advice. Despite what critics say, the centre is independent from the military chain of command and focuses exclusively on victims.

In addition, we continue to improve the support we offer. Those responsible for the military chain of command have received training and information on the best way of supporting victims of sexual misconduct, as have health care workers, chaplains, the military police and legal officers. These supports encourage former victims to talk about their experiences now. In the first six months of this year, we saw a 22 per cent increase in incidents reported to the military police.

Vous vous rappelez que ce fut là le premier ordre que j'ai donné aux Forces armées canadiennes en qualité de chef d'état-major de la Défense. L'objectif est d'éliminer les comportements sexuels inappropriés dans nos rangs. J'admets que c'est là un objectif ambitieux, mais je n'accepterai rien de moins.

Je suis accompagné aujourd'hui par le lieutenant-général Christine Whitecross, qui appuie cette opération. Je veux vous faire remarquer que tous les commandants sous mes ordres vont bientôt appuyer activement cette opération, au même titre que tous les militaires des Forces armées canadiennes.

Comme vous, j'aimerais exprimer ma fierté envers le lieutenant-général Whitecross qui vient d'être nommée au poste de commandant du Collège de défense de l'OTAN à Rome, un poste prestigieux. C'est bien pour l'OTAN et c'est très bien pour le Canada.

Je commencerai par quelques points, et je serai heureux de répondre à toutes vos questions par la suite.

Monsieur le président, mesdames et messieurs, nous adoptons des mesures à court et à long terme dans le cadre de l'opération HONNEUR. À court terme, nous appuyons plus efficacement les victimes et nous répondons de manière plus résolue aux incidents. À long terme, nous allons mieux comprendre la culture militaire en lien avec les mauvais comportements et la changer pour s'assurer que tous les militaires sont traités avec le respect et la dignité qu'ils méritent.

Un soutien plus efficace pour les victimes et une direction ferme aideront à créer un milieu qui encourage le signalement des incidents et, idéalement, œuvre à prévenir ces derniers. Cela favorise en retour la création d'une culture plus axée sur le soutien et qui répond mieux aux besoins de ses militaires.

[Français]

Au cours de la première année de l'opération HONOUR, on s'est concentré sur ces mesures immédiates. En ce qui concerne l'appui aux victimes, le Centre d'intervention sur l'inconduite sexuelle fournit à nos militaires du soutien et des conseils confidentiels. Malgré ce que disent les critiques, le centre est indépendant de la chaîne de commandement militaire et se concentre exclusivement sur les victimes.

Nous continuons également à améliorer le soutien que nous offrons. Les responsables de la chaîne de commandement ont reçu de la formation et de l'information sur la meilleure manière de soutenir les victimes de comportements sexuels inappropriés, ainsi que les travailleurs du domaine de la santé, les aumôniers, les policiers militaires et les avocats militaires. Ces soutiens encouragent les anciennes victimes à en parler aujourd'hui. Durant les six premiers mois de cette année, nous avons constaté une augmentation de 22 p. 100 d'incidents rapportés aux services de la police militaire.

[English]

About half of these are old cases predating Operation HONOUR. This demonstrates to me that at least some of these victims now believe, perhaps for the first time, that we will hear them and take action.

Every report of a sexual offence, new or not, is investigated by dedicated teams within the Canadian Forces National Investigation Services, CFNIS. These investigators have received specialized training to deal with sexual offences and can lay criminal charges against any member of the Canadian Armed Forces.

When an investigation determines that an offence has taken place, we are taking decisive action to deal with perpetrators. Since January, 8 individuals have been convicted of sexual misconduct-related offences and another 55 have been subjected to administrative action.

[Translation]

In the most serious cases, I ordered that people be relieved of their command, or I removed them completely from our ranks because they are not worthy of being part of our organization.

Honourable senators, I can assure you and all Canadians that we are taking decisive action.

I would now like to talk about the more long-term objective of operation HONOUR, specifically as regards the change in culture. In the past, our institution was slow to recognize the need for change since so many aspects of our culture are important to us.

[English]

Like so many of my brothers and sisters in the profession of arms, I take great pride in being a member of the Canadian Armed Forces. I consider it an honour and a privilege to serve in the uniform of our country.

Our culture is what gives us the resiliency that we demonstrate today, the fortitude to have weathered the storms of world wars, Korea, UN missions and Afghanistan, but there are also aspects of our culture that have caused and still contribute to harmful, inappropriate sexual behaviour. We must identify those factors and eliminate them.

We have taken the first steps in this direction. Over the summer, more than 40,000 of our members completed a StatsCan survey on harmful sexual behaviour within our ranks. The results are being tallied and will be made available in late November. As I said a few weeks ago, I expect them to be sobering.

[Traduction]

Environ la moitié de ces cas datent d'avant la mise en œuvre de l'opération HONNEUR. Cela me démontre que certaines victimes croient maintenant, peut-être même pour la première fois, que nous allons les écouter et prendre les mesures nécessaires.

Tous les rapports d'une infraction sexuelle, récents ou non, font l'objet d'une enquête par des équipes spéciales du Service national des enquêtes des Forces canadiennes, ou SNEFC. Ces enquêteurs ont suivi une formation spéciale pour traiter les infractions sexuelles et peuvent déposer des accusations au criminel contre tout membre des Forces armées canadiennes.

Lorsqu'une enquête permet de déterminer qu'une infraction a eu lieu, nous prenons des mesures vigoureuses pour nous occuper des contrevenants. Depuis le mois de janvier, huit personnes ont été déclarées coupables d'infractions relatives à l'inconduite sexuelle. Cinquante-cinq autres ont eu à faire face à des sanctions administratives.

[Français]

Dans les cas les plus graves, j'ai ordonné que des personnes soient relevées de leur commandement, ou je les ai retirées entièrement de nos rangs, parce qu'elles ne sont plus dignes de faire partie de notre organisation.

Honorables sénateurs, je peux vous assurer et assurer tous les Canadiens et Canadiennes que nous prenons des mesures décisives.

J'aimerais maintenant discuter de l'objectif à plus long terme de l'opération HONOUR, notamment, le changement de notre culture. Par le passé, notre institution a pris du temps à reconnaître le besoin de changement, puisque tellement d'éléments de notre culture nous sont chers.

[Traduction]

Tout comme un grand nombre de mes frères et sœurs d'armes, je suis très fier de faire partie des Forces armées canadiennes. Je considère mon service dans l'uniforme de notre pays comme un honneur et un privilège.

C'est grâce à notre culture que nous avons eu la résilience et la force nécessaires pour surmonter les guerres mondiales, la guerre de Corée, les missions de l'ONU et l'Afghanistan. Il y a cependant des aspects de notre culture qui ont causé des comportements sexuels néfastes et qui y contribuent encore. Nous devons cerner ces facteurs et les éliminer.

Nous avons franchi les premiers pas dans cette direction. Au cours de l'été, plus de 40 000 militaires ont participé à une enquête de Statistique Canada portant sur les comportements sexuels néfastes dans nos rangs. Nous compilons actuellement les résultats et ils seront accessibles à la fin du mois de novembre. Comme je l'ai dit il y a quelques semaines, je m'attends à ce qu'ils soient peu rassurants.

The survey results will give us the information we need to conduct a detailed analysis of our military culture, covering such areas as recruitment, training and education, leadership and the chain of command, the influence of social media and language, to name but three.

In conclusion, Mr. Chair, I am encouraged by the progress we have achieved to date, but incidents of harmful sexual behaviour are still occurring, and this is unacceptable. So I will continue to lead Operation HONOUR. The leadership of the Canadian Armed Forces and indeed all members will be compelled to support its execution, and we will do so until every member in uniform is treated with the respect and dignity that is their due.

Thank you for your time, and I will be happy to take your questions.

The Chair: Thank you very much, general. I want to say we appreciate very much the update on Operation HONOUR, and it's obvious you have been doing a lot of work over the last number of months in respect to that issue.

Before we begin, I'd like to lay the framework in respect to the question of international deployments and the National Defence review that we've been involved in for the last number of days. I have an overall question that we'd like to get on the record, because we read a lot in the newspaper, and sometimes it's accurate and sometimes it isn't.

Could you walk us through which three countries in Africa are being given serious consideration for deployment? And could you identify the main risks posed to Canadians in those countries? Also, can you tell us, in any deployment that would take place, what equipment or personnel needs must be met by the Canadian Armed Forces to be able to take such a deployment, and is it going to take a period of time before that equipment and personnel could be put into place?

I know that's a series of questions, but the committee would like to be updated.

Gen. Vance: Thank you, Mr. Chair and senators. I'm grateful for the question.

In fact, what I'm doing right now to support government decision making — and ultimately I'll be in a position to provide advice to government — is to look at all of the ongoing UN missions around the globe and make an assessment that follows the following logic.

One is to look at the nature of the conflict itself. So whether this is occurring in Colombia, in the Middle East where there are UN missions or in Africa where there are missions, look at the nature of the conflict and then make an assessment of what would need to be done to address the nature of the conflict. Then look at what the UN is doing under its mandate to address the nature of the conflict and determine whether or not there are any gaps or

Les résultats de l'enquête nous donneront l'information dont nous avons besoin pour réaliser une analyse détaillée de notre culture militaire. Elle touchera à des domaines tels que le recrutement, la formation et l'instruction, la direction et la chaîne de commandement, et l'influence des médias sociaux et du langage, pour n'en nommer que trois.

Pour conclure, monsieur le président, je trouve encourageant les progrès que nous avons réalisés jusqu'à présent. Cependant, des comportements sexuels inappropriés se produisent encore. Cela est inacceptable. Alors, je vais continuer de mener l'opération HONNEUR. L'ensemble de la direction des Forces armées canadiennes et tous les militaires seront tenus de soutenir sa mise en œuvre et nous continuerons nos efforts jusqu'à ce que tous les militaires canadiens soient traités avec le respect et la dignité que leur sont dus.

Je vous remercie de votre temps et je serai heureux de répondre à vos questions maintenant.

Le président : Je vous remercie beaucoup, général. Je veux vous dire que nous vous sommes très reconnaissants de nous avoir mis au courant des derniers développements dans l'opération HONNEUR et il est évident que vous avez beaucoup progressé dans ce dossier dans les derniers mois.

Avant de débiter, j'aimerais définir le cadre de discussion de la question des déploiements internationaux et de l'examen de la Défense nationale sur laquelle nous nous penchons ces derniers jours. J'ai une question d'ordre général que nous aimerions inscrire au procès-verbal parce que la presse en a largement traité et des fois, elle est fiable, d'autres fois, elle ne l'est pas.

Pouvez-vous nous répéter quels sont les trois pays d'Afrique qui font l'objet d'un examen sérieux en vue d'un déploiement? Pouvez-vous nous indiquer les principaux risques courus par les Canadiens dans ces pays-là? De plus, pouvez-vous nous dire, peu importe le déploiement effectué, quels sont les besoins en termes d'équipement ou de personnel que les Forces armées canadiennes doivent satisfaire pour être en mesure de se déployer et s'il faudrait du temps pour mettre en place cet équipement et ce personnel?

Je sais que c'est une série de questions, mais le comité aimerait être mis au courant.

Gén Vance : Je vous remercie, mesdames et messieurs, de me poser la question.

En fait, pour aider le gouvernement à prendre une décision — et, en bout de ligne, je serai en mesure de conseiller le gouvernement — j'examine actuellement toutes les missions courantes de l'ONU et je procède à une évaluation qui obéit à la logique suivante.

Il s'agit d'abord d'examiner la nature du conflit en soi. Donc, qu'il touche la Colombie, le Moyen-Orient, où il y a des missions de l'ONU, ou l'Afrique, il faut examiner la nature du conflit et évaluer ensuite ce qu'il faudrait faire pour transformer la nature du conflit. Après, on examine l'action menée par l'ONU en vertu de son mandat pour transformer la nature du conflit et on détermine s'il y a des vides à combler ou si la mission de l'ONU

whether the UN mission is effectively pointed at the heart of the problem. Then look at what Canada could contribute to any one of those missions to make a real difference on the ground to directly address the nature of the conflict, the resolution thereof or to prevent further conflict.

And I've not completed this study. It's only at that point where I'll be prepared to look at what is out there in terms of the things Canada could do, make my assessment and offer advice as to what Canada might do. It's then up to the Government of Canada to determine what we will do.

This is a process. You've heard the minister speak on this repeatedly, and I'm grateful, frankly, for the wisdom of giving us the space necessary to do a full assessment, right from the root of the conflict all the way through to what might be done about it. I will put that before the minister and, ultimately, for decision making as we determine where best Canada can contribute to actual progress in terms of anything that can be done as it relates to the nature of the conflict and what the UN is doing.

Now, you've also asked about risks. The risks change and are different between and throughout mission areas. Therefore, as it relates to the equipment that we would bring, the training that we'll do, the numbers of forces that would be put into play, whether we play a direct role on the ground or an indirect role through capacity building, all options in terms of what the military, along with a whole-of-government approach, may bring to actually addressing the nature of the conflict and doing some good are what's in play right now. When the minister speaks of doing the assessment, this is exactly what's going on.

My staff and I are working very hard, have done reconnaissance efforts, will continue to do reconnaissance across the continent of Africa and elsewhere to understand exactly what it is we might do. I will try and build options for government as to how it is that we might best contribute.

I think the "start state" of the Canadian Armed Forces in terms of its expertise to provide capacity building, technical expertise, enablers or, indeed, troops on the ground to deal with the challenges, again in the context of a larger whole and including multiple government department efforts is very good. I think we are well poised to do the necessary military tasks in some of these conflict areas.

I never let pass an opportunity to remind people that in most instances the nature of the conflict and the things that you can do about it, maybe 20 per cent of it can be managed by the military. The other 80 per cent speaks to root causes, speaks to challenges of the nations they are dealing with, and no matter how much military force you put at it, it's unlikely to solve the root causes.

s'attaque au cœur du problème. Finalement, on examine la contribution possible du Canada à l'une ou l'autre de ces missions pour changer vraiment les choses sur le terrain de manière à affecter directement la nature du conflit, la résolution du conflit ou à prévenir un nouveau conflit.

Je n'ai pas terminé cette étude. Nous en sommes là où je me prépare à examiner les interventions possibles du Canada, à effectuer une évaluation et à donner des conseils sur les actions que pourrait mener le Canada. Il revient ensuite au gouvernement du Canada de décider de ce que nous allons faire.

C'est un processus. Vous avez entendu le ministre parler de ce sujet à plusieurs reprises et, franchement, je lui sais gré de sa sagesse qui a voulu nous laisser le temps d'effectuer une évaluation complète, de l'origine du conflit jusqu'aux modes possibles d'intervention. Je vais soumettre cela au ministre et, finalement, une décision sera prise après que nous ayons établi là où le Canada peut être le plus utile pour faire avancer les choses en tenant compte de la nature du conflit et de l'action de l'ONU.

Vous vous êtes aussi informés des risques. Les risques évoluent et sont différents d'une zone de mission à l'autre et à l'intérieur d'une même zone de mission. Par conséquent, en ce qui concerne l'équipement que nous emmènerions, la formation que nous assurerons, le nombre de militaires qui fourniraient une prestation, que l'on ait un rôle actif sur le terrain ou un rôle indirect de renforcement des capacités, toutes les options quant à ce que le militaire, de concert avec l'ensemble du gouvernement, peut offrir pour réellement affecter la nature du conflit et faire un peu de bien sont sur la table pour le moment. Quand le ministre parle d'évaluation, c'est exactement ça qui se passe actuellement.

Mon personnel et moi travaillons très fort, nous avons accompli un travail de reconnaissance, nous continuerons à faire de la reconnaissance sur le continent africain et ailleurs pour bien comprendre en quoi nous pourrions être utiles. Je vais envisager des options à l'intention du gouvernement en termes de ce qui constituerait notre meilleure contribution.

Je crois que la « situation de départ » des Forces armées canadiennes est très bonne; je parle ici de son expertise sur le plan du renforcement de la capacité, sur le plan technique, des outils pratiques, voire des troupes sur le terrain pour faire face aux défis, encore une fois dans le contexte d'un ensemble plus large et en comptant les efforts de multiples ministères. Je crois que nous sommes très bien positionnés pour accomplir les tâches militaires nécessaires dans certaines de ces zones de conflit.

Je profite de toutes les occasions qui me sont offertes pour rappeler que, la plupart du temps, par rapport à la nature du conflit et à ce que vous pouvez faire à ce sujet, le militaire ne peut intervenir qu'à hauteur de 20 p. 100 et que le reste est fonction des causes premières du conflit, des défis que doivent relever les nations en cause et, peu importe les forces militaires en présence, il est peu probable qu'elles réussissent à éradiquer les causes premières.

That said, I am confident that UN operations and Canadian Armed Forces in those operations can contribute to the necessary condition-setting and can contribute to establishing secure environments, protection of civilians, improvement of the performance of the UN forces, a whole range of things that will contribute fully to that part that the military can do. But I must insist always to state that it takes more than just the military to solve these challenges, which largely sit in social, political and economic space.

Senator Jaffer: Thank you very much for your presentation. Before I start, I want to take this opportunity to thank you and, through you, the men and women who work for you, to say to them thanks for the service they give. I've had first-hand experience working with our men and women in Darfur and South Sudan. The communities used to say that they would come during the day, they would work, and in the evening they would build orphanages. I'm very proud to say this is what our men and women in uniform do. So thank you for the work you do.

Gen. Vance: Thank you.

Senator Jaffer: In your statement today you spoke about the challenges with sexual assault. I have followed this very carefully, and I can genuinely look you in the eye and say that you have made so much progress, and you certainly have taken on this issue. I commend you for the work you've done. Certainly in the last year or so, you've made great progress.

That is where I am so optimistic that if you go in the field, especially with peace operations, what you have learned here, you could use that. We know the terrible challenges the peacekeepers and the civilian population have, so I'm hoping what you have learned you can help others to learn as well.

General Vance, I'm sure you think a lot about this when you think of peace operations, and I'd like your opinion. I am very concerned about the impunity that exists, not here but with the peacekeepers overseas, and I will leave this thought with you. I'm hoping that you will lead the way to stop this impunity.

I've just come from a conflict zone, and one of the reasons women have lost faith in peacekeeping is because they felt that they get away with. That is the word; they get away with it — impunity. So I leave that thought with you.

The chair talked about risk. I can't think of a more risky situation than the one you had in Afghanistan with a NATO force. No place in Africa is as risky as Afghanistan, so risk exists anywhere you go.

Cela étant dit, je suis sûr que les opérations de l'ONU et les Forces armées canadiennes au sein de ces opérations peuvent aider à créer les conditions nécessaires et à assurer des cadres sécuritaires, la protection des civils, l'amélioration des résultats des forces onusiennes, toute une gamme de choses qui contribueront pleinement à ce que les militaires peuvent réaliser. Je dois néanmoins toujours insister sur le fait que le volet militaire ne suffit pas à relever ces défis, lesquels se situent en grande partie dans les sphères sociale, politique et économique.

La sénatrice Jaffer : Je vous remercie beaucoup pour votre exposé. Avant tout, je veux profiter de l'occasion pour vous remercier, vous et les hommes et les femmes qui sont sous votre commandement, du service que vous délivrez. J'ai vécu personnellement l'expérience de travailler avec vos hommes et vos femmes au Darfour et au Soudan du Sud. Les communautés disaient que pendant la journée, ils travaillaient, et le soir, ils construisaient des orphelinats. Je suis très fière d'affirmer que c'est ça que font nos hommes et nos femmes en uniforme. Je vous remercie donc pour le travail que vous accomplissez.

Gén Vance : Je vous remercie.

La sénatrice Jaffer : Aujourd'hui, dans votre déclaration, vous avez parlé du problème des viols. Je porte une attention particulière à ce dossier et je peux vous regarder franchement dans les yeux et vous dire que vos progrès sont notables, et vous vous êtes certainement attaqué à ce problème. Je vous félicite pour le travail accompli. Sûrement au cours de la dernière année, vous avez réalisé des progrès énormes.

C'est à cet égard que je suis également optimiste quant au fait que vous pourrez appliquer ce que vous avez appris ici, si vous allez sur le terrain, en particulier dans le cadre d'opérations de paix. Nous connaissons les immenses défis auxquels sont confrontés les Casques bleus et la population civile; j'espère donc que ce que vous avez appris vous permettra d'aider autrui à l'apprendre également.

Général Vance, je suis certaine que vous réfléchissez beaucoup à cela quand vous pensez aux opérations de paix, et j'aimerais avoir votre opinion à ce sujet. Je suis très préoccupée de l'impunité existante, pas ici mais chez les Casques bleus à l'étranger, et je partage cette pensée avec vous. J'espère que vous tracerez la voie pour mettre un terme à cette impunité.

Je reviens tout juste d'une zone de conflit et l'une des raisons pour lesquelles les femmes ne croient plus au maintien de la paix, c'est qu'elles ont l'impression qu'ils s'en sauvent. Ce sont les termes qu'elles emploient : ils s'en sauvent, ils agissent en toute impunité. Je partage donc cette pensée avec vous.

Le président a parlé du risque. Je ne peux imaginer une situation plus risquée que celle que vous avez connue en Afghanistan avec la force de l'OTAN. Aucun endroit en Afrique n'est aussi dangereux que l'Afghanistan, donc le risque est présent partout où vous allez.

My bigger question to you is on strategic intelligence, knowledge that you can provide. We talk about numbers, and I see from things that we have been provided that at the moment you have around 103 men and women in peace operations, approximately. I think where Canada can add — and I'd like your input — is not the numbers you provide but the competency and the strategic planning. You have seen that happen, and I think that that's where our strength lies. I would like your opinion on that.

Gen. Vance: Thank you, senator.

I won't necessarily address all of the points that you made, but in general I agree with you that the performance of UN contingents needs to continue to improve. There are a lot of UN forces deployed, and the UN as a body and the nations that provide those forces deserve to have them operate at a very high level of competence and expertise and with respect for populations. Failure to do so could simply add fuel to an already damaging situation, so I could not agree with you more. When a UN force arrives and is employed, things should improve across the board, and if they do not, then I think all of us would have issues with that.

As for your comment relating to the strategic influence that we can have as a country with the unique and high-value assets the Canadian Armed Forces can bring to bear, I agree with you. I think that it not only resides in the area of equipping or the things that are equipment-based, such as aircraft, intelligence collection and dissemination capability, our de-mining, our counter-IED people. All of that also has the marriage between the platform and the people.

I think the most valuable resource that Canada will put to this will be its people, Canadian Armed Forces people or people working in whole-of-government, that will take the view that I described earlier, where we understand the nature of the conflict. We understand what it is that needs to be done. What is it that the UN or other organs are trying to get done? Are there any gaps? Is there anything that we can help with in terms of the very nature of the mandate or in the execution of the mandate that exists? So I think we will bring to bear a powerful analytical skill set with our people and then try to be practically useful within a very focused, strategic effort, to make a real difference.

I know there are skeptics. I am an eternal optimist in many ways as it relates to the employment of force, but I'm also a realist. I think that we have to look very practically at what it is that we can do. Look hard to put the right forces in the right place at the right time to achieve those effects. We can't solve everything, but we can do some good.

La grande question, pour vous, a trait au service de renseignements stratégiques, aux connaissances que vous êtes en mesure de fournir. Nous parlons de chiffres, et je vois dans la documentation qu'on nous a fournie qu'en ce moment, environ 103 hommes et femmes sont affectés aux opérations de paix. Je pense que là où le Canada peut en rajouter — et j'aimerais avoir votre opinion —, ce n'est pas dans la quantité fournie, mais sur le plan de la compétence et de la planification stratégique. Vous avez pu le constater et je crois que c'est là où se situe notre force. J'aimerais avoir votre avis à ce sujet.

Gén Vance : Je vous remercie, sénatrice.

Je ne vais pas nécessairement réagir à tout ce que vous venez de dire, mais, en gros, je conviens que le comportement des contingents onusiens doit continuer de s'améliorer. Il y a beaucoup de forces onusiennes déployées, et l'ONU en tant qu'organisation et les nations qui fournissent ces militaires méritent que ces derniers fassent preuve d'une très grande compétence et d'expertise dans l'exercice de leurs fonctions et de respect à l'endroit des populations, à défaut de quoi la situation ne pourra que s'aggraver. Je suis donc tout à fait d'accord avec vous. Lorsqu'une force onusienne arrive et est utilisée, les choses devraient s'améliorer à tous les égards, et si ce n'est pas le cas, alors je crois que nous aurions tous un problème.

En ce qui concerne votre remarque sur l'influence que nous pouvons exercer sur le plan stratégique en tant que pays, étant donné les actifs uniques et de grande valeur que les Forces armées canadiennes peuvent faire peser dans la balance, je suis d'accord avec vous. Je crois que nos atouts ne se limitent pas à l'équipement ni aux éléments accessoires, par exemple, les aéronefs, la collecte de renseignements et la capacité de diffusion et nos équipes de déminage et de la C-IED. Tout cela combine les moyens et les personnes.

Je pense que la ressource la plus précieuse que le Canada a à offrir, ce sont ses personnes, des militaires des Forces armées canadiennes et des fonctionnaires qui adopteront la position que j'ai décrite plus tôt, alors que nous comprenons la nature du conflit. Nous comprenons ce qui doit être accompli. Qu'est-ce que l'ONU et les autres organes essaient d'accomplir? Y a-t-il des lacunes? Comment peut-on aider à définir le mandat ou à exécuter celui qui existe? Je crois donc que nous ferons valoir la puissante capacité d'analyse de nos gens et essaierons ensuite d'être utiles sur le plan pratique dans le cadre d'un travail concerté et stratégique, afin de faire une vraie différence.

Je sais qu'il y a des sceptiques, mais moi, je suis un éternel optimiste à bien des égards en matière de recours à la force. Je suis aussi réaliste. Je pense que nous devons être très pratiques quant à ce que nous pouvons faire. Il faut analyser de près les situations pour savoir quel genre de contingent il convient de déployer, et à quel moment il faut le faire pour parvenir aux effets recherchés. On ne peut pas tout résoudre, mais il est possible de faire ce qu'il faut.

I'm certainly looking at this as a long-term effort where — and I've said this many times — the best use of military force, in many respects, is conflict prevention in the first place. If you can't prevent it, try to mitigate it. Try to eliminate harm as you do so. Try to seek conflict termination conditions. Sometimes that means the use of force, sometimes a lot of force, but ultimately it has to lead to something. So one of the things that the Canadian influence, I hope, will be is to try to lead to some conclusive improvement, and we will bring whatever assets to bear in a timely way, keeping in mind that at the centre of that are our great people.

The Chair: Colleagues, time is running on for us. We have five senators who have questions. I would ask that the preambles for the questioners be somewhat short, and I would ask the general — I know he can be concise.

[*Translation*]

Senator Dagenais: I would like to thank our witnesses. Since there is no preamble, I will proceed with the questions right away.

General Vance, a number of witnesses have told us this week that peacekeeping missions, such as the one we are involved in in Africa, are political operations. The witnesses have even said that decisions were made at the political and diplomatic level.

Can you tell us how that works? Can this hierarchy sometimes put our servicemen and women in danger? In my opinion, they have the best training to assess the dangers.

Gen. Vance: I would like to answer in English, if you don't mind.

Senator Dagenais: By all means.

Gen. Vance: That is a very good question. I am more comfortable in English, I'm sorry.

Senator Dagenais: Of course.

[*English*]

Gen. Vance: Senator, it's an important question. I am of the opinion that organizations like the United Nations and a number of coalitions and alliances we belong to that seek to deal with conflict in a way and ways to prevent it, to ameliorate it, to reduce its impact, to mitigate the consequences of conflict, to seek termination conditions as peacefully as possible and, where we use force, to protect ourselves or to achieve those limited military objectives that eventually lead to a peace, that is certainly the doctrine that I espouse. That, in my view, is the doctrine that I would argue most Western militaries espouse.

I can think of no chief of defence that I know or work with around the world that wouldn't first try to find ways to prevent the conflict, to mitigate it. The use of force should never be done just for the sake of using force. I think that's a bit of

Je vois les choses à long terme — comme je l'ai dit à maintes reprises —, car, à bien des égards, le recours à la force militaire consiste d'abord à éviter un conflit. Si ce n'est pas possible, alors il faut en atténuer l'impact. Il est question, ce faisant, d'éliminer les dommages éventuels. Il faut essayer de parvenir à une situation où l'on mettra un terme au conflit. Parfois, cela signifie qu'il faut recourir à la force, parfois à beaucoup de force, mais, à terme, il faut déboucher sur quelque chose. J'espère donc que l'influence du Canada aura pour objet d'améliorer les choses à terme et, pour y parvenir dans des délais raisonnables, nous déploierons toutes les ressources nécessaires, sans oublier qu'au centre de tout cela, nous avons des gens extraordinaires.

Le président : Chers collègues, le temps file. Cinq sénateurs veulent poser des questions et je vais leur demander de limiter leurs préambules. Je demanderais au général... mais je sais qu'il peut être concis.

[*Français*]

Le sénateur Dagenais : Je remercie nos témoins. Comme on ne peut pas faire de préambule, je vais passer directement aux questions.

Général Vance, plusieurs témoins cette semaine nous ont dit que les missions de paix, comme celle à laquelle on participerait en Afrique, sont des opérations politiques. Les témoins ont même ajouté que le niveau politique et diplomatique était décisionnel.

Pouvez-vous nous expliquer comment cela fonctionne? Cette hiérarchie peut-elle parfois mettre en danger nos militaires? D'après moi, ceux-ci sont mieux formés pour évaluer les dangers.

Gén Vance : J'aimerais vous répondre en anglais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Le sénateur Dagenais : Certainement.

Gén Vance : Vous posez une très bonne question, et je suis plus à l'aise en anglais, je m'en excuse.

Le sénateur Dagenais : Tout à fait.

[*Traduction*]

Gén Vance : Sénateur, voilà une question importante. Je suis d'avis que des organisations comme les Nations Unies et un certain nombre de coalitions et d'alliances auxquelles nous appartenons cherchent à trouver des façons d'éviter les conflits, d'améliorer la situation sur le terrain, de réduire les effets délétères, d'atténuer les conséquences d'un conflit et de chercher, le plus pacifiquement possible, à les régler, le recours à la force étant destiné à nous protéger pour nous permettre de réaliser les objectifs militaires qui, en fin de compte, facilitent le rétablissement de la paix. C'est une doctrine avec laquelle je suis entièrement d'accord. J'estime d'ailleurs que c'est la doctrine que la plupart des armées occidentales ont adoptée.

Je ne connais absolument aucun chef d'état-major, aucun avec qui j'aurais travaillé ailleurs dans le monde, qui n'essaierait pas d'abord de chercher à prévenir les conflits, à en atténuer l'impact. Le recours à la force ne doit pas être une fin en soi. Cela va de soi,

a motherhood statement, but sometimes people misconstrue what it is that a military can do. We set conditions for better things to happen. That's the intent. That's the ultimate objective.

So I believe that the UN is a valuable institution through which, given a correct analysis and a correct application of military forces, those forces can help to lead to the other things that need to occur in the political, social and economic space to provide real and long-term change.

Sometimes it takes a great deal of time to set those conditions. Peace support operations, peacekeeping, operations that seek to reduce harm, to protect people while larger political decisions and economic decisions are ongoing, those are valuable too, but they've got to be effective and they've got to lead to something. They've got to lead to a better condition, ultimately to the very nature of the reasons why there's a problem there in the first place.

So I reject the notion that this is done simply for political reasons and putting troops in harm's way, into risky areas, for anything other than the true merits of the value of the use of military force.

I will wrap up here, Mr. Chair, because I know that you want me to be concise.

Anywhere you need to use the military as opposed to any other instrument of government is, by definition, risky. It is, by definition, an environment that demands more than what you could do with any other group of people. So the fact that risk exists ought not to be the main reason why you wouldn't deploy. It's a factor. We would mitigate the risk, and we're experts at doing that.

But a risky mission that has great potential for success may be a mission that you want to invest in, and in the military, we do risk. We're good at that, if we can mitigate it. If the risk is not mitigatable and is out of all proportion and at the same time there's no hope of moving forward, then it's probably the wrong mandate and it would very likely be a mandate on which I would advise the government that it would need to do more work with the UN before you would commit troops.

So we find ourselves in an excellent position right now to ponder missions for our military that will address, appropriately, some of the most challenging conflicts of our age, and that's where the UN is right now.

The Chair: Senator Dagenais, do you have a quick follow-up?

mais parfois, les gens ne savent pas ce que peuvent faire les militaires : les militaires instaurent les conditions nécessaires pour que la situation s'améliore. C'est cela notre intention, c'est l'objectif ultime.

Cela étant, j'estime que l'ONU est une institution appréciable par le truchement de laquelle, après une analyse fondée de la situation et l'application adaptée des forces armées, ces forces peuvent contribuer au déblocage d'autres éléments nécessaires sur le plan politico-socioéconomique pour instaurer un véritable changement à long terme.

Pour rassembler toutes ces conditions, il faut parfois beaucoup de temps. Les opérations de soutien de la paix, de maintien de la paix — des opérations qui visent à réduire les dommages occasionnés, à protéger les personnes tout en favorisant la prise de décisions politiques et économiques plus larges —, sont également très appréciables, mais il faut qu'elles soient efficaces et il faut qu'elles débouchent sur quelque chose de concret. Il faut que cela débouche sur de meilleures conditions que l'on s'attaque, à terme, aux raisons profondes, à la source du problème.

Je rejette donc l'idée que ce genre de chose puisse se faire uniquement pour des motifs politiques et que l'on aille mettre nos militaires en danger, dans des régions à risque, pour autre chose que pour mettre à profit la véritable valeur du recours à la force militaire.

Je conclurai ici, monsieur le président, parce que je sais que vous voulez que je sois concis.

Partout où il faut recourir aux forces armées, plutôt qu'à d'autres instruments du gouvernement, on se trouve, par définition, dans une situation risquée. Par définition, il s'agit d'un environnement qui exige beaucoup plus que ce que l'on pourrait faire avec n'importe quel autre groupe de personnes. Le fait qu'un risque existe ne doit pas nous empêcher de nous déployer. C'est un facteur. Il faut savoir atténuer le risque et nous sommes des experts sur ce plan.

Cependant, une mission risquée qui présente toutes les chances d'aboutir peut être une mission dans laquelle nous voudrions nous investir et, dans l'armée, nous prenons des risques. Nous sommes bons pour prendre des risques, à condition que nous puissions les atténuer. Si cela n'est pas possible, et si le risque est disproportionné et que, en même temps, il n'y a aucun espoir de progresser, alors c'est qu'il s'agit probablement du mauvais mandat et, dans une telle situation, je conseillerai le gouvernement de travailler davantage avec l'ONU, avant d'engager des troupes.

Nous nous trouvons donc, actuellement, dans une excellente position pour réfléchir sur le genre de missions à confier à nos forces armées pour que celles-ci puissent, comme il se doit, contribuer au règlement de certains des conflits les plus délicats de notre époque, et c'est précisément là où se situe actuellement l'ONU.

Le président : Sénateur Dagenais, voulez-vous poser rapidement une autre question?

Senator Dagenais: Thank you for your answer, General Vance. I have another question for Lieutenant-General Whitecross.

[*Translation*]

We hear a lot about what women have to offer on peacekeeping missions. Do you have any specific examples of the number of women and the role they will play in missions such as the one in Africa?

Lieutenant-General Christine Whitecross, Commander, Military Personnel Command, National Defence and the Canadian Armed Forces: I will answer in English if I may.

[*English*]

Thanks for that question.

I would offer that when women in uniform are deployed on any type of operation, you're getting a different perspective on the situation on the ground. It allows you to communicate, in some cases, with different partners on the ground that you wouldn't necessarily get if you were only a mission of men. I think we learned that very well in Afghanistan. It's not just women. I would venture to say it's also anybody of different cultural backgrounds. It allows you to expand your force-enabling functions, as it were, on the ground.

I would also offer that in many ways we think differently in terms of impacts to, perhaps, some of the softer things, whether it's women's issues or vulnerable populations, and it gives us an ability to provide a better option to the operational decision making on the ground because you're getting a far more holistic or comprehensive look at the situation.

Gen. Vance: I agree wholeheartedly. In fact, UN Security Council Resolution 1325 recognizes the fact that the addition of women into and the use of a gender-based analysis framework and tool set to look at conflict is the only way to look at it in its entirety. Many of these conflicts have men in the forefront, women are behind, and of course the solution to a state or national tragedy needs to affect the whole population, not just men.

As I said before, you can't necessarily do it with military force alone. It needs to be a holistic effect. Gender-based analysis is what we've adopted, along with many of our allies, as a way to look more holistically at the nature of the conflict. It means

Le sénateur Dagenais : Merci pour votre réponse, général Vance. J'ai une autre question, mais pour le lieutenant-général Whitecross.

[*Français*]

On parle beaucoup des avantages que les femmes peuvent offrir dans le cadre d'une mission de paix; auriez-vous des exemples à nous donner des effectifs et du rôle que les femmes militaires joueront dans les missions, comme la mission en Afrique?

Lieutenant-général Christine Whitecross, commandante, Commandement du personnel militaire, Défense nationale et les Forces armées canadiennes : Je répondrai en anglais si vous le permettez.

[*Traduction*]

Merci pour cette question.

Je dirais que, lorsqu'on déploie des femmes en uniforme, dans le cadre de n'importe quelle opération, on obtient un point de vue radicalement différent de la situation sur le terrain. Dans certains cas, on parvient à instaurer, avec les différents partenaires sur le terrain, des communications qui ne seraient pas forcément possibles d'établir si la mission n'était menée que par des hommes. C'est ce que nous avons, je pense, fort bien appris en Afghanistan. Ce n'est d'ailleurs pas qu'une question de femmes. Je me risquerais à dire que c'est la même chose avec toute personne de provenance culturelle différente. Cela nous permet de miser davantage sur nos fonctions d'habilitation de la force, si l'on peut dire, sur le terrain.

J'affirmerais, par ailleurs, qu'à bien des égards, les femmes appréhendent les répercussions des conflits de façons différentes, pour ce qui est des aspects touchant davantage à la vie courante, qu'il s'agisse de questions concernant les femmes ou les populations vulnérables, et nous en venons ainsi à améliorer les décisions opérationnelles prises sur le terrain, parce que nous arrivons à appliquer une vision beaucoup plus globale, beaucoup plus exhaustive de la situation.

Gén Vance : Je suis on ne peut plus d'accord. En fait, la résolution 1325 du Conseil de sécurité de l'ONU reconnaît que l'apport des femmes et l'application d'un cadre d'analyse sexospécifique, ainsi que l'ensemble des outils utilisés pour analyser un conflit sont les seules façons d'appréhender une situation dans son ensemble. Dans bien des conflits auxquels nous avons affaire, les hommes sont en première ligne et les femmes sont à l'arrière, mais pour trouver la solution à une tragédie qui se joue au niveau national ou à celui de l'État, il faut faire participer toute la population et pas uniquement les hommes.

Comme je le disais, ce n'est pas forcément quelque chose que l'on peut faire en recourant uniquement aux forces armées. Il faut rechercher un effet holistique. Nous avons adopté les analyses sexospécifiques, comme nombre de nos alliés, pour examiner de

that you operationalize your employment of women; you operationalize your ability to perceive and change the impact on the ground to women, vulnerable populations and so on.

Tangential to this, but not exactly part of it, would be some of the child soldier initiatives that are ongoing.

You can't go in and just use one blunt instrument to deal with some of these challenges, and gender-based analysis, plus the role of women in the field, seeks to address this.

Senator Kenny: Welcome, general. My first question is along the lines of Senator Dagenais' first question, and it has to do with force protection and how you will mitigate risks. I'm looking for examples that the public will relate to, because they're going to have a say, eventually, in whether we should pursue these missions in the future. I dare say that the debate that's coming up in Parliament will also touch on that question. I think it would be very helpful if you could give us some examples of how one goes about minimizing the risks to soldiers on peace support operations.

Gen. Vance: Thank you, senator.

Force protection is a baseline factor that we always consider no matter what operation we are going on and no matter where we are. We tailor the force in terms of its composition, its training, the equipment that it has and the rules of engagement that it follows to ensure that it is well-equipped to deal with the obvious threats, as well as the changes to the threat environment that could occur.

Specifically, in mitigation, I issue the ROE to the troops. They're issued under my authority. Our troops do not operate under UN ROE; they operate under Canadian ROE. I never relinquish Canadian command of those troops. At no time do Canadians operate outside of the full command of the Chief of the Defence staff. Yes, they will be given tactical missions by UN commanders, but these are Canadian ROE.

We have learned a lot since the days of Bosnia and Rwanda, and one thing we've learned is you're never out from under Canadian command, or their ROE. To that end, I'm able to determine the sufficient force required to mitigate and respond to and protect our troops. I make certain that that goes in there as I deploy and tailor the force to go in.

It is clear that sometimes the UN will not ask for the total force package that we think is necessary to go in and assure force protection. In instances like that, we have the ability to do voluntary national contributions or, in fact, work to change the

façon plus globale la nature des conflits. Cela veut dire que les femmes participent aux opérations et qu'il faut, sur le terrain, opérationnaliser la capacité à percevoir et à modifier les impacts sur les femmes, sur les populations vulnérables et ainsi de suite.

L'initiative sur les enfants soldats que nous administrons s'inscrit en prolongement de tout cela, car elle n'en fait pas véritablement partie.

On ne veut pas simplement intervenir à l'aide d'un instrument contondant pour régler les problèmes constatés et nous cherchons à mieux faire en recourant aux analyses sexospécifiques et en misant sur le rôle des femmes sur le terrain.

Le sénateur Kenny : Bienvenue, général. Ma première question rejoint la première que vous a posée le sénateur Dagenais, soit la protection de la force et la façon d'atténuer le risque. Je cherche des exemples qui vont parler à la population, parce qu'en fin de compte, celle-ci aura son mot à dire dans le genre de mission que nous déciderons d'entreprendre dans l'avenir. J'oserais même dire que le débat qui s'annonce au Parlement va également porter sur cette question. Il serait, selon moi, très utile que vous nous donniez des exemples de la façon dont vous pouvez réduire les risques que courent nos militaires dans le cadre de missions de soutien de la paix.

Gén Vance : Merci, sénateur.

La protection de la force est un élément fondamental auquel nous songeons en permanence, peu importe le genre d'opération que nous entreprenons et peu importe où nous nous retrouvons. Nous adaptons nos forces armées en jouant sur la composition, la formation et le matériel confié aux militaires déployés, ainsi que sur les règles d'engagement à appliquer pour que cette force soit bien équipée afin de faire face aux menaces les plus évidentes de même qu'aux changements de menace qui se produiront.

Plus précisément, s'agissant d'atténuation du risque, j'é mets des règles d'engagement, des RE, à l'intention des militaires. Ces règles relèvent de ma compétence. Nos militaires n'interviennent pas en vertu de RE de l'ONU, mais en vertu de RE canadiennes. Je n'ai jamais renoncé à l'exercice d'un commandement canadien sur nos militaires. Jamais les Canadiens n'évoluent en dehors d'un commandement directement exercé par le chef d'état-major. Ils peuvent effectivement recevoir des missions tactiques par des commandants des forces de l'ONU, mais ils appliquent des RE canadiennes.

Nous avons beaucoup appris depuis l'époque de la Bosnie et du Rwanda, notamment qu'il faut toujours avoir un commandement canadien ou de RE canadiennes. À cet égard, je suis en mesure de déterminer le niveau de force suffisante pour atténuer une menace, pour réagir et pour protéger nos soldats. Je m'assure que l'on tienne compte de tous ces aspects au moment de constituer et de déployer la force d'intervention.

Il est évident qu'à l'occasion, l'ONU ne recourt pas à toute la force que nous pouvons juger nécessaire de déployer pour assurer la protection de nos armées. Dans de tels cas, il nous est possible d'apporter une contribution nationale volontaire ou plutôt de

nature of that which has been requested through the UN and DPKO to get the right force package on the ground because in our opinion it needs more force.

I'll give you a specific case in point. The Dutch went into northern Mali to respond to that mission's requirement for forces in the north and the ability to prevent violence up there. They brought in attack helicopters, patrols, snipers and special forces, and introduced the notion of intelligence gathering for the first time in that mission. That was happily accepted by the UN because that was the military instrument required for the job.

We're going to do the same thing. The lowest common denominator will not be just looking at what the UN is asking for. We will also put a Canadian stamp on anything we do, anywhere. We have learned the lessons of the past.

We also have the ability to produce very good tactical, operational and strategic indicators and warnings in terms of potential danger to our troops, and we can provide and change the equipping on the ground, on the fly, if we need to.

Finally, I would say that anywhere we go in the world, we ensure there are national command elements — someone in charge — in proximity to them that understand completely what is going on, on the ground. They may be outside the UN chain of command but looking at Canadian interests. If there's a problem, we will react very quickly.

Senator Kenny: The last time you were here, general, we talked about how the JUSTAS project wasn't meeting expectations. Our impression now is that it's still not meeting expectations and not moving forward. Can you give the committee some advice about how we should best look at that issue to see what's causing the delay? JUSTAS, UAVs: Where are they going in the Armed Forces? Why don't we have a program that's functioning? It's been here for a decade and we're seeing no progress.

Gen. Vance: Senator, with all due respect, you may not be seeing it, but it is a project on our books. We are in the process of a significant policy review that will look at all aspects of equipping the Armed Forces into the future. You've heard the minister speak of looking holistically at the systems that we bring to bear. The very fact that we're doing a policy review will help us prioritize and fund the program that is considered essential to achieving the policy. That's where JUSTAS sits right now. It's inside a wider effort on policy review.

modifier la nature de la demande émanant de l'ONU et du DOMP afin d'obtenir le bon ensemble de forces armées sur le terrain si, selon nous, c'est ce qu'il convient de faire.

Je vais vous en donner un exemple. Les Hollandais se sont rendus dans le nord du Mali afin de répondre à la demande qui leur avait été faite de déployer des forces dans cette région pour éviter un bain de sang. Ils y sont allés avec des hélicoptères d'attaque, des patrouilles, des tireurs d'élite et des forces spéciales et ils ont appliqué, pour la première fois dans cette mission, le concept de collecte du renseignement. L'ONU s'en est réjoui parce que c'est le genre d'instrument militaire qu'il fallait pour faire le travail.

Nous allons faire exactement la même chose. Le plus petit commun dénominateur ne consistera pas simplement à nous plier aux desiderata de l'ONU. Nous apposerons le sceau du Canada sur tout ce que nous ferons, où que nous allions. Nous avons appris nos leçons du passé.

Nous avons la capacité de produire d'excellents indicateurs tactiques, opérationnels et stratégiques ainsi que des marqueurs de danger potentiel pour nos troupes, outre que, si besoin est, nous sommes en mesure de fournir instantanément tout le matériel nécessaire sur le terrain et de le changer.

Enfin, je dirais que, peu importe où nous nous retrouverons dans le monde, nous devons maintenir des éléments de commandement canadien — quelqu'un doit être responsable — à proximité de nos militaires. Il nous faut des hauts gradés aptes à faire une excellente lecture du terrain. Ils ne seront pas forcément intégrés à la chaîne de commandement onusienne, mais ils veilleront aux intérêts des Canadiens. En cas de problème, nous réagirons très rapidement.

Le sénateur Kenny : La dernière fois que vous êtes venu ici, général, nous avons parlé du projet JUSTAS qui ne répondait pas aux attentes. Nous avons maintenant l'impression que rien n'a changé et que rien n'avance. Pourriez-vous conseiller le comité sur la façon dont nous devrions aborder ce problème afin de déterminer ce qui occasionne les retards? Tout ce qui est JUSTAS et UAV, où cela va-t-il dans les forces armées? Pourquoi n'avons-nous pas un programme qui fonctionne? Cela fait une décennie que c'est là et nous ne voyons aucun progrès.

Gén Vance : Sénateur, permettez-moi de vous dire que, même si vous ne percevez pas les progrès, il s'agit d'un projet sur lequel nous travaillons. Nous sommes en train de conduire un examen en profondeur de la politique, examen qui vise à examiner tous les aspects de l'équipement des forces armées dans l'avenir. Vous avez entendu le ministre vous dire que nous abordons globalement tous les systèmes dont nous nous servons. Cet examen de la politique va nous aider à déterminer des priorités et à financer le programme que nous jugeons essentiel pour réaliser cette politique. C'est là où nous en sommes dans le cadre de JUSTAS. Tout cela s'inscrit dans le cadre d'un vaste effort d'examen de la politique.

[Translation]

Senator Carignan: Welcome. I have been listening to witnesses for weeks, since we started working on this file, and we have heard and noted that the investment in our armed forces is insufficient. We made a commitment to NATO to spend 2 per cent of our GDP on the military, yet we are having trouble spending 1 per cent.

We have to increase our presence in Africa, along the coasts, but we are having difficulty. As a country, we have the longest shoreline in the world and probably the fewest patrols and boats per thousand kilometers of coastline. There are also problems with respect to training the reserve. Moreover, I have heard you say that we should have an impact or at least make a significant difference.

I am watching what is happening in Africa right now. Economically speaking, China is everywhere. It will establish its first military base outside China by camping 10,000 soldiers in Africa. More than 100,000 Blue Helmets are already deployed in various countries in Africa.

How can Canada make a significant difference in Africa as part of a peacekeeping mission with the resources it has, the priorities it must consider, and the omnipresence of other countries that have strategic economic interests to protect? How can we make a significant difference? How many soldiers do we have to send in order to have an impact? What should we do?

I think it is an impossible mission which is both symbolic and political.

[English]

Gen. Vance: Senator, quite frankly I don't share your assessment that it is mission impossible. What you've described in terms of our mission sets, in terms of where we want to get to in the North, what we're doing in the maritime space, is valuable. I'd add to that a significant presence in Europe, continuing efforts in the Asia-Pacific region, ongoing defence and security of Canadians across the country from coast to coast to coast, our ability to respond to counterterrorism incidents and our ongoing mission in the Middle East. There is a lot that the Canadian Armed Forces is doing and is absolutely capable of doing.

The nature of the defence policy review is to get a good view of all that and make the necessary decisions by the Government of Canada to determine where it wants to go in the future. As it applies right now, the force right now is fully capable of doing that which has already been announced. Regarding operations in Europe and the Middle East, the Prime Minister and the minister have announced 400 to 600 Canadians in uniform to be involved in UN operations, which some or all may be in Africa. We have

[Français]

Le sénateur Carignan : Bienvenue. J'écoute les témoins depuis plusieurs semaines, depuis que nous travaillons sur ce dossier, et nous avons entendu et constaté qu'il y avait un sous-investissement en ce qui concerne nos forces armées. Nous nous sommes engagés envers l'OTAN à consacrer 2 p. 100 de notre PIB à nos dépenses militaires. Or, nous avons de la difficulté à y consacrer 1 p. 100.

Nous devons augmenter notre présence dans l'Arctique, sur les côtes, mais nous avons de la difficulté. Nous sommes le pays, dans le monde, qui a le plus de kilomètres de côtes et probablement le plus petit nombre de patrouilles et de bateaux par milliers de kilomètres de côtes. Il y a également des problèmes en ce qui concerne la formation de la Réserve. D'autre part, je vous ai entendu dire que nous devrions avoir un impact, ou à tout le moins faire une différence importante.

Je regarde actuellement ce qui se passe en Afrique; la Chine est omniprésente sur le plan économique. Elle va établir sa première base militaire à l'extérieur de la Chine en campant 10 000 soldats en Afrique. Il y a déjà plus de 100 000 Casques bleus qui sont déployés en Afrique dans différents pays.

Comment le Canada peut-il faire une différence importante en Afrique dans le cadre d'un mandat de maintien de la paix avec les moyens qu'il a, les priorités dont il doit tenir compte et l'omniprésence d'autres pays qui ont des intérêts économiques stratégiques à protéger? Comment peut-on faire une différence significative? Combien de soldats faudrait-il envoyer pour avoir un impact? Qu'est-ce qu'on devrait faire?

Je pense qu'il s'agit d'une mission impossible, qui est symbolique et politique.

[Traduction]

Gén Vance : Sénateur, pour dire vrai, je ne suis pas d'accord quand vous semblez oublier qu'il s'agit d'une mission impossible. Ce que vous avez décrit à propos de notre mission, quant à ce que nous voulons faire dans le Nord, quant à ce que nous faisons dans l'espace maritime, est tout à fait appréciable. J'ajouterai que nous sommes très présents en Europe, que nous maintenons nos efforts dans la région Asie-Pacifique, que nous poursuivons nos missions de défense et de sécurité des Canadiens partout au pays, d'un océan à l'autre, que nous avons la capacité à répondre aux incidents de nature terroriste et que nous continuons à mener des missions aux Proche et au Moyen-Orient. Les Forces armées canadiennes en font beaucoup et elles en sont tout à fait capables.

La nature de notre examen de la politique de défense vise à nous donner une bonne idée de la situation et à permettre au gouvernement du Canada de prendre les décisions nécessaires en fonction de ce qu'il voudra faire dans l'avenir. Au stade où nous en sommes, les forces armées sont déjà entièrement capables de faire ce qui a été annoncé. Sans parler des opérations en Europe et au Moyen-Orient, le premier ministre et le ministre ont annoncé la participation de 400 à 600 Canadiens en uniforme aux opérations

not made those decisions yet. We have ongoing commitments inside the North, in Canada, to NORAD and our efforts in Asia-Pacific.

Because of the way we train, the expertise of our people and the equipment and human capital that Canada can bring to bear, 400 to 600 Canadians will make a difference. We know this already; we see it all the time. Yes, you can send large numbers from other countries around the world, and they do a good job, too, but it doesn't take away from the fact of adding to the very nature of what it is that we're trying to do in terms of addressing the nature of a conflict and trying to do something good.

I would take one issue with how you described my opening comment. You said that I said we would make a significant difference. I didn't say "significant." I said "make a difference." But making a difference over the long term in a place like Africa, the Middle East, or anywhere else where there's a UN operation, every bit counts. As a nation that trains and prepares its military well, we have the ability to make an impact that is out of proportion to the numbers of people we have on the ground.

I believe that is true, but we have to set ourselves realistic, wise missions to do. It's not just throwing Canadians at a problem. As I described previously, I'm doing a detailed analysis of what needs to be done to address the nature of the problem. What is it that the UN thinks it's going to do and is that enough? Is it too little? Are there gaps that Canada can help with, or does the mandate need to change completely because it's pointed at the wrong thing? And then we bring to bear, after careful analysis and advice to government, the best possible military solution that will only, as we know, address about 20 per cent of the problem anyway. Military forces are unlikely to be the ones that solve all of it, but we can contribute to it.

What we will also bring to bear is the weight of the analysis of what we as a country can do. What is the best thing to get done? How can we do that? Whether there are 400, 600 or 10,000, every little bit helps.

I would make a point that we have discussed and had the Chinese reach out to us in terms of helping them, collaborating with them on peace support operations. We have things that we can offer. We have international expeditionary and operational experience that they do not. I think there are ways that a few Canadians could help that 10,000 perform better. You don't always have to be the one holding the bayonet to make things go well. You can have a wider influence.

de l'ONU, dont une partie ou peut-être la totalité se retrouveront en Afrique. La décision n'a pas encore été prise. Nous avons des engagements dans la durée dans le nord du pays, auprès du NORAD, et nous maintenons nos efforts en Asie-Pacifique.

À la façon dont nous formons nos gens, compte tenu de leurs compétences et du matériel ainsi que du capital humain sur lequel le Canada peut compter, 400 à 600 Canadiens changeront vraiment les choses. Nous le savons déjà, car c'est ce que nous constatons régulièrement. Vous pouvez effectivement déployer un grand nombre de militaires venant d'autres pays, de partout dans le monde, et ils pourront eux aussi faire un excellent travail, mais cela ne retire rien au fait que nous pouvons faire davantage en fonction de la nature des conflits, pour essayer de faire quelque chose de bien.

Je suis en désaccord avec vous sur la façon dont vous avez décrit mes remarques liminaires. Vous m'avez fait dire que nous allions profondément changer les choses. Je n'ai pas qualifié notre action, j'ai dit que nous allions « changer les choses ». Il est question de changer les choses à long terme, dans des endroits comme le continent africain, le Proche ou le Moyen-Orient, bref partout où il y a une opération de l'ONU en cours, parce que c'est important partout. Nous sommes un pays qui forme et qui prépare bien ces militaires et nous avons donc la capacité d'exercer une influence disproportionnée par rapport aux effectifs que nous déployons sur le terrain.

C'est donc une chose à laquelle je crois, mais il faut que nous nous donnions des missions réalistes et rationnelles. Il ne suffit pas d'envoyer des Canadiens pour régler un problème. Comme je l'ai expliqué précédemment, je suis en train d'étudier en profondeur ce qu'il faut faire pour s'attaquer à la nature du problème. Qu'est-ce que les Nations unies pensent faire; et est-ce que ce sera assez? Ou trop peu? Y a-t-il des lacunes que le Canada peut combler, ou est-il nécessaire de transformer complètement le mandat parce qu'on ne vise pas la bonne chose? C'est ensuite que, après avoir fait une analyse rigoureuse et conseillé le gouvernement, nous mettons en œuvre la meilleure solution possible qui, comme nous le savons, ne règlera qu'environ 20 p. 100 du problème de toute façon. Il est peu probable que le problème soit entièrement réglé par les forces armées, mais nous pouvons y contribuer.

Nous allons aussi mettre à contribution le poids de l'analyse de ce que nous pouvons faire comme pays. Quelle est la meilleure chose à faire? Comment y parvenir? Qu'il y en ait 400, 600 ou 10 000, chaque petit détail compte.

J'aimerais signaler que nous avons eu des discussions avec les Chinois et obtenu qu'ils viennent vers nous pour que nous les aidions, que nous collaborions avec eux dans des opérations de maintien de la paix. Nous avons des choses à offrir. Nous avons une expérience opérationnelle et en interventions expéditionnaires à l'étranger qu'ils n'ont pas. À mon avis, il existe des façons par lesquelles quelques Canadiens pourraient aider ces 10 000 soldats à mieux faire. Il n'est pas toujours nécessaire d'être celui qui tient la baïonnette pour que les choses aillent bien. Il y a moyen d'avoir un plus grand impact.

I honestly believe that 600 Canadians there, another 400 or so in Latvia, also on a pretty significant peace operation to deter any aggression into Europe, Canadians trying to do capacity building in the Middle East and Canadians in uniform supporting government objectives in Asia-Pacific all contribute to the wider effort by the Government of Canada to contribute to international peace and stability; so 600 will count.

[Translation]

Senator Carignan: The Auditor General told us that the difference between the investments in training reserve members and in training force members could pose a considerable risk — not to say “significant” — in terms of the training and equipment provided. I do not want to take out my steno notes to see what was said because this is not a cross-examination.

Can you tell us about what you have done or what you intend to do to follow up on the Auditor General’s report to ensure that these deficiencies in training or investment in equipment do not result in loss of life on a peacekeeping mission?

[English]

Gen. Vance: We have accepted the Auditor General’s report. Most of the report indicated challenges of record-keeping regarding how the reserves were trained, which pointed to, perhaps, a deficit in terms of how they were trained and equipped.

I can assure you, and everybody that is interested, that we will not deploy reservists that are ill-prepared for operations; we just won’t. We don’t do that. I think the legacy of our operations in Afghanistan, where we proudly had up to 25 per cent of task forces deployed, we made an important point. Every visitor that came to Afghanistan saw that, hey, there’s no difference between regular and reserve. That’s because we have a good training regime that ensures pre-deployment training and equipping. So if there is something that a reservist is missing in terms of a skill set, that gets topped up before they go.

Now, I do acknowledge, and we will be addressing it in the defence policy review, that we need to look broadly at the reserves. We need to look at the investment in the reserves. We need to make certain that the baseline capacity and equipping of the reserves in Canada meets the objectives of how it is that we would employ the reserves. So I acknowledge that.

I assure you that it is my job, the job of the army commander and ultimately the job of the minister to make certain that we completely eliminate those risks by making certain that the people that are deployed are well prepared to deploy. And that is the legacy, in that case, of the Army Reserve. That’s the legacy that

Je crois sincèrement qu’avec 600 Canadiens là-bas, en plus de quelque 400 autres en Lettonie, eux aussi affectés à une importante mission de maintien de la paix destinée à écarter toute agression en Europe, les Canadiens qui essaient de faire du renforcement des capacités au Moyen-Orient et les Canadiens en uniforme qui soutiennent les objectifs du gouvernement en Asie-Pacifique contribuent tous au vaste effort entrepris par le gouvernement du Canada pour soutenir la paix et la stabilité dans le monde; donc, 600, ça compte.

[Français]

Le sénateur Carignan : Le vérificateur général nous a dit que la différence entre les investissements consacrés à la formation des membres de la Réserve et à celle des forces pouvait représenter un risque important — je n’oserais pas dire « significatif » — en termes de formation et de fourniture d’équipement. Je ne veux pas sortir les notes sténo pour savoir ce qu’on a dit, car il ne s’agit pas d’un contre-interrogatoire.

Pouvez-vous nous parler de ce que vous avez fait ou de ce que vous entendez faire pour donner suite au rapport du vérificateur général, afin de vous assurer que ces lacunes en matière de formation ou d’investissement dans l’équipement n’auront pas de conséquences qui se traduiront par des pertes de vies dans une mission de maintien de la paix?

[Traduction]

Gén Vance : Nous avons accepté le rapport du vérificateur général. On y parle surtout de la difficulté de compiler des dossiers sur la formation des réservistes, laissant peut-être entendre une lacune concernant leur formation et leur équipement.

Je peux vous assurer, ainsi qu’à toute personne que cela intéresse, que nous ne dépêcherons pas des réservistes qui ne seraient pas prêts à intervenir; nous ne ferons jamais cela. Pas du tout. L’historique des opérations que nous avons menées en Afghanistan, où nous avons eu la fierté de déployer jusqu’à 25 p. 100 de nos forces, est très significatif à mon avis. Tous ceux qui sont venus nous visiter en Afghanistan ont pu voir que, vraiment, il n’y a pas de différence entre les Forces régulières et les forces de réserve. C’est parce que nous avons un bon programme de formation qui voit à entraîner et équiper les soldats qui se préparent à partir. Donc, si un réserviste doit acquérir une compétence en particulier, c’est réglé avant son départ.

Cela étant, je reconnais que nous devons examiner la situation générale des Forces de réserve; cela fait partie de notre prochain examen de la politique de défense. Nous devons examiner nos investissements dans ces forces. Nous devons nous assurer que la capacité de base des Forces de réserve canadiennes et leur équipement répondent aux objectifs d’utilisation que nous avons pour elles. Ça, j’en conviens.

Soyez assurés que c’est mon travail, le travail du commandant de l’armée et finalement celui du ministre de la Défense que de voir à éliminer complètement de tels risques en s’assurant que ceux que nous envoyons sont prêts à être déployés. Telle est la façon de faire de la Réserve, en pareil cas. C’est celle que nous

we have and that we'll continue with. We need to look more widely, then, at the care after deployment with reserves, to make sure they are properly reintegrated and their mental health is accounted for as well as we do with the regular force.

I appreciate the question because it gives me an opportunity to perhaps dispel this sense that we would simply take someone who is ill-prepared and send them on operations. We don't roll that way. We don't work that way; we never have, never will.

Senator Beyak: My heartiest congratulations to you, General Whitecross, and my admiration.

I want to commend you both for your work on Operation HONOUR as well. We want to remind Canadians that a few bad apples shouldn't spoil the whole bunch. We have an honourable history of world-class Canadian Armed Forces, and the actions of a few have to be addressed but not to the detriment of everybody else.

General Vance, given your previous personal experience as part of UN peacekeeping missions, can you tell us the key lessons you learned and how you plan on avoiding the pitfalls in the future? You already addressed it in your answer to Senator Kenny.

Personally, I believe Canada is one of the only countries in the world where the Department of National Defence is not controlling the procurement. It's done by Public Works. Is that true? I don't think that seems like a good idea. Has there been any consideration to bringing this back under DND, to streamline the bureaucracy and the overly complex system of procurements?

Canadians ask me all the time: Why does every government overturn the procurement process of the one before? It costs a lot of money to renew the contracts, to get out of the contracts, to pay the interest. It seems like a lot of waste.

Gen. Vance: Thank you, senator.

On the UN question, I think we've learned a great deal about operations in general over the last couple of decades because things have changed. The world has changed. They changed as we went into a different kind of peacekeeping in Sarajevo; they changed in the Balkans; they changed again on 9/11. The nature and character of conflict has at its root some enduring characteristics, but how it manifests itself and what we do in conflict to try to get to an improved outcome is changing, and it's changing all the time.

avons actuellement et que nous allons maintenir. Il nous faut nous attarder davantage, cependant, au traitement de nos réservistes après leur déploiement, nous assurer que leur réintégration se passe bien et que l'on se soucie aussi bien de leur santé mentale que de celle de la Force régulière.

Je vous remercie de poser la question, car elle me donne une occasion de réfuter cette idée que nous pourrions tout simplement prendre une personne qui n'est pas prête et l'envoyer en zone d'opération. Nous ne marchons pas comme cela. Nous ne travaillons pas de cette façon : nous ne l'avons jamais fait et nous ne le ferons jamais.

La sénatrice Beyak : Félicitations, général Whitecross; vous avez toute mon admiration.

Je tiens aussi à vous féliciter tous les deux pour ce que vous avez fait dans le cadre de l'opération Honneur. Il faut rappeler à la population canadienne que la présence de quelques pommes pourries ne va pas nécessairement gaspiller tout le panier. Les Forces armées canadiennes sont de classe internationale et elles nous font honneur; il faut s'occuper des gestes posés par certains, mais pas au détriment de l'ensemble.

Général Vance, compte tenu de votre expérience dans des missions de paix de l'ONU, pouvez-vous nous dire quels sont les principaux enseignements que vous en avez tirés et ce que vous comptez faire pour éviter les pièges à l'avenir? Vous en avez déjà parlé dans votre réponse au sénateur Kenny.

Personnellement, je crois que le Canada est l'un des seuls pays au monde où le ministère de la Défense nationale n'a pas la mainmise sur les approvisionnements. C'est fait par Travaux publics Canada. Est-ce exact? Je n'ai pas l'impression que ce soit une très bonne idée. A-t-on déjà considéré ramener le tout au MDN, question de réduire la bureaucratie et la grande complexité de ce système d'approvisionnement?

Les Canadiens me demandent toujours : « Pourquoi chaque gouvernement défait-il le système d'approvisionnement de celui qui l'a précédé? » Le renouvellement des contrats coûte très cher, tout comme leur résiliation et le paiement des intérêts. On a l'impression qu'il y a beaucoup de gaspillage.

Gén Vance : Merci, sénatrice.

Pour la question concernant les Nations unies, je pense que nous en avons appris beaucoup en matière d'opérations au cours des dernières décennies, car les choses ont changé. Le monde a changé. Cela a changé lorsque nous sommes passés à un nouveau mode de maintien de la paix à Sarajevo; cela a changé dans les Balkans... et changé encore le 11 septembre. À la base, la nature et le caractère d'un conflit ont des caractéristiques immuables, mais sa façon de se manifester et les gestes que nous posons pour en améliorer l'issue ont changé, et cela change sans arrêt.

I think the most enduring lesson learned is very much like our minister has been speaking of: You need to understand the situation. You need to assess the situation. You need to understand exactly what it is that you might get done out of that and what the military force that you bring to bear would do as part of a wider effort.

The advent of comprehensive approach, whole-of-government, 3D is relatively new. That means that we acknowledge that the military is not necessarily the solution, but it can lead or set conditions to a solution. It can help sometimes, and sometimes it cannot.

So understanding when to use force and when not to use force, when to use military, when not to use military, that too is part of the art and science of all of this. Making certain that there are some outcomes that are worthy of pursuing and that have half a chance of getting done, given the mandate and the way forces are arrayed, is an enduring lesson for me.

We do need to understand that intractable conflicts sometimes take time. Most of the conflicts that we're dealing with today, where UN forces are today, are long and intractable and take and use the UN presence as a matter of a stabilizing influence, an influence that helps mitigate the conflict and prevents it from getting worse, reduction to the harm that comes, while the important social, political and economic work happens to address what's really behind all of it, the nature of the conflict itself.

As for procurement, I'm quite satisfied in my own mind that where the Canadian Armed Forces sits, what my job is, is a stated requirement. I look at the policy that the Government of Canada has as it relates to defence. What is it that you want us to be able to do in the Armed Forces? How well and how long do you want us to do it? I look at all the factors. I determine from that, through a number of different processes, and it's ongoing, how we need to do that. Is there any delta or deficit between what you're asking me to do and what I can do? I think that's the appropriate place for the military to be.

With regard to the wider procurement effort, I agree with you that it does get looked at a lot. It needs to be looked at a lot. It's complex business. It's stewardship of the public purse. It is trying to do the right thing and looking at horizons that can go out 40 or 50 years as you're buying major capital equipment.

I'm quite satisfied that the process that's in place, where Defence states a requirement. The actual procurement effort is a wider, multi-department effort led by the procurement department, but then Defence has a role in that. So we're not absent from the process.

As your CDS, I am able to state the requirement and that's what I need to be able to do. Yes, there is always room for improvement. One cannot say otherwise.

Je dirais que la leçon la plus marquante revient pas mal à ce que notre ministre a dit : il faut comprendre la situation. Il faut l'évaluer. On doit comprendre parfaitement ce qu'il peut être possible de faire dans les circonstances et comment la présence militaire qu'on peut apporter pourra s'inscrire dans l'ensemble.

L'avènement de l'approche 3D, c'est-à-dire pangouvernementale et intégrée, est relativement récent. Il signifie que nous reconnaissons que le militaire n'est pas nécessairement la solution, mais qu'il peut entraîner ou créer des solutions qui y mèneront. C'est parfois utile, parfois pas.

Donc, le fait de comprendre quand on doit recourir ou non à la force, quand il faut faire appel à l'armée et quand il ne le faut pas, cela aussi, cela fait partie de l'art et de la science en cause. Une leçon inoubliable aura été, pour moi, de faire en sorte que les résultats visés en valent la peine alors que d'autres n'ont que 50 p. 100 de chances d'être obtenus, compte tenu du mandat et de l'organisation des forces rassemblées.

Il nous faut comprendre que les conflits inextricables demandent parfois du temps. La plupart des conflits auxquels nous faisons face aujourd'hui, là où se trouvent les forces onusiennes, sont longs et inextricables, et nécessitent l'influence stabilisatrice des Nations unies, qui aide à mitiger le conflit et l'empêcher de s'envenimer, à en réduire les effets négatifs, tandis que l'important travail social, politique et économique s'attarde à ce qui est vraiment derrière tout cela, à la nature même du conflit.

En matière d'approvisionnement, je suis plutôt satisfait, quant à moi, du fait que, pour ce qui est des Forces armées canadiennes, soit de mon travail, les exigences sont claires. Je regarde la politique du gouvernement du Canada en matière de défense. Que souhaitez-vous que nous soyons en mesure de faire, dans les forces armées? Combien de temps et dans quelle mesure voulez-vous que nous le fassions? Je tiens compte de tous les facteurs. À partir de là, un certain nombre de procédés différents — et cela se fait en continu — me permet de déterminer comment nous devons faire quelque chose. Y a-t-il un quelconque écart, une différence, entre ce qu'on me demande de faire et ce que je peux faire? À mon avis, la présence de l'armée à cette étape est appropriée.

Pour ce qui est des activités d'approvisionnement dans leur ensemble, il est vrai qu'on y pense beaucoup. C'est réellement nécessaire de le faire. L'affaire est complexe. On parle de la gestion de deniers publics. Il est ardu de faire les bons choix tout en tenant compte d'horizons pouvant aller jusqu'à 40 ou 50 ans quand on achète des biens d'équipement importants.

Je suis plutôt satisfait du processus en place, en vertu duquel la Défense énonce ses exigences. Les activités d'approvisionnement sont en fait un travail plus large, multiministériel, dirigé par le ministère de l'Approvisionnement, mais la Défense y a un rôle. Nous ne sommes donc pas absents du processus.

En tant que CEMD du pays, je suis en mesure de dire quels sont les besoins, et c'est ce qu'il me faut pour pouvoir agir. Oui, il y a toujours place à amélioration. On ne peut pas dire le contraire.

The Chair: Thank you, general. We're going to go a little over time, if that's okay. We do have a number of other questioners.

Senator Day: General, you can see from the wide range of questions that this is an area generally that this committee is very concerned about and interested in.

I'd like to focus on your presentation and the harmful sexual behaviour aspect while you're here and while General Whitecross is still within reach. I'd like to thank you and commend you very much since you've taken over as chief to say this is a priority and we will be dealing with this. Part of dealing with this, in my view, is deterrence and communication. That's why I'd like to spend a little bit of time fully understanding your points.

You mentioned that since January, eight individuals have been convicted of sexual misconduct-related offences. Are all eight of those individuals now gone from the Armed Forces?

Gen. Vance: Senator, I'll take that one on notice. I don't know their exact disposition as of this moment. Sometimes the majority of them would be, or they are incarcerated and will be, or they're going through a process. So I'll have to take that on notice in terms of the actual disposition of those eight cases.

Senator Day: Thank you for that.

You mentioned that another 55 had been subjected to career-impacting administrative action, and then you go on to say that some have been relieved of their duties and some have been dismissed from the Armed Forces. I think it's important from a communications point of view that we understand just what action is being taken and that this is being treated as a serious situation.

In a number of different paragraphs in your presentation you refer to culture. You say that one of the longer term goals of Operation HONOUR is to change culture. Now, are you talking about culture within the military, or are you talking about Canadian culture generally? Have we done any analysis and comparative study between our Canadian Armed Forces and other armed forces, maybe within NATO or otherwise, of friends that could help us in doing this study to determine whether this is a military culture that we need to change or if it is something peculiar to Canada?

Gen. Vance: Thank you, senator. There are a range of questions there.

I will take on notice, in fact, to provide you the disposition, to the extent that we can — acknowledging that there are privacy issues around people who are undergoing administrative sanctions — the best possible exposure of the details of all they are doing.

Senator Day: Yes. I understand that.

Le président : Merci, général. Nous allons dépasser un peu notre temps, si cela vous va. D'autres personnes aimeraient poser des questions.

Le sénateur Day : Général, devant la diversité des questions, vous pouvez voir qu'il s'agit d'un domaine qui nous intéresse et nous préoccupe grandement.

J'aimerais revenir à votre exposé et au problème d'inconduite sexuelle, pendant que vous êtes ici et que la générale Whitecross est accessible. J'aimerais vous remercier et vous féliciter énormément d'en avoir fait une priorité depuis que vous avez pris la tête des forces armées, et nous allons nous en occuper. Une façon de le faire, à mon avis, passe par la dissuasion et la communication. Voilà pourquoi j'aimerais prendre juste un peu de temps pour bien comprendre vos propos.

Vous avez mentionné que, depuis janvier, huit personnes ont été reconnues coupables de comportement sexuel inapproprié. Ces huit personnes ont-elles maintenant quitté les Forces armées canadiennes?

Gén Vance : Je vais vous revenir là-dessus, sénateur. Je ne sais pas quelle est leur situation en ce moment même. La plupart devraient être incarcérés, soit qu'ils le sont ou le seront, ou ils sont engagés dans un processus. Je vais donc devoir vous revenir quant à l'état actuel de ces huit dossiers.

Le sénateur Day : Je vous remercie.

Vous avez mentionné que 55 autres ont fait l'objet de mesures administratives ayant des répercussions sur leur carrière, puis vous poursuivez en disant que certains ont été relevés de leurs fonctions et que d'autres ont été renvoyés des forces armées. Je trouve important que, du point de vue des communications, nous comprenions exactement quelles mesures sont prises, que l'on traite cela de façon sérieuse.

Dans un certain nombre de passages de votre exposé, vous faites référence à la culture. Vous dites que l'un des objectifs à long terme de l'opération Honneur consiste à changer la culture. Or, est-ce que vous parlez de la culture au sein de l'armée ou de la culture au Canada en général? Avez-vous fait une quelconque analyse et étude comparative entre nos Forces armées canadiennes et, peut-être, celles de l'OTAN ou d'ailleurs, ou avec des amis qui pourraient nous aider à établir s'il s'agit de changer une culture en milieu militaire ou plutôt au Canada?

Gén Vance : Merci, sénateur. Il y a pas mal de questions dans votre intervention.

En fait, je prends note de vous tenir au courant de ce qui a été fait dans la mesure de nos moyens — tout en tenant compte des questions de protection des renseignements personnels liées à ceux qui font l'objet de sanctions — donc le meilleur compte rendu possible de tout ce qui se fait.

Le sénateur Day : Oui. Je comprends cela.

Gen. Vance: I have to agree with you from the outset, though, that part of doing an increasingly better job on Operation HONOUR is to get the data. We're early into it yet. Get the data but also communicate that data to people. We have to do a better job of that. I acknowledge that in the report. I have taken on and asked General Whitecross and the team working on this to better and more completely expose people to the punitive efforts that have gone on.

Deterrence is one part of it. This first year we focused on victim support. We focused on making sure that victims had a voice and on the chain of command to ensure that they took a victims-first approach. That is increasingly getting better, and I think the results bear that out. Nonetheless, I can't let up on that; victim support first and always.

Senator Day: Yes.

Gen. Vance: But at the same time we want to try to prevent. Culture will change through many avenues. One of them will be to ensure that people know it is unacceptable behaviour and what behaviour is unacceptable, and failure to abide by those standards will result in punishment. So it's got to be clear, plain and well-communicated. We need to do a better job at that. We will be undertaking that before the next six-month report, but I couldn't agree with you more; people need to see the results.

At the same time, these are also my people in the Armed Forces. I need to give them due process, the respect of privacy where it's warranted and so on.

I just want to make certain I answer your question completely here.

Senator Day: A comparative study would be helpful, if we knew some of that was going on.

Gen. Vance: Right.

I think all Western Armed Forces that I know of and am familiar with are dealing with this in one form or another. And I think all societies through other institutions — be they universities or other organizations, even professional sports teams — are dealing with this in its different forms.

Suffice it to say that military leadership, the chiefs of defence that I speak with and certainly inside Canada, the stakes are so high in an armed forces where the corrosive influence of this inside the ranks can detract from morale, can detract from operational focus, can prevent people from wanting to join the Armed Forces, which indeed would mitigate badly against our ability to increase the diversity in the Armed Forces because diversity is increasingly the strength of military operations.

Gén Vance : D'entrée de jeu, je suis cependant d'accord avec vous : une partie de ce qu'il faut faire pour que l'opération Honneur fonctionne de mieux en mieux, c'est d'obtenir les données. Nous n'en sommes encore qu'au début du processus. Il faut obtenir des données, mais aussi les diffuser. Sur ce plan, nous devons faire mieux. Je le signale dans le rapport. J'ai commencé à donner davantage d'information, et à mieux le faire, quant aux mesures punitives qui ont été prises, et j'ai demandé au lieutenant-général Whitecross ainsi qu'à l'équipe qui s'occupe du dossier de le faire.

La dissuasion est une chose. La première année, nous avons privilégié le soutien aux victimes. Nous avons surtout vu à leur donner une voix et à nous assurer que la chaîne hiérarchique accorde la priorité aux victimes dans son approche. De ce côté, les choses s'améliorent de plus en plus, et je dirais que les résultats en témoignent. Il n'en demeure pas moins que je ne céderai jamais sur ce point : le soutien aux victimes toujours et avant tout.

Le sénateur Day : Oui.

Gén Vance : Mais parallèlement, nous voulons tenter de prévenir. La culture changera d'une foule de façons. L'une d'elles consistera à s'assurer que les gens connaissent la distinction entre un comportement admissible et un autre qui ne l'est pas, et un manquement à cette norme conduira à une sanction. Il faut donc que ce soit simple, clair et communiqué correctement. Nous devons faire mieux sur ce plan. Nous nous y mettrons avant le prochain rapport semestriel, mais je suis tout à fait d'accord avec vous : les gens ont besoin de voir les résultats.

En même temps, on parle aussi de mon monde, dans les forces armées. Je dois traiter ces personnes selon la procédure établie, dans le respect de leur vie privée lorsque c'est justifié, et ainsi de suite.

Je veux simplement être sûr que j'ai bien répondu à votre question, là.

Le sénateur Day : Une étude comparative serait en effet utile, si nous savions que quelque chose du genre était en train de se faire.

Gén Vance : Exact.

Je pense que toutes les forces armées occidentales auxquelles je peux penser et que je connais font face à cela d'une façon ou d'une autre. Et je pense que toutes les sociétés, dans leurs autres institutions — qu'il s'agisse des universités ou ailleurs, de même dans les équipes de sport professionnel — sont confrontées à l'une ou l'autre des facettes du problème.

Je me contenterai de dire que, pour les dirigeants militaires, les chefs d'état-major auxquels je parle et évidemment ceux d'ici même, au Canada... les enjeux sont très importants au sein d'une armée, où l'influence négative que cela peut avoir dans les rangs peut nuire au moral des troupes, les détourner de leurs priorités opérationnelles, empêcher des gens à vouloir adhérer aux forces armées, ce qui réduirait gravement notre aptitude à accroître la diversité dans nos rangs, alors que la diversité augmente la force de nos activités militaires.

The nature of conflict, as you heard General Whitecross describe, needs a broader cross-section of people involved in it. So bringing more women into the Armed Forces — and I've pledged to try to get to 1 per cent per year over the next 10 years to increase the percentage of women in the Armed Forces for the very reasons that diversity, not just with women, but with indigenous people, visible minorities — increases our operational capability. I admit that I'm doing this for perhaps operationally selfish reasons. It's not just a good thing to do; it's a good thing to do because it makes us better in conflict, and that's why we're doing it.

Senator Day: I have a question with respect to the 40,000-member survey that you have just completed and what you're going to do with that. Part of it is to analyze the harmful sexual behaviour within the ranks, but then you go on to talk about a detailed analysis of military culture. There's the word "culture" again. In that study, you refer to a number of things that I don't have time to get into, but I would like to know whether part of that study, or otherwise, will deal with the high frequency of suicide within the military.

Gen. Vance: Thank you, senator.

This won't point specifically at suicides. I think that's another body of work that we're undertaking, and we would be delighted to return, at the chairman's request, to talk specifically about the care of our people, ill and injured, and suicide.

I suspect there are some crossover points where someone's life has been altered as a result of sexual misconduct to the point that they considered or have acted out on suicide, but I don't have those stats, and the StatsCanada survey won't necessarily answer that for us.

I can say, though, very briefly that culture is a mix of a whole bunch of different factors that make us who we are. I think broadly speaking that our culture in the Armed Forces is positive. We value health and fitness. We value adherence to rules and regulations. We value those things that Canadians value, and in fact we try to represent Canada effectively in the world. We value discipline. We are an instrument that, yes, is capable of using force, but it's governed. It's managed carefully when we do so.

So there are a lot of parts of our culture that are good, but there is a part of our culture that perhaps in the course of doing all sorts of other good things devalues individuals in some instances, does not recognize that the nature of conflict is changing so rapidly and the issues of diversity, of being diverse, being capable of taking care of your own, indeed being good to

Ce type de conflit, comme le général Whitecross vous l'a décrit, nécessite un échantillon plus divers de la population. En recrutant plus de femmes dans les forces armées — et je me suis engagé à essayer d'augmenter le pourcentage de femmes dans les forces armées d'un pour cent par année au cours des 10 années à venir — parce qu'en accroissant la diversité, non seulement en recrutant des femmes, mais des Autochtones et des membres de minorités visibles, nous améliorons notre capacité opérationnelle. J'avoue que ces raisons sont un peu égoïstes. Ce n'est pas uniquement une bonne chose à faire; c'est une bonne chose parce que cela nous rend plus efficaces au sein des conflits, c'est pourquoi nous le faisons.

Le sénateur Day : J'ai une question à vous poser au sujet du sondage que vous venez de mener auprès de 40 000 membres des forces armées. Comment allez-vous en utiliser les résultats? Vous allez analyser les comportements sexuels préjudiciables dans les rangs, mais ensuite vous parlez d'une analyse détaillée de la culture militaire. Nous retrouvons ce mot « culture ». Dans cette étude, vous mentionnez plusieurs choses sur lesquelles je n'ai pas le temps de m'arrêter, mais je voudrais savoir si vous allez aussi étudier les taux élevés de suicide dans les forces armées.

Gén Vance : Merci, sénateur.

Nous n'allons pas étudier particulièrement les suicides. Je crois qu'il s'agit d'un projet distinct, et nous nous ferons un plaisir de revenir, si le président nous y invite, pour vous parler spécialement des soins que nous dispensons à nos gens malades et blessés et dans les situations de suicide.

Je suppose qu'il arrive que ces deux événements se recoupent lorsque la vie d'une personne est bouleversée par un comportement sexuel préjudiciable au point où cette personne envisage de se suicider, mais je n'ai pas ces statistiques, et les résultats de l'enquête de Statistique Canada ne nous éclaireront pas nécessairement sur cette question.

Je peux cependant vous dire, très brièvement, que la culture englobe toutes sortes de facteurs différents qui, ensemble, forment notre personnalité. Je peux vous dire qu'en termes généraux, la culture des forces armées est positive. Nous prenons bien soin de notre santé et de notre conditionnement physique. Nous tenons à respecter les règles et les règlements. Nous sommes attachés aux mêmes valeurs que les Canadiens; en fait, nous nous efforçons de représenter efficacement le Canada ailleurs dans le monde. Nous attachons beaucoup d'importance à la discipline. Nous sommes un instrument capable d'user de notre force, mais de façon contrôlée. Nous gérons cela avec beaucoup de soin.

De nombreux aspects de notre culture sont bons, mais parfois, peut-être en exécutant toutes sortes d'autres bonnes choses, il nous arrive de ne pas reconnaître que la nature des conflits a changé très rapidement et que la diversité, le fait de prendre soin de ses semblables et d'être bons les uns envers les autres, se traduira par une meilleure capacité opérationnelle. Les guerriers

one another, will transmit into better operational capability. Warriors treat each other well. They always have and they always will. You even treat an opposing side well when they put their hands up.

So I think it's deep-seated. It will take a long time, but we can certainly start to deal with behaviours.

The Chair: Thank you, general.

I believe Senator Kenny wanted a final question as well.

Senator Kenny: General, we're assuming that you will be using CJOC to command and control the peacekeeping missions overseas. If that's the case, would it be possible for you to arrange for the committee meet CJOC and go out to Star Top and get briefings out there?

Gen. Vance: Mr. Chair, I'd be delighted to extend the invitation now for the committee to come to CJOC at your convenience. I would recommend, as it relates specifically to peace support operations, that you allow the analysis period to be done and the government decision making and the initial work that will be necessary to commence the deployments and scope the deployments. But I think there would be a point in time in the future where a visit to CJOC would be valuable to see what's unfolding and how it's unfolding.

Senator Kenny: It was in the context of the report that we're preparing for the minister. How soon is it due?

The Chair: Well, it will be the next couple of weeks, in November.

Gen. Vance: I see.

Mr. Chairman, I'd be delighted for you to visit any part of the Armed Forces any time you want. Specifically, if you think it would be of value to go to CJOC headquarters and get the view of the world from the operational level, I'd be delighted and I hereby extend an invitation to you.

The Chair: General, before we conclude, my initial question was which three countries were the priority countries in Africa under consideration for the purposes of possible deployment. Could you give us those three countries so that we understand on the record just exactly what we are seriously considering? Because we read everything in the newspaper.

Gen. Vance: Mr. Chair, I'm not prepared at this point. I'm not working with priority countries. There is no such thing as priority countries. I'm looking at Africa, broadly speaking, and where the UN missions are in Africa. I'm looking globally as to where UN missions are, and we'll do an analysis, as I described to you earlier.

As to the notion that there are priority countries or not, I am not using that. That's not governing me. I'm looking at it more holistically than that.

se traitent bien entre eux. Il en a toujours été ainsi, et cette attitude se maintiendra. Nous traitons bien même les soldats ennemis quand ils se rendent.

Alors je crois que cette attitude est ancrée très profondément. Il va falloir du temps, mais nous pouvons commencer à influencer les comportements.

Le président : Merci, général.

Je crois que le sénateur Kenny voulait aussi poser une dernière question.

Le sénateur Kenny : Général, nous supposons que vous chargerez le COIC de commander et de surveiller les missions de maintien de la paix à l'étranger. Si tel est le cas, pourriez-vous organiser pour notre comité une rencontre avec le COIC et une visite à Star Top pour qu'on nous y donne plus d'information?

Gén Vance : Monsieur le président, je me ferai un plaisir d'inviter dès maintenant le comité à venir au COIC à la date qui vous conviendra. Comme cette visite concerne les opérations de soutien de la paix, je vous recommanderais d'attendre que l'analyse soit terminée, que le gouvernement ait pris les décisions requises et que les travaux précédant les déploiements soient accomplis et que l'on ait décidé de l'ampleur des déploiements. Mais je crois qu'il sera très utile que vous visitiez le COIC pour voir ce qui se déroule et comment les choses évoluent.

Le sénateur Kenny : Je demandais cela dans le contexte du rapport que nous préparons pour le ministre. Quand devons-nous le présenter?

Le président : Dans deux ou trois semaines, en novembre.

Gén Vance : Ah, bon.

Monsieur le président, je me ferai un plaisir d'organiser pour vous une visite de n'importe quelle section des forces armées quand vous le voudrez. Si vous pensez qu'il serait bon que vous visitiez le quartier général du COIC et d'observer le monde au niveau opérationnel, je suis très heureux de vous y inviter.

Le président : Général, avant que nous ne terminions, je vous avais demandé quels sont les trois pays d'Afrique où vous envisagez en priorité de déployer des troupes. Pourriez-vous nous nommer ces trois pays pour que nous comprenions officiellement ce qui se prépare réellement? Toute l'information que nous avons nous vient des journaux.

Gén Vance : Monsieur le président, je ne suis pas encore prêt à le dire. Nous n'avons pas accordé de priorité aux pays. Il n'y a pas de pays prioritaires. Nous examinons l'Afrique de façon globale pour voir où l'ONU effectue des missions. Je regarde en gros où se trouvent les missions de l'ONU, puis nous analyserons la situation comme je vous l'ai décrit tout à l'heure.

Quant à l'idée de pays prioritaires, je n'y pense même pas. Je n'agis pas du tout en fonction de cela. J'examine la situation de façon plus globale.

The Chair: We can accept that. Just following up on that, what time frame are we dealing with? Are we dealing with another 60 days? You must have a timeline that you're moving on to try to make a decision. Can we get a better understanding of what we're dealing with as far as time?

Gen. Vance: On when the government would make a decision on what the missions are? Is that what you're asking me?

The Chair: Yes.

Gen. Vance: I'm not in a position to be — that's a question best for my minister.

The Chair: I'll leave it at that for you in that respect.

I have one other immediate question that perhaps you want to speak to us about. It's come to our attention that there's been the removal of the defence minister, the finance minister and the resignation of the interior minister in Iraq, which is obviously causing political instability. What effect will that have in respect to our participation with the troops that we have there?

Gen. Vance: Some of those removals are dated, had occurred in the past, and we were absolutely well aware of them.

To put it briefly, the situation in Iraq is such that the removal of the threat of Daesh and its military capacity, which may come in the months ahead, is but one part of a wider challenge in that region.

I have said it today and I'll say it again: the military can address a subset of the problems, can set conditions. We are operating right now to ensure that the clear and present danger of a military or violent overthrow of the government of Iraq and casting Iraq and the region into chaos at the hands of Daesh is not going to happen, and we've, in fact, reversed that. At some point Daesh will be militarily less significant or insignificant, dismantled in Iraq.

However, Iraq as a functioning, successful unitary state moving into the future with influences and influencers all around its internal, political, economic and social challenges will also need to be addressed. My belief is that the work we're doing now militarily in Iraq is the first step in a long journey to ensure the success of that region into the future. Eliminating Daesh as an entity in Iraq and Syria doesn't solve all of the problems of Iraq and Syria. It removes some of the "needed-to-be-removed" to prevent further chaos, but there's lots of other work that needs to be done.

So as to the effect of political instability, I can't comment specifically on those ministers, whether it's good, bad or indifferent. But political stability, the rule of law and democratic principles being followed, all of that is of huge importance to the long-term success of Iraq.

We prevented a short-term calamity that would have been the Islamic State in Baghdad, but there's lots more to go.

Le président : Nous comprenons tout à fait. Alors quel échéancier avez-vous établi? S'agit-il de 60 jours de plus? Vous avez probablement un échéancier sur lequel reposent vos décisions. Pourrions-nous recevoir un peu plus de précisions sur ce qui nous attend du point de vue du temps?

Gén Vance : Vous voulez savoir quand le gouvernement décidera des dates des missions? Est-ce que c'est cela que vous me demandez?

Le président : Oui.

Gén Vance : Je ne suis pas très bien placé pour répondre. Vous devriez plutôt demander cela à mon ministre.

Le président : Je vais donc laisser cette question en suspens.

J'ai une autre question plus immédiate sur laquelle vous pourriez peut-être nous éclairer. Nous avons entendu dire qu'en Irak, le ministre de la Défense et le ministre des Finances ont été démis de leurs fonctions et que le ministre de l'Intérieur avait donné sa démission. Cela crée très évidemment une grande instabilité politique. Quel effet ces événements auront-ils sur la participation des troupes que nous avons dans ce pays?

Gén Vance : Certaines de ces démissions ont eu lieu il y a longtemps et nous étions parfaitement au courant de ces faits.

Très brièvement, la situation en Irak est telle que l'élimination de la menace militaire de l'État islamique, qui aura probablement lieu au cours des mois qui viennent, ne représente qu'une partie du grand conflit qui fait rage dans cette région.

Je l'ai dit aujourd'hui, et je vais le répéter : l'armée peut résoudre un ensemble de problèmes secondaires et fixer des conditions. À l'heure actuelle, nos opérations visent à éviter que l'État islamique ne pose un grave danger dans l'immédiat ou qu'il renverse le gouvernement de l'Irak, ce qui jetterait l'Irak et toute la région dans un chaos indescriptible. En fait, nous avons réussi à écarter cette possibilité. L'État islamique va perdre toute sa force militaire, il n'existera plus en Irak.

Cependant, l'Irak est un État unitaire qui progresse avec succès, et nous devons surveiller les influences qu'il subit à l'interne ainsi que dans ses milieux politiques, économiques et sociaux. À mon avis, le travail que nos armées accomplissent maintenant en Irak ne constitue que le premier pas d'un long cheminement vers la prospérité à venir de ce pays. L'élimination de l'État islamique en Irak et en Syrie ne résoudra pas tous les problèmes de ces deux pays. Nous y éliminons ce qui doit y être éliminé pour éviter que le chaos qui y règne n'empire, mais il y a beaucoup d'autres tâches à y accomplir.

Alors en ce qui concerne les effets de l'instabilité politique, je ne peux pas vous dire si la démission de ces ministres est une bonne chose, une mauvaise chose, ou un simple changement. Mais il est crucial pour la prospérité à long terme de l'Irak qu'on y instaure la stabilité politique, le respect de la loi et des principes démocratiques.

Nous avons évité la calamité qui aurait suivi l'arrivée de l'État islamique à Bagdad, mais il nous reste encore énormément à faire.

The Chair: Colleagues, I would like to thank General Vance and Commander Whitecross for being here this afternoon. We want to thank you for the work you do on behalf of the men and women in uniform, as well as the Canadian public.

Lieutenant-General, again, please accept our congratulations on your appointment to NATO.

Joining us for our fourth panel of the day is Commodore Brian Santarpia, Director General, Plans, Strategic Joint Staff, Department of National Defence. The Strategic Joint Staff role is to provide military analysis, strategic direction, support and advice to the Chief of the Defence Staff of the Canadian Armed Forces. The Strategic Joint Staff is composed of five divisions, each representing a distinctive area of expertise: operations, support, plans, strategic initiatives, and coordination.

Commodore, welcome to the committee. I understand you have an opening statement. Please begin, sir.

[Translation]

Commodore Brian Santarpia, Director General, Plans, Strategic Joint Staff, National Defence and the Canadian Armed Forces: Mr. Chair, members of the committee, thank you for giving me the opportunity today to discuss the Canadian Armed Forces' capabilities for peace support operations.

Just before I get into that, I'd like to quickly explain what I do. As you said, I am here representing Major-General Charles Lamarre, the Director of Staff of the Strategic Joint Staff. That's the organization that provides advice and support to the CDS. I am the Director General Plans, which means I lead the preliminary stages of planning in conjunction with other government departments and with other elements of the Canadian Armed Forces.

With that said, I'll get to Peace Support Operations. My first point is that this is not a theoretical discussion. The UN Department of Peacekeeping Operations currently oversees 16 peace support operations, and Canada currently has 28 personnel deployed on five UN missions. A further 70 personnel are deployed as part of the Multi-National Force and Observers, a non-UN peacekeeping mission in the Sinai, and five personnel are deployed as part of a NATO mission in support of the UN in Kosovo.

However, what I intend to discuss is our capacity to project more robust forces on Peace Support Operations. Allow me to quickly explain how I will frame my remarks. I will start with a review of our doctrine for Peace Support Operations. I will then outline our capabilities. I will explain what the United Nations actually requires, and will conclude by summarizing how these three points intersect.

Le président : Chers collègues, je tiens à remercier le général Vance et le commandant Whitecross d'être venus cet après-midi. Nous vous remercions de tout ce que vous faites pour nos hommes et nos femmes en uniforme ainsi que pour le public canadien.

Lieutenant-général, une fois de plus, nous vous félicitons d'avoir été nommée à l'OTAN.

Notre quatrième groupe de la journée se compose du commodore Brian Santarpia, directeur général, plans, État-major interarmées stratégique, ministère de la Défense nationale. L'état-major a pour rôle de fournir des analyses militaires, de l'orientation stratégique, du soutien et des conseils au chef d'état-major de la défense des Forces armées canadiennes. L'État-major interarmées stratégique se compose de cinq divisions, et chacune d'entre elles représente un domaine d'expertise bien précis : les opérations, le soutien, les plans, les initiatives stratégiques et la coordination.

Commodore, bienvenue au comité. Vous avez une allocution à nous présenter, alors vous avez la parole, monsieur.

[Français]

Commodore Brian Santarpia, directeur général, plans, État-major interarmées stratégique, Défense nationale et les Forces armées canadiennes : Monsieur le président, membres du comité, je vous remercie de me donner l'occasion de vous parler aujourd'hui des capacités des Forces armées canadiennes dans le cadre des opérations de soutien de la paix.

Avant de commencer, j'aimerais vous expliquer mon rôle. Je suis ici, comme vous l'avez déjà mentionné, pour représenter le major-général Charles Lamarre, directeur d'état-major de l'État-major interarmées stratégique. Cette organisation fournit des conseils et du soutien au chef d'état-major. Je suis le directeur général des plans, et cela signifie que je dirige et coordonne les étapes de planification préliminaire avec les autres ministères gouvernementaux, ainsi qu'avec les Forces armées canadiennes.

Parlons à présent des opérations de soutien de la paix. Je tiens d'entrée de jeu à vous préciser que cette discussion n'a rien de théorique. En effet, le département des opérations de la paix de l'ONU supervise actuellement 16 opérations de soutien de la paix, et 28 militaires canadiens participent en ce moment à cinq missions de l'ONU. De plus, 70 militaires canadiens participent à la Force multinationale et observateurs, une mission de maintien de la paix dans le Sinaï qui ne relève pas de l'ONU, et 5 militaires participent à une mission de l'OTAN en soutien à l'ONU au Kosovo.

Je vais vous parler de notre capacité d'accroître la compétence des forces dans le cadre d'opérations de soutien de la paix. Permettez-moi de vous expliquer rapidement comment j'ai organisé mes observations. Pour commencer, je vous expliquerai la doctrine que les Forces armées canadiennes appliquent aux opérations de soutien de la paix. Ensuite, je ferai le point sur leurs capacités et les besoins des Nations Unies. En terminant, je vous expliquerai brièvement comment ces trois éléments se recoupent.

[English]

The Canadian Armed Forces' doctrine places peace support operations on a spectrum or continuum of conflict. Imagine a line with peace at one end and nuclear war at the other. Between these two extremes lie overlapping natures of conflict, such as peace support operations, counter-insurgency, conventional war and so on. Peace support operations, depending on the nature of the particular conflict, can span from benign traditional peacekeeping operations all the way to conventional war in a peace enforcement environment; in other words, at that high-end moment of initial-entry peace enforcement. The most aggressive weapons of the Canadian Armed Forces' arsenal, from CF-18s to Leopard 2 tanks to submarines, may be appropriate. This isn't to say that we'll be using those platforms on every mission, but to say that there is no such thing as a peace support operation-specific capability. Everything that we have may be used on a mission, depending on the nature of that mission.

This brings me to the less theoretical and more practical portion of the discussion on the capabilities we actually have. These can be summarized in three points: We can do it, we can enable it, and we can teach it.

Firstly, we can do it by generating scalable task groups ranging from individual observers to large formations based on sea, land, air and special operations forces. These groupings can address threats across the whole spectrum of conflict. This includes peace support operations. By virtue of a training system that emphasizes coordination of capabilities and effects from the start, our forces are very good at reorganizing into task-tailored groups for different missions. Our training system is also very good at ensuring all soldiers, sailors and aviators have solid foundation skills and it is adaptive to ensure that the final stages of mission-specific training are appropriate for the theatre in which our forces will be deployed. We also understand that the UN has its own validation criteria, and we are prepared to meet UN requirements in screening and training validation.

Secondly, enabling UN missions is an area where we can play an outsized role. While the UN is rarely short on infantry manpower, its missions are frequently struggling to maintain a critical mass of specialized logistics and what we call enablers. These are the kinds of capabilities that exist primarily in developed nations' forces that have the budgets and technical expertise to maintain such things as advanced field hospitals, helicopters and heavy air lift, explosive ordnance disposal, counter-improvised explosive device capabilities, route clearance packages, unmanned aerial systems and intelligence surveillance reconnaissance capabilities.

[Traduction]

Conformément à la doctrine des Forces armées canadiennes, les opérations de soutien de la paix s'inscrivent dans le spectre ou la continuité du conflit. Imaginez une ligne, avec d'un côté la paix et la guerre nucléaire de l'autre. Entre ces deux extrêmes, il y a des conflits qui se chevauchent, par exemple des opérations de soutien de la paix, la contre-insurrection et la guerre conventionnelle. En fonction de la nature du conflit, les opérations de soutien de la paix prennent la forme d'opérations de maintien de la paix traditionnelles non interventionnistes ou d'opérations de guerre traditionnelle dans un cadre d'imposition de la paix. Autrement dit, il se peut que, au début des opérations d'imposition de la paix, le recours aux armes les plus agressives de l'arsenal des Forces armées canadiennes s'impose — des CF-18 aux chars Leopard 2, en passant par les sous-marins. Cela ne veut pas dire que nous y aurons recours dans toutes les missions; cela veut simplement dire qu'il n'existe pas de capacité à proprement parler dédiée aux opérations de soutien de la paix. Nous pourrions utiliser toutes nos capacités dans une mission donnée, selon la nature de celle-ci.

Cela m'amène à la partie moins théorique et plus pratique de la discussion concernant les capacités des Forces armées canadiennes. En résumé, nous avons la capacité : de le faire, de l'exécuter et de l'enseigner.

Premièrement, nous avons la capacité de le faire en mettant sur pied des groupes d'intervention de taille modulable, allant d'observateurs individuels à de grandes formations basées en mer, sur terre ou dans les airs, en passant par des forces opérationnelles spéciales. Ces groupes sont en mesure de réagir à toutes les menaces liées découlant d'un conflit, notamment en menant des opérations de soutien de la paix. Notre système d'instruction prévoit la coordination, d'entrée de jeu, des capacités et des effets. Grâce à cela, nos forces sont capables de se réorganiser rapidement en groupes d'intervention sur mesure pour différentes missions. En outre, notre système d'instruction non seulement enseigne de solides compétences de base à tous les soldats, marins et aviateurs, mais est modulable pour garantir que les dernières étapes de l'instruction axée sur une mission en particulier sont adaptées au théâtre dans lequel nos forces seront affectées. Nous sommes conscients que l'ONU a ses propres critères de validation et nous nous conformerons à ses exigences de présélection et de validation de l'instruction.

Deuxièmement, nous avons la capacité de jouer un rôle élargi dans l'exécution des missions de l'ONU. L'ONU est rarement à court de fantassins pour mener ses missions, mais elle peine souvent à maintenir une masse critique de spécialistes de la logistique et de « facilitateurs ». Ce genre de capacités se trouvent surtout dans les forces des pays développés qui ont le budget et l'expertise technique nécessaires pour : assurer le bon fonctionnement des hôpitaux de campagne avancés; neutraliser les explosifs et les munitions; déployer des hélicoptères et des capacités de transport aérien lourd, ainsi que des anti-engins explosifs improvisés, des détachements de déminage d'itinéraires, des systèmes d'aéronef sans pilote et des capacités de renseignement, surveillance et reconnaissance.

We have these capabilities. We don't have them in high numbers and we may have to explore burden sharing with partner nations if we want to commit for a long-term mission, but these are the capabilities that make UN missions vastly more effective. So, too, do the highly trained staff officers who can coordinate all of these capabilities to make sure that the sum of a multinational force is greater than the whole of its parts. Not only are our staff officers well trained, but by virtue of Canada always operating as part of an alliance or coalition, our staff officers are experienced in managing the added layers of complexity introduced in multinational headquarters.

[Translation]

In addition to their experience and training in coordinating resources, Canada's staff officers bring an additional capability to the mission in their bilingualism. While many of our partner nations have multilingual officers, they do not all have functional capabilities in English and French, which are among the most critical languages in UN missions. Further, the UN is constantly asking for larger uniformed female participation. We are in a position where we have a female presence at all deployable rank levels of our forces, who are not only highly skilled in their specific trades and jobs, but who can provide role models to the female population in post-conflict societies.

Thirdly, we have a number of means of teaching peace support operations. You have already heard about the Peace Support Training Centre, but we have other programs currently focused on training foreign forces. We have the means and experience to train soldiers and officers in individual skills, such as basic soldiering or staff planning and leadership skills. We can train them in collective skills, working from section to battalion levels or higher.

We can train them in mission-specific tasks, or in support tasks, and we can either do this here in Canada or abroad, either in a mission location or in support of a third nation preparing to deploy on a mission. We did this on a continual basis in Afghanistan and Sierra Leone, for example, and have been doing so on an episodic basis in Niger.

[English]

This brings me to the question of what the UN currently needs. The Department of Peacekeeping Operations publishes periodic updates on the evolving peacekeeping environment and the gaps in different missions. Its current requirements closely mirror the areas I mentioned previously when I discussed support: engineers,

Nous possédons ces capacités. Bien sûr, nos capacités sont limitées et nous devons peut-être partager le fardeau avec des pays partenaires si nous voulions nous engager dans une mission à long terme, mais ce sont ces capacités qui accroissent considérablement l'efficacité des missions de l'ONU, tout comme les officiers d'état-major très qualifiés qui coordonnent toutes ces capacités pour garantir que la somme d'une force multinationale est plus que l'ensemble de ses parties. Nos officiers d'état-major sont non seulement bien entraînés, mais puisque le Canada est toujours partenaire d'une alliance ou d'une coalition, ils savent comment gérer les difficultés additionnelles qu'occasionne le travail dans un quartier général multinational.

[Français]

Outre leur expérience et leur formation dans le domaine de la coordination des ressources, le bilinguisme des officiers de l'état-major du Canada apporte une capacité additionnelle à la mission. Même si certains officiers de nos pays partenaires sont multilingues, ils ne parlent pas tous couramment l'anglais et le français, les langues les plus souvent utilisées dans les missions de l'ONU. De plus, l'ONU demande constamment que davantage de femmes militaires participent aux missions et, dans les Forces armées canadiennes, les femmes sont représentées dans tous les grades participant aux missions. Non seulement elles sont très qualifiées dans leurs groupes professionnels et emplois respectifs, mais elles peuvent être des modèles à suivre pour les femmes dans les sociétés qui sortent d'un conflit.

Troisièmement, nous disposons de plusieurs moyens pour transmettre nos connaissances liées aux opérations de soutien de la paix. Vous avez déjà entendu parler du Centre de formation pour le soutien de la paix, mais nous disposons d'autres programmes axés sur l'entraînement des forces étrangères. Nous possédons les moyens et l'expérience pour enseigner aux soldats et aux officiers les compétences individuelles, notamment les techniques élémentaires du soldat, la planification d'état-major et les compétences en leadership. Nous pouvons enseigner les compétences collectives à leurs sections, bataillons ou niveaux supérieurs.

Nous pouvons les former aux tâches propres à une mission ou aux tâches de soutien, et nous pouvons le faire au Canada ou à l'étranger, sur les lieux d'une mission ou pour soutenir un pays tiers qui s'appête à partir en mission. Nous l'avons fait, sans interruption, en Afghanistan et en Sierra Leone, par exemple, et l'avons fait sporadiquement au Niger.

[Traduction]

Cela m'amène aux besoins actuels de l'ONU. Le Département des opérations de maintien de la paix de l'ONU publie des mises à jour périodiques sur l'évolution du contexte des opérations de maintien de la paix et les lacunes répertoriées dans les différentes missions. Ses besoins actuels correspondent aux domaines que j'ai

hospitals, military police, special forces, intelligence surveillance reconnaissance, unmanned aerial systems, utility and attack helicopters.

The UN is not short on infantry soldiers able to patrol and deter belligerent factions. It is desperately short on the means to find and predict the movement of those belligerents, the engineers to ensure infantry can patrol without risk from explosive threats, the medevac helicopters to rapidly evacuate casualties, the hospitals to attend to those casualties, and the staff officers to ensure that all those pieces are working together. Canada can fill many of those gaps.

What does that mean? We have the forces to work across the spectrum of peace operations. We have the training infrastructure in place to generate formed bodies of any size or configuration. We can train others to do the job, and we have the niche capabilities that many other troop-contributing nations currently lack.

Thank you. I will be pleased to answer your questions.

Senator Jaffer: I appreciate that you have set out in detail all the different ways we can help. The question I have been asking is not to look at the thousands of boots on the ground — and what I've seen that has worked, and you can agree or disagree, is that Canada doesn't have the big force that other countries have — but rather the strategic planning and the assets that we can bring to a peacekeeping operation to help men on the ground. I'd like you to expand on that. Is that what we are looking at, or are we looking at men on the ground?

Commodore Santarpia: I can say that we provide all the possible options through the chief to the minister. If it's a UN-specific mission, the UN asks all the contributing nations for all the possible capabilities that it needs and doesn't limit its ask to any one nation for any specific thing.

The process we follow is to receive all of those asks, to understand them and to do our best to assess those asks against the capabilities that we have and against the mission in order to provide the chief the best possible advice. So we look at both the specialist enablers and troop contributions of infantry; we look at all of those options and provide them to the chief for consideration. Then he passes that advice, as he sees fit, to the minister, and that's where the decision would be made.

Senator Jaffer: Correct me if I'm wrong, but we had a different mission in Afghanistan and then we changed it more to a training mission. It would be useful to know, not details, but what the

mentionnés lorsque j'ai parlé du soutien. Elle a besoin d'ingénieurs, d'hôpitaux, de policiers militaires, de soldats des forces spéciales, de spécialistes du renseignement, de la surveillance et de la reconnaissance, de systèmes d'aéronef sans pilote, et d'hélicoptères polyvalents et d'attaque.

L'ONU dispose de suffisamment de fantassins capables de patrouiller et de repousser les factions belligérantes. Par contre, elle a cruellement besoin de moyens pour localiser ces belligérants et prévoir leurs mouvements, d'ingénieurs pour que les fantassins puissent patrouiller sans risque de tomber sur des engins explosifs, d'hélicoptères d'évacuation sanitaire pour évacuer rapidement les blessés, d'hôpitaux pour soigner les blessés, et d'officiers d'état-major pour assurer le bon fonctionnement de toutes les pièces du rouage. Le Canada peut répondre à plusieurs de ces besoins.

Que faut-il retenir? Les Forces armées canadiennes possèdent les compétences nécessaires pour garantir le bon déroulement des opérations de soutien de la paix. Leur infrastructure d'entraînement permet de former des unités de n'importe quelle taille ou configuration. Nous avons la capacité d'apprendre aux autres à faire le travail. De plus, nous possédons des capacités spécialisées qui font actuellement défaut dans beaucoup d'autres pays contributeurs.

Merci. Je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

La sénatrice Jaffer : Merci de nous avoir décrit en détail les différents types d'aide que nous pouvons apporter. Ma question ne concernait pas les mille bottes sur le terrain — et d'après ce que j'ai vu, que vous soyez d'accord avec moi ou non, le Canada n'a pas une aussi grande armée que les autres nations —, mais plutôt la planification stratégique et les ressources que nous pouvons amener sur le terrain pour soutenir une opération de maintien de la paix. Je voudrais que vous vous étendiez là-dessus. Envisageons-nous de faire cela, ou prévoyons-nous d'envoyer des soldats sur le terrain?

Cmdre Santarpia : Je peux affirmer que toutes les options possibles sont soumises au ministre, par l'entremise du chef. S'il s'agit d'une mission propre à l'ONU, cette dernière demande à toutes les nations qui y contribuent de fournir toutes les capacités possibles dont elle a besoin et ne se limite pas à un élément particulier pour une nation donnée.

Nous procédons de la façon suivante : nous recevons l'ensemble des demandes, afin de les comprendre et de faire de notre mieux pour les évaluer en fonction des capacités que nous avons et de la mission, en vue de fournir au chef les meilleurs conseils possible. C'est donc dire que nous pensons à la fois au personnel spécialisé désigné comme facilitateur et aux militaires; nous examinons toutes ces options et nous les soumettons à l'attention du chef. Ce dernier transmet ces recommandations au ministre, s'il le juge approprié, et c'est à ce niveau que la décision est prise.

La sénatrice Jaffer : Corrigez-moi si je me trompe, mais nous avons mené une mission différente en Afghanistan, laquelle a, par la suite, davantage pris la forme d'une mission de formation. Il

thinking was and why it was better for us. I think it worked well for us. Is that the kind of thing we're looking to provide in the future?

Commodore Santarpia: As I understand the thinking — and I wasn't at the joint staff during Afghanistan, but like all of us I watched closely — that was what was needed at the time. In the initial parts of the mission, the ability to apply force as part of an alliance was felt to be needed. As the mission progressed, what was needed was to do capacity building, as we say, in Afghanistan. That became the training mission.

The advice that the chief of the day passed to the government was that, as the situation changed, we could best effect success on the ground by changing our contribution to the need. I believe that's always the case; every Chief of the Defence Staff wants good analysis of the situation on the ground, the root causes, what the existing contributions are, where the gaps are and where we can best apply our resources and capabilities against the need.

[Translation]

Senator Dagenais: Thank you for your presentation, Commodore. I would like to get back to the role of the military in peace missions, including those in Africa. We all know that many servicemen and women are deployed in the peace missions in Africa include. We also understand that you have commitments in other countries where forces are already deployed. In your opinion, do those commitments significantly reduce the Armed Forces' overall capacity? If so, would you still be ready to respond to other situations, domestically or elsewhere? Do we have enough forces in place to respond to unusual circumstances in Canada as well, such as the ice storm?

Commodore Santarpia: Every time our forces are needed, we act quickly to understand the request. We try to fully understand the specific needs, not only for missions, but for all the other requests we receive as well.

Before we advise the chief of staff who in turn advises the department, we carefully consider whether the decision to assign our forces to a new mission would be detrimental to other missions. It is very important for the chief of staff and the minister to understand that.

I cannot say there is never an impact. It is a choice the government must make and we always ensure that our leaders and the ministers understand the impact of their decisions.

serait utile de savoir, dans les grandes lignes, quelle était la réflexion à l'origine de cette décision et pourquoi celle-ci était-elle meilleure pour nous. Je crois que cela a bien fonctionné pour nous. S'agit-il du genre de choses auxquelles nous pensons pour l'avenir?

Cmdre Santarpia : Si j'ai bien compris la réflexion, et je ne faisais pas partie de l'État-major interarmées pendant la mission en Afghanistan, mais comme nous tous, j'ai suivi la situation de près, c'était ce qu'il fallait à ce moment-là. Au début de la mission, la capacité d'exercer de la force au sein d'une alliance était considérée comme nécessaire. Au fur et à mesure que la mission a progressé, il a fallu, comme nous le disons, constituer une capacité en Afghanistan. C'est comme cela que s'est créée la mission de formation.

La recommandation transmise par le chef d'alors au gouvernement était que, au fur et à mesure de l'évolution de la situation, nous pouvions obtenir plus de succès sur le terrain en adaptant notre contribution aux besoins. Je crois que c'est toujours le cas; chaque chef d'état-major de la Défense souhaite une bonne analyse de la situation sur le terrain, des causes profondes, de la participation, des lacunes et de la façon de mieux utiliser nos ressources et nos capacités en fonction des besoins.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Merci, monsieur le commodore, pour votre présentation. Je vais revenir au rôle des militaires dans les missions de paix, entre autres en Afrique. Nous sommes tous conscients que les missions de paix en Afrique mobilisent beaucoup de militaires. Nous comprenons aussi que vous avez des engagements dans d'autres pays où des forces sont déjà déployées. Selon vous, ces engagements sont-ils de nature à réduire de façon importante la capacité globale de l'armée? Si oui, seriez-vous prêts malgré tout à faire face à d'autres situations, au pays ou ailleurs? Avons-nous assez d'effectifs en place pour affronter également des situations inhabituelles au pays, telle la crise du verglas?

Cmdre Santarpia : Chaque fois que nos forces sont requises, nous tentons de bien comprendre la demande qui nous est faite. Nous essayons de bien comprendre les besoins spécifiques, non seulement pour les missions, mais également pour toutes les autres demandes que nous recevons.

Avant de conseiller notre chef d'état-major qui, par la suite, conseillera le ministre, nous nous assurons de voir si la décision d'affecter nos forces dans une nouvelle mission ne nuira pas à d'autres missions. Il est très important que le chef d'état-major et le ministre comprennent cela.

Je ne peux pas dire qu'il n'y a jamais d'effet. C'est un choix que le gouvernement doit faire et nous nous assurons toujours que nos chefs et les ministres comprennent les effets de leurs décisions.

Senator Dagenais: If the government intends to expand its role in various countries to respond to UN requests while still remaining active in NATO, what would the new personnel requirements be for the coming years?

Commodore Santarpia: Are you referring to soldiers?

Senator Dagenais: Yes. The government is open to requests from the UN and NATO. Responding to their requests is fine as long as we have the capacity. Among other things, that will certainly mean recruiting new military personnel in the coming years. Are there any recruitment plans? We are very familiar with the difficult situation of reservists. The government seems very generous, but do we have the capacity to respond to the requests and to train new military personnel? Those people have to be trained.

Commodore Santarpia: We do not think that the planned missions will require more military personnel than we have on strength at present. A review of the military is underway, so we will see what our total strength is.

If Canada accepts a UN mission, that does not mean we need more soldiers to carry out the mission.

Senator Carignan: Could Canada not find a less risky way of having a greater impact in fighting terrorism or improving protection in Africa? There could be Canadian interests to protect. Consider for example the CTF-150 you led, brilliantly, by the way. Would it not be helpful for Canada to continue to be part of this kind of force or increase its participation? Would that not be more useful for Canada, pose less risk and be more consistent with our resources?

Commodore Santarpia: It is not up to the military to determine which missions are best for Canada. It is always a political choice. We advise the decision-makers on each request made to the Canadian Armed Forces for UN, NATO and domestic missions. The military leadership gives advice on the potential risks and the important aspects of each mission, but it is up to the government to decide. I think it is very important for this choice to be up to the government.

Senator Carignan: Can you summarize the mission you led in command of the CTF-150 force and tell us about the resources you needed to achieve results?

Commodore Santarpia: That mission is still ongoing. It includes members of the navy and the air force. It will continue this year with another rotation, and the 150 group will be responsible for all multinational operations in the Western Indian Ocean. The mission's objective is to prevent terrorists from using the ocean to transport drugs and so forth. Canada decided it was a useful mission, for us and for our allies. We will continue in that vein. We do not need a lot of personnel to form a command in Bahrain, where 31 force members are deployed, including seven

Le sénateur Dagenais : Si le gouvernement a l'intention d'élargir son rôle dans différents pays pour répondre aux demandes de l'ONU tout en demeurant actif avec l'OTAN, quels seraient les besoins en nouveaux militaires au cours des prochaines années?

Cmdre Santarpia : Vous parlez des besoins en soldats?

Le sénateur Dagenais : Oui. Le gouvernement a une certaine ouverture d'esprit pour répondre aux demandes de l'ONU et de l'OTAN. Il est beau de répondre aux demandes, encore faut-il en avoir la capacité. Cela impliquera certainement le recrutement de nouveaux militaires au cours des prochaines années. Est-il prévu de faire du recrutement? On connaît la situation difficile concernant les réservistes. Le gouvernement semble très généreux, mais avons-nous la capacité de répondre aux demandes et de former de nouveaux militaires? Il faut les former, ces gens.

Cmdre Santarpia : Nous ne croyons pas que les missions prévues nécessiteront plus de soldats que ceux que nous avons maintenant. Une révision militaire est en cours, nous verrons donc combien de membres des forces nous avons au total.

Si le Canada accepte une mission de l'ONU, cela ne veut pas dire qu'on a besoin de plus de soldats pour assumer cette mission.

Le sénateur Carignan : Le Canada ne pourrait-il pas trouver le moyen d'avoir un impact plus important à moindre risque pour lutter contre le terrorisme ou améliorer la protection en Afrique? Il pourrait y avoir une protection des intérêts canadiens. Je prends l'exemple de la force CTF-150 que vous avez dirigée, avec brio, d'ailleurs. Ne serait-il pas plus utile pour le Canada de continuer à participer dans ce genre de force, ou d'accroître sa participation? Cela ne serait-ce pas plus utile pour le Canada, à moindre risque et davantage à la hauteur de nos moyens?

Cmdre Santarpia : Ce n'est pas aux militaires de déterminer quelles sont les meilleures missions pour le Canada. C'est toujours un choix politique. Nous conseillons les décideurs dans le cadre de chaque demande faite aux Forces armées canadiennes pour les missions de l'ONU, de l'OTAN ou pour les missions domestiques. Les chefs donnent des conseils sur les risques éventuels et les aspects importants de chaque mission, mais le choix revient au gouvernement. Je crois qu'il est très important que ce choix soit celui du gouvernement.

Le sénateur Carignan : Pouvez-vous nous résumer la mission que vous avez menée en commandement dans le cadre de la force CTF-150 et nous parler des ressources qui étaient requises pour atteindre des résultats?

Cmdre Santarpia : Cette mission est toujours en cours. On y envoie des membres de la Marine et des forces aériennes. Cette mission se poursuivra cette année avec une autre rotation et le groupe 150 sera responsable de toutes les opérations multinationales dans l'océan Indien de l'Ouest. Cette mission a pour but de faire en sorte que les terroristes ne puissent pas utiliser l'océan pour le trafic de drogues et autres. Le Canada a décidé que c'était une mission utile, pour nos alliés et pour nous-mêmes. On continuera de cette façon. Il ne faut pas un

from Australia. It is not a very expensive mission but it is very effective. The government has said that it will continue this mission this year. It would be helpful to have ships in the region.

Senator Carignan: What is the cost and what aspect of this mission are you most proud of that has had the greatest impact as a result of your interventions?

Commodore Santarpia: The most important thing is working with our allies and maintaining good relationships with them. There are 30 nations that are part of the allied maritime command. The most important thing is maintaining our good relationships with all the members. They are not all members of NATO or other allied forces. This group includes Pakistan and all the Persian Gulf countries. We must maintain ties in order to be able to work together effectively.

[English]

The Chair: I want to follow up, if I could, on Senator Carignan's questions about the reservists. The numbers that have been given to us are that they're understaffed by as many 7,000 positions, if you take the number of 21,000 as the optimum Reserve Force, yet we only have approximately 14,000, in one manner or another.

We were also had indication from the Auditor General that he was coming out with a report that was going to indicate that the army was having difficulty recruiting. From the strategic planning point of view and your responsibilities, you must have full knowledge of this. How does this affect your ability to do what you do if it is true that staffing and the ability to provide the personnel are becoming very questionable? Could you comment on that?

Commodore Santarpia: Absolutely.

We are aware of the situation with the reserves, although it doesn't actually affect my group's planning. My group tries to understand what the missions are and the resources available are, but only at the force-generator level. The advice the chief gets about whether the army, air force, navy or special forces can generate the specific capabilities that he needs he gets from the commanders of those elements as opposed to the Strategic Joint Staff.

At this point, we haven't had any instance where we needed to change our planning from a mission based on the strength of the reserves. The militia gets handled by the commander of the army, so he's generating the necessary forces to fulfill all of the requirements under our force posture and readiness.

grand nombre de membres des forces pour former un état-major à Bahreïn, où il y a 31 membres des forces, dont 7 proviennent de l'Australie. Ce n'est pas une mission très coûteuse et c'est très efficace. Le gouvernement a dit qu'il poursuivra cette mission cette année. Il serait utile d'avoir des navires qui pourraient passer par cette région.

Le sénateur Carignan : Quel est le coût ou quel est l'aspect de cette mission dont vous êtes le plus fier et qui a eu le plus d'impact en ce qui concerne les interventions que vous avez faites?

Cmdre Santarpia : Le plus important est de travailler avec nos alliés et de maintenir un bon lien avec eux. Il y a 30 nations qui font partie des Forces alliées maritimes. La chose la plus importante est de continuer d'entretenir de bonnes relations avec tous les membres. Ce ne sont pas tous des membres de l'OTAN ou d'autres alliances. C'est un groupe qui inclut le Pakistan et tous les pays de la région du golfe Persique. Il est donc important de maintenir les liens afin de pouvoir travailler ensemble comme il faut.

[Traduction]

Le président : J'aimerais faire un suivi, si possible, au sujet des questions du sénateur Carignan concernant les réservistes. Selon les chiffres qui nous ont été donnés, il pourrait manquer jusqu'à 7 000 postes, si l'on considère le chiffre de 21 000 comme l'effectif optimal de la Force de réserve, alors que nous n'avons que 14 000 réservistes environ, d'une façon ou d'une autre.

Nous avons aussi reçu une indication du vérificateur général qu'il doit soumettre un rapport indiquant que l'armée a de la difficulté à recruter. Du point de vue de la planification stratégique et de vos responsabilités, vous devez être pleinement conscient de cela. Comment cela affecte-t-il votre capacité à vous acquitter de votre tâche, s'il est vrai que la dotation et la capacité de fournir le personnel sont de plus en plus remises en question? Pouvez-vous commenter?

Cmdre Santarpia : Absolument.

Nous sommes conscients de la situation de la Force de réserve, même si elle n'a pas de répercussions dans les faits sur la planification de mon groupe. Ce dernier tente de comprendre en quoi consistent les missions et quelles sont les ressources disponibles, mais uniquement au niveau du déploiement de la force. Les conseils que reçoit le chef concernant la capacité de l'armée, de la force aérienne, de la Marine ou des forces spéciales de déployer les ressources particulières dont il a besoin lui proviennent des commandants de ces éléments et non pas de l'État-major interarmées stratégique.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons jamais dû modifier notre planification d'une mission en fonction de la force des réservistes. La milice est dirigée par le commandant de l'armée, qui déploie les forces nécessaires pour répondre à tous les besoins correspondant à notre situation et à notre état de préparation.

The Chair: I don't think I'm getting an answer here. The fact is that if these numbers are correct, and I'm assuming they are, we're 7,000 personnel short in the area of reservists to be able to do certain things. We're taking on other responsibilities now. We've gone on to Latvia. We're in Kurdistan and maybe a deployment into Africa. When we talk broad numbers, we're talking maybe 1,800 personnel from the military, which translates into probably 3,600 to 5,000 by the time you figure rotation and all those things that come into effect. Is that not correct, in broad numbers?

Commodore Santarpia: I'd have to sit down and think about how we're generating the numbers.

My point on reservists is that we generate reservists of a different class. There are Class A reservists who parade weekly and do regular training at their militia and reserve units. If we need to bring them forward for a specific mission, then they become what we call Class C reservists and they work full time. So there's no issue with generating them for the Class C work.

The Chair: Sir, I understand that, but I go back to the second part of my question about the ability of general recruitment for the military itself. The Auditor General indicated to us that he was coming out with a report and that it was going to indicate that there may be substantial problems. Is that true, and if it is, how is it affecting your planning?

Commodore Santarpia: I'm not sure it's true, because the responsibility for generating reservists belongs to the environmental commanders: the commanders of the army, air force and navy. It would be premature for me to give that direction or advice to you, because I don't actually have the details on that.

I do know that it's not affecting our planning because there's been no challenge. When we've wanted a certain number of Class C reservists to fill a mission, the service commanders have had no difficulty at all. It's usually smaller numbers, and it doesn't represent an important portion of the total Class A reservists. So you're drawing certain numbers to do a specific mission, and they're fairly small numbers.

The Chair: I understand that aspect of it, but looking at the numbers and what we're doing as we expand our objectives and commitments, then obviously we want to know what kind of effects it will have for you to do your job.

I want to go into one other area. We've been doing an ongoing study on the question of the various terrorism possibilities that affect this country and also disasters that could affect this country. One of them is the question of electromagnetic pulse attack, either from countries such as North Korea or others. The other possibility is a consequence of a natural solar storm

Le président : Je n'ai pas l'impression d'avoir obtenu réponse à ma question. Le fait est que, si ces chiffres sont corrects, et je présume qu'ils le sont, il manque 7 000 réservistes pour que nous puissions faire certaines choses. Nous assumons d'autres responsabilités à l'heure actuelle. Nous sommes allés en Lettonie. Nous sommes au Kurdistan et nous envisageons un déploiement en Afrique. Grosso modo, nous parlons de peut-être 1 800 membres du personnel militaire, soit probablement de 3 600 à 5 000 lorsque l'on tient compte du roulement et de tout ce qui se produit d'autre. N'est-ce pas là la situation, dans les grandes lignes?

Cmdre Santarpia : Je dois m'arrêter et penser à la façon dont nous produisons les chiffres.

En ce qui a trait aux réservistes, je crois que nous déployons des réservistes d'une catégorie différente. Il y a les réservistes de classe A, qui défilent chaque semaine et qui suivent une formation régulière dans leurs unités de milice et de réserve. Si nous devons faire appel à eux pour une mission particulière, ils deviennent des réservistes de classe C et travaillent à temps plein. Il n'y a donc pas de problème à les affecter à du service de classe C.

Le président : Je comprends cela, monsieur, mais je reviens à la deuxième partie de ma question concernant la capacité générale de recrutement des militaires. Le vérificateur général nous a indiqué qu'il produira un rapport dans lequel il démontrera qu'il existe des problèmes graves. Est-ce vrai et, le cas échéant, comment cela affecte-t-il votre planification?

Cmdre Santarpia : Je ne suis pas certain que cela soit vrai parce que la responsabilité du déploiement des réservistes appartient aux commandants des environnements : les commandants de l'armée, de la force aérienne et de la Marine. Il serait prématuré pour moi de vous donner cette indication, parce que je ne dispose pas des détails.

Je sais que cela n'a pas de répercussions sur notre planification parce qu'il n'y a pas eu de problème. Lorsque nous avons eu besoin d'un certain nombre de réservistes de classe C pour remplir une mission, cela n'a posé aucune difficulté pour les commandants de service. Il s'agit généralement de petits nombres, qui ne représentent pas une partie importante du total des réservistes de classe A. On fait donc appel à un certain nombre de réservistes pour une mission particulière, mais ce nombre est relativement faible.

Le président : Je comprends cet aspect de la question, mais lorsque nous regardons les chiffres et ce que nous faisons, dans le contexte de l'élargissement de nos objectifs et de nos engagements, nous voulons de toute évidence savoir quel type d'effets cela aura sur vous en ce qui a trait à vos responsabilités.

Je veux maintenant parler d'un autre domaine. Nous menons une étude permanente sur la question des diverses menaces terroristes qui touchent notre pays, de même que des catastrophes qui pourraient survenir. Pensons à la menace d'attaques au moyen d'armes à impulsion électromagnétique par des pays comme la Corée du Nord ou d'autres, ou encore à une tempête

that could cause a power outage for up to three weeks. Is your organization involved in planning for such scenarios? If you are involved with those types of plans, who else is involved with you?

Commodore Santarpia: No, we're not involved with that planning at the strategic level. My group is very focused on how we get folks deployed and how we get that advice up to the chief. That's really been the focus of the planning inside my group.

The Chair: So that's basically your responsibility, then?

Commodore Santarpia: Absolutely.

Senator Jaffer: I have a question on the Pearson centre. I understood that the Pearson centre would have helped with involving civilians and police components. With the loss of the Pearson centre, where are you reaching out to get that kind of training?

Commodore Santarpia: I'm sure you heard this morning from General Lanthier. We have a peacekeeping training centre in Kingston. To date, that's where we've been getting expertise on this.

We're working on plans. As we answer the government's demand to be more involved in peacekeeping, we are considering how we would use that centre and considering options for deploying Canadian Forces people to other peacekeeping centres in order to help out. Every option is on the table for consideration, and we'll bring all of those options up to the chief to consider.

Senator Jaffer: If I'm not mistaken, I understood that the training you were getting from there is online training from the U.S. We are different from the U.S. I know that a lot of army and combat things are the same, but the Pearson centre brought a different perspective than we would get from online education from the U.S.

I respectfully suggest that that's not the source we should rely on, because we pride ourselves on doing things very differently, and we are respected around the world because of who we are. I feel we'll lose that if we get rid of Pearson and get our training from a U.S. online centre.

Commodore Santarpia: I certainly couldn't provide you with better detail than you got from Major-General Lanthier about how much is provided by our own people and how much is provided online. I'm sure you've got a better briefing than I had on it recently. But I do believe that we also give training in person in Kingston, and I know that we give training in centres in other parts of the world.

solaire, qui pourrait avoir comme conséquence une panne de courant pouvant durer jusqu'à trois semaines. Votre organisation participe-t-elle à la planification de scénarios de ce genre? Si vous participez à ce type de plans, qui d'autre le fait avec vous?

Cmdre Santarpia : Non, nous ne participons pas à cette planification au niveau stratégique. Mon groupe est très axé sur la façon dont les troupes sont déployées et dont nous communiquons ces renseignements au chef. C'est réellement sur cela que s'est consacrée la planification dans mon groupe.

Le président : C'est donc là essentiellement votre responsabilité, alors?

Cmdre Santarpia : Absolument.

La sénatrice Jaffer : J'ai une question au sujet du Centre Pearson. Si je ne me trompe pas, il aurait pu contribuer à faire participer des civils et des services de police. Par suite de la fermeture du Centre, où allez-vous chercher ce type de formation?

Cmdre Santarpia : Je suis certain que vous avez entendu le général Lanthier ce matin. Nous avons un Centre de formation pour le soutien de la paix à Kingston. Jusqu'à maintenant, c'est là que nous avons obtenu notre expertise à ce sujet.

Nous élaborons des plans. En donnant suite à la demande du gouvernement de participer davantage au maintien de la paix, nous tentons de déterminer des façons d'utiliser ce centre et nous envisageons des options pour le déploiement des membres des Forces canadiennes dans d'autres centres de soutien de la paix pour fournir notre aide. Toutes les options sont envisagées, et nous les soumettons toutes au chef pour qu'il les examine.

La sénatrice Jaffer : Si je ne me trompe pas, la formation fournie là-bas est de la formation en ligne assurée par les États-Unis. Nous sommes différents des États-Unis. Je sais qu'il existe beaucoup de similitudes en ce qui a trait à l'armée et au combat, mais le Centre Pearson apportait une perspective différente de celle de la formation en ligne en provenance des États-Unis.

À mon humble avis, ce n'est pas la source dont nous devrions dépendre, parce que nous nous faisons un point d'honneur de faire les choses très différemment, et que le reste du monde nous respecte pour ce que nous sommes. Je crois que nous perdrons cela si nous fermons le Centre Pearson et recevons notre formation d'un centre en ligne basé aux États-Unis.

Cmdre Santarpia : Je ne peux certainement pas vous renseigner davantage que le major-général Lanthier sur la proportion de la formation qui est assurée par nos propres gens et sur ce qui est fourni en ligne. Je suis certain que vous avez été mieux renseignée à ce sujet que je ne l'ai été moi-même récemment. Je crois que nous assurons aussi de la formation en personne à Kingston, et je sais que nous donnons de la formation dans des centres ailleurs dans le monde.

Senator Beyak: Given North Korea's recent nuclear tests and the Senate committee's 2014 recommendation on ballistic missile defence, what are your thoughts on whether we should be joining?

Commodore Santarpia: We're always looking at that. As you know, there's an ongoing defence policy review, and there's been a lot of discussion about whether that would be part of the advice. I'm not part of the defence policy review, so I don't know how that will turn out. Again, it's a very important question that I'm glad that the Canadian Forces and the Government of Canada is considering. It will be a Government of Canada decision about whether we should or not.

The Chair: Colleagues, I want to thank our witness for appearing, and I apologize for going over time with our previous witnesses.

Joining us on our final panel of the day are Lieutenant-Colonel (Ret'd) John Selkirk, Executive Director, Reserves 2000; and from the Institut militaire de Québec, Brigadier-General (Ret'd) Richard Giguère, President.

Gentlemen, welcome. I understand that you each have an opening statement. Please begin, Brigadier-General Giguère, followed by Lieutenant-Colonel Selkirk.

[Translation]

Brigadier-General (Ret'd) Richard Giguère, President, Institut militaire de Québec: Hello. First of all, I would like to thank you for inviting me to take part in this meeting. By way of introduction, I will tell you a bit about the Institut militaire de Québec.

The Canadian Armed Forces' training system rests on four pillars: education, instruction, experience, and self-development. Self-development refers to the training or studies undertaken by learners themselves to upgrade and further develop all of their knowledge, intellectual or professional competencies and abilities in order to improve the desired competency level.

In general, self-development takes place outside of official professional development activities, and this is where the Institut militaire de Québec, founded in 1929, comes into play in the Quebec City region. We offer annual conferences, usually four of them, on topics related to defence and security. These are offered to the Quebec City region defence team, the Joint Task Force (East). We also hold a conference in March, jointly with the Hautes études internationales, Université Laval. This year will be the eighth Quebec City University — Defence Conference, and the focus will be on broadening the concept of security.

La sénatrice Beyak : Compte tenu des essais nucléaires récents de la Corée du Nord et de la recommandation du comité du Sénat de 2014 concernant la défense antimissile balistique, quel est votre avis quant à la pertinence pour nous de participer?

Cmdre Santarpia : Nous examinons toujours cette question. Comme vous le savez, la politique de défense fait l'objet d'un examen permanent, et il y a eu beaucoup de discussions sur la pertinence d'inclure cela dans les recommandations. Je ne participe pas à l'examen de la politique de défense, et je ne sais donc pas ce qu'il adviendra. Encore une fois, il s'agit d'une question très importante que je suis heureux que les Forces canadiennes et le gouvernement du Canada examinent. Il reviendra au gouvernement du Canada de décider si nous devons participer ou non.

Le président : Chers collègues, je remercie notre témoin et je m'excuse d'avoir dépassé le temps prévu avec nos témoins précédents.

Se joignent à nous pour notre dernier témoignage de la journée le lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk, directeur exécutif de Réserve 2000 et de l'Institut militaire de Québec, le brigadier-général, à la retraite, Richard Giguère, président.

Messieurs, bienvenue. Sauf erreur, vous avez chacun une remarque liminaire. Veuillez commencer, brigadier-général Giguère, suivi par le lieutenant-colonel Selkirk.

[Français]

Brigadier-général (à la retraite) Richard Giguère, président, Institut militaire de Québec : Bonjour. D'entrée de jeu, j'aimerais vous remercier de m'avoir invité à participer à cette séance. En guise d'introduction, je dirai quelques mots sur l'Institut militaire de Québec.

Le système de perfectionnement professionnel des Forces armées canadiennes repose sur quatre piliers : l'éducation, l'instruction, l'expérience et l'autoperfectionnement. Par autoperfectionnement, on désigne la formation ou les études que suit l'apprenant par lui-même pour perfectionner et développer davantage l'ensemble de ses connaissances, ses compétences intellectuelles ou professionnelles et les aptitudes qui permettent d'améliorer le niveau de compétence souhaité.

En général, l'autoperfectionnement a lieu en dehors des activités officielles de perfectionnement professionnel, et c'est ici que, dans la région de Québec, l'Institut militaire de Québec, fondé en 1929, entre en jeu. Nous proposons un programme annuel de conférences, généralement au nombre de quatre, touchant des sujets reliés à la défense et à la sécurité; des conférences que nous offrons à l'équipe de la défense de la région de Québec, soit la Force opérationnelle interarmées (Est). De plus, nous organisons un colloque, au mois de mars, conjointement avec les Hautes études internationales de l'Université Laval. Cette année, le colloque, intitulé Rencontre internationale Université-Défense, en sera à sa huitième édition et portera sur l'élargissement du concept de sécurité.

Now for my presentation. The development of Canada's new defence strategy is very interesting to consider at this time, even though there is no consensus on the answer to such a simple question as "Are we at war?" either here in Canada or in the capitals of our major allies. In 1916 or 1941, the answer would have been unanimous. But today, it gives rise to a debate, both political and academic, pointing to the complexity of today's security environment. Traditional threats, of pitched battles and open warfare, have not disappeared. More terrorism does not mean fewer traditional threats. So we are not in a zero sum game. The question is how we perceive the risks we face and how we combat new threats.

Adapting to today's realities is no easy task. Let's not forget La Petite Guerre, the term used to describe the method of asymmetrical warfare on American soil during the Seven Years War that took its inspiration from the frontier wars waged by Native Americans. It is a form of warfare that was often called barbaric and antithetical to the ethical and moral compass of the time. Could we now be involved in La Petite Guerre 2.0? Do contemporary conflicts constitute a major trend that will define the future or are they just a passing anomaly?

Questions about Canada's defence strategy require immediate answers to basically simple questions: what, where, when, how, why, with whom and with what? I say the questions are basically simple, but, in practice, we know full well that the answers to the questions are not so clear. In fact, I come from a school of thought that maintains that, unfortunately, there are no simple answers to complex questions. Nevertheless, I will try to provide some avenues for thought by addressing the following points. What are the major global trends that affect military thinking, in my view? For which emerging challenges could the Canadian Armed Forces be better prepared, in my view? What are the desired or desirable changes in our policies and procedures?

With regard to major global trends, first and foremost, despite our old sophisticated strategies, the suddenness with which crises arise and spread immediately in the infosphere puts additional pressure on decision-makers. Consider for example the fires in Fort McMurray in May or the attacks in Nice in July.

Our experience of time and space becomes compressed. Crises immediately fill the infosphere, often dramatically, with people demanding an immediate response. This implies that decision-makers must be able to count on personnel that are equipped, trained and capable of rapid deployment.

Passons maintenant à ma présentation. Il est intéressant de se pencher sur l'élaboration de la nouvelle stratégie de défense du Canada, alors que la réponse à une question aussi simple que « Sommes-nous en guerre? » ne fait même pas consensus ici au Canada et dans les capitales de nos principaux alliés. La réponse à cette question aurait été unanime si nous étions en 1916 ou en 1941. Cependant, aujourd'hui, elle fait l'objet d'un débat, entre autres politique et académique, symptomatique de la complexité de l'environnement sécuritaire contemporain. Les menaces traditionnelles, soit celles de fer et de feu, ne sont pas disparues. Plus de terrorisme ne signifie pas moins de risques traditionnels. Nous ne sommes pas dans un jeu à somme nulle. Comment percevoir les risques émergents et combattre les nouvelles menaces? Voilà la question.

Une adaptation aux réalités contemporaines n'est pas tâche facile. Tout cela n'est pas sans rappeler « la petite guerre », terme désigné pour caractériser la méthode de guerre asymétrique, exploitée entre autres lors des combats en terre d'Amérique, la guerre de Sept Ans et inspirée de la guerre irrégulière amérindienne. C'est une méthode guerrière qui a été souvent qualifiée de barbare et de contraire à l'éthique et à la morale de son époque. Serions-nous à l'époque de « la petite guerre 2.0 »? Les conflits contemporains constituent-ils une tendance lourde qui définira l'avenir, ou tout simplement une anomalie passagère?

Poser la question de la nouvelle stratégie de défense du Canada nous ramène immédiatement à répondre à des questions simples en principe : quoi? où? quand? comment? pourquoi? avec qui? avec quoi? Je dis simples, en principe, car la pratique nous démontre bien que les réponses à ces questions ne sont pas aussi évidentes. Je suis plutôt de l'école qui affirme que, malheureusement, il n'y a pas souvent de réponses simples à des problèmes complexes. Je vais tout de même tenter d'apporter quelques pistes de réflexion en abordant les points suivants : quelles sont, à mon avis, les principales tendances mondiales ayant un impact sur la profession des armes? Quels sont les défis émergents pour lesquels, à mon avis, les Forces armées canadiennes pourraient mieux se préparer? Quels changements seraient souhaités ou souhaitables dans nos politiques et procédures?

En ce qui concerne les principales tendances mondiales, en tout premier lieu et malgré nos veilles stratégies sophistiquées, il faut noter la spontanéité des crises et leur étalement immédiat dans l'infosphère, ce qui ajoute une pression supplémentaire sur les décideurs. On peut penser par exemple aux incendies de Fort McMurray qui se sont produits en mai ou à l'attentat de Nice en juillet.

L'expérience de l'espace et du temps se compresse. Les crises occupent immédiatement l'infosphère, souvent de manière dramatique et théâtrale. Nos populations en réaction exigent une réponse immédiate, ce qui signifie que les décideurs doivent compter sur des effectifs équipés, entraînés et qui peuvent être déployés rapidement.

This acceleration of time also means that there is much less time to prepare our military tools and build them up to strength. Hybrid wars have also become topical. They have porous distinctions between conventional and irregular wars, between combatants and non-combatants, and between the legal authorities that apply.

Are we in a time of permanent war? Most of our frames of reference apply to more conventional wars and conflicts, to wars with a beginning and an end. We therefore have to continue to blaze trails in this *terra incognita*, at the same time as we are constantly engaged in action. It is like having to change a tire on a car going at full speed.

We now have coalitions rather than traditional alliances. This has two effects on Canada: how do we see traditional institutions, do we support them, or do we look elsewhere? Canada seems to have made choices, such as the impending deployment of troops to Latvia and placing troops at the UN's disposal for eventual use as peacekeepers. But are these traditional alliances effective and efficient? Do they respond to today's realities?

The other impact is Canada's real influence in emerging coalitions, like the one currently deployed in support of the security forces of the Republic of Iraq that are fighting Daech. We have no historical reputation that allows us to play with the big boys in these new coalitions, despite the fact that, relatively speaking, we are powerful.

The Westphalian system is in a shambles. The breakup of state structures in many places puts the legitimacy of responses into question. Sovereignty over borders, for instance, is open to question. The emergence of pseudo-states is another factor; armed forces may or may not be legitimate. And what of the responsibility to protect?

Finally, there is a trend towards dehumanizing the battlefield. To what extent will drones or robots occupy the battlefield tomorrow, and what will be the legal and ethical consequences of such a deployment of artificial intelligence?

Our security and armed forces must be prepared for emerging challenges, and what must we think of the use of security and armed forces in our own territory if an enemy comes here? Is the distinction between force from within and force from without still valid and useful today? France and Belgium, for instance, deployed an important military contingent on their own territories following terrorist attacks there. Is such a scenario possible in Canada? If so, how?

L'accélération du temps signifie également beaucoup moins de temps pour la préparation et la montée en puissance de nos outils militaires. Les guerres hybrides sont également d'actualité. Ce sont des guerres où on assiste à la porosité entre guerres conventionnelles et guerres irrégulières. La distinction entre les combattants et les non-combattants est difficile à faire. Le régime légal qui doit s'appliquer n'est pas évident à cerner.

Sommes-nous à une époque de guerre permanente? La plupart de nos cadres de référence s'appliquent à des guerres et conflits plutôt conventionnels, des guerres avec un début et une fin. Il nous faut donc continuer de défricher cette *terra incognita*, alors que nous sommes continuellement dans l'action, un peu comme s'il nous fallait changer un pneu sur une voiture alors qu'elle roule à vive allure.

Les interventions dans le cadre de coalitions plutôt que les alliances traditionnelles sont également intéressantes à noter et ont deux impacts principaux pour notre pays : quid des institutions traditionnelles, nous les appuyons ou nous regardons ailleurs? Le Canada semble ici avoir fait ses choix, entre autres en déployant prochainement des troupes en Lettonie et en mettant à la disponibilité de l'ONU des effectifs qui seront éventuellement employés comme Casques bleus. Mais ces alliances traditionnelles sont-elles efficaces et efficaces? Sont-elles adaptées aux réalités contemporaines?

L'autre impact est l'influence réelle du Canada dans les coalitions émergentes, comme celle qui est à l'œuvre à l'heure actuelle en appui aux forces de sécurité de la République d'Irak qui combattent Daech. Dans le cadre de ces nouvelles coalitions, nous n'avons pas de réputation historique, comme à l'ONU et à l'OTAN, qui nous permet de jouer dans la cour des grands malgré notre puissance toute relative.

L'ordre westphalien est malmené. L'éclatement des structures éthiques dans de nombreux endroits met en cause la légitimité des interventions. Par exemple, le caractère sacré des frontières est parfois remis en question. Il y a des pseudo-États qui émergent et il y a des forces armées en présence qui sont plus ou moins légitimes. Et qu'en est-il de la responsabilité de protéger?

Finalement, nous assistons à une forte tendance à la déshumanisation de l'espace de bataille. Dans quelle mesure les drones et les robots occuperont-ils l'espace de bataille de demain et quelles seront les conséquences légales et éthiques d'un tel déploiement d'intelligence artificielle?

Concernant l'adéquation de nos forces de sécurité et de défense aux défis émergents, que penser de l'emploi des forces de sécurité et de défense sur notre propre territoire si l'ennemi s'y est déplacé? Il y avait, à une époque, un concept qui parlait de la force du dedans et de la force du dehors. Est-ce que cette distinction est encore valable et utile aujourd'hui? Par exemple, la France et la Belgique ont déployé un important contingent militaire sur leurs territoires à la suite des attentats terroristes qui les ont frappés. Un tel scénario est-il envisageable au Canada? Et si oui, comment?

We are also seeing a broadening of the concept of security which was always traditionally perceived in its military version. But today's security is economic and environmental, societal and political. In hybrid conflicts, armed forces are no longer the final word.

Finally, there is a return to peacekeeping operations. For a long time, we were the archetypal blue berets. For Canadian soldiers, the bad memories of our UN missions in the 1990s cannot be downplayed. Our soldiers must be provided with the tools and the legal authority to allow them to fully carry out their tasks when they are deployed.

Canadian soldiers remember the former Yugoslavia and Rwanda. Particular attention must be paid to the mandate of each mission, to the extent of support from the permanent members of the Security Council, to the rules of engagement in effect, and to the nature of the chain of command at operational and strategic levels.

Finally, regarding desired or desirable changes to our policies and procedures, the procurement process for military equipment must be depoliticized so that it can proceed through changes in government without upheaval and without changes in its fundamental direction. The current state of the Royal Canadian Navy and the coming need to replace our fighters are food for thought here.

A government-wide approach should be fostered, as the limits of military intervention are quite quickly reached. Dialogue between civilians and the military must be encouraged. The military wins battles but it no longer automatically wins wars. In the Afghan campaign, we had good cooperation between departments over time.

Along those lines, it is refreshing to see the launch of the Peace and Stabilization Operations Program, which, according to the government, is an integrated approach that will lead to better coordination of foreign policy, defence, development and national security matters.

The military can certainly create a secure space in a theatre of operations, but genuine, permanent stability comes with governance and development, which are more in the purview of our civilian colleagues in the bureaucracy. More than ever, we need Team Canada in its entirety to take the field!

Let us consider a strategy focused on risks and threats. Our strategy must match the identified risks and threats and not be fit into available budgets. We must plan the strategic exercise without constraints imposed by resources, and then decide on the priorities later.

In my opinion, the idea of working on a defence strategy without a similar exercise for our foreign policy is a little surprising. Does the defence policy depend on our foreign policy,

Nous assistons également à l'élargissement du concept de sécurité qui a traditionnellement toujours été perçu sous sa version militaire. Mais la sécurité d'aujourd'hui est économique et environnementale, elle est sociétale et est politique. Les forces armées ne représentent plus nécessairement la finalité dans les conflits hybrides.

Finalement, il y a un retour aux opérations de soutien à la paix. Nous avons été longtemps, au Canada, l'archétype du Casque bleu. Mais il ne faut pas minimiser les mauvais souvenirs de nos missions onusiennes des années 1990 dans la psyché des militaires canadiens. Nos soldats doivent être pourvus des outils et du cadre légal qui leur permettront de bien réaliser leurs tâches sur le terrain.

Les soldats canadiens se souviennent de l'ex-Yougoslavie et du Rwanda. Une attention particulière doit être portée aux mandats des missions, au degré d'appui des membres permanents du Conseil de sécurité, aux règles d'engagement qui seront en vigueur et à la composition de la chaîne de commandement, principalement aux échelons opérationnels et stratégiques.

Finalement, en ce qui concerne les changements souhaités ou souhaitables au niveau des politiques et procédures, le processus d'acquisition d'équipement militaire devrait être dépolitisé, de façon à traverser sans remous les changements de gouvernement et à assurer une continuité dans les orientations fondamentales. L'état actuel de notre Marine royale et le remplacement éventuel de nos chasseurs sont des réalités qui sont ici matière à réflexion.

L'approche pangouvernementale devrait être favorisée, parce que les limites de l'intervention militaire sont rapidement atteintes. Il faut encourager le dialogue civilo-militaire. Les batailles se gagnent par les militaires, mais pas nécessairement les guerres. Nous avons connu avec le temps une bonne collaboration entre les ministères dans le cadre de notre campagne afghane.

Il est rafraîchissant de constater le lancement du Programme pour la stabilisation et les opérations de paix qui, selon le gouvernement, constitue une approche intégrée qui permettra de mieux coordonner les questions de politique étrangère, de défense, de développement et celles liées à la sécurité nationale.

Les militaires peuvent certainement créer un espace sécuritaire dans un théâtre d'opérations, mais la stabilité véritable et permanente viendra avec la gouvernance et le développement, qui sont plutôt l'apanage de nos collègues en civil de l'appareil bureaucratique. Plus que jamais, c'est l'Équipe Canada au grand complet qui doit se déployer.

Envisageons une stratégie axée sur les risques et les menaces. Notre stratégie doit correspondre aux risques et aux menaces envisagés et non aux enveloppes budgétaires disponibles. Il nous faut faire cet exercice à l'abri du carcan des ressources, puis décider par la suite de la priorité des projets.

À mon avis, l'idée de travailler sur une stratégie de défense sans faire un exercice similaire pour notre politique étrangère est quelque peu surprenante. La politique de défense découle-t-elle de

or the other way around? If a review of our foreign policy is also on the menu, but scheduled a little later, what will be the impact on a newly designed defence policy? How can we link our foreign policy, our defence policy and our national security without synchronizing the planning? Is there a policy hierarchy, and if so, who leads what?

Clearly, the external and internal environments of the government are increasingly intertwined. And the line between domestic and foreign policies is increasingly blurred. The dangers of the proliferation of all sorts of weapons, of international and domestic terrorism, of espionage, the risks for economic security and information security, organized crime and international corruption represent a challenge for an increasing number of government agencies that are not always used to working together.

The classic view of security definitely no longer applies in this context. In a 2002 article published by Laval University, I asked whether it was not high time to hope that Canada will set up a large department of security, with everything that concept entails, to minimize the impact of our traditional silos. I think this question is still relevant today.

In conclusion, Clausewitz said that war is a chameleon because it changes its nature in each particular case. Academic experts agree that there is not one definition of war, but a number, depending on the approaches and levels of analysis. We therefore have to live with those ambiguities, doubts, incidences of war that reason sometimes has a great deal of trouble explaining.

Most importantly, the objectives to be achieved must be clear. To paraphrase Sun Tzu, someone who has no objectives is not likely to achieve them. It is not easy for leaders in the current security environment to define a final outcome that makes sense; it is not easy to answer the simple question: When will we know that we have won?

Adapting to contemporary and future realities is no easy feat and has always been a challenge for past generations. The shelves of the libraries of great military schools are full of histories of campaigns, accounts of war, in which understanding the situation made the difference between victory and defeat. Marshall Foch asked: What is this really about? It would be worth asking such a simple question more often.

Let's ask the right questions, let's provide efficient and effective answers. Let's focus on the contemporary defence and security environment, the risks and threats. The appropriate resources will come later, after the decision and choices made by our leaders. These are decisions and choices that have carried, that are

notre politique étrangère ou vice versa? Si une révision de notre politique étrangère est également au menu, mais qu'elle est prévue pour plus tard, quels seront les impacts sur la politique de défense nouvellement conçue? Comment arrimer notre politique étrangère, notre politique de défense et notre sécurité nationale sans synchroniser l'exercice? Existe-t-il une hiérarchie des politiques? Le cas échéant, qui mène quoi?

Il est évident que les environnements externes et internes de l'État sont de plus en plus enchevêtrés et que la coupure entre politique intérieure et politique extérieure est de plus en plus floue. Les dangers que représentent la prolifération des armes de toutes sortes, le terrorisme international et domestique, l'espionnage, les risques pour la sécurité économique et la sécurité de l'information, le crime organisé et la corruption à l'échelle internationale mettent au défi un nombre croissant d'organismes gouvernementaux qui ne sont pas nécessairement habitués à travailler ensemble.

La vision classique de la sécurité ne tient définitivement plus la route dans un tel contexte. Je me demandais, à la lecture d'un article rédigé en 2002 dans une publication de l'Université Laval, s'il n'était pas temps de songer, au Canada, à créer un grand ministère de la sécurité englobant toutes les ramifications de ce concept et minimisant l'impact de nos silos traditionnels. Cette question est, à mon avis, encore d'actualité aujourd'hui.

En guise de conclusion, la guerre est un caméléon qui change d'aspect à chacune de ses manifestations, disait Clausewitz. Dans le domaine académique, les experts s'entendent pour affirmer qu'il n'y a pas une, mais plusieurs définitions de la guerre, selon les approches et les niveaux d'analyse. Nous devons donc vivre avec ces ambiguïtés, ces doutes, ces manifestations que la raison a parfois bien de la difficulté à expliquer.

Surtout, il faut être clair quant aux objectifs à atteindre. Pour paraphraser Sun Tzu, celui qui n'a pas d'objectifs ne risque pas de les atteindre. Pas facile pour un dirigeant, dans l'environnement contemporain de sécurité, de définir un état final qui tienne la route; pas facile de répondre à la simple question : « Mais quand allons-nous savoir que nous avons gagné? »

Une adaptation aux réalités contemporaines et futures n'est pas tâche facile et a toujours été un défi pour les générations passées. Les rayons des bibliothèques des grandes écoles militaires sont pleins d'histoires de campagnes, de récits guerriers, où la compréhension de la situation a fait de manière déterminante la différence entre la victoire et la défaite. « De quoi s'agit-il? », demandait le maréchal Foch. Une question toute simple qui aurait avantage à être posée plus souvent.

Posons les bonnes questions, offrons des réponses efficaces et efficaces. Basons-nous en priorité sur l'environnement contemporain de défense et de sécurité, les risques et les menaces. L'adéquation des ressources viendra après, en fonction des décisions prises par nos dirigeants, des décisions qui ont été,

carrying and that will always carry serious consequences for our sons and daughters who wear the Canadian flag on their uniforms and who are what we hold most dear.

Thank you.

[English]

Lieutenant-Colonel (Ret'd) John Selkirk, Executive Director, Reserves 2000: Thank you, honourable senators, for having me here again.

I would like to first say that I believe the Canadian reservists, Army Reservists in particular, are and have proven to be excellent peacekeepers. But before I discuss the merits of that premise, I would like to say just a few words about the Canadian Army in which they will be working to do that peacekeeping work.

The Canadian Army has proven to be outstanding in peacekeeping and peace support roles. In my opinion, and the opinion of many of my colleagues in Reserves 2000, that is so because the Canadian Army is professional, well trained and led by long-service officers and senior non-commissioned members. It is trained, organized and equipped to fight a high-intensity war, which is the most difficult of military tasks. It thus brings to any peacekeeping or peace support mission the knowledge, the confidence and the critical enablers, such as robust intelligence, communications and logistical capacity, and, if necessary, the firepower to enforce the mandate of the mission.

But, and this is my point, maintaining the army at that high level of war-fighting competence is not cheap, and I believe that there are people in Canada who think that perhaps peacekeeping can be done on the cheap. I don't believe it can be done on the cheap for the very reasons I just explained, because it takes a professional army to do the job as well as we've done it over the years.

Towards the end of the last century, army reservists started to play a greater and greater role in Canadian peacekeeping operations. Starting with small numbers of augmentees to regular units, by the time of the last rotations to the former Yugoslavia, complete infantry companies were comprised of reservists. And they were not found wanting in performing that more traditional peacekeeping role, nor in new roles that reservists started to assume, such as, for example, the provision of civil-military cooperation teams, a capability that is at the heart of capacity building that Minister Sajjan spoke to you about earlier this year.

Those teams of CIMIC, as we call them, were all reservists, as were other new influence activity capabilities that were introduced during the Afghan campaign.

qui sont, et qui seront toujours lourdes de conséquences pour nos filles et nos fils qui portent le drapeau canadien sur leur uniforme, qui nous font tant honneur, et qui représentent ce que nous avons de plus cher.

Je vous remercie.

[Traduction]

Lieutenant-colonel à la retraite John Selkirk, directeur exécutif, Réserve 2000 : Merci honorables sénateurs de me recevoir à nouveau.

J'aimerais mentionner tout d'abord que je crois que les réservistes canadiens, et plus particulièrement les réservistes de l'armée sont et se sont montrés d'excellents gardiens de la paix. Toutefois, avant de discuter des mérites de cette prémisse, j'aimerais parler brièvement de l'armée canadienne, au sein de laquelle ils vont œuvrer pour s'acquitter de ces fonctions de maintien de la paix.

L'armée canadienne a fait un travail remarquable en matière d'imposition et de maintien de la paix. À mon avis, et de l'avis de nombre de mes collègues de Réserve 2000, cela vient du fait qu'elle est professionnelle, bien entraînée et dirigée par des officiers ayant de longs états de service et des militaires du rang chevronnés. Elle est entraînée, organisée et équipée pour mener des opérations de guerre intenses, la plus difficile des tâches militaires. Elle apporte donc à toute mission d'imposition ou de maintien de la paix les connaissances, la confiance et les outils essentiels, comme un service de renseignements robuste, des capacités de communication et de logistique et, au besoin, la puissance de feu, pour mener à bien le mandat de la mission.

Toutefois, et c'est ce que je veux souligner, le maintien d'une armée à ce niveau élevé de compétences en matière de combat est coûteux, et je crois que certains au Canada pensent que le maintien de la paix peut se faire à faible coût. Je ne suis pas de cet avis pour les raisons que je viens tout juste d'expliquer, une armée professionnelle étant nécessaire pour faire le travail aussi bien que nous l'avons fait au fil des ans.

Vers la fin du siècle dernier, les réservistes de l'armée ont commencé à jouer un rôle de plus en plus important dans les opérations canadiennes de maintien de la paix. On est parti des petites troupes d'appoint des unités régulières pour passer, au moment des dernières rotations dans l'ancienne Yougoslavie, à des compagnies d'infanterie complètes constituées de réservistes. Elles ont été capables d'assumer ce rôle plus traditionnel de maintien de la paix, en plus de nouveaux rôles, par exemple, à l'intérieur d'équipes de coopération civilo-militaire, une fonction qui est au cœur de l'établissement de la capacité dont le ministre Sajjan vous a parlé un peu plus tôt cette année.

Ces équipes de la COCIM, comme on l'appelle, étaient toutes constituées de réservistes, tout comme d'autres ressources d'activité influentes qui ont vu le jour pendant la campagne afghane.

Due to their civilian qualifications, reservists bring skills to peacekeeping operations that may not be found in the average regular unit. Educational professionals, municipal administrators, policemen, fire prevention, community health, these are but a few of the skills found in many, many primary reserve units and can be enormously useful in nation building.

And it's not that we ever had a shortage of people who wanted to go. There were always more reservists who wanted to go than there were positions for them.

On that final point, I want to raise my flag of caution, which I raised before this committee before, I think as early as about 2011, and that is the shrinking of the Army Reserve. The Auditor General, in his May report, said that the Army Reserve in fiscal year 2014-15, although funded for 21,000 positions, there were only 13,944 active and trained soldiers. According to testimony by the Commander of the Canadian Army to the House Standing Committee on Public Accounts on June 7 this year, he could by that time only muster 13,243. So that's a drop of some 700 soldiers in that period of time. I don't know of anything that has happened in the last few months that would have reversed that downward trend.

The Auditor General, as you're probably aware, has reported that the Army Reserve has been shrinking by about 5 per cent a year for the last, at least, five years. However, recent announcements by the new Commander of the Canadian Army do provide some hope that things can be turned around, because if they are not, Canada will be unable to take advantage of the very positive attributes the Army Reserve has proven in the past it can bring to peacekeeping and peace support operations.

That concludes my remarks.

The Chair: I want to thank both of our witnesses.

[*Translation*]

Senator Dagenais: I am happy to see you again, Mr. Giguère. Our paths crossed in Fort Lennox two or three years ago when I accompanied Prime Minister Harper. I remember the occasion very well. Thank you for your presentation.

Today, in spite of peace missions that are, I believe, essentially political, but which involve military support, do you think that we would have reason to believe that sometimes bad decisions are taken and imposed on the armed forces in order to further a certain political image of the country or the government?

BGen Giguère: We have learned a lot of lessons since the 1990s. As I said earlier, we remember the Balkans and Rwanda. If the decision is made to deploy a contingent of Canadian military people, and we learn that a group of close to 600 military will be

Du fait de leurs qualités civiles, les réservistes apportent aux opérations de maintien de la paix des compétences que l'on ne retrouve pas nécessairement dans une unité régulière. Les professionnels de l'enseignement, les administrateurs municipaux, les policiers, les agents de prévention des incendies et les spécialistes de la santé communautaire ne sont là que quelques-uns des métiers représentés dans un très grand nombre d'unités de réserves primaires et qui peuvent être énormément utiles pour bâtir un pays.

Nous n'avons jamais manqué de personnes qui souhaitaient s'engager, et il y a toujours eu plus de réservistes que de postes pour eux.

À cet égard, je veux faire cette mise en garde, que j'ai déjà soulevée devant ce comité auparavant, déjà en 2011 je crois, à savoir la diminution du nombre de réservistes. Dans son rapport de mai, le vérificateur général indiquait que la Force de réserve, même si elle avait reçu du financement pour 21 000 postes, au cours de l'exercice 2014-2015, ne comptait que 13 944 soldats actifs et entraînés. Selon le témoignage du commandant de l'armée canadienne devant le Comité permanent des comptes publics de la Chambre, le 7 juin de cette année, seulement 13 243 soldats pouvaient être déployés à ce moment-là, soit une baisse de l'ordre de 700 soldats au cours de cette période. Je ne vois pas ce qui a pu se produire au cours des derniers mois qui aurait pu renverser cette tendance à la baisse.

Le vérificateur général, comme vous le savez sans doute, a déclaré que la Force de réserve a connu une attrition d'environ 5 p. 100 par année au cours des cinq dernières années au moins. Toutefois, les annonces récentes du nouveau commandant de l'armée canadienne permettent d'espérer que les choses vont changer, parce que si elles ne changent pas, le Canada ne pourra pas tirer profit des attributs très positifs que la Force de réserve a démontré pouvoir apporter aux opérations d'imposition et de maintien de la paix.

Cela met fin à mes observations.

Le président : Je veux remercier nos deux témoins.

[*Français*]

Le sénateur Dagenais : Je suis heureux de vous revoir, monsieur Giguère. Nous nous sommes croisés à Fort Lennox il y a deux ou trois ans, alors que j'accompagnais le premier ministre Harper. Je m'en souviens fort bien. Je vous remercie de votre présentation.

Aujourd'hui, compte tenu des missions de paix qui sont, je crois, essentiellement politiques, mais qui impliquent un soutien militaire, croyez-vous que nous aurions raison de craindre que, parfois, de mauvaises décisions soient prises et imposées aux forces armées afin de faire avancer une certaine image politique du pays ou du gouvernement?

Bgén Giguère : On a appris beaucoup de leçons depuis les années 1990. Je disais, plus tôt, qu'on se souvient des Balkans et du Rwanda. Si la décision est prise de déployer un contingent de militaires canadiens, et qu'on apprend qu'un groupe de près de

available, I hope that the lessons learned during the 1990s will be applied and that we will deploy the soldiers with an achievable mandate. The rules of engagement have been the main problem.

You see, when we were in Afghanistan — I have been there twice — our rules of engagement were more permissive. The soldiers did not abuse them, but this allowed them to do their work.

In the 1990s, it was simply the rule of self-defence that applied for the Blue Helmets, which led to the difficulties that occurred. I hope that this time, with the new mandates, the soldiers will have rules of engagement that will allow them to do their work well.

People will say that we learn a lot of lessons, that we take a lot of notes following our exercises. Are these lessons truly learned and remembered? I can only hope that that is the case, since that is the only way we will succeed in the field, a success which will certainly reflect well on Canada. We have to pay close attention to the aspects I mentioned.

Senator Dagenais: I have another question for you, Mr. Giguère. We talk a lot about the training of the military. Do you think that the military is well equipped?

It is all well and good to provide training, to conduct missions, but do you feel that the equipment is adequate? We know that sometimes some things are purchased, but certain witnesses mentioned earlier that it was increasingly fastidious to acquire equipment because of the various stakeholders involved, and that it took longer and longer to obtain the equipment necessary to conduct missions.

BGen Giguère: I think that the Afghan mission left us with a very acceptable stock of equipment. That was not necessarily the case in the beginning, in 2000 or 2001, but rather toward the end, if you recall, when there were acquisition projects while we were there. I think that the vast majority of that equipment, which served us well in Afghanistan, can be very effective during peace missions.

Things are never perfect, and we still hope to obtain new equipment. I retired last year, and the equipment we had at that time in the armed forces would put us in a good position to conduct a peace mission.

Senator Dagenais: Thank you very much, Mr. Giguère.

[English]

Senator Jaffer: Thank you. My question is to Lieutenant-Colonel Selkirk.

600 militaires sera disponible, j'espère que les leçons apprises pendant les années 1990 seront appliquées et qu'on s'assurera de déployer les soldats en fonction d'un mandat réalisable. C'est surtout la question des règles d'engagement qui a été le problème.

Vous voyez, lorsque nous étions en Afghanistan — j'y ai été deux fois —, nos règles d'engagement étaient plus permissives. Les soldats n'en ont pas abusé, mais cela leur a permis de faire le travail.

Dans les années 1990, c'était tout simplement la règle de la légitime défense qui s'appliquait pour les Casques bleus, ce qui a mené aux difficultés que nous avons connues. J'espère que cette fois-ci, dans les nouveaux mandats, les soldats seront équipés de règles d'engagement qui leur permettront de bien faire leur travail.

Les gens diront que l'on apprend beaucoup de leçons, que l'on prend beaucoup de notes à la suite d'exercices. Est-ce que ces leçons sont vraiment apprises et retenues? Je ne peux que le souhaiter, puisque c'est la seule façon dont nous pourrions obtenir du succès sur le terrain, succès qui rejaillira certainement sur le Canada. Il faut faire très attention aux aspects que j'ai mentionnés.

Le sénateur Dagenais : J'aurais une autre question à vous poser, monsieur Giguère. On parle beaucoup de la formation des militaires. Avez-vous l'impression que les militaires sont bien équipés?

Il est beau de faire de la formation, de mener des missions, mais est-ce que vous avez l'impression que l'équipement est adéquat? On sait que, parfois, des achats ont lieu, mais certains témoins mentionnaient plus tôt qu'il était de plus en plus fastidieux d'acheter de l'équipement, en raison des différents intervenants, et qu'il fallait de plus en plus de temps pour obtenir l'équipement nécessaire à la réalisation des missions.

Bgén Giguère : Je crois que la mission afghane nous a laissés avec un stock d'équipement qui était très acceptable. Ce n'était pas nécessairement le cas au début, en 2000 ou 2001, mais plutôt vers la fin, si vous vous souvenez, où des projets d'acquisition ont eu lieu pendant nous étions là-bas. Je crois que la grande majorité de cet équipement, qui nous a bien servi en Afghanistan, peut être très efficace dans le cadre de missions de paix.

Ce n'est jamais parfait, on espère toujours avoir de l'équipement neuf. Pour ma part, j'ai pris ma retraite l'année dernière, et l'équipement que nous avons à ce moment-là dans les forces armées nous placerait en bonne position pour réaliser une mission de paix.

Le sénateur Dagenais : Merci beaucoup, monsieur Giguère.

[Traduction]

La sénatrice Jaffer : Merci. Ma question est pour le lieutenant-colonel Selkirk.

We've been listening to many witnesses over the last few days and also before that. There is a question — and you would be the best person to answer this — that the reserves in the U.S. are treated in a better way and have better training than what we are doing. Is that correct? What should we be doing?

To further clarify, yesterday we heard from the Auditor General. I don't know if you heard what he said, but he was saying that we are not doing an adequate job in training our reserves. I would like your comments on that, please.

Lt.-Col. Selkirk: First of all, I'm not an expert on the United States forces.

Senator Jaffer: No, just from what you know.

Lt.-Col. Selkirk: They have quite a different system. I know they are well-equipped. I believe they have a lot of policies in place, personnel policies primarily, that suit the part-time reservists that form the bulk of any reserve force. Other than that, they are certainly capable, but the United States is more than capable of putting tremendous resources to any problem, so it's no wonder that they are as capable as they are.

For our Army Reserve — and I can only speak about the Army Reserve — we are, as I've explained, well under strength. That is a situation that has been known for years. Nothing really was ever done. The new Commander of the Canadian Army has certainly issued instructions that will hopefully look after the very worst problems that caused that diminishment in strength. The first and biggest problem was the recruiting system, which was incapable of attaining the goals that were set for it. Those goals were too small. He's going to change how recruitment quotas are set, and the whole recruiting process is to be returned to the army and taken away from the central Canadian Forces Recruiting Group. That's an enormous step in the right direction.

With regard to the long-standing issue of money that was appropriated for reserves not being spent on reserves, a new accounting system that is supposed to be put in place will not allow that to happen in the future. That's a very positive step.

He's looking at the number of days of training that part-time reservists will get. That will help with retention.

His goal is to have all recruit training done within the school year that the recruit joins at the local armoury where the unit exists. That will enormously help what we call training attrition. Training attrition in the Army Reserve right now runs at

Nous avons entendu de nombreux témoins au cours des derniers jours, et même avant cela. On dit que, et vous êtes la meilleure personne pour répondre à cela, les réservistes aux États-Unis sont mieux traités et sont mieux armés que les nôtres. Est-ce vrai? Que devrions-nous faire?

Plus précisément, hier, nous avons eu le point de vue du vérificateur général. Je ne sais pas si vous avez entendu ce qu'il a dit, mais essentiellement, il mentionnait que nous ne formions pas de façon appropriée nos réservistes. J'aimerais que vous commentiez cela s'il vous plaît.

Lcol Selkirk : Tout d'abord, je ne suis pas un expert des forces armées américaines.

La sénatrice Jaffer : Non, je veux juste avoir votre point de vue.

Lcol Selkirk : Leur système est assez différent. Je sais qu'elles sont bien équipées et qu'elles ont beaucoup de politiques en place, des politiques touchant le personnel principalement, qui conviennent aux réservistes à temps partiel, lesquels constituent le gros de toute Force de réserve. Autrement, elles ont certainement les ressources, les États-Unis étant plus que capables de consacrer des ressources immenses pour régler tout problème. Il n'est donc pas étonnant que leur capacité soit aussi grande.

En ce qui a trait à notre Force de réserve, et je ne peux que parler de la Force de réserve, nous avons, comme je l'ai expliqué, un manque d'effectif. C'est une situation qui est connue depuis de nombreuses années, et rien n'a réellement été fait. Le nouveau commandant de l'armée canadienne a certainement donné des instructions qui, il est à souhaiter, permettront de régler les problèmes qui ont contribué le plus à la réduction de l'effectif. Le premier problème et le plus important est le système de recrutement, qui ne permet pas d'atteindre les objectifs fixés. Ces objectifs sont trop bas. Le commandant doit modifier la façon dont les quotas de recrutement sont fixés, et l'ensemble du processus de recrutement doit revenir à l'armée et ne plus relever du groupe de recrutement central des Forces canadiennes. Il s'agit d'un pas immense dans la bonne direction.

En ce qui a trait au problème de longue date des sommes qui sont affectées à la Force de réserve, mais qui vont ailleurs, un nouveau système comptable, qui doit être mis en place, fera en sorte que cela ne se reproduira plus à l'avenir. Il s'agit d'une mesure très positive.

Le commandant se penche sur le nombre de jours de formation que les réservistes à temps partiel suivent, ce qui devrait contribuer à leur maintien en poste.

Son objectif est de tenir l'ensemble de la formation des recrues pendant l'année scolaire au cours de laquelle ces dernières se joignent au régiment local à qui appartient l'unité. Cela contribuera énormément à résoudre le problème de

50 per cent. If you hire 10 recruits, only 5 of them ever make it past the recruit stage, let alone further development beyond that. It's been a very inefficient system for a number of years.

I think those factors plus new missions will perhaps encourage young Canadians to become more involved. So if we put all of that together — and I'm the eternal optimist — I think we're on the cusp of a new era if the leadership can bring it forward.

Senator Jaffer: Can you clarify, please, why central recruiting was not effective?

Lt.-Col. Selkirk: Why it was ineffective? I don't know why, but I can tell you the results. For example, somebody looking for a part-time job in the Canadian Army — that is, to become a reservist — the average wait time from the time that individual walked into the armoury and said "I want to join" until they enrolled was over 180 days. You can imagine that the best and brightest of the young Canadians that came forward were not going to wait 180 days for a part-time job; they will go somewhere else. That's just one inefficiency I can tell you about. Why that took so long, I have no idea, but I guess I could get rich if I could figure it out. It was bad.

[Translation]

Senator Carignan: My question is addressed to our two witnesses. We have heard a lot of members of the military and other persons. Finally, what I have understood is that the decision to deploy the army on a peace mission rather than elsewhere, such as to Ukraine for instance, rather than choosing to maintain a presence in the Arctic here in Canada or to participate in other missions, is a political decision. It is an entirely political decision.

The army representatives tell us that they will get ready, and if they state that they are ready, they will go on the mission and do what they have to do. But I have trouble measuring the impact of that decision. Everyone makes a difference in life, and I am convinced that if there is a mission, Canadian soldiers will make a difference. However, if the point is to make an important contribution, for Canada, in terms of political decisions, is it not more relevant to further our NATO commitments, for instance, and to aim for an investment that corresponds to 2 per cent of our GDP? One that will allow us to support our armed forces, to better equip them, to respect our NATO obligations, and to train our people so that they are ready to participate in future missions during which Canada could make a considerable contribution?

I am looking at the statistics; we are the country in the world that has the most kilometres of coast line, and we have little equipment to monitor it properly. Our presence in the Arctic is an issue as well, and we are going to encounter a Russian presence

l'attrition au moment de la formation, dont le taux se situe actuellement à 50 p. 100 dans la Force de réserve. Si vous engagez 10 recrues, seulement 5 d'entre elles se rendent à l'étape du recrutement, sans parler de l'entraînement qui suit. Ce système a été très efficace pendant de nombreuses années.

Je suis d'avis que ces facteurs, ainsi que les nouvelles missions, encourageront peut-être les jeunes Canadiens à s'engager davantage. Ainsi, grâce à toutes ces mesures mises ensemble, et je suis un éternel optimiste, je crois que nous sommes à l'aube d'une nouvelle ère, grâce au nouveau leadership.

La sénatrice Jaffer : Pouvez-vous préciser s'il vous plaît pourquoi le recrutement centralisé n'est pas efficace?

Lcol Selkirk : Pourquoi était-il inefficace? Je ne sais pas, mais je peux vous parler des résultats. Par exemple, une personne à la recherche d'un emploi à temps partiel dans l'armée canadienne, c'est-à-dire souhaitant devenir réserviste, devait attendre en moyenne 180 jours entre le moment où elle se présentait à son régiment local et disait « Je veux m'enrôler » avant d'être appelée dans les faits. Vous pouvez vous imaginer que les plus brillants des jeunes Canadiens n'attendent pas 180 jours pour décrocher un emploi à temps partiel; ils vont ailleurs. Il ne s'agit là que l'un des aspects. Pourquoi fallait-il autant de temps, je n'en ai aucune idée, mais je crois que je deviendrais riche si je le savais. La situation était mauvaise.

[Français]

Le sénateur Carignan : Ma question s'adresse à nos deux témoins. Nous avons entendu beaucoup de militaires et de personnes témoigner. En fin de compte, j'en retiens que c'est une question politique que de prendre la décision de déployer l'armée en mission de paix plutôt que dans un autre endroit, en Ukraine par exemple, au lieu de choisir de maintenir une présence dans l'Arctique, ici au Canada, ou de participer à d'autres missions. C'est une décision qui est complètement politique.

Les gens de l'armée nous disent qu'ils vont s'arranger pour être prêts, et que s'ils affirment être prêts, ils iront en mission et feront ce qu'ils ont à faire. Mais j'ai de la difficulté à mesurer l'impact de cette décision. Tout le monde fait une différence dans la vie et je suis convaincu que, s'il y a une mission, les soldats canadiens feront une différence. Cependant, s'il s'agit d'apporter une contribution importante, pour le Canada, en termes de décision politique, est-ce qu'il n'est pas plus opportun de privilégier nos engagements envers l'OTAN, par exemple, et de viser à atteindre un investissement qui correspond à 2 p. 100 de notre PIB, qui nous permettra de soutenir nos forces armées, de mieux les équiper, de respecter nos obligations envers l'OTAN, et d'entraîner nos gens pour qu'ils soient prêts à participer à de futures missions au cours desquelles le Canada pourrait apporter une contribution considérable?

Je regarde les statistiques; nous sommes le pays au monde qui a le plus de kilomètres de littoral et nous avons peu d'équipement pour en assurer le contrôle. La présence en Arctique est un enjeu également, et nous allons beaucoup nous frotter à la présence

there often. Are there not locations where Canada could have a greater presence, within its means, and should we not invest our energy in improving our army and its equipment rather than sending 400 or 500 soldiers to the African continent, where there are already 100,000 Blue Helmets, of whom 3,000 are from China? Is this the best decision to further Canadian interests? I would like to hear your opinion on that.

BGen Giguère: In my opinion, decisions on deployment in the military, in whatever context, are always political. The issue here, and I addressed this in my presentation, is to see to what extent we wish to support traditional alliances that go back to the end of the Second World War.

We have a choice; we see that there are other things that are emerging, ad hoc coalitions such as we see in Iraq at this time where, in my opinion, Canada does not have the same weight.

As for NATO and the UN, we benefit from the fact that Canada was a founding member of those two organizations. In any case, regarding NATO, we have always answered “present.” As for the UN, we answered “present” until the 1990s. Now we are resuming that.

The question we have to ask ourselves is the following: to what extent are those two organizations important for our country? If the answer is that they are important, then we have a choice. As for UN missions, we can provide funds, we can provide advice.

I often make sports analogies. When we play hockey, we have two choices: either we can be on the ice, or on the bench. Those who have the most influence, in my opinion, are those who are on the ice. If we decide to invest in a mission or if we decide to reinvest in the UN, deploying soldiers on the ground — I agree with you, senator. What can 600 Canadians change when they are part of a deployment of 120,000 soldiers? Perhaps more than we think, because our Canadian Blue Berets have a good reputation.

Can we continue in that vein and improve what is happening in United Nations missions? Perhaps. In my opinion, once again, if we decide to reinvest in the UN — and some will say that the objective is to obtain a seat on the Security Council — altruism has its limits, even for a Canadian. So, perhaps that this is one of the elements that will contribute to improving our reputation and our record. However, I don't think there is only that. If you look at the composition of the UN forces currently, and examine certain missions that are having serious problems, the addition of Canadian soldiers would make quite a difference.

russe dans cet endroit. N'y a-t-il pas d'endroits où le Canada pourrait avoir une présence plus importante compte tenu de ses moyens, et ne devrait-il pas plutôt investir son énergie à améliorer son armée et ses équipements plutôt que d'envoyer 400 ou 500 soldats sur le continent africain, où se trouvent déjà plus de 100 000 Casques bleus, dont 3 000 proviennent de la Chine? Pour l'intérêt canadien, est-ce la meilleure décision? J'aimerais entendre votre opinion à ce sujet.

Bgén Giguère : À mon avis, les décisions liées au déploiement de militaires, peu importe dans quel cadre, sont toujours politiques. La question qui se pose ici, et j'en ai parlé un peu dans ma présentation, c'est de savoir dans quelle mesure on veut appuyer les alliances traditionnelles qui remontent à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

On a le choix, on voit qu'il y a d'autres choses qui sont en train d'émerger, des coalitions ad hoc, comme on le voit en Irak en ce moment où, à mon avis encore, certainement, le poids du Canada n'est pas le même.

Vous savez, en ce qui concerne l'OTAN et l'ONU, nous profitons du fait que le Canada est membre fondateur de ces deux organisations. En tout cas, en ce qui concerne l'OTAN, nous avons toujours répondu « présents ». Quant à l'ONU, nous avons répondu « présents » jusqu'aux années 1990. À l'heure actuelle, nous effectuons un retour.

La question qu'il faut se poser est la suivante : dans quelle mesure ces deux organisations sont-elles importantes pour notre pays? Si la réponse est qu'elles sont importantes, à ce moment-là, on a le choix. En ce qui a trait aux missions de l'ONU, on peut donner de l'argent, on peut donner des conseils.

Je fais souvent des analogies avec le sport. Quand on joue au hockey, on a deux choix : on est sur la glace ou on est sur le banc. Ceux qui ont le plus d'influence, selon moi, sont ceux qui sont sur la glace. Si on décide de s'investir dans une mission ou si on décide de se réinvestir dans l'ONU, le fait de déployer des soldats sur le terrain ... Je suis d'accord avec vous, sénateur. Qu'est-ce que 600 Canadiens pourraient changer sur un nombre de 120 000 soldats déployés? Peut-être plus qu'on pense, parce qu'on a une réputation qui tient la route avec les Casques bleus canadiens.

Pourra-t-on poursuivre sur cette lancée à nouveau et améliorer ce qui se passe dans les missions des Nations Unies? Peut-être. À mon avis, encore une fois, si on décide de se réinvestir dans l'ONU - et certains diront que c'est pour ravoier un siège au Conseil de sécurité -, l'altruisme a ses limites, même pour un Canadien. Alors, peut-être que oui, peut-être que c'est l'un des éléments qui contribuera à améliorer notre réputation et notre dossier. Cependant, je ne crois pas qu'il s'agit uniquement de cela. Lorsqu'on regarde la composition des forces des Nations Unies en ce moment, et qu'on examine certaines missions qui connaissent de graves problèmes, l'ajout de soldats canadiens ferait une bonne différence.

[English]

Lt.-Col. Selkirk: I'd like to say briefly that I think you can make an argument that the greatest peacekeeping operation Canada ever participated in was the formation of NATO and maintaining NATO, and NORAD and maintaining NORAD. That kept the peace and probably saved more lives than we could ever tally up and imagine. Of course, that's an expensive operation, as I said.

Where we send Canadian soldiers is obviously a political decision, but I think that the role of the Canadian Forces is to have as many well-trained, well-equipped, well-motivated soldiers, sailors and airmen as we can have, and we have to live within a certain budget. That's why we continue to say: Do more with reservists, because they don't cost as much to maintain.

[Translation]

Senator Carignan: I would have another question, on the French fact specifically. How do you see the presence of francophone soldiers in Africa? We know that several African countries were colonized by France, and that consequently several African countries have a French heritage. France can sometimes be perceived as the colonizing country, and this can lead to certain frictions, a disadvantage Canada does not necessarily have. Can the francophone fact be a relevant element in a future mission, and how can we optimize this francophone advantage Canada has?

BGen Giguère: The comments I hear about that are that despite the fact that we speak French, people over there do see Canadian francophone soldiers and French soldiers very differently. I spoke with several businessmen recently who told me that Quebeckers are well received in Africa. People make the difference. In the days when I was commander of the Quebec sector of the land forces, the Americans had created the Africa Command; it was a good opportunity to deploy francophone soldiers, because the Americans are somewhat outside their comfort zone in Africa, whereas we are used to working with American soldiers, while being able to communicate with African francophones. I literally considered us a link between the forces that were there. And so I perceive the deployment of francophone soldiers in those regions as a positive thing.

If possible, Mr. Chair, I would like to get back to the missions and the recruitment of reservists. Thank you.

[Traduction]

Lcol Selkirk : J'aimerais souligner brièvement qu'on peut dire que la plus grande opération de maintien de la paix à laquelle le Canada ait jamais participé a été la formation et le maintien de l'OTAN, et NORAD et le maintien de NORAD. Cela a contribué au soutien de la paix et a probablement sauvé beaucoup plus de vies qu'on aurait pu imaginer. Évidemment, il s'agit d'une opération coûteuse, comme je l'ai dit.

L'endroit où nous envoyons les soldats canadiens est de toute évidence une décision politique, mais je crois que le rôle des Forces canadiennes est de recruter le plus grand nombre possible de soldats, de marins et de pilotes bien entraînés, bien équipés et motivés, et que nous devons respecter un certain budget. C'est pourquoi nous continuons de dire : faisons davantage avec les réservistes, parce qu'ils sont moins coûteux à maintenir en poste.

[Français]

Le sénateur Carignan : J'aurais une autre question, plus particulièrement sur le fait français. Comment envisagez-vous la présence de militaires francophones en Afrique? On sait que plusieurs pays d'Afrique ont été colonisés par la France, et que plusieurs pays africains ont donc un héritage francophone. La France peut parfois être perçue comme le pays colonisateur et il peut y avoir certaines frictions par rapport à cela, un inconvénient que le Canada ne connaît pas nécessairement. Le fait francophone peut-il être un élément pertinent à une future mission et comment pourrait-on optimiser cet avantage francophone au Canada?

Bgén Giguère : Les commentaires que j'entends à ce sujet, c'est que malgré le fait que nous parlions français, les gens là-bas font une grosse différence entre les soldats canadiens francophones et les Français. J'ai parlé avec plusieurs hommes d'affaires ces derniers temps qui me disaient que les Québécois sont bien reconnus en Afrique. Les gens font la différence. À l'époque où j'étais commandant du secteur du Québec de la force terrestre, les Américains avaient créé le *Africa Command*; c'était une belle occasion pour déployer des soldats francophones, parce que les Américains sont un peu hors de leur zone de confort en Afrique, alors que nous, nous avons l'habitude de travailler avec les soldats américains tout en étant capables de bien communiquer avec les francophones de l'Afrique. Je nous considérais littéralement comme un trait d'union entre les forces en présence. Je perçois donc le déploiement de soldats francophones dans ces régions comme un aspect positif.

J'aimerais revenir, si c'est possible, monsieur le président, à la question des missions et du recrutement des réservistes. Je vous remercie.

No one jumps for joy at the recruitment statistics we currently see. Lieutenant-Colonel Selkirk talked about the situation of the reserves. We have to ask ourselves why a young person of 18, 19 or 20 would want to join the armed forces today. The answer might surprise us.

In the beginning of the 1980s, when I joined the Canadian armed forces, what we heard is that we were paid well every 15 days, and would get a good pension. That is what people said. However, I have a son who joined up, and his reasons are totally different. This generation of young people is looking for challenges. Over the past years, many of them joined the armed forces strictly to go to Afghanistan.

So, we absolutely have to find a way to keep our people in the army. Earlier we were talking about the recruitment problem; however, I think it is imperative that we look at the issue of attrition. It is not profitable to lose a good soldier after four or five years of service. We lose them after four or five years because they lose interest in what they are doing.

I am not telling you that we have to send our soldiers to war. That is not at all what I mean, but sending them on training missions such as we did in Kabul in 2012, or on peace missions that are well structured and well organized, could have a positive impact.

Senator Carignan: What you say is interesting. Perhaps the army should question its recruitment and hiring system, and its priorities. Recently I came across a book entitled *Vandoo*, written by lawyer René Vallerand, one of my former classmates who joined the Royal 22nd Regiment to go to Afghanistan, to meet that challenge. He was probably 35 or 40 years old at that point. There are some people who have a passion for challenges.

Do you not think that the army should do a market analysis, so to speak, and broaden its recruitment criteria, without necessarily targeting 18 or 19-year-olds?

BGen Giguère: That is a good point. We are in fact hiring people who are a bit older. In Saint-Jean, there have been courses for recruits where at graduation we saw a father and son graduate as soldiers together. Earlier, Lieutenant-Colonel Selkirk referred to the extraordinary skills civilians can contribute to the Reserve Force, for instance as mechanics, electricians or police officers. They have a full range of skills that we can put to excellent use.

One of the problems I encountered when I was in Quebec, and Lieutenant-Colonel Selkirk mentioned this, was that the recruitment system for reservists was extremely cumbersome. At a certain point, regiments recruited them directly. If you

Personne ne saute de joie devant les statistiques de recrutement que nous connaissons en ce moment. Le lieutenant-colonel Selkirk a parlé de la situation des réserves. Il faut se demander pourquoi un jeune âgé de 18, 19 ou 20 ans voudrait rejoindre les forces armées aujourd'hui. On pourrait être surpris parfois de la réponse.

Au début des années 1980, quand j'ai joint les Forces armées canadiennes, ce qu'on entendait, c'était qu'il y avait une bonne paie tous les 15 jours, et une bonne pension. C'était un peu le discours qu'on entendait. Par contre, j'ai un fils qui a joint les forces et ses raisons sont totalement différentes. Cette génération de jeunes se cherche des défis. Ces dernières années, plusieurs d'entre eux ont intégré les forces armées strictement pour aller en Afghanistan.

Donc, il faudrait absolument trouver le moyen de garder nos effectifs au sein de l'armée. On a parlé tout à l'heure du problème de recrutement; cependant, je crois qu'il est impératif que nous nous penchions sur la question de l'attrition. Il n'est pas payant de perdre un bon soldat après quatre ou cinq ans de service. On les perd après quatre ou cinq ans, parce qu'ils ne s'intéressent plus à ce qu'ils font.

Je ne suis pas en train de vous dire qu'il faut envoyer nos soldats en guerre. Ce n'est pas du tout mon idée, mais le fait de les envoyer dans des missions de formation ou des missions d'entraînement comme on a fait à Kaboul en 2012, ou dans des missions de paix qui sont bien structurées et bien organisées pourrait peut-être avoir un impact positif.

Le sénateur Carignan : C'est intéressant, ce que vous dites. Peut-être que l'armée devrait se poser des questions sur son système de recrutement et d'embauche, et sur ses priorités. Récemment, je suis tombé par hasard sur un livre intitulé *Vandoo*, de l'avocat René Vallerand, un de mes anciens collègues de classe qui s'est enrôlé dans le 22^e Régiment pour aller en Afghanistan, pour relever le défi. Il était probablement âgé d'environ 35 ou 40 ans à ce moment-là. Il y a des gens qui ont cette passion du défi.

Ne trouvez-vous pas que l'armée devrait faire une analyse du marché, pour ainsi dire, et élargir la base de ses critères de recrutement, sans viser nécessairement les jeunes de 18 ou 19 ans?

Bgén Giguère : Vous soulevez un bon point. Maintenant, on recrute des gens un peu plus âgés. À Saint-Jean, il y a eu des cours de recrues où, dans le même défilé de fin d'études, on retrouvait un fils et son père, qui avaient obtenu leur grade ensemble comme simples soldats. Le lieutenant-colonel Selkirk mentionnait plus tôt les compétences extraordinaires que les civils mettent à contribution, par exemple, dans la Force de réserve, comme mécaniciens, électriciens ou policiers. Ils sont capables de faire un tas de choses que nous avons tout intérêt à exploiter.

Un des problèmes que j'ai vécus lorsque j'étais au Québec, et le lieutenant-colonel Selkirk l'a mentionné, était le suivant. Le système de recrutement des réservistes est extrêmement lourd. À une certaine époque, les régiments recrutaient

wanted to join the Voltigeurs de Québec, you went and knocked on their door and they gave you a uniform. The process was much quicker.

Over the past few years, I have heard people say that we need to go back to a system like that one. In that way we would avoid situations where people wait 180 days before being called up. Often, when they are called after 180 days, those young people have found a job at Canadian Tire or Walmart. Perhaps we should look closely at returning to a decentralized system to recruit our reservists, and give more flexibility to the militia units. I am convinced that such a measure would be very helpful.

[English]

Lt.-Col. Selkirk: General Giguère, that's exactly where the new commander of the Canadian Army wants to go. He wants to have people enrolled in a matter of days — not weeks, not months. So he's on the right track.

The Chair: I wanted to follow up on that because I think it's important for the record. You outlined a number of initiatives that you have been told were going to be undertaken. The major one that I heard you express was identification of the monies for the reservists and it would stay in that envelope and could not be taken from the envelope for other aspects of the military. That was one.

Lt.-Col. Selkirk: Yes.

The Chair: The question of recruitment was going to be changed. The question of in-house training, where possible, was going to be embarked upon, and a number of other initiatives.

My question to you is: When do you expect these broad policy statements that you just made to be put into effect?

Lt.-Col. Selkirk: The restoration of recruiting to units, he wants to have that done by April 1 of next year, 2017. It will take a while for these measures to get some traction and bite and actually see results at the end. It's not all guesswork. It's based on my experience. But it is going to take a number of years to turn this thing around.

If we start to see an increase in trained strength in six months' time, I'd say that would be a very good sign. But right now, as the Auditor General identified at the house Public Affairs Committee, the trend is still going down.

The Chair: He indicated that to us yesterday and the question of recruitment came up as one of our questions.

I do have a specific question for you. Is the current pay scale for reservists adequate? That's another factor.

directement. Si vous désiriez vous joindre aux Voltigeurs de Québec, vous alliez frapper à leur porte et on vous donnait un uniforme. Il existait un processus qui était beaucoup plus rapide.

Au cours des dernières années, j'ai entendu des gens dire qu'il faudrait retourner à un système comme celui-là. Ainsi, on éviterait les cas où les gens attendent 180 jours avant d'être appelés. Bien souvent, lorsqu'on les appelle après 180 jours, ces jeunes ont décroché un emploi chez Canadian Tire ou Walmart. On devrait peut-être porter une attention particulière à la possibilité de retourner à une décentralisation du recrutement chez nos réservistes et donner un peu plus de flexibilité aux unités de milice. Je suis persuadé qu'une telle démarche aiderait beaucoup.

[Traduction]

Lcol Selkirk : Monsieur Giguère, c'est exactement là où le nouveau commandant de l'armée canadienne souhaite aller. Il veut que des personnes puissent s'enrôler en quelques jours, et non pas en quelques semaines ou quelques mois. Il va donc dans la bonne direction.

Le président : Laissez-moi faire un suivi à ce sujet, parce que je crois que cela est important aux fins du compte rendu. Vous avez souligné un certain nombre d'initiatives qui doivent être entreprises. La principale que vous avez mentionnée est celle des fonds affectés aux réservistes, qui devraient demeurer dans cette enveloppe et ne devraient pas servir à d'autres aspects militaires. En voilà un.

Lcol Selkirk : Oui.

Le président : La question du recrutement est appelée à changer. La question de la formation interne, dans la mesure du possible, doit faire l'objet d'un suivi, ainsi qu'un certain nombre d'autres initiatives.

Ma question pour vous est la suivante : Quand vous attendez-vous à ce que ces grands énoncés stratégiques prennent effet?

Lcol Selkirk : Le transfert du recrutement aux unités doit se faire au plus tard le 1^{er} avril de l'an prochain, soit en 2017. Il faudra un certain temps pour que ces mesures commencent à faire leur effet et aboutissent. Je parle par expérience. Il faudra un certain nombre d'années pour changer radicalement la situation.

Si nous commençons à voir une augmentation de la force entraînée d'ici six mois, je dirais que ce sera un très bon signe. Toutefois, à l'heure actuelle, comme le vérificateur général l'a mentionné au Comité des affaires publiques de la Chambre des communes, la tendance est encore à l'attrition.

Le président : C'est ce qu'il nous a indiqué hier, et la question du recrutement faisait partie de celles que nous nous posions.

J'ai une question précise pour vous. L'échelle salariale actuelle des réservistes est-elle appropriée? Je crois que c'est un autre facteur.

Lt.-Col. Selkirk: I can't answer that question because I've never asked our network to give me any information on that. I believe it is adequate, but that's just my personal opinion based on no scientific evidence. So I don't know the answer.

I don't know how to get an answer that's a good one. You'd probably have to engage people who understand the generation of Canadians that we're talking about here and look at what they could get that would be comparable elsewhere on a part-time basis. That's the only way I could know to go about it.

Senator Day: I wanted to make sure that the delegation of recruiting was going down to the units, as General Giguère mentioned, as opposed to just a centralized army.

Lt.-Col. Selkirk: That I don't have the answer to either, senator. But from everything I have heard his intention is to return it to the armoury. Now, if an armoury has three or four units in it, if there was a centralized recruiting process in that armoury, I think that would be just fine.

Senator Day: It's still local.

Lt.-Col. Selkirk: Yes.

The units that are hurting the most — and you can see the statistics from the Auditor General's report — are those that are not located in big urban centres. That's because often the recruiting offices were some distance away and all sorts of impediments like that. So those units are really hurting. It's our opinion that the current footprint of the reserve army across the country is just about right. They are, after all, in — I used to know the number — most of the ridings in Canada. It's our opinion that every Canadian should have access to a reserve unit, with the exception of people in the Far North and so on.

So I think the statistic actually is that 90 per cent of Canadians, I believe is the number, live within an hour's drive of a reserve unit. We want to see that continue because there's no reason why the people in, say, Leeds-Grenville should be disenfranchised if you close the unit in Brockville. That wouldn't be good.

Senator Day: The chairman mentioned two of the major challenges. One is budgeting and making sure that the regular force wasn't robbing some of that money initially designated, and the result of that has been the reduction in the number of training days, which is impacting on recruiting. We've learned that along the way and you've helped us with some of those points. So if the budgeting aspect is under control and the recruiting is under control, what do you see as the biggest challenge for the reserve element at this stage?

Lt.-Col. Selkirk: Part of the recruiting story must be that recruit quotas have to be sufficiently large so that units can grow. Recruit quotas for about the last five years were set

Lcol Selkirk : Je ne peux pas répondre à cette question parce que je n'ai pas demandé à notre réseau de me renseigner à ce sujet. Je crois qu'elle est appropriée, mais c'est là uniquement mon opinion personnelle, qui n'est fondée sur aucune donnée scientifique. J'ignore donc la réponse.

Je ne sais pas où trouver la bonne réponse. Il faudrait probablement avoir recours à des personnes qui comprennent la génération de Canadiens dont nous parlons et qui examinent les échelles comparables pour le travail à temps partiel. C'est selon moi la seule façon de procéder.

Le sénateur Day : Je veux m'assurer que le recrutement sera délégué aux unités, comme l'a mentionné le général Giguère, plutôt que de se faire de façon centralisée.

Lcol Selkirk : Je n'ai pas la réponse à cela non plus, sénateur. Toutefois, selon ce que j'ai entendu, son intention est de le transférer aux régiments. Toutefois, si un régiment compte trois ou quatre unités, et qu'il existe un processus de recrutement centralisé dans ce régiment, je crois que cela fera l'affaire.

Le sénateur Day : On parle toujours du niveau local.

Lcol Selkirk : Oui.

Les unités les plus mal à point, et vous pouvez voir les statistiques dans le rapport du vérificateur général, sont celles qui ne sont pas situées dans les grands centres urbains. Cela vient souvent de l'éloignement des bureaux de recrutement, ainsi que de toutes sortes d'obstacles de la sorte. Ces unités sont donc réellement mal en point. À notre avis, la répartition actuelle de l'armée de réserve au pays est à peu près appropriée. On la retrouve, après tout dans, je connaissais ce chiffre, la plupart des circonscriptions au Canada. À notre avis, chaque Canadien devrait avoir accès à une unité de réserve, sauf ceux du Grand Nord, notamment.

Selon les statistiques, je crois donc que 90 p. 100 des Canadiens, ce chiffre est bon, vivent à une heure de route d'une unité de réserve. Nous voulons que cela se maintienne parce qu'il n'y a pas de raison que la population de Leeds-Grenville, par exemple, soit privée de ses droits si l'unité de Brockville ferme ses portes. Ce serait dommage.

Le sénateur Day : Le président a mentionné deux des principaux défis. L'un d'eux est le budget et l'assurance que la Force régulière ne s'approprie pas une partie de l'argent réservé initialement, avec pour résultat une réduction du nombre de jours de formation et des répercussions sur le recrutement. Nous avons pris connaissance de cela et vous nous avez éclairés au sujet de certains points. Ainsi, si l'aspect budgétaire est contrôlé, de même que le recrutement, quel est selon vous le défi le plus grand pour l'élément de réserve à ce stade?

Lcol Selkirk : Une partie de la question du recrutement est liée à des quotas de recrutement qui doivent être suffisamment importants pour que les unités prennent de l'expansion. Les

below what one could predict as the rate of attrition for individual units, so that was obviously a downhill slope anyway. That problem has to be resolved.

After that, the biggest problems, I think, in order to maintain units at a healthy strength is the attrition side, as the general mentioned. There, some of the problems are, as I said, the attrition of recruits running at 50 per cent. That has to be sorted out. I think doing the training locally within a school year will be a big step in the right direction for that.

Then there's the attrition of the trained soldiers thereafter. Yes, giving them exciting jobs and interesting things to do is part of that, but we have to keep in mind that because the units are now so low in junior leaders, you can't overwork those people, otherwise they're going to quit because by the time they get to be junior leaders they might be in five years or so. That's perhaps when their civilian careers start to take off. Somehow all these things have to be balanced, and the fewer people you have around, the tougher it is to balance. The real solution is to get those units up to strength again.

The Chair: Following up on Senator Day, could you give us an update on the proposed civilian-military leadership program? What exactly is the status and where is it moving to?

Lt.-Col. Selkirk: It's my understanding that the department has said yes, this is a good idea, with a great deal of prompting from the previous minister's office, by the way. I don't think it would have happened otherwise. The department is apparently saying, "Yes, this is something that we should be doing."

Regrettably it seems that, within the individual services now, the thing has stalled. I think the navy is quite keen on it, but I understand that really nothing much has happened in the last several months with the army.

I don't know how many more sessions you have, but I would suggest that you might want to call as a witness Mr. Rob Roy, who is the guy who has really championed this for many years now. He could tell you exactly where things stand.

My understanding is that it hit a certain plateau and stopped there.

The Chair: Before we conclude, Colonel Selkirk, did you want clarification on some of the statements made by the Auditor General in respect to deploying reservists overseas?

Lt.-Col. Selkirk: I would like to say that I went through the Auditor General's report myself in great detail. It was a very good report from the point of view of the future well-being of the Army Reserve. However, he did get into some things that I would term more "administrative," perhaps. It's all important, but I think it would be wrong to put too much emphasis on the fact that, for example, reserve units don't do a good job of recordkeeping

quotas de recrutement des cinq dernières années environ ont été fixés en dessous de ce que l'on prévoyait être le taux d'attrition des unités individuelles, ce qui a amorcé un mouvement à la baisse de toute façon. Ce problème doit être résolu.

Après, les problèmes les plus importants selon moi pour maintenir la vigueur des unités est l'attrition, comme l'a mentionné le général. Dans ce cas, comme je l'ai dit, il s'agit du taux de 50 p. 100 d'attrition des recrues. Cela doit être résolu. Je crois que la formation locale, pendant l'année scolaire, constituera un grand pas dans la bonne direction à cet égard.

Puis, il y a l'attrition des soldats formés par la suite. Oui, leur fournir des emplois stimulants et des choses intéressantes à accomplir fait partie de la solution, mais nous devons nous rappeler que comme les unités comptent un nombre très faible de dirigeants subalternes, il ne faut pas surutiliser ces personnes, parce qu'elles partiront pendant la période de cinq ans environ qu'il leur faut pour devenir des dirigeants subalternes. Cela pourrait coïncider avec le moment où leur carrière civile commence à prendre son envol. Dans une certaine mesure, il faut établir un équilibre entre toutes ces choses, et moins l'effectif est nombreux, plus il est difficile de le faire. La solution réelle consiste à reconstituer l'effectif de ces unités à nouveau.

Le président : Toujours en réponse à la question du sénateur Day, pouvez-vous faire le point sur le programme de leadership civilo-militaire proposé? Où se situe-t-il exactement, et vers quoi se dirige-t-on?

Lcol Selkirk : Sauf erreur, le ministère l'a approuvé par suite de pressions énormes du bureau de l'ancien ministre, soit dit en passant. Je ne crois pas que cela serait arrivé autrement. Au ministère, on semble dire : « Oui, on devrait faire quelque chose ».

Malheureusement, il semble que, dans les services individuels à l'heure actuelle, les choses stagnent. Je crois que la Marine a manifesté beaucoup d'enthousiasme, mais qu'il ne s'est pas passé grand-chose au cours des derniers mois dans l'armée.

Je ne sais pas combien d'autres séances sont prévues, mais je crois que vous devriez appeler comme témoin, M. Rob Roy, qui a mené ce dossier pendant de nombreuses années. Il pourrait vous mettre au fait de la situation.

À mon avis, on a atteint un plateau et on s'est arrêté là.

Le président : Avant de conclure, monsieur Selkirk, souhaitez-vous des précisions sur certaines des déclarations du vérificateur général en ce qui a trait au déploiement des réservistes outre-mer?

Lcol Selkirk : J'aimerais souligner que j'ai pris connaissance du rapport du vérificateur général de façon très approfondie. Il s'agit d'un très bon rapport du point de vue du bien-être futur de la Force de réserve. Toutefois, il s'est penché sur des questions que je qualifierais davantage d'« administratives », peut-être. Tout ça est important, mais je crois que ce serait une erreur de mettre trop l'accent sur le fait que, par exemple, les unités de réserve ne

about who's been trained, how long ago they were trained and all that minutiae. Computers can be helpful, and maybe we should be there, but we're not there. Units right now are facing bigger problems. So I understand why, perhaps, it's not in good shape.

But, as far as I'm concerned, that should not be an issue with whether reserve soldiers can deploy on peacekeeping missions or on any other kind of mission. The kind of training we're talking about is all individual skills for the most part — some very low-level unit skills.

Before any reserve soldier has deployed either to the Balkans or certainly to Afghanistan, they had to be integrated into the regular unit they were deploying with, and that regular unit had to go through an exhaustive training process, all driven by the need to build teams. The sections, platoons and companies all had to work together, and the unit had to work within the context of the task force it was part of. That takes a lot of time.

My contention is that reserve soldiers who want to go on these missions start off at the bottom level in that team-building process. They already have to have jumped through a number of hoops even to get there in terms of individual skills, like shooting. The unit will have several months — usually three months before they went to Afghanistan — to get their unit ready. The leadership will know whether those individual soldiers are ready. During the Afghanistan mission, some reservists were found to be lacking, and they didn't go.

It's not a problem. I read an article in *The Globe & Mail* this morning where the Auditor General seemed to say that there could be reserve soldiers deployed who would be so ill-trained that they would be a harm to themselves or to their colleagues, and I don't believe that. The unit commanding officer is not going to take anybody with him who he hasn't the confidence in to do that job.

The Chair: Thank you for clarifying for the record.

I'd like to thank the witnesses for appearing today.

(The committee continued in camera.)

tiennent pas de bons dossiers au sujet des personnes qui sont formées, du moment où elles l'ont été et de tous ces petits détails. Les dossiers informatiques peuvent être utiles, et nous devrions peut-être nous en servir, mais nous ne sommes pas rendus là. Les unités font face à des problèmes beaucoup plus importants à l'heure actuelle. C'est pourquoi peut-être leur situation laisse à désirer.

Toutefois, à mon avis, on ne devrait pas se demander si les soldats de la Réserve peuvent être déployés dans des missions de maintien de la paix ou tout autre type de mission. Le type de formation dont nous parlons est constitué de compétences individuelles pour l'essentiel, avec certaines compétences d'unité de très faible niveau.

Avant qu'un soldat de la Réserve puisse être déployé dans les Balkans ou, certainement, en Afghanistan, il doit être intégré dans l'unité régulière avec laquelle il sera déployé, et cette unité doit suivre un processus de formation exhaustif, reposant entièrement sur la nécessité de constituer des équipes. Les sections, les pelotons et les compagnies doivent tous travailler ensemble, et l'unité doit travailler dans le contexte de la force dont elle fait partie. Cela prend beaucoup de temps.

Je soutiens que les soldats de la Réserve qui veulent participer à ces missions doivent commencer au premier niveau de ce processus de constitution d'équipe. Ils ont déjà dû franchir un certain nombre d'obstacles en ce qui a trait aux aptitudes individuelles, comme le tir. Il faudra à l'unité quelques mois pour se préparer, habituellement trois mois avant d'aller en Afghanistan. Les dirigeants sauront si ces personnes sont prêtes. Pendant la mission en Afghanistan, certains réservistes n'ont pas été jugés à la hauteur, et ils ne sont pas partis.

Il n'y a pas de problème. J'ai lu un article dans le *Globe and Mail* de ce matin dans lequel le vérificateur général semblait dire que certains soldats de la Réserve déployés sont tellement mal formés qu'ils pourraient se causer du tort eux-mêmes et à leurs collègues, mais je ne crois pas cela. Le commandant de l'unité n'amènera personne avec lui dont il sait qu'il ne peut pas faire le travail.

Le président : Merci d'avoir précisé ce point aux fins du compte rendu.

Je remercie les témoins qui ont comparu aujourd'hui.

(La séance se poursuit à huis clos.)

Canadian Association of Veterans in United Nations Peacekeeping:

Major (Ret'd) Wayne Mac Culloch, National President.

Canadian Peacekeeping Veterans Association:

Lieutenant-General (Ret'd) Louis Cuppens, Special Advisor.

Royal Norwegian Embassy in Ottawa:

Her Excellency Anne Kari Hansen Ovind, Ambassador of the Kingdom of Norway.

As an individual:

Carolyn McAskie, Former Special Representative of the Secretary General (SRSG) and Head of the United Nations Peacekeeping Mission in Burundi (ONUB).

Wednesday, September 21, 2016

National Defence and the Canadian Armed Forces:

Major-General Jean-Marc Lanthier, Commander, Canadian Army Doctrine and Training Centre;

Lieutenant-Colonel Brian Healey, Commandant, Peace Support Training Centre.

Parliamentary Centre:

Petra Andersson-Charest, Director of Programs.

CANADEM:

Paul LaRose-Edwards, Executive Director.

National Defence and the Canadian Armed Forces:

General Jonathan Vance, Chief of the Defence Staff;

Lieutenant-General Christine Whitecross, Commander, Military Personnel Command;

Commodore Brian Santarpia, Director General, Plans, Strategic Joint Staff.

Reserves 2000:

Lieutenant-Colonel (Ret'd) John Selkirk, Executive Director.

Institut militaire de Québec:

Brigadier-General (Ret'd) Richard Giguère, President (by video conference).

Association canadienne de Vétérans des forces de la paix des Nations Unies :

Major (à la retraite) Wayne MacCulloch, président national.

Association canadienne des vétérans pour le maintien de la paix :

Lieutenant-général (à la retraite) Louis Cuppens, conseiller spécial.

Ambassade royale de la Norvège à Ottawa :

Son Excellence Anne Kari Hansen Ovind, ambassadrice du Royaume de Norvège.

À titre personnel :

Carolyn McAskie, ancienne représentante spéciale du secrétaire général (SRSG) et chef de la mission de maintien de la paix des Nations Unies au Burundi.

Le mercredi 21 septembre 2016

Défense nationale et les Forces armées canadiennes :

Major-général Jean-Marc Lanthier, commandant, Centre de doctrine et d'instruction de l'armée canadienne;

Lieutenant-colonel Brian Healey, commandant, Centre de formation pour le soutien de la paix.

Centre parlementaire :

Petra Andersson-Charest, directrice des programmes.

CANADEM :

Paul LaRose-Edwards, directeur exécutif.

Défense nationale et Forces armées canadiennes :

Général Jonathan Vance, chef d'état-major de la Défense;

Lieutenant-général Christine Whitecross, commandante, Commandement du personnel militaire;

Commodore Brian Santarpia, directeur général, Plans, État-major interarmées stratégique.

Reserves 2000 :

Lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk, directeur exécutif.

Institut militaire de Québec :

Brigadier-général (à la retraite) Richard Giguère, président (par vidéoconférence).

WITNESSES

Monday, September 19, 2016

As individuals:

Jane Boulden, Associate Dean of Arts, Royal Military College of Canada (by video conference);

Walter Dorn, Professor and Chair, Master of Defence Studies Programme, Royal Military College of Canada and Canadian Forces College;

Lieutenant-General (Ret'd) D. Michael Day, Fellow, Canadian Global Affairs Institute;

Lieutenant-General (Ret'd) Charles Bouchard;

Lieutenant-General (Ret'd) the Honourable Roméo Dallaire;

Lieutenant-Colonel (Ret'd) David Last, Associate Professor, Royal Military College;

David Bercuson, Director, Centre for Military, Security and Strategic Studies, University of Calgary (by video conference);

James A. Boutilier, Adjunct Professor, Pacific Studies, University of Victoria.

Naval Association of Canada:

Vice-Admiral (Ret'd) Drew Robertson.

Navy League of Canada:

Navy Captain (Ret'd) Harry Harsch, Vice President, Maritime Affairs.

Tuesday, September 20, 2016

Office of the Auditor General of Canada:

Michael Ferguson, Auditor General of Canada;

Gordon Stock, Principal.

Office of the Ombudsman for the Department of National Defence and the Canadian Forces:

Gary Walbourne, Ombudsman.

The African Centre for the Constructive Resolution of Disputes (ACCORD):

Kwezi Mngqibisa, Coordinator and Consultant, Somalia Initiative (by video conference).

As an individual:

Major-General (Ret'd) Lewis Mackenzie.

Royal Canadian Legion:

Major-General (Ret'd) Richard Blanchette, Chairman, Defence and Security Committee;

Charls Gendron, Secretary, Defence and Security Committee.

TÉMOINS :

Le lundi 19 septembre 2016

À titre personnel :

Jane Boulden, doyenne associée des Arts, Collège militaire royal du Canada (par vidéoconférence);

Walter Dorn, professeur et président, Programme de maîtrise en études de la défense, Collège militaire royal du Canada et Collège des Forces canadiennes;

Lieutenant-général (à la retraite) D. Michael Day, membre, Institut canadien des affaires mondiales;

Lieutenant-général (à la retraite) Charles Bouchard;

Lieutenant-général (à la retraite) l'honorable Roméo Dallaire;

Lieutenant-colonel (à la retraite) David Last, professeur agrégé, Collège militaire royal du Canada;

David Bercuson, directeur, Centre for Military, Security and Strategic Studies, Université de Calgary (par vidéoconférence);

James A. Boutilier, professeur adjoint, Études du Pacifique, Université de Victoria.

Association navale du Canada :

Vice-amiral (à la retraite) Drew Robertson.

Ligue navale du Canada :

Capitaine de vaisseau (à la retraite) Harry Harsch, vice-président, Affaires maritimes.

Le jeudi 20 septembre 2016

Bureau du vérificateur général du Canada :

Michael Ferguson, vérificateur général du Canada;

Gordon Stock, directeur principal.

Bureau de l'ombudsman du ministère de la Défense nationale et des Forces canadiennes :

Gary Walbourne, ombudsman.

Centre africain pour la résolution constructive des différends (ACCORD) :

Kwezi Mngqibisa, coordonnateur et conseiller, Initiative Somalie (par vidéoconférence).

À titre personnel :

Major-général (à la retraite) Lewis Mackenzie.

Légion royale canadienne :

Major-général (à la retraite) Richard Blanchette, président, Comité de défense et de sécurité;

Charls Gendron, secrétaire, Comité de défense et de sécurité.